1 3 13

A

103

1.3.28

1.3.22

Digitized by Google

A. 3. 23

COLLECTION

Complette

DES

ŒUVRES

DE

Mr. DE ***.

TOME VINGT-TROISIEME.

Digitized by Google

1-3-28

QUESTIONS

SUR

L'ENCYCLOPÉDIE,

PAR

DES AMATEURS.

TOME TROISIEME.

GENEVE.

M. DCC. LXXIV.

Digitized by Google

QUESTIONS
SUR
L'ENCYCLOPÉDIE.

ELOQUENCE.

(Cet article a paru dans le grand Dictionnaire encyclopédique.)

Il y a dans celui-ci des additions &, ce qui vaut bien mieux, des retranchemens.

L'ELOQUENCE eſt née avant les règles de la rhétorique, comme les langues ſe ſont formées avant la grammaire.

La nature rend les hommes éloquens dans les grands intérêts & dans les grandes paſſions. Quiconque eſt vivement ému voit les choſes d'un autre œil que les autres hommes. Tout eſt pour lui objet de comparaiſon rapide & de métaphore, ſans qu'il y prenne garde : il anime tout, & fait paſſer dans ceux qui l'écoutent une partie de ſon entouſiaſme.

Un philoſophe très éclairé a remarqué que le peuple même s'exprime par des figures ; que rien n'eſt plus commun, plus naturel que les tours qu'on appelle *Tropes*.

Ainſi, dans toutes les langues, *le cœur brûle*, *le courage s'allume*, *les yeux étinceilent*, *l'eſprit eſt accablé*, *il ſe partage*, *il s'épuiſe*, *le ſang ſe glace*, *la tête ſe renverſe*, *on eſt enflé d'orgueil*, *enyvré de vengeance* : la nature ſe peint partout dans ces images fortes, devenues ordinaires.

C'eſt elle dont l'inſtinct enſeigne à prendre d'abord un air, un ton modeſte avec ceux dont on a beſoin. L'envie naturelle de captiver ſes juges & ſes maîtres, le recueillement de,

l'ame profondément frappée, qui ſe prépare à déployer les ſentimens qui la preſſent, ſont les premiers maîtres de l'art.

C'eſt cette même nature qui inſpire quelquefois des débuts vifs & animés ; une forte paſſion, un danger preſſant, appellent tout-d'un-coup l'imagination : ainſi un capitaine des premiers califes voyant fuir les muſulmans, s'écria, » Où » courez-vous ? ce n'eſt pas là que ſont les ennemis. «

On attribue ce même mot à pluſieurs capitaines ; on l'attribue à *Cromwell*. Les ames fortes ſe rencontrent beaucoup plus ſouvent que les beaux eſprits.

Raſi, un capitaine muſulman du tems même de *Mahomet*, voit les Arabes effrayés qui s'écrient que leur général *Dérar* eſt tué ; *Qu'importe*, dit-il, *que Dérar ſoit mort*, DIEU *eſt vivant & vous regarde, marchez.*

C'était un homme bien éloquent que ce matelot Anglais qui fit réſoudre la guerre contre l'Eſpagne en 1740. *Quand les Eſpagnols m'ayant mutilé me préſentèrent la mort, je recommandai mon ame à* DIEU *& ma vengeance à ma patrie.*

La nature fait donc l'éloquence ; & ſi on a dit que les poëtes naiſſent, & que les orateurs ſe forment, on l'a dit quand l'éloquence a été forcée d'étudier les loix, le génie des juges, & la méthode du tems : la nature ſeule n'eſt éloquente que par élans.

Les préceptes ſont toûjours venus après l'art. *Tibias* fut le premier qui recueillit les loix de l'éloquence, dont la nature donne les premières règles.

Platon dit enſuite dans ſon *Gorgias*, qu'un orateur doit avoir la ſubtilité des dialecticiens, la ſcience des philoſophes, la diction preſque des poëtes, la voix & les geſtes des plus grands acteurs.

Ariſtote fit voir enſuite que la véritable philoſophie eſt le guide ſecret de l'eſprit de tous les arts : il creuſa les ſources de l'éloquence dans ſon livre de la *rhétorique* ; il fit voir que la dialectique eſt le fondement de l'art de perſuader, & qu'être éloquent c'eſt ſavoir prouver.

Il diſtingua les trois genres, le délibératif, le démonſtratif, & le judiciaire. Dans le délibératif il s'agit d'exhorter ceux qui délibèrent, à prendre un parti ſur la guerre & ſur la

paix, ſur l'adminiſtration publique, &c.; dans le démonſtratif, de faire voir ce qui eſt digne de louange ou de blâme; dans le judiciaire, de perſuader, d'abſoudre ou de condamner, &c. On ſent aſſez que ces trois genres rentrent ſouvent l'un dans l'autre.

Il traite enſuite des paſſions & des mœurs que tout orateur doit connaître.

Il examine quelles preuves on doit employer dans ces trois genres d'*éloquence*. Enfin, il traite à fond de l'élocution, ſans laquelle tout languit; il recommande les métaphores, pourvu qu'elles ſoient juſtes & nobles; il exige ſurtout la convenance & la bienſéance.

Tous ces préceptes reſpirent la juſteſſe éclairée d'un philoſophe, & la politeſſe d'un Athénien; & en donnant les règles de l'*éloquence*, il eſt éloquent avec ſimplicité.

Il eſt à remarquer que la Grèce fut la ſeule contrée de la terre, où l'on connût alors les loix de l'*éloquence*, parce que c'était la ſeule où la véritable *éloquence* exiſtât.

L'art groſſier était chez tous les hommes; des traits ſublimes ont échappé partout à la nature dans tous les tems: mais remuer les eſprits de toute une nation polie, plaire, convaincre & toucher à la fois, cela ne fut donné qu'aux Grecs.

Les Orientaux étaient preſque tous eſclaves: c'eſt un caractère de la ſervitude de tout exagérer; ainſi l'*éloquence* aſiatique fut monſtrueuſe. L'Occident était barbare du tems d'*Ariſtote*.

L'*éloquence* véritable commença à ſe montrer dans Rome du tems des *Gracques*, & ne fut perfectionnée que du tems de *Cicéron*. *Marc-Antoine* l'orateur, *Hortenſius*, *Curion*, *Céſar* & pluſieurs autres furent des hommes éloquens.

Cette *éloquence* périt avec la république, ainſi que celle d'Athènes. L'*éloquence* ſublime n'appartient, dit-on, qu'à la liberté; c'eſt qu'elle conſiſte à dire des vérités hardies, à étaler des raiſons & des peintures fortes. Souvent un maître n'aime pas la vérité, craint les raiſons, & aime mieux un compliment délicat que de grands traits.

Cicéron, après avoir donné les exemples dans ſes haran-

gues, donna les préceptes dans ſon livre de l'*Orateur*; il ſuit preſque toute la méthode d'*Ariſtote*, & s'explique avec le ſtile de *Platon*.

Il diſtingue le genre ſimple, le tempéré, & le ſublime.

Rollin a ſuivi cette diviſion dans ſon *Traité des Etudes*; &, ce que *Cicéron* ne dit pas, il prétend que *tempéré* eſt *une belle rivière ombragée de vertes forêts des deux côtés; le ſimple, une table ſervie proprement, dont tous les mets ſont d'un goût excellent, & dont on bannit tout rafinement; que le ſublime foudroye, & que c'eſt un fleuve impétueux qui renverſe tout ce qui lui réſiſte.*

Sans ſe mettre à *cette table*, ſans ſuivre *ce foudre*, *ce fleuve* & *cette rivière*, tout homme de bon ſens voit que l'*éloquence ſimple* eſt celle qui a des choſes ſimples à expoſer, & que la clarté & l'élégance ſont tout ce qui lui convient.

Il n'eſt pas beſoin d'avoir lu *Ariſtote*, *Cicéron* & *Quintilien*, pour ſentir qu'un avocat qui débute par un exorde pompeux au ſujet d'un mur mitoyen, eſt ridicule: c'était pourtant le vice du barreau juſqu'au milieu du dix-ſeptiéme ſiécle; on difait avec emphaſe des choſes triviales. On pourait compiler des volumes de ces exemples; mais tous ſe réduiſent à ce mot d'un avocat, homme d'eſprit, qui voyant que ſon adverſaire parlait de la guerre de Troye & du Scamandre, l'interrompit en diſant: *La cour obſervera que ma partie ns s'appelle pas* Scamandre, *mais* Michaut.

Le genre ſublime ne peut regarder que de puiſſans intérêts, traités dans une grande aſſemblée.

On en voit encore de vives traces dans le parlement d'Angleterre; on a quelques harangues qui y furent prononcées en 1739, quand il s'agiſſait de déclarer la guerre à l'Eſpagne. L'eſprit de *Démoſthène* & de *Cicéron* ſemble avoir dicté pluſieurs traits de ces diſcours; mais ils ne paſſeront pas à la poſtérité comme ceux des Grecs & des Romains, parce qu'ils manquent de cet art & de ce charme de la diction qui mettent le ſceau de l'immortalité aux bons ouvrages.

Le genre tempéré eſt celui de ces diſcours d'appareil, de ces harangues publiques, de ces complimens étudiés, dans leſquels il faut couvrir de fleurs la futilité de la matière.

Digitized by Google

Ces trois gentes rentrent encore ſouvent l'un dans l'autre, ainſi que les trois objets de l'*éloquence* qu'*Ariſtote* conſidère ; & le grand mérite de l'orateur eſt de les mêler à propos.

La grande *éloquence* n'a guères pu en France être connue au barreau, parce qu'elle ne conduit pas aux honneurs comme dans Athènes, dans Rome, & comme aujourd'hui dans Londres, & n'a point pour objet de grands intérêts publics : elle s'eſt réfugiée dans les oraiſons funèbres, où elle tient un peu de la poëſie.

Boſſuet, & après lui *Fléchier*, ſemblent avoir obéi à ce précepte de *Platon*, qui veut que l'élocution d'un orateur ſoit quelquefois celle même d'un poëte.

L'éloquence de la chaire avait été preſque barbare juſqu'au *P. Bourdaloue ;* il fut un des premiers qui firent parler la raiſon.

Les Anglais ne vinrent qu'enſuite, comme l'avoue *Burnet* évêque de Salisburi. Ils ne connurent point l'oraiſon funèbre ; ils évitèrent dans les ſermons les traits véhémens qui ne leur parurent point convenables à la ſimplicité de l'Evangile ; & ils ſe défièrent de cette méthode des diviſions recherchées, que l'archevêque *Fénelon* condamne dans ſes *Dialogues ſur l'éloquence.*

Quoique nos ſermons roulent ſur l'objet le plus important à l'homme, cependant il s'y trouve peu de morceaux frappans, qui comme les beaux endroits de *Cicéron* & de *Démoſthène*, ſont devenus les modèles de toutes les nations occidentales. Le lecteur ſera pourtant bien aiſe de trouver ici ce qui arriva la première fois que M. *Maſſillon*, depuis évêque de Clermont, prêcha ſon fameux ſermon du petit nombre des élus : il y eut un endroit où un tranſport de ſaiſiſſement s'empara de tout l'auditoire ; preſque tout le monde ſe leva à moitié par un mouvement involontaire ; le murmure d'acclamation & de ſurpriſe fut ſi fort, qu'il troubla l'orateur, & ce trouble ne ſervit qu'à augmenter le pathétique de ce morceau : le voici.

» Je ſuppoſe que ce ſoit ici notre dernière heure à tous, » que les cieux vont s'ouvrir ſur nos têtes, que le tems eſt paſſé, » & que l'éternité commence, que JESUS-CHRIST va paraître » pour nous juger ſelon nos œuvres, & que nous ſommes tous » ici pour attendre de lui l'arrêt de la vie ou de la mort éter- » nelle : je vous le demande, frappé de terreur comme vous, ne » ſéparant point mon ſort du vôtre, & me mettant dans la même

» ſituation où nous devons tous paraître un jour devant DIEU » notre juge : ſi JESUS-CHRIST, dis-je, paraiſſait dès-à-préſent » pour faire la terrible ſéparation des juſtes & des pécheurs, » croyez-vous que le plus grand nombre fût ſauvé ? Croyez-vous » que le nombre des juſtes fût au moins égal à celui des pécheurs ? » Croyez-vous que s'il faiſait maintenant la diſcuſſion des œuvres » du grand nombre qui eſt dans cette égliſe, il trouvât ſeulement » dix juſtes parmi nous ? En trouverait-il un ſeul ? « (Il y a eu pluſieurs éditions différentes de ce diſcours, mais le fonds eſt le même dans toutes.)

Cette figure, la plus hardie qu'on ait jamais employée, & en même tems la plus à ſa place, eſt un des plus beaux traits d'éloquence qu'on puiſſe lire chez les nations anciennes & modernes ; & le reſte du diſcours n'eſt pas indigne de cet endroit ſi ſaillant.

De pareils chefs-d'œuvre ſont très rares ; tout eſt d'ailleurs devenu lieu commun.

Les prédicateurs qui ne peuvent imiter ces grands modèles, feraient mieux de les apprendre par cœur & de les débiter à leur auditoire, (ſuppoſé encore qu'ils euſſent ce talent ſi rare de la déclamation) que de prêcher dans un ſtile languiſſant des choſes auſſi rebattues qu'utiles.

On demande ſi l'*éloquence* eſt permiſe aux hiſtoriens ; celle qui leur eſt propre conſiſte dans l'art de préparer les événemens, dans leur expoſition toûjours élégante, tantôt vive & preſſée, tantôt étendue & fleurie, dans la peinture vraie & forte des mœurs générales & des principaux perſonnages, dans les réflexions incorporées naturellement au récit, & qui n'y paraiſſent point ajoutées. L'*éloquence* de *Démoſthène* ne convient point à *Thucidide* ; une harangue directe qu'on met dans la bouche d'un héros qui ne la prononça jamais, n'eſt guères qu'un beau défaut, au jugement de pluſieurs eſprits éclairés.

Digitized by Google

EMBLÊME,

FIGURE, ALLÉGORIE, SYMBOLE, &c.

TOut eſt emblême & figure dans l'antiquité. On commence en Caldée par mettre un belier, deux chevreaux, un taureau dans le ciel pour marquer les productions de la terre au printems. Le feu eſt le ſymbole de la divinité dans la Perſe, le chien céleſte avertit les Egyptiens de l'inondation du Nil; le ſerpent qui cache ſa queue dans ſa tête, devient l'image de l'éternité. La nature entière eſt peinte & déguiſée.

Vous retrouvez encor dans l'Inde pluſieurs de ces anciennes ſtatues effrayantes & groſſières dont nous avons déja parlé, qui repréſentent la vertu munie de dix grands bras avec leſquels elle doit combattre les vices, & que nos pauvres miſſionnaires ont priſes pour le portrait du diable, ne doutant pas que tous ceux qui ne parlaient pas français ou italien n'adoraſſent le diable.

Mettez tous ces ſymboles de l'antiquité ſous les yeux de l'homme du ſens le plus droit qui n'en aura jamais entendu parler, il n'y comprendra rien; c'eſt une langue qu'il faut apprendre.

Les anciens poëtes théologiens furent dans la néceſſité de donner des yeux à DIEU, des mains, des pieds, de l'annoncer ſous la figure d'un homme.

St. Clément d'Alexandrie rapporte ces vers de *Xénophanes* le Colophonien, dignes de toute notre attention. *Stromates*, lir. V.

Grand Dieu, quoi que l'on faſſe, & quoi qu'on oſe feindre,
On ne peut te comprendre, & moins encor te peindre.
Chacun figure en toi ſes attributs divers,
Les oiſeaux te feraient voltiger dans les airs,
Les bœufs te prêteraient leurs cornes menaçantes,
Les lions t'armeraient de leurs dents déchirantes,
Les chevaux dans les champs te feraient galopper.

Digitized by Google

On voit par ces vers de *Xénophanes*, que ce n'eſt pas d'aujourd'hui que les hommes ont fait DIEU à leur image. L'ancien *Orphée* de Thrace, ce premier théologien des Grecs, fort antérieur à *Homère*, s'exprime ainſi ſelon le même *Clément* d'Alexandrie.

Sur ſon trône éternel aſſis dans les nuages,
Immobile, il régit les vents & les orages,
Ses pieds preſſent la terre ; & du vague des airs
Sa main touche à la fois aux rives des deux mers ;
Il eſt principe, fin, milieu de toutes choſes.

Tout étant donc figure & emblême, les philoſophes, & ſurtout ceux qui avaient voyagé dans l'Inde, employèrent cette méthode ; leurs préceptes étaient des emblêmes, des énigmes.

N'attiſez pas le feu avec une épée, c'eſt-à-dire, N'irritez point des hommes en colère.

Ne mettez point la lampe ſous le boiſſeau.—Ne cachez point la vérité aux hommes.

Abſtenez-vous des fèves.—Fuyez ſouvent les aſſemblées publiques dans leſquelles on donnait ſon ſuffrage avec des fèves blanches ou noires.

N'ayez point d'hirondelles dans votre maiſon. — Qu'elle ne ſoit point remplie de babillards.

Dans la tempête adorez l'écho. —Dans les troubles civils retirez-vous à la campagne.

N'écrivez point ſur la neige. — N'enſeignez point les eſprits mous & faibles.

Ne mangez ni votre cœur, ni votre cervelle. — Ne vous livrez ni au chagrin ni à des entrepriſes trop difficiles, &c.

Telles ſont les maximes de *Pythagore*, dont le ſens n'eſt pas difficile à comprendre.

Le plus beau de tous les emblêmes eſt celui de DIEU, que *Timée* de Locres figure par cette idée ; *Un cercle dont le centre eſt partout ; & la circonférence nulle part.* Platon adopta cet emblême ; Paſcal l'avait inſéré parmi les matériaux dont il voulait faire uſage & qu'on a intitulé ſes *penſées*.

En

En métaphyſique, en morale, les anciens ont tout dit. Nous nous rencontrons avec eux, ou nous les répétons. Tous les livres modernes de ce genre ne ſont que des redites.

Plus vous avancez dans l'Orient, plus vous trouvez cet uſage des emblêmes & des figures établi; mais plus auſſi ces images ſont-elles éloignées de nos mœurs & de nos coutumes.

C'eſt ſurtout chez les Indiens, les Egyptiens, les Syriens que les emblêmes qui nous paraiſſent les plus étranges, étaient conſacrés. C'eſt là qu'on portait en proceſſion avec le plus profond reſpect les deux organes de la génération, les deux ſymboles de la vie. Nous en rions, nous oſons traiter ces peuples d'idiots barbares, parce qu'ils remerciaient DIEU innocemment de leur avoir donné l'être. Qu'auraient-ils dit, s'ils nous avaient vus entrer dans nos temples avec l'inſtrument de la deſtruction à notre côté?

A Thebes on repréſentait les péchés du peuple par un bouc. Sur la côte de Phénicie une femme nue avec une queue de poiſſon était l'emblême de la nature.

Il ne faut donc pas s'étonner ſi cet uſage des ſymboles pénétra chez les Hébreux, lorſqu'ils eurent formé un corps de peuple vers le déſert de la Syrie.

DE QUELQUES EMBLÊMES DANS LA NATION JUIVE.

Un des plus beaux emblêmes des livres judaïques eſt ce morceau de l'Eccléſiaſte.

Quand les travailleuſes au moulin ſeront en petit nombre & oiſives, quand ceux qui regardaient par les trous s'obſcurciront, que l'amandier fleurira, que la ſauterelle s'engraiſſera, que les capres tomberont, que la cordelette d'argent ſe caſſera, que la bandelette d'or ſe retirera,..... & que la cruche ſe briſera ſur la fontaine.....

Cela ſignifie que les vieillards perdent leurs dents, que leur vue s'affaiblit, que leurs cheveux blanchiſſent comme la fleur de l'amandier, que leurs pieds s'enflent comme la ſauterelle, que leurs cheveux tombent comme les feuilles du caprier, qu'ils ne ſont plus propres à la génération, & qu'alors il faut ſe préparer au grand voyage.

Le Cantique des cantiques eſt (comme on ſait) un emblême continuel du mariage de JESUS-CHRIST avec l'égliſe.

Qu'il me baiſe d'un baiſer de ſa bouche, car vos tetons ſont meilleurs que du vin — qu'il mette ſa main gauche ſous ma tête, & qu'il m'embraſſe de la main droite — que tu es belle, ma chère, tes yeux ſont des yeux de colombe — tes cheveux ſont comme des troupeaux de chèvres, ſans parler de ce que tu nous caches — tes lèvres ſont comme un petit ruban d'écarlate, tes joues ſont comme des moitiés de pommes d'écarlate, ſans parler de ce que tu nous caches — que ta gorge eſt belle! — que tes lèvres diſtilent le miel. — Mon bien-aimé mit ſa main au trou, & mon ventre treſſaillit à ſes attouchemens — ton nombril eſt comme une coupe faite au tour — ton ventre eſt comme un monceau de froment entouré de lis — tes deux tetons ſont comme deux fans gemeaux de chevreuil — ton cou eſt comme une tour d'yvoire — ton nez eſt comme la tour du mont Liban — ta tête eſt comme le mont Carmel, ta taille eſt celle d'un palmier. — J'ai dit, je monterai ſur le palmier & je cueillerai de ſes fruits, que ferons-nous de notre petite ſœur? elle n'a point encor de tetons. Si c'eſt un mur, bâtiſſons deſſus une tour d'argent; ſi c'eſt une porte, fermons-la avec du bois de cèdre.

Il faudrait traduire tout le cantique pour voir qu'il eſt un emblême d'un bout à l'autre; ſurtout l'ingénieux *Dom Calmet* démontre que le palmier ſur lequel monte le bien-aimé, eſt la croix à laquelle on condamna notre Seigneur JESUS-CHRIST. Mais il faut avouer qu'une morale ſaine & pure eſt encor préférable à ces allégories.

On voit dans les livres de ce peuple une foule d'emblêmes typiques qui nous révoltent aujourd'hui, & qui exercent notre incrédulité & notre raillerie; mais qui paraiſſaient communs & ſimples aux peuples aſiatiques.

Iſaïe chap. XX. v. 2. & ſuivans.

DIEU apparait à *Iſaïe* fils d'*Amos*, & lui dit: „ Va, détache „ ton ſac de tes reins, & tes ſandales de tes pieds; & il le fit ainſi „ marchant tout nud & déchaux. Et DIEU dit, Ainſi que mon „ ſerviteur *Iſaïe* a marché tout nud & déchaux, comme un ſigne „ de trois ans ſur l'Egypte & l'Ethiopie, ainſi le roi des Aſſy„ riens emménera des captifs d'Egypte & d'Ethiopie, jeunes & „ vieux, les feſſes découvertes à la honte de l'Egypte. "

Cela nous ſemble bien étrange; mais informons-nous ſeu-

lement de ce qui ſe paſſe encor de nos jours chez les Turcs & chez les Africains, & dans l'Inde où nous allons commercer avec tant d'acharnement & ſi peu de ſuccès. On apprendra qu'il n'eſt pas rare de voir des ſantons abſolument nuds, non-ſeulement prêcher les femmes, mais ſe laiſſer baiſer les parties naturelles avec reſpect, ſans que ces baiſers inſpirent ni à la femme, ni au ſanton le moindre déſir impudique. On verra ſur les bords du Gange une foule innombrable d'hommes & de femmes nuds de la tête juſqu'aux pieds, les bras étendus vers le ciel, attendre le moment d'une éclipſe pour ſe plonger dans le fleuve.

Le bourgeois de Paris ou de Rome ne doit pas croire que le reſte de la terre ſoit tenu de vivre & de penſer en tout comme lui.

Jérémie qui prophétiſait du tems de *Joakim* melk de Jéruſalem, en faveur du roi de Babilone, ſe met des chaînes & des cordes au cou par ordre du Seigneur, & les envoye aux rois d'Edom, d'Ammon, de Tyr, de Sidon par leurs ambaſſadeurs qui étaient venus à Jéruſalem vers *Sédécias*; il leur ordonne de parler ainſi à leurs maîtres : *Jérémie* ch. XXVII. v. 1. & ſuiv.

Voici ce que dit le Seigneur des armées, le DIEU *d'Iſraël, vous direz ceci à vos maîtres; J'ai fait la terre, les hommes, les bêtes de ſomme qui ſont ſur la face de la terre dans ma grande force & dans mon bras étendu, & j'ai donné la terre à celui qui a plu à mes yeux; & maintenant donc j'ai donné toutes ces terres dans la main de Nabucodonoſor roi de Babilone mon ſerviteur, & par-deſſus je lui ai donné toutes les bêtes des champs afin qu'elles le ſervent. J'ai parlé ſelon toutes ces paroles à Sédécias roi de Juda, lui diſant; Soumettez votre cou ſous le joug du roi de Babilone, ſervez-le, lui & ſon peuple, & vous vivrez*, &c.

Auſſi *Jérémie* fut-il accuſé de trahir ſon roi & ſa patrie, & de prophétiſer en faveur de l'ennemi pour de l'argent : on a même prétendu qu'il fut lapidé.

Il eſt évident que ces cordes & ces chaînes étaient l'emblême de cette ſervitude à laquelle *Jérémie* voulait qu'on ſe ſoumît.

C'eſt ainſi qu'*Hérodote* nous raconte qu'un roi des Scythes envoya pour préſent à *Darius* un oiſeau, une ſouris, une gre-

nouille & cinq flèches. Cet emblême ſignifiait que ſi *Darius* ne fuyait auſſi vîte qu'un oiſeau, qu'une grenouille, qu'une ſouris, il ſerait percé par les flèches des Scythes. L'allégorie de *Jérémie* était celle de l'impuiſſance, & l'emblême des Scythes était celui du courage.

C'eſt ainſi que *Sextus Tarquinius* conſultant ſon père, que nous appellons *Tarquin le ſuperbe*, ſur la manière dont il devait ſe conduire avec les Gabiens ; *Tarquin* qui ſe promenait dans ſon jardin, ne répondit qu'en abattant les têtes des plus hauts pavots. Son fils l'entendit & fit mourir les principaux citoyens. C'était l'emblême de la tyrannie.

Pluſieurs ſavans ont cru que l'hiſtoire de *Daniel*, du dragon, de la foſſe aux ſept lions auxquels on donnait chaque jour deux brebis & deux hommes à manger, & l'hiſtoire de l'ange qui enleva *Habacuc* par les cheveux pour porter à dîner à *Daniel* dans la foſſe aux lions, ne ſont qu'une allégorie viſible, un emblême de l'attention continuelle avec laquelle DIEU veille ſur ſes ſerviteurs. Mais il nous ſemble plus pieux de croire que c'eſt une hiſtoire véritable, telle qu'il en eſt pluſieurs dans la ſainte Ecriture, qui déploye ſans figure & ſans type la puiſſance divine : & qu'il n'eſt pas permis aux eſprits prophanes d'approfondir. Bornons-nous aux emblêmes, aux allégories véritables, indiquées comme telles par la ſainte Ecriture elle-même.

Ezéchiel chap. I. *En la trentiéme année le cinquiéme jour du quatriéme mois, comme j'étais au milieu des captifs ſur le fleuve Chobar, les cieux s'ouvrirent, & je vis les viſions de* DIEU, *&c. Le Seigneur adreſſa la parole à Ezéchiel prêtre, fils de Buzi, dans le pays des Caldéens près du fleuve Chobar, & la main de* DIEU *ſe fit ſur lui.*

C'eſt ainſi qu'*Ezéchiel* commence ſa prophétie, & après avoir vu un feu, un tourbillon, & au milieu du feu les figures de quatre animaux reſſemblans à un homme, leſquels avaient quatre faces & quatre aîles avec des pieds de veau, & une roue qui était ſur la terre & qui avait quatre faces, les quatre parties de la roue allant en même tems, & ne retournant point lorſqu'elles marchaient, &c.

Ezéchiel chap. III. v. 1. & ſuiv. Il dit : *L'eſprit entra dans moi, & m'affermit ſur mes pieds ; enſuite le Seigneur me dit, Fils de l'homme, mange tout ce que tu trouveras, mange ce livre & va parler aux enfans d'Iſraël. En même*

tems j'ouvris la bouche, & il me fit manger ce livre ; & l'eſprit entra dans moi & me fit tenir ſur mes pieds. Et il me dit, Va te faire enfermer au milieu de ta maiſon. Fils de l'homme, voici des chaînes dont on te liera, &c. Et toi, fils de l'homme, prends une brique, place-la devant toi, & trace deſſus la ville de Jéruſalem, &c.

Prends auſſi un poëlon de fer, & tu le mettras comme un mur de fer entre toi & la ville ; tu affermiras ta face, tu ſeras devant Jéruſalem comme ſi tu l'aſſiégeais ; c'eſt un ſigne à la maiſon d'Iſraël.

Ezéchiel chap. IV. v. 1. & ſuiv.

Après cet ordre, DIEU lui ordonne de dormir trois cent quatre-vingt dix jours ſur le côté gauche pour les iniquités d'Iſraël, & de dormir ſur le côté droit pendant quarante jours, pour l'iniquité de la maiſon de Juda.

Avant d'aller plus loin, tranſcrivons ici les paroles du judicieux commentateur *Dom Calmet* ſur cette partie de la prophétie d'*Ezéchiel*, qui eſt à la fois une hiſtoire & une allégorie, une vérité réelle & un emblême. Voici comment ce ſavant s'explique :

» Il y en a qui croyent qu'il n'arriva rien de tout cela qu'en » viſion, qu'un homme ne peut demeurer ſi longtems couché » ſur un même côté ſans miracle ; que l'Ecriture ne nous mar- » quant point qu'il y ait eu ici du prodige, on ne doit point mul- » tiplier les actions miraculeuſes ſans néceſſité ; que s'il demeura » couché ces trois cent quatre-vingt dix jours, ce ne fut que » pendant les nuits ; le jour il vaquait à ſes affaires. Mais nous » ne voyons nulle néceſſité ni de recourir au miracle, ni de cher- » cher des détours pour expliquer le fait dont il eſt parlé ici. Il » n'eſt nullement impoſſible qu'un homme demeure enchaîné & » couché ſur ſon côté pendant trois cent quatre-vingt dix jours. » On a tous les jours des expériences qui en prouvent la poſſi- » bilité, dans les priſonniers, dans divers malades, & dans » quelques perſonnes qui ont l'imagination bleſſée, & qu'on » enchaîne comme des furieux. *Prado* témoigne qu'il a vu un » fou qui demeura lié & couché tout nud ſur ſon côté pen- » dant plus de quinze ans. Si tout cela n'était arrivé qu'en vi- » ſion, comment les Juifs de la captivité auraient-ils compris » ce que leur voulait dire *Ezéchiel ?* comment ce prophète au- » rait-il exécuté les ordres de DIEU ? Il faut donc dire auſſi qu'il » ne dreſſa le plan de Jéruſalem, qu'il ne repréſenta le ſiége, „ qu'il ne fut lié, qu'il ne mangea du pain de différens grains „ qu'en eſprit & en idée. "

Il faut ſe rendre au ſentiment du ſavant *Calmet*, qui eſt celui des meilleurs interprêtes. Il eſt clair que la ſainte Ecriture raconte le fait comme une vérité réelle, & que cette vérité eſt l'emblême, le type, la figure d'une autre vérité.

Ezéchiel chap. IV. v. 9. & 12.

Prends du froment, de l'orge, des fèves, des lentilles, du millet, de la veſce, fais-en des pains pour autant de jours que tu dormiras ſur le côté. Tu mangeras pendant trois cent quatre-vingt dix jours; tu le mangeras comme un gâteau d'orge, & tu le couvriras de l'excrément qui ſort du corps de l'homme. Les enfans d'Iſraël mangeront ainſi leur pain ſouillé.

Il eſt évident que le Seigneur voulait que les Iſraëlites mangeaſſent leur pain ſouillé; il falait donc que le pain du prophête fût ſouillé auſſi. Cette ſouillure était ſi réelle, qu'*Ezéchiel* en eut horreur. Il s'écria, *Ah! ah! ma vie (mon ame) n'a pas encor été pollue, &c. Et le Seigneur lui dit, Va, je te donne de la fiente de bœuf au-lieu de fiente d'homme, & tu la mettras avec ton pain.*

V. 14. & 15.

Il falait donc abſolument que cette nourriture fût ſouillée pour être un emblême, un type. Le prophête mit donc en effet de la fiente de bœuf avec ſon pain pendant trois cent quatre-vingt dix jours, & ce fut à la fois une réalité & une figure ſymbolique.

De l'emblême d'Oolla et d'Oliba.

Ezéchiel ch. XVI. v. 1. & ſuiv.

La ſainte Ecriture déclare expreſſément qu'Oolla eſt l'emblême de Jéruſalem. *Fils de l'homme, fais connaître à Jéruſalem ſes abominations; ton père était un Amorrhéen & ta mère une Céthéenne.* Enſuite le prophête ſans craindre des interprétations malignes, des plaiſanteries alors inconnues, parle à la jeune *Oolla* en ces termes.

Ubera tua intumuerunt, & pilus tuus germinavit, & eras nuda, & confuſione plena.

Ta gorge s'enfla, ton poil germa, tu étais nue & confuſe.

Et tranſivi per te, & vidi te, & ecce tempus tuum, tempus amantium: & expandi amictum meum ſuper te, & operui ignominiam tuam, & juravi tibi, & ingreſſus ſum pactum tecum (ait dominus Deus) *& facta es mihi.*

Je paſſai, je te vis, voici ton tems, voici le tems des amans; j'étendis ſur toi mon manteau, je couvris ta vilenie, je te jurai, je fis marché avec toi, dit le Seigneur, & tu fus à moi.

Et habens fiduciam in pulchritudine tua, fornicata es in nomine tuo; & expoſuiſti fornicationem tuam omni tranſeunti, ut ejus fieres.

Mais fière de ta beauté tu forniquas en ton nom, tu expoſas ta fornication à tout paſſant pour être à lui.

Et ædificaſti tibi lupanar, & feciſti tibi proſtibulum in cunctis plateis.

Et tu bâtis un mauvais lieu, & tu fis une proſtitution dans tous les carrefours.

Et diviſiſti pedes tuos omni tranſeunti, & multiplicaſti fornicationes tuas.

Et tu ouvris les jambes à tous les paſſans, & tu multiplias tes fornications.

Et fornicata es cum filiis Ægypti, vicinis tuis, magnarum carnium; & multiplicaſti fornicationem tuam, ad irritandum me.

Et tu forniquas avec les Egyptiens tes voiſins qui avaient de grands membres, &c. Tu multiplias ta fornication pour m'irriter.

L'article d'Oliba, qui ſignifie *Samarie*, eſt beaucoup plus fort & plus éloigné des bienſéances de notre ſtile.

Denudavit quoque fornicationes ſuas, diſcooperuit ignominiam ſuam.

Et elle mit à nud ſes fornications, & découvrit ſa turpitude.

Multiplicavit enim fornicationes ſuas, recordans dies adoleſcentiæ ſuæ.

Elle multiplia ſes fornications comme dans ſon adoleſcence.

Et inſanivit libidine ſuper concubitum eorum, quorum carnes ſunt ut carnes aſinorum; & ſicut fluxus equorum fluxus eorum.

Et elle fut épriſe de fureur pour le coït de ceux dont les membres ſont comme les membres des ânes, & dont l'émiſſion eſt comme l'émiſſion des chevaux.

Ces images nous paraiſſent licencieuſes & révoltantes; elles n'étaient alors que naïves. Il y en a trente exemples dans le Cantique des cantiques, modèle de l'union la plus chaſte. Remarquez attentivement que ces expreſſions, ces images ſont toûjours très ſérieuſes, & que dans aucun livre de cette haute antiquité, vous ne trouverez jamais la moindre raillerie ſur le

grand objet de la génération. Quand la luxure eſt condamnée c'eſt avec les termes propres, mais ce n'eſt jamais ni pour exciter à la volupté, ni pour faire la moindre plaiſanterie. Cette haute antiquité n'a ni de *Martial*, ni de *Catulle*, ni de *Pétrone*.

D'Osée et de quelques autres emblêmes.

Voyez les premiers chapitres du petit prophète *Oſée*.

On ne regarde pas comme une ſimple viſion, comme une ſimple figure, l'ordre poſitif donné par le Seigneur au prophête *Oſée* de prendre une proſtituée, & d'en avoir trois enfans. On ne fait point d'enfans en viſion ; ce n'eſt point en viſion qu'il fit marché avec *Gomer* fille d'*Ebalaïm*, dont il eut deux garçons & une fille. Ce n'eſt point en viſion qu'il prit enſuite une femme adultère par le commandement exprès du Seigneur, qu'il lui donna quinze petites piéces d'argent, & une meſure & demi d'orge. La première proſtituée ſignifiait Jéruſalem, & la ſeconde proſtituée ſignifiait Samarie. Mais ces proſtitutions, ces trois enfans, ces quinze piéces d'argent, ce boiſſeau & demi d'orge n'en ſont pas moins des choſes tres réelles.

Ce n'eſt point en viſion que le patriarche *Salmon* épouſa la proſtituée *Rahab* ayeule de *David*. Ce n'eſt point en viſion que le patriarche *Juda* commit un inceſte avec ſa belle-fille *Thamar*, inceſte dont naquit *David*. Ce n'eſt point en viſion que *Ruth*, autre ayeule de *David*, ſe mit dans le lit de *Booz*. Ce n'eſt point en viſion que *David* fit tuer *Urie*, & ravit *Betzabé* dont naquit le roi *Salomon*. Mais enſuite tous ces événemens devinrent des emblêmes, des figures, lorſque les choſes qu'ils figuraient furent accomplies.

Il réſulte évidemment d'*Ezéchiel*, d'*Oſée*, de *Jérémie*, de tous les prophêtes Juifs, & de tous les livres juifs, comme de tous les livres qui nous inſtruiſent des uſages caldéens, perſans, phéniciens, ſyriens, indiens, égyptiens ; il réſulte, dis-je, que leurs mœurs n'étaient pas les nôtres, que ce monde ancien ne reſſemblait en rien à notre monde.

Paſſez ſeulement de Gibraltar à Mequinès, les bienſéances ne ſont plus les mêmes ; on ne trouve plus les mêmes idées ; deux lieuës de mer ont tout changé. (Voyez *Figure*.)

EMPOI-

EMPOISONNEMENS.

REpétons ſouvent des vérités utiles. Il y a toûjours eu moins d'empoiſonnemens qu'on ne l'a dit ; il en eſt preſque comme des parricides. Les accuſations ont été communes, & ces crimes ont été très rares. Une preuve, c'eſt qu'on a pris longtems pour poiſon ce qui n'en eſt pas. Combien de princes ſe ſont défaits de ceux qui leur étaient ſuſpects en leur faiſant boire du ſang de taureau ? combien d'autres princes en ont avalé pour ne point tomber dans les mains de leurs ennemis ? Tous les hiſtoriens anciens & même *Plutarque* l'atteſtent.

J'ai été tant bercé de ces contes dans mon enfance, qu'à la fin j'ai fait ſaigner un de mes taureaux, dans l'idée que ſon ſang m'appartenait, puiſqu'il était né dans mon étable : (ancienne prétention dont je ne diſcute pas ici la validité) je bus de ce ſang comme *Atrée* & Mlle. de *Vergi*. Il ne me fit pas plus de mal que le ſang de cheval n'en fait aux Tartares, & que le boudin ne nous en fait tous les jours, ſurtout lorſqu'il n'eſt pas trop gras.

Pourquoi le ſang de taureau ſerait-il un poiſon quand le ſang de bouquetin paſſe pour un remède ? Les payſans de mon canton avalent tous les jours du ſang de bœuf qu'ils appellent de la *fricaſſée* ; celui de taureau n'eſt pas plus dangereux. Soyez ſûr, cher lecteur, que *Thémiſtocle* n'en mourut pas.

Quelques ſpéculatifs de la cour de *Louis XIV* crurent deviner que ſa belle-ſœur *Henriette d'Angleterre* avait été empoiſonnée avec de la poudre de diamant, qu'on avait miſe dans une jatte de fraiſes au-lieu de ſucre rapé ; mais ni la poudre impalpable de verre ou de diamans, ni celle d'aucune production de la nature qui ne ſerait pas venimeuſe par elle-même, ne pourait être nuiſible.

Il n'y a que les pointes aigues, tranchantes, actives qui puiſſent devenir des poiſons violens. L'exact obſervateur *Mead* (que nous prononçons *Mide*) célèbre médecin de Londres, a vu au microſcope la liqueur dardée par les gencives des vipères irritées ; il prétend qu'il les a toûjours trouvées ſemées de ces la-

mes coupantes & pointues, dont le nombre innombrable déchire & perce les membranes internes.

La *cantarella* dont on prétend que le pape *Alexandre VI*; & ſon bâtard le duc de *Borgia* faiſaient un grand uſage, était, dit-on, la bâve d'un cochon rendu enragé en le ſuſpendant par les pieds la tête en-bas, & en le battant longtems juſqu'à la mort; c'était un poiſon auſſi prompt & auſſi violent que celui de la vipère. Un grand apoticaire m'aſſure que la *Tophana*, cette célèbre empoiſonneuſe de Naples, ſe ſervait principalement de cette recette. Peut-être tout cela n'eſt-il pas vrai. Cette ſcience eſt de celles qu'il faudrait ignorer.

Les poiſons qui coagulent le ſang au-lieu de déchirer les membranes, ſont l'opium, la cigue, la juſquiame, l'aconit & pluſieurs autres. Les Athéniens avaient rafiné juſqu'à faire mourir par ces poiſons réputés froids leurs compatriotes condamnés à mort. Un apoticaire était le bourreau de la république. On dit que *Socrate* mourut fort doucement, & comme on s'endort; j'ai peine à le croire.

Je fais une remarque ſur les livres juifs, c'eſt que chez ce peuple vous ne voyez perſonne qui ſoit mort empoiſonné. Une foule de rois & de pontifes périt par des aſſaſſinats. L'hiſtoire de cette nation eſt l'hiſtoire des meurtres & du brigandage; mais il n'eſt parlé qu'en un ſeul endroit d'un homme qui ſe ſoit empoiſonné lui-même; & cet homme n'eſt point un Juif; c'était un Syrien nommé *Lizias*, général des armées d'*Antiochus* Chap. X. v. 13. *Epiphane*. Le ſecond livre des Maccabées dit qu'il s'empoiſonna; *vitam veneno finivit*. Mais ces livres des Maccabées ſont bien ſuſpects. Mon cher lecteur, je vous ai prié de ne pas croire de léger.

Ce qui m'etonnerait le plus dans l'hiſtoire des mœurs des anciens Romains, ce ſerait la conſpiration des femmes Romaines pour faire périr par le poiſon, non pas leurs maris, mais en général les principaux citoyens. C'était, dit *Tite-Live*, en l'an 423 de la fondation de Rome; c'était donc dans le tems de la vertu la plus auſtère; c'était avant qu'on eût entendu parler d'aucun divorce, quoique le divorce fût autoriſé; c'était lorſque les femmes ne buvaient point de vin, ne ſortaient preſque jamais de leurs maiſons pour aller aux temples. Comment ima-

giner que tout-à-coup elles ſe fuſſent appliquées à connaître les poiſons, qu'elles s'aſſemblaſſent pour en compoſer, & que ſans aucun intérêt apparent elles donnaſſent ainſi la mort aux premiers de Rome ?

Laurent Echard dans ſa compilation abrégée, ſe contente de dire que *la vertu des dames Romaines ſe démentit étrangement ; que cent ſoixante & dix d'entr'elles ſe mêlant de faire le métier d'empoiſonneuſes, & de réduire cet art en préceptes, furent tout à la fois accuſées, convaincues & punies.*

Tite-Live ne dit pas aſſurément qu'elles réduiſirent cet art en préceptes. Cela ſignifierait qu'elles tinrent école de poiſons, qu'elles profeſſèrent cette ſcience, ce qui eſt ridicule. Il ne parle point de cent ſoixante & dix profeſſeuſes en ſublimé corroſif ou en verd-de-gris. Enfin, il n'affirme point qu'il y eût des empoiſonneuſes parmi les femmes des ſénateurs & des chevaliers.

Le peuple était extrêmement ſot & raiſonneur à Rome comme ailleurs ; voici les paroles de *Tite-Live* :

„ L'année 423 fut au nombre des malheureuſes ; il y eut une 1. décade livre VIII.
„ mortalité cauſée par l'intempérie de l'air, ou par la malice
„ humaine. Je voudrais qu'on pût affirmer avec quelques au-
„ teurs que la corruption de l'air cauſa cette épidémie, plutôt
„ que d'attribuer la mort de tant de Romains au poiſon, comme
„ l'ont écrit fauſſement des hiſtoriens pour décrier cette année. "

On a donc écrit *fauſſement*, ſelon *Tite-Live*, que les dames de Rome étaient des empoiſonneuſes ; il ne le croit donc pas : mais quel intérêt avaient ces auteurs à décrier cette année ? C'eſt ce que j'ignore.

Je vais rapporter le fait, continue-t-il, *tel qu'on l'a rapporté avant moi.* Ce n'eſt pas là le diſcours d'un homme perſuadé. Ce fait d'ailleurs reſſemble bien à une fable. Une eſclave accuſe environ ſoixante & dix femmes, parmi leſquelles il y en a de patriciennes, d'avoir mis la peſte dans Rome en préparant des poiſons. Quelques-unes des accuſées demandent permiſſion d'avaler leurs drogues, & elles expirent ſur le champ. Leurs complices ſont condamnées à mort ſans qu'on ſpécifie le genre du ſupplice.

J'oſe ſoupçonner que cette hiſtoriette, à laquelle *Tite-Live* ne croit point du tout, mérite d'être reléguée à l'endroit où l'on

conſervait le vaiſſeau qu'une veſtale avait tiré ſur le rivage avec ſa ceinture ; où *Jupiter* en perſonne avait arrêté la fuite des Romains ; où *Caſtor* & *Pollux* étaient venus combattre à cheval ; où l'on avait coupé un caillou avec un raſoir, & où *Simon Barjone*, ſurnommé *Pierre*, diſputa de miracles avec *Simon* le magicien, &c.

Il n'y a guères de poiſon dont on ne puiſſe prévenir les ſuites en le combattant incontinent. Il n'y a point de médecine qui ne ſoit un poiſon quand la doſe eſt trop forte.

Toute indigeſtion eſt un empoiſonnement.

Un médecin ignorant & même ſavant, mais inattentif, eſt ſouvent un empoiſonneur ; un bon cuiſinier eſt à coup ſûr un empoiſonneur à la longue, ſi vous n'êtes pas tempérant.

Un jour le marquis d'*Argenſon* miniſtre d'état au département étranger, lorſque ſon frère était miniſtre de la guerre, reçut de Londres une lettre d'un fou ; (comme les miniſtres en reçoivent à chaque poſte) ce fou propoſait un moyen infaillible d'empoiſonner tous les habitans de la capitale d'Angleterre. Ceci ne me regarde pas, nous dit le marquis d'*Argenſon*, c'eſt un placet à mon frère.

ENCHANTEMENT.

MAGIE, ÉVOCATION, SORTILÈGE, &c.

IL n'eſt guères vraiſemblable que toutes ces abominables abſurdités viennent, comme le dit *Pluche*, des feuillages dont on couronna autrefois les têtes d'*Iſis* & d'*Oſiris*. Quel rapport ces feuillages pouvaient-ils avoir avec l'art d'enchanter des ſerpens, avec celui de reſſuſciter un mort, ou de tuer des hommes avec des paroles, ou d'inſpirer de l'amour, ou de métamorphoſer des hommes en bêtes ?

Enchantement, *incantatio*, vient, dit-on, d'un mot caldéen que les Grecs avaient traduit par *epodi gonoeïa*, *chanſon productrice*. Incantatio vient de Caldée ! allons les *Bochart*, vous êtes de grands voyageurs ; vous allez d'Italie en Méſopotamie en un clin d'œil : vous courez chez le grand & ſavant peuple Hé-

breu : vous en rapportez tous les livres & tous les uſages ; vous n'êtes point des charlatans.

Une grande partie des ſuperſtitions abſurdes ne doit-elle pas ſon origine à des choſes naturelles ? Il n'y a guères d'animaux qu'on n'accoutume à venir au ſon d'une muſette ou d'un ſimple cornet pour recevoir ſa nourriture. *Orphée*, ou quelqu'un de ſes prédéceſſeurs, joua de la muſette mieux que les autres bergers; ou bien il ſe ſervit du chant. Tous les animaux domeſtiques accouraient à ſa voix. On ſuppoſa bien vite que les ours & les tigres étaient de la partie : ce premier pas aiſément fait, on n'eut pas de peine à croire que les *Orphées* faiſaient danſer les pierres & les atbres.

Si on fait danſer un ballet à des rochers & à des ſapins, il en coûte peu de bâtir des villes en cadence. Les pierres de taille viennent s'arranger d'elles-mêmes, lors qu'*Amphion* chante : il ne faut qu'un violon pour conſtruire une ville, & un cornet à bouquin pour la détruire.

L'enchantement des ſerpens doit avoir une cauſe encor plus ſpécieuſe. Le ſerpent n'eſt point un animal vorace & porté à nuire. Tout reptile eſt timide. La première choſe que fait un ſerpent (du moins en Europe) dès qu'il voit un homme, c'eſt de ſe cacher dans un trou comme un lapin & un lézard. L'inſtinct de l'homme eſt de courir après tout ce qui s'enfuit, & de fuir lui-même devant tout ce qui court après lui, excepté quand il eſt armé, qu'il ſent ſa force, & ſurtout qu'on le regarde.

Loin que le ſerpent ſoit avide de ſang & de chair, il ne ſe nourrit que d'herbe, & paſſe un tems très conſidérable ſans manger : s'il avale quelques inſectes comme font les lézards, les caméléons, en cela il nous rend ſervice.

Tous les voyageurs diſent qu'il y en a de très longs & de très gros ; mais nous n'en connaiſſons point de tels en Europe. On n'y voit point d'homme, point d'enfant qui ait été attaqué par un gros ſerpent ni par un petit ; les animaux n'attaquent que ce qu'ils veulent manger ; & les chiens ne mordent les paſſans que pour défendre leurs maîtres. Que ferait un ſerpent d'un petit enfant ? quel plaiſir aurait-il à le mordre ? il ne pourait en avaler le petit doigt. Les ſerpens mordent & les écureuils auſſi, mais quand on leur fait du mal.

Je veux croire qu'il y a eu des monſtres dans l'eſpèce des ſerpens comme dans celle des hommes ; je conſens que l'armée de *Régulus* ſe ſoit miſe ſous les armes en Afrique contre un dragon, & que depuis il y ait eu un Normand qui ait combattu contre la gargouille. Mais on m'avouera que ces cas ſont rares.

Les deux ſerpens qui vinrent de Tenedos exprès pour dévorer *Laocoon*, & deux grands garçons de vingt ans, aux yeux de toute l'armée Troyenne, ſont un beau prodige, digne d'être tranſmis à la poſtérité par des vers hexamètres & par des ſtatues qui repréſentent *Laocoon* comme un géant, & ſes grands enfans comme des pygmées.

Je conçois que cet événement devait arriver lorſqu'on prerait avec un grand vilain cheval de bois *a*) des villes bâties par des Dieux ; lorſque les fleuves remontaient vers leurs ſources, que les fleuves étaient changés en ſang, & que le ſoleil & la lune s'arrêtaient à la moindre occaſion.

Tout ce qu'on a conté des ſerpens était très probable dans des pays où *Apollon* était deſcendu du ciel pour tuer le ſerpent *Python*.

Ils paſſèrent auſſi pour être très prudens. Leur prudence conſiſte à ne pas courir ſi vite que nous, & à ſe laiſſer couper en morceaux.

La morſure des ſerpens, & ſurtout des vipères, n'eſt dangereuſe que lorſqu'une eſpèce de rage a fait fermenter un petit reſervoir d'une liqueur extrêmement acre qu'ils ont ſous leurs gencives. Hors de-là un ſerpent n'eſt pas plus dangereux qu'une anguille.

Pluſieurs dames ont apprivoiſé & nourri des ſerpens, les ont placés ſur leur toilette, les ont entortillés autour de leurs bras.

Les nègres de Guinée adorent un ſerpent qui ne fait de mal à perſonne.

Il y a pluſieurs ſortes de ces reptiles ; & quelques-unes ſont plus dangereuſes que les autres dans les pays chauds ; mais

a) Le cheval de bois était une machine ſemblable à ce qu'on appella depuis le *bélier*. C'était une longue poutre, terminée en tête de cheval : elle fut conſervée en Grece, & *Pauſanias* dit qu'il l'a vue.

en général le ſerpent eſt un animal craintif & doux ; il n'eſt pas rare d'en voir qui tettent les vaches.

Les premiers hommes qui virent des gens plus hardis qu'eux apprivoiſer & nourrir des ſerpens, & les faire venir d'un coup de ſifflet comme nous appellons les abeilles, prirent ces gens-là pour des ſorciers. Les pſilles & les marſes, qui ſe familiariſérent avec les ſerpens, eurent la même réputation. Il ne tiendrait qu'aux apoticaires du Poitou, qui prennent des vipères par la queue, de ſe faire reſpecter auſſi comme des magiciens du premier ordre.

L'enchantement des ſerpens paſſa pour une choſe conſtante. La ſainte Ecriture même, qui entre toûjours dans nos faibleſſes, daigna ſe conformer à cette idée vulgaire. *L'aſpic ſourd qui ſe bouche les oreilles pour ne pas entendre la voix du ſavant enchanteur.* Pſaume LVII.

J'enverrai contre vous des ſerpens qui réſiſteront aux enchantemens. Jérémie chap. VIII. v. 17.

Le médiſant eſt ſemblable au ſerpent qui ne cède point à l'enchanteur. Eccléſiaſte.

L'enchantement était quelquefois aſſez fort pour faire crever les ſerpens. Selon l'ancienne phyſique cet animal était immortel. Si quelque ruſtre trouvait un ſerpent mort dans ſon chemin, il falait bien que ce fût quelque enchanteur qui l'eût dépouillé du droit de l'immortalité :

Frigidus in pratis cantando rumpitur anguis.

ENCHANTEMENT DES MORTS, OU ÉVOCATION.

Enchanter un mort, le reſſuſciter, ou s'en tenir à évoquer ſon ombre pour lui parler, était la choſe du monde la plus ſimple. Il eſt très ordinaire que dans ſes rêves on voye des morts, qu'on leur parle, qu'ils vous répondent. Si on les a vus pendant le ſommeil, pourquoi ne les verra-t-on point pendant la veille ? Il ne s'agit que d'avoir un eſprit de *Python*. Et pour faire agir cet eſprit de *Python*, il ne faut qu'être un fripon, & avoir à faire à un eſprit faible ; or perſonne ne niera que ces deux choſes n'ayent été extrêmement communes.

Digitized by Google

L'évocation des morts était un des plus ſublimes myſtères de la magie. Tantôt on faiſait paſſer aux yeux du curieux quelque grande figure noire qui ſe mouvait par des reſſorts dans un lieu un peu obſcur, tantôt le ſorcier ou la ſorcière ſe contentait de dire qu'elle voyait l'ombre, & ſa parole ſuffiſait. Cela s'appelle la *nécromancie*. La fameuſe pythoniſſe d'Endor a toûjours été un grand ſujet de diſpute entre les pères de l'égliſe. Le ſage *Théodoret* dans ſa queſtion LXII. ſur le livre des Rois, aſſure que les morts avaient coutume d'apparaître la tête en-bas ; & que ce qui effraya la pythoniſſe, ce fut que *Samuël* était ſur ſes jambes.

St. Auguſtin interrogé par *Simplicien*, lui répond dans le ſeçond livre de ſes queſtions, qu'il n'eſt pas plus extraordinaire de voir une pythoniſſe faire venir une ombre que de voir le diable emporter JESUS-CHRIST ſur le pinacle du temple & ſur la montagne.

Quelques ſavans voyant que chez les Juifs on avait des eſprits de *Python*, en ont oſé conclure que les Juifs n'avaient écrit que très tard & qu'ils avaient preſque tout pris dans les fables grecques ; mais ce ſentiment n'eſt pas ſoutenable.

DES AUTRES SORTILÈGES.

Quand on eſt aſſez habile pour évoquer des morts avec des paroles, on peut à plus forte raiſon faire mourir des vivans, ou du moins les en menacer, comme le *Médecin malgré lui* dit à *Lucas* qu'il lui donnera la fièvre. Du moins il n'était pas douteux que les ſorciers n'euſſent le pouvoir de faire mourir les beſtiaux ; & il falait oppoſer ſortilège à ſortilège pour garantir ſon bétail. Mais ne nous moquons point des anciens ; pauvres gens que nous ſommes, ſortis à peine de la barbarie ! Il n'y a pas cent ans que nous avons fait brûler des ſorciers dans toute l'Europe ; & on vient encor de brûler une ſorcière vers l'an 1750 à Vurtzbourg. Il eſt vrai que certaines paroles & certaines cérémonies ſuffiſent pour faire périr un troupeau de moutons, pourvu qu'on y ajoute de l'arſenic.

L'Hiſtoire critique des cérémonies ſuperſtitieuſes par *Le Brun* de l'oratoire, eſt bien étrange ; il veut combattre le ridicule des

des ſortilèges, & il a lui-même le ridicule de croire à leur puiſſance. Il prétend que *Marie Bucaille* la ſorcière, étant en priſon à Vallogne, parut à quelques lieues de-là dans le même tems, ſelon le témoignage juridique du juge de Vallogne. Il rapporte le fameux procès des bergers de Brie condamnés à être brûlés par le parlement de Paris en 1691. Ces bergers avaient été aſſez ſots pour ſe croire ſorciers, & aſſez méchans pour mêler des poiſons réels à leurs ſorcelleries imaginaires.

Le père *Le Brun* proteſte qu'il y eut beaucoup de *ſurnaturel dans leur fait*, & qu'ils furent pendus en conſéquence. L'arrêt du parlement eſt directement contraire à ce que dit l'auteur: *La cour déclare les accuſés duement atteints & convaincus de ſuperſtitions, d'impiétés, ſacrilèges, prophanations, empoiſonnemens.* Voyez le procès des bergers de Brie, depuis la page 516.

L'arrêt ne dit pas que ce ſoient les prophanations qui ayent fait périr les animaux: il dit, que ce ſont les empoiſonnemens. On peut commettre un ſacrilège ſans être ſorcier, comme on empoiſonne ſans être ſorcier.

D'autres juges firent brûler, à la vérité, le curé *Gaufrédi*, & ils crurent fermement que le diable l'avait fait jouir de toutes ſes pénitentes. Le curé *Gaufredi* croyait auſſi en avoir obligation au diable; mais c'était en 1611: c'était dans le tems où la plûpart de nos provinciaux n'étaient pas fort au-deſſus des Caraïbes & des Nègres. Il y en a eu encor de nos jours quelques-uns de cette eſpèce, comme le jéſuite *Girard*, l'ex-jéſuite *Nonotte*, le jéſuite *Du Pleſſis*, l'ex-jéſuite *Malagrida*; mais cette eſpèce de fous devient fort rare de jour en jour.

A l'égard de la *lycanthropie*, c'eſt-à-dire des hommes métamorphoſés en loups par des enchantemens, il ſuffit qu'un jeune berger, ayant tué un loup, & s'étant revêtu de ſa peau, ait fait peur à de vieilles femmes, pour que la réputation du berger devenu loup ſe ſoit répandue dans toute la province, & de-là dans d'autres. Bientôt *Virgile* dira:

His ego ſæpè lupum fieri & ſe condere ſylvis
Mœrin, ſæpè animas imis excire ſepulcris.
Mœris devenu loup ſe cachait dans les bois:
Du creux de leurs tombeaux j'ai vu ſortir des ames. Eclog. VIII.

Voir un homme loup eſt une choſe curieuſe ; mais voir des ames eſt encor plus beau. Des moines du mont Caſſin ne virent-ils pas l'ame de *St. Bénédict*, ou *Benoit ?* Des moines de Tours ne virent-ils pas celle de *St. Martin ?* Des moines de St. Denis ne virent-ils pas celle de *Charles Martel ?*

ENCHANTEMENT POUR SE FAIRE AIMER.

Il y en eut pour les filles & pour les garçons. Les Juifs en vendaient à Rome, & dans Alexandrie ; & ils en vendent encor en Aſie. Vous trouverez quelques-uns de ces ſecrets dans le petit *Albert ;* mais vous vous mettrez plus au fait, ſi vous liſez le plaidoyer qu'*Apulée* compoſa lorſqu'il fut accuſé par un chrêtien, dont il avait épouſé la fille, de l'avoir enſorcelée par des philtres. Son beau-pere *Emilien* prétendait qu'*Apulée* s'était ſervi principalement de certains poiſſons, attendu que *Vénus* étant née de la mer, les poiſſons devaient exciter prodigieuſement les femmes à l'amour.

On ſe ſervait d'ordinaire de vervenne, de tœnia, de l'hippomane qui n'était autre choſe qu'un peu de l'arrière-faix d'une jument lorſqu'elle produit ſon poulain, d'un petit oiſeau nommé parmi nous *hoche-queue*, en latin, *motacilla.*

Mais *Apulée* était principalement accuſé d'avoir employé des coquillages, des pattes d'écreviſſes, des hériſſons de mer, des huîtres cannelées, du calmar qui paſſe pour avoir beaucoup de ſemence, &c.

Apulée fait aſſez entendre quel était le véritable philtre qui avait engagé *Pudentilla* à ſe donner à lui. Il eſt vrai qu'il avoue dans ſon plaidoyer que ſa femme l'avait appellé un jour *magicien.* Mais quoi ! dit il, ſi elle m'avait appellé *conſul*, ſerais-je conſul pour cela ?

Le ſatyrion fut regardé chez les Grecs & chez les Romains comme le philtre le plus puiſſant ; on l'appellait la *plante aphrodiſia*, *racine de Vénus.* Nous y ajoutons la roquette ſauvage ; c'eſt l'*eruca* des Latins : *Et venerem revocans eruca morantem.* Nous y mêlons ſurtout un peu d'eſſence d'ambre. La mandragore eſt paſſée de mode. Quelques vieux débauchés ſe ſont ſervis de mouches cantarides, qui portent en effet aux parties

Mart.

génitales ; mais qui portent beaucoup plus à la veſſie, qui l'excorient & qui font uriner du ſang : ils ont été cruellement punis d'avoir voulu pouſſer l'art trop loin.

La jeuneſſe & la ſanté ſont les véritables philtres.

Le chocolat a paſſé pendant quelque tems pour ranimer la vigueur endormie de nos petits-maîtres vieillis avant l'âge ; mais on aurait beau prendre vingt taſſes de chocolat, on n'en inſpirera pas plus de goût pour ſa perſonne.

Ut ameris, amabilis eſto.

Pour être aimé, ſoyez aimable.

ENFER.

INferum, ſouterrain : les peuples qui enterraient les morts les mirent dans le ſouterrain ; leur ame y était donc avec eux. Telle eſt la première phyſique & la première métaphyſique des Egyptiens & des Grecs.

Les Indiens, beaucoup plus anciens, qui avaient inventé le dogme ingénieux de la métempſycoſe, ne crurent jamais que les ames fuſſent dans le ſouterrain.

Les Japonois, les Coréens, les Chinois, les peuples de la vaſte Tartarie orientale & occidentale, ne ſurent pas un mot de la philoſophie du ſouterrain.

Les Grecs avec le tems firent du ſouterrain un vaſte royaume, qu'ils donnèrent libéralement à *Pluton* & à *Proſerpine* ſa femme. Ils leur aſſignèrent trois conſeillers d'état, trois femmes de charge nommées les *furies*, trois parques pour filer, dévider & couper le fil de la vie des hommes. Et comme dans l'antiquité chaque héros avait ſon chien pour garder ſa porte, on donna à *Pluton* un gros chien qui avait trois têtes ; car tout allait par trois. Des trois conſeillers d'état *Minos*, *Eaque* & *Radamante*, l'un jugeait la Grèce, l'autre l'Aſie mineure, (car les Grecs ne connaiſſaient pas alors la grande Aſie) le troiſiéme était pour l'Europe.

Les poëtes ayant inventé ces enfers s'en moquèrent les premiers. Tantôt *Virgile* parle ſérieuſement des enfers dans l'E-

néide, parce qu'alors le ſérieux convient à ſon ſujet ; tantôt il en parle avec mépris dans ſes géorgiques.

Felix qui potuit rerum cognoſcere cauſas ;
Atque metus omnes & inexorabile fatum
Subjecit pedibus, ſtrepitumque Acherontis avari !

Heureux qui peut ſonder les loix de la nature,
Qui des vains préjugés foule aux pieds l'impoſture,
Qui regarde en pitié le Styx & l'Acheron
Et le triple Cerbère & la barque à Caron.

On déclamait ſur le théatre de Rome ces vers de la *Troade*, auxquels quarante mille mains applaudiſſaient.

Tænara & aſpero
Regnum ſub domino limen & obſidens
Cuſtos, non facili Cerberus oſtio.
Rumores vacui, verbaque inania,
Et par ſollicito fabula ſomnio.

Le palais de Pluton, ſon portier à trois têtes,
Les couleuvres d'enfer à mordre toûjours prêtes ;
Le Styx, le Phlegeton ſont des contes d'enfans,
Des ſonges importuns, des mots vides de ſens.

Lucrèce, *Horace* s'expriment avec la même force. *Cicéron*, *Sénèque* en parlent de même en vingt endroits. Le grand empereur *Marc-Aurèle* raiſonne encor plus philoſophiquement qu'eux tous. „ Celui qui craint la mort craint ou d'être privé „ de tout ſens, ou d'éprouver d'autres ſenſations. Mais ſi tu „ n'as plus tes ſens tu ne ſeras plus ſujet à aucune peine, „ à aucune miſère. Si tu as des ſens d'une autre eſpèce, tu „ ſeras une autre créature. "

Liv. VIII. No. 62.

Il n'y avait pas un mot à répondre à ce raiſonnement dans la philoſophie prophane. Cependant par la contradiction attachée à l'eſpèce humaine, & qui ſemble faire la baſe de notre nature, dans le tems même que *Cicéron* diſait publiquement, *Il n'y a point de vieille femme qui croye ces inepties*, Lucrèce

avouait que ces idées faiſaient une grande impreſſion ſur les eſprits ; il vient, dit-il, pour les détruire.

Si certum finem eſſe viderent
Ærumnarum homines, aliqua ratione valerent
Religionibus atque minis obſiſtere vatum.
Nunc ratio nulla eſt reſtandi nulla facultas;
Æternas quoniam pœnas in morte timendum eſt.

Si l'on voyait du moins un terme à ſon malheur,
On ſoutiendrait ſa peine, on combattrait l'erreur,
On pourait ſupporter le fardeau de la vie.
Mais d'un plus grand ſupplice elle eſt, dit-on, ſuivie.
Après de triſtes jours on craint l'éternité.

Il était donc vrai que parmi les derniers du peuple les uns riaient de l'enfer, les autres en tremblaient. Les uns regardaient *Cerbère*, les furies & *Pluton* comme des fables ridicules ; les autres ne ceſſaient de porter des offrandes aux Dieux infernaux. C'était tout comme chez nous.

Et quocumque tamen miſeri venere, parentant
Et nigras mactant pecudes, & manibus divis
Inferias mittunt, multoque in rebus acerbis
Acrius admittunt animos ad religionem.

Ils conjurent ces Dieux qu'ont forgés nos caprices;
Ils fatiguent Pluton de leurs vains ſacrifices;
Le ſang d'un belier noir coule ſous leurs couteaux
Plus ils ſont malheureux, & plus ils ſont dévots.

Pluſieurs philoſophes qui ne croyaient pas aux fables des enfers, voulaient que la populace fût contenue par cette croyance. Tel fut *Timée* de Locres, tel fut le politique hiſtorien Polybe. L'*enfer*, dit-il, *eſt inutile aux ſages, mais néceſſaire à la populace inſenſée.*

Il eſt aſſez connu que la loi du Pentateuque n'annonça ja-

mais un enfer. *a*) Tous les hommes étaient plongés dans ce chaos de contradictions & d'incertitudes quand JESUS CHRIST vint au monde. Il confirma la doctrine ancienne de l'enfer, non pas la doctrine des poëtes payens, non pas celle des prêtres Egyptiens, mais celle qu'adopta le chriſtianiſme, à laquelle il faut que tout cède. Il annonça un royaume qui allait venir, & un enfer qui n'aurait point de fin.

Matthieu chap. V. v. 2. Il dit expreſſément à Capharnaum en Galilée; » Quiconque appellera ſon frère *Raca* ſera condamné par le ſanhédrin; mais celui qui l'appellera *fou* ſera condamné au *gebenei hinnon*, gehenne du feu. «

Cela prouve deux choſes, premiérement que JESUS-CHRIST ne voulait pas qu'on dit des injures; car il n'appartenait qu'à lui comme maître, d'appeller les prévaricateurs phariſiens *race de vipère.*

Secondement que ceux qui diſent des injures à leur prochain méritent l'enfer: car la gehenna du feu était dans la vallée d'Hinnon, où l'on brûlait autrefois des victimes à *Moloch*; & cette gehenna figure le feu d'enfer.

St. Marc chap. IX. v. 42. & ſuivans. Il dit ailleurs, » Si quelqu'un ſert d'achopement aux faibles qui croyent en moi, il vaudrait mieux qu'on lui mît au cou une meule aſinaire, & qu'on le jettât dans la mer.

» Et ſi ta main te fait achopement, coupe-la; il eſt bon pour toi d'entrer manchot dans la vie, plutôt que d'aller dans la gehenna du feu inextinguible, où le ver ne meurt point, & où le feu ne s'éteint point.

» Et ſi ton pied te fait achopement, coupe ton pied; il eſt bon d'entrer boiteux dans la vie éternelle, plutôt que d'être

a) Dans le Dictionnaire encyclopédique, l'auteur de l'article théologique *Enfer*, ſemble ſe méprendre étrangement, en citant le Deuteronome au chapitre XXXII. v. 22 & ſuivans; il n'y eſt pas plus queſtion d'enfer que de mariage & de danſe. On fait parler DIEU ainſi; „ Ils m'ont provoqué dans celui qui „ n'était pas leur Dieu, & ils m'ont „ irrité dans leurs vanités; & moi „ je les provoquerai dans celui qui „ n'eſt pas mon peuple, & je les irriterai dans une nation folle. — Un „ feu s'eſt allumé dans ma fureur, & „ il brûlera juſqu'au bord du ſouterrain, & il dévorera la terre avec „ ſes germes, & il brûlera les racines des montagnes. — J'accumulerai les maux ſur eux; je viderai

» jetté avec tes deux pieds dans la gehenna inextinguible, » où le ver ne meurt point, & où le feu ne s'éteint point.

» Et ſi ton œil te fait achopement, arrache ton œil; il vaut » mieux entrer borgne dans le royaume de DIEU, que d'être » jetté avec tes deux yeux dans la gehenna du feu, où le ver » ne meurt point, & où le feu ne s'éteint point.

» Car chacun ſera ſalé par le feu, & toute victime ſera ſalée » par le ſel.

„ Le ſel eſt bon; que ſi le ſel s'affadit avec quoi ſalerez-„ vous?

„ Vous avez dans vous le ſel, conſervez la paix parmi „ vous. "

Il dit ailleurs ſur le chemin de Jéruſalem, „ Quand le „ père de famille ſera entré & aura fermé la porte, vous reſ-„ terez dehors, & vous heurterez, diſant, Maître, ouvrez-„ nous; & en répondant il vous dira, *Neſcio vos*, d'où êtes-„ vous? & alors vous commencerez à dire, Nous avons „ mangé & bu avec toi, & tu as enſeigné dans nos carre-„ fours; & il vous répondra *neſcio vos*, d'où êtes-vous? „ ouvriers d'iniquités! & il y aura pleurs & grincemens de „ dents, quand vous verrez *Abraham*, *Iſaac*, *Jacob* & tous „ les prophêtes, & que vous ſerez chaſſés dehors. " St. Luc chap. XIII.

Malgré les autres déclarations poſitives émanées du Sauveur du genre-humain, qui aſſurent la damnation éternelle de quiconque ne ſera pas de notre égliſe, *Origène* & quelques autres n'ont pas cru l'éternité des peines.

Les ſociniens les rejettent, mais ils ſont hors du giron. Les luthériens & les calviniſtes, quoiqu'égarés hors du giron, admettent un enfer ſans fin.

„ ſur eux mes flèches; je les ferai „ mourir de faim; les oiſeaux les „ dévoreront d'une morſure amère; „ j'enverrai contre eux les dents des „ bêtes avec la fureur des reptiles & „ des ſerpens. Le glaive les dévaſte-„ ra au-dehors, & la frayeur au-de „ dans, eux & les garçons, & les „ filles, & les enfans à la mammelle „ avec les vieillards. "

Y a-t-il là, s'il vous plaît, rien qui déſigne des châtimens après la mort? des herbes ſèches, des ſerpens qui mordent, des filles & des enfans qu'on tue, reſſemblent-ils à l'enfer? N'eſt-il pas honteux de tronquer un paſſage pour y trouver ce qui n'y eſt pas? Si l'auteur s'eſt trompé on lui pardonne; s'il a voulu tromper il eſt inexcuſable.

Il n'y a pas longtems qu'un théologien calviniſte nommé *Petit-Pierre*, prêcha & écrivit que les damnés auraient un jour leur grace. Les autres miniſtres lui dirent qu'ils n'en voulaient point. La diſpute s'échauffa ; on prétend que le roi leur ſouverain leur manda que puiſqu'ils voulaient être damnés ſans retour, il le trouvait très bon, & qu'il y donnait les mains. Les damnés de l'égliſe de Neufchâtel dépoſèrent le pauvre *Petit-Pierre* qui avait pris l'enfer pour le purgatoire. On a écrit que l'un d'eux lui dit, Mon ami, je ne crois pas plus à l'enfer éternel que vous ; mais ſachez qu'il eſt bon que votre ſervante, votre tailleur, & ſurtout votre procureur y croyent.

J'ajouterai pour l'*illuſtration* de ce paſſage, une petite exhortation aux philoſophes qui nient tout à plat l'enfer dans leurs écrits. Je leur dirai, Meſſieurs, nous ne paſſons pas notre vie avec *Cicéron*, *Atticus*, *Caton*, *Marc-Aurèle*, *Epictète*, le chancelier de *l'Hôpital*, *La Motte le Vayer*, *Des-Ivetaux*, *René Deſcartes*, *Newton*, *Locke*, ni avec le reſpectable *Bayle*, qui était ſi au-deſſus de la fortune ; ni avec le vertueux trop incrédule *Spinoſa*, qui n'ayant rien, rendit aux enfans du grand penſionnaire *De With* une penſion de trois cent florins que lui faiſait le grand *De With*, dont les Hollandais mangèrent le cœur, quoi qu'il n'y eût rien à gagner en le mangeant. Tous ceux à qui nous avons à faire ne ſont pas des *Des-Barreaux* qui payait à des plaideurs la valeur de leur procès qu'il avait oublié de rapporter. Toutes les femmes ne ſont pas des *Ninon l'Enclos* qui gardait les dépôts ſi religieuſement, tandis que les plus graves perſonnages les violaient. En un mot, meſſieurs, tout le monde n'eſt pas philoſophe.

Nous avons à faire à force fripons qui ont peu réfléchi ; à une foule de petites gens, brutaux, yvrognes, voleurs. Prêchez-leur, ſi vous voulez, qu'il n'y a point d'enfer, & que l'ame eſt mortelle. Pour moi, je leur crierai dans les oreilles qu'ils ſeront damnés s'ils me volent : j'imiterai ce curé de campagne qui ayant été outrageuſement volé par ſes ouailles, leur dit à ſon prône ; Je ne ſais à quoi penſait JESUS-CHRIST de mourir pour des canailles comme vous.

C'eſt un excellent livre pour les ſots que le *Pédagogue chrétien* compoſé par le révérend père d'*Outreman* de la compagnie de

de JESUS, & augmenté par révérend *Coulon* curé de Ville-Juif-les-Paris. Nous avons DIEU merci cinquante & une éditions de ce livre, dans lequel il n'y a pas une page où l'on trouve une ombre de ſens commun.

Frère *Outreman* affirme (page 157 édition *in*-4°) qu'un miniſtre d'état de la reine *Elizabeth* nommé le *baron de Honſden*, qui n'a jamais exiſté, prédit au ſécrétaire d'état *Cécil* & à ſix autres conſeillers d'état qu'ils ſeraient damnés & lui auſſi; ce qui arriva, & qui arrive à tout hérétique. Il eſt probable que *Cécil* & les autres conſeillers n'en crurent point le baron de *Honſden*; mais ſi ce prétendu baron s'était adreſſé à ſix bourgeois, ils auraient pu le croire.

Aujourd'hui qu'aucun bourgeois de Londres ne croit à l'enfer, comment faut-il s'y prendre? quel frein aurons-nous? celui de l'honneur, celui des loix, celui même de la Divinité qui veut ſans doute que l'on ſoit juſte, ſoit qu'il y ait un enfer, ſoit qu'il n'y en ait point.

ENFERS.

NOtre confrère qui a fait l'article *Enfer* n'a pas parlé de la deſcente de JESUS-CHRIST aux enfers; c'eſt un article de foi très important: il eſt expreſſément ſpécifié dans le ſymbole dont nous avons déja parlé. On demande d'où cet article de foi eſt tiré; car il ne ſe trouve dans aucun de nos quatre évangiles; & le ſymbole intitulé des apôtres, n'eſt, comme nous l'avons obſervé, que du tems des ſavans prêtres *Jérôme*, *Auguſtin* & *Rufin*.

On eſtime que cette deſcente aux enfers de notre Seigneur, eſt priſe originairement de l'évangile de Nicodème, l'un des plus anciens.

Dans cet évangile, le prince du Tartare & Sathan, après une longue converſation avec Adam, Enoch, Elie le Thesbite & David, *entendent une voix comme le tonnerre, & une voix comme une tempête. David dit au prince du Tartare; Maintenant, très vilain & très ſale prince de l'enfer, ouvre tes portes, & que le roi de gloire entre &c.: diſant ces mots au prince, le Sei-*

gneur de Majeſté ſurvint en forme d'homme, & il éclaira les ténèbres éternelles, & il rompit les liens indiſſolubles; & par une vertu invincible, il viſita ceux qui étaient aſſis dans les profondes ténèbres des crimes, & dans l'ombre de la mort des péchés.

JESUS-CHRIST parut avec *St. Michel*, il vainquit la mort; il prit *Adam* par la main; le bon larron le ſuivait portant ſa croix. Tout cela ſe paſſa en enfer en préſence de *Carinus* & de *Lenthius*, qui reſſuſcitèrent exprès pour en rendre témoignage aux pontifes *Anne* & *Caïphe*, & au docteur *Gamaliel* alors maître de *St. Paul.*

Cet évangile de Nicodème n'a depuis longtems aucune autorité. Mais on trouve une confirmation de cette deſcente aux enfers dans la première épitre de St. Pierre à la fin du chapitre III. *parce que le* CHRIST *eſt mort une fois pour nos péchés, le juſte pour les injuſtes, afin de nous offrir à* DIEU, *mort à la vérité en chair, mais reſſuſcité en eſprit par lequel il alla prêcher aux eſprits qui étaient en priſon.*

Pluſieurs pères ont eu des ſentimens différens ſur ce paſſage; mais tous convinrent qu'au fond JESUS était deſcendu aux enfers après ſa mott. On fit ſur cela une vaine difficulté. Il avait dit ſur la croix au bon larron, Vous ſerez aujourd'hui avec moi en paradis. Il lui manqua donc de parole en allant en enfer. Cette objection eſt aiſément répondue en diſant qu'il le mena d'abord en enfer, & enſuite en paradis.

Evangile chap. II.

Euſèbe de Céſarée dit que „ JESUS quitta ſon corps ſans attendre que la mort le vînt prendre; qu'au contraire, il prit „ la mort toute tremblante, qui embraſſait ſes pieds & qui „ voulait s'enfuir; qu'il l'arrêta, qu'il briſa les portes des cachots où étaient renfermées les ames des ſaints; qu'il les „ en tira, les reſſuſcita, ſe reſſuſcita lui-même, & les mena „ en triomphe dans cette Jéruſalem céleſte, *laquelle deſcendait* „ *du ciel toutes les nuits*, & fut vue par St. Juſtin.

On diſputa beaucoup pour ſavoir ſi tous ces reſſuſcités moururent de nouveau avant de monter au ciel. *St. Thomas* aſſure dans ſa ſomme, qu'ils remoururent. C'eſt le ſentiment du fin & judicieux Calmet. *Nous ſoutenons*, dit-il dans ſa diſſertation ſur cette grande queſtion, *que les ſaints qui reſſuſcitèrent après la mort du Sauveur, moururent de nouveau pour reſſuſciter un jour.*

III. part. queſt. LIII.

Dieu avait permis auparavant que les prophanes gentils imitaſſent par anticipations, ces vérités ſacrées. La fable avait imaginé que les Dieux reſſuſcitèrent *Pelops*, qu'*Orphée* tira *Euridice* des enfers, du moins pour un moment; qu'*Hercule* en délivra *Alceſte*, qu'*Eſculape* reſſuſcita *Hippolite* &c. &c. Diſtinguons toûjours la fable de la vérité, & ſoumettons notre eſprit dans tout ce qui l'étonne, comme dans ce qui lui paraît conforme à ſes faibles lumières.

ENTERREMENT.

En liſant par un aſſez grand hazard les canons d'un concile de Brague, tenu en 563, je remarque que le quinziéme canon défend d'enterrer perſonne dans les égliſes. Des gens ſavans m'aſſurent que pluſieurs autres conciles ont fait la même défenſe. De-là je conclus que dès ces premiers ſiécles quelques bourgeois avaient eu la vanité de changer les temples en charniers pour y pourrir d'une manière diſtinguée: je peux me tromper; mais je ne connais aucun peuple de l'antiquité qui aît choiſi les lieux ſacrés où l'on adorait la Divinité pour en faire des cloaques de morts.

Si on aimait tendrement chez les Egyptiens ſon père, ſa mère & ſes vieux parens, qu'on ſouffre avec bonté parmi nous, & pour leſquels on a rarement une paſſion violente, il était fort agréable d'en faire des momies, & fort noble d'avoir une ſuite d'ayeux en chair & en os dans ſon cabinet. Il eſt dit même, qu'on mettait ſouvent en gages chez l'uſurier, le corps de ſon père & de ſon grand-père. Il n'y a point à préſent de pays au monde où l'on trouvât un écu ſur un pareil effet; mais comment ſe pouvait-il faire qu'on mît en gages la momie paternelle, & qu'on allât la faire enterrer au-delà du lac Mœris en la tranſportant dans la barque à *Caron*, après que quarante juges, qui ſe trouvaient à point nommé ſur le rivage, avaient décidé que la momie avait vécu en perſonne honnête, & qu'elle était digne de paſſer dans la barque moyennant un ſou qu'elle avait ſoin de porter dans ſa bouche. Un mort ne peut guères à la fois faire une promenade ſur l'eau & chez un uſurier, ou

reſter dans le cabinet de ſon héritier. Ce ſont-là de ces petites contradictions de l'antiquité que le reſpect empêche d'examiner ſcrupuleuſement.

Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain qu'aucun temple du monde ne fut ſouillé de cadavres ; on n'enterrait pas même dans les villes. Très peu de familles eurent dans Rome le privilège de faire élever des mauſolées malgré la loi des douze tables qui en faiſait une défenſe expreſſe.

Aujourd'hui, quelques papes ont leurs mauſolées dans St. Pierre, mais ils n'empuantiſſent pas l'égliſe, parce qu'ils ſont très bien embaumés, enfermés dans de belles caiſſes de plomb, & recouverts de gros tombeaux de marbre, à travers leſquels un mort ne peut guères tranſpirer.

Vous ne voyez ni à Rome, ni dans le reſte de l'Italie, aucun de ces abominables cimetières entourer les égliſes ; l'infection ne s'y trouve pas à côté de la magnificence, & les vivans n'y marchent point ſur des morts.

Cette horreur n'eſt ſouffertе que dans des pays où l'aſſerviſſement aux plus indignes uſages laiſſe ſubſiſter un reſte de barbarie qui fait honte à l'humanité. Vous entrez dans la gothique cathédrale de Paris ; vous y marchez ſur de vilaines pierres mal jointes, qui ne ſont point au niveau ; on les a levées mille fois pour jetter ſous elles des caiſſes de cadavres.

Paſſez par le charnier qu'on appelle *St. Innocent* ; c'eſt un vaſte enclos conſacré à la peſte ; les pauvres qui meurent très ſouvent de maladies contagieuſes y ſont enterrés pêle-mêle ; les chiens y viennent quelquefois ronger les oſſemens ; une vapeur épaiſſe, cadavereuſe, infectée s'en exhale ; elle eſt peſtilentielle dans les chaleurs de l'été après les pluies. Et preſque à côté de cette voierie eſt l'opéra, le palais-royal, le louvre des rois.

On porte à une lieuë de la ville les immondices des privés, & on entaſſe depuis douze cent ans dans la même ville, les corps pourris dont ces immondices étaient produites.

L'arrêt que le parlement de Paris a rendu depuis trois ans contre ces abus auſſi dangereux qu'infames, n'a pu être exécuté, tant l'habitude & la ſottiſe ont de force contre la raiſon & contre les loix. En vain l'exemple de tant de villes de l'Eu-

rope fait rougir Paris ; il ne ſe corrige point. Paris ſera encor longtems un mêlange bizarre de la magnificence la plus recherchée, & de la barbarie la plus dégoûtante.

Verſailles vient de donner un exemple qu'on devrait ſuivre partout ; un petit cimetière d'une paroiſſe très nombreuſe infectait l'égliſe, & les maiſons voiſines. Un ſimple particulier a réclamé contre cette coutume abominable ; il a excité ſes concitoyens ; il a bravé les cris de la barbarie, on a préſenté requête au conſeil. Enfin le bien public l'a emporté ſur l'uſage antique & pernicieux ; le cimetière a été transféré à un mille de diſtance.

ENTOUSIASME.

CE mot grec ſignifie *émotion d'entrailles*, *agitation intérieure* ; les Grecs inventèrent-ils ce mot pour exprimer les ſecouſſes qu'on éprouve dans les nerfs, la dilatation & le reſſerrement des inteſtins, les violentes contractions du cœur, le cours précipité de ces eſprits de feu qui montent des entrailles au cerveau, quand on eſt vivement affecté ?

Ou bien donna-t-on d'abord le nom d'*entouſiaſme*, de trouble des entrailles, aux contorſions de cette pythie qui ſur le trépied de Delphes recevait l'eſprit d'*Apollon* par un endroit qui ne ſemble fait que pour recevoir des corps ?

Qu'entendons-nous par entouſiaſme ? que de nuances dans nos affections ! approbation, ſenſibilité, émotion, trouble, ſaiſiſſement, paſſion, emportement, démence, fureur, rage. Voilà tous les états par leſquels peut paſſer cette pauvre ame humaine.

Un géomètre aſſiſte à une tragédie touchante ; il remarque ſeulement qu'elle eſt bien conduite. Un jeune homme à côté de lui eſt ému & ne remarque rien, une femme pleure, un autre jeune homme eſt ſi tranſporté, que pour ſon malheur il va faire auſſi une tragédie. Il a pris la maladie de l'entouſiaſme.

Le centurion ou le tribun militaire qui ne regardait la guerre que comme un métier dans lequel il y avait une petite fortune

à faire, allait au combat tranquillement comme un couvreur monte ſur un toit. *Céſar* pleurait en voyant la ſtatue d'*Alexandre*.

Ovide ne parlait d'amour qu'avec eſprit. *Sapho* exprimait l'entouſiaſme de cette paſſion ; & s'il eſt vrai qu'elle lui coûta la vie, c'eſt que l'entouſiaſme chez elle devint démence.

L'eſprit de parti diſpoſe merveilleuſement à l'entouſiaſme, il n'eſt point de faction qui n'ait ſes énergumènes. Un homme paſſionné qui parle avec action, a dans ſes yeux, dans ſa voix, dans ſes geſtes, un poiſon ſubtil qui eſt lancé comme un trait dans les gens de ſa faction. C'eſt par cette raiſon que la reine *Elizabeth* défendit qu'on prêchât de ſix mois en Angleterre ſans une permiſſion ſignée de ſa main, pour conſerver la paix dans ſon royaume.

St. Ignace ayant la tête un peu échauffée lit la vie des pères du déſert, après avoir lu des romans. Le voilà ſaiſi d'un double entouſiaſme, il devient chevalier de la vierge *Marie*, il fait la veille des armes, il veut ſe battre pour ſa dame, il a des viſions ; la vierge lui apparaît & lui recommande ſon fils ; elle lui dit, que ſa ſociété ne doit porter d'autre nom que celui de JESUS.

Ignace communique ſon entouſiaſme à un autre Eſpagnol nommé *Xavier*. Celui-ci court aux Indes dont il n'entend point la langue, de-là au Japon, ſans qu'il puiſſe parler japonois ; n'importe, ſon entouſiaſme paſſe dans l'imagination de quelques jeunes jéſuites qui apprennent enfin la langue du Japon. Ceux-ci après la mort de *Xavier* ne doutent pas qu'il n'ait fait plus de miracles que les apôtres, & qu'il n'ait reſſuſcité ſept ou huit morts pour le moins. Enfin, l'entouſiaſme devient ſi épidémique qu'ils forment au Japon ce qu'ils appellent une *chrétienté*. Cette chrétienté finit par une guerre civile & par cent mille hommes égorgés ; l'entouſiaſme alors eſt parvenu à ſon dernier degré qui eſt le fanatiſme ; & ce fanatiſme eſt devenu rage.

Le jeune faquir qui voit le bout de ſon nez en faiſant ſes prières, s'échauffe par degrés juſqu'à croire que s'il ſe charge de chaînes peſant cinquante livres, l'Etre ſuprême lui aura beaucoup d'obligation. Il s'endort l'imagination toute pleine

de *Brama*, & il ne manque pas de le voir en ſonge. Quelquefois même dans cet état où l'on n'eſt ni endormi ni éveillé, des étincelles ſortent de ſes yeux, il voit *Brama* reſplendiſſant de lumière, il a des extaſes, & cette maladie devient ſouvent incurable.

La choſe la plus rare eſt de joindre la raiſon avec l'entouſiaſme; la raiſon conſiſte à voir toûjours les choſes comme elles ſont. Celui qui dans l'yvreſſe voit les objets doubles eſt alors privé de la raiſon.

L'entouſiaſme eſt préciſément comme le vin; il peut exciter tant de tumulte dans les vaiſſeaux ſanguins, & de ſi violentes vibrations dans les nerfs, que la raiſon en eſt tout-à-fait détruite. Il peut ne cauſer que de légères ſecouſſes qui ne faſſent que donner au cerveau un peu plus d'activité; c'eſt ce qui arrive dans les grands mouvemens d'éloquence, & ſurtout dans la poëſie ſublime. L'entouſiaſme raiſonnable eſt le partage des grands poëtes.

Cet entouſiaſme raiſonnable eſt la perfection de leur art, c'eſt ce qui fit croire autrefois qu'ils étaient inſpirés des Dieux; & c'eſt ce qu'on n'a jamais dit des autres artiſtes.

Comment le raiſonnement peut-il gouverner l'entouſiaſme? c'eſt qu'un poëte deſſine d'abord l'ordonnance de ſon tableau; la raiſon alors tient le crayon. Mais veut-il animer ſes perſonnages & leur donner le caractère des paſſions? alors l'imagination s'échauffe, l'entouſiaſme agit: c'eſt un courſier qui s'emporte dans ſa carrière. Mais la carrière eſt réguliérement tracée.

L'entouſiaſme eſt admis dans tous les genres de poëſie où il entre du ſentiment: quelquefois même il ſe fait place juſques dans l'églogue, témoin ces vers de la dixiéme églogue de *Virgile*.

Jam mihi per rupes videor Lucoſque ſonantes
Ire: libet Partho torquere Cydonia cornu
Spicula; tamquam hæc ſint noſtri medicina furoris,
Aut Deus ille malis hominum miteſcere diſcat.

Le ſtile des épitres, des ſatyres réprouve l'entouſiaſme; auſſi n'en trouve-t-on point dans les ouvrages de *Boileau* & de *Pope*.

Nos odes, dit-on, ſont de véritables champs d'entouſiaſme; mais comme elles ne ſe chantent point parmi nous, elles ſont ſouvent moins des odes que des ſtances, ornées de réflexions ingénieuſes. Jettez les yeux ſur la plûpart des ſtances de la belle ode à la Fortune de *Jean-Baptiſte Rouſſeau.*

Vous chez qui la guerrière audace
Tient lieu de toutes les vertus,
Concevez Socrate à la place
Du fier meurtrier de Clitus:
Vous verrez un roi reſpectable,
Humain, généreux, équitable,
Un roi digne de vos autels;
Mais à la place de Socrate,
Le fameux vainqueur de l'Euphrate
Sera le dernier des mortels.

Ce couplet eſt une courte diſſertation ſur le mérite perſonnel d'*Alexandre* & de *Socrate*; c'eſt un ſentiment particulier, un paradoxe. Il n'eſt point vrai qu'*Alexandre* ſera le dernier des mortels. Le héros qui vengea la Grèce, qui ſubjugua l'Aſie, qui pleura *Darius*, qui punit ſes meurtriers, qui reſpecta la famille du vaincu, qui donna un trône au vertueux *Abdolonime*, qui rétablit *Porus*, qui bâtit tant de villes en ſi peu de tems, ne ſera jamais le dernier des mortels.

Tel qu'on nous vante dans l'hiſtoire,
Doit peut-être toute ſa gloire
A la honte de ſon rival:
L'inexpérience indocile
Du compagnon de Paul-Emile
Fit tout le ſuccès d'Annibal.

Voilà encor une réflexion philoſophique ſans aucun entouſiaſme. Et de plus, il eſt très faux que les fautes de *Varron* ayent fait tous les ſuccès d'*Annibal*; la ruine de Sagunte, la priſe de Turin, la défaite de *Scipion* père de l'Africain, les avantages remportés ſur *Sempronius*, la victoire de Trébie, la victoire

Digitized by Google

victoire de Trazimène, & tant de savantes marches, n'ont rien de commun avec la bataille de Cannes, où *Varron* fut vaincu, dit-on, par sa faute. Des faits si défigurés doivent-ils être plus approuvés dans une ode que dans une histoire ?

De toutes les odes modernes, celle où il régne le plus grand entousiasme, qui ne s'affaiblit jamais, & qui ne tombe ni dans le faux, ni dans l'ampoulé, est le *Timothée*, ou la fête d'*Alexandre* par *Dryden* : elle est encor regardée en Angleterre comme un chef-d'œuvre inimitable, dont *Pope* n'a pu approcher quand il a voulu s'exercer dans le même genre. Cette ode fut chantée ; & si on avait eu un musicien digne du poëte, ce serait le chef-d'œuvre de la poësie lyrique.

Ce qui est toûjours fort à craindre dans l'entousiasme, c'est de se livrer à l'ampoulé, au gigantesque, au galimatias. En voici un grand exemple dans l'ode sur la naissance d'un prince du sang royal.

Où suis-je ? quel nouveau miracle
Tient encor mes sens enchantés ?
Quel vaste, quel pompeux spectacle
Frappe mes yeux épouvantés !
Un nouveau monde vient d'éclore :
L'univers se reforme encore
Dans les abimes du chaos ;
Et pour réparer ses ruines,
Je vois des demeures divines
Descendre un peuple de héros.

Nous prendrons cette occasion pour dire qu'il y a peu d'entousiasme dans l'ode sur la prise de Namur.

Le hazard m'a fait tomber entre les mains une critique très injuste du *Poëme des saisons* de Mr. de *St. Lambert*, & de la traduction des géorgiques de *Virgile* par Mr. *De Lisle*. L'auteur acharné à décrier tout ce qui est louable dans les auteurs vivans, & à louer ce qui est condamnable dans les morts, veut faire admirer cette strophe.

Je vois monter nos cohortes
La flamme & le fer en main,

Et ſur les monceaux de piques,
De corps morts, de rocs, de briques,
S'ouvrir un large chemin.

Il ne s'apperçoit pas que les termes de *piques* & de *briques* font un effet très déſagréable ; que ce n'eſt point un grand effort de monter ſur des briques, que l'image de briques eſt très faible après celle des morts ; qu'on ne monte point ſur des monceaux de piques, & que jamais on n'a entaſſé de piques pour aller à l'aſſaut ; qu'on ne s'ouvre point un large chemin ſur des rocs ; qu'il falait dire, *Je vois nos cohortes s'ouvrir un large chemin à travers les débris des rochers, au milieu des armes briſées, & ſur des morts entaſſés ;* alors il y aurait eu de la gradation, de la vérité, & une image terrible.

Le critique n'a été guidé que par ſon mauvais goût & par la rage de l'envie qui dévore tant de petits auteurs ſubalternes. Il faut pour s'ériger en critique être un *Quintilien*, un *Rollin ;* il ne faut pas avoir l'inſolence de dire cela eſt bon, ceci eſt mauvais, ſans en apporter de preuves convaincantes. Ce ne ſerait plus reſſembler à *Rollin* dans ſon *Traité des études*, ce ſerait reſſembler à *Fréron*, & être par conſéquent très mépriſable.

ENVIE.

ON connaît aſſez tout ce que l'antiquité a dit de cette paſſion honteuſe, & ce que les modernes ont répété. *Héſiode* eſt le premier auteur claſſique qui en ait parlé.

„ Le potier porte envie au potier, l'artiſan à l'artiſan, le „ pauvre même au pauvre, le muſicien au muſicien, (ou ſi „ l'on veut donner un autre ſens au mot *Aoidos*) le poëte au „ poëte. “

Longtems avant *Héſiode*, Job avait dit, l'*envie tue les petits*.

Je crois que *Mandeville* auteur de la fable des abeilles, eſt le premier qui ait voulu prouver que l'envie eſt une fort bonne choſe, une paſſion très utile. Sa première raiſon eſt que l'envie eſt auſſi naturelle à l'homme que la faim & la ſoif ; qu'on la découvre dans tous les enfans ainſi que dans les chevaux &

dans les chiens. Voulez-vous que vos enfans ſe haïſſent, careſſez l'un plus que l'autre ; le ſecret eſt infaillible.

Il prétend que la première choſe que font deux jeunes femmes qui ſe rencontrent eſt de ſe chercher des ridicules, & la ſeconde de ſe dire des flatteries.

Il croit que ſans l'envie les arts ſeraient médiocrement cultivés, & que *Raphaël* n'aurait pas été un grand peintre s'il n'avait pas été jaloux de *Michel Ange*.

Mandeville a peut-être pris l'émulation pour l'envie ; peut-être auſſi l'émulation n'eſt-elle qu'une envie qui ſe tient dans les bornes de la décence.

Michel Ange pouvait dire à *Raphaël*, Votre envie ne vous a porté qu'à travailler encor mieux que moi ; vous ne m'avez point décrié, vous n'avez point cabalé contre moi auprès du pape, vous n'avez point tâché de me faire excommunier pour avoir mis des borgnes & des boiteux en paradis, & de ſucculens cardinaux avec de belles femmes nues comme la main en enfer dans mon tableau du jugement dernier. Allez, votre envie eſt très louable, vous êtes un brave envieux, ſoyons bons amis.

Mais ſi l'envieux eſt un miſérable ſans talens, jaloux du mérite comme les gueux le ſont des riches ; ſi preſſé par l'indigence comme par la turpitude de ſon caractère, il vous fait des nouvelles du parnaſſe, des lettres de madame la comteſſe, des années littéraires, cet animal étale une envie qui n'eſt bonne à rien, & dont *Mandeville* ne poura jamais faire l'apologie.

On demande pourquoi les anciens croyaient que l'œil de l'envieux enſorcelait les gens qui le regardaient. Ce ſont plutôt les envieux qui ſont enſorcelés.

Deſcartes dit que *l'envie pouſſe la bile jaune qui vient de la partie inférieure du foie, & la bile noire qui vient de la rate, laquelle ſe répand du cœur par les artères* &c. Mais comme nulle eſpèce de bile ne ſe forme dans la rate, *Deſcartes* en parlant ainſi ſemblait ne pas trop mériter qu'on portât envie à ſa phyſique.

Un certain *Voet* ou *Voetius*, poliſſon en théologie, qui accuſa *Deſcartes* d'athéiſme, était très malade de la bile noire ; mais il ſavait encor moins que *Deſcartes*, comment ſa déteſtable bile ſe répandait dans ſon ſang.

Madame *Pernelle* a raiſon :

Les envieux mourront ; mais non jamais l'envie.

Mais c'eſt un bon proverbe, qu'il faut mieux faire envie que pitié. Faiſons donc envie autant que nous pourons.

EPIGRAMME.

CE mot veut dire proprement *inſcription* ; ainſi une épigramme devait être courte. Celles de l'anthologie grecque ſont pour la plûpart fines & gracieuſes ; elles n'ont rien des images groſſières que *Catulle* & *Martial* ont prodiguées, & que *Marot* & d'autres ont imitées. En voici quelques-unes traduites avec une briéveté dont on a ſouvent reproché à la langue françaiſe d'être privée. L'auteur eſt inconnu.

SUR LES SACRIFICES A HERCULE.

Un peu de miel, un peu de lait
Rendent Mercure favorable ;
Hercule eſt bien plus cher, il eſt bien moins traitable,
Sans deux agneaux par jour il n'eſt point ſatisfait.
On dit qu'à mes moutons ce Dieu ſera propice.
Qu'il ſoit béni ! mais entre nous
C'eſt un peu trop en ſacrifice :
Qu'importe qui les mange ou d'Hercule ou des loups !

❦ ❦

SUR LAÏS QUI REMIT SON MIROIR DANS LE TEMPLE DE VÉNUS.

Je le donne à Vénus puiſqu'elle eſt toûjours belle,
Il redouble trop mes ennuis.
Je ne ſaurais me voir dans ce miroir fidèle
Ni telle que j'étais, ni telle que je ſuis.

❦ ❦

SUR UNE STATUE DE VÉNUS.

Oui, je me montrai toute nue
Au Dieu Mars, au bel Adonis,
A Vulcain même, & j'en rougis;
Mais Praxitèle! où m'a-t-il vue?

❋ ❋

SUR UNE STATUE DE NIOBÉ.

Le fatal courroux des Dieux
Changea cette femme en pierre;
Le ſculpteur a fait bien mieux,
Il a fait tout le contraire.

❋ ❋

SUR DES FLEURS A UNE FILLE GRECQUE, QUI PASSAIT POUR ETRE FIERE.

Je ſais bien que ces fleurs nouvelles
Sont loin d'égaler vos appas,
Ne vous énorgueilliſſez pas,
Le tems vous fannera comme elles.

❋ ❋

SUR LEANDRE QUI NAGEAIT VERS LA TOUR D'HERO PENDANT UNE TEMPETE.

Epigramme imitée depuis par Martial.

Léandre conduit par l'amour
En nageant, diſait aux orages,
Laiſſez-moi gagner les rivages,
Ne me noyez qu'à mon retour.

❋ ❋

A travers la faibleſſe de la traduction, il eſt aiſé d'entrevoir la délicateſſe & les graces piquantes de ces épigrammes. Qu'elles ſont différentes des groſſières images trop ſouvent peintes dans *Catulle* & dans *Martial!*

At nunc pro cervo mentula ſupoſita eſt . . .
Uxor te cunnos neſcis habere duos.

Marot en a fait quelques-unes où l'on retrouve toute l'aménité de la Grèce.

Plus ne ſuis ce que j'ai été
Et ne le ſaurai jamais être,
Mon beau printems & mon été
Ont fait le ſaut par la fenêtre.
Amour, tu as été mon maître,
Je t'ai ſervi ſur tous les Dieux.
Oh! ſi je pouvais deux fois naître,
Comme je te ſervirais mieux!

Sans le printems & l'été qui font *le ſaut par la fenêtre*, cette épigramme ſerait digne de *Callimaque*.

Je n'oſerais en dire autant de ce rondeau que tant de gens de lettres ont ſi ſouvent répété.

Au bon vieux tems un train d'amour régnait
Qui ſans grand art & dons ſe demenait,
Si qu'un bouquet donné d'amour profonde
C'était donner toute la terre ronde,
Car ſeulement au cœur on ſe prenait;
Et ſi par cas à jouir on venait,
Savez-vous bien comme on s'entretenait?
Vingt ans, trente ans, cela durait un monde
Au bon vieux tems.
Or eſt paſſé ce qu'amour ordonnoit, *a*)
Rien que pleurs feints, rien que changes on voit,
Qui voudra donc qu'à aimer je me fonde,
Il faut premier que l'amour on refonde,

a) Il eſt évident qu'alors on prononçait tous les *oi* rudement, *prenoit*, *demenoit*, *ordonnoit*, & non pas *ordonnait*, *demenait*, *prenais* puiſque ces terminaiſons rimaient avec *voit*. Il eſt évident encor qu'on ſe permettait les *bâillemens*, les *hyatus*.

Et qu'on le mène ainſi qu'on le menait
Au bon vieux tems.

Je dirais d'abord que peut-être ces rondeaux, dont le mérite eſt de répéter à la fin de deux couplets les mots qui commencent ce petit poëme, ſont une invention gothique & puérile, & que les Grecs & les Romains n'ont jamais avili la dignité de leurs langues harmonieuſes par ces niaiſeries difficiles.

Enſuite je demanderais ce que c'eſt qu'*un train d'amour qui régne*, un *train qui ſe démène ſans dons*. Je pourais demander ſi *venir à jouïr par cas*, ſont des expreſſions délicates & agréables; ſi *s'entretenir & ſe fonder à aimer*, ne tiennent pas un peu de la barbarie du tems, que *Marot* adoucit dans quelques-unes de ſes petites poëſies.

Je penſerais que *refondre l'amour* eſt une image bien peu convenable, que ſi on le refond on ne le mène pas; & je dirais enfin que les femmes pouvaient repliquer à *Marot*, Que ne le refonds-tu toi-même? quel gré te ſaura-t-on d'un amour tendre & conſtant, quand il n'y aura point d'autre amour?

Le mérite de ce petit ouvrage ſemble conſiſter dans une facilité naïve. Mais que de naïvetés dégoûtantes dans preſque tous les ouvrages de la cour de *François I!*

Ton vieux couteau Pierre Martel, rouillé
Semble ton *nez* ja retrait & mouillé,
Et le foureau tant laid où tu l'enguaines
C'eſt que toûjours as aimé vieilles guaines.
Et la ficelle à quoi il eſt lié
C'eſt qu'attaché ſeras & marié,
Quant au manche de corne connait-on
Que tu ſeras cornu comme un mouton.
Voilà le ſens, voilà la prophétie.
De ton couteau dont je te remercie.

Eſt-ce un courtiſan qui eſt l'auteur d'une telle épigramme? eſt-ce un matelot yvre dans un cabaret? *Marot* malheureuſement n'en a que trop fait dans ce genre.

Les épigrammes qui ne roulent que ſur des débauches de

moines, & ſur des obſcénités, ſont mépriſées des honnêtes gens. Elles ne ſont goûtées que par une jeuneſſe effrénée à qui le ſujet plait beaucoup plus que le ſtile. Changez d'objet, mettez d'autres acteurs à la place; alors ce qui vous amuſait paraîtra dans toute ſa laideur.

EPIPHANIE.

LA VISIBILITÉ, L'APPARITION, L'ILLUSTRATION, LE RELUISANT.

ON ne voit pas trop quel rapport ce mot peut avoir avec trois rois, ou trois mages qui vinrent d'Orient, conduits par une étoile. C'eſt apparemment cette étoile brillante qui valut à ce jour le titre d'*Epiphanie*.

On demande d'où venaient ces trois rois? en quel endroit ils s'étaient donné rendez-vous? Il y en avait un, dit-on, qui arrivait d'Afrique. Celui-là n'était donc pas venu de l'Orient. On dit que c'étaient trois mages; mais le peuple a toûjours préféré trois rois. On célèbre partout la fête des rois, & nulle part celle des mages. On mange le gâteau des rois, & non pas le gâteau des mages. On crie *le roi boit*, & non pas *le mage boit*.

D'ailleurs, comme ils apportaient avec eux beaucoup d'or, d'encens & de myrrhe, il falait bien qu'ils fuſſent de très grands ſeigneurs. Les mages de ce tems-là n'étaient pas fort riches. Ce n'était pas comme du tems du faux *Smerdis*.

Tertullien eſt le premier qui ait aſſuré que ces trois voyageurs étaient des rois. *St. Ambroiſe* & *St. Céſaire* d'Arles tiennent pour les rois. Et on cite en preuve ces paſſages du pſaume LXXI: *Les rois de Tarſis & des isles lui offriront des préſens. Les rois d'Arabie & de Saba lui apporteront des dons.* Les uns ont appellé ces trois rois *Magalat*, *Galgalat*, *Saraïm*; les autres *Athos*, *Satos*, *Paratoras*. Les catholiques les connaiſſent ſous le nom de *Gaſpard*, *Melchior* & *Baltazar*. L'évêque *Oſorius* rapporte que ce fut un roi de Cranganor dans le royaume de Calicut, qui entreprit ce voyage avec deux mages; & que ce roi

roi de retour dans ſon pays, bâtit une chapelle à la Ste. Vierge.

On demande combien ils donnèrent d'or à *Joſeph* & à *Marie?* Pluſieurs commentateurs aſſurent qu'ils firent les plus riches préſens. Ils ſe fondent ſur l'*Evangile de l'enfance*, dans lequel il eſt dit, que *Joſeph* & *Marie* furent volés en Egypte par *Titus* & *Dumachus*. Or, diſent-ils, on ne les aurait pas volés s'ils n'avaient pas eu beaucoup d'argent. Ces deux voleurs furent pendus depuis; l'un fut le bon larron, & l'autre le mauvais larron. Mais l'*Evangile de Nicodème* leur donne d'autres noms; il les appelle *Démas* & *Geſtas*.

Le même *Evangile de l'enfance*, dit que ce furent des mages, & non pas des rois qui vinrent à Bethléem; qu'ils avaient été à la vérité conduits par une étoile, mais que l'étoile ayant ceſſé de paraître quand ils furent dans l'étable, un ange leur apparut en forme d'étoile pour leur en tenir lieu. Cet évangile aſſure que cette viſite des trois mages avait été prédite par *Zoradaſte* qui eſt le même que nous appellons *Zoroaſtre*.

Suarez a recherché ce qu'était devenu l'or que préſentèrent les trois rois ou les trois mages. Il prétend que la ſomme devait être très forte, & que trois rois ne pouvaient faire un préſent médiocre. Il dit que tout cet argent fut donné depuis à *Judas*, qui ſervant de maître-d'hôtel devint un fripon, & vola tout le tréſor.

Toutes ces puérilités n'ont fait aucun tort à la fête de l'Epiphanie qui fut d'abord inſtituée par l'égliſe grecque, comme le nom le porte, & enſuite célébrée par l'égliſe latine.

EPOPÉE,

POÉME ÉPIQUE.

PUiſqu'*épos* ſignifiait *diſcours* chez les Grecs, un poëme épique était donc un diſcours; & il était en vers parce que ce n'était pas encor la coutume de raconter en proſe. Cela paraît bizarre, & n'en eſt pas moins vrai. Un *Phérécite* paſſe pour le premier Grec qui ſe ſoit ſervi tout uniquement de la

proſe pour faire une hiſtoire moitié vraie, *a*) moitié fauſſe, comme elles l'ont été preſque toutes dans l'antiquité.

Orphée, *Linus*, *Tamiris*, *Muſée*, prédéceſſeurs d'*Homère*, n'écrivirent qu'en vers. *Héſiode* qui était certainement contemporain d'*Homère*, ne donne qu'en vers ſa théogonie & ſon poëme des travaux & des jours. L'harmonie de la langue grecque invitait tellement les hommes à la poëſie, une maxime reſſerrée dans un vers ſe gravait ſi aiſément dans la mémoire, que les loix, les oracles, la morale, la théologie, tout était en vers.

D'HÉSIODE.

Il fit uſage des fables qui depuis longtems étaient reçues dans la Grèce. On voit clairement à la manière ſuccinte dont il parle de *Promethée* & d'*Epimetée*, qu'il ſuppoſe ces notions déja familières à tous les Grecs. Il n'en parle que pour montrer qu'il faut travailler, & qu'un lâche repos dans lequel d'autres mythologiſtes ont fait conſiſter la félicité de l'homme, eſt un attentat contre les ordres de l'Etre ſuprême.

Tâchons de préſenter ici au lecteur une imitation de ſa fable de *Pandore*, en changeant cependant quelque choſe aux premiers vers, & en nous conformant aux idées reçues depuis *Héſiode*; car aucune mythologie ne fut jamais uniforme.

Promethée autrefois pénétra dans les cieux.
Il prit le feu ſacré, qui n'appartient qu'aux Dieux.
Il en fit part à l'homme; & la race mortelle
De l'eſprit qui meut tout, obtint quelque étincelle.
Perfide! s'écria Jupiter irrité,
Ils ſeront tous punis de ta témérité;
Il appella Vulcain; Vulcain créa Pandore.
De toutes les beautés qu'en Vénus on adore
Il orna mollement ſes membres délicats;
Les amours, les deſirs forment ſes premiers pas.
Les trois graces & Flore arrangent ſa coeffure,
Et mieux qu'elles encor elle entend la parure.

a) Moitié vraie, c'eſt beaucoup.

Minerve lui donna l'art de perſuader;
La ſuperbe Junon celui de commander.
Du dangereux Mercure elle apprit à ſéduire,
A trahir ſes amans, à cabaler, à nuire;
Et par ſon écolière il ſe vit ſurpaſſé.
Ce chef-d'œuvre fatal aux mortels fut laiſſé,
De Dieu ſur les humains tel fut l'arrêt ſuprême :
Voilà votre ſupplice, & j'ordonne qu'on l'aime. b)
Il envoye à Pandore un écrin précieux;
Sa forme & ſon éclat éblouiſſent les yeux;
Quels biens doit renfermer cette boete ſi belle!
De la bonté des Dieux c'eſt un gage fidèle;
C'eſt là qu'eſt renfermé le ſort du genre humain.
Nous ſerons tous des dieux.... elle l'ouvre; & ſoudain
Tous les fléaux enſemble inondent la nature.
Hélas! avant ce tems, dans une vie obſcure,
Les mortels moins inſtruits étaient moins malheureux;
Le vice & la douleur n'oſaient approcher d'eux;
La pauvreté, les ſoins, la peur, la maladie
Ne précipitaient point le terme de leur vie.
Tous les cœurs étaient purs, & tous les jours ſereins, &c.

Si *Héſiode* avait toujours écrit ainſi, qu'il ſerait ſupérieur à *Homère!*

Enſuite *Héſiode* décrit les quatre âges fameux, dont il eſt le premier qui ait parlé, (du moins parmi les auteurs anciens qui nous reſtent.) Le premier âge eſt celui qui précéda *Pandore*, tems auquel les hommes vivaient avec les Dieux. L'âge de fer eſt celui du ſiége de Thèbes & de Troye. *Je ſuis*, dit-il, *dans le cinquiéme, & je voudrais n'être pas né.* Que d'hommes accablés par l'envie, par le fanatiſme, & par la tyrannie en ont dit autant depuis *Héſiode!*

C'eſt dans ce poëme des travaux & des jours qu'on trouve des proverbes qui ſe ſont perpétués, comme, *le potier eſt ja-*

b) On a placé ici ces vers d'*Héſiode*, qui ſont dans le texte, avant la création de *Pandore*.

loux du potier ; & il ajoute, *le muſicien du muſicien, & le pauvre même du pauvre.* C'eſt là qu'eſt l'original de cette fable du roſſignol tombé dans les ſerres du vautour. Le roſſignol chante en vain pour le fléchir, le vautour le dévore. *Héſiode* ne conclut pas, *que ventre affamé n'a point d'oreilles ;* mais que les tyrans ne ſont point fléchis par les talens.

On trouve dans ce poëme cent maximes dignes des *Xénophons* & des *Catons.*

Les hommes ignorent le prix de la ſociété ; ils ne ſavent pas que la moitié vaut mieux que le tout.

L'iniquité n'eſt pernicieuſe qu'aux petits.

L'iniquité ſeule fait fleurir les cités.

Souvent un homme injuſte ſuffit pour ruiner ſa patrie.

Le méchant qui ourdit la perte d'un homme prépare ſouvent la ſienne.

Le chemin du crime eſt court & aiſé. Celui de la vertu eſt long & difficile ; mais près du but il eſt délicieux.

DIEU a poſé le travail pour ſentinelle de la vertu.

Enfin ſes préceptes ſur l'agriculture ont mérité d'être imités par *Virgile.* Il y a auſſi de très beaux morceaux dans ſa *Théogonie.* L'amour qui débrouille le chaos, *Vénus* qui née ſur la mer des parties génitales d'un Dieu, nourrie ſur la terre, toûjours ſuivie de l'amour, unit le ciel, la mer & la terre enſemble, ſont des emblêmes admirables.

Pourquoi donc *Héſiode* eut-il moins de réputation qu'*Homère ?* Il me ſemble qu'à mérite égal *Homère* dut être préféré par les Grecs ; il chantait leurs exploits & leurs victoires ſur les Aſiatiques leurs éternels ennemis. Il célébrait toutes les maiſons qui régnaient de ſon tems dans l'Achaïe & dans le Péloponèſe ; il écrivait la guerre la plus mémorable du premier peuple de l'Europe contre la plus floriſſante nation qui fût encor connue dans l'Aſie. Son poëme fut preſque le ſeul monument de cette grande époque. Point de ville, point de famille qui ne ſe crût honorée de trouver ſon nom dans ces archives de la valeur. On aſſure même que longtems après lui, quelques différends entre des villes grecques au ſujet des terrains limitrophes, furent décidés par des vers d'*Homère.* Il devint après ſa mort le juge des villes dans leſquelles on prétend qu'il demandait l'aumône pendant ſa

vie. Et cela prouve encor que les Grecs avaient des poëtes longtems avant d'avoir des géographes.

Il eſt étonnant que les Grecs ſe faiſant tant d'honneur des poëmes épiques, qui avaient immortaliſé les combats de leurs ancêtres, ne trouvaſſent perſonne qui chantât les journées de Marathon, des Thermopiles, de Platée, de Salamine. Les héros de ce tems-là valaient bien *Agamemnon*, *Achille* & les *Ajax*.

Tirtée, capitaine, poëte & muſicien, tel que nous avons vu de nos jours le roi de Pruſſe, fit la guetre, & la chanta. Il anima les Spartiates contre les Meſſeniens par ſes vers, & remporta la victoire. Mais ſes ouvrages ſont perdus. On ne dit point qu'il ait paru de poëme épique dans le ſiécle de *Périclès*; les grands talens ſe tournèrent vers la tragédie; ainſi *Homère* teſta ſeul, & ſa gloire augmenta de jour en jour. Venons à ſon *Iliade*.

DE L'ILIADE.

Ce qui me confirme dans l'opinion qu'*Homère* était de la colonie Grecque établie à Smyrne, c'eſt cette foule de métaphores & de peintures dans le ſtile oriental. La terre qui retentit ſous les pieds dans la marche de l'armée comme les foudres de *Jupiter* ſur les monts qui couvrent le géant *Tiphée*; un vent plus noir que la nuit qui vole avec les tempêtes; *Mars* & *Minerve* ſuivis de la terreur, de la fuite, & de l'inſatiable diſcorde ſœur & compagne de l'homicide, Dieu des combats, qui s'élève dès qu'elle paraît, & qui en foulant la terre porte dans le ciel ſa tête orgueilleuſe. Toute l'*Iliade* eſt pleine de ces images; & c'eſt ce qui faiſait dire au ſculpteur *Bouchardon*, Lorſque j'ai lu *Homère*, j'ai cru avoir vingt pieds de haut.

Son poëme qui n'eſt point du tout intéreſſant pour nous, était donc très précieux pour tous les Grecs.

Ses Dieux ſont ridicules aux yeux de la raiſon, mais ils ne l'étaient pas à ceux du préjugé; & c'était pour le préjugé qu'il écrivait.

Nous rions, nous levons les épaules en voyant des Dieux qui ſe diſent des injures, qui ſe battent entr'eux, qui ſe battent contre des hommes, qui ſont bleſſés, & dont le ſang cou-

le ; mais c'était-là l'ancienne théologie de la Grèce, & de preſque tous les peuples Aſiatiques. Chaque nation, chaque petite peuplade avait ſa divinité particulière qui la conduiſait aux combats.

Les habitans des nuées, & des étoiles qu'on ſuppoſait dans les nuées, s'étaient fait une guerre cruelle. La guerre des anges contre les anges était le fondement de la religion des bracmanes de tems immémorial. La guerre des Titans enfans du ciel & de la terre contre les Dieux maîtres de l'Olympe, était le premier myſtère de la religion grecque. *Typhon* chez les Egyptiens avait combattu contre *Oſiris*, que nous nommons *Oſiris*, & l'avait taillé en piéces.

Madame *Dacier*, dans ſa préface de l'*Iliade*, remarque très ſenſément après *Euſtache* évêque de Theſſalonique, & *Huet* évêque d'Avranche, que chaque nation voiſine des Hébreux avait ſon Dieu des armées. En effet, *Jephté* ne dit-il pas aux Ammonites, *Vous poſſédez juſtement ce que votre Dieu Chamos vous a donné, ſouffrez donc que nous ayons ce que notre* DIEU *nous donne ?*

Chap. II. v. 24.

Ne voit-on pas le DIEU de Juda vainqueur dans les montagnes, mais repouſſé dans les vallées ?

Juges ch. I. v. 19.

Quant aux hommes qui luttent contre les immortels, c'eſt encor une idée reçue ; *Jacob* lutte une nuit entière contre un ange de DIEU. Si *Jupiter* envoye un ſonge trompeur au chef des Grecs, le Seigneur envoye un eſprit trompeur au roi *Achab*. Ces emblêmes étaient fréquens, & n'étonnaient perſonne. *Homère* a donc peint ſon ſiécle ; il ne pouvait pas peindre les ſiécles ſuivans.

On doit répéter ici que ce fut une étrange entrepriſe dans *La Motte* de dégrader *Homère*, & de le traduire ; mais il fut encor plus étrange de l'abréger pour le corriger. Au-lieu d'échauffer ſon génie en tâchant de copier les ſublimes peintures d'*Homère*, il voulut lui donner de l'eſprit ; c'eſt la manie de la plûpart des Français ; une eſpèce de pointe qu'ils appellent un *trait*, une petite antithèſe, un léger contraſte de mots leur ſuffit. C'eſt un défaut dans lequel *Racine* & *Boileau* ne ſont preſque jamais tombés. Mais combien d'auteurs, combien d'hommes de génie même ſe ſont laiſſés ſéduire par ces puéri-

lités qui deſſèchent & qui énervent tout genre d'éloquence ! En voici, autant que j'en puis juger, un exemple bien frappant.

Phénix au livre neuviéme, pour appaiſer la colère d'*Achille*, lui parle à-peu-près ainſi :

Les prières, mon fils, devant vous éplorées,
Du ſouverain des Dieux ſont les filles ſacrées ;
Humbles, le front baiſſé, les yeux baignés de pleurs,
Leur voix triſte & craintive exhale leurs douleurs.
On les voit d'une marche incertaine & tremblante
Suivre de loin l'injure impie & menaçante,
L'injure au front ſuperbe, au regard ſans pitié,
Qui parcourt à grands pas l'univers effrayé.
Elles demandent grace.... & lorſqu'on les refuſe
C'eſt au trône de Dieu que leur voix vous accuſe ;
On les entend crier en lui tendant les bras,
Puniſſez le cruel qui ne pardonne pas ;
Livrez ce cœur farouche aux affronts de l'injure,
Rendez-lui tous les maux qu'il aime qu'on endure ;
Que le barbare apprenne à gémir comme nous.
Jupiter les exauce : & ſon juſte courroux
S'appeſantit bientôt ſur l'homme impitoyable.

Voilà une traduction faible, mais aſſez exacte ; & malgré la gêne de la rime & la ſéchereſſe de la langue, on apperçoit quelques traits de cette grande & touchante image ſi fortement peinte dans l'original.

Que fait le correcteur d'*Homère ?* il mutile en deux vers d'antithèſes toute cette peinture.

On offenſe les Dieux, mais par des ſacrifices
De ces Dieux irrités on fait des Dieux propices.

Ce n'eſt plus qu'une ſentence triviale & froide. Il y a ſans doute des longueurs dans le diſcours de *Phénix ;* mais ce n'était pas la peinture des prières qu'il falait retrancher.

Homère a de grands défauts, *Horace* l'avoue ; tous les hom-

mes de goût en conviennent ; il n'y a qu'un commentateur qui puiſſe être aſſez aveugle pour ne les pas voir. *Pope* lui même traducteur du poëte Grec, dit que „ c'eſt une vaſte campagne, „ mais brute, où l'on rencontre des beautés naturelles de toute „ eſpèce qui ne ſe préſentent pas auſſi réguliérement que dans „ un jardin régulier ; que c'eſt une abondante pépinière qui „ contient les ſemences de tous les fruits ; un grand arbre qui „ pouſſe des branches ſuperflues qu'il faut couper. "

Madame *Dacier* prend le parti de la vaſte campagne, de la pépinière & de l'arbre ; & veut qu'on ne coupe rien. C'était ſans doute une femme au-deſſus de ſon ſexe, & qui a rendu de grands ſervices aux lettres, ainſi que ſon mari ; mais quand elle ſe fit homme, elle ſe fit commentateur ; elle outra tant ce rôle, qu'elle donna envie de trouver *Homère* mauvais. Elle s'opiniâtra au point d'avoir tort avec Mr. de *La Motte* même. Elle écrivit contre lui en régent de collège ; & *La Motte* répondit comme aurait fait une femme polie & de beaucoup d'eſprit. Il traduiſit très mal l'*Iliade ;* mais il l'attaqua fort bien.

Nous ne parlerons pas ici de l'*Odyſſée;* nous en dirons quelque choſe quand nous ſerons à l'*Arioſte.*

De Virgile.

Il me ſemble que le ſecond livre de l'*Enéide*, le quatriéme & le ſixiéme, ſont autant au-deſſus de tous les poëtes Grecs & de tous les Latins ſans exception, que les ſtatues de *Girardon* ſont ſupérieures à toutes celles qu'on fit en France avant lui.

On a ſouvent dit que *Virgile* a emprunté beaucoup de traits d'*Homère*, & que même il lui eſt inférieur dans ſes imitations ; mais il ne l'a point imité dans ces trois chants dont je parle. C'eſt-là qu'il eſt lui-même, c'eſt-là qu'il eſt touchant & qu'il parle au cœur. Peut-être n'était-il point fait pour le détail terrible mais fatigant des combats. *Horace* avait dit de lui avant qu'il eût entrepris l'Enéide.

Molle atque facetum
Virgilio annuerunt gaudentes rure camœnæ.

Face-

Facetum ne ſignifie pas ici *facétieux*, mais agréable. Je ne ſais ſi on ne retrouve pas un peu de cette molleſſe heureuſe & attendriſſante, dans la paſſion fatale de *Didon*. Je crois du moins y retrouver l'auteur de ces vers admirables qu'on rencontre dans ſes églogues.

Ut vidi, ut perii, ut me malus abſtulit error.

Certainement le chant de la deſcente aux enfers ne ſerait pas déparé par ces vers de la quatriéme églogue.

Ille Deûm vitam accipiet, divíſque videbit
Permiſtos heroas, & ipſe videbitur illis...
Pacatumque reget patriis virtutibus orbem,

Je crois revoir beaucoup de ces traits ſimples, élégans, attendriſſans dans les trois beaux chants de l'*Enéide*.

Tout le quatriéme chant eſt rempli de vers touchans qui font verſer des larmes à ceux qui ont de l'oreille & du ſentiment.

Diſſimulare etiam ſperaſti tantum
Poſſe nefas, tacituſque mea diſcedere terra!
Nec te noſter amor nec te data dextera quondam,
Nec moritura tenet crudeli funere Dido...
Conſcendit furibunda rogos, enſemque recludit
Dardanium, non hos quæſitum munus in uſus.

Il faudrait tranſcrire preſque tout ce chant ſi on voulait en faire remarquer les beautés.

Et dans le ſombre tableau des enfers, que de vers encore reſpirent cette molleſſe touchante & noble à la fois!

Ne pueri ne tanta animis aſſueſcite bella
Tuque prior tu parce, genus qui ducis Olimpo
Projice tela manu ſanguis meus.

Enfin, on ſait combien de larmes fit verſer à l'empereur *Auguſte*, à *Livie*, à tout le palais ce ſeul demi-vers.

Tu Marcellus eris.

Homère n'a jamais fait répandre de pleurs. Le vrai poëte eſt, à ce qu'il me ſemble, celui qui remue l'ame & qui l'attendrit; les autres ſont de beaux parleurs. Je ſuis loin de propoſer cette opinion pour règle. *Je donne mon avis*, dit Montagne, *non comme bon, mais comme mien.*

De Lucain.

Si vous cherchez dans *Lucain* l'unité de lieu & d'action, vous ne la trouverez pas; mais où la trouveriez-vous? Si vous eſpérez ſentir quelque émotion, quelque intérêt, vous n'en éprouverez pas dans les longs détails d'une guerre dont le fond eſt rendu très ſec, & dont les expreſſions ſont ampoulées; mais ſi vous voulez des idées fortes, des diſcours d'un courage philoſophique & ſublime, vous ne les verrez que dans *Lucain* parmi les anciens. Il n'y a rien de plus grand que le diſcours de *Labienus* à *Caton* aux portes du temple de Jupiter-Hammon, ſi ce n'eſt la réponſe de *Caton* même.

Haremus cuncti ſuperis; temploque tacente
Nil facimus non ſponte Dei.
. . . . . *Steriles non legit arenas*
Ut caneret paucis; merſit ne hoc pulvere verum?
Eſtne Dei ſedes niſi terra & pontus & aer,
Et cœlum & virtus? Superos quid quærimus ultra?
Jupiter eſt quodcumque vides, quocumque moveris.

Mettez enſemble tout ce que les anciens poëtes ont dit des Dieux; ce ſont des diſcours d'enfans en comparaiſon de ce morceau de *Lucain*. Mais dans un vaſte tableau où l'on voit cent perſonnages, il ne ſuffit pas qu'il y en ait un ou deux ſupérieurement deſſinés.

Du Taſſe.

Boileau a dénigré le clinquant du *Taſſe*; mais qu'il y ait une centaine de paillettes d'or faux dans une étoffe d'or, on doit ſe pardonner. Il y a beaucoup de pierres brutes dans le grand

bâtiment de marbre élevé par *Homère*. *Boileau* le ſavait, le ſentait, & il n'en parle pas. Il faut être juſte.

On renvoye le lecteur à ce qu'on a dit du *Taſſe*, dans l'*Eſſai ſur le poëme épique*. Mais il faut dire ici qu'on ſait par cœur ſes vers en Italie. Si à Veniſe, dans une barque, quelqu'un récite une ſtance de la *Jéruſalem délivrée ;* la barque voiſine lui répond par la ſtance ſuivante.

Si *Boileau* eût entendu ces concerts, il n'aurait eu rien à repliquer.

On connait aſſez le *Taſſe ;* je ne répéterai ici ni les éloges, ni les critiques. Je parlerai un peu plus au long de l'*Arioſte*.

De l'Arioste.

L'*Odyſſée* d'*Homère* ſemble avoir été le premier modèle du *Morgante*, de l'*Orlando amoroſo*, & de l'*Orlando furioſo ;* & ce qui n'arrive pas toûjours, le dernier de ces poëmes a été ſans contredit le meilleur.

Les compagnons d'*Ulyſſe* changés en pourceaux, les vents enfermés dans une peau de chêvre, des muſiciennes qui ont des queues de poiſſon, & qui mangent ceux qui approchent d'elles, *Ulyſſe* qui ſuit tout nud le chariot d'une belle princeſſe qui venait de faire la grande leſſive ; *Ulyſſe* déguiſé en gueux qui demande l'aumône, & qui enſuite tue tous les amans de ſa vieille femme, aidé ſeulement de ſon fils & de deux valets, ſont des imaginations qui ont donné naiſſance à tous les romans en vers qu'on a faits depuis dans ce goût.

Mais le roman de l'*Arioſte* eſt ſi plein & ſi varié, ſi fécond en beautés de tous les genres, qu'il m'eſt arrivé plus d'une fois après l'avoir lu tout entier, de n'avoir d'autre déſir que d'en recommencer la lecture. Quel eſt donc le charme de la poëſie naturelle ? Je n'ai jamais pu lire un ſeul chant de ce poëme dans nos traductions en proſe.

Ce qui m'a ſurtout charmé dans ce prodigieux ouvrage, c'eſt que l'auteur toûjours au-deſſus de ſa matière, la traite en badinant. Il dit les choſes les plus ſublimes ſans effort ; & il les finit ſouvent par un trait de plaiſanterie qui n'eſt ni déplacé ni recherché. C'eſt à la fois l'*Iliade*, l'*Odyſſée* & *Don Quichotte ;*

car ſon principal chevalier errant devient fou comme le héros Eſpagnol, & eſt infiniment plus plaiſant. Il y a bien plus, on s'intéreſſe à *Roland*, & perſonne ne s'intéreſſe à *Don Quichotte*, qui n'eſt repréſenté dans *Cervantes* que comme un inſenſé à qui on fait continuellement des malices.

Le fond du poëme qui raſſemble tant de choſes, eſt préciſément celui de notre roman de *Caſſandre*, qui eut tant de vogue autrefois parmi nous, & qui a perdu cette vogue abſolument, parce qu'ayant la longueur de l'*Orlando furioſo* il n'a aucune de ſes beautés; & quand il les aurait en proſe françaiſe, cinq ou ſix ſtances de l'*Arioſte* les éclipſeraient toutes. Ce fond du poëme eſt que la plûpart des héros & les princeſſes qui n'ont pas péri pendant la guerre, ſe retrouvent dans Paris après mille avantures, comme les perſonnages du roman de *Caſſandre* ſe retrouvent dans la maiſon de *Polémon*.

Il y a dans l'*Orlando furioſo* un mérite inconnu à toute l'antiquité; c'eſt celui de ſes exordes. Chaque chant eſt comme un palais enchanté dont le veſtibule eſt toûjours dans un goût différent, tantôt majeſtueux, tantôt ſimple, même groteſque. C'eſt de la morale, ou de la gayeté, ou de la galanterie, & toûjours du naturel & de la vérité.

Voyez ſeulement cet exorde du quarante-quatriéme chant, de ce poëme qui en contient quarante-ſix, & qui cependant n'eſt pas trop long, de ce poëme qui eſt tout en ſtances rimées, & qui cependant n'a rien de gêné; de ce poëme qui démontre la néceſſité de la rime dans toutes les langues modernes, de ce poëme charmant qui démontre ſurtout la ſtérilité & la groſſiéreté des poëmes épiques barbares, dans leſquels les auteurs ſe ſont affranchis du joug de la rime parce qu'ils n'avaient pas la force de le porter; comme diſait *Pope*, & comme l'a écrit *Louis Racine* qui a eu raiſon alors.

Speſſo in poveri alberghi, e in picciol tetti,
Nelle calamitadi, e nei diſagi,
Meglio s'aggiongon d'amicizia i petti,
Che fra ricchezze invidioſe, ed agi
Delle piene d'inſidie, e di ſoſpetti
Corti regali, e ſplendidi palagi,

Dove la caritade è in tutto eſtinta ;
Ne ſi vede amicizia ſe non finta.
Quindi avien , che tra principi , e ſignori
Patti , e convenzion' ſono ſi frali.
Fan' lega oggi rè , papi , imperatori ;
Doman' ſaran' nemici capitali ;
Perchè , qual' l'apparenze eſteriori ,
Non hanno i cor , non han gli animi tali ,
Che non mirando al torto , più ch'al dritto
Attendon ſolamente al lor profitto.

On a imité ainſi plutôt que traduit cet exorde.

L'amitié ſous le chaume habita quelquefois ;
On ne les trouve point dans les cours orageuſes ,
Sous les lambris dorés des prélats & des rois ,
Séjour des faux ſermens , des careſſes trompeuſes ,
Des ſourdes factions , des effrénés déſirs ;
Séjour où tout eſt faux , & même les plaiſirs.
Les papes , les céſars appaiſent leur querelle ,
Jurent ſur l'évangile une paix fraternelle ;
Vous les voyez demain l'un de l'autre ennemis ;
C'était pour ſe tromper qu'ils s'étaient réunis ,
Nul ſerment n'eſt gardé , nul accord n'eſt ſincère ;
Quand la bouche a parlé le cœur dit le contraire.
Du ciel qu'ils atteſtaient , ils bravaient le courroux ;
L'intérêt eſt le Dieu qui les gouverne tous.

Il n'y a perſonne d'aſſez barbare pour ignorer qu'*Aſtolphe* alla dans le paradis reprendre le bon ſens de *Roland* , que la paſſion de ce héros pour *Angelique* lui avait fait perdre , & qu'il le lui rendit très proprement renfermé dans une phiole.

Le prologue du trente-cinquiéme chant eſt une alluſion à cette avanture.

Chi ſalira per me , Madona , in cielo
A riportarne il mio perduto ingegno ?

Che poi ch'uſci da' be' voſtri occhi il telo ;
Che'l cor mi fiſſe , og'nor perdendo vegno ;
Nè di tanta jattura mi querelo ;
Purchè non creſca , ma ſtia a queſto ſegno.
Ch'io dubito , ſe più ſi va ſcemando ,
Di venir tal , qual , ho deſcritto Orlando.

Per riaver l'ingegno mio mè aviſo ,
Che non biſogna , che per l'aria io poggi
Nel cerchio della luna , o in paradiſo ,
Che'l mio non credo che tant' alto alloggi.
Nè bei voſtri occhi , e nel' ſereno viſo ,
Nel' ſen d'avorio , e alabaſtrini poggi
Se ne và errando ; ed io con queſta labbia
Lo corro ; ſe vi par , ch'io lo r'abbia.

Ceux qui n'entendent pas l'italien peuvent ſe faire quelque idée de ces ſtrophes par la verſion françaiſe.

Oh ſi quelqu'un voulait monter pour moi
Au paradis ! s'il y pouvait reprendre
Mon ſens commun ! s'il daignait me le rendre !..
Belle Aglaé je l'ai perdu pour toi ;
Tu m'as rendu plus fou que Roland même ;
C'eſt ton ouvrage : on eſt fou quand on aime.
Pour retrouver mon eſprit égaré
Il ne faut pas faire un ſi long voyage.
Tes yeux l'ont pris , il en eſt éclairé ,
Il eſt errant ſur ton charmant viſage.
Sur ton beau ſein ce trône des amours
Il m'abandonne. Un ſeul regard peut-être ;
Un ſeul baiſer peut le rendre à ſon maître ;
Mais ſous tes loix il reſtera toûjours.

Ce *molle & facetum* de l'*Arioſte* , cette urbanité , cet atticiſme , cette bonne plaiſanterie répandue dans tous ſes chants , n'ont été ni rendues ni mêmes ſenties par *Mirabaud* ſon traduc-

teur, qui ne s'eſt pas douté que l'*Arioſte* raillait de toutes ſes imaginations. Voyez ſeulement le prologue du vingt-quatriéme chant.

Chi mette il pie ſu l'amoroſa panie
Cerchi ritrarlo e non v'invechi l'ale.
Che non e in ſomma amor ſe non inſania
A giudicio dè ſavii, univerſale.
E ſe ben, come Orlando, egni un'Smania,
Suo furor moſtra a qualche altro ſegnale
E quale é di pazzia ſegno piu eſpreſſo
Che per altri voler, perde ſe ſteſſo?

❋ ❋

Vari gli effetti ſon'; ma la pazzia
E tutta una pero che gli fa uſcire.
Gli è come una gran ſelva ove la via
Conviene a forza a chi va fallire.
Chi ſu, chi giù, qui quà, qui là travia
Per concludere in ſomma, io vi vo dire
A chi in amor s'invecchia, oltre ogni pena
Si convengon i ceppi, e la catena.

❋ ❋

Ben me ſi potria dir, frate du vai
L'altrui moſtrando, e non vedi il tuo fallo.
Jo vi reſpondo che comprendo aſſai
Or che di mente ho lucido intervallo
Ed ho gran' cura (e eſpero farlo omai)
Di ripoſar mi, e d'uſcir fuor di ballo.
Ma toſto far come vorrei, n'ol poſſo.
Che'l male è penetrato infino all'oſſo.

Voici comme *Mirabaud* traduit ſérieuſement cette plaiſanterie.

„ Que celui qui a mis le pied ſur les gluaux de l'amour tâche
„ de l'en tirer promptement, & de n'y pas laiſſer engluer ſes

„ aîles ; car au jugement unanime des plus ſages , l'amour eſt „ une vraie folie. Quoique tous ceux qui s'y abandonnent com- „ me *Roland* ne deviennent pas furieux , il n'y en a cependant „ pas un ſeul qui ne faſſe voir combien ſa raiſon eſt égarée.

„ Les effets de cette manie ſont différens , mais une même „ cauſe les produit , c'eſt comme une épaiſſe forêt où l'un prend „ à droite , l'autre prend à gauche ; ſans compter enfin toutes les „ autres peines que l'amour fait ſouffrir , il nous ôte encor la „ liberté & nous charge de fers.

„ Quelqu'un me dira peut-être , Eh mon ami , prenez pour „ vous-même les avis que vous donnez aux autres. C'eſt bien „ auſſi mon deſſein à préſent que la raiſon m'éclaire ; je „ ſonge à m'affranchir d'un joug qui me pèſe , & j'eſpère que j'y „ parviendrai. Il eſt pourtant vrai que le mal étant fort enraciné , „ il me faudra pour en guérir beaucoup plus de tems que je ne „ voudrais. "

Je crois reconnaître davantage l'eſprit de *l'Arioſte* dans cette imitation faite par un auteur inconnu.

Qui dans la glû du tendre amour s'empêtre ,
De s'en tirer n'eſt pas longtems le maître ;
On s'y démène , on y perd ſon bon ſens ,
Témoin Roland & d'autres perſonnages.
Tous gens de bien , mais fort extravagans ,
Ils ſont tous fous ; ainſi l'ont dit les ſages.
Cette folie a différens effets ,
Ainſi qu'on voit dans de vaſtes forêts ,
A droite , à gauche errer à l'avanture ,
Des pélerins au gré de leur monture ,
Leur grand plaiſir eſt de ſe fourvoier ;
Et pour leur bien je voudrais les lier.
A ce propos quelqu'un me dira , Frère ,
C'eſt bien prêché ; mais il falait te taire.
Corrige-toi ſans ſermonner les gens.
Oui , mes amis , oui , je ſuis très coupable ,
Et j'en conviens quand j'ai de bons momens ;
Je prétends bien changer avec le tems ,
Mais juſqu'ici le mal eſt incurable.

Quand

Quand je dis que l'*Arioſte* égale *Homère* dans la deſcription des combats, je n'en veux pour preuve que ces vers.

Suona l'un brando, e l'altro, or baſſo, or alto:
Il martel di Vulcano era più tardo
Nella ſpelunca affumicata, dove
Battea all'incude i folgori di gieve.
. . . . . .
. . . . . .
Aſpro concento, orribile armonia
D'alte querele, d'ululi, e di ſtrida
Della miſera gente, che peria
Nel fondo, per cagion della ſua guida;
Iſtranamente concordar s'udia
Col fiero ſuon della fiama omicida.
. . . . . .
. . . . . .
L'alto rumor delle ſonore trombe
Di timpani, e di barbari ſtromenti
Giunte al continuo ſuon d'archi, di frombe
Di machine, di ruote, e di tormenti,
E quel, di che più par che'l ciel ribombe
Gridi, tumulti, gemiti, e lamenti
Rendono un' altro ſuon, ch'a quel s'accorda
Con che i vicin, cadendo, il nilo aſſorda.
. . . . . .
. . . . . .
Alle ſquallide ripe dell'acheronte
Sciolta del corpo, piu freddo che ghiaccio,
Beſtemmiando fuggi l'alma ſdegnoſa
Che fù ſi altera al mondo, e ſi orgoglioſa.

Voici une faible traduction de ces beaux vers.

Entendez-vous leur armure guerrière
Qui retentit des coups de cimetère !

Moins violens, moins prompts ſont les marteaux
Qui vont frappant les céleſtes carreaux,
Quand tout noirci de fumée & de poudre
Au mont Etna Vulcain forge la foudre.

. . . . . .
. . . . . .

Concert horrible, exécrable harmonie,
De cris aigus & de longs hurlemens,
Du bruit des cors, des plaintes des mourans,
Et du fracas des maiſons embraſées
Que ſous leurs toits la flamme a renverſées.
Les inſtrumens de ruine & de mort
Volans en foule & d'un commun effort,
Et la trompette organe du carnage
De plus d'horreur empliſſent ce rivage,
Que n'en reſſent l'étonné voyageur
Alors qu'il voit tout le Nil en fureur,
Tombant des cieux qu'il touche & qu'il inonde,
Sur cent rochers précipiter ſon onde.

. . . . . .
. . . . . .

Alors, alors cette ame ſi terrible,
Impitoyable, orgueilleuſe, inflexible
Fuit de ſon corps & ſort en blaſphémant,
Superbe encor à ſon dernier moment,
Et défiant les éternels abimes
Où s'engloutit la foule de ſes crimes.

Il a été donné à l'*Arioſte* d'aller & de revenir de ces deſcriptions terribles aux peintures les plus voluptueuſes, & de ces peintures à la morale la plus ſage. Ce qu'il a de plus extraordinaire encor, c'eſt d'intéreſſer vivement pour les héros & les héroïnes dont il parle, quoi qu'il y en ait un nombre prodigieux. Il y a preſque autant d'événemens touchans dans ſon poëme que d'avantures groteſques; & ſon lecteur s'accoutume ſi bien à cette bigarrure, qu'il paſſe de l'une à l'autre ſans en être étonné.

Je ne ſais quel plaiſant a fait courir le premier ce mot prétendu du cardinal d'Eſt, *Meſſer Lodovico dove avete pigliato tante coglionerie ?* Le cardinal aurait dû ajouter, *Dove avete pigliato tante coſe divine ?* Auſſi eſt-il appellé en Italie *Il divino Arioſto.*

Il fut le maître du *Taſſe.* L'*Armide* eſt d'après l'*Alcine.* Le voyage des deux chevaliers qui vont déſenchanter *Renaud*, eſt abſolument imité du voyage d'*Aſtolphe.* Et il faut avouer encor que les imaginations fantaſques qu'on trouve ſi ſouvent dans le poëme de *Roland le furieux*, ſont bien plus convenables à un ſujet mêlé de ſérieux & de plaiſant, qu'au poëme ſérieux du *Taſſe*, dont le ſujet ſemblait exiger des mœurs plus ſévères.

Ne paſſons pas ſous ſilence un autre mérite qui n'eſt propre qu'à l'*Arioſte ;* je veux parler des charmans prologues de tous ſes chants.

Je n'avais pas oſé autrefois le compter parmi les poëtes épiques ; je ne l'avais regardé que comme le premier des groteſques ; mais en le relisant je l'ai trouvé auſſi ſublime que plaiſant ; & je lui fais très humblement réparation. Il eſt très vrai que le pape *Léon X* publia une bulle en faveur de l'*Orlando furioſo*, & déclara excommuniés ceux qui diraient du mal de ce poëme. Je ne veux pas encourir l'excommunication.

C'eſt un grand avantage de la langue italienne, ou plutôt c'eſt un rare mérite dans le *Taſſe* & dans l'*Arioſte* que des poëmes ſi longs, non-ſeulement rimés, mais rimés en ſtances, en rimes croiſées, ne fatiguent point l'oreille, & que le poëte ne paraiſſe preſque jamais gêné.

Le *Triſſin* au contraire, qui s'eſt délivré du joug de la rime, ſemble n'en avoir que plus de contrainte, avec bien moins d'harmonie & d'élégance.

Spencer en Angleterre voulut rimer en ſtances ſon poëme de *la fée Reine ;* on l'eſtima, & perſonne ne le put lire.

Je crois la rime néceſſaire à tous les peuples qui n'ont pas dans leur langue une mélodie ſenſible, marquée par les longues & par les brèves, & qui ne peuvent employer ces dactyles & ces ſpondées qui font un effet ſi merveilleux dans le latin.

Je me ſouviendrai toûjours que je demandai au célèbre *Pope*, pourquoi *Milton* n'avait pas rimé ſon *paradis perdu* ; & qu'il me répondit, *Becauſe he could not*, parce qu'il ne le pouvait pas.

Je ſuis perſuadé que la rime irritant, pour ainſi dire, à tout moment le génie, lui donne autant d'élancemens que d'entraves ; qu'en le forçant de tourner ſa penſée en mille manières, elle l'oblige auſſi de penſer avec plus de juſteſſe, & de s'exprimer avec plus de correction. Souvent l'artiſte en s'abandonnant à la facilité des vers blancs, & ſentant intérieurement le peu d'harmonie que ces vers produiſent, croit y ſuppléer par des images giganteſques qui ne ſont point dans la nature. Enfin, il lui manque le mérite de la difficulté ſurmontée.

Pour les poëmes en proſe, je ne ſais ce que c'eſt que ce monſtre. Je n'y vois que l'impuiſſance de faire des vers. J'aimerais autant qu'on me propoſât un concert ſans inſtrumens. Le *Caſſandre* de *La Calprenède* ſera, ſi l'on veut, un poëme en proſe ; j'y conſens ; mais dix vers du *Taſſe* valent mieux.

De Milton.

Si *Boileau*, qui n'entendit jamais parler de *Milton*, abſolument inconnu de ſon tems, avait pu lire le *Paradis perdu*, c'eſt alors qu'il aurait pu dire comme du *Taſſe* :

Quel objet enfin à préſenter aux yeux
Que le diable toûjours hurlant contre les cieux !

Une épiſode du *Taſſe* eſt devenue le ſujet d'un poëme entier chez l'auteur Anglais ; celui-ci a étendu ce que l'autre avait jetté avec diſcrétion dans la fabrique de ſon poëme.

Je me livre au plaiſir de tranſcrire ce que dit le *Taſſe* au commencement du quatriéme chant.

Quinci avendo più tutto il penſier volto
A recar nè criſtiani ultima doglia ;
Che ſia comanda il popol ſuo racolto,
(Concilio orrendo) entro la regia ſoglia.

Come ſia pur leggiera impreſa (ahi ſtolto)
Il repugnare alla divina voglia:
Stolto, ch'al ciel s'agguaglia, e'n obblio pone,
Come di dio la deſtra irata tuone.

* *

Chiama gli abitator' dell'ombre eterne
Il rauco ſuon della tartarea tromba;
Tréman le ſpazioſe atre caverne,
E l'aer cieco a quel rumor rimbomba.
Nè ſtridendo coſi dalle ſuperne
Regione del cielo il folgor piomba;
Nè ſi ſcoſſa giàmai trema la terra,
Quand i vapori in ſen gravida ſerra.

* *

Orrida maeſtà nel fero aſpetto
Terrore accreſce, e più ſuperbo il rende.
Roſſeggian gli occhi; e di veneno infetto,
Come infauſta cometa, il guardo ſplende.
Gli involve il mento, e ſu l'irſuto petto
Iſpida, e folta la gran barba ſcende.
Ed in guiſa di voragine profonda,
S'apre la bocca d'atro ſangue immonda.

* *

Quali i fumi ſulfurei, ed infiammati
Eſcon di mongibello, e'l puzzo, e'l tuono;
Tal della fera bocca i negri fiati,
Tale il fetore, e le faville ſono.
Mentre ei parlava, Cerbero i latrati
Ripreſſe, e l'Idra ſi fè muta al ſuono:
Reſtò Cocito, e ne tremar' gli abiſſi.
E in queſti detti il gran rimbombo udiſſi.

* *

Tartarei numi, di ſeder più degni
Là ſovra il ſole, ond'è l'origin voſtra,
Che meco già da' più felici regni
Spinſe il gran caſo in queſta orribil chioſtra;

Gli antichi altrui ſoſpetti, e di fieri ſdegni
Noti ſon troppo, e l'alta impreſa noſtra.
Or colui regge a ſuo voler le ſtelle,
E noi ſiam giudicate alme rubelle.

* *

Ed in vece del di ſereno, e puro,
Dell'aureo ſol, degli ſtellati giri,
N'hà qui rinchiuſi in queſto abiſſo oſcuro;
Ne' vol, ch'al primo onor per noi s'aſpiri.
E poſcia (abi quanto a ricordarlo è duro,
Queſto è quel, che più inaſpra i miei martiri.)
Nè bei ſeggi celeſti hà l'uom chiamato,
L'uom' vile, e di vil fango in terra nato.

Tout le poëme de *Milton* ſemble fondé ſur ces vers, qu'il a même entiérement traduits. Le *Taſſe* ne s'appeſantit point ſur les reſſorts de cette machine, la ſeule peut-être que l'auſtérité de ſa religion, & le ſujet d'une croiſade duſſent lui fournir. Il quitte le diable le plutôt qu'il peut, pour préſenter ſon *Armide* aux lecteurs; l'admirable *Armide*, digne de l'*Alcine* de l'*Arioſte* dont elle eſt imitée. Il ne fait point tenir de longs diſcours à *Belial*, à *Mammon*, à *Belzébuth*, à *Satan*.

Il ne fait point bâtir une ſalle pour les diables; il n'en fait pas des géants pour les transformer en pygmées, afin qu'ils puiſſent tenir plus à l'aiſe dans la ſalle. Il ne déguiſe point enfin *Satan* en cormoran & en crapaud.

Qu'auraient dit les cours & les ſavans de l'ingénieuſe Italie, ſi le *Taſſe*, avant d'envoyer l'eſprit de ténèbres exciter *Hidraot* le père d'*Armide* à la vengeance, ſe fût arrêté aux portes de l'enfer pour s'entretenir avec la mort & le péché; ſi le péché lui avait appris qu'il était ſa fille, qu'il avait accouché d'elle par la tête; qu'enſuite il devint amoureux de ſa fille; qu'il en eut un enfant qu'on appella *la mort*; que la mort (qui eſt ſuppoſée maſculin) coucha avec le péché, (qui eſt ſuppoſé féminin) & qu'elle lui fit une infinité de ſerpens qui rentrent à toute heure dans ſes entrailles, & qui en ſortent.

De tels rendez-vous, de telles jouïſſances ſont aux yeux des Italiens de ſinguliers épiſodes d'un poëme épique. Le *Taſſe*

les a négligés, & il n'a pas eu la délicateſſe de ttansformer *Satan* en crapaud, pour mieux inſtruire *Armide.*

Que n'a-t-on point dit de la guerre des bons & des mauvais anges que *Milton* a imitée, de la gigantomachie de *Claudien? Gabriel* conſume deux chants entiers à raconter les batailles données contre DIEU même; & enſuite la création du monde. On s'eſt plaint que ce poëme ne ſoit preſque rempli que d'épiſodes; & quels épiſodes! C'eſt *Gabriel* & *Satan* qui ſe diſent des injures; ce ſont des anges qui ſe font la guerre dans le ciel, & qui la font à DIEU. Il y a dans le ciel des dévots & des eſpèces d'athées. *Abdiel*, *Ariel*, *Arioc*, *Rimiel*, combattent *Moloch*, *Belzébuth*, *Niſroch*; on ſe donne de grands coups de ſabre; on ſe jette des montagnes à la tête avec les arbres qu'elles portent, & les neiges qui couvrent leurs cîmes, & les rivières qui coulent à leurs pieds. C'eſt-là, comme on voit, la belle & ſimple nature!

On ſe bat dans le ciel à coups de canons; encor cette imagination eſt-elle priſe de l'*Arioſte*; mais l'*Arioſte* ſemble garder quelque bienſéance dans cette invention. Voilà ce qui a dégoûté bien des lecteurs Italiens & Français. Nous n'avons garde de porter notre jugement; nous laiſſons chacun ſentir du dégoût ou du plaiſir à ſa fantaiſie.

On peut remarquer ici que la fable de la guerre des géants contre les Dieux, ſemble plus raiſonnable que celle des anges, ſi le mot de *raiſonnable* peut convenir à de telles fictions. Les géants de la fable étaient ſuppoſés les enfans du ciel & de la terre, qui redemandaient une partie de leur héritage à des Dieux, auxquels ils étaient égaux en force & en puiſſance. Ces Dieux n'avaient point créé les Tirans; ils étaient corporels comme eux; mais il n'en eſt pas ainſi dans notre religion. DIEU eſt un être pur, infini, tout-puiſſant, créateur de toutes choſes, à qui ſes créatures n'ont pu faire la guerre, ni lancer contre lui des montagnes, ni tirer du canon.

Auſſi cette imitation de la guerre des géants, cette fable des anges révoltés contre DIEU même, ne ſe trouve que dans les livres apocryphes attribués à *Enoch* dans le premier ſiécle de notre ère vulgaire, livre digne de toute l'extravagance du rabiniſme.

Milton a donc décrit cette guerre. Il y a prodigué les peintures les plus hardies. Ici ce ſont des anges à cheval, & d'au-

tres qu'un coup de ſabre coupe en deux, & qui ſe rejoignent ſur le champ ; là c'eſt la mort qui *lève le nez pour renifler l'odeur des cadavres* qui n'exiſtent pas encore. Ailleurs elle frappe de *ſa maſſue pétrifique ſur le froid & ſur le ſec.* Plus loin c'eſt le froid, le chaud, le ſec & l'humide qui ſe diſputent l'empire du monde, & qui *conduiſent en bataille rangée des embrions d'atomes.* Les queſtions les plus épineuſes de la plus rebutante ſcholaſtique, ſont traitées en plus de vingt endroits dans les termes mêmes de l'école. Des diables en enfer s'amuſent à diſputer ſur la grace, ſur le libre arbitre, ſur la prédeſtination, tandis que d'autres jouent de la flûte.

Au milieu de ces inventions, il ſoumet ſon imagination poétique, & la reſtraint à paraphraſer dans deux chants, les premiers chapitres de la Geneſe.

God ſaw the light was good.
And light from darkneſs divided
Light the day and darkneſs night he nam'd.
Again god ſaid let be the firmament...
And ſaw that it was good....

C'eſt un reſpect qu'il montre pour l'ancien Teſtament, ce fondement de notre ſainte religion.

Nous croyons avoir une traduction exacte de *Milton*, & nous n'en avons point. On a retranché, ou entiérement altéré plus de deux cent pages qui prouveraient la vérité de ce que j'avance.

En voici un précis que je tire du cinquiéme chant.

Après qu'*Adam* & *Eve* ont récité le pſaume CXLVIII, l'ange *Raphaël* deſcend du ciel ſur ſes ſix ailes, & vient leur rendre viſite ; & *Eve* lui prépare à dîner. „ Elle écraſe des grappes de „ raiſins & en fait du vin doux qu'on appelle *mouſt* ; & de plu„ ſieurs graines, & des doux pignons preſſés, elle tempéra de „ douces crêmes..... L'ange lui dit, Bonjour, & ſe ſervit de „ la ſainte ſalutation dont il uſa longtems après envers *Marie* la „ ſeconde *Eve* ; Bonjour, mère des hommes, dont le ventre „ fécond remplira le monde de plus d'enfans qu'il n'y a de dif„ férens fruits des arbres de DIEU entaſſés ſur la table. La table „ était un gazon & des ſiéges de mouſſe tout autour, &

„ ſur

„ ſur ſon ample quarré d'un bout à l'autre tout l'automne était
„ empilé, quoique le printems & l'automne danſaſſent dans
„ ce lieu par la main. Ils firent quelque tems converſation
„ ſans craindre que le dîner ſe réfroidit. *b*) Enfin, notre pre-
„ mier père commença ainſi.

„ Envoyé céleſte, qu'il vous plaiſe goûter des préſens que
„ notre nourricier, dont deſcend tout bien parfait & immen-
„ ſe, a fait produire à la terre pour notre nourriture & pour
„ notre plaiſir; alimens peut-être inſipides pour des natures
„ ſpirituelles. Je ſais ſeulement qu'un père céleſte les donne
„ à tous.

„ A quoi l'ange répondit, Ce que celui, dont les louan-
„ ges ſoient chantées, donne à l'homme en partie ſpirituel,
„ n'eſt pas trouvé un mauvais mets par les purs eſprits; &
„ ces purs eſprits, ces ſubſtances intelligentes, veulent auſſi
„ des alimens ainſi qu'il en faut à votre ſubſtance raiſonna-
„ ble. Ces deux ſubſtances contiennent en elles toutes les fa-
„ cultés baſſes des ſens par leſquelles elles entendent, voyent,
„ flairent, touchent, goûtent, digèrent ce qu'elles ont goû-
„ té, en aſſimilent les parties, & changent les choſes corpo-
„ relles en incorporelles. Car, vois-tu, tout ce qui a été créé
„ doit être ſoutenu & nourri; les élémens les plus groſſiers
„ alimentent les plus purs; la terre donne à manger à la
„ mer, la terre & la mer à l'air; l'air donne de la pâture aux
„ feux éthérés, & d'abord à la lune, qui eſt la plus proche
„ de nous; c'eſt de-là qu'on voit ſur ſon viſage rond ſes ta-
„ ches & ſes vapeurs non encor purifiées, & non encor tour-
„ nées en ſa ſubſtance. La lune auſſi exhale de la nourriture
„ de ſon continent humide aux globes plus élevés. Le ſoleil
„ qui départ ſa lumière à tous, reçoit auſſi de tous en récom-
„ penſe ſon aliment en exaltations humides, & le ſoir il ſoupe
„ avec l'océan..... Quoique dans le ciel les arbres de vie
„ portent un fruit d'ambroiſie, quoique nos vignes donnent
„ du nectar; quoique tous les matins nous broſſions les bran-
„ ches d'arbres couvertes d'une roſée de miel, quoique nous
„ trouvions le terrain couvert de graines perlées, cependant

b) Mot pour mot: *Nor fear'd leaſt dinner cool d.*

„ DIEU a tellement varié ici ſes préſens, & de nouvelles dé-
„ lices, qu'on peut les comparer au ciel. Soyez ſûrs que je ne
„ ſerai pas aſſez délicat pour n'en pas tâter avec vous.

„ Ainſi ils ſe mirent à table, & tombèrent ſur les viandes ;
„ & l'ange n'en fit pas ſeulement ſemblant ; il ne mangea pas
„ en myſtère, ſelon la gloſe commune des théologiens, mais
„ avec la vive dépêche d'une faim très réelle, avec une cha-
„ leur concoctive & tranſubſtantive ; le ſuperflu du dîner tranſ-
„ pire aiſément dans les pores des eſprits ; il ne faut pas s'en
„ étonner puiſque l'empirique alchymiſte avec ſon feu de char-
„ bon & de ſuie peut changer, ou croit pouvoir changer l'é-
„ cume du plus groſſier métal en or auſſi parfait que celui de la
„ mine.

„ Cependant *Eve* ſervait à table toute nue, & couronnait
„ leurs coupes de liqueurs délicieuſes ; ô innocence ! méritant
„ paradis ! c'était alors plus que jamais que les enfans de DIEU
„ auraient été excuſables d'être amoureux d'un tel objet ; mais
„ dans leurs cœurs l'amour régnait ſans débauche. Ils ne con-
„ naiſſaient pas la jalouſie, enfer des amans outragés. "

Voilà ce que les traducteurs de *Milton* n'ont point du tout rendu ; voilà ce dont ils ont ſupprimé les trois quarts, & atténué tout le reſte. C'eſt ainſi qu'on en a uſé quand on a donné des traductions de quelques tragédies de *Shakeſpear* ; elles ſont toutes mutilées, & entiérement méconnaiſſables. Nous n'avons aucune traduction fidelle de ce célèbre auteur dramatique que celle des trois premiers actes de ſon *Jules-Céſar*, imprimée à la ſuite de *Cinna*, dans l'édition du *Corneille* avec des commentaires.

Virgile annonce les deſtinées des deſcendans d'*Enée*, & les triomphes des Romains. *Milton* prédit le deſtin des enfans d'*Adam* ; c'eſt un objet plus grand, plus intéreſſant pour l'humanité ; c'eſt prendre pour ſon ſujet l'hiſtoire univerſelle. Il ne traite pourtant à fond que celle du peuple Juif dans l'onziéme & douziéme chants ; & voici mot-à-mot ce qu'il dit du reſte de la terre.

„ L'ange *Michel* & *Adam* montèrent dans la *viſion de* DIEU ;
„ c'était la plus haute montagne du paradis terreſtre, du haut
„ de laquelle l'hémiſphère de la terre s'étendait dans l'aſpect

„ le plus ample & le plus clair. Elle n'était pas plus haute, „ ni ne préſentait un aſpect plus grand que celle ſur laquelle „ le diable emporta le ſecond *Adam* dans le déſert, pour lui „ montrer tous les royaumes de la terre & leur gloire. Les „ yeux d'*Adam* pouvaient commander de-là toutes les villes „ d'ancienne & de moderne renommée ; ſur le ſiége du plus „ puiſſant empire, depuis les futures murailles de Combalu „ capitale du grand-kan du Catai, & de Samarcande ſur „ l'Oxus, trône de *Tamerlan*, à Pékin des rois de la Chine, „ & de-là à Agra, & de-là à Lahor du grand-mogol juſqu'à „ la Cherſonèſe d'or, ou juſqu'au ſiége du Perſan dans Ecba- „ tane, & depuis dans Iſpahan, ou juſqu'au czar Ruſſe dans „ Moſcou, ou au ſultan venu du Turkeſtan dans Biſance. Ses „ yeux pouvaient voir l'empire du Négus juſqu'à ſon dernier „ port Ercoco, & les royaumes maritimes Mombaza, Quiloa „ & Melinde, & Sofala qu'on croit Ophir, juſqu'au royaume „ de Congo & Angola plus au ſud. Ou bien de-là il voyait „ depuis le fleuve Niger juſqu'au mont Atlas, les royaumes „ d'Almanzor, de Fez & de Maroc, Sus, Alger, Tremizen, „ & de-là l'Europe à l'endroit d'où Rome devait gouverner le „ monde. Peut-être il vit en eſprit le riche Mexique ſiége de „ *Motezume*, & Cuſco dans le Pérou plus riche ſiége d'*Ata-* „ *balipa*, & la Guiane non encor dépouillée, dont la capitale „ eſt appellée *Eldorado* par les Eſpagnols. “

Après avoir fait voir tant de royaumes aux yeux d'*Adam*, on lui montre auſſi-tôt un hôpital ; & l'auteur ne manque pas de dire, que c'eſt un effet de la gourmandiſe d'*Eve*.

„ Il vit un lazaret où giſait nombre de malades, ſpaſmes hi- „ deux, empreintes douloureuſes, maux de cœur, d'agonie, „ toutes les ſortes de fiévres, convulſions, epilepſies, terri- „ bles cathares, pierres & ulcères dans les inteſtins, douleurs „ de coliques, frénéſies diaboliques, mélancolies ſoupirantes, „ folies lunatiques, atrophies, maraſmes, peſte dévorante au „ loin, hydropiſies, aſthmes, rhumes, &c.

Toute cette viſion ſemble une copie de l'*Arioſte* ; car *Aſtol-* *phe*, monté ſur l'hypogriphe, voit en volant tout ce qui ſe paſſe ſur les frontières de l'Europe & ſur toute l'Afrique. Peut-être, ſi on l'oſe dire, la fiction de l'*Arioſte* eſt plus vraiſemblable que

celle de ſon imitateur ; car en volant il eſt tout naturel qu'on voye pluſieurs royaumes l'un après l'autre ; mais on ne peut découvrir toute la terre du haut d'une montagne.

On a dit que *Milton* ne ſavait pas l'optique ; mais cette critique eſt injuſte ; il eſt très permis de feindre qu'un eſprit céleſte découvre au père des hommes les deſtinées de ſes deſcendans. Il n'importe que ce ſoit du haut d'une montagne ou ailleurs. L'idée au moins eſt grande & belle.

Voici comme finit ce poëme.

La mort & le péché conſtruiſent un large pont de pierre qui joint l'enfer à la terre pour leur commodité & pour celle de *Satan*, quand ils voudront faire leur voyage. Cependant *Satan* revole vers les diables par un autre chemin ; il vient rendre compte à ſes vaſſaux du ſuccès de ſa commiſſion ; il harangue les diables, mais il n'eſt reçu qu'avec des ſifflets. DIEU le change en grand ſerpent, & ſes compagnons deviennent ſerpens auſſi.

Il eſt aiſé de reconnaître dans cet ouvrage, au milieu de ſes beautés, je ne ſais quel eſprit de fanatiſme & de férocité pédanteſque qui dominaient en Angleterre du tems de *Cromwell*, lorſque tous les Anglais avaient la bible & le piſtolet à la main. Ces abſurdités théologiques dont l'ingénieux *Butler* auteur d'*Hudibras* s'eſt tant moqué, furent traitées ſérieuſement par *Milton*. Auſſi cet ouvrage fut-il regardé par toute la cour de *Charles II* avec autant d'horreur qu'on avait de mépris pour l'auteur.

Milton avait été quelque tems ſecrétaire pour la langue latine du parlement appellé le *rump*, ou le *croupion*. Cette place fut le prix d'un livre latin en faveur des meurtriers du roi *Charles I* ; livre (il faut l'avouer) auſſi ridicule par le ſtile que déteſtable par la matière ; livre où l'auteur raiſonne à-peu-près, comme lorſque, dans ſon *Paradis perdu*, il fait digérer un ange, & fait paſſer les excrémens par inſenſible tranſpiration ; lorſqu'il fait coucher enſemble le péché & la mort, lorſqu'il transforme ſon *Satan* en cormoran & en crapaud, lorſqu'il fait des diables géants, qu'il change enſuite en pygmées pour qu'ils puiſſent raiſonner plus à l'aiſe & parler de controverſe, &c.

Si on veut un échantillon de ce libelle ſcandaleux qui le rendit ſi odieux, en voici quelques-uns. *Saumaiſe* avait commencé ſon livre en faveur de la maiſon *Stuart* & contre les régicides, par ces mots.

L'horrible nouvelle du parricide commis en Angleterre, a bleſſé depuis peu nos oreilles & encor plus nos cœurs.

Milton répond à Saumaiſe, *Il faut que cette horrible nouvelle ait eu une épée plus longue que celle de St. Pierre qui coupa une oreille à Malchus, ou les oreilles hollandaiſes doivent être bien longues pour que le coup ait porté de Londres à la Haye; car une telle nouvelle ne pouvait bleſſer que des oreilles d'âne.*

Après ce ſingulier préambule, *Milton* traite de *puſillanimes* & de *lâches*, les larmes que le crime de la faction de *Cromwell* avait fait répandre à tous les hommes juſtes & ſenſibles. *Ce ſont*, dit-il, *des larmes telles qu'il en coula des yeux de la nymphe Salmacis, qui produiſirent la fontaine dont les eaux énervaient les hommes, les dépouillaient de leur virilité, leur ôtaient le courage, & en faiſaient des hermaphrodites.* Or Saumaiſe s'appellait *Salmaſius* en latin. *Milton* le fait deſcendre de la nymphe *Salmacis*. Il l'appelle *eunuque* & *hermaphrodite*, quoiqu'hermaphrodite ſoit le contraire d'eunuque. Il lui dit que ſes pleurs ſont ceux de *Salmacis* ſa mère, & qu'ils l'ont rendu infame.

Infamis ne quem male fortibus undis
Salmacis enervet.

On peut juger ſi un tel pédant atrabilaire, défenſeur du plus énorme crime, put plaire à la cour polie & délicate de *Charles II*, aux lords *Rocheſter*, *Roſcommon*, *Bukingkam*, aux *Waller*, aux *Couley*, aux *Congrèves*, aux *Wicherley*. Ils eurent tous en horreur l'homme & le poëme. A peine même ſut-on que le *Paradis perdu* exiſtait. Il fut totalement ignoré en France auſſi-bien que le nom de l'auteur.

Qui aurait oſé parler aux *Racines*, aux *Deſpréaux*, aux *Molières*, aux *La Fontaine* d'un poëme épique ſur *Adam* & *Eve*? Quand les Italiens l'ont connu, ils ont peu eſtimé cet ouvrage moitié théologique & moitié diabolique, où les anges & les diables parlent pendant des chants entiers. Ceux qui ſavent par cœur l'*Arioſte* & le *Taſſe*, n'ont pu écouter les ſons durs

de *Milton*. Il y a trop de diſtance entre la langue italienne & l'anglaiſe.

Nous n'avions jamais entendu parler de ce poëme en France, avant que l'auteur de la *Henriade* nous en eût donné une idée dans le neuviéme chapitre de ſon *Eſſai ſur le poëme épique*. Il fut même le premier (ſi je ne me trompe) qui nous fit connaître les poëtes Anglais, comme il fut le premier qui expliqua les découvertes de *Newton* & les ſentimens de *Locke*. Mais quand on lui demanda ce qu'il penſait du génie de *Milton*, il répondit, *Les Grecs recommandaient aux poëtes de ſacrifier aux graces, Milton a ſacrifié au diable.*

On ſongea alors à traduire ce poëme épique anglais dont Mr. de *Voltaire* avait parlé avec beaucoup d'éloges à certains égards. Il eſt difficile de ſavoir préciſément qui en fut le traducteur. On l'attribue à deux perſonnes qui travaillèrent enſemble; mais on peut aſſurer qu'ils ne l'ont point du tout traduit fidélement. Nous l'avons déja fait voir, & il n'y a qu'à jetter les yeux ſur le début du poëme pour en être convaincu.

„ Je chante la déſobéiſſance du premier homme, & les funeſtes effets du fruit défendu. La perte d'un paradis, & le „ mal de la mort triomphant ſur la terre, juſqu'à-ce qu'un „ DIEU-homme vienne juger les nations, & nous rétabliſſe „ dans le ſéjour bienheureux. "

Il n'y a pas un mot dans l'original qui réponde exactement à cette traduction. Il faut d'abord conſidérer qu'on ſe permet dans la langue anglaiſe des inverſions que nous ſouffrons rarement dans la nôtre. Voici mot-à-mot le commencement de ce poëme de *Milton*.

„ La première déſobéiſſance de l'homme, & le fruit de „ l'arbre défendu, dont le goût porta la mort dans le monde, „ & toutes nos miſères avec la perte d'Eden, juſqu'à-ce qu'un „ plus grand-homme nous rétablît *c*) & regagnât notre demeure heureuſe; Muſe céleſte, c'eſt-là ce qu'il faut chanter. "

Il y a de très beaux morceaux ſans doute dans ce poëme fin-

c) Il y a dans pluſieurs éditions, *Reſtore us and regaind.* J'ai choiſi cette leçon comme la plus naturelle. Il y a dans l'original, *La première déſobéiſſance de l'homme*, &c. *Chantez, muſe céleſte.* Mais cette inverſion ne peut être adoptée dans notre langue.

gulier ; & j'en reviens toûjours à ma grande preuve, c'eſt qu'ils ſont retenus en Angleterre par quiconque ſe pique d'un peu de littérature. Tel eſt ce monologue de *Satan*, lorſque s'échappant du fond des enfers, & voyant pour la première fois notre ſoleil ſortant des mains du créateur, il s'écrie :

„ Toi, ſur qui mon tyran prodigue ſes bienfaits,
„ Soleil, aſtre de feu, jour heureux que je hais,
„ Jour qui fais mon ſupplice, & dont mes yeux s'étonnent,
„ Toi qui ſembles le Dieu des cieux qui t'environnent,
„ Devant qui tout éclat diſparaît & s'enfuit,
„ Qui fais pâlir le front des aſtres de la nuit ;
„ Image du Très-Haut qui régla ta carrière,
„ Hélas ! j'euſſe autrefois éclipſé ta lumière.
„ Sur la voûte des cieux élevé plus que toi,
„ Le trône où tu t'aſſieds s'abaiſſait devant moi ;
„ Je ſuis tombé, l'orgueil m'a plongé dans l'abîme.
„ Hélas ! je fus ingrat, c'eſt-là mon plus grand crime.
„ J'oſai me révolter contre mon créateur,
„ C'eſt peu de me créer, il fut mon bienfaicteur
„ Il m'aimait : j'ai forcé ſa juſtice éternelle
„ D'appeſantir ſon bras ſur ma tête rebelle ;
„ Je l'ai rendu barbare en ſa ſévérité,
„ Il punit à jamais, & je l'ai mérité.
„ Mais ſi le repentir pouvait obtenir grace ! . . .
„ Non, rien ne fléchira ma haine & mon audace ;
„ Non, je déteſte un maître ; & ſans doute il vaut mieu
„ Régner dans les enfers qu'obéïr dans les cieux.

Les amours d'*Adam* & d'*Eve* ſont traités avec une molleſſe élégante & même attendriſſante, qu'on n'attendrait pas du génie un peu dur, & du ſtile ſouvent raboteux de *Milton*.

Du reproche de plagiat fait a Milton.

Quelques-uns l'ont accuſé d'avoir pris ſon poëme dans la tragédie du *Banniſſement d'Adam* de Grotius, & dans la *Sar-*

cotis du jéſuite Mazénius, imprimée à Cologne en 1654 & en 1661, longtems avant que Milton donnât ſon *Paradis perdu*.

Pour *Grotius*, on ſavait aſſez en Angleterre que *Milton* avait tranſporté dans ſon poëme épique anglais quelques vers latins de la tragédie d'*Adam*. Ce n'eſt point du tout être plagiaire; c'eſt enrichir ſa langue des beautés d'une langue étrangère. On n'accuſa point *Euripide* de plagiat pour avoir imité dans un chœur d'*Iphigénie* le ſecond livre de l'*Iliade*; au contraire, on lui ſut très bon gré de cette imitation, qu'on regarda comme un hommage rendu à *Homère* ſur le théatre d'Athènes.

Virgile n'eſſuya jamais de reproche pour avoir heureuſement imité dans l'*Enéide* une centaine de vers du premier des poëtes Grecs.

On a pouſſé l'accuſation un peu plus loin contre *Milton*. Un Ecoſſais nommé Mr. *Lauder*, très attaché à la mémoire de *Charles I*, que *Milton* avait inſultée avec l'acharnement le plus groſſier, ſe crut en droit de flétrir la mémoire de l'accuſateur de ce monarque. On prétendait que *Milton* avait fait une infame fourberie pour ravir à *Charles I* la triſte gloire d'être l'auteur de l'*Eikon Baſilike*; livre longtems cher aux royaliſtes, & que *Charles I* avait, dit-on, compoſé dans ſa priſon pour ſervir de conſolation à ſa déplorable infortune.

Lauder voulut donc vers l'année 1752 commencer par prouver que *Milton* n'était qu'un plagiaire, avant de prouver qu'il avait agi en fauſſaire contre la mémoire du plus malheureux des rois; il ſe procura des éditions du poëme de *Sarcotis*. Il paraiſſait évident que *Milton* en avait imité quelques morceaux, comme il avait imité *Grotius* & le *Taſſe*.

Mais *Lauder* ne s'en tint pas là; il déterra une mauvaiſe traduction en vers latins du *Paradis perdu* du poëte Anglais; & joignant pluſieurs vers de cette traduction à ceux de *Mazénius*, il crut rendre par-là l'accuſation plus grave, & la honte de *Milton* plus complette. Ce fut en quoi il ſe trompa lourdement; ſa fraude fut découverte. Il voulait faire paſſer *Milton* pour un fauſſaire, & lui-même fut convaincu de l'être. On n'examina point le poëme de *Mazénius*, dont il n'y avait alors que très peu d'exemplaires en Europe. Toute l'Angleterre convaincue du mauvais artifice de l'Ecoſſais, n'en demanda pas davantage.

L'accu-

L'accuſateur confondu fut obligé de déſavouer ſa manœuvre & d'en demander pardon.

Depuis ce tems on imprima une nouvelle édition de *Mazénius* en 1757. Le public littéraire fut ſurpris du grand nombre de très beaux vers dont la *Sarcotis* était parſemée. Ce n'eſt à la vérité qu'une longue déclamation de collège ſur la chûte de l'homme. Mais l'exorde, l'invocation, la deſcription du jardin d'Eden, le portrait d'*Eve*, celui du diable, ſont préciſément les mêmes que dans *Milton*. Il y a bien plus, c'eſt le même ſujet, le même nœud, la même cataſtrophe. Si le diable veut dans *Milton* ſe venger ſur l'homme du mal que DIEU lui a fait, il a préciſément le même deſſein chez le jéſuite *Mazénius*; & il le manifeſte dans ces vers dignes peut-être du ſiécle d'*Auguſte*.

Semel excidimus crudelibus aſtris,
Et conjuratas involvit terra cohortes.
Fata manent, tenet & ſuperos oblivio noſtri;
Indecore premimur, vulgi tolluntur inertes
Ac viles animæ, cœloque fruuntur aperto.
Nos divum ſoboles; patriaque in ſede locandi
Pellimur exilio, mœſtoque Acheronte tenemur.
Heu! dolor & ſuperum decreta indigna! fatiſcat
Orbis & antiquo turbentur cuncta tumultu,
Ac redeat deforme chaos; Styx atra ruinam
Terrarum excipiat, fatoque impellat eodem
Et cœlum, & cœli cives; ut inulta Cadamus
Turba, nec umbrarum pariter caligine raptam
Sarcoteam, inviſum caput, involvamus? ut aſtris
Regnantem, & nobis domina cervice minantem
Ignavi patiamur? adhuc tamen, improba, vivit!
Vivit adhuc, fruiturque Dei ſecura favore!
Cernimus! & quicquam furiarum abſconditur orco?
Vah! pudor, æternumque probrum ſtygis, occidat, amens
Occidat, & noſtræ ſubeat conſortia culpæ.
Hæc mihi ſecluſo cœlis, ſolatia tantum
Excidii reſtant; juvat hac conſorte malorum
Poſſe frui, juvat ad noſtram ſeducere pœnam

Fruſtrà exultantem, patriaque ex ſorte ſuperbam
Ærumnas exempla levant; minor illa ruina eſt,
Quæ caput adverſi labens oppreſſerit hoſtis.

On trouve dans *Mazénius* & dans *Milton* de petits épiſodes, des légères excurſions abſolument ſemblables; l'un & l'autre parlent de *Xerxès* qui couvrit la mer de ſes vaiſſeaux.

Quantus erat Xerxes medium qui contrahit orbem.
Urbis in excidium.

Tous deux parlent ſur le même ton de la tour de Babel; tous deux font la même deſcription du luxe, de l'orgueil, de l'avarice, de la gourmandiſe.

Ce qui a le plus perſuadé le commun des lecteurs du plagiat de *Milton*, c'eſt la parfaite reſſemblance du commencement des deux poëmes. Pluſieurs lecteurs étrangers, après avoir vu l'exorde, n'ont pas douté que tout le reſte du poëme de *Milton* ne fût pris de *Mazénius*. C'eſt une erreur bien grande, & aiſée à reconnaître.

Je ne crois pas que le poëte Anglais ait imité en tout plus de deux cent vers du jéſuite de Cologne; & j'oſe dire qu'il n'a imité que ce qui méritait de l'être. Ces deux cent vers ſont fort beaux; ceux de *Milton* le ſont auſſi; & le total du poëme de *Mazénius*, malgré ces deux cent beaux vers, ne vaut rien du tout.

Molière prit deux ſcènes entières dans la ridicule comédie du *Pédant joué* de Cyrano de Bergerac. Ces deux ſcènes ſont bonnes, diſait-il en plaiſantant avec ſes amis, elles m'appartiennent de droit, je reprends mon bien. On aurait été après cela très mal reçu à traiter de plagiaire l'auteur du *Tartuffe* & du *Miſantrope*.

Il eſt certain qu'en général *Milton*, dans ſon *Paradis*, a volé de ſes propres ailes en imitant; & il faut convenir que s'il a emprunté tant de traits de *Grotius* & du jéſuite de Cologne, ils ſont confondus dans la foule des choſes originales qui ſont à lui; il eſt toûjours regardé en Angleterre comme un très grand poëte.

Il eſt vrai qu'il aurait dû avouer qu'il avait traduit deux cent vers d'un jéſuite ; mais de ſon tems, dans la cour de *Charles II*, on ne ſe ſouciait ni des jéſuites, ni de *Milton*, ni du *Paradis perdu*, ni du *Paradis retrouvé*. Tout cela était ou bafoué ou inconnu.

É P R E U V E.

TOutes les abſurdités qui aviliſſent la nature humaine, nous ſont donc venues d'Aſie, avec toutes les ſciences & tous les arts ! C'eſt en Aſie, c'eſt en Egypte qu'on oſa faire dépendre la vie & la mort d'un accuſé, ou d'un coup de dez, ou de quelque choſe d'équivalent ; ou de l'eau froide, ou de l'eau chaude, ou d'un fer rouge, ou d'un morceau de pain d'orge. Une ſuperſtition à-peu-près ſemblable exiſte encor, à ce qu'on prétend, dans les Indes, ſur les côtes de Malabar, & au Japon.

Elle paſſa d'Egypte en Grèce. Il y eut à Trezène un temple fort célèbre, dans lequel tout homme qui ſe parjurait, mourait ſur le champ d'apoplexie. *Hippolite* dans la tragédie de *Phèdre* parle ainſi à ſa maîtreſſe *Aricie*.

> Aux portes de Trezène, & parmi ces tombeaux,
> Des princes de ma race antiques ſépultures,
> Eſt un temple ſacré formidable aux parjures.
> C'eſt là que les mortels n'oſent jurer en vain ;
> Le perfide y reçoit un châtiment ſoudain ;
> Et craignant d'y trouver la mort inévitable,
> Le menſonge n'a point de frein plus redoutable.

Le ſavant commentateur du grand *Racine* fait cette remarque ſur les épreuves de Trezène.

„ Mr. de *la Motte* a dit qu'*Hippolite* devait propoſer à ſon „ Père de venir entendre ſa juſtification dans ce temple où „ l'on n'oſait jurer en vain. Il eſt vrai que *Théſée* n'aurait pu „ douter alors de l'innocence de ce jeune prince ; mais il eût

„ eu une preuve trop convaincante contre *la vertu* de *Phèdre*, „ & c'eſt ce qu'*Hippolite* ne voulait pas faire. Mr. de *la Motte* „ aurait dû ſe défier un peu de ſon goût, en ſoupçonnant ce- „ lui de *Racine*, qui ſemble avoir prévenu ſon objection. En „ effet, *Racine* ſuppoſe que *Théſée* eſt ſi prévenu contre *Hip-* „ *polite*, qu'il ne veut pas même l'admettre à ſe juſtifier par „ ſerment. "

Je dois dire que la critique de *La Motte* eſt de feu Mr. le marquis de *Lacé*. Il la fit à table chez Mr. de *la Faye*, où j'étais avec feu Mr. de *la Motte*, qui promit qu'il en ferait uſage; & en effet, dans ſes diſcours ſur la tragédie, *a*) il fait honneur de cette critique à Mr. le marquis de *Lacé*. Cette réflexion me parut très judicieuſe, ainſi qu'à Mr. de *la Faye* & à tous les convives, qui étaient, excepté moi, les meilleurs connaiſſeurs de Paris. Mais nous convinmes tous que c'était *Aricie* qui devait demander à *Théſée* l'épreuve du temple de Trezène, d'autant plus que *Théſée* immédiatement après, parle aſſez longtems à cette princeſſe, laquelle oublie la ſeule choſe qui pouvait éclairer le père, & juſtifier le fils. Cet oubli me paraît inexcuſable. Ni Mr. de *Lacé*, ni Mr. de *la Motte* ne devaient ſe défier de leur goût en cette occaſion. C'eſt en vain que le commentateur objecte que *Théſée* a déclaré à ſon fils qu'il n'en croira point ſes ſermens.

Toûjours les ſcélérats ont recours au parjure.

Il y a une prodigieuſe différence entre un ſerment fait dans une chambre, & un ſerment fait dans un temple où les parjures ſont punis d'une mort ſubite. Si *Aricie* avait dit un mot, *Théſée* n'avait aucune excuſe de ne pas conduire *Hippolite* dans ce temple; mais alors il n'y avait plus de cataſtrophe.

Hippolite ne devait donc pas parler de la vertu du temple de Trezène à ſon *Aricie*; il n'avait pas beſoin de lui faire ſerment de l'aimer; elle en était aſſez perſuadée. C'eſt une légère faute qui a échappé au tragique le plus ſage, le plus élégant & le plus paſſionné que nous ayons eu.

Après cette petite digreſſion je reviens à la barbare folie des

a) *La Motte*, tome IV. page 308.

épreuves. Elle ne fut point reçue dans la république Romaine. On ne peut regarder comme une des épreuves dont nous parlons, l'uſage de faire dépendre les grandes entrepriſes de la manière dont les poulets ſacrés mangeaient des veſces. Il ne s'agit ici que des épreuves faites ſur les hommes. On ne propoſa jamais aux *Manlius*, aux *Camilles*, aux *Scipions*, de ſe juſtifier en mettant la main dans de l'eau bouillante ſans s'échauder.

Ces inepties barbares ne furent point admiſes ſous les empereurs. Mais nos Tartares qui vinrent détruire l'empire, (car la plûpart de ces déprédateurs étaient originaires de Tartarie) remplirent notre Europe de cette juriſprudence qu'ils tenaient des Perſes. Elle ne fut point connue dans l'empire d'Orient juſqu'à *Juſtinien*, malgré la déteſtable ſuperſtition qui régnait alors. Mais depuis ce tems, les épreuves dont nous parlons, y furent reçues. Cette manière de juger les hommes eſt ſi ancienne, qu'on la trouve établie chez les Juifs dans tous les tems.

Coré, *Dathan* & *Abiron* diſputent le pontificat au grand-prêtre *Aaron* dans le déſert ; *Moïſe* leur ordonne d'apporter deux cent cinquante encenſoirs, & leur dit, que DIEU choiſira entre leurs encenſoirs & celui d'*Aaron*. A peine les révoltés eurent paru pour ſoutenir cette épreuve, qu'ils furent engloutis dans la terre, & que le feu du ciel frappa deux cent cinquante de leurs principaux adhérens ; après quoi le Seigneur fit encor mourir quatorze mille ſept cent hommes du parti. La querelle n'en continua pas moins entre les chefs d'Iſraël & *Aaron* pour le ſacerdoce. On ſe ſervit alors de l'épreuve des verges, chacun préſenta ſa verge ; & celle d'*Aaron* fut la ſeule qui fleurit. Nombres chap. XVI.

Quand le peuple de DIEU eut fait tomber les murs de Jérico au ſon des trompettes, il fut vaincu par les habitans du village de Haï. Cette défaite ne parut pas naturelle à *Joſué* ; il conſulta le Seigneur qui lui répondit, qu'Iſraël avait péché, que quelqu'un s'était approprié une part de ce qui était dévoué à l'anathême dans Jérico. En effet, tout le butin avait dû être brûlé avec les hommes, les femmes, les enfans & les bêtes, & quiconque avait ſauvé ou emporté quelque choſe devait

Joſué ch. VII. être exterminé. *Joſué*, pour découvrir le coupable, ſoumit toutes les tribus à l'épreuve du ſort. Il tomba d'abord ſur la tribu de Juda, enſuite ſur la famille de *Zaré*, puis ſur la maiſon ou demeurait *Zabdi*, & enfin ſur le petit-fils de *Zabdi*, nommé *Acan*.

L'Ecriture n'explique pas comment ces tribus errantes avaient alors des maiſons. Elle ne dit pas non plus de quel ſort on ſe ſervait; mais il eſt certain, par le texte, qu'*Acan* était convaincu de s'être approprié une petite lame d'or, un manteau d'écarlate & deux cent cicles d'argent, fut brûlé avec ſes fils, ſes brebis, ſes bœufs, ſes ânes & ſa tente même dans la vallée d'Achor.

Joſué ch. XIV. La terre promiſe fut partagée au ſort; on tirait au ſort les deux boucs d'expiation pour ſavoir lequel des deux ſerait offert Levit. ch. XVI. en ſacrifice, tandis qu'on enverrait l'autre au déſert.

Liv. I. des Rois ch. X. Quand il falut élire *Saül* pour roi, on conſulta le ſort qui déſigna d'abord la tribu de Benjamin, la famille de *Métri* dans cette tribu, & enſuite *Saül* fils de *Cis* dans la famille de *Métri*.

Liv. I. des Rois chap. XIV. v. 42. Le ſort tomba ſur *Jonathas* pour le punir d'avoir mangé un peu de miel au bout d'une verge.

Jonas ch. I. Les matelots de Joppé jettèrent le ſort pour apprendre de DIEU quelle était la cauſe de la tempête. Le ſort leur apprit que c'était *Jonas*, & ils le jettèrent dans la mer.

Toutes ces épreuves par le ſort, qui n'étaient que des ſuperſtitions prophanes chez les autres nations, étaient la voix de DIEU même chez le peuple chéri, & tellement la voix de DIEU Actes des apôtres ch. I. que les apôtres tirèrent au ſort la place de l'apôtre *Judas*. Les deux concurrens étaient *St. Mathias* & *Barſabas*. La providence ſe déclara pour *St. Mathias*.

Le pape *Honorius* troiſiéme du nom, défendit par une décrétale que l'on ſe ſervît dorénavant de cette voie pour élire des évêques. Elle était aſſez commune, c'eſt ce que les payens appellaient *ſortilegium*, ſortilège. *Caton* dit dans la Pharſale :

Sortilegis egeant dubii.

Il y avait d'autres épreuves au nom du Seigneur chez les

Juifs, comme les eaux de jalouſie. Une femme ſoupçonnée d'adultère devait boire de cette eau mêlée avec de la cendre, & conſacrée par le grand-prêtre. Si elle était coupable, elle enflait ſur le champ & mourait. C'eſt ſur cette loi que tout l'Occident chrêtien établit les épreuves dans les accuſations juridiques, ne ſachant pas que ce qui était ordonné par DIEU même dans l'ancien Teſtament, n'était qu'une ſuperſtition abſurde dans le nouveau. Nombres ch. V. v. 17.

Le duel fut une de ces épreuves, & elle a duré juſqu'au 16e ſiécle. Celui qui tuait ſon adverſaire avait toûjours raiſon.

La plus terrible de toutes était de porter, dans l'eſpace de neuf pas, une barre de fer ardent ſans ſe brûler. Auſſi l'*Hiſtoire du moyen âge*, quelque fabuleuſe qu'elle ſoit, ne rapporte aucun exemple de cette épreuve, ni de celle qui conſiſtait à marcher ſur neuf coutres de charrue enflammés. On peut douter de toutes les autres, ou expliquer les tours de charlatans dont on ſe ſervait pour tromper les juges. Par exemple, il était très aiſé de faire l'épreuve de l'eau bouillante impunément; on pouvait préſenter un cuvier à moitié plein d'eau fraîche, & y verſer juridiquement de la chaude, moyennant quoi l'accuſé plongeait ſa main dans de l'eau tiède juſqu'au coude, & prenait au fond l'anneau béni qu'on y jettait.

On pouvait faire bouillir de l'huile avec de l'eau; l'huile commence à s'élever, à jaillir, à paraître bouillonner quand l'eau commence à frémir; & cette huile n'a encor acquis que très peu de chaleur. On ſemble alors mettre ſa main dans l'eau bouillante; & on l'humecte d'une huile qui la préſerve.

Un champion peut très facilement s'être endurci juſqu'à tenir quelques ſecondes un anneau jetté dans le feu, ſans qu'il reſte de grandes marques de brûlure.

Paſſer entre deux feux ſans ſe brûler, n'eſt pas un grand tour d'adreſſe quand on paſſe fort vîte, & qu'on s'eſt bien pommadé le viſage & les mains. C'eſt ainſi qu'en uſa ce terrible Pierre Aldobrandin, *Petrus Igneus*, (ſuppoſé que ce conte ſoit vrai) quand il paſſa entre deux buchers à Florence pour démontrer avec l'aide de DIEU, que ſon archevêque était un fripon & un débauché. Charlatans! charlatans! diſparaiſſez de l'hiſtoire.

C'était une plaiſante épreuve que celle d'avaler un morceau de pain d'orge, qui devait étouffer ſon homme s'il était coupable. J'aime bien mieux *Arlequin* que le juge interroge ſur un vol dont le docteur *Balouard* l'accuſe. Le juge était à table, & buvait d'excellent vin quand *Arlequin* comparut; il prend la bouteille & le verre du juge; il vide la bouteille, & lui dit, Monſieur, je veux que ce vin-là me ſerve de poiſon, ſi j'ai fait ce dont on m'accuſe.

E Q U I V O Q U E.

(Voyez *Abus des mots.*)

FAute de définir les termes, & ſurtout faute de netteté dans l'eſprit, preſque toutes les loix qui devraient être claires comme l'arithmétique & la géométrie, ſont obſcures comme des logogriphes. La triſte preuve en eſt que preſque tous les procès ſont fondés ſur le ſens des loix, entendues preſque toûjours différemment par les plaideurs, les avocats & les juges.

Tout le droit public de notre Europe eut pour origine des équivoques, à commencer par la loi ſalique. *Fille n'héritera point en terre ſalique.* Mais qu'eſt-ce que terre ſalique? & fille n'héritera-t-elle point d'un argent comptant, d'un collier à elle légué qui vaudra mieux que la terre?

Les citoyens de Rome ſaluent *Karl* fils de *Pepin le bref* l'Auſtraſien, du nom d'*imperator*. Entendaient-ils par-là, Nous vous conférons tous les drois d'*Octave*, de *Tibère*, de *Caligula*, de *Claude?* nous vous donnons tout le pays qu'ils poſſédaient? Mais ils ne pouvaient le donner, puiſque loin d'en être les maîtres, ils l'étaient à peine de leur ville. Jamais il n'y eut d'expreſſion plus équivoque; & elle l'était tellement qu'elle l'eſt encore.

L'évêque de Rome *Léon III*, qui, dit-on, déclara *Charlemagne* empereur, comprenait-il la force des termes qu'il prononçait? Les Allemands prétendent qu'il entendait que *Charles* ſerait ſon maître; la daterie a prétendu qu'il voulait dire, qu'il ſerait maître de *Charlemagne.*

Les

Les choſes les plus reſpectables, les plus ſacrées, les plus divines n'ont-elles pas été obſcurcies par les équivoques des langues ?

On demande à deux chrêtiens de quelle religion ils ſont ; l'un & l'autre répond : Je ſuis catholique. On les croit tous deux de la même communion ; cependant l'un eſt de la grecque, l'autre de la latine, & tous deux irréconciliables. Si on veut s'éclaircir davantage, il ſe trouve que chacun d'eux entend par catholique *univerſel ;* & qu'en ce cas univerſel a ſignifié *partie.*

L'ame de *St. François* eſt au ciel, eſt en paradis. Un de ces mots ſignifie l'*air*, l'autre veut dire *jardin.*

On ſe ſert du mot *eſprit* pour exprimer vent, extrait, penſée, brandevin rectifié, apparition d'un corps mort.

L'équivoque a été tellement un vice néceſſaire de toutes les langues formées par ce qu'on appelle le *hazard* & par l'habitude, que l'auteur même de toute clarté & de toute vérité daigna condeſcendre à la manière de parler de ſon peuple, c'eſt ce qui fait qu'*heloïm* ſignifie en quelques endroits des *juges*, d'autrefois des *Dieux*, & d'autrefois des *anges.*

Tu es Pierre & ſur cette pierre je bâtirai mon aſſemblée, ſerait une équivoque dans une langue & dans un ſujet prophane ; mais ces paroles reçoivent un ſens divin de la bouche qui les prononce & du ſujet auquel elles ſont appliquées.

Je ſuis le DIEU *d'Abraham, d'Iſaac & de Jacob ; or* DIEU *n'eſt pas le* DIEU *des morts, mais des vivans.* Dans le ſens ordinaire ces paroles pouvaient ſignifier, je ſuis le même DIEU qu'ont adoré *Abraham*, *Iſaac* & *Jacob*, comme la terre qui a porté *Abraham*, *Iſaac* & *Jacob*, porte auſſi leurs deſcendans ; le ſoleil qui luit aujourd'hui eſt le ſoleil qui éclairait *Abraham*, *Iſaac* & *Jacob ;* la loi de leurs enfans eſt leur loi. Et cela ne ſignifie pas qu'*Abraham*, *Iſaac* & *Jacob* ſoient encor vivans. Mais quand c'eſt le Meſſie qui parle, il n'y a plus d'équivoque ; le ſens eſt auſſi clair que divin. Il eſt évident qu'*Abraham*, *Iſaac* & *Jacob* ne ſont point au rang des morts, mais qu'ils vivent dans la gloire, puiſque cet oracle eſt prononcé par le Meſſie ; mais il falait que ce fût lui qui le dit.

Les diſcours des prophêtes Juifs pouvaient être équivoques aux yeux des hommes groſſiers qui n'en pénétraient pas le ſens ;

mais ils ne le furent pas pour les eſprits éclairés des lumières de la foi.

Tous les oracles de l'antiquité étaient équivoques ; l'un prédit à *Créſus* qu'un puiſſant empire ſuccombera ; mais ſera-ce le ſien ? ſera-ce celui de *Cyrus ?* L'autre dit à *Pyrrhus* que les Romains peuvent le vaincre, & qu'il peut vaincre les Romains. Il eſt impoſſible que cet oracle mente.

Lorſque *Septime Sévère*, *Peſcennius Niger* & *Clodius Albinus* diſputaient l'empire, l'oracle de Delphes (conſulté malgré le jéſuite *Baltus* qui prétend que les oracles avaient ceſſé) répondit, *Le brun eſt fort bon, le blanc ne vaut rien, l'Africain eſt paſſable.* On voit qu'il y avait plus d'une manière d'expliquer un tel oracle.

Quand *Aurélien* conſulta le Dieu de Palmire, (& toûjours malgré *Baltus*) le Dieu dit que les *colombes craignent le faucon.* Quelque choſe qui arrivât, le Dieu ſe tirait d'affaire. Le faucon était le vainqueur ; les colombes étaient les vaincus.

Quelquefois des ſouverains ont employé l'équivoque auſſi-bien que les Dieux. Je ne ſais quel tyran ayant juré à un captif de ne le pas tuer, ordonna qu'on ne lui donnât point à manger, diſant qu'il lui avait promis de ne le pas faire mourir, mais non de contribuer à le faire vivre.

E S C L A V A G E.

Dialogue entre un Français & un Anglais.

LE FRANÇAIS.

IL me paraît que l'Europe eſt aujourd'hui comme une grande foire. On y trouve tout ce qu'on croit néceſſaire à la vie ; il y a des corps-de-garde pour veiller à la ſûreté des magaſins, des fripons qui gagnent aux trois dés l'argent que perdent les dupes ; des fainéans qui demandent l'aumône, & des marionnettes dans le préau.

L'ANGLAIS.

Tout cela eſt de convention comme vous voyez ; & ces conventions de la foire ſont fondées ſur les beſoins de l'homme, ſur ſa nature, ſur le développement de ſon intelligence, ſur la cauſe première qui pouſſe le reſſort des cauſes ſecondes. Je ſuis perſuadé qu'il en eſt ainſi dans une république de fourmis ; nous les voyons toûjours agir ſans bien démêler ce qu'elles font ; elles ont l'air de courir au hazard, elles jugent peut-être ainſi de nous ; elles tiennent leur foire comme nous la nôtre. Pour moi, je ne ſuis pas abſolument mécontent de ma boutique.

LE FRANÇAIS.

Parmi les conventions qui me déplaiſent de cette grande foire du monde, il y en a deux ſurtout qui me mettent en colère ; c'eſt qu'on y vende des eſclaves, & qu'il y ait des charlatans dont on paye l'orviétan beaucoup trop cher. Monteſquieu m'a fort réjoui dans ſon chapitre des Nègres. Il eſt bien comique, il triomphe en s'égayant ſur notre injuſtice.

L'ANGLAIS.

Nous n'avons pas à la vérité le droit naturel d'aller garrotter un citoyen d'Angola pour le mener travailler à coups de nerf de bœuf à nos ſucreries de la Barbade, comme nous avons le droit naturel de mener à la chaſſe le chien que nous avons nourri. Mais nous avons le droit de convention. Pourquoi ce nègre ſe vend-il ? ou pourquoi ſe laiſſe-t-il vendre ? je l'ai acheté, il m'appartient ; quel tort lui fais-je ? Il travaille comme un cheval, je le nourris mal, je l'habille de même, il eſt battu quand il déſobéit ; y a-t-il là de quoi tant s'étonner ? traitons-nous mieux nos ſoldats ? N'ont-ils pas perdu abſolument leur liberté comme ce nègre ? La ſeule différence entre le nègre & le guerrier, c'eſt que, le guerrier coûte bien moins. Un beau nègre revient à préſent à cinq cent écus au moins, & un beau ſoldat en coûte à peine cinquante. Ni l'un ni l'autre ne peut quitter le lieu où il eſt confiné, l'un & l'autre ſont battus pour

la moindre faute. Le ſalaire eſt à-peu-près le même ; & le nègre a ſur le ſoldat l'avantage de ne point riſquer ſa vie, & de la paſſer avec ſa négreſſe & ſes négrillons.

LE FRANÇAIS.

Quoi ! vous croyez donc qu'un homme peut vendre ſa liberté qui n'a point de prix ?

L'ANGLAIS.

Tout a ſon tarif : tant pis pour lui, s'il me vend à bon marché quelque choſe de ſi précieux. Dites qu'il eſt un imbécille ; mais ne dites pas que je ſuis un coquin.

LE FRANÇAIS.

Il me ſemble que Grotius (Liv. II. chap. V.) approuve fort l'eſclavage ; il trouve même la condition d'un eſclave beaucoup plus avantageuſe que celle d'un homme de journée qui n'eſt pas toûjours ſûr d'avoir du pain.

Mais Monteſquieu regarde la ſervitude comme une eſpèce de péché contre nature. Voilà un Hollandais citoyen libre qui veut des eſclaves, & un Français qui n'en veut point, il ne croit pas même au droit de la guerre.

L'ANGLAIS.

Et quel autre droit peut-il donc y avoir dans la guerre que celui du plus fort ? Je ſuppoſe que je me trouve en Amérique engagé dans une action contre des Eſpagnols. Un Eſpagnol m'a bleſſé, je ſuis prêt à le tuer ; il me dit, Brave Anglais ne me tue pas, & je te ſervirai. J'accepte la propoſition, je lui fais ce plaiſir, je le nourris d'ail, & d'oignons ; il me lit les ſoirs Don Quichotte à mon coucher, quel mal y a-t-il à cela, s'il vous plait ? Si je me rends à un Eſpagnol aux mêmes conditions, quel reproche ai-je à lui faire ? Il n'y a dans un marché que ce qu'on y met, comme dit l'empereur Juſtinien.

Monteſquieu n'avoue-t-il pas lui-même qu'il y a des peuples d'Europe chez leſquels il eſt fort commun de ſe vendre, comme par exemple les Ruſſes ?

LE FRANÇAIS.

Il eſt vrai qu'il le dit, & qu'il cite le capitaine Jean Perri dans l'état préſent de la Ruſſie ; mais il cite à ſon ordinaire. Jean Perri dit préciſément le contraire. Voici ſes propres mots, *Le czar a ordonné que perſonne ne ſe dirait à l'avenir ſon eſclave, ſon golup ; mais ſeulement raab qui ſignifie ſujet. Il eſt vrai que ce peuple n'en tire aucun avantage réel ; car il eſt encor aujourd'hui eſclave.* Liv. XV. chap. VI. Page 228.

En effet, tous les cultivateurs, tous les habitans des terres appartenantes aux boyards ou aux prêtres ſont eſclaves. Si l'impératrice de Ruſſie commence à créer des hommes libres, elle rendra par-là ſon nom immortel.

Au reſte, à la honte de l'humanité, les agriculteurs, les artiſans, les bourgeois qui ne ſont pas citoyens des grandes villes ſont encor eſclaves, ſerfs de glèbe, en Pologne, en Bohême, en Hongrie, en pluſieurs provinces de l'Allemagne, dans la moitié de la Franche-Comté, dans le quart de la Bourgogne & du Bourbonnais ; & ce qu'il y a de contradictoire, c'eſt, qu'ils ſont eſclaves des prêtres. Il y a tel évêque qui n'a guères que des ſerfs de glèbe de main-morte, dans ſon territoire. Telle eſt l'humanité, telle eſt la charité chrêtienne. Quant aux eſclaves faits pendant la guerre, on ne voit chez les religieux, chevaliers de Malthe que des eſclaves de Turquie ou des côtes d'Afrique enchaînés aux rames de leurs galères chrêtiennes.

L'ANGLAIS.

Par ma foi ſi des évêques, & des religieux ont des eſclaves, je veux en avoir auſſi.

LE FRANÇAIS.

Il ſerait mieux que perſonne n'en eût.

La choſe arrivera infailliblement quand la paix perpétuelle de l'abbé de St. Pierre ſera ſignée par le grand Turc & par

toutes les puiſſances, & qu'on aura bâti la ville d'Arbitrage auprès du trou qu'on voulait percer juſqu'au centre de la terre pour ſavoir bien préciſément comment il faut ſe conduire ſur ſa ſurface.

DIALOGUE SECOND.

Des eſprits ſerfs.

LE FRANÇAIS.

Si vous admettez l'eſclavage du corps, vous ne permettez pas du moins l'eſclavage des eſprits ?

L'ANGLAIS.

Entendons-nous, s'il vous plait. Je n'admets point l'eſclavage du corps parmi les principes de la ſociété. Je dis ſeulement qu'il vaut mieux pour un vaincu être eſclave que d'être tué, en cas qu'il aime plus la vie que la liberté.

Je dis que le nègre qui ſe vend eſt un fou, & que le père nègre qui vend ſon négrillon eſt un barbare ; mais que je ſuis un homme fort ſenſé d'acheter ce nègre & de le faire travailler à ma ſucrerie. Mon intérêt, eſt qu'il ſe porte bien, afin qu'il travaille. Je ſerai humain envers lui, & je n'exige pas de lui plus de reconnaiſſance que de mon cheval, à qui je ſuis obligé de donner de l'avoine ſi je veux qu'il me ſerve. Je ſuis avec mon cheval à-peu-près comme DIEU avec l'homme. Si DIEU a fait l'homme pour vivre quelques minutes dans l'écurie de la terre, il falait bien qu'il lui procurât de la nourriture ; car il ſerait abſurde qu'il lui eût fait préſent de la faim & d'un eſtomac, & qu'il eût oublié de le nourrir.

LE FRANÇAIS.

Et ſi votre eſclave vous eſt inutile ?

L'ANGLAIS.

Je lui donnerai ſa liberté ſans contredit, dût-il s'aller faire moine.

LE FRANÇAIS.

Mais l'eſclavage de l'eſprit comment le trouvez-vous ?

L'ANGLAIS.

Qu'appellez-vous eſclavage de l'eſprit ?

LE FRANÇAIS.

J'entends cet uſage où l'on eſt, de plier l'eſprit de nos enfans comme les femmes Caraïbes pêtriſſent la tête des leurs ; d'apprendre d'abord à leur bouche à balbutier des ſottiſes dont nous nous moquons nous-mêmes ; de leur faire croire ces ſottiſes, dès qu'ils peuvent commencer à croire ; de prendre ainſi tous les ſoins poſſibles pour rendre une nation idiote, puſillanime, & barbare ; d'inſtituer enfin des loix qui empêchent les hommes d'écrire, de parler, & même de penſer, comme Arnolphe veut dans la comédie qu'il n'y ait dans ſa maiſon d'écritoire que pour lui, & faire d'Agnès une imbécille afin de jouïr d'elle.

L'ANGLAIS.

S'il y avait de pareilles loix en Angleterre, ou je ferais une belle conſpiration pour les abolir, ou je fuirais pour jamais de mon iſle après y avoir mis le feu.

LE FRANÇAIS.

Cependant il eſt bon que tout le monde ne diſe pas ce qu'il penſe. On ne doit inſulter ni par écrit, ni dans ſes diſcours, les puiſſances & les loix à l'abri deſquelles on jouït de ſa fortune, de ſa liberté, & de toutes les douceurs de la vie.

L'ANGLAIS.

Non ſans doute ; & il faut punir le ſéditieux téméraire ; mais parce que les hommes peuvent abuſer de l'écriture faut-il leur en interdire l'uſage ? J'aimerais autant qu'on vous rendît muet

pour vous empêcher de faire de mauvais argumens. On vole dans les ruës, faut-il pour cela défendre d'y marcher ? on dit des ſottiſes & des injures, faut-il défendre de parler ? chacun peut écrire chez nous ce qu'il penſe à ſes riſques & à ſes périls ; c'eſt la ſeule manière de parler à ſa nation. Si elle trouve que vous avez parlé ridiculement, elle vous ſifle ; ſi ſéditieuſement, elle vous punit ; ſi ſagement & noblement, elle vous aime, & vous récompenſe. La liberté de parler aux hommes avec la plume eſt établie en Angleterre comme en Pologne ; elle l'eſt dans les Provinces-Unies ; elle l'eſt enfin dans la Suède qui nous imite : elle doit l'être dans la Suiſſe, ſans quoi la Suiſſe n'eſt pas digne d'être libre. Point de liberté chez les hommes ſans celle d'expliquer ſa penſée.

LE FRANÇAIS.

Et ſi vous étiez né dans Rome moderne !

L'ANGLAIS.

J'aurais dreſſé un autel à Cicéron & à Tacite, gens de Rome l'ancienne. Je ſerais monté ſur cet autel ; & le chapeau de Brutus ſur la tête, & ſon poignard à la main ; j'aurais rappellé le peuple aux droits naturels qu'il a perdus. J'aurais rétabli le tribunat, comme fit Nicolas Rienzi.

LE FRANÇAIS.

Et vous auriez fini comme lui.

L'ANGLAIS.

Peut-être ; mais je ne puis vous exprimer l'horreur que m'inſpira l'eſclavage des Romains dans mon dernier voyage ; je frémiſſais en voyant des récollets au capitole. Quatre de mes compatriotes ont frété un vaiſſeau pour aller deſſiner les inutiles ruines de Palmire & de Balbec ; j'ai été tenté cent fois d'en armer une douzaine à mes frais pour aller changer en ruines les repaires des inquiſiteurs dans les pays où l'homme

eſt

eſt aſſervi par ces monſtres. Mon héros eſt l'amiral Black. Envoyé par Cromwell pour ſigner un traité avec Jean de Bragance roi de Portugal, ce prince s'excuſa de conclure, parce que le grand inquiſiteur ne voulait pas ſouffrir qu'on traitât avec des hérétiques. Laiſſez-moi faire, lui dit Black, il viendra ſigner le traité ſur mon bord. Le palais de ce moine était ſur le Tage vis-à-vis notre flotte. L'amiral lui lâche une bordée à boulets rouges; l'inquiſiteur vient lui demander pardon & ſigne le traité à genoux. L'amiral ne fit en cela que la moitié de ce qu'il devait faire; il aurait dû défendre à tous les inquiſiteurs, de tyranniſer les ames & de brûler les corps; comme les Perſans, & enſuite les Grecs & les Romains défendirent aux Africains de ſacrifier des victimes humaines.

LE FRANÇAIS.

Vous parlez toûjours en véritable Anglais.

L'ANGLAIS.

En homme; & comme tous les hommes parleraient s'ils oſaient. Voulez-vous que je vous diſe quel eſt le plus grand défaut du genre-humain?

LE FRANÇAIS.

Vous me ferez plaiſir; j'aime à connaître mon eſpèce.

L'ANGLAIS.

Ce défaut eſt d'être ſot & poltron.

LE FRANÇAIS.

Cependant toutes les nations montrent du courage à la guerre.

L'ANGLAIS.

Oui, comme les chevaux qui tremblent au premier ſon

du tambour, & qui avancent fiérement quand ils ſont diſciplinés par cent coups de tambour & cent coups de fouet.

ESCLAVES.

SECTION PREMIÈRE.

POurquoi appellons-nous *eſclaves* ceux que les Romains appellaient *ſervi*, & les Grecs *douloi*. L'étymologie eſt ici fort en défaut, & les *Bochart* ne pouront faire venir ce mot de l'hébreu.

Le plus ancien monument que nous ayons de ce nom d'*eſclave*, eſt le teſtament d'un *Armangaut* archevêque de Narbonne, qui légue à l'évêque *Frédelon* ſon eſclave Anaph, *Anaphum Slavonium*. Cet *Anaph* était bien heureux d'appartenir à deux évêques de ſuite.

Il n'eſt pas hors de vraiſemblance que les Slavons étant venus du fond du Nord avec tant de peuples indigens & conquérans piller ce que l'empire Romain avait ravi aux nations, & ſurtout la Dalmatie & l'Illyrie, les Italiens ayent appellé *ſchiavitu* le malheur de tomber entre leurs mains, & *ſchiavi* ceux qui étaient en captivité dans leurs nouveaux repaires.

Tout ce qu'on peut recueillir du fatras de l'*Hiſtoire du moyen âge*, c'eſt que du tems des Romains notre univers connu ſe diviſait en hommes libres & en eſclaves. Quand les Slavons, Alains, Huns, Hérules, Lombards, Oſtrogoths, Viſigoths, Vandales, Bourguignons, Francs, Normands, vinrent partager les dépouilles du monde, il n'y a pas d'apparence que la multitude des eſclaves diminuât; d'anciens maîtres ſe virent réduits à la ſervitude; le très petit nombre enchaîna le grand, comme on le voit dans les colonies où l'on employe les nègres, & comme il ſe pratique en plus d'un genre.

Nous n'avons rien dans les anciens auteurs concernant les eſclaves des Aſſyriens & des Egyptiens.

Le livre où il eſt le plus parlé d'eſclaves, eſt l'*Iliade*. D'abord la belle *Briſeis* eſt eſclave chez *Achille*. Toutes les Troyen-

Digitized by Google

nes, & ſurtout les princeſſes, craignent d'être eſclaves des Grecs & d'aller filer pour leurs femmes.

L'eſclavage eſt auſſi ancien que la guerre, & la guerre auſſi ancienne que la nature humaine.

On était ſi accoutumé à cette dégradation de l'eſpèce, qu'*Epictète*, qui aſſurément valait mieux que ſon maître, n'eſt jamais étonné d'être eſclave.

Aucun légiſlateur de l'antiquité n'a tenté d'abroger la ſervitude; au contraire, les peuples les plus entouſiaſtes de la liberté, les Athéniens, les Lacédémoniens, les Romains, les Carthaginois, furent ceux qui portèrent les loix les plus dures contre les ſerfs. Le droit de vie & de mort ſur eux était un des principes de la ſociété. Il faut avouer que de toutes les guerres, celle de *Spartacus* eſt la plus juſte, & peut-être la ſeule juſte.

Qui croirait que les Juifs, formés, à ce qu'il ſemblait, pour ſervir toutes les nations tour-à-tour, euſſent pourtant quelques eſclaves auſſi. Il eſt prononcé dans leurs loix qu'ils pouront acheter leurs frères pour ſix ans, & les étrangers pour toûjours. Il était dit que les enfans d'*Eſaü* devaient être les ſerfs des enfans de *Jacob*. Mais depuis, ſous une autre économie, les Arabes qui ſe diſaient enfans d'*Eſaü*, réduiſirent les enfans de *Jacob* à l'eſclavage.

Exode ch. XXI. Leviti. chap. XXV. &c. Genèſe ch. XXVII. XXXII.

Les Evangiles ne mettent pas dans la bouche de JESUS-CHRIST une ſeule parole qui rappelle le genre-humain à ſa liberté primitive, pour laquelle il ſemble né. Il n'eſt rien dit dans le nouveau Teſtament de cet état d'opprobre & de peine auquel la moitié du genre-humain était condamnée; pas un mot dans les écrits des apôtres & des pères de l'égliſe pour changer des bêtes de ſomme en citoyens, comme on commença à le faire parmi nous vers le treiziéme ſiécle. S'il eſt parlé de l'eſclavage, c'eſt de l'eſclavage du péché.

Il eſt difficile de bien comprendre comment dans St. Jean les Juifs peuvent dire à JESUS, *Nous n'avons jamais ſervi ſous perſonne*, eux qui étaient alors ſujets des Romains, eux qui avaient été vendus au marché après la priſe de Jéruſalem; eux, dont dix tribus emmenées eſclaves par *Salmanazar*, avaient diſparu de la face de la terre, & dont deux autres tribus furent dans les

Ch. VIII.

fers des Babiloniens ſoixante & dix ans ; eux ſept fois réduits en ſervitude dans leur terre promiſe de leur propre aveu ; eux qui dans tous leurs écrits parlaient de leur ſervitude en Egypte, dans cette Egypte qu'ils abhorraient, & où ils coururent en foule pour gagner quelque argent dès qu'*Alexandre* daigna leur permettre de s'y établir. Le révérend père *Dom Calmet* dit, qu'il faut entendre ici une *ſervitude intrinſèque*, ce qui n'eſt pas moins difficile à comprendre.

L'Italie, les Gaules, l'Eſpagne, une partie de l'Allemagne étaient habitées par des étrangers devenus maîtres, & par des natifs devenus ſerfs. Quand l'évêque de Séville *Opas* & le comte *Julien* appellèrent les Maures mahométans contre les rois chrêtiens Viſigoths qui régnaient de-là les Pyrénées ; les mahométans, ſelon leur coutume, propoſèrent aux peuples de ſe faire circoncire, ou de ſe battre, ou de payer en tribut de l'argent & des filles. Le roi *Roderic* fut vaincu, il n'y eut d'eſclaves que ceux qui furent pris à la guerre.

Les colons gardèrent leurs biens & leur religion en payant. C'eſt ainſi que les Turcs en uſèrent depuis en Grèce. Mais ils impoſèrent aux Grecs un tribut de leurs enfans, les mâles pour être circoncis & pour ſervir d'icoglans & de janiſſaires, les filles pour être élevées dans les ſerrails. Ce tribut fut depuis racheté à prix d'argent. Les Turcs n'ont plus guères d'eſclaves pour le ſervice intérieur des maiſons que ceux qu'ils achètent des Circaſſiens, des Mingréliens & des petits Tartares.

Entre les Africains muſulmans, & les Européans chrêtiens, la coutume de piller, de faire eſclave tout ce qu'on rencontre ſur mer a toûjours ſubſiſté. Ce ſont des oiſeaux de proie qui fondent les uns ſur les autres ; Algériens, Maroquins, Tuniſiens vivent de piraterie. Les religieux de Malthe, ſucceſſeurs des religieux de Rhodes, jurent de piller & d'enchaîner tout ce qu'ils trouveront de muſulmans. Les galères du pape vont prendre des Algériens, ou ſont priſes ſur les côtes méridionales d'Afrique. Ceux qui ſe diſent blancs vont acheter des nègres à bon marché, pour les revendre cher en Amérique. Les Penſilvaniens ſeuls ont renoncé depuis peu ſolemnellement à ce trafic qui leur a paru mal-honnête.

Digitized by Google

SECTION SECONDE.

J'ai lu depuis peu au mont Krapac où l'on ſait que je demeure, un livre fait à Paris, plein d'eſprit, de paradoxes, de vues & de courage, tel à quelques égards que ceux de *Monteſquieu*, & écrit contre *Monteſquieu*. Dans ce livre on préfère hautement l'eſclavage à la domeſticité, & ſurtout à l'état libre de manœuvre. On y plaint le ſort de ces malheureux hommes libres qui peuvent gagner leur vie où ils veulent par le travail pour lequel l'homme eſt né, & qui eſt le gardien de l'innocence comme le conſolateur de la vie. Perſonne, dit l'auteur, n'eſt chargé de les nourrir, de les ſecourir, au-lieu que les eſclaves étaient nourris & ſoignés par leurs maîtres ainſi que leurs chevaux. Cela eſt vrai; mais l'eſpèce humaine aime mieux ſe pourvoir que dépendre; & les chevaux nés dans les forêts les préfèrent aux écuries.

Il remarque avec raiſon que les ouvriers perdent beaucoup de journées, dans leſquelles il leur eſt défendu de gagner leur vie; mais ce n'eſt pas parce qu'ils ſont libres, c'eſt parce que nous avons quelques loix ridicules & beaucoup trop de fêtes.

Il dit très juſtement, que ce n'eſt pas la charité chrêtienne qui a briſé les chaînes de la ſervitude, puiſque cette charité les a reſſerrées pendant plus de douze ſiécles; & il pouvait encor ajouter que chez les chrêtiens les moines mêmes, tout charitables qu'ils ſont, poſſèdent encor des eſclaves réduits à un état affreux ſous le nom de *mortaillables*, de *main-mortables*, de *ſerfs de glèbe*. Voyez la ſect. III.

Il affirme, ce qui eſt très vrai, que les princes chrêtiens n'affranchirent les ſerfs que par avarice. C'eſt en effet pour avoir l'argent amaſſé par ces malheureux, qu'ils leur ſignèrent des patentes de manumiſſion. Ils ne leur donnèrent pas la liberté, ils la vendirent. L'empereur *Henri V* commença; il affranchit les ſerfs de Spire & de Worms au douziéme ſiécle. Les rois de France l'imitèrent. Cela prouve de quel prix eſt la liberté, puiſque ces hommes groſſiers l'achetèrent très chérement.

Enfin, c'eſt aux hommes ſur l'état deſquels on diſpute, à décider quel eſt l'état qu'ils préfèrent. Interrogez le plus vil manœuvre couvert de haillons, nourri de pain noir, dormant ſur la paille dans une hutte entr'ouverte; demandez-lui s'il vou-

drait être eſclave, mieux nourri, mieux vêtu, mieux couché, non-ſeulement il répondra en reculant d'horreur, mais il en eſt à qui vous n'oſeriez en faire la propoſition.

Demandez enſuite à un eſclave s'il déſirerait d'être affranchi, & vous verrez ce qu'il vous répondra. Par cela ſeul la queſtion eſt décidée.

Conſidérez encor que le manœuvre peut devenir fermier, & de fermier propriétaire. Il peut même en France parvenir à être conſeiller du roi, s'il a gagné du bien. Il peut être en Angleterre franc-tenancier, nommer un député au parlement; en Suède devenir lui-même un membre des états de la nation. Ces perſpectives valent bien celle de mourir abandonné dans le coin d'une étable de ſon maître.

SECTION TROISIÉME.

Liv. VI. chap. III. *Puffendorf* dit que l'eſclavage a été établi *par un libre conſentement des parties, & par un contrat de faire afin qu'on nous donne.*

Je ne croirai *Puffendorf* que quand il m'aura montré le premier contrat.

Grotius demande ſi un homme fait captif à la guerre a le droit de s'enfuir? (& remarquez qu'il ne parle pas d'un priſonnier ſur ſa parole d'honneur.) Il décide qu'il n'a pas ce droit. Que ne dit-il qu'ayant été bleſſé il n'a pas le droit de ſe faire panſer! la nature décide contre *Grotius*.

Liv. XV. ch. VI. Voici ce qu'avance l'auteur de l'*Eſprit des loix*, après avoir peint l'eſclavage des nègres avec le pinceau de *Molière*.

„ Mr. *Perri* dit que les Moſcovites ſe vendent aiſément; j'en „ ſais bien la raiſon; c'eſt que leur liberté ne vaut rien. "

Le capitaine *Jean Perri* Anglais, qui écrivait en 1714 *l'état préſent de la Ruſſie*, ne dit pas un mot de ce que l'*Eſprit des loix* lui fait dire. Il n'y a dans *Perri* que quelques lignes tou-

Pag. 128. éd. d'Amſterd. 1717. chant l'eſclavage des Ruſſes; les voici: „ Le czar a ordonné que „ dans tous ſes états perſonne à l'avenir ne ſe dirait ſon golup „ ou eſclave, mais ſeulement raab qui ſignifie *ſujet*. Il eſt vrai „ que ce peuple n'en a tiré aucun avantage réel; car il eſt encor „ aujourd'hui effectivement eſclave. " *a*)

a) Voyez à l'article *Loix* les grands changemens faits depuis en Ruſſie. Voyez auſſi quelques mépriſes de *Monteſquieu*.

L'auteur de l'*Eſprit des loix* ajoute que ſuivant le récit de Guillaume Dampier, *tout le monde cherche à ſe vendre dans le royaume d'Achem.* Ce ſerait là un étrange commerce. Je n'ai rien vu dans le *Voyage* de *Dampier* qui approche d'une pareille idée. C'eſt dommage qu'un homme qui avait tant d'eſprit ait hazardé tant de choſes, & cité faux tant de fois.

SERFS DE CORPS, SERFS DE GLÈBE, MAIN-MORTE, &c.

Section quatriéme.

On dit communément qu'il n'y a plus d'eſclaves en France, que c'eſt le royaume des francs; qu'eſclave & franc ſont contradictoires. Qu'on y eſt ſi franc, que pluſieurs financiers y ſont morts en dernier lieu avec plus de trente millions de francs acquis aux dépens des deſcendans des anciens Francs, s'il y en a. Heureuſe la nation Françaiſe d'être ſi franche! Cependant, comment accorder tant de liberté avec tant d'eſpèces de ſervitudes, comme, par exemple, celle de la main-morte?

Plus d'une belle dame à Paris, brillante dans une loge de l'opéra, ignore qu'elle deſcend d'une famille de Bourgogne ou du Bourbonnais, ou de la Franche-Comté, ou de la Marche, ou de l'Auvergne, & que ſa famille eſt encor eſclave mortaillable, main-mortable.

De ces eſclaves, les uns ſont obligés de travailler trois jours de la ſemaine pour leur ſeigneur; les autres deux. S'ils meurent ſans enfans leur bien appartient à ce ſeigneur; s'ils laiſſent des enfans le ſeigneur prend ſeulement les plus beaux beſtiaux, les meilleurs meubles à ſon choix dans plus d'une coutume. Dans d'autres coutumes, ſi le fils de l'eſclave main-mortable n'eſt pas dans la maiſon de l'eſclavage paternel depuis un an & un jour à la mort du père, il perd tout ſon bien & il demeure encor eſclave, c'eſt-à-dire, que s'il gagne quelque bien par ſon induſtrie, ce pécule à ſa mort appartiendra au ſeigneur.

Voici bien mieux; un bon Pariſien va voir ſes parens en Bourgogne ou en Franche-Comté, il demeure un an & un jour dans une maiſon main-mortable & s'en retourne à Paris, tous

ſes biens, en quelque endroit qu'ils ſoient ſitués, appartiendront au ſeigneur foncier, en cas que cet homme meure ſans laiſſer de lignée.

On demande à ce propos, comment la Comté de Bourgogne eut le ſobriquet de *franche* avec une telle ſervitude. C'eſt, ſans doute, comme les Grecs donnèrent aux furies le nom d'Euménides, *bons cœurs*.

Mais le plus curieux, le plus conſolant de toute cette juriſprudence, c'eſt que les moines ſont ſeigneurs de la moitié des terres main-mortables.

Si par hazard un prince du ſang, ou un miniſtre d'état, ou un chancelier, ou quelqu'un de leurs ſecrétaires jettait les yeux ſur cet article, il ſerait bon que dans l'occaſion il ſe reſſouvint que le roi de France déclare à la nation, dans ſon ordonnance du 18 Mai 1731, *que les moines & les bénéficiers poſſèdent plus de la moitié des biens de la Franche-Comté.*

Le marquis d'*Argenſon* dans le *Droit public eccléſiaſtique*, auquel il eut la meilleure part, dit qu'en Artois, de dix-huit charrues, les moines en ont treize.

On appelle les moines eux-mêmes *gens de main-morte*, & ils ont des eſclaves. Renvoyons cette poſſeſſion monacale au chapitre des contradictions.

Quand nous avons fait quelques remontrances modeſtes ſur cette étrange tyrannie de gens qui ont juré à DIEU d'être pauvres & humbles, on nous a répondu : Il y a ſix cent ans qu'ils jouiſſent de ce droit ; comment les en dépouiller ? Nous avons repliqué humblement, Il y a trente ou quarante mille ans, plus ou moins, que les fouines ſont en poſſeſſion de manger nos poulets, mais on nous accorde la permiſſion de les détruire quand nous les rencontrons.

NB. C'eſt un péché mortel dans un chartreux de manger une demi-once de mouton, mais il peut en ſûreté de conſcience manger la ſubſtance de toute une famille. J'ai vu les chartreux de mon voiſinage hériter cent mille écus d'un de leurs eſclaves main-mortable, lequel avait fait cette fortune à Francfort par ſon commerce. Il eſt vrai que la famille dépouillée a eu la permiſſion de venir demander l'aumône à la porte du couvent, car il faut tout dire.

Diſons

Diſons donc que les moines ont encor cinquante ou ſoixante mille eſclaves main-mortables dans le royaume des Francs. On n'a pas penſé juſqu'à préſent, à réformer cette juriſprudence chrêtienne qu'on vient d'abolir dans les états du roi de Sardaigne ; mais on y penſera. Attendons ſeulement quelques ſiécles, quand les dettes de l'état ſeront payées.

ESPACE.

QU'eſt-ce que l'eſpace ? *Il n'y a point d'eſpace, point de vide*, diſait Leibnitz, après avoir admis le vide ; mais quand il l'admettait il n'était pas encor brouillé avec *Newton*. Il ne lui diſputait pas encor le calcul des fluxions, dont *Newton* était l'inventeur. Quand leur diſpute eut éclaté, il n'y eut plus de vide, plus d'eſpace pour *Leibnitz*.

Heureuſement, quelque choſe que diſent les philoſophes ſur ces queſtions inſolubles, que l'on ſoit pour *Epicure*, pour *Gaſſendi*, pour *Newton* ou pour *Deſcartes* & *Rohaut*, les règles du mouvement ſeront toûjours les mêmes. Tous les arts mécaniques ſeront exercés ſoit dans l'eſpace pur, ſoit dans l'eſpace matériel.

Que Rohaut vainement ſèche pour concevoir
Comment tout étant plein, tout a pu ſe mouvoir.

Cela n'empêchera pas que nos vaiſſeaux n'aillent aux Indes, & que tous les mouvemens ne s'exécutent avec régularité, tandis que *Rohaut* ſéchera. L'eſpace pur, dites-vous, ne peut être ni matière, ni eſprit. Or il n'y a dans le monde que matière & eſprit, donc il n'y a point d'eſpace.

Eh ! meſſieurs, qui nous a dit qu'il n'y a que matière & eſprit, à nous qui connaiſſons ſi imparfaitement l'un & l'autre ? Voilà une plaiſante déciſion : *Il ne peut être dans la nature que deux choſes, leſquelles nous ne connaiſſons pas.* Du moins *Montezume* raiſonnait plus juſte dans la tragédie anglaiſe de Dryden : *Que venez-vous me dire au nom de l'empereur Charles-Quint ? il n'y a que deux empereurs dans le monde, celui du Pérou & moi.* Montezume parlait de deux choſes qu'il connaiſſait ; mais nous autres

nous parlons de deux choſes dont nous n'avons aucune idée nette.

Nous ſommes de plaiſans atomes. Nous faiſons DIEU un eſprit à la mode du nôtre. Et parce que nous appellons *eſprit* la faculté que l'Etre ſuprême, univerſel, éternel, tout puiſſant nous a donnée de combiner quelques idées dans notre petit cerveau, large de ſix doigts tout-au-plus, nous nous imaginons que DIEU eſt un eſprit de cette même ſorte. (Toûjours DIEU à notre image, bonnes gens!)

Mais s'il y avait des millions d'êtres qui fuſſent toute autre choſe que notre matière, dont nous ne connaiſſons que les apparences, & toute autre choſe que notre eſprit, notre ſouffle idéal, dont nous ne ſavons préciſément rien du tout! & qui poura m'aſſurer que ces millions d'êtres n'exiſtent pas? & qui poura ſoupçonner que DIEU, démontré exiſtant par ſes effets, n'eſt pas infiniment différent de tous ces êtres-là, & que l'eſpace n'eſt pas un de ces êtres?

Nous ſommes bien loin de dire avec *Lucrèce*,

Ergo præter inane & corpora tertia per ſe
Nulla poteſt rerum in numero natura referri.

Hors le corps & le vide il n'eſt rien dans le monde.

Mais oſerons-nous croire avec lui que l'eſpace infini exiſte? A-t-on jamais pu répondre à ſon argument? *Lancez une flèche des bornes du monde, tombera-t-elle dans le rien, dans le néant?*

Clarke, qui parlait au nom de Newton, prétend que l'*eſpace a des propriétés, qu'il eſt étendu, qu'il eſt meſurable, donc il exiſte.* Mais ſi on lui répond qu'on met quelque choſe là où il n'y avait rien, que répliqueront *Newton* & *Clarke?*

Newton regarde l'eſpace comme le *ſenſorium* de DIEU. J'ai cru entendre ce grand mot autrefois, car j'étais jeune; à préſent je ne l'entends pas plus que ſes explications de l'Apocalypſe. L'eſpace *ſenſorium* de DIEU, l'organe intérieur de DIEU; je m'y perds & lui auſſi.

Il crut, au rapport de *Locke*, *a*) qu'on pouvait expliquer la création, en ſuppoſant que DIEU par un acte de ſa volonté &

a) Cette anecdote eſt rapportée par le traducteur de l'*Eſſai ſur l'entendement humain*, tom. IV. pag. 175.

de ſon pouvoir, avait rendu l'eſpace impénétrable. Il eſt triſte qu'un génie tel que *Newton* ait dit des choſes ſi inintelligibles.

E S P R I T.

CE mot n'eſt-il pas une grande preuve de l'imperfection des langages, du chaos où elles ſont encore, & du hazard qui a dirigé preſque toutes nos conceptions ?

Il plut aux Grecs, ainſi qu'à d'autres nations, d'appeller vent, ſouffle, *pneuma*, ce qu'ils entendaient vaguement par reſpiration, vie, ame. Ainſi, ame, & vent étaient en un ſens la même choſe dans l'antiquité. Et ſi nous diſions que l'homme eſt une machine pneumatique, nous ne ferions que traduire les Grecs. Les Latins les imitèrent, & ſe ſervirent du mot *ſpiritus*, eſprit, ſouffle. *Anima*, *ſpiritus*, furent la même choſe.

Le *rouhak* des Phéniciens, &, à ce qu'on prétend, des Caldéens, ſignifiait de même *ſouffle* & *vent*.

Quand on traduiſit la Bible en latin, on employa toûjours indifféremment le mot ſouffle, eſprit, vent, ame. *Spiritus* DEI *ferebatur ſuper aquas*, le vent de DIEU, l'eſprit de DIEU était porté ſur les eaux.

Spiritus vitæ, le ſouffle de la vie, l'ame de la vie.

Inſpiravit in faciem ejus ſpiraculum, ou *ſpiritum vitæ*, & il ſouffla ſur ſa face un ſouffle de vie. Et, ſelon l'hébreu, il ſouffla dans ſes narines un ſouffle, un eſprit de vie.

Hæc cum dixiſſet, inſuſlavit, & dixit eis, accipite ſpiritum ſanctum. Ayant dit cela, il ſouffla ſur eux, & leur dit, Recevez le ſouffle ſaint, l'eſprit ſaint.

Spiritus ubi vult ſpirat, & vocem ejus audis, ſed neſcis unde veniat, l'eſprit, le vent ſouffle où il veut, & vous entendez ſa voix (ſon bruit); mais vous ne ſavez d'où il vient.

Il y a loin de-là à nos brochures du quai des auguſtins & du pont-neuf, intitulées *Eſprit de Marivaux*, *Eſprit de Desfontaines* &c.

Ce que nous entendons communément en français par eſprit, bel eſprit, trait d'eſprit, &c. ſignifie des penſées ingénieuſes. Aucune autre nation n'a fait un tel uſage du mot *ſpiritus*. Les

Latins diſaient *ingenium*, les Grecs *euphuia*, ou bien ils employaient des adjectifs. Les Eſpagnols diſent *agudo*, *agudezza*.

Les Italiens employent communément le terme *ingegno*.

Les Anglais ſe ſervent du mot *wit*, *witty*, dont l'étymologie eſt belle, car ce mot autrefois ſignifiait *ſage*.

Les Allemands diſent *verſtandig*; & quand ils veulent exprimer des penſées ingénieuſes, vives, agréables, ils diſent riche en ſenſations, *ſin reich*. C'eſt de-là que les Anglais, qui ont retenu beaucoup d'expreſſions de l'ancienne langue germanique & françaiſe, diſent *ſenſible man*.

Ainſi preſque tous les mots qui expriment des idées de l'entendement, ſont des métaphores.

L'*ingegno*, l'*ingenium*, eſt tiré de ce qui engendre; l'*agudeſſa* de ce qui eſt pointu, le *ſin reich* des ſenſations, l'eſprit du vent, & le *wit* de la ſageſſe.

En toute langue ce qui répond à eſprit en général eſt de pluſieurs ſortes; & quand vous dites, Cet homme a de l'eſprit, on eſt en droit de vous demander duquel?

Girard, dans ſon livre utile des definitions, intitulé *Synonymes français*, conclut ainſi:

Il faut dans le commerce des dames de l'eſprit, ou du jargon qui en ait l'apparence. (Ce n'eſt pas leur faire honneur, elles méritent mieux.) *L'entendement eſt de miſe avec les politiques & les courtiſans.*

Il me ſemble que l'entendement eſt néceſſaire partout, & qu'il eſt bien extraordinaire de voir un entendement *de miſe*.

Le génie eſt propre avec les gens à projets & à dépenſe.

Ou je me trompe, ou le génie de *Corneille* était fait pour tous les ſpectateurs; le génie de *Boſſuet* pour tous les auditeurs, encor plus que propre avec les gens à dépenſe.

Le mot qui répond à *ſpiritus*, eſprit, vent, ſouffle, donnant néceſſairement à toutes les nations l'idée de l'air, elles ſuppoſèrent toutes que notre faculté de penſer, d'agir, ce qui nous anime, eſt de l'air; & de-là notre ame fut de l'air ſubtil.

De-là les *mânes*, les eſprits, les revenans, les ombres furent compoſés d'air. (Voyez *Ame*.)

De-là nous diſions, il n'y a pas longtems, *Un eſprit lui eſt*

apparu, il a un eſprit familier; il revient des eſprits dans ce château; & la populace le dit encore.

Il n'y a guères que les traductions des livres hébreux en mauvais latin, qui ayent employé le mot de *ſpiritus* en ce ſens.

Manes, umbræ, ſimulacra, ſont les expreſſions de *Cicéron* & de *Virgile*. Les Allemands diſent *geeſt*, les Anglais *ghoſt*, les Eſpagnols *duende, traſgo;* les Italiens ſemblent n'avoir point de terme qui ſignifie *revenant*. Les Français ſeuls ſe ſont ſervis du mot *eſprit*. Le mot propre pour toutes les nations doit être *fantôme, imagination, réverie, ſottiſe, friponnerie*.

SECTION SECONDE.

Bel eſprit, eſprit.

Quand une nation commence à ſortir de la barbarie, elle cherche à montrer ce que nous appellons *de l'eſprit*.

Ainſi aux premières tentatives qu'on fit ſous *François I*, vous voyez dans *Marot* des pointes, des jeux de mots, qui ſeraient aujourd'hui intolérables.

Romorentin ſa perte rememore,
Cognac s'en cogne en ſa poitrine blême;
Anjou fait joug, Angoulême eſt de même.

Ces belles idées ne ſe préſentent pas d'abord pour marquer la douleur des peuples. Il en a coûté à l'imagination pour parvenir à cet excès de ridicule.

On pourait apporter pluſieurs exemples d'un goût ſi dépravé; mais tenons-nous-en à celui-ci qui eſt le plus fort de tous.

Dans la ſeconde époque de l'eſprit humain en France, au tems de *Balzac*, de *Mairet*, de *Rotrou*, de *Corneille*, on applaudiſſait à toute penſée qui ſurprenait par des images nouvelles qu'on appellait *eſprit*. On reçut très bien ces vers de la tragédie de *Pyrame:*

Ah! voici le poignard qui du ſang de ſon maître,
Eſt encor tout ſanglant; il en rougit, le traître.

On trouvait un grand art à donner du ſentiment à ce poignard, à le faire rougir de honte d'être teint du ſang de *Pyrame* autant que du ſang dont il était coloré.

Perſonne ne ſe récria contre *Corneille* quand dans ſa tragédie d'*Andromède*, Phinée dit au ſoleil :

Tu luis, ſoleil, & ta lumière
Semble ſe plaire à m'affliger.
Ah ! mon amour te va bien obliger
A quitter ſoudain ta carrière.
Viens, ſoleil, viens voir la beauté
Dont le divin éclat me dompte,
Et tu fuiras de honte
D'avoir moins de clarté.

Le ſoleil qui fuit parce qu'il eſt moins clair que le viſage d'*Andromède*, vaut bien le poignard qui rougit.

Si de tels efforts d'ineptie trouvaient grace devant un public dont le goût s'eſt formé ſi difficilement, il ne faut pas être ſurpris que des traits d'eſprit qui avaient quelque lueur de beauté ayent longtems ſéduit.

Non-ſeulement on admirait cette traduction de l'eſpagnol ;

Ce ſang qui tout verſé fume encor de courroux
De ſe voir répandu pour d'autres que pour vous.

Non-ſeulement on trouvait une fineſſe très ſpirituelle dans ces vers d'*Hipſipile* à *Médée* dans la *Toiſon d'or* ;

Je n'ai que des attraits & vous avez des charmes.

Mais on ne s'appercevait pas, & peu de connaiſſeurs s'apperçoivent encore, que dans le rôle impoſant de *Cornélie* l'auteur met preſque toûjours de l'eſprit où il falait ſeulement de la douleur. Cette femme dont on vient d'aſſaſſiner le mari, commence ſon diſcours étudié à *Céſar*, par un *car* :

Céſar, car le deſtin que dans tes fers je brave,
M'a fait ta priſonnière & non pas ton eſclave ;

Et tu ne prétends pas qu'il m'abaiſſe le cœur
Juſqu'à te rendre hommage & te nommer ſeigneur.

Elle s'interrompt ainſi dès le premier mot, pour dire une choſe recherchée & fauſſe. Jamais une citoyenne Romaine ne fut eſclave d'un citoyen Romain ; jamais un Romain ne fut appellé *ſeigneur* ; & ce mot *ſeigneur* n'eſt parmi nous qu'un terme d'honneur & de rempliſſage uſité au théatre.

Fille de Scipion, & pour dire encor plus,
Romaine, mon courage eſt encor au-deſſus.

Outre le défaut ſi commun à tous les héros de *Corneille* ; de s'annoncer ainſi eux-mêmes, de dire, Je ſuis grand, j'ai du courage, admirez-moi, il y a ici une affectation bien condamnable de parler de ſa naiſſance quand la tête de *Pompée* vient d'être préſentée à *Céſar*. Ce n'eſt point ainſi qu'une affliction véritable s'exprime. La douleur ne cherche point à dire *encor plus*. Et ce qu'il y a de pis, c'eſt qu'en voulant dire encor plus, elle dit beaucoup moins. Etre Romaine eſt ſans doute moins que d'être fille de *Scipion* & femme de *Pompée*. L'infame *Septime* aſſaſſin de *Pompée*, était Romain comme elle. Mille Romains étaient des hommes très médiocres ; mais être femme & fille du plus grand des Romains, c'était là une vraie ſupériorité. Il y a donc dans ce diſcours de l'eſprit faux & déplacé, ainſi qu'une grandeur fauſſe & déplacée.

Enſuite elle dit après *Lucain*, qu'elle doit rougir d'être en vie.

Je dois rougir *pourtant* après un tel malheur,
De n'avoir pu mourir d'un excès de douleur.

Lucain après le beau ſiécle d'*Auguſte*, cherchait de l'eſprit, parce que la décadence commençait ; & dans le ſiécle de *Louis XIV* on commença par vouloir étaler de l'eſprit, parce que le bon goût n'était pas encor entiérement formé comme il le fut depuis.

Céſar, de ta victoire écoute moins le bruit,
Elle n'eſt que l'effet du malheur qui me ſuit.

Quel mauvais artifice, quelle idée fauſſe autant qu'imprudente! *Céſar* ne doit point, ſelon elle, écouter *le bruit* de ſa victoire. Il n'a vaincu à Pharſale que parce que *Pompée* a épouſé *Cornélie!* Que de peine pour dire ce qui n'eſt ni vrai, ni vraiſemblable, ni convenable, ni touchant!

Deux fois du monde entier j'ai cauſé la diſgrace.

C'eſt le *bis nocui mundo* de Lucain. Ce vers préſente une très grande idée. Elle doit ſurprendre, il n'y manque que la vérité. Mais il faut bien remarquer que ſi ce vers avait ſeulement une faible lueur de vraiſemblance, & s'il était échappé aux emportemens de la douleur il ſerait admirable; il aurait alors toute la vérité, toute la beauté de la convenance théatrale.

Heureuſe en mes malheurs ſi ce triſte hyménée
Pour le bonheur du monde à Rome m'eût donnée,
Et ſi j'euſſe avec moi porté dans ta maiſon
D'un aſtre envenimé l'invincible poiſon;
Car enfin n'attends pas que j'abaiſſe ma haine;
Je te l'ai déja dit, Céſar, je ſuis Romaine;
Et quoi que ta captive, un cœur tel que le mien,
De peur de s'oublier ne te demande rien.

C'eſt encor du *Lucain;* elle ſouhaite dans la *Pharſale* d'avoir épouſé *Céſar*, & de n'avoir eu à ſe louer d'aucun de ſes maris.

Atque utinam in thalamis inviſi Cæſaris eſſem
Infelix conjux & nulli læta marito.

Ce ſentiment n'eſt point dans la nature; il eſt à la fois giganteſque & puérile; mais du moins ce n'eſt pas à *Céſar* que *Cornélie* parle ainſi dans *Lucain.* Corneille au contraire fait parler *Cornélie* à *Céſar* même; il lui fait dire qu'elle ſouhaite d'être ſa femme, pour porter dans ſa maiſon le *poiſon invincible d'un aſtre envenimé;* car, ajoute-t-elle, ma haine ne peut s'abaiſſer, & je t'ai déja dit que je ſuis Romaine, & je ne te demande rien. Voilà un ſingulier raiſonnement; je voudrais t'avoir épouſé pour te faire mourir, car je ne te demande rien.

Ajoutons

Ajoutons encor que cette veuve accable *Céſar* d'injures dans le moment où *Céſar* vient de pleurer la mort de *Pompée*, & qu'il a promis de la venger.

Il eſt certain que ſi l'auteur n'avait pas voulu donner de l'eſprit à *Cornélie*, il ne ſerait pas tombé dans ces défauts qui ſe font ſentir aujourd'hui après avoir été applaudis ſi longtems. Les actrices ne peuvent plus guères les pallier par une fierté étudiée & des éclats de voix ſéducteurs.

Pour mieux connaître combien l'eſprit ſeul eſt au-deſſous des ſentimens naturels, comparez *Cornélie* avec elle-même, quand elle dit des choſes toutes contraires dans la même tirade;

Encor ai-je ſujet de rendre grace aux Dieux
De ce qu'en arrivant je te trouve en ces lieux,
Que Céſar y commande & non pas Ptolomée.
Hélas! & ſous quel aſtre, ô ciel! m'as-tu formée!
Si je leur dois des vœux de ce qu'ils ont permis
Que je rencontre ici mes plus grands ennemis,
Et tombe entre leurs mains plutôt qu'aux mains d'un prince,
Qui doit à mon époux ſon tróne & ſa province.

Paſſons ſur la petite faute de ſtile, & conſidérons combien ce diſcours eſt décent & douloureux; il va au cœur, tout le reſte éblouit l'eſprit un moment & enſuite le révolte.

Ces vers naturels charment tous les ſpectateurs;

O vous! à ma douleur, objet terrible & tendre,
Eternel entretien de haine & de pitié,
Reſtes du grand Pompée écoutez ſa moitié, &c.

C'eſt par ces comparaiſons qu'on ſe forme le goût, & qu'on s'accoutume à ne rien aimer que le vrai mis à ſa place. (Voyez *Goût.*)

Cléopatre dans la même tragédie s'exprime ainſi à ſa confidente *Charmion*:

Apprends qu'une princeſſe aimant ſa renommée,
Quand elle dit qu'elle aime eſt ſûre d'être aimée;

Et que les plus beaux feux dont ſon cœur ſoit épris
Ne ſauraient l'expoſer aux hontes d'un mépris.

Charmion pouvait lui répondre ; Madame, je n'entends pas ce que c'eſt que les plus beaux feux d'une princeſſe qui n'oſeraient l'expoſer à des hontes. Et à l'égard des princeſſes qui ne diſent qu'elles aiment que quand elles ſont ſûres d'être aimées, je fais toûjours le rôle de confidente à la comédie, & vingt princeſſes m'ont avoué leurs beaux feux ſans être ſûres de rien, & principalement l'infante du *Cid*.

Allons plus loin. *Céſar*, *Céſar* lui-même, ne parle à *Cléopatre* que pour montrer de l'eſprit alambiqué :

Mais, ô Dieux ! ce moment que je vous ai quittée
D'un trouble bien plus grand a mon ame agitée,
Et ces ſoins importans qui m'arrachaient à vous
Contre ma grandeur même allumaient mon courroux ;
Je lui voulais du mal de m'être ſi contraire.
Mais je lui pardonnais au ſimple ſouvenir
Du bonheur qu'à ma flamme elle fait obtenir,
C'eſt elle dont je tiens cette haute eſpérance
Qui flatte mes déſirs d'une illuſtre apparence.
C'était pour acquérir un droit ſi précieux
Que combattait partout mon bras ambitieux.
Et dans Pharſale même il a tiré l'épée
Plus pour le conſerver que pour vaincre Pompée.

Voilà donc *Céſar* qui veut du mal à ſa grandeur de l'avoir éloigné un moment de *Cléopatre*, mais qui pardonne à ſa grandeur en ſe ſouvenant que cette grandeur lui a fait obtenir le bonheur de ſa flamme. Il tient la haute eſpérance d'une illuſtre apparence ; & ce n'eſt que pour acquérir le droit précieux de cette illuſtre apparence que ſon bras ambitieux a donné la bataille de Pharſale.

On dit que cette ſorte d'eſprit, qui n'eſt, il faut le dire, que du galimatias, était alors l'eſprit du tems. C'eſt cet abus intolérable que *Molière* proſcrivit dans ſes *Précieuſes ridicules*.

Ce ſont ces défauts trop fréquens dans *Corneille* que La

Bruière déſigna en diſant, a) *J'ai cru dans ma première jeuneſſe que ces endroits étaient clairs, intelligibles pour les acteurs, pour le parterre & l'amphithéatre, que leurs auteurs s'entendaient eux-mêmes, & que j'avais tort de n'y rien comprendre. Je ſuis détrompé.*

Nous avons relevé ailleurs l'affectation ſingulière où eſt tombé *La Motte* dans ſon abrégé de l'*Iliade*, en faiſant parler avec eſprit toute l'armée des Grecs à la fois :

Tout le camp s'écria dans une joie extrême,
Que ne vaincra-t-il point, il s'eſt vaincu lui-même !

C'eſt-là un trait d'eſprit, une eſpèce de pointe & de jeu de mots. Car s'enſuit-il de ce qu'un homme a dompté ſa colère qu'il ſera vainqueur dans le combat ? Et comment cent mille hommes peuvent-ils dans un même inſtant s'accorder à dire un rébus ? ou, ſi l'on veut, un bon mot ?

SECTION TROISIÉME.

En Angleterre, pour exprimer qu'un homme a beaucoup d'eſprit, on dit qu'il a de grandes parties, *great parts*. D'où cette manière de parler qui étonne aujourd'hui les Français, peut-elle venir ? d'eux-mêmes. Autrefois nous nous ſervions de ce mot *parties* très communément dans ce ſens-là. *Clélie*, *Caſſandre*, nos autres anciens romans ne parlent que des parties de leurs héros & de leurs héroïnes, & ces parties ſont leur eſprit. On ne pouvait mieux s'exprimer. En effet, qui peut avoir tout ? Chacun de nous n'a que ſa petite portion d'intelligence, de mémoire, de ſagacité, de profondeur d'idées, d'étendue, de vivacité, de fineſſe. Le mot de *parties* eſt le plus convenable pour des êtres auſſi faibles que l'homme. Les Français ont laiſſé échapper de leurs dictionnaires une expreſſion dont les Anglais ſe ſont ſaiſis. Les Anglais ſe ſont enrichis plus d'une fois à nos dépens.

Pluſieurs écrivains philoſophes ſe ſont étonnés de ce que tout le monde prétendant à l'eſprit, perſonne n'oſe ſe vanter d'en avoir.

a) *Caractères* de *La Bruière*, chap. des ouvrages de l'eſprit.

L'envie, a-t-on dit, *permet à chacun d'être le panégyriſte de ſa probité & non de ſon eſprit.* L'envie permet qu'on faſſe l'apologie de ſa probité, non de ſon eſprit, pourquoi ? c'eſt qu'il eſt très néceſſaire de paſſer pour homme de bien, & point du tout d'avoir la réputation d'homme d'eſprit.

On a ému la queſtion ſi tous les hommes ſont nés avec le même eſprit, les mêmes diſpoſitions pour les ſciences, & que tout dépend de leur éducation & des circonſtances où ils ſe trouvent. Un philoſophe qui avait droit de ſe croire né avec quelque ſupériorité, prétendit que les eſprits ſont égaux ; cependant on a toûjours vu le contraire. De quatre cent enfans élevés enſemble ſous les mêmes maîtres, dans la même diſcipline, à peine y en a-t-il cinq ou ſix qui faſſent des progrès bien marqués. Le grand nombre eſt toûjours des médiocres, & parmi ces médiocres il y a des nuances ; en un mot les eſprits diffèrent plus que les viſages.

ESPRIT FAUX.

Il y a malheureuſement bien des manières d'avoir l'eſprit faux. 1°. De ne pas exprimer ſi le principe eſt vrai lors-même qu'on en déduit des conſéquences juſtes, & cette manière eſt commune. (Voyez *Conſéquences.*)

2°. De tirer des conſéquences fauſſes d'un principe reconnu pour vrai. Par exemple, un domeſtique eſt interrogé ſi ſon maître eſt dans ſa chambre, par des gens qu'il ſoupçonne d'en vouloir à ſa vie ; s'il était aſſez ſot pour leur dire la vérité ſous prétexte qu'il ne faut pas mentir, il eſt clair qu'il aurait tiré une conſéquence abſurde d'un principe très vrai.

Un juge qui condamnerait un homme qui a tué ſon aſſaſſin parce que l'homicide eſt défendu, ſerait auſſi inique que mauvais raiſonneur.

De pareils cas ſe ſubdiviſent en mille nuances différentes. Le bon eſprit, l'eſprit juſte eſt celui qui les démêle ; de-là vient qu'on a vu tant de jugemens iniques ; non que le cœur des juges fût méchant, mais parce qu'ils n'étaient pas aſſez éclairés.

ESSÉNIENS.

PLus une nation eſt ſuperſtitieuſe & barbare, obſtinée à la guerre malgré ſes défaites, partagée en factions, flottante entre la royauté & le ſacerdoce, enyvrée de fanatiſme, plus il ſe trouve chez un tel peuple un nombre de citoyens qui s'uniſſent pour vivre en paix.

Il arrive qu'en tems de peſte un petit canton s'interdit la communication avec les grandes villes. Il ſe préſerve de la contagion qui régne ; mais il reſte en proie aux autres maladies.

Tels on a vu les gymnoſophiſtes aux Indes ; telles furent quelques ſectes de philoſophes chez les Grecs ; tels les pythagoriciens en Italie & en Grèce, & les thérapeutes en Egypte ; tels ſont aujourd'hui les primitifs nommés *quakers*, & les *dunkards* en Penſilvanie ; & tels furent à-peu-près les premiers chrêtiens qui vécurent enſemble loin des villes.

Aucune de ces ſociétés ne connut cette effrayante coutume de ſe lier par ſerment au genre de vie qu'elles embraſſaient ; de ſe donner des chaînes perpétuelles, de ſe dépouiller religieuſement de la nature humaine dont le premier caractère eſt la liberté ; de faire enfin ce que nous appellons des *vœux*. Ce fut *St. Baſile* qui le premier imagina ces vœux, ce ſerment de l'eſclavage. Il introduiſit un nouveau fléau ſur la terre, & il tourna en poiſon ce qui avait été inventé comme remède.

Il y avait en Syrie des ſociétés toutes ſemblables à celles des eſſéniens. C'eſt le Juif *Philon* qui nous le dit (dans le *Traité de la liberté des gens de bien.*) La Syrie fut toûjours ſuperſtitieuſe & factieuſe, toûjours opprimée par des tyrans. Les ſucceſſeurs d'*Alexandre* en firent un théatre d'horreurs. Il n'eſt pas étonnant que parmi tant d'infortunés, quelques-uns plus humains & plus ſages que les autres, ſe ſoient éloignés du commerce des grandes villes, pour vivre en commun dans une honnête pauvreté, loin des yeux de la tyrannie.

On ſe réfugia dans de ſemblables aſyles en Egypte pendant les guerres civiles des derniers *Ptolomées* ; & lorſque les armées romaines ſubjuguèrent l'Egypte, les thérapeutes s'établirent dans un déſert auprès du lac Mœris.

Il paraît très probable qu'il y eut des thérapeutes Grecs, Egyptiens & Juifs. *Philon*, *a*) après avoir loué *Anaxagore*, *Démocrite* & les autres philoſophes qui embraſſèrent ce genre de vie, s'exprime ainſi.

» On trouve de pareilles ſociétés en pluſieurs pays ; la Grèce » & d'autres contrées jouiſſent de cette conſolation : elle eſt » très commune en Egypte dans chaque nôme, & ſurtout » dans celui d'Alexandrie. Les plus gens de bien, les plus » auſtères ſe ſont retirés au-deſſus du lac Mœris dans un lieu » déſert, mais commode, qui forme une pente douce. L'air y » eſt très ſain ; les bourgades aſſez nombreuſes dans le voiſi- » nage du déſert, &c. «

Voilà donc par-tout des ſociétés qui ont tâché d'échapper aux troubles, aux factions, à l'inſolence, à la rapacité des oppreſſeurs. Toutes, ſans exception, eurent la guerre en horreur ; ils la regardèrent préciſément du même œil que nous voyons le vol & l'aſſaſſinat ſur les grands chemins.

Tels furent à-peu-près les gens de lettres qui s'aſſemblèrent en France, & qui fondèrent l'académie. Ils échappaient aux factions & aux cruautés qui déſolaient le règne de *Louis XIII.* Tels furent ceux qui fondèrent la ſociété royale de Londres, pendant que les fous barbares nommés *puritains* & *épiſcopaux*, s'égorgeaient pour quelques paſſages de trois ou quatre vieux livres inintelligibles.

Quelques ſavans ont cru que JESUS-CHRIST qui daigna paraître quelque tems dans le petit pays de Capharnaüm, dans Nazareth & dans quelques autres bourgades de la Paleſtine, était un de ces eſſéniens qui fuyaient le tumulte des affaires, & qui cultivaient en paix la vertu. Mais ni dans les quatre Evangiles reçus, ni dans les apocryphes, ni dans les *Actes des apôtres*, ni dans leurs lettres, on ne lit le nom d'*eſſénien*.

Quoique le nom ne s'y trouve pas, la reſſemblance s'y trouve en pluſieurs points, confraternité, biens en commun, vie auſtère, travail des mains, détachement des richeſſes & des honneurs, & ſurtout horreur pour la guerre. Cet éloignement eſt ſi grand, que JESUS-CHRIST commande de tendre l'autre joue

a) *Philon*, de la vie contemplative.

quand on vous donne un ſoufflet, & de donner votre tunique quand on vous vole votre manteau. C'eſt ſur ce principe que les chrêtiens ſe conduiſirent pendant près de deux ſiécles, ſans autels, ſans temples, ſans magiſtratures, tous exerçant des métiers, tous menant une vie cachée & paiſible.

Leurs premiers écrits atteſtent qu'il ne leur était pas permis de porter les armes. Ils reſſemblaient en cela parfaitement à nos Penſilvains, à nos anabatiſtes, à nos memnoniſtes d'aujourd'hui, qui ſe piquent de ſuivre l'Evangile à la lettre. Car quoi qu'il y ait dans l'Evangile pluſieurs paſſages qui étant mal entendus, peuvent inſpirer la violence, comme les marchands chaſſés à coups de fouet hors des parvis du temple, le *contrainles d'entrer*, les cachots dans leſquels on précipite ceux qui n'ont pas fait profiter l'argent du maître à cinq pour un, ceux qui viennent au feſtin ſans avoir la robe nuptiale; quoique, dis-je, toutes ces maximes y ſemblent contraires à l'eſprit pacifique, cependant, il y en a tant d'autres qui ordonnent de ſouffrir au-lieu de combattre, qu'il n'eſt pas étonnant que les chrêtiens ayent eu la guerre en exécration pendant environ deux cent ans.

Voilà ſur quoi ſe fonde la nombreuſe & reſpectable ſociété des Penſilvains, ainſi que les petites ſectes qui l'imitent. Quand je les appelle *reſpectables*, ce n'eſt pas par leur averſion pour la ſplendeur de l'égliſe catholique. Je plains ſans doute, comme je le dois, leurs erreurs. C'eſt leur vertu, c'eſt leur modeſtie, c'eſt leur eſprit de paix que je reſpecte.

Le grand philoſophe *Bayle* n'a-t-il donc pas eu raiſon de dire qu'un chrêtien des premiers tems ſerait un très mauvais ſoldat, ou qu'un ſoldat ſerait un très mauvais chrêtien?

Ce dilemme paraît ſans replique; & c'eſt, ce me ſemble, la différence entre l'ancien chriſtianiſme & l'ancien judaïſme.

La loi des premiers Juifs dit expreſſément, Dès que vous ſerez entrés dans le pays dont vous devez vous emparer, mettez tout à feu & à ſang, égorgez ſans pitié vieillards, femmes, enfans à la mammelle, tuez juſqu'aux animaux, ſaccagez tout, brûlez tout, c'eſt votre DIEU qui vous l'ordonne. Ce catéchiſme n'eſt pas annoncé une fois, mais vingt; & il eſt toûjours ſuivi.

Digitized by Google

Mahomet perſécuté par les Mecquois ſe défend en brave homme. Il contraint ſes perſécuteurs vaincus à ſe mettre à ſes pieds, à devenir ſes proſélytes ; il établit ſa religion par la parole & par l'épée.

Jesus, placé entre les tems de *Moïſe* & de *Mahomet* dans un coin de la Galilée, prêche le pardon des injures, la patience, la douceur, la ſouffrance, meurt du dernier ſupplice, & veut que ſes premiers diſciples meurent ainſi.

Je demande en bonne foi ſi *St. Barthelemi*, *St. André*, *St. Matthieu*, *St. Barnabé* auraient été reçus parmi les cuiraſſiers de l'empereur, ou dans les trabans de *Charles XII ? St. Pierre* même, quoiqu'il ait coupé l'oreille à *Malchus*, aurait-il été propre à faire un bon chef de file ? Peut-être *St. Paul* accoutumé d'abord au carnage, & ayant eu le malheur d'être un perſécuteur ſanguinaire, eſt le ſeul qui aurait pu devenir guerrier. L'impétuoſité de ſon tempérament & la chaleur de ſon imagination en auraient pu faire un capitaine redoutable. Mais malgré ces qualités il ne chercha point à ſe venger de *Gamaliel* par les armes. Il ne fit point comme les *Juda*, les *Theudas*, les *Barcokebas* qui levèrent des troupes ; il ſuivit les préceptes de Jesus, il ſouffrit, & même il eut, à ce qu'on prétend, la tête tranchée.

Faire une armée de chrêtiens était donc, dans les premiers tems, une contradiction dans les termes.

Il eſt clair que les chrêtiens n'entrèrent dans les troupes de l'empire que quand l'eſprit qui les animait, fut changé. Ils avaient dans les deux premiers ſiécles de l'horreur pour les temples, les autels, les cierges, l'encens, l'eau luſtrale ; *Porphire* les comparait aux renards qui diſent, *ils ſont trop verds*. Si vous pouviez avoir, diſait-il, de beaux temples brillans d'or avec de groſſes rentes pour les deſſervans, vous aimeriez les temples paſſionnément. Ils ſe donnèrent enſuite tout ce qu'ils avaient abhorré. C'eſt ainſi qu'ayant déteſté le métier des armes, ils allèrent enfin à la guerre. Les chrêtiens dès le tems de *Dioclétien*, furent auſſi différens des chrêtiens du tems des apôtres, que nous ſommes différens des chrêtiens du troiſiéme ſiécle.

Je ne conçois pas comment un eſprit auſſi éclairé & auſſi hardi que celui de *Monteſquieu*, a pu condamner ſévérement un autre

autre génie bien plus méthodique que le ſien, & combattre cette vérité annoncée par Bayle, c) *qu'une ſociété de vrais chrétiens pourait vivre heureuſement enſemble, mais qu'elle ſe défendrait mal contre les attaques d'un ennemi.*

» Ce ſeraient, dit *Monteſquieu*, des citoyens infiniment éclai-
» rés ſur leurs devoirs, & qui auraient un très grand zèle pour
» les remplir. Ils ſentiraient très bien les droits de la défenſe
» naturelle. Plus ils croiraient devoir à la religion, plus ils pen-
» ſeraient devoir à la patrie. Les principes du chriſtianiſme bien
» gravés dans le cœur ſeraient infiniment plus forts que ce faux
» honneur des monarchies, ces vertus humaines des républi-
» ques, & cette crainte ſervile des états deſpotiques.

Aſſurément l'auteur de l'*Eſprit des loix* ne ſongeait pas aux paroles de l'Evangile quand il dit, que les vrais chrêtiens ſentiraient très bien les droits de la défenſe naturelle. Il ne ſe ſouvenait pas de l'ordre de donner ſa tunique quand on vous vole le manteau, & de tendre l'autre joue quand on a reçu un ſoufflet. Voilà les principes de la défenſe naturelle très clairement anéantis. Ceux que nous appellons *quakers* ont toûjours refuſé de combattre; mais ils auraient été écraſés dans la guerre de 1756 s'ils n'avaient pas été ſecourus & forcés à ſe laiſſer ſecourir par les autres Anglais. (Voyez l'article *Primitive égliſe.*)

N'eſt-il pas indubitable que ceux qui penſeraient en tout comme des martyrs, ſe battraient fort mal contre des grenadiers ? Toutes les paroles de ce chapitre de l'*Eſprit des loix*, me paraiſſent fauſſes. *Les principes du chriſtianiſme bien gravés dans le cœur ſeraient infiniment plus forts*, &c. Oui, plus forts pour les empêcher de manier l'épée, pour les faire trembler de répandre le ſang de leur prochain, pour leur faire regarder la vie comme un fardeau dont le ſouverain bonheur eſt d'être déchargé.

On les enverrait, dit Bayle, *comme les brebis au milieu des loups, ſi on les faiſait aller repouſſer de vieux corps d'infanterie, ou charger des régimens de cuiraſſiers.*

Bayle avait très grande raiſon. *Monteſquieu* ne s'eſt pas ap-

c) *Continuation des penſées diverſes*, article CXXIV.

perçu qu'en le refutant, il ne voyait que les chrêtiens mercenaires & ſanguinaires d'aujourd'hui, & non pas des premiers chrêtiens. Il ſemble qu'il ait voulu prévenir les injuſtes accuſations qu'il a eſſuyé des fanatiques, en leur ſacrifiant *Bayle*; & il n'y a rien gagné. Ce ſont deux grands-hommes qui paraiſſent d'avis différent, & qui auraient eu toûjours le même s'ils avaient été également libres.

Le faux honneur des monarchies, les vertus humaines des républiques, la crainte ſervile des états deſpotiques. Rien de tout cela ne fait les ſoldats, comme le prétend l'*Eſprit des loix.* Quand nous levons un régiment dont le quart déſerte au bout de quinze jours, il n'y a pas un ſeul des enrôlés qui penſe à l'honneur de la monarchie; ils ne ſavent ce que c'eſt. Les troupes mercenaires de la république de Veniſe connaiſſent leur paye, & non la vertu républicaine, de laquelle on ne parle jamais dans la place St. Marc. Je ne crois pas en un mot qu'il y ait un ſeul homme ſur la terre qui s'enrôle dans un régiment par vertu.

Ce n'eſt point non plus par une crainte ſervile que les Turcs & les Ruſſes ſe battent avec un acharnement & une fureur de lions & de tigres; on n'a point ainſi du courage par crainte. Ce n'eſt pas non plus par dévotion que les Ruſſes ont battu les armées de *Mouſtapha.* Il ſerait à déſirer, ce me ſemble, qu'un homme ſi ingénieux eût plus cherché à faire connaître le vrai, qu'à montrer ſon eſprit. Il faut s'oublier entiérement quand on veut inſtruire les hommes, & n'avoir en vue que la vérité.

ÉTERNITÉ.

J'Admirais dans ma jeuneſſe tous les raiſonnemens de *Samuel Clarke*; j'aimais ſa perſonne quoi qu'il fût un arien déterminé ainſi que *Newton*, & j'aime encor ſa mémoire parce qu'il était bon homme; mais le cachet de ſes idées qu'il avait mis ſur ma cervelle encor molle, s'effaça quand cette cervelle ſe fut un peu fortifiée. Je trouvai, par exemple, qu'il avait auſſi mal combattu l'éternité du monde qu'il avait mal établi la réalité de l'eſpace infini.

Digitized by Google

J'ai tant de reſpect pour la Genèſe & pour l'égliſe qui l'adopte, que je la regarde comme la ſeule preuve de la création du monde depuis cinq mille ſept cent dix-huit ans, ſelon le comput des Latins, & de ſept mille deux cent ſoixante & dix-huit ans ſelon les Grecs.

Toute l'antiquité crut au moins la matière éternelle; & les plus grands philoſophes attribuèrent auſſi l'éternité à l'ordre de l'univers.

Ils ſe ſont tous trompés, comme on ſait; mais on peut croire ſans blaſphême que l'Eternel formateur de toutes choſes fit d'autres mondes que le nôtre.

Voici ce que dit ſur ces mondes & ſur cette éternité un auteur inconnu dans une petite feuille, qui peut aiſément ſe perdre, & qu'il eſt peut-être bon de conſerver.

Foliis tantum ne carmina manda.

S'il y a dans cet écrit quelques propoſitions téméraires, la petite ſociété qui travaille à la rédaction du recueil, les déſavoue de tout ſon cœur.

Mes compagnons, mes frères, hommes qui poſſédez l'intelligence, cette émanation de DIEU *même, adorez avec moi ce* DIEU *qui vous l'a donnée, ce* Li, *ce* Chang-ti, *ce* Tien, *que les Seres, les antiques habitans du Catai adorent depuis cinq mille ans, ſelon leurs annales publiques; annales qu'aucun tribunal de lettrés n'a jamais révoquées en doute, & qui ne ſont combattues chez les peuples occidentaux que par des ignorans inſenſés, qui meſurent le reſte de la terre & les tems antiques par la petite meſure de leur province, ſortie à peine de la barbarie.*

Adorons cet Etre des êtres que les peuples du Gange policés avant les Seres reconnaiſſaient dans des tems encor plus reculés, ſous le nom de Birmah *père de* Brama *& de toutes choſes, & qui fut invoqué ſans doute dans les révolutions innombrables qui ont changé ſi ſouvent la face de notre globe.*

Adorons ce grand Etre nommé Oromaze *chez les anciens Perſes. Adorons ce* Démiourgos *que Platon célébra chez les Grecs, ce* DIEU très bon & très grand, optimum maximum, *qui n'était point appellé d'un autre nom chez les Romains, lorſ.*

que dans le ſénat ils dictaient des loix aux trois quarts de la terre alors connue.

C'eſt lui qui de toute éternité arrangea la matière dans l'immenſité de l'eſpace. Il dit, & tout exiſta ; mais il le dit avant les tems ; il eſt l'Etre néceſſaire : donc il fut toûjours. Il eſt l'Etre agiſſant, donc il a toûjours agi : ſans quoi il n'aurait été dans une éternité paſſée que l'être inutile. Il n'a pas fait l'univers dans peu de jours ; car alors il ne ſerait que l'être capricieux.

Ce n'eſt ni depuis ſix mille ans, ni depuis cent mille, que ſes créatures lui dûrent leurs hommages ; c'eſt de toute éternité. Quel reſſerrement d'eſprit, quelle abſurde groſſiéreté ! de dire le chaos était éternel, & l'ordre n'eſt que d'hier. Non, l'ordre fut toûjours parce que l'Etre néceſſaire auteur de l'ordre fut toûjours.

C'eſt ainſi que penſait le grand St. Thomas *dans la* Somme de la foi catholique, lib. II. capite III. » DIEU *a eu la volonté* » *pendant toute l'éternité, ou de produire l'univers, ou de ne le* » *pas produire ; or il eſt manifeſte qu'il a eu la volonté de le* » *produire ; donc il l'a produit de toute éternité, l'effet ſuivant* » *toûjours la puiſſance d'un agent qui agit par volonté.* «

A ces paroles ſenſées qu'on eſt bien étonné de trouver dans St. Thomas, *j'ajoute, qu'un effet d'une cauſe éternelle & néceſſaire, doit être éternel & néceſſaire comme elle.*

DIEU *n'a pas abandonné la matière à des atomes qui ont eu ſans ceſſe un mouvement de déclinaiſon ainſi que l'a chanté* Lucrèce, *grand peintre à la vérité des choſes communes qu'il eſt aiſé de peindre, mais phyſicien de la plus complette ignorance.*

Cet Etre ſuprême n'a pas pris des cubes, des petits dés *pour en former la terre, les planètes, la lumière, la matière magnétique, comme l'a imaginé le chimérique* Deſcartes, *dans ſon roman, appellé* philoſophie.

Mais il a voulu que toute matière gravitât invinciblement vers un centre en raiſon directe de ſa maſſe, & en raiſon inverſe du quarré de ſa diſtance à ce centre ; il a ordonné que ce centre de notre petit monde fût dans le ſoleil, & que toutes nos planètes tournaſſent autour de lui, de façon que les cubes de leurs diſtances ſeraient toûjours comme les quarrés de leurs révolutions. Jupiter & Saturne obſervent ces loix en parcourant leurs orbites ; & les

*ſatellites de Saturne & de Jupiter obéiſſent à ces loix avec la même exactitude. Ces divins théorêmes réduits en pratique à la naiſſance éternelle des mondes, n'ont été découverts que de nos jours ; mais ils ſont aujourd'hui auſſi connus que les premières propoſitions d'*Euclide.

On ſait que tout eſt uniforme dans l'étendue des cieux ; mille milliards de ſoleils qui la rempliſſent, ne ſont qu'une faible expreſſion de l'immenſité de l'exiſtence. Tous jettent de leur ſein les mêmes torrens de lumière qui partent de notre ſoleil ; & des mondes innombrables s'éclairent les uns les autres. On en compte juſqu'à deux mille dans une ſeule partie de la conſtellation d'Orion. Cette longue & large bande de points blancs qu'on remarque dans l'eſpace, & que la fabuleuſe Grèce nommait la voie lactée, *en imaginant qu'un enfant nommé* Jupiter, *Dieu de l'univers, avait laiſſé répandre un peu de lait en tettant ſa nourrice ; cette voie lactée, dis-je, eſt une foule de ſoleils dont chacun a ſes mondes planétaires roulans autour de lui. Et à travers cette longue traînée de ſoleils & de mondes on voit des eſpaces dans leſquels on diſtingue encor des mondes plus éloignés, ſurmontés d'autres eſpaces & d'autres mondes.*

J'ai lu dans un poëme épique ces vers qui expriment ce que j'ai voulu dire ;

Au-delà de leurs cours & loin de cet eſpace ;
Où la matière nage & que Dieu ſeul embraſſe,
Sont des ſoleils ſans nombre & des mondes ſans fin ;
Dans cet abîme immenſe il leur ouvre un chemin.
Par-delà tous ces cieux le Dieu des cieux réſide.

J'aurais mieux aimé que l'auteur eût dit :

Dans ces cieux infinis le Dieu des cieux réſide.

Car la force, la vertu puiſſante qui les dirige & qui les anime, doivent être partout ; ainſi que la gravitation eſt dans toutes les parties de la matière, ainſi que la force motrice eſt dans toute la ſubſtance du corps en mouvement.

Quoi ! la force active ſerait en tous lieux, & le grand Etre ne ſerait pas en tous lieux !

Virgile *a dit :*

Mens agitat molem & magno ſe corpore miſcet.

Caton *a dit :*

Jupiter eſt quodcumque vides quocumque moveris.

St. Paul *a dit :*

In Deo vivimus movemur & ſumus.

Tout ſe meut, tout reſpire & tout exiſte en Dieu.

Nous avons eu la baſſeſſe d'en faire un roi qui a des courtiſans dans ſon cabinet, & des huiſſiers dans ſon antichambre. On chante dans quelques temples gothiques ces vers nouveaux

Illic ſecum habitans in penetralibus
Se rex ipſe ſuo contuitu beat.

Dans ſon appartement ce monarque ſuprême
Se voit avec plaiſir & vit avec lui-même.

C'eſt au fond peindre DIEU *comme un ſat qui ſe regarde au miroir & qui ſe complait dans ſa figure ; c'eſt bien alors que l'homme a fait* DIEU *à ſon image.*

Penſons donc comme Platon, Virgile, Caton, St. Paul, St. Thomas, *ſur ce grand ſujet, & non comme l'auteur de cette hymne. Ne ceſſons de répéter que l'intelligence infinie de l'Etre néceſſaire, de l'Etre formateur, produit tout, remplit tout, vivifie tout de toute éternité. Il nous faut à nous, ombres paſſagères, à nous atomes d'un moment, à nous atomes penſans, il nous faut une portion d'intelligence bien rare, bien exercée pour comprendre ſeulement une petite partie de ſes mathématiques éternelles.*

Par quelles loix la terre a-t-elle un mouvement périodique de vingt-ſept mille neuf cent vingt années outre ſon cours dans ſon orbite & ſa rotation ſur elle-même ? comment l'aſtre de nos nuits ſe balance-t-il, & pourquoi la terre & lui changent-ils continuellement pendant dix-neuf années la place où leurs orbites doivent

Digitized by Google

ſe rencontrer ? Le nombre des hommes qui s'élèvent à ces connaiſſances divines, n'eſt pas une unité ſur un million dans le genre-humain : tandis que preſque tous les hommes courbés vers la fange de la terre, ou conſument leur vie dans de petites intrigues, ou tuent les hommes leurs frères, & en ſont tués pour de l'argent.

C'eſt au petit nombre de ſages que je m'adreſſe pour admirer avec eux l'immenſité de l'ordre des choſes ; la puiſſante intelligence qui reſpire dans elles, & l'éternité dans laquelle elles nagent, éternité dont un moment eſt accordé aux individus paſſagers qui végètent, qui ſentent, & qui penſent. (Voyez *Infini.*)

EVANGILE.

C'Eſt une grande queſtion de ſavoir quels ſont les premiers Evangiles. C'eſt une vérité conſtante, quoiqu'en diſe *Abadie*, qu'aucun des premiers pères de l'égliſe incluſivement juſqu'à *Irénée*, ne cite aucun paſſage des quatre Evangiles que nous connaiſſons. Au contraire, les alloges, les théodoſiens rejettèrent conſtamment l'*Evangile de St. Jean*, & ils en parlaient toûjours avec mépris, comme l'avance *St. Epiphane* dans ſa trente-quatriéme homélie. Nos ennemis remarquent encor que non-ſeulement les plus anciens pères ne citent jamais rien de nos Evangiles ; mais qu'ils rapportent pluſieurs paſſages qui ne ſe trouvent que dans les Evangiles apocryphes rejettés du canon.

St. Clément, par exemple, rapporte que notre Seigneur ayant été interrogé ſur le tems où ſon royaume aviendrait, répondit, *Ce ſera quand deux ne feront qu'un, quand le dehors reſſemblera au dedans & quand il n'y aura ni mâle ni femelle.* Or il faut avouer que ce paſſage ne ſe trouve dans aucun de nos Evangiles. Il y a cent exemples qui prouvent cette vérité ; on les peut recueillir dans l'examen critique de Mr. *Freret* ſecrétaire perpétuel de l'académie des belles-lettres de Paris.

Le ſavant *Fabricius* s'eſt donné la peine de raſſembler les anciens Evangiles que le tems a conſervés, celui de *Jacques* paraît le premier. Il eſt certain qu'il a encor beaucoup d'au-

Digitized by Google

torité dans quelques égliſes d'Orient. Il eſt appellé *premier Evangile.* Il nous reſte la paſſion & la réſurrection qu'on prétend écrites par Nicodème. Cet *Evangile de Nicodème* eſt cité par *St. Juſtin* & par *Tertullien*, c'eſt-là qu'on trouve les noms des accuſateurs de notre Sauveur, *Annas*, *Caïphas*, *Soumas*, *Dathan*, *Gamaliel*, *Judas*, *Levi*, *Nephtali*; l'attention de rapporter ces noms, donne une apparence de candeur à l'ouvrage. Nos adverſaires ont conclu que puiſqu'on ſuppoſa tant de faux Evangiles reconnus d'abord pour vrais, on peut auſſi avoir ſuppoſé ceux qui ſont aujourd'hui l'objet de notre croyance. Ils inſiſtent beaucoup ſur la foi des premiers hérétiques qui moururent pour ces Evangiles apocryphes. Il y eut donc, diſent-ils, des fauſſaires, des ſéducteurs & des gens ſéduits qui moururent pour l'erreur; ce n'eſt donc pas une preuve de la vérité de notre religion que des martyrs ſoient morts pour elle.

Ils ajoutent de plus, qu'on ne demanda jamais aux martyrs : Croyez-vous à l'Evangile de *Jean*, ou à l'Evangile de *Jacques ?* Les payens ne pouvaient fonder des interrogatoires ſur des livres qu'ils ne connaiſſaient pas : les magiſtrats punirent quelques chrêtiens très injuſtement comme perturbateurs du repos public; mais ils ne les interrogèrent jamais ſur nos quatre Evangiles. Ces livres ne furent un peu connus des Romains que ſous *Dioclétien*; & ils eurent à peine quelque publicité dans les dernières années de *Dioclétien.* C'était un crime abominable, irrémiſſible à un chrêtien de faire voir un Evangile à un gentil. Cela eſt ſi vrai, que vous ne rencontrez le mot d'*Evangile* dans aucun auteur prophane.

Les ſociniens rigides ne regardent donc nos quatre divins Evangiles que comme des ouvrages clandeſtins fabriqués environ un ſiécle après Jesus-Christ, & cachés ſoigneuſement aux gentils pendant un autre ſiécle; ouvrages, diſent-ils, groſſiérement écrits par des hommes groſſiers qui ne s'adreſſèrent longtems qu'à la populace de leur parti. Nous ne voulons pas répéter ici leurs autres blaſphêmes. Cette ſecte, quoiqu'aſſez répandue, eſt aujourd'hui auſſi cachée que l'étaient les premiers Evangiles. Il eſt d'autant plus difficile de les convertir, qu'ils ne croyent que leur raiſon. Les autres

chrêtiens

chrêtiens ne combattent contr'eux que par la voix ſainte de l'Ecriture : ainſi il eſt impoſſible que les uns & les autres étant toûjours ennemis, puiſſent jamais ſe rencontrer.

Pour nous ; reſtons toûjours inviolablement attachés à nos quatre Evangiles, avec l'égliſe infaillible. Réprouvons les cinquante Evangiles qu'elle a réprouvés. N'examinons point pourquoi notre Seigneur JESUS-CHRIST permit qu'on fît cinquante Evangiles faux, cinquante hiſtoires fauſſes de ſa vie ; & ſoumettons-nous à nos paſteurs qui ſont les ſeuls ſur la terre éclairés du St. Eſprit.

Qu'*Abadie* ſoit tombé dans une erreur groſſière en regardant comme autentiques les lettres, ſi ridiculement ſuppoſées, de *Pilate* à *Tibère*, & la prétendue propoſition de *Tibère* au ſénat de mettre JESUS-CHRIST au rang des Dieux. Si *Abadie* un mauvais critique & un très mauvais raiſonneur, l'égliſe eſt-elle moins éclairée ? devons-nous moins la croire ? devons-nous lui être moins ſoumis ?

EUCHARISTIE.

DAns cette queſtion délicate, nous ne parlerons point en théologiens. Soumis de cœur & d'eſprit à la religion dans laquelle nous ſommes né, aux loix ſous leſquelles nous vivons, nous n'agiterons point la controverſe ; elle eſt trop ennemie de toutes les religions qu'elle ſe vante de ſoutenir, de toutes les loix qu'elle feint d'expliquer, & ſurtout de la concorde qu'elle a bannie de la terre dans tous les tems.

Une moitié de l'Europe anathématiſe l'autre au ſujet de l'euchariſtie, & le ſang a coulé des rivages de la mer Baltique au pied des Pyrénées, pendant près de deux cent ans, pour un mot qui ſignifie *douce charité.*

Vingt nations dans cette partie du monde ont en horreur le ſyſtême de la tranſubſtantiation catholique. Elles crient que ce dogme eſt le dernier effort de la folie humaine. Elles atteſtent ce fameux paſſage de *Cicéron*, qui dit, *a*) que les hommes

a) Voyez la *Divination de Cicéron* citée à l'article.

ayant épuiſé toutes les épouvantables démences dont ils ſont capables, ne ſe ſont point encor aviſés de manger le DIEU qu'ils adorent. Elles diſent que preſque toutes les opinions populaires étant fondées ſur des équivoques, ſur l'abus des mots, les catholiques romains n'ont fondé leur ſyſtême de l'euchariſtie & de la transſubſtantiation que ſur une équivoque; qu'ils ont pris au propre ce qui n'a pu être dit qu'au figuré, & que la terre depuis ſeize cent ans a été enſanglantée pour des logomachies, pour des mal-entendus.

Leurs prédicateurs dans les chaires, leurs ſavans dans leurs livres, les peuples dans leurs diſcours répètent ſans ceſſe que JESUS-CHRIST ne prit point ſon corps avec ſes deux mains pour le faire manger à ſes apôtres; qu'un corps ne peut être en cent mille endroits à la fois dans du pain & dans un calice; que du pain qu'on rend en excrémens, & du vin qu'on rend en urine ne peuvent être le DIEU formateur de l'univers. Que ce dogme peut expoſer la religion chrêtienne à la dériſion des plus ſimples, au mépris & à l'exécration du reſte du genre-humain.

C'eſt-là ce que diſent les *Tillotſon*, les *Smaldriges*, les *Turrettins*, les *Claudes*, les *Daillé*, les *Amyrauts*, les *Meſtrezat*, les *Dumoulin*, les *Blondel*, & la foule innombrable des réformateurs du ſeiziéme ſiécle; tandis que le mahométan paiſible, maître de l'Afrique, de la plus belle partie de l'Europe & de l'Aſie rit avec dédain de nos diſputes, & que le reſte de la terre les ignore.

Encor une fois, je ne controverſe point; je crois d'une foi vive tout ce que la religion catholique apoſtolique enſeigne ſur l'euchariſtie, ſans y comprendre un ſeul mot.

Voici mon ſeul objet. Il s'agit de mettre aux crimes le plus grand frein poſſible. Les ſtoïciens diſaient, qu'ils portaient DIEU dans leur cœur; ce ſont les expreſſions de *Marc-Aurèle* & d'*Epictète* les plus vertueux de tous les hommes, & qui étaient, ſi on oſe le dire, des dieux ſur la terre. Ils entendaient par ces mots, *je porte* DIEU *dans moi*, la partie de l'ame divine univerſelle qui anime toutes les intelligences.

La religion catholique va plus loin; elle dit aux hommes, Vous aurez phyſiquement dans vous ce que les ſtoïciens avaient métaphyſiquement. Ne vous informez pas de ce que je vous

donne à manger & à boire, ou à manger ſimplement. Croyez ſeulement que c'eſt DIEU que je vous donne; il eſt dans votre eſtomac. Votre cœur le ſouillera-t-il par des injuſtices, par des turpitudes? Voilà donc des hommes qui reçoivent DIEU dans eux au milieu d'une cérémonie auguſte, à la lueur de cent cierges, après une muſique qui a enchanté leurs ſens, au pied d'un autel brillant d'or. L'imagination eſt ſubjuguée, l'ame eſt ſaiſie & attendrie. On reſpire à peine, on eſt détaché de tout lien terreſtre, on eſt uni avec DIEU, il eſt dans notre chair & dans notre ſang. Qui oſera, qui poura commettre après cela une ſeule faute, en recevoir ſeulement la penſée? Il était impoſſible, ſans doute, d'imaginer un myſtère qui retînt plus fortement les hommes dans la vertu.

Cependant, *Louis XI* en recevant DIEU dans lui, empoiſonne ſon frère; l'archevêque de Florence en faiſant DIEU, & les *Pazzi* en recevant DIEU aſſaſſinent les *Médicis* dans la cathédrale. Le pape *Alexandre VI* au ſortir du lit de ſa fille bâtarde, donne DIEU à ſon bâtard *Céſar Borgia*, & tous deux font périr par la corde, par le poiſon, par le fer quiconque poſſède deux arpens de terre à leur bienſéance.

Jules II fait & mange DIEU; mais la cuiraſſe ſur le dos & le caſque en tête, il ſe ſouille de ſang & de carnage. *Léon X* tient DIEU dans ſon eſtomac, ſes maîtreſſes dans ſes bras, & l'argent extorqué par les indulgences dans ſes coffres & dans ceux de ſa ſœur.

Troll archevêque d'Upſal, fait égorger ſous ſes yeux les ſénateurs de Suède, une bulle du pape à la main. *Vangal* évêque de Munſter, fait la guerre à tous ſes voiſins, & devient fameux par ſes rapines.

L'abbé *N*... eſt plein de DIEU, ne parle que de DIEU, donne à DIEU toutes les femmes ou imbécilles ou folles qu'il peut diriger & vole l'argent des pénitens.

Que conclure de ces contradictions? que tous ces gens-là n'ont pas cru véritablement en DIEU, qu'ils ont encor moins cru qu'ils euſſent mangé le corps de DIEU & bu ſon ſang. Qu'ils n'ont jamais imaginé avoir DIEU dans leur eſtomac; que s'ils l'avaient cru fermement, ils n'auraient jamais commis aucun de ces crimes réfléchis; qu'en un mot, le remède le plus fort con-

tre les atrocités des hommes, a été le plus inefficace. Plus l'idée en était ſublime, plus elle a été rejettée en ſecret par la malice humaine.

Non-ſeulement tous nos grands criminels qui ont gouverné, mais qui ont voulu extorquer une petite part au gouvernement en ſous-ordre, n'ont pas cru qu'ils recevaient DIEU dans leurs entrailles, mais ils n'ont pas cru réellement en DIEU; du moins ils en ont entiérement effacé l'idée de leur tête. Leur mépris pour le ſacrement qu'ils faiſaient, & qu'ils conféraient, a été porté juſqu'au mépris de DIEU même. Quelle eſt donc la reſſource qui nous reſte contre la déprédation, l'inſolence, la violence, la calomnie, la perſécution? De bien perſuader l'exiſtence de DIEU au puiſſant qui opprime le faible. Il ne rira pas du moins de cette opinion; & s'il n'a pas cru que DIEU fût dans ſon eſtomac, il poura croire que DIEU eſt dans toute la nature. Un myſtère incompréhenſible l'a rebuté. Poura-t-il dire que l'exiſtence d'un DIEU rémunérateur & vengeur eſt un myſtère incompréhenſible? Enfin, s'il ne s'eſt pas ſoumis à la voix d'un évêque catholique qui lui a dit, Voilà DIEU qu'un homme, conſacré par moi, a mis dans ta bouche; réſiſtera-t-il à la voix de tous les aſtres, & de tous les êtres animés, qui lui crient, C'eſt DIEU qui nous a formés?

ÉVÊQUE.

Samuel Ornik natif de Bâle, était, comme on ſait, un jeune homme très aimable, qui d'ailleurs ſavait par cœur ſon nouveau Teſtament en grec & en allemand. Ses parens le firent voyager à l'âge de vingt ans. On le chargea de porter des livres au coadjuteur de Paris du tems de la fronde. Il arrive à la porte de l'archevêché; le Suiſſe lui dit, que monſeigneur ne voit perſonne. Camarade, lui dit *Ornik*, vous êtes rude à vos compatriotes; les apôtres laiſſèrenr approcher tout le monde; & JESUS-CHRIST voulait qu'on laiſſât venir à lui tous les petits enfans. Je n'ai rien à demander à votre maître, au contraire je viens lui apporter. Entrez donc, dit le Suiſſe.

Il attend une heure dans une première antichambre. Comme

il était fort naïf, il attaque de converſation un domeſtique qui aimait fort à dire tout ce qu'il ſavait de ſon maître. Il faut qu'il ſoit puiſſamment riche, dit *Ornik*, pour avoir cette foule de pages & d'eſtafiers que je vois courir dans la maiſon. Je ne ſais pas ce qu'il a de revenu, répond l'autre; mais j'entends dire à *Joli* & à l'abbé *Charier*, qu'il a déja deux millions de dettes. Il faudra, dit *Ornik*, qu'il envoye fouiller dans la gueule d'un poiſſon pour payer ſon corban. Mais quelle eſt cette dame qui ſort d'un cabinet, & qui paſſe? C'eſt madame de *Pomereu* l'une de ſes maîtreſſes. — Elle eſt vraiment fort jolie. Mais je n'ai point lu que les apôtres euſſent une telle compagnie dans leur chambre à coucher les matins. — Ah! voilà, je crois, monſieur qui va donner audience. — Dites ſa grandeur, monſeigneur. — Hélas! très volontiers. *Ornik* ſalue ſa grandeur, lui préſente ſes livres, & en eſt reçu avec un ſourire très gracieux. On lui dit quatre mots, & on monte en carroſſe eſcorté de cinquante cavaliers. En montant, monſeigneur laiſſe tomber une gaîne. *Ornik* eſt tout étonné que monſeigneur porte une ſi grande écritoire dans ſa poche. — Ne voyez-vous pas que c'eſt ſon poignard, lui dit le cauſeur. Tout le monde porte réguliérement ſon poignard quand on va au parlement. Voilà une plaiſante manière d'officier, dit *Ornik*, & il s'en va fort étonné.

Il parcourt la France & s'édifie de ville en ville; de-là il paſſe en Italie. Quand il eſt ſur les terres du pape, il rencontre un de ces évêques à mille écus de rente, qui allait à pied. *Ornik* érait très honnête; il lui offre une place dans ſa cambiature. Vous allez ſans doute, monſeigneur, conſoler quelque malade? — Monſieur? j'allais chez mon maître. — Votre maître! c'eſt JESUS-CHRIST ſans doute? — Monſieur, c'eſt le cardinal *Azolin*, je ſuis ſon aumônier. Il me donne des gages bien médiocres; mais il m'a promis de me placer auprès de *Dona Olimpia*, la belle-ſœur favorite *di noſtro ſignore*. — Quoi! vous êtes aux gages d'un cardinal! mais ne ſavez-vous pas qu'il n'y avait point de cardinaux du tems de JESUS-CHRIST & de *St. Jean?* — Eſt-il poſſible? s'écria le prélat Italien. — Rien n'eſt plus vrai; vous l'avez lu dans l'Evangile. — Je ne l'ai jamais lu, repliqua l'évêque, je ne ſais que l'office de Notre-

Dame. — Il n'y avait, vous dis-je, ni cardinaux, ni évêques; & quand il y eut des évêques, les prêtres furent preſque leurs égaux, à ce que *Jérôme* aſſure en pluſieurs endroits. — Ste. Vierge, dit l'Italien, je n'en ſavais rien. Et des papes? — Il n'y en avait pas plus que de cardinaux. — Le bon évêque ſe ſigna; il crut être avec l'eſprit malin, & ſauta en-bas de la cambiature.

E U P H É M I E.

ON trouve ces mots au grand Dictionnaire encyclopédique à propos du mot Euphémie, *les perſonnes peu inſtruites croyent que les Latins n'avaient pas la délicateſſe d'éviter les paroles obſcènes.* C'eſt une erreur.

C'eſt une vérité aſſez honteuſe pour ces reſpectables Romains. Il eſt bien vrai que ni dans le ſénat, ni ſur les théatres on ne prononçait les termes conſacrés à la débauche; mais l'auteur de cet article avait oublié l'épigramme infame d'*Auguſte* contre *Livie* & les lettres d'*Antoine*, & les turpitudes affreuſes d'*Horace*, de *Catulle*, de *Martial.* Ce qu'il y a de plus étrange, c'eſt que ces groſſiéretés dont nous n'avons jamais approché, ſe trouvent mêlées dans *Horace* à des leçons de morale. C'eſt dans la même page l'école de *Platon* avec les figures de l'*Aretin.* Cette *Euphémie*, cet adouciſſement était bien cynique.

E X A G E R A T I O N.

C'Eſt le propre de l'eſprit humain d'exagérer. Les premiers écrivains agrandirent la taille des premiers hommes, leur donnèrent une vie dix fois plus longue que la nôtre, ſuppoſèrent que les corneilles vivaient trois cent ans, les cerfs neuf cent, & les nymphes trois mille années. Si *Xerxès* paſſe en Grèce, il traîne quatre millions d'hommes à ſa ſuite. Si une nation gagne une bataille, elle a preſque toûjours perdu peu de guerriers, & tué une quantité prodigieuſe d'ennemis. C'eſt

peut-être en ce ſens qu'il eſt dit dans les pſaumes, *Omnis homo mendax.*

Quiconque fait un récit, a beſoin d'être le plus ſcrupuleux de tous les hommes, s'il n'exagère pas un peu pour ſe faire écouter. C'eſt-là ce qui a tant décrédité les voyageurs; on ſe défie toûjours d'eux. Si l'un a vu un chou grand comme une maiſon, l'autre a vu la marmite faite pour ce chou. Ce n'eſt qu'une longue unanimité de témoignages valides qui met à la fin le ſceau de la probabilité aux récits extraordinaires.

La poëſie eſt ſurtout le champ de l'exagération. Tous les poëtes ont voulu attirer l'attention des hommes par des images frappantes. Si un Dieu marche dans l'*Iliade*, il eſt au bout du monde à la troiſiéme enjambée. Ce n'était pas la peine de parler des montagnes pour les laiſſer à leur place; il falait les faire ſauter comme des chèvres, ou les fondre comme de la cire.

L'ode dans tous les tems a été conſacrée à l'exagération. Auſſi plus une nation devient philoſophe, plus les odes à enthouſiaſme, & qui n'apprennent rien aux hommes, perdent de leur prix.

De tous les genres de poëſie celui qui charme le plus les eſprits inſtruits & cultivés, c'eſt la tragédie. Quand la nation n'a pas encor le goût formé, quand elle eſt dans ce paſſage de la barbarie à la culture de l'eſprit, alors preſque tout dans la tragédie eſt giganteſque & hors de la nature.

Rotrou qui avec du génie travailla préciſément dans le tems de ce paſſage, & qui donna dans l'année 1656 ſon *Hercule mourant*, commence par faire parler ainſi ſon héros:

Père de la clarté, grand aſtre, ame du monde,
Quels termes n'a franchis ma courſe vagabonde;
Sur quels bords a-t-on vu tes rayons étalés
Où ces bras triomphans ne ſe ſoient ſignalés?
J'ai porté la terreur plus loin que ta carrière,
Plus loin qu'où tes rayons ont porté ta lumière:
J'ai forcé des pays que le jour ne voit pas,
Et j'ai vu la nature au-delà de mes pas.
Neptune & ſes tritons ont vu d'un œil timide

Promener mes vaiſſeaux ſur leur campagne humide.
L'air tremble comme l'onde au ſeul bruit de mon nom,
Et n'oſe plus ſervir la haine de Junon.
Mais qu'en vain j'ai purgé le ſéjour où nous ſommes!
Je donne aux immortels la peur que j'ôte aux hommes.

On voit par ces vers combien l'exagéré, l'ampoulé, le forcé étaient encor à la mode; & c'eſt ce qui doit faire pardonner à *Pierre Corneille*.

Il n'y avait que trois ans que *Mairet* avait commencé à ſe rapprocher de la vraiſemblance & du naturel dans ſa *Sophonisbe*. Il fut le premier en France qui non-ſeulement fit une piéce régulière, dans laquelle les trois unités ſont exactement obſervées, mais qui connut le langage des paſſions & qui mit de la vérité dans le dialogue. Il n'y a rien d'exagéré, rien d'ampoulé dans cette piéce. L'auteur tomba dans un vice tout contraire: c'eſt la naïveté & la familiarité qui ne ſont convenables qu'à la comédie. Cette naïveté plut alors beaucoup.

La première entrevue de *Sophonisbe* & de *Maſſiniſſe* charma toute la cour. La coquetterie de cette reine captive qui veut plaire à ſon vainqueur, eut un prodigieux ſuccès. On trouva même très bon que de deux ſuivantes qui accompagnaient *Sophonisbe* dans cette ſcène, l'une dit à l'autre, en voyant *Maſſiniſſe* attendri, *Ma compagne, il ſe prend.* Ce trait comique était dans la nature; & les diſcours ampoulés n'y ſont pas; auſſi cette piéce reſta plus de quarante années au théatre.

L'exagération eſpagnole reprit bientôt ſa place dans l'imitation du *Cid* que donna *Pierre Corneille* d'après *Guillain de Caſtro* & *Baptiſta Diamante*, deux auteurs qui avaient traité ce ſujet avec ſuccès à Madrid. *Corneille* ne craignit point de traduire ces vers de *Diamante*:

Su ſangre ſeñor que en humo
Su ſentimiento eſplicava,
Por la boca que la vierté
De verſe alli derramada
Por otro, que por u rey.

Son

Son ſang ſur la pouſſière écrivait mon devoir.

. . . . . .

Ce ſang qui tout ſorti fume encor de couroux
De ſe voir répandu pour d'autres que pour vous.

Le comte de *Gormas* ne prodigue pas des exagérations moins fortes quand il dit :

Mon nom ſert de rempart à toute la Caſtille,
Grenade & l'Arragon tremblent quand ce fer brille.

. . . . . .

Le prince, pour eſſai de généroſité,
Gagnerait des combats marchant à mon côté.

Non-ſeulement ces rodomontades étaient intolérables, mais elles étaient exprimées dans un ſtile qui faiſait un énorme contraſte avec les ſentimens ſi naturels & ſi vrais de *Chimène* & de *Rodrigue*.

Toutes ces images bourſouflées ne commencèrent à déplaire aux eſprits bien faits, que lors qu'enfin la politeſſe de la cour de *Louis XIV* apprit aux Français que la modeſtie doit être la compagne de la valeur ; qu'il faut laiſſer aux autres le ſoin de nous louer ; que ni les guerriers, ni les miniſtres, ni les rois ne parlent avec emphaſe ; & que le ſtile bourſouflé eſt le contraire du ſublime.

On n'aime point aujourd'hui qu'Auguſte parle de l'*empire abſolu qu'il a ſur tout le monde, & de ſon pouvoir ſouverain ſur la terre & ſur l'onde* ; on n'entend plus qu'en ſouriant Emilie dire à Cinna :

Pour être plus qu'un roi tu te crois quelque choſe.

Jamais il n'y eut en effet d'exagération plus outrée. Il n'y avait pas longtems que des chevaliers Romains des plus anciennes familles, un *Septime*, un *Achillas* avaient été aux gages de *Ptolomée* roi d'Egypte. Le ſénat de Rome pouvait ſe croire au-deſſus des rois ; mais chaque bourgeois de Rome ne pouvait avoir cette prétention ridicule. On haïſſait le nom de roi à Rome, comme celui de maître, *dominus*, mais on

ne le mépriſait pas. On le mépriſait ſi peu, que *Céſar* l'ambitionna, & ne fut tué que pour l'avoir recherché. *Octave* lui-même, dans cette tragédie, dit à *Cinna :*

Aujourd'hui même encor je te donne Emilie
Ce digne objet des vœux de toute l'Italie ;
Et qu'ont miſe ſi haut mon amour & mes ſoins,
Qu'en te couronnant ROI, je t'aurais donné moins.

Le diſcours d'*Emilie* eſt donc non-ſeulement exagéré, mais entiérement faux.

Le jeune *Ptolomée* exagère bien davantage lorſqu'en parlant d'une bataille qu'il n'a point vue, & qui s'eſt donnée à ſoixante lieuës d'Alexandrie, il décrit des *fleuves teints de ſang rendus plus rapides par le débordement des parricides, des montagnes de morts privés d'honneurs ſuprémes que la nature force à ſe venger eux-mémes, & dont les troncs pourris exhalent de quoi faire la guerre au reſte des vivans ; & la déroute orgueilleuſe de Pompée qui croit que l'Egypte, en dépit de la guerre, ayant ſauvé le ciel pourra ſauver la terre, & pourra préter l'épaule au monde chancelant.*

Ce n'eſt point ainſi que *Racine* fait parler *Mithridate* d'une bataille dont il ſort.

. . . . Pompée a ſaiſi l'avantage
D'une nuit qui laiſſait peu de place au courage.
Mes ſoldats preſque nuds dans l'ombre intimidés,
Les rangs de toutes parts mal pris & mal gardés,
Le déſordre partout redoublant les allarmes,
Nous-mêmes contre nous tournant nos propres armes,
Les cris que les rochers renvoyaient plus affreux,
Enfin toute l'horreur d'un combat ténébreux.
Que pouvait la valeur dans ce trouble funeſte ?
Les uns ſont morts, la fuite a ſauvé tout le reſte ;
Et je ne dois la vie, en ce commun effroi,
Qu'au bruit de mon trépas que je laiſſe après moi.

C'eſt-là parler en homme. Le roi *Ptolomée* n'a parlé qu'en poëte ampoulé & ridicule.

L'exagération s'eſt réfugiée dans les oraiſons funèbres, on s'attend toûjours à l'y trouver ; on ne regarde jamais ces piéces d'éloquence que comme des déclamations ; c'eſt donc un grand mérite dans *Boſſuet*, d'avoir ſu attendrir & émouvoir dans un genre qui ſemble fait pour ennuyer.

EXPIATION.

DIEU fit du repentir la vertu des mortels.

C'Eſt peut-être la plus belle inſtitution de l'antiquité que cette cérémonie ſolemnelle, qui réprimait les crimes, en avertiſſant qu'ils doivent être punis ; & qui calmait le déſeſpoir des coupables en leur faiſant racheter leurs tranſgreſſions par des eſpèces de pénitences. Il faut néceſſairement que les remords ayent prévenu les expiations : car les maladies ſont plus anciennes que la médecine ; & tous les beſoins ont exiſté avant les ſecours.

Il fut donc avant tous les cultes une religion naturelle qui troubla le cœur de l'homme, quand il eut dans ſon ignorance ou dans ſon emportement commis une action inhumaine. Un ami dans une querelle a tué ſon ami, un frère a tué ſon frère, un amant jaloux & frénétique a même donné la mort à celle ſans laquelle il ne pouvait vivre. Un chef d'une nation a condamné un homme vertueux, un citoyen utile. Voilà des hommes déſeſpérés, s'ils ſont ſenſibles. Leur conſcience les pourſuit ; rien n'eſt plus vrai ; & c'eſt le comble du malheur. Il ne reſte plus que deux partis, ou la réparation, ou l'affermiſſement dans le crime. Toutes les ames ſenſibles cherchent le premier parti, les monſtres prennent le ſecond.

Dès qu'il y eut des religions établies, il y eut des expiations ; les cérémonies en furent ridicules : car quel rapport entre l'eau du Gange & un meurtre ? comment un homme réparait-il un homicide en ſe baignant ? Nous avons déja remarqué cet excès de démence & d'abſurdité, d'avoir imaginé que ce qui lave le corps, lave l'ame, & enlève les taches des mauvaiſes actions.

L'eau du Nil eut enſuite la même vertu que l'eau du Gange : on ajoutait à ces purifications d'autres cérémonies : j'avoue qu'elles furent encor plus impertinentes. Les Egyptiens prenaient deux boucs, & tiraient au ſort lequel des deux on jetterait en-bas chargé des péchés des coupables. On donnait à ce bouc le nom d'*Hazazel*, l'expiateur. Quel rapport, je vous prie, entre un bouc & le crime d'un homme ?

Il eſt vrai que depuis, DIEU permit que cette cérémonie fût ſanctifiée chez les Juifs nos pères, qui prirent tant de rites égyptiaques ; mais ſans doute, c'était le repentir & non le bouc qui purifiait les ames juives.

Jaſon ayant tué *Abſyrthe* ſon beau-frère, vient, dit-on, avec *Médée* plus coupable que lui, ſe faire abſoudre par *Circé* reine & prêtreſſe d'Æa, laquelle paſſa depuis pour une grande magicienne. *Circé* les abſout avec un cochon de lait & des gâteaux au ſel. Cela peut faire un aſſez bon plat ; mais cela ne peut guères ni payer le ſang d'*Abſyrthe*, ni rendre *Jaſon* & *Médée* plus honnêtes gens ; à moins qu'ils ne témoignent un repentir ſincère en mangeant leur cochon de lait.

L'expiation d'*Oreſte* qui avait vengé ſon père par le meurtre de ſa mère, fut d'aller voler une ſtatue chez les Tartares de Crimée. La ſtatue devait être bien mal faite ; & il n'y avait rien à gagner ſur un pareil effet. On fit mieux depuis, on inventa les myſtères : les coupables pouvaient y recevoir leur abſolution en ſubiſſant des épreuves pénibles, & en jurant qu'ils méneraient une nouvelle vie. C'eſt de ce ſerment que les récipiendaires furent appellés chez toutes les nations d'un nom qui répond à initiés, *qui ineunt vitam novam*, qui commencent une nouvelle carrière, qui entrent dans le chemin de la vertu.

Nous avons vu à l'article *Batême* que les catéchumènes chrêtiens n'étaient appellés *initiés* que lors qu'ils étaient batiſés.

Il eſt indubitable qu'on n'était lavé de ſes fautes, dans ces myſtères, que par le ſerment d'être vertueux : cela eſt ſi vrai, que l'hiérophante dans tous les myſtères de la Grèce, en congédiant l'aſſemblée, prononçait ces deux mots égyptiens ; *Koth*, *ompheth* ; Veillez, ſoyez purs ; ce qui eſt à la fois une

preuve que les myſtères viennent originairement d'Egypte, & qu'ils n'étaient inventés que pour rendre les hommes meilleurs.

Les ſages dans tous les tems firent donc ce qu'ils purent pour inſpirer la vertu, & pour ne point réduire la faibleſſe humaine au déſeſpoir; mais auſſi il y a des crimes ſi horribles, qu'aucun myſtère n'en accorda l'expiation. *Néron*, tout empereur qu'il était, ne put ſe faire initier aux myſtères de *Cérès*. Conſtantin, au rapport de *Zozime*, ne put obtenir le pardon de ſes crimes: il était ſouillé du ſang de ſa femme, de ſon fils & de tous ſes proches. C'était l'intérêt du genre-humain que de ſi grands forfaits demeuraſſent ſans expiation, afin que l'abſolution n'invitât pas à les commettre, & que l'horreur univerſelle pût arrêter quelquefois les ſcélérats.

Les catholiques romains ont des expiations qu'on appelle *pénitences*. Nous avons vu à l'article *Auſtérités* quel fut l'abus d'une inſtitution ſi ſalutaire.

Par les loix des barbares qui détruiſirent l'empire Romain, on expiait les crimes avec de l'argent; cela s'appellait compoſer, *componat cum decem, viginti, triginta ſolidis*. Il en coûtait deux cent ſous de ce tems-là pour tuer un prêtre, & quatre cent pour tuer un évêque: de ſorte qu'un évêque valait préciſément deux prêtres.

Après avoir ainſi compoſé avec les hommes, on compoſa enſuite avec DIEU, lorſque la confeſſion fut généralement établie. Enfin le pape *Jean XXII*, qui faiſait argent de tout, rédigea le tarif des péchés.

L'abſolution d'un inceſte, quatre tournois pour un laïque; *ab inceſtu pro laïco in foro conſcientiæ turonenſes quatuor*. Pour l'homme & la femme qui ont commis l'inceſte, dix-huit tournois, quatre ducats & neuf carlins. Cela n'eſt pas juſte; ſi un ſeul ne paye que quatre tournois, les deux ne devaient que huit tournois.

La ſodomie & la beſtialité ſont miſes au même taux avec la clauſe inhibitoire au titre XLIII: cela monte à quatre-vingt-dix tournois, douze ducats & ſix carlins: *cum inhibitione turonenſes 90. ducatos 12. carlinos 6.* &c.

Il eſt bien difficile de croire que *Léon X* ait eu l'imprudence

de faite imprimer cette taxe en 1514, comme on l'aſſure ; mais il faut conſidérer que nulle étincelle ne paraiſſait alors de l'embraſement qu'excitèrent depuis les réformateurs, que la cour de Rome s'endormait ſur la crédulité des peuples, & négligeait de couvrir ſes exactions du moindre voile. La vente publique des indulgences, qui ſuivit bientôt après, fait voir que cette cour ne prenait aucune précaution pour cacher des turpitudes auxquelles tant de nations éraient accoutumées. Dès que les plaintes contre les abus de l'égliſe romaine éclatèrent, elle fit ce qu'elle put pour ſupprimer le livre ; mais elle ne put y parvenir.

Si j'oſe dire mon avis ſur cette taxe, je crois que les éditions ne ſont pas fidelles ; les prix ne ſont du tout point proportionnés : ces prix ne s'accordent pas avec ceux qui ſont allégués par d'*Aubigné*, grand-père de madame de *Maintenon*, dans la *Confeſſion de Sanci* : il évalue un pucelage à ſix gros, & l'inceſte avec ſa mère & ſa ſœur à cinq gros ; ce compte eſt ridicule. Je penſe qu'il y avait en effet une taxe établie dans la chambre de la daterie pour ceux qui venaient ſe faire abſoudre à Rome, ou marchander des diſpenſes ; mais que les ennemis de Rome y ajoutèrent beaucoup pour la rendre plus odieuſe. Conſultez *Bayle* aux articles *Baſket*, *Pinet*, *Claude Deſpenſes*, *Drelincourt*, *Jurieu*.

Ce qui eſt très certain, c'eſt que jamais ces taxes ne furent autoriſées par aucun concile ; que c'était un abus énorme inventé par l'avarice & reſpecté par ceux qui avaient intérêt à ne le pas abolir. Les vendeurs & les acheteurs y trouvaient également leur compte : ainſi preſque perſonne ne réclama juſqu'aux troubles de la réformation. Il faut avouer qu'une connaiſſance bien exacte de toutes ces taxes ſervirait beaucoup à l'hiſtoire de l'eſprit humain.

E X T R Ê M E.

NOus eſſayerons ici de tirer de ce mot *extrême* une notion qui poura être utile.

On diſpute tous les jours ſi à la guerre la fortune ou la conduite fait les ſuccès.

Si dans les maladies la nature agit plus que la médecine pour guérir ou pour tuer.

Si dans la juriſprudence il n'eſt pas très avantageux de s'accommoder quand on a raiſon, & de plaider quand on a tort.

Si les belles-lettres contribuent à la gloire d'une nation ou à ſa décadence.

S'il faut ou s'il ne faut pas rendre le peuple ſuperſtitieux.

S'il y a quelque choſe de vrai en métaphyſique, en hiſtoire, en morale.

Si le goût eſt arbitraire, & s'il eſt en effet un bon & un mauvais goût, &c. &c.

Pour décider tout-d'un-coup toutes ces queſtions, prenez un exemple de ce qu'il y a de plus extrême dans chacune; comparez les deux extrémités oppoſées, & vous trouverez d'abord le vrai.

Vous voulez ſavoir ſi la conduite peut décider infailliblement du ſuccès à la guerre; voyez le cas le plus extrême, les ſituations les plus oppoſées où la conduite ſeule triomphera infailliblement. L'armée ennemie eſt obligée de paſſer dans une gorge profonde de montagnes; votre général le ſait, il fait une marche forcée, il s'empare des hauteurs, il tient les ennemis enfermés dans un défilé, il faut qu'ils périſſent ou qu'ils ſe rendent. Dans ce cas extrême la fortune ne peut avoir nulle part à la victoire. Il eſt donc démontré que l'habileté peut décider du ſuccès d'une campagne; de cela ſeul il eſt prouvé que la guerre eſt un art.

Enſuite imaginez une poſition avantageuſe, mais moins déciſive; le ſuccès n'eſt pas ſi certain, mais il eſt toûjours très probable. Vous arrivez ainſi de proche en proche juſqu'à une

parfaite égalité entre les deux armées, qui décidera alors ? la fortune, c'eſt-à-dire, un événement imprévu : un officier-général tué lorſqu'il va exécuter un ordre important, un corps qui s'ébranle ſur un faux bruit, une terreur panique, & mille autres cas auxquels la prudence ne peut remédier ; mais il reſte toûjours certain qu'il y a un art, une tactique.

Il en faut dire autant de la médecine, de cet art d'opérer de la tête & de la main, pour rendre à la vie un homme qui va la perdre.

Le premier qui ſaigna & purgea à propos un homme tombé en apoplexie, le premier qui imagina de plonger un biſtouri dans la veſſie pour en tirer un caillou, & de refermer la plaie ; le premier qui ſut prévenir la gangrène dans une partie du corps, étaient ſans doute des hommes preſque divins, & ne reſſemblaient pas aux médecins de *Molière*.

Deſcendez de cet exemple palpable à des expériences moins frappantes & plus équivoques ; vous voyez des fiévres, des maux de toute eſpèce, qui ſe guériſſent ſans qu'il ſoit bien prouvé ſi c'eſt la nature ou le médecin qui les a guéries ; vous voyez des maladies dont l'iſſue ne peut ſe deviner ; vingt médecins s'y trompent ; celui qui a le plus d'eſprit, le coup d'œil plus juſte, devine le caractère de la maladie. Il y a donc un art ; & l'homme ſupérieur en connaît les fineſſes. Ainſi *la Peyronie* devina qu'un homme de la cour devait avoir avalé un os pointu qui lui avait cauſé un ulcère, & le mettait en danger de mort. Ainſi *Boerhaave* devina la cauſe de la maladie auſſi inconnue que cruelle d'un comte de *Vaſſenaar*. Il y a donc réellement un art de la médecine ; mais dans tout art il y a des *Virgile* & des *Mævius*.

Dans la juriſprudence, prenez une cauſe nette, dans laquelle la loi parle clairement ; une lettre de change bien faite, bien acceptée ; il faudra par tout pays que l'accepteur ſoit condamné à la payer. Il y a donc une juriſprudence utile, quoique dans mille cas, les jugemens ſoient arbitraires pour le malheur du genre-humain, parce que les loix ſont mal faites.

Voulez-vous ſavoir ſi les belles-lettres font du bien à une nation, comparez les deux extrêmes, *Cicéron*, & un ignorant groſſier. Voyez ſi c'eſt *Pline* ou *Attila* qui fit la décadence de Rome.

On

On demande ſi l'on doit encourager la ſuperſtition dans le peuple, voyez ſurtout ce qu'il y a de plus extrême dans cette funeſte matière, les St. Barthelemi, les maſſacres d'Irlande, les croiſades; la queſtion eſt bientôt réſolue.

Y a-t-il du vrai en métaphyſique? Saiſiſſez d'abord les points les plus étonnans & les plus vrais; quelque choſe exiſte, donc quelque choſe exiſte de toute éternité. Un Etre éternel exiſte par lui-même; cet Etre peut n'être ni méchant, ni inconſéquent. Il faut ſe rendre à ces vérités; preſque tout le reſte eſt abandonné à la diſpute, & l'eſprit le plus juſte démêle la vérité lorſque les autres cherchent dans les ténèbres.

Y a-t-il un bon & un mauvais goût? Comparez les extrêmes; voyez ces vers de *Corneille* dans *Cinna*.

Octave oſe accuſer le deſtin d'injuſtice,
Quand tu vois que les tiens s'arment pour ton ſupplice,
Et que par ton exemple à ta perte guidés,
Ils violent des droits que tu n'as pas gardés.

Comparez-les à ceux-ci dans *Othon*.

Dis-moi donc, lorſqu'Othon s'eſt offert à Camille,
A-t-il été content, a-t-elle été facile?
Son hommage auprès d'elle a-t-il eu plein effet?
Comment l'a-t-elle pris, & comment l'a-t-il fait?

Par cette comparaiſon des deux extrêmes, il eſt bientôt décidé qu'il exiſte un bon & un mauvais goût.

Il en eſt en toutes choſes comme des couleurs, les plus mauvais yeux diſtinguent le blanc & le noir, les yeux meilleurs, plus exercés, diſcernent les nuances qui ſe rapprochent.

Uſque adeo quod tangit idem eſt; tamen ultima diſtant.

E Z O U R V E D A M.

QU'eſt-ce donc que cet Ezourvédam qui eſt à la bibliothèque du roi de France? c'eſt un ancien commentaire qu'un ancien brame compoſa autrefois avant l'époque d'*Alexandre*

ſur l'ancien Veidam, qui était lui-même bien moins ancien que le livre du Shaſta. Reſpectons, vous dis-je, tous ces anciens Indiens. Ils inventèrent le jeu des échecs, & les Grecs allaient apprendre chez eux la géométrie.

Cet Ezourvédam fut en dernier lieu traduit par un brame correſpondant de la malheureuſe compagnie françaiſe des Indes. Il me fut apporté au mont Krapac où j'obſerve les neiges depuis longtems, & je l'envoyai à la grande bibliothèque royale de Paris, où il eſt mieux placé que chez moi.

Ceux qui voudront le conſulter, verront qu'après pluſieurs révolutions produites par l'Eternel il plut à l'Eternel de former un homme qui s'appellait *Adimo*, & une femme dont le nom répondait à celui de la vie.

Cette anecdote indienne eſt-elle priſe des livres juifs? les Juifs l'ont-ils copiée des Indiens, ou peut-on dire que les uns & les autres l'ont écrite d'original, & que les beaux eſprits ſe rencontrent?

Il n'était pas permis aux Juifs de penſer que leurs écrivains euſſent rien puiſé chez les bracmanes dont ils n'avaient pas entendu parler. Il ne nous eſt pas permis de penſer ſur *Adam* autrement que les Juifs. Par conſéquent je me tais, & je ne penſe point.

FABLE.

IL eſt vraiſemblable que les fables dans le goût de celles qu'on attribue à *Eſope*, & qui ſont plus anciennes que lui, furent inventées en Aſie par les premiers peuples ſubjugués: des hommes libres n'auraient pas eu toûjours beſoin de déguiſer la vérité: on ne peut guères parler à un tyran qu'en paraboles, encor ce détour même eſt-il dangereux.

Il ſe peut très bien auſſi que les hommes aimant naturellement les images & les contes, les gens d'eſprit ſe ſoient amuſés à leur en faire ſans aucune autre vue. Quoi qu'il en ſoit, telle eſt la nature de l'homme, que la fable eſt plus ancienne que l'hiſtoire.

Digitized by Google

Chez les Juifs qui ſont une peuplade toute nouvelle *a*) en comparaiſon de la Caldée & de Tyr ſes voiſines, mais fort ancienne par rapport à nous, on voit des fables toutes ſemblables à celles d'*Eſope* dès le tems des juges; c'eſt-à-dire mille deux cent trente-trois ans avant notre ère; ſi on peut compter ſur de telles ſupputations.

Il eſt donc dit dans les Juges, que *Gédéon* avait ſoixante & dix fils, qui étaient *ſortis de lui parce qu'il avait pluſieurs femmes*, & qu'il eut d'une ſervante un autre fils nommé *Abimélec*.

Or cet *Abimélec* écraſa ſur une même pierre ſoixante & neuf de ſes frères, ſelon la coutume; & les Juifs pleins de reſpect & d'admiration pour *Abimélec* allèrent le couronner roi ſous un chêne auprès de la ville de Mélo, qui d'ailleurs eſt peu connue dans l'hiſtoire.

Joatham le plus jeune de ſes frères, échappé ſeul au carnage, (comme il arrive toûjours dans les anciennes hiſtoires) harangua les Juifs; il leur dit que les arbres allèrent un jour ſe choiſir un roi. On ne voit pas trop comment des arbres marchent; mais s'ils parlaient, ils pouvaient bien marcher. Ils s'adreſſèrent d'abord à l'olivier; & lui dirent, règne: l'olivier répondit; Je ne quitterai pas le ſoin de mon huile pour régner ſur vous. Le figuier dit, qu'il aimait mieux ſes figues que l'embarras du pouvoir ſuprême. La vigne donna la préférence à ſes raiſins. Enfin les arbres s'adreſſèrent au buiſſon; le buiſſon répondit, *Je régnerai ſur vous, je vous offre mon ombre; & ſi vous n'en voulez pas, le feu ſortira du buiſſon & vous dévorera.*

Il eſt vrai que la fable péche par le fonds; parce que le feu ne ſort point d'un buiſſon; mais elle montre l'antiquité de l'uſage des fables.

Celle de l'eſtomac & des membres, qui ſervit à calmer une ſédition dans Rome, il y a environ deux mille trois cent ans,

a) Il eſt prouvé que la peuplade hébraïque n'arriva en Paleſtine que dans un tems où le Canaan avait déja d'aſſez puiſſantes villes; Tyr, Sidon, Beri h, floriſſaient. Il eſt dit que *Joſué* détruiſit Jéricо & la ville des lettres, des archives, des écoles appellée *Cariath Sepher*; donc les Juifs n'étaient alors que des étrangers qui portaient le ravage chez des peuples policés.

eſt ingénieuſe & ſans défaut. Plus les fables ſont anciennes, plus elles ſont allégoriques.

L'ancienne fable de *Vénus*, telle qu'elle eſt rapportée dans *Héſiode*, n'eſt-elle pas une allégorie de la nature entière ? Les parties de la génération ſont tombées de l'éther ſur le rivage de la mer ; *Vénus* naît de cette écume précieuſe ; ſon premier nom eſt celui d'*Amante* de l'organe de la génération *Philometès* : y a-t-il une image plus ſenſible ?

Cette *Vénus* eſt la déeſſe de la beauté ; la beauté ceſſe d'être aimable, ſi elle marche ſans les graces ; la beauté fait naître l'amour ; l'amour a des traits qui percent les cœurs ; il porte un bandeau qui cache les défauts de ce qu'on aime ; il a des aîles, il vient vîte & fuit de même.

La ſageſſe eſt conçue dans le cerveau du maître des Dieux ſous le nom de *Minerve* ; l'ame de l'homme eſt un feu divin que *Minerve* montre à *Prométhée*, qui ſe ſert de ce feu divin pour animer l'homme.

Il eſt impoſſible de ne pas reconnaître dans ces fables une peinture vivante de la nature entière. La plûpart des autres fables ſont ou la corruption des hiſtoires anciennes, ou le caprice de l'imagination. Il en eſt des anciennes fables comme de nos contes modernes : il y en a de moraux qui ſont charmans ; il en eſt qui ſont inſipides.

Les fables des anciens peuples ingénieux ont été groſſiérement imitées par des peuples groſſiers ; témoins celles de *Bacchus*, d'*Hercule*, de *Prométhée*, de *Pandore* & tant d'autres ; elles étaient l'amuſement de l'ancien monde. Les barbares qui en entendirent parler confuſément, les firent entrer dans leur mythologie ſauvage ; & enſuite ils oſèrent dire, c'eſt nous qui les avons inventées. Hélas ! pauvres peuples ignorans, qui n'avez connu aucun art ni agréable, ni utile, chez qui même le nom de *Géométrie* ne parvint jamais, pouvez-vous dire que vous avez inventé quelque choſe ? Vous n'avez ſu ni trouver des vérités, ni mentir habilement.

La plus belle fable des Grecs eſt celle de *Pſiché*. La plaiſante fut celle de la matrone d'Ephèſe.

La plus jolie parmi les modernes fut celle de la folie, qui ayant crevé les yeux à l'amour, eſt condamnée à lui ſervir de guide.

Les fables attribuées à *Eſope* ſont toutes des emblêmes, des inſtructions aux faibles, pour ſe garantir des forts autant qu'ils le peuvent. Toutes les nations un peu ſavantes les ont adoptées. *La Fontaine* eſt celui qui les a traitées avec le plus d'agrément : il y en a environ quatre-vingt qui ſont des chefs-d'œuvre de naïveté, de graces, de fineſſe, quelquefois même de poëſie ; c'eſt encore un des avantages du ſiécle de *Louis XIV* d'avoir produit un *La Fontaine*. Il a trouvé ſi bien le ſecret de ſe faire lire ſans preſque le chercher, qu'il a eu en France plus de réputation que l'inventeur même.

Boileau ne l'a jamais compté parmi ceux qui faiſaient honneur à ce grand ſiécle ; ſa raiſon ou ſon prétexte était qu'il n'avait jamais rien inventé. Ce qui pouvait encor excuſer *Boileau*, c'était le grand nombre de fautes contre la langue & contre la correction du ſtile ; fautes que *La Fontaine* aurait pu éviter, & que ce ſévère critique ne pouvait pardonner. C'était la cigale, qui *ayant chanté tout l'été, s'en alla crier famine chez la fourmi ſa voiſine*, qui lui dit, *qu'elle la payera avant l'ouſt, foi d'animal, intérêt & principal*, & à qui la fourmi répond ; *Vous chantiez, j'en ſuis fort aiſe ; eh bien danſez maintenant.*

C'était le loup qui voyant la marque du collier du chien, lui dit, *Je ne voudrais pas même à ce prix un tréſor.* Comme ſi les tréſors étaient à l'uſage des loups.

C'était la *race eſcarbote qui eſt en quartier d'hyver comme la marmote.*

C'était l'aſtrologue qui ſe laiſſa cheoir, & à qui on dit, *pauvre béte, penſes-tu lire au-deſſus de ta téte ?* En effet, *Copernic, Galilée, Caſſini, Halley*, ont très bien lu au-deſſus de leur tête ; & le meilleur des aſtronomes peut ſe laiſſer tomber ſans être une pauvre bête.

L'aſtrologie judiciaire eſt à la vérité une charlatanerie très ridicule ; mais ce ridicule ne conſiſtait pas à regarder le ciel : il conſiſtait à croire ou à vouloir faire croire qu'on y lit ce qu'on n'y lit point. Pluſieurs de ces fables ou mal choiſies, ou mal écrites, pouvaient mériter en effet la cenſure de *Boileau.*

Rien n'eſt plus inſipide que la femme noyée, dont on dit qu'il faut chercher le corps en remontant le cours de la rivière parce que cette femme avait été contrediſante.

Le tribut des animaux envoyé au roi *Alexandre*, eſt une fable qui, pour être ancienne, n'en eſt pas meilleure. Les animaux n'envoyent point d'argent à un roi ; & un lion ne s'aviſe pas de voler de l'argent.

Un ſatyre qui reçoit chez lui un paſſant, ne doit point le renvoyer ſur ce qu'il ſouffle d'abord dans ſes doigts, parce qu'il a trop froid ; & qu'enſuite en prenant l'*écuelle aux dents* il ſouffle ſur ſon potage qui eſt trop chaud. L'homme avait très grande raiſon, & le ſatyre était un ſot. D'ailleurs on ne prend point l'écuelle avec les dents.

Mère écreviſſe qui reproche à ſa fille de ne pas aller droit, & la fille qui lui répond que ſa mère va tortu, n'a pas paru une fable agréable.

Le buiſſon & le canard en ſociété avec une chauve-ſouris pour des marchandiſes, *ayant des comptoirs, des facteurs, des agens, payant le principal & les intérêts, & ayant des ſergens à leur porte*, n'a ni vérité, ni naturel, ni agrément.

Un buiſſon qui ſort de ſon pays avec une chauve-ſouris pour aller trafiquer, eſt une de ces imaginations froides & hors de la nature que *La Fontaine* ne devait pas adopter.

Un logis plein de chiens, & des chats *vivant entr'eux comme couſins, ſe brouillant pour un pot de potage*, ſemble bien indigne d'un homme de goût.

La *pie-margot-caquet-bon-bec* eſt encor pire ; l'aigle lui dit, qu'elle n'a que faire de ſa compagnie, parce qu'elle parle trop. Sur quoi *La Fontaine* remarque qu'il faut à la cour *porter habit de deux paroiſſes*.

Que ſignifie un milan préſenté par un oiſeleur à un roi, auquel il prend le bout du nez avec ſes griffes ?

Un ſinge qui avait épouſé une fille Pariſienne & qui la battait, eſt un très mauvais conte qu'on avait fait à *La Fontaine*, & qu'il eut le malheur de mettre en vers.

De telles fables & quelques autres pouraient ſans doute juſtifier *Boileau* : il ſe pouvait même que *La Fontaine* ne ſût pas diſtinguer ſes mauvaiſes fables des bonnes.

Madame de *la Sablière* appellait La Fontaine *un fablier*, qui portait naturellement des fables, comme un prunier des prunes. Il eſt vrai qu'il n'avait qu'un ſtile, & qu'il écrivait

un opéra de ce même ſtile dont il parlait de *Janot Lapin*, & de *Rominagrobis*. Il dit dans l'opéra de *Daphné* ;

J'ai vu le tems qu'une jeune fillette,
Pouvait ſans peur aller au bois ſeulette :
Maintenant, maintenant les bergers ſont loups.
Je vous dis, je vous dis, filles gardez-vous.

❀ ❀

Jupiter vous vaut bien ;
Je ris auſſi quand l'amour veut qu'il pleure :
Vous autres Dieux n'attaquez rien
Qui ſans vous étonner s'oſe défendre une heure.

❀ ❀

Que vous êtes reprenante
Gouvernante !

Malgré tout cela, *Boileau* devait rendre juſtice au mérite ſingulier du bon homme ; c'eſt ainſi qu'il l'appellait ; & être enchanté avec tout le public du ſtile de ſes bonnes fables.

La Fontaine n'était pas né inventeur ; ce n'était pas un écrivain ſublime, un homme d'un goût toûjours ſûr, un des premiers génies du grand ſiécle ; & c'eſt encor un défaut très remarquable dans lui de ne pas parler correctement ſa langue. Il eſt dans cette partie très inférieur à *Phèdre* ; mais c'eſt un homme unique dans les excellens morceaux qu'ils nous a laiſſés : ils ſont en grand nombre, ils ſont dans la bouche de tous ceux qui ont été élevés honnêtement : ils contribuent même à leur éducation : ils iront à la dernière poſtérité ; ils conviennent à tous les hommes, à tous les âges ; & ceux de *Boileau* ne conviennent guères qu'aux gens de lettres.

DE QUELQUES FANATIQUES QUI ONT VOULU PROSCRIRE LES ANCIENNES FABLES.

Il y eut parmi ceux qu'on nomme *janſéniſtes*, une petite ſecte de cerveaux durs & creux, qui voulurent proſcrire les

belles fables de l'antiquité, ſubſtituer *St. Proſper* à *Ovide*, & *Santeuil* à *Horace*. Si on les avait crus, les peintres n'auraient plus repréſenté *Iris* ſur l'arc-en-ciel, ni *Minerve* avec ſon égide; mais *Nicole* & *Arnauld* combattant contre des jéſuites & contre des proteſtans, (Mademoiſelle *Perrier* guérie d'un mal aux yeux par une épine de la couronne de JESUS-CHRIST, arrivée de Jéruſalem à Port-royal) le conſeiller *Carré de Montgeron* préſentant à *Louis XV* le recueil des convulſions de St. Médard, & *St. Ovide* reſſuſcitant des petits garçons.

Aux yeux de ces ſages auſtères, *Fénelon* n'était qu'un idolâtre qui introduiſait l'enfant *Cupidon* chez la nymphe *Eucharis*, à l'exemple du poëme impie de l'Enéide.

Pluche à la fin de ſa fable du ciel intitulée *Hiſtoire*, fait une longue diſſertation pour prouver qu'il eſt honteux d'avoir dans ſes tapiſſeries des figures priſes des métamorphoſes d'*Ovide*; & que *Zéphire* & *Flore*, *Vertumme* & *Pomone* devraient être bannis des jardins de Verſailles. *b*) Il exhorte l'académie des belles-lettres à s'oppoſer à ce mauvais goût, & il dit qu'elle ſeule eſt capable de rétablir les belles-lettres.

Voici une petite apologie de la fable, que nous préſentons à notre cher lecteur pour le prémunir contre la mauvaiſe humeur de ces ennemis des beaux-arts.

APOLOGIE DE LA FABLE.

Savante antiquité, beauté toûjours nouvelle,
Monumens du génie, heureuſes fictions,
Environnez-moi des rayons
De votre lumière immortelle:
Vous ſavez animer l'air, la terre & les mers;
Vous embelliſſez l'univers.
Cet arbre à tête longue, aux rameaux toûjours verds,
C'eſt Atis aimé de Cibèle;
La précoce Hyacinte eſt le tendre mignon
Que ſur ces prés fleuris careſſait Apollon.
Flore avec le zéphire a peint ces jeunes roſes

b) *Hiſt. du ciel*, tom. II. pag. 398.

De

De l'éclat de leur vermillon.
Des baiſers de Pomone on voit dans ce vallon
Les fleurs de mes pêchers nouvellement écloſes.
Ces montagnes, ces bois qui bordent l'horizon
Sont couverts de métamorphoſes.
Ce cerf aux pieds légers eſt le jeune Actéon.
Du chantre de la nuit j'entends la voix touchante,
C'eſt la fille de Pandion,
C'eſt Philomèle gémiſſante.
Si le ſoleil ſe couche il dort avec Thétis.
Si je vois de Vénus la planète brillante,
C'eſt Vénus que je vois dans les bras d'Adonis.
Ce pôle me préſente Andromède & Perſée;
Leurs amours immortels échauffent de leurs feux
Les éternels frimats de la zone glacée;
Tout l'olympe eſt peuplé de héros amoureux;
Admirables tableaux! ſéduiſante magie!
Qu'Héſiode me plait dans ſa théologie!
Quand il me peint l'amour débrouillant le chaos,
S'élançant dans les airs & planant ſur les flots!
Vantez-nous maintenant, bienheureux légendaires,
Le porc de Saint Antoine & le chien de Saint Roc.
Vos reliques, vos ſcapulaires
Et la guimpe d'Urſule & la craſſe du froc;
Mettez la Fleur des ſaints à côté d'un Homère:
Il ment; mais en grand-homme; il ment, mais il ſait plaire.
Sottement vous avez menti,
Par lui l'eſprit humain s'éclaire:
Et ſi l'on vous croyait, il ſerait abruti.
On chérira toûjours les erreurs de la Grèce,
Toûjours Ovide charmera.
Si nos peuples nouveaux ſont chrêtiens à la meſſe,
Ils ſont payens à l'opéra.
L'almanach eſt payen; nous comptons nos journées
Par le ſeul nom des Dieux que Rome avait connus.

C'eſt Mars & Jupiter, c'eſt Saturne & Vénus,
Qui préſident au tems, qui font nos deſtinées.
Ce mèlange eſt impur, on a tort; mais enfin
Nous reſſemblons aſſez à l'abbé Pellegrin;
Le matin catholique & le ſoir idolâtre,
Déjeunant de l'autel, & ſoupant du théâtre.

FACULTÉ.

TOutes les puiſſances du corps & de l'entendement ne ſont-elles pas des facultés, & qui pis eſt des facultés très ignorées, de franches qualités occultes, à commencer par le mouvement dont perſonne n'a découvert l'origine ?

Quand le préſident de la faculté de médecine dans le *Malade imaginaire*, demande à Thomas Diafoirus *quare opium facit dormire ?* Thomas répond très pertinemment, *quia eſt in eo virtus dormitiva quæ facit ſopire*, parce qu'il y a dans l'opium une faculté ſoporative qui fait dormir. Les plus grands phyſiciens ne peuvent guères mieux dire.

Le ſincère chevalier de *Jaucour* avoue à l'article *Sommeil*, qu'on ne peut former ſur la cauſe du ſommeil que de ſimples conjectures. Un autre *Thomas* plus révéré que *Diafoirus*, n'a pas répondu autrement que ce bachelier de comédie, à toutes les queſtions qu'il propoſe dans ſes volumes immenſes.

Il eſt dit à l'article *Faculté* du grand dictionnaire encyclopédique, *que la faculté vitale une fois établie dans le principe intelligent qui nous anime, on conçoit aiſément que cette faculté excitée par les impreſſions que le ſenſorium vital tranſmet à la partie du ſenſorium commun, détermine l'influx alternatif du ſuc nerveux dans les fibres motrices des organes vitaux, pour faire contracter alternativement ces organes.*

Cela revient préciſément à la réponſe du jeune médecin Thomas, *quia eſt in eo virtus alternativa quæ facit alternare.* Et ce *Thomas Diafoirus* a du moins le mérite d'être plus court.

La faculté de remuer le pied quand on le veut, celle de ſe reſſouvenir du paſſé, celle d'uſer de ſes cinq ſens, toutes nos facultés en un mot, ne ſont-elles pas à la Diafoirus ?

Digitized by Google

Mais la penſée ! nous diſent les gens qui ſavent le ſecret ; la penſée, qui diſtingue l'homme du reſte des animaux !

Sanctius his animal mentiſque capacius altæ.
Cet animal ſi ſaint, plein d'un eſprit ſublime.

Si ſaint qu'il vous plaira ; c'eſt ici que *Diafoirus* triomphe plus que jamais. Tout le monde au fond répond *quia eſt in eo virtus penſativa quæ facit penſare.* Perſonne ne ſaura jamais par quel myſtère il penſe.

Cette queſtion s'étend donc à tout dans la nature entière. Je ne ſais s'il n'y aurait pas dans cet abîme même une preuve de l'exiſtence de l'Etre ſuprême. Il y a un ſecret dans tous les premiers reſſorts de tous les êtres, à commencer par un galet des bords de la mer, & à finir par l'anneau de Saturne & par la voie lactée. Or comment ce ſecret ſans que perſonne le ſût ? il faut bien qu'il y ait un être qui ſoit au fait.

Des ſavans, pour éclairer notre ignorance, nous diſent qu'il faut faire des ſyſtêmes, qu'à la fin nous trouverons le ſecret. Mais nous avons tant cherché ſans rien trouver, qu'à la fin on ſe dégoûte. C'eſt la philoſophie pareſſeuſe, nous crient-ils ; non, c'eſt le repos raiſonnable de gens qui ont couru en vain. Et après tout, philoſophie pareſſeuſe vaut mieux que théologie turbulente ; & chimères métaphyſiques.

FANATISME.

SECTION PREMIÈRE.

SI cette expreſſion tient encor à ſon origine, ce n'eſt que par un filet bien mince.

Fanaticus était un titre honorable, il ſignifiait *deſſervant* ou *bienfaiſteur d'un temple.* Les antiquaires, comme le dit le dictionnaire de Trévoux, ont retrouvé des inſcriptions dans leſquelles des Romains conſidérables prenaient ce titre de *fanaticus.*

Dans la harangue de Cicéron *pro domo ſua*, il y a un paſ-

ſage où le mot *fanaticus* me paraît difficile à expliquer. Le ſéditieux & débauché *Clodius* qui avait fait exiler *Cicéron* pour avoir ſauvé la république ; non-ſeulement avait pillé & démoli les maiſons de ce grand-homme. Mais afin que *Cicéron* ne pût jamais rentrer dans ſa maiſon de Rome, il en avait conſacré le terrain ; & les prêtres y avaient bâti un temple à la liberté, ou plutôt à l'eſclavage dans lequel *Céſar*, *Pompée*, *Craſſus* & *Clodius* tenaient alors la république : tant la religion dans tous les tems a ſervi à perſécuter les grands-hommes.

Lorſqu'enfin dans un tems plus heureux *Cicéron* fut rappellé, il plaida devant le peuple pour obtenir que le terrain de ſa maiſon lui fût rendu, & qu'on la rebâtît aux frais du peuple Romain. Voici comme il s'exprime dans ſon plaidoyer contre *Clodius*.

Aſpicite pontifices, aſpicite hominem religioſum, monete eum modum eſſe religionis nimium, eſſe ſuperſtitioſum, non oportere ; quid tibi neceſſe fuit anili ſuperſtitione homo fanatice ſacrificium quod alienæ domi fieret inviſerere ?

Le mot *fanaticus* ſignifie-t-il en cette place, inſenſé fanatique, impitoyable fanatique, abominable fanatique comme on l'entend aujourd'hui ? ou bien ſignifie-t-il pieux, conſécrateur, homme religieux, dévot zélateur des temples ? ce mot eſt-il ici une injure ou une louange ironique ? je n'en ſais pas aſſez pour décider ; mais je vais traduire.

„ Regardez, pontifes, regardez cet homme religieux, „ avertiſſez-le que la religion même a ſes bornes, qu'il ne faut „ pas être ſi ſcrupuleux. Quel beſoin vous conſécrateur, vous „ fanatique, quel beſoin avez-vous de recourir à des ſuperſti- „ tions de vieille pour aſſiſter à un ſacrifice qui ſe faiſait dans „ une maiſon étrangère ? "

Cicéron fait ici alluſion aux myſtères de la bonne déeſſe que *Clodius* avait profanés en ſe gliſſant déguiſé en femme avec une vieille pour entrer dans la maiſon de *Céſar*, & pour y coucher avec ſa femme : c'eſt donc ici évidemment une ironie.

Cicéron appelle *Clodius* homme religieux ; l'ironie doit donc être ſoutenue dans tout ce paſſage. Il ſe ſert de termes honorables pour mieux faire ſentir la honte de *Clodius*. Il me paraît donc qu'il employe le mot *fanatique* comme un mot honorable,

comme un mot qui emporte avec lui l'idée de conſécrateur, de pieux, de zélé deſſervant d'un temple.

On put depuis donner ce nom à ceux qui ſe crurent inſpirés par les Dieux.

Les Dieux à leur interprète
Ont fait un étrange don,
Ne peut-on être prophète
Sans qu'on perde la raiſon?

Le même dictionnaire de Trévoux dit que les anciennes chroniques de France appellent Clovis *fanatique & payen*. Le lecteur déſirerait qu'on nous eût déſigné ces chroniques. Je n'ai point trouvé cette épithète de *Clovis* dans le peu de livres que j'ai vers le mont Krapac où je demeure.

On entend aujourd'hui par *fanatiſme* une folie religieuſe, ſombre & cruelle. C'eſt une maladie de l'eſprit qui ſe gagne comme la petite vérole. Les livres la communiquent beaucoup moins que les aſſemblées & les diſcours. On s'échauffe rarement en liſant; car alors on peut avoir le ſens raſſis. Mais quand un homme ardent & d'une imagination forte parle à des imaginations faibles, ſes yeux ſont en feu, & ce feu ſe communique; ſes tons, ſes geſtes ébranlent tous les nerfs des auditeurs. Il crie: DIEU vous regarde, ſacrifiez ce qui n'eſt qu'humain; combattez les combats du Seigneur: & on va combattre.

Le fanatiſme eſt à l'entouſiaſme du ſuperſtitieux ce que le tranſport eſt à la fiévre.

Celui qui a des extaſes, des viſions, qui prend des ſonges pour des réalités, & ſes imaginations pour des prophéties, eſt un fanatique novice qui donne de grandes eſpérances; il poura bientôt tuer pour l'amour de DIEU.

Barthelemi Diaz fut un fanatique profès. Il avait à Nuremberg un frère *Jean Diaz* qui n'était encor qu'entouſiaſte luthérien, vivement convaincu que le pape eſt l'antechriſt, ayant le ſigne de la bête. *Barthelemi* encor plus vivement perſuadé que le pape eſt DIEU en terre, part de Rome pour aller convertir ou tuer ſon frere; il l'aſſaſſine: voilà du parfait: & nous avons ailleurs rendu juſtice à ce *Diaz*.

Polyeucte qui va au temple dans un jour de ſolemnité renverſer & caſſer les ſtatues & les ornemens, eſt un fanatique moins horrible que *Diaz*, mais non moins ſot. Les aſſaſſins du duc *François de Guiſe*, de *Guillaume* prince d'Orange, du roi *Henri III*, & du roi *Henri IV*, de tant d'autres, étaient des énergumènes malades de la même rage que *Diaz*.

Le plus grand exemple de fanatiſme, eſt celui des bourgeois de Paris qui coururent aſſaſſiner, égorger, jetter par les fenêtres, mettre en piéces la nuit de la St. Barthelemi leurs concitoyens qui n'allaient point à la meſſe. *Guion*, *Patouillet*, *Chaudon*, *Nonotte*, l'ex-jéſuite *Paulian* ne ſont que des fanatiques du coin de la rue, des miſérables à qui on ne prend pas garde. Mais un jour de St. Barthelemi, ils feraient de grandes choſes.

Il y a des fanatiques de ſang-froid; ce ſont les juges qui condamnent à la mort ceux qui n'ont d'autre crime que de ne pas penſer comme eux; & ces juges-là ſont d'autant plus coupables, d'autant plus dignes de l'exécration du genre-humain, que n'étant pas dans un excès de fureur, comme les *Clément*, les *Châtels*, les *Ravaillacs*, les *Damiens*, il ſemble qu'ils pouraient écouter la raiſon.

Il n'eſt d'autre remède à cette maladie épidémique que l'eſprit philoſophique, qui répandu de proche en proche adoucit enfin les mœurs des hommes, & qui prévient les accès du mal; car dès que ce mal fait des progrès, il faut fuir, & attendre que l'air ſoit purifié. Les loix & la religion ne ſuffiſent pas contre la peſte des ames: la religion loin d'être pour elles un aliment ſalutaire, ſe tourne en poiſon dans les cerveaux infectés. Ces miſérables ont ſans ceſſe préſent à l'eſprit l'exemple d'*Aod*, qui aſſaſſine le roi *Eglon*; de *Judith*, qui coupe la tête d'*Holopherne* en couchant avec lui; de *Samuel* qui hâche en morceaux le roi *Agag*; du prêtre *Joad* qui aſſaſſine ſa reine à la porte-aux-chevaux, &c. &c. &c. Ils ne voyent pas que ces exemples qui ſont reſpectables dans l'antiquité, ſont abominables dans le tems préſent: ils puiſent leurs fureurs dans la religion même qui les condamne.

Les loix ſont encor très impuiſſantes contre ces accès de rage; c'eſt comme ſi vous liſiez un arrêt du conſeil à un frénétique. Ces gens-là ſont perſuadés que l'Eſprit ſaint qui les pénètre,

Digitized by Google

eſt au-deſſus des loix, que leur entouſiaſme eſt la ſeule loi qu'ils doivent entendre.

Que répondre à un homme qui vous dit qu'il aime mieux obéir à DIEU qu'aux hommes, & qui en conſéquence eſt ſûr de mériter le ciel en vous égorgeant ?

Je les ai vus les convulſionnaires ; je les ai vus tordre leurs membres & écumer. Ils criaient, *il faut du ſang*. Ils ſont parvenus à faire aſſaſſiner leur roi par un laquais ; & ils ont fini par ne crier que contre les philoſophes.

Ce ſont preſque toûjours les fripons qui conduiſent les fanatiques, & qui mettent le poignard entre leurs mains ; ils reſſemblent à ce vieux de la montagne qui faiſait, dit-on, goûter les joies du paradis à des imbécilles, & qui leur promettait une éternité de ces plaiſirs, dont il leur avait donné un avant-goût, à condition qu'ils iraient aſſaſſiner tous ceux qu'il leur nommerait. Il n'y a eu qu'une ſeule religion dans le monde qui n'ait pas été ſouillée par le fanatiſme, c'eſt celle des lettrés de la Chine. Les ſectes des philoſophes étaient non-ſeulement exemptes de cette peſte, mais elles en étaient le remède.

Car l'effet de la philoſophie eſt de rendre l'ame tranquille ; & le fanatiſme eſt incompatible avec la tranquillité. Si notre ſainte religion a été ſi ſouvent corrompue par cette fureur infernale, c'eſt à la folie des hommes qu'il faut s'en prendre.

Ainſi du plumage qu'il eut
Icare pervertit l'uſage ;
Il le reçut pour ſon ſalut,
Il s'en ſervit pour ſon dommage.

BERTAUD *évêque de Sées.*

SECTION SECONDE.

Les fanatiques ne combattent pas toûjours les combats du Seigneur ; ils n'aſſaſſinent pas toûjours des rois & des princes. Il y a parmi eux des tigres, mais on y voit encor plus de renards.

Quel tiſſu de fourberies, de calomnies, de larcins, tiſſu par les fanatiques de la cour de Rome, contre les fanatiques

de la cour de *Calvin*, des jéſuites contre les janſéniſtes & *viciſſim !* & ſi vous remontez plus haut, l'hiſtoire eccléſiaſtique qui eſt l'école des vertus, eſt auſſi celle des ſcélérateſſes employées par toutes les ſectes les unes contre les autres. Elles ont toutes le même bandeau ſur les yeux, ſoit quand il faut incendier les villes & les bourgs de leurs adverſaires, égorger les habitans, les condamner aux ſupplices, ſoit quand il faut ſimplement tromper, s'enrichir & dominer; le même fanatiſme les aveugle; elles croyent bien faire: tout fanatique eſt fripon en conſcience, comme il eſt meurtrier de bonne foi pour la bonne cauſe.

Liſez, ſi vous pouvez, les cinq ou ſix mille volumes de reproches que les janſéniſtes & les moliniſtes ſe ſont faits pendant cent ans ſur leurs friponneries; & voyez ſi *Scapin* & *Trivelin* en approchent.

Une des bonnes friponneries théologiques qu'on ait faites, eſt, à mon gré, celle d'un petit évêque; (on nous aſſure dans la rélation que c'était un évêque Biſcayen. Nous trouverons bien un jour ſon nom & ſon évêché) ſon diocèſe était partie en Biſcaye & partie en France.

Il y avait dans la partie de France une paroiſſe qui fut habitée autrefois par quelques maures de Maroc. Le ſeigneur de la paroiſſe n'eſt point mahométan: il eſt très bon catholique comme tout l'univers doit l'être, attendu que le mot *catholique* veut dire univerſel.

Mr. l'évêque ſoupçonna ce pauvre ſeigneur qui n'était occupé qu'à faire du bien, d'avoir eu de mauvaiſes penſées, de mauvais ſentimens dans le fond de ſon cœur, je ne ſais quoi qui ſentait l'héréſie. Il l'accuſa même d'avoir dit en plaiſantant qu'il y avait d'honnêtes gens à Maroc comme en Biſcaye, & qu'un honnête Maroquin pouvait à toute force n'être pas le mortel ennemi de l'Etre ſuprême qui eſt le père de tous les hommes.

Notre fanatique écrivit une grande lettre au roi de France, ſeigneur ſuzerain de ce pauvre petit ſeigneur de paroiſſe. Il pria dans ſa lettre le ſeigneur ſuzerain de transférer le manoir de cette ouaille infidelle en baſſe-Bretagne, ou en baſſe-Normandie, ſelon le bon plaiſir de ſa majeſté, afin qu'il n'infectât plus les Baſques de ſes mauvaiſes plaiſanteries.

Le

Le roi de France & ſon conſeil ſe moquèrent, comme de raiſon, de cet extravagant.

Notre paſteur Biſcayen ayant appris quelque tems après que ſa brebis Françaiſe était malade, défendit aux confeſſeurs du canton de la confeſſer, à moins qu'elle ne donnât un billet de confeſſion, par lequel il devait apparaître que le mourant n'était point circoncis, qu'il condamnait de tout ſon cœur l'héréſie de *Mahomet*, & toute autre héréſie dans ce goût, comme le calviniſme & le janſéniſme, & qu'il penſait en tout comme lui évêque Biſcayen.

Les billets de confeſſion étaient alors fort à la mode. Le mourant fit venir chez lui ſon curé qui était un yvrogne imbécille, & le menaça de le faire pendre par le parlement de Bordeaux, s'il ne lui donnait pas tout-à-l'heure le viatique dont lui mourant ſe ſentait un extrême beſoin. Le curé eut peur, il adminiſtra mon homme, lequel après la cérémonie déclara hautement devant témoins, que le paſteur Biſcayen l'avait fauſſement accuſé auprès du roi d'avoir du goût pour la religion muſulmane; qu'il était bon chrêtien, & que le Biſcayen était un calomniateur. Il ſigna cet écrit pardevant notaire; tout fut en règle; il s'en porta mieux, & le repos de la bonne conſcience le guérit bientôt entiérement.

Le petit Biſcayen outré qu'un vieux moribond ſe fût moqué de lui, réſolut de s'en venger; & voici comme il s'y prit.

Il fit fabriquer en ſon patois au bout de quinze jours, une prétendue profeſſion de foi que le curé prétendit avoir entendue. On la fit ſigner par le curé & par trois ou quatre payſans qui n'avaient point aſſiſté à la cérémonie. Enſuite on fit contrôler cet acte de fauſſaire, comme ſi ce contrôle l'avait rendu autentique.

Un acte non ſigné par la partie ſeule intéreſſée, un acte ſigné par des inconnus quinze jours après l'événement, un acte déſavoué par les témoins véritables, était viſiblement un crime de faux; & comme il s'agiſſait de matère de foi, ce crime menait viſiblement le curé avec ſes faux témoins aux galères dans ce monde, & en enfer dans l'autre.

Le petit ſeigneur châtelain qui était goguenrd & point méchant, eut pitié de l'ame & du corps de ces miſérables: il ne

voulut point les traduire devant la juſtice humaine, & ſe contenta de les traduire en ridicule. Mais il a déclaré que dès qu'il ſerait mort il ſe donnerait le plaiſir de faire imprimer toute cette manœuvre de ſon Biſcayen avec les preuves, pour amuſer le petit nombre de lecteurs qui aiment ces anecdotes, & point du tout pour inſtruire l'univers. Car il y a tant d'auteurs qui parlent à l'*univers*, qui s'imaginent rendre l'*univers* attentif, qui croyent l'univers occupé d'eux, que celui-ci ne croit pas être lu d'une douzaine de perſonnes dans l'univers entier. Revenons au fanatiſme.

C'eſt cette rage de proſélytiſme, cette fureur d'amener les autres à boire de ſon vin, qui amena le jéſuite *Caſtel* & le jéſuite *Routh* auprès du célèbre *Monteſquieu* lorſqu'il ſe mourait. Ces deux énergumènes voulaient ſe vanter de lui avoir perſuadé les mérites de l'attrition & de la grace ſuffiſante. Nous l'avons converti, diſaient-ils; c'était dans le fond une bonne ame; il aimait fort la compagnie de Jéſus. Nous avons eu un peu de peine à le faire convenir de certaines vérités fondamentales; mais comme dans ces momens-là on a toûjours l'eſprit plus net, nous l'avons bientôt convaincu.

Ce fanatiſme de convertiſſeur eſt ſi fort, que le moine le plus débauché quitterait ſa maîtreſſe pour aller convertir une ame à l'autre bout de la ville.

Nous avons vu le père *Poiſſon* cordelier à Paris, qui ruina ſon couvent pour payer ſes filles de joie, & qui fut enfermé pour ſes mœurs dépravées. C'était un des prédicateurs de Paris les plus courus, & un des convertiſſeurs les plus acharnés.

Tel était le célèbre curé de Verſailles *Fantin*. Cette liſte pourait être longue, mais il ne faut pas révéler les fredaines de certaines perſonnes conſtituées en certaines places. Vous ſavez ce qui arriva à *Cham* pour avoir révélé la turpitude de ſon père; il devint noir comme du charbon.

Prions DIEU ſeulement en nous levant & en nous couchant, qu'il nous délivre des fanatiques; comme les pélerins de la Mecque prient DIEU de ne point rencontrer *de viſages triſtes* ſur leur chemin.

SECTION TROISIÉME.

Ludlow, entousiaste de la liberté plutôt que fanatique de religion; ce brave homme qui avait plus de haine pour *Cromwell* que pour *Charles I*, rapporte que les milices du parlement étaient toûjours battues par les troupes du roi dans le commencement de la guerre civile; comme le régiment des portes-cochères ne tenait pas du tems de la Fronde contre le grand *Condé*; *Cromwell* dit au général *Fairfax*, comment voulez-vous que des porte-faix de Londre, & des garçons de boutique indisciplinés résistent à une noblesse animée par le fantôme de l'honneur? présentons-leur un plus grand fantôme, le fanatisme. Nos ennemis ne combattent que pour le roi, persuadons à nos gens qu'ils font la guerre pour DIEU.

Donnez-moi une patente, je vais lever un régiment de frères meurtriers, & je vous réponds que j'en ferai des fanatiques invincibles.

Il n'y manqua pas, il composa son régiment des frères rouges; de fous mélancoliques il en fit des tigres obéissans. *Mahomet* n'avait pas été mieux servi par ses soldats.

Mais pour inspirer ce fanatisme, il faut que l'esprit du tems vous seconde. Un parlement de France essayerait en vain aujourd'hui de lever un régiment de portes-cochères; il n'ameuterait pas seulement dix femmes de la halle.

Il n'appartient qu'aux habiles de faire des fanatiques & de les conduire; mais ce n'est pas assez d'être fourbe & hardi, nous avons déja vu que tout dépend de venir au monde à propos.

FEMME.

PHYSIQUE ET MORALE.

EN général elle est bien moins forte que l'homme, moins grande, moins capable de longs travaux; son sang est plus aqueux, sa chair moins compacte, ses cheveux plus longs, ses membres plus arrondis, les bras moins musculeux, la bou-

che plus petite, les feſſes plus relevées, les hanches plus écartées, le ventre plus large. Ces caractères diſtinguent les femmes dans toute la terre, chez toutes les eſpèces depuis la Lapponie juſqu'à la côte de Guinée, en Amérique comme à la Chine.

Plutarque dans ſon troiſiéme livre des *propos de table*, prétend que le vin ne les enyvre pas auſſi aiſément que les hommes; & voici la raiſon qu'il apporte de ce qui n'eſt pas vrai. Je me ſers de la traduction d'*Amiot*.

„ Le tempérament des femmes eſt fort humide. Ce qui „ leur rend la charnure ainſi molle, liſſée & luiſante, avec „ leurs purgations menſtruelles. Quand donc le vin vient à „ tomber en une ſi grande humidité, alors ſe trouvant vaincu „ il perd ſa couleur & ſa force, & devient décoloré & éveux; „ & en peut-on tirer quelque choſe des paroles mêmes d'*Ariſtote*: car il dit que ceux qui boivent à grands traits ſans „ reprendre haleine, ce que les anciens appellaient *amuſizein*, „ ne s'enyvrent pas ſi facilement, parce que le vin ne leur „ demeure guères dedans le corps; ains étant preſſé & pouſſé „ à force, il paſſe tout outre à travers. Or le plus communément nous voyons que les femmes boivent ainſi, & ſi eſt „ vraiſemblable que leur corps, à cauſe de la continuelle attraction des humeurs qui ſe fait par contre bas pour leurs „ purgations menſtruelles, eſt plein de pluſieurs conduits, & „ percé de pluſieurs tuyaux & échevaux eſquels le vin venant „ à tomber en ſort vitement & facilement ſans ſe pouvoir attacher aux parties nobles & principales, leſquelles étant „ troublées, l'yvreſſe s'en enſuit. "

Cette phyſique eſt tout-à-fait digne des anciens.

Les femmes vivent un peu plus que les hommes, c'eſt-à-dire qu'en une génération on trouve plus de vieilles que de vieillards. C'eſt ce qu'ont pu obſerver en Europe tous ceux qui ont fait des relevés exacts des naiſſances & des morts. Il eſt à croire qu'il en eſt ainſi dans l'Aſie & chez les négreſſes, les rouges, les cendrées comme chez les blanches. *Natura eſt ſemper ſibi conſona.*

Nous avons rapporté ailleurs un extrait d'un journal de la Chine, qui porte qu'en l'année 1725 la femme de l'empereur *Yontchin* ayant fait des libéralités aux pauvres femmes de la

Chine qui paſſaient ſoixante & dix ans, *a*) on compta dans la ſeule province de Kanton, parmi celles qui reçurent ces préſens, 98220 femmes de ſoixante & dix ans paſſés, 48893 âgées de plus de quatre-vingt ans, & 3453 d'environ cent années. Ceux qui aiment les cauſes finales diſent que la nature leur accorde une plus longue vie qu'aux hommes, pour les récompenſer de la peine qu'elles prennent de porter neuf mois des enfans, de les mettre au monde & de les nourrir. Il n'eſt pas à croire que la nature donne des récompenſes; mais il eſt probable que le ſang des femmes étant plus doux, leurs fibres s'endurciſſent moins vite.

Aucun anatomiſte, aucun phyſicien n'a jamais pu connaître la manière dont elles conçoivent. *Sanchez* a eu beau aſſurer, *Mariam & ſpiritum ſanctum emiſiſſe ſemen in copulatione & ex ſemine amborum natum eſſe Jeſum.* Cette abominable impertinence de *Sanchez*, d'ailleurs très ſavant, n'eſt adoptée aujourd'hui par aucun naturaliſte.

Les femmes ſont la ſeule eſpèce femelle qui répande du ſang tous les mois. On a voulu attribuer la même évacuation à quelques autres eſpèces, & ſurtout aux guenons; mais le fait ne s'eſt pas trouvé vrai.

Ces émiſſions périodiques de ſang qui les affaibliſſent toûjours pendant cette perte, les maladies qui naiſſent de la ſuppreſſion, les tems de groſſeſſe, la néceſſité d'alaiter les enfans & de veiller continuellement ſur eux, la délicateſſe de leurs membres les rendent peu propres aux fatigues de la guerre & à la fureur des combats. Il eſt vrai, comme nous l'avons dit, qu'on a vu dans tous les tems & preſque dans tous les pays, des femmes à qui la nature donna un courage & des forces extraordinaires, qui combattirent avec les hommes, qui ſoutinrent de prodigieux travaux; mais après tout, ces exemples ſont rares. Nous renvoyons à l'article *Amazones*.

Le phyſique gouverne toûjours le moral. Les femmes étant plus faibles de corps que nous, ayant plus d'adreſſe dans leurs doigts beaucoup plus ſouples que les nôtres, ne pouvant guè-

a) Lettre très inſtructive du jéſuite *Conſtantin* au jéſuite *Soucier*, dix-neuvième recueil.

res travailler aux ouvrages pénibles de la maçonnerie, de la charpente, de la métallurgie, de la charrue, étant néceſſairement chargées des petits travaux plus légers de l'intérieur de la maiſon, & ſurtout du ſoin des enfans, menant une vie plus ſédentaire, elles doivent avoir plus de douceur dans le caractère que la race maſculine; elles doivent moins connaître les grands crimes. Et cela eſt ſi vrai, que dans tous les pays policés il y a toûjours cinquante hommes au moins d'exécutés à mort contre une ſeule femme.

Monteſquieu dans ſon *Eſprit des loix*, *b*) en promettant de parler de la condition des femmes dans les divers gouvernemens, avance que *chez les Grecs les femmes n'étaient pas regardées comme dignes d'avoir part au véritable amour, & que l'amour n'avait chez eux qu'une forme qu'on n'oſe dire.* Il cite *Plutarque* pour ſon garant.

C'eſt une mépriſe qui n'eſt guères pardonnable qu'à un eſprit tel que *Monteſquieu*, toûjours entraîné par la rapidité de ſes idées, ſouvent incohérentes.

Plutarque dans ſon chapitre de l'*amour*, introduit pluſieurs interlocuteurs. Et lui-même, ſous le nom de *Daphneus*, réfute avec la plus grande force les diſcours que tient *Protagène* en faveur de la débauche des garçons.

C'eſt dans ce même dialogue qu'il va juſqu'à dire qu'il y a dans l'amour des femmes quelque choſe de divin. Il compare cet amour au ſoleil qui anime la nature. Il met le plus grand bonheur dans l'amour conjugal. Enfin il finit par le magnifique éloge de la vertu d'*Epponine*. Cette mémorable avanture s'était paſſée ſous les yeux mêmes de *Plutarque* qui vécut quelque tems dans la maiſon de *Veſpaſien*. Cette héroïne apprenant que ſon mari *Sabinus* vaincu par les troupes de l'empereur, s'était caché dans une profonde caverne entre la Franche-Comté & la Champagne, s'y enferma ſeule avec lui, le ſervit, le nourrit pendant pluſieurs années, en eut des enfans. Enfin étant priſe avec ſon mari & préſentée à *Veſpaſien* étonné de la grandeur de ſon courage, elle lui dit, *j'ai vécu plus heureuſe*

b) L. VII. & X. Voyez l'article *Amour*, dans lequel on a déja indiqué cette bévue.

ſous la terre dans les ténèbres que toi à la lumière du ſoleil au faîte de la puiſſance. Plutarque affirme donc préciſément le contraire de ce que *Monteſquieu* lui fait dire ; il s'énonce même en faveur des femmes avec un entouſiaſme très touchant.

Il n'eſt pas étonnant qu'en tout pays l'homme ſe ſoit rendu le maître de la femme, tout étant fondé ſur la force. Il a d'ordinaire beaucoup de ſupériorité par celle du corps & même de l'eſprit.

On a vu des femmes très ſavantes comme il en fut de guerrières ; mais il n'y en a jamais eu d'inventrice.

L'eſprit de ſociété & d'agrément eſt communément leur partage. Il ſemble généralement parlant qu'elles ſoient faites pour adoucir les mœurs des hommes.

Dans aucune république elles n'eurent jamais la moindre part au gouvernement ; elles n'ont jamais régné dans les empires purement électifs ; mais elles régnent dans preſque tous les royaumes héréditaires de l'Europe, en Eſpagne, à Naples, en Angleterre, dans pluſieurs états du Nord, dans pluſieurs grands fiefs qu'on nomme *féminins*.

La coutume qu'on appelle *loi ſalique*, les a exclues du royaume de France ; & ce n'eſt pas, comme le dit *Mézerai*, qu'elles fuſſent incapables de gouverner, puis qu'on leur a preſque toûjours accordé la régence.

On prétend que le cardinal *Mazarin* avouait que pluſieurs femmes étaient dignes de régir un royaume, & qu'il ajoutait, qu'il était toûjours à craindre qu'elles ne le laiſſaſſent ſubjuguer *par des amans incapables de gouverner douze poules*. Cependant *Iſabelle* en Caſtille, *Elizabeth* en Angleterre, *Marie-Thérèſe* en Hongrie, ont bien démenti ce prétendu bon mot attribué au cardinal *Mazarin*. Et aujourd'hui nous voyons dans le Nord une légiſlatrice auſſi reſpectée que le ſouverain de la Grèce, de l'Aſie mineure, de la Syrie & de l'Egypte, eſt peu eſtimé.

L'ignorance a prétendu longtems que les femmes ſont eſclaves pendant leur vie chez les mahométans, & qu'après leur mort elles n'entrent point dans le paradis. Ce ſont deux grandes erreurs, telles qu'on en a débité toûjours ſur le mahométiſme. Les épouſes ne ſont point du tout eſclaves. Le ſura ou chapitre IV du Koran leur aſſigne un douaire. Une fille doit

avoir la moitié du bien dont hérite ſon frère. S'il n'y a que des filles, elles partagent entr'elles les deux tiers de la ſucceſſion, & le reſte appartient aux parens du mort; ces parens en auront chacun la ſixiéme partie, & la mère du mort a auſſi un droit dans la ſucceſſion. Les épouſes ſont ſi peu eſclaves, qu'elles ont permiſſion de demander le divorce, qui leur eſt accordé quand leurs plaintes ſont jugées légitimes.

Il n'eſt pas permis aux muſulmans d'épouſer leur belle-ſœur, leur niéce, leur ſœur de lait, leur belle-fille élevée ſous la garde de leur femme. Il n'eſt pas permis d'épouſer les deux ſœurs. En cela ils ſont bien plus ſévères que les chrêtiens, qui tous les jours achètent à Rome le droit de contracter de tels mariages, qu'ils pouraient faire gratis.

POLYGAMIE.

Mahomet a réduit le nombre illimité des épouſes à quatre. Mais comme il faut être extrêmement riche pour entretenir quatre femmes ſelon leur condition, il n'y a que les plus grands ſeigneurs qui puiſſent uſer d'un tel privilège. Ainſi la pluralité des femmes ne fait point aux états muſulmans le tort que nous leur reprochons ſi ſouvent, & ne les dépeuple pas comme on le répète tous les jours dans tant de livres écrits au hazard.

Les Juifs par un ancien uſage, établi ſelon leurs livres depuis *Lamech*, ont toûjours eu la liberté d'avoir à la fois pluſieurs femmes. *David* en eut dix-huit; & c'eſt depuis ce tems que les rabbins déterminèrent à ce nombre la polygamie des rois, quoiqu'il ſoit dit que *Salomon* en eut juſqu'à ſept cent.

Les mahométans n'accordent pas publiquement aujourd'hui aux Juifs la pluralité des femmes; ils ne les croyent pas dignes de cet avantage; mais l'argent toûjours plus fort que la loi, donne quelquefois en Orient & en Afrique aux Juifs qui ſont riches, la permiſſion que la loi leur refuſe.

On a rapporté ſérieuſement que *Lélius Cinna* tribun du peuple, publia après la mort de *Céſar*, que ce dictateur avait voulu promulguer une loi qui donnait aux femmes le droit de prendre autant de maris qu'elles voudraient. Quel homme ſenſé ne voit que c'eſt là un conte populaire & ridicule inventé pour

pour rendre *Céſar* odieux ? Il reſſemble à cet autre conte qu'un ſénateur Romain avait propoſé en plein ſénat de donner permiſſion à *Céſar* de coucher avec toutes les femmes qu'il voudrait. De pareilles inepties deshonorent l'hiſtoire, & font tort à l'eſprit de ceux qui les croyent. Il eſt triſte que *Monteſquieu* ait ajouté foi à cette fable.

Il n'en eſt pas de même de l'empereur *Valentinien I* qui, ſe diſant chrêtien, épouſa *Juſtine* du vivant de *Severa* ſa première femme, mère de l'empereur *Gratien*. Il était aſſez riche pour entretenir pluſieurs femmes.

Dans la première race des rois Francs, *Gontran*, *Cherebert*, *Sigibert*, *Chilperic* eurent pluſieurs femmes à la fois. *Gontran* eut dans ſon palais *Venerande*, *Mercatrude* & *Oſtregile*, reconnues pour femmes légitimes. *Cherebert* eut *Meroflède*, *Marcovèſe*, & *Théodegile*. Il eſt difficile de concevoir comment l'exjéſuite nommé *Nonotte* a pu, dans ſon ignorance, pouſſer la hardieſſe juſqu'à nier ces faits, juſqu'à dire que les rois de cette première race n'uſèrent point de la polygamie, & juſqu'à défigurer dans un libelle en deux volumes plus de cent vérités hiſtoriques avec la confiance d'un régent qui dicte des leçons dans un collège ? Des livres dans ce goût ne laiſſent pas de ſe vendre quelque tems dans les provinces où les jéſuites ont encor un parti ; ils ſéduiſent quelques perſonnes peu inſtruites.

Le père *Daniel* plus ſavant & plus judicieux, avoue la polygamie des rois Francs ſans aucune difficulté ; il ne nie pas les trois femmes de *Dagobert I* ; il dit expreſſément que *Théodebert* épouſa *Deuterie* quoiqu'il eût une autre femme nommée *Viſigalde*, & quoique *Deuterie* eût un mari. Il ajoute qu'en cela il imita ſon oncle *Clotaire*, lequel épouſa la veuve de *Clodomir* ſon frère, quoiqu'il eût déja trois femmes.

Tous les hiſtoriens font les mêmes aveux. Comment après tous ces témoignages ſouffrir l'impudence d'un ignorant qui parle en maître, & qui oſe dire en débitant de ſi énormes ſottiſes, que c'eſt pour la défenſe de la religion, comme s'il s'agiſſait dans un point d'hiſtoire de notre religion vénérable & ſacrée que des calomniateurs mépriſables font ſervir à leurs ineptes impoſtures !

Digitized by Google

De la polygamie permise par quelques papes et par quelques réformateurs.

L'abbé *Fleuri* auteur de l'*Hiſtoire eccléſiaſtique*, rend plus de juſtice à la vérité dans tout ce qui concerne les loix & les uſages de l'égliſe. Il avoue que *Boniface* apôtre de la baſſe Allemagne, ayant conſulté l'an 726 le pape *Grégoire II* pour ſavoir en quels cas un mari peut avoir deux femmes, *Grégoire II* lui répondit le 22 Novembre de la même année ces propres mots : *Si une femme eſt attaquée d'une maladie qui la rende peu propre au devoir conjugal, le mari peut ſe marier à une autre ; mais il doit donner à la femme malade les ſecours néceſſaires.* Cette déciſion paraît conforme à la raiſon & à la politique ; elle favoriſe la population qui eſt l'objet du mariage.

Mais ce qui ne paraît ni ſelon la raiſon, ni ſelon la politique, ni ſelon la nature, c'eſt la loi qui porte qu'une femme ſéparée de corps & de biens de ſon mari ne peut avoir un autre époux, ni le mari prendre une autre femme. Il eſt évident que voilà une race perdue pour la peuplade ; & que ſi cet époux & cette épouſe ſéparés ont tous deux un tempérament indomptable, ils ſont néceſſairement expoſés & forcés à des péchés continuels dont les légiſlateurs doivent être reſponſables devant Dieu, ſi....

Les décrétales des papes n'ont pas toûjours eu pour objet ce qui eſt convenable au bien des états & à celui des particuliers. Cette même décrétale du pape *Grégoire II*, qui permet en certains cas la bigamie, prive à jamais de la ſociété conjugale les garçons & les filles que leurs parens auront voués à l'egliſe dans leur plus tendre enfance. Cette loi ſemble auſſi barbare qu'injuſte ; c'eſt anéantir à la fois des familles, c'eſt forcer la volonté des hommes avant qu'ils ayent une volonté, c'eſt rendre à jamais les enfans eſclaves d'un vœu qu'ils n'ont point fait, c'eſt détruire la liberté naturelle, c'eſt offenſer Dieu & le genre-humain.

La polygamie de *Philippe* landgrave de Heſſe, dans la communion luthérienne en 1539, eſt aſſez publique. J'ai connu un des ſouverains dans l'empire d'Allemagne, dont le pere ayant

épouſé une luthérienne, eut permiſſion du pape de ſe marier à une catholique, & qui garda ſes deux femmes.

Il eſt public en Angleterre, & on voudrait le nier en vain, que le chancelier *Cowper* épouſa deux femmes qui vécurent enſemble dans ſa maiſon avec une concorde ſingulière qui fit honneur à tous trois. Pluſieurs curieux ont encor le petit livre que ce chancelier compoſa en faveur de la polygamie.

Il faut ſe défier des auteurs qui rapportent que dans quelques pays les loix permettent aux femmes d'avoir pluſieurs maris. Les hommes qui partout ont fait les loix, ſont nés avec trop d'amour-propre, ſont trop jaloux de leur autorité, ont communément un tempérament trop ardent en comparaiſon de celui des femmes, pour avoir imaginé une telle juriſprudence. Ce qui n'eſt pas conforme au train ordinaire de la nature eſt rarement vrai. Mais ce qui eſt fort ordinaire, ſurtout dans les anciens voyageurs, c'eſt d'avoir pris un abus pour une loi.

L'auteur de l'*Eſprit des loix* prétend que ſur la côte de Malabar, dans la caſte des Naires, les hommes ne peuvent avoir qu'une femme, & qu'une femme au contraire peut avoir pluſieurs maris; il cite des auteurs ſuſpects, & ſurtout *Pirard*. On ne devrait parler de ces coutumes étranges qu'en cas qu'on eût été longtems témoin oculaire. Si on en fait mention, ce doit être en doutant; mais quel eſt l'eſprit vif qui ſache douter? Liv. XVI. chap. V.

La lubricité des femmes, dit-il, *eſt ſi grande à Patane, que les hommes ſont contraints de ſe faire certaines garnitures pour ſe mettre à l'abri de leurs entrepriſes.* Liv. XVI. chap. X.

Le préſident de *Monteſquieu* n'alla jamais à Patane. Mr. *Linguet* ne remarque-t-il pas très judicieuſement que ceux qui imprimèrent ce conte étaient des voyageurs qui ſe trompaient, ou qui voulaient ſe moquer de leurs lecteurs? Soyons juſtes, aimons le vrai, ne nous laiſſons pas ſéduire, & jugeons par les choſes & non par les noms.

PLURALITÉ DES FEMMES.

Il ſemble que le pouvoir & non la convention ait fait toutes les loix, ſurtout en Orient. C'eſt-là qu'on voit les premiers eſclaves, les premiers eunuques, le tréſor du prince compoſé de ce qu'on a pris au peuple.

Qui peut vêtir, nourrir & amuſer pluſieurs femmes, les a dans ſa ménagerie, & leur commande deſpotiquement.

Ben-Aboul-Kiba dans ſon *Miroir des fidèles*, rapporte qu'un des viſirs du grand *Soliman* tint ce diſcours à un agent du grand *Charles-Quint*.

„ Chien de chrêtien, pour qui j'ai d'ailleurs une eſtime „ toute particulière, peux-tu bien me reprocher d'avoir qua- „ tre femmes ſelon nos ſaintes loix, tandis que tu vides douze „ quartaux par an, & que je ne bois pas un verre de vin ? „ Quel bien fais-tu au monde en paſſant plus d'heures à table „ que je n'en paſſe au lit ? Je peux donner quatre enfans cha- „ que année pour le ſervice de mon auguſte maître ; à peine „ en peux-tu fournir un. Et qu'eſt-ce que l'enfant d'un yvro- „ gne ? Sa cervelle ſera offuſquée des vapeurs du vin qu'aura „ bu ſon père. Que veux-tu d'ailleurs que je devienne quand „ deux de mes femmes ſont en couche ? ne faut-il pas que „ j'en ſerve deux autres ainſi que ma loi me le commande ? „ Que deviens-tu, quel rôle joues-tu dans les derniers mois de „ la groſſeſſe de ton unique femme, & pendant ſes couches & „ pendant ſes maladies ? Il faut que tu reſtes dans une oiſiveté „ honteuſe, ou que tu cherches une autre femme. Te voilà „ néceſſairement entre deux péchés mortels qui te feront tom- „ ber tout roide après ta mort du pont-aigu au fond de „ l'enfer.

„ Je ſuppoſe que dans nos guerres contre les chiens de „ chrêtiens, nous perdions cent mille ſoldats ; voilà près de „ cent mille filles à pourvoir. N'eſt-ce pas aux riches à pren- „ dre ſoin d'elles ? Malheur à tout muſulman aſſez tiéde „ pour ne pas donner retraite chez lui à quatre jolies filles „ en qualité de ſes légitimes épouſes, & pour ne les pas trai- „ ter ſelon leurs mérites.

„ Comment ſont donc faits dans ton pays la trompette du „ jour que tu appelles *coq*, l'honnête belier prince des trou- „ peaux, le taureau ſouverain des vaches ? chacun d'eux n'a- „ t-il pas ſon ſerrail ? Il te ſied bien, vraiment de me repro- „ cher mes quatre femmes, tandis que notre grand prophête „ en a eu dix-huit, *David* le juif autant ; & *Salomon* le juif „ ſept cent de compte fait avec trois cent concubines ! tu vois

„ combien je ſuis modeſte. Ceſſe de reprocher la gourmandiſe
„ à un ſage, qui fait de ſi médiocres repas. Je te permets de
„ boire ; permets-moi d'aimer. Tu changes de vins, ſouffre
„ que je change de femmes. Que chacun laiſſe vivre les autres
„ à la mode de leur pays. Ton chapeau n'eſt point fait pour
„ donner des loix à mon turban. Ta fraiſe & ton petit man-
„ teau ne doivent point commander à mon doliman. Achève
„ de prendre ton caffé avec moi & va-t-en careſſer ton Alle-
„ mande, puiſque tu es réduit à elle ſeule. "

RÉPONSE DE L'ALLEMAND.

„ Chien de muſulman, pour qui je conſerve une vénération
„ profonde, avant d'achever mon caffé je veux confondre tes
„ propos. Qui poſſède quatre femmes poſſède quatre harpies,
„ toûjours prêtes à ſe calomnier, à ſe nuire, à ſe battre. Le
„ logis eſt l'antre de la diſcorde ; aucune d'elles ne peut t'aimer.
„ Chacune n'a qu'un quart de ta perſonne, & ne pourait tout-
„ au-plus te donner que le quart de ſon cœur. Aucune ne peut
„ te rendre la vie agréable, ce ſont des priſonnières qui n'ayant
„ jamais rien vu n'ont rien à te dire ; elles ne connaiſſent que
„ toi, par conſéquent tu les ennuyes. Tu es leur maître ab-
„ ſolu, donc elles te haïſſent. Tu es obligé de les faire garder
„ par un eunuque qui leur donne le fouet quand elles ont fait
„ trop de bruit. Tu oſes te comparer à un coq ! mais jamais
„ un coq n'a fait fouetter ſes poules par un chapon. Prends
„ tes exemples chez les animaux, reſſemble-leur tant que tu
„ voudras. Moi je veux aimer en homme ; je veux donner
„ tout mon cœur & qu'on me donne le ſien. Je rendrai compte
„ de cet entretien ce ſoir à ma femme ; & j'eſpère qu'elle en
„ ſera contente. A l'égard du vin que tu me reproches, ap-
„ prends que s'il eſt mal d'en boire en Arabie, c'eſt une ha-
„ bitude très louable en Allemagne. Adieu. "

FERRARE.

CE que nous avons à dire ici de Ferrare, n'a aucun rapport à la littérature, principal objet de nos queſtions; mais il en a un très grand avec la juſtice qui eſt plus néceſſaire que les belles-lettres, & bien moins cultivée, ſurtout en Italie.

Ferrare était conſtamment un fief de l'empire ainſi que Parme & Plaiſance. Le pape *Clément VIII* en dépouilla *Céſar d'Eſt* à main armée en 1597. Le prétexte de cette tyrannie était bien ſingulier pour un homme qui ſe dit l'humble vicaire de JESUS-CHRIST.

Le duc *Alphonſe d'Eſt* premier du nom, ſouverain de Ferrare, de Modène, d'Eſt, de Carpi, de Rovigno, avait épouſé une ſimple citoyenne de Ferrare nommée *Laura Euſtochia*, dont il avait eu trois enfans avant ſon mariage, reconnus par lui ſolemnellement en face d'égliſe. Il ne manqua à cette reconnaiſſance aucune des formalités preſcrites par les loix. Son ſucceſſeur *Alphonſe d'Eſt* fut reconnu duc de Ferrare. Il épouſa *Julie d'Urbin* fille de *François* duc d'Urbin, dont il eut cet infortuné *Céſar d'Eſt*, héritier inconteſtable de tous les biens de la maiſon, & déclaré héritier par le dernier duc mort le 27 Octobre 1597. Le pape *Clément VIII* du nom d'*Aldobrandin*, originaire d'une famille de négocians de Florence, oſa prétexter que la grand'mère de *Céſar d'Eſt* n'était pas aſſez noble, & que les enfans qu'elle avait mis au monde devaient être regardés comme des bâtards. La première raiſon eſt ridicule & ſcandaleuſe dans un évêque; la ſeconde eſt inſoutenable dans tous les tribunaux de l'Europe. Car ſi le duc n'était pas légitime, il devait perdre Modène & ſes autres états; & s'il n'y avait point de vice dans ſa naiſſance, il devait garder Ferrare comme Modène.

L'acquiſition de Ferrare était trop belle pour que le pape ne fit pas valoir toutes les décrétales & toutes les déciſions des braves théologiens qui aſſurent que le pape *peut rendre juſte ce qui eſt injuſte*. En conſéquence il excommunia d'abord

Digitized by Google

Céſar d'Eſt ; & comme l'excommunication prive néceſſairement un homme de tous ſes biens, le père commun des fidèles leva des troupes contre l'excommunié pour lui ravir ſon héritage au nom de l'égliſe. Ces troupes furent battues ; mais le duc de Modène & de Ferrare vit bientôt ſes finances épuiſées & ſes amis refroidis.

Ce qu'il y eut de plus déplorable, c'eſt que le roi de France *Henri IV* ſe crut obligé de prendre le parti du pape pour balancer le crédit de *Philippe II* à la cour de Rome. C'eſt ainſi que le bon roi *Louis XII*, moins excuſable, s'était deshonoré en s'uniſſant avec le monſtre *Alexandre VI* & ſon exécrable bâtard le duc *Borgia*. Il falut céder ; alors le pape fit envahir Ferrare par le cardinal *Aldobrandin*, qui entra dans cette floriſſante ville avec mille chevaux & cinq mille fantaſſins.

Il eſt bien triſte qu'un homme tel que *Henri IV* ait deſcendu à cette indignité qu'on appelle *politique*. Les *Catons*, les *Metellus*, les *Scipions*, les *Fabricius*, n'auraient point ainſi trahi la juſtice pour plaire à un prêtre. Et à quel prêtre !

Depuis ce tems Ferrare devint déſerte, ſon terroir inculte ſe couvrit de marais croupiſſans. Ce pays avait été ſous la maiſon d'*Eſt* un des plus beaux de l'Italie ; le peuple regretta toûjours ſes anciens maîtres. Il eſt vrai que le duc fut dédommagé. On lui donna la nomination à un évêché & à une cure ; & on lui fournit même quelques minots de ſel des magaſins de Cervia. Mais il n'eſt pas moins vrai que la maiſon de *Modène* a des droits inconteſtables & impreſcriptibles ſur ce duché de Ferrare, dont elle eſt ſi indignement dépouillée.

Maintenant, mon cher lecteur, ſuppoſons que cette ſcène ſe fût paſſée du tems où JESUS-CHRIST reſſuſcité apparaiſſait à ſes apôtres, & que *Simon Barjone* ſurnommé *Pierre* eût voulu s'emparer des états de ce pauvre duc de Ferrare. Imaginons que le duc va demander juſtice en Béthanie au ſeigneur JESUS ; n'entendez-vous pas notre Seigneur qui envoye chercher ſur le champ *Simon*, & qui lui dit, *Simon* fils de *Jone*, je t'ai donné les clefs du royaume des cieux ; on ſait comme ces clefs ſont faites, mais je ne t'ai pas donné celles de la terre ? Si on t'a dit que le ciel entoure le globe & que le contenu eſt dans le contenant, t'es-tu imaginé que les royaumes d'ici-bas t'ap-

Digitized by Google

partiennent, & que tu n'as qu'à t'emparer de tout ce qui te convient ? Je t'ai déja défendu de dégaîner. Tu me parais un compoſé fort bizarre, tantôt tu coupes, à ce qu'on dit, une oreille à *Malchus*, tantôt tu me renies ; ſois plus doux & plus honnête, ne prends ni le bien, ni les oreilles de perſonne, de peur qu'on ne te donne ſur les tiennes.

FERTILISATION.

SECTION PREMIÈRE.

1°. JE propoſe des vues générales ſur la fertiliſation. Il ne s'agit pas ici de ſavoir en quel tems il faut ſemer des navets vers les Pyrénées & vers Dunkerke ; il n'y a point de payſan qui ne connaiſſe ces détails mieux que tous les maîtres & tous les livres. Je n'examine point les vingt & une manières de parvenir à la multiplication du bled, parmi leſquelles il n'y en a pas une de vraie ; car la multiplication des germes dépend de la préparation des terres ; & non de celles des grains. Il en eſt du bled comme de tous les autres fruits. Vous aurez beau mettre un noyau de pêche dans de la ſaumure ou de la leſſive, vous n'aurez de bonnes pêches qu'avec des abris & un ſol convenable.

2°. Il y a dans toute la zone tempérée de bons, de médiocres & de mauvais terroirs. Le ſeul moyen, peut-être, de rendre les bons encor meilleurs, de fertiliſer les médiocres, & de tirer parti des mauvais, eſt que les ſeigneurs des terres les habitent.

Les médiocres terrains, & ſurtout les mauvais, ne pouront jamais être amendés par des fermiers ; ils n'en ont ni la faculté ni la volonté ; ils afferment à vil prix, font très peu de profit, & laiſſent la terre en plus mauvais état qu'ils ne l'ont priſe.

3°. Il faut de grandes avances pour améliorer de vaſtes champs. Celui qui écrit ces réflexions, a trouvé dans un très mauvais pays un vaſte terrain inculte, qui appartenait à des colons. Il leur a dit ; je pourais le cultiver à mon profit par le droit

droit de deshérence, je vais le défricher pour vous & pour moi à mes dépens. Quand j'aurai changé ces bruières en pâturages, nous y engraiſſerons des beſtiaux; ce petit canton ſera plus riche & plus peuplé.

Il en eſt de même des marais qui étendent ſur tant de contrées la ſtérilité & la mortalité. Il n'y a que les ſeigneurs qui puiſſent détruire ces ennemis du genre-humain. Et ſi ces marais ſont trop vaſtes, le gouvernement ſeul eſt aſſez puiſſant pour faire de telles entrepriſes; il y a plus à gagner que dans une guerre.

4°. Les ſeigneurs ſeuls ſeront longtems en état d'employer le ſemoir. Cet inſtrument eſt coûteux; il faut ſouvent le rétablir; nul ouvrier de campagne n'eſt en état de le conſtruire; aucun colon ne s'en chargera; & ſi vous lui en donnez un il épargnera trop la ſemence, & fera de médiocres récoltes.

Cependant, cet inſtrument employé à propos, doit épargner environ le tiers de la ſemence, & par conſéquent enrichir le pays d'un tiers; voilà la vraie multiplication. Il eſt donc très important de le rendre d'uſage, & de longtems il n'y aura que les riches qui pouront s'en ſervir.

5°. Les ſeigneurs peuvent faire la dépenſe du vancribleur, qui, quand il eſt bien conditionné, épargne beaucoup de bras & de tems. En un mot, il eſt clair que ſi la terre ne rend pas ce qu'elle peut donner, c'eſt que les ſimples cultivateurs ne ſont pas en état de faire les avances. La culture de la terre eſt une vraie manufacture: il faut pour que la manufacture fleuriſſe que l'entrepreneur ſoit riche.

6°. La prétendue égalité des hommes que quelques ſophiſtes mettent à la mode, eſt une chimère pernicieuſe. S'il n'y avait pas trente manœuvres pour un maître, la terre ne ſerait pas cultivée. Quiconque poſſède une charrue, a beſoin de deux valets & de pluſieurs hommes de journée. Plus il y aura d'hommes qui n'auront que leurs bras pour toute fortune, plus les terres ſeront en valeur. Mais pour employer utilement ces bras, il faut que les ſeigneurs ſoient ſur les lieux.

7°. Il ne faut pas qu'un ſeigneur s'attende en faiſant cultiver ſa terre ſous ſes yeux, à faire la fortune d'un entrepreneur des

hôpitaux ou des fourrages de l'armée, mais il vivra dans la plus honorable abondance. (Voyez *Agriculture.*)

8°. S'il fait la dépenſe d'un étalon, il aura en quatre ans de beaux chevaux qui ne lui coûteront rien ; il y gagnera, & l'état auſſi.

Si le fermier eſt malheureuſement obligé de vendre tous les veaux & toutes les geniſſes pour être en état de payer le roi & ſon maître, le même ſeigneur fait élever ces geniſſes & quelques veaux. Il a au bout de trois ans des troupeaux conſidérables ſans frais. Tous ces détails produiſent l'agréable & l'utile. Le goût de ces occupations augmente chaque jour ; le tems affaiblit preſque toutes les autres.

9°. S'il y a de mauvaiſes récoltes, des dommages, des pertes, le ſeigneur eſt en état de les réparer. Le fermier & le métayer ne peuvent même les ſupporter. Il eſt donc eſſentiel à l'état que les poſſeſſeurs habitent ſouvent leurs domaines.

10°. Les évêques qui réſident font du bien aux villes. Si les abbés commendataires réſidaient, ils feraient du bien aux campagnes ; leur abſence eſt préjudiciable.

11°. Il eſt d'autant plus néceſſaire de ſonger aux richeſſes de la terre, que les autres peuvent aiſément nous échapper ; la balance du commerce peut ne nous être plus favorable ; nos eſpèces peuvent paſſer chez l'étranger, les biens fictifs peuvent ſe perdre, la terre reſte.

12°. Nos nouveaux beſoins nous impoſent la néceſſité d'avoir de nouvelles reſſources. Les Français & les autres peuples n'avaient point imaginé du tems de *Henri IV* d'infecter leurs nez d'une poudre noire & puante, & de porter dans leurs poches des linges remplis d'ordure, qui auraient inſpiré autrefois l'horreur & le dégoût. Cet article ſeul coûte au moins à la France ſix millions par an. Le déjeûner de leurs pères n'était pas préparé par les quatre parties du monde ; ils ſe paſſaient de l'herbe & de la terre de la Chine, des roſeaux qui croiſſent en Amérique & des fèves de l'Arabie. Ces nouvelles denrées, & beaucoup d'autres que nous payons argent comptant, peuvent nous épuiſer. Une compagnie de négocians qui n'a jamais pu en quarante années donner un ſou de dividende à ſes actionnaires ſur le produit de ſon commerce, & qui ne les paye que d'une partie

du revenu du roi, peut être à charge à la longue. L'agriculture eſt donc la reſſource indiſpenſable.

13°. Pluſieurs branches de cette reſſource ſont négligées. Il y a, par exemple, trop peu de ruches, tandis qu'on fait une prodigieuſe conſommation de bougies. Il n'y a point de maiſon un peu forte où l'on n'en brûle pour deux ou trois écus par jour. Cette ſeule dépenſe entretiendrait une famille économe. Nous conſommons cinq ou ſix fois plus de bois de chauffage que nos pères ; nous devons donc avoir plus d'attention à planter & à entretenir nos plants ; c'eſt ce que le fermier n'eſt pas même en droit de faire ; c'eſt ce que le ſeigneur ne fera que lorſqu'il gouvernera lui-même ſes poſſeſſions.

14°. Lorſque les poſſeſſeurs des terres ſur les frontières y réſident, les manœuvres, les ouvriers étrangers viennent s'y établir ; le pays ſe peuple inſenſiblement, il ſe forme des races d'hommes vigoureux. La plûpart des manufactures corrompent la taille des ouvriers ; leur race s'affaiblit. Ceux qui travaillent aux métaux abrègent leurs jours. Les travaux de la campagne, au contraire, fortifient & produiſent des générations robuſtes, pourvu que la débauche des jours de fêtes n'altère pas le bien que font le travail & la ſobriété.

15°. On ſait aſſez quelles ſont les funeſtes ſuites de l'oiſive intempérance attachée à ces jours qu'on croit conſacrés à la religion, & qui ne le ſont qu'aux cabarets. On ſait quelle ſupériorité le retranchement de ces jours dangereux a donné aux proteſtans ſur nous. Notre raiſon commence enfin à ſe développer au point de nous faire ſentir confuſément que l'oiſiveté & la débauche ne ſont pas ſi précieuſes devant DIEU qu'on le croyait. Plus d'un évêque a rendu à la terre pendant quarante jours de l'année ou environ, des hommes qu'elle demandait pour la cultiver. Mais ſur les frontières, où beaucoup de nos domaines ſe trouvent dans l'évêché d'un étranger, il arrive trop ſouvent, ſoit par contradiction, ſoit par une infame politique, que ces étrangers ſe plaiſent à nous accabler d'un fardeau que les plus ſages de nos prélats ont ôté à nos cultivateurs, à l'exemple du pape. Le gouvernement peut aiſément nous délivrer de ce très grand mal que ces étrangers nous font. Ils ſont en droit d'obliger nos colons à entendre une meſſe le jour de St. Roc ;

mais au fond, ils ne ſont pas en droit d'empêcher les ſujets du roi de cultiver après la meſſe une terre qui appartient au roi, & dont il partage les fruits. Et ils doivent ſavoir qu'on ne peut mieux s'acquitter de ſon devoir envers DIEU qu'en le priant le matin, & en obéiſſant le reſte du jour à la loi qu'il nous a impoſée de travailler.

16°. Pluſieurs perſonnes ont établi des écoles dans leurs terres, j'en ai établi moi-même ; mais je les crains. Je crois convenable que quelques enfans apprennent à lire, à écrire, à chiffrer ; mais que le grand nombre, ſurtout les enfans des manœuvres ne ſachent que cultiver, parce qu'on n'a beſoin que d'une plume pour deux ou trois cent bras. La culture de la terre ne demande qu'une intelligence très commune ; la nature a rendu faciles tous les travaux auxquels elle a deſtiné l'homme : il faut donc employer le plus d'hommes qu'on peut à ces travaux faciles, & les leur rendre néceſſaires.

17°. Le ſeul encouragement des cultivateurs eſt le commerce des denrées. Empêcher les bleds de ſortir du royaume, c'eſt dire aux étrangers que nous en manquons, & que nous ſommes de mauvais économes. Il y a quelquefois cherté en France, mais rarement diſette. Nous fourniſſons les cours de l'Europe de danſeurs & de perruquiers ; il vaudrait mieux les fournir de froment. Mais c'eſt à la prudence du gouvernement d'étendre ou de reſſerrer ce grand objet de commerce. Il n'appartient pas à un particulier qui ne voit que ſon canton, à propoſer des vues à ceux qui voyent & qui embraſſent le bien général du royaume.

18°. La réparation & l'entretien des chemins de traverſe, eſt un objet important. Le gouvernement s'eſt ſignalé par la confection des voies publiques, qui ſont à la fois l'avantage & l'ornement de la France. Il a auſſi donné des ordres très utiles pour les chemins de traverſe ; mais ces ordres ne ſont pas ſi bien exécutés que ceux qui regardent les grands chemins. Le même colon qui voiturerait ſes denrées de ſon village au marché voiſin en une heure de tems avec un cheval, y parvient à peine avec deux chevaux en trois heures, parce qu'il ne prend pas le ſoin de donner un écoulement aux eaux, de combler une ornière, de porter un peu de gravier ; & ce peu de peine qu'il s'eſt épargnée,

lui cauſe à la fin de très grandes peines & de grands dommages.

19°. Le nombre des mendians eſt prodigieux, &, malgré les loix, on laiſſe cette vermine ſe multiplier. Je demanderais qu'il fût permis à tous les ſeigneurs de retenir & faire travailler à un prix raiſonnable, tous les mendians robuſtes, hommes & femmes qui mendieront ſur leurs terres.

20°. S'il m'était permis d'entrer dans des vues plus générales, je répéterais ici combien le célibat eſt pernicieux. Je ne ſais s'il ne ſerait point à propos d'augmenter d'un tiers la taille & la capitation, de quiconque ne ſerait pas marié à vingt-cinq ans. Je ne ſais s'il ne ſerait pas utile d'exempter d'impôts quiconque aurait ſept enfans mâles, tant que le père & les ſept enfans vivraient enſemble. Mr. *Colbert* exempta tous ceux qui auraient douze enfans; mais ce cas arrive ſi rarement, que la loi était inutile.

21°. On a fait des volumes ſur tous les avantages qu'on peut retirer de la campagne, ſur les améliorations, ſur les bleds, les légumes, les pâturages, les animaux domeſtiques, & ſur mille ſecrets preſque tous chimériques. Le meilleur ſecret eſt de veiller ſoi-même à ſon domaine.

SECTION SECONDE.

Pourquoi certaines terres ſont mal cultivées.

Je paſſai un jour par de belles campagnes bordées d'un côté d'une forêt adoſſée à des montagnes, & de l'autre par une vaſte étendue d'eau ſaine & claire qui nourrit d'excellens poiſſons. C'eſt le plus bel aſpect de la nature; il termine les frontières de pluſieurs états; la terre y eſt couverte de bétail, & elle le ſerait de fleurs & de fruits toute l'année ſans les vents & les grêles qui déſolent ſouvent cette contrée délicieuſe & qui la changent en Sibérie.

Je vis à l'entrée de cette petite province une maiſon bien bâtie, où demeuraient ſept ou huit hommes bien faits & vigoureux. Je leur dis, Vous cultivez ſans doute un héritage fertile dans ce beau ſéjour? Nous, monſieur, nous avilir à rendre féconde la terre qui doit nourrir l'homme! nous ne ſommes pas faits pour cet indigne métier. Nous pourſuivons les cultivateurs.

qui portent le fruit de leurs travaux d'un pays dans un autre ; nous les chargeons de fers : notre emploi eſt celui des héros. Sachez que dans ce pays de deux lieuës ſur ſix, nous avons quatorze maiſons auſſi reſpectables que celle-ci, conſacrées à cet uſage. La dignité dont nous ſommes revêtus nous diſtingue des autres citoyens ; & nous ne payons aucune contribution, parce que nous ne travaillons à rien qu'à faire trembler ceux qui travaillent.

Je m'avançai tout confus vers une autre maiſon ; je vis dans un jardin bien tenu, un homme entouré d'une nombreuſe famille ; je croyais qu'il daignait *cultiver ſon jardin*. J'appris qu'il était revêtu de la charge de contrôleur du grenier à ſel.

Plus loin demeurait le directeur de ce grenier, dont les revenus étaient établis ſur les avanies faites à ceux qui viennent acheter de quoi donner un peu de goût à leur bouillon. Il y avait des juges de ce grenier où ſe conſerve l'eau de la mer réduite en figures irrégulières ; des élus dont la dignité conſiſtait à écrire les noms des citoyens, & ce qu'ils doivent au fiſc ; des agens qui partageaient avec les receveurs de ce fiſc ; des hommes revêtus d'offices de toute eſpèce, les uns conſeillers du roi n'ayant jamais ſu le moindre de ſes ſecrets. Dans cette multitude de gens qui ſe pavanaient de par-le-roi, il y en avait un aſſez grand nombre revêtus d'un habit ridicule & chargés d'un grand ſac qu'ils ſe faiſaient remplir de la part de DIEU.

Il y en avait d'autres plus proprement vêtus, & qui avaient des appointemens plus réglés pour ne rien faire. Ils étaient originairement payés pour chanter de grand matin ; & depuis pluſieurs ſiécles ils ne chantaient qu'à table.

Enfin, je vis dans le lointain quelques ſpectres à demi-nuds qui écorchaient avec des bœufs auſſi décharnés qu'eux un ſol encor plus amaigri ; je compris pourquoi la terre n'était pas auſſi fertile qu'elle pouvait l'être.

Digitized by Google

FÊTES DES SAINTS.

LETTRE d'un ouvrier de Lyon, à Meſſeigneurs de la commiſſion établie à Paris pour la réformation des ordres religieux. Imprimée dans les papiers publics en 1766.

MESSEIGNEURS,

JE ſuis ouvrier en ſoie, & je travaille à Lyon depuis dix-neuf ans. Mes journées ont augmenté inſenſiblement, & aujourd'hui je gagne trente-cinq ſous. Ma femme qui travaille en paſſemens, en gagnerait quinze s'il lui était poſſible d'y donner tout ſon tems; mais comme les ſoins du ménage, les maladies de couches ou autres, la détournent étrangement, je réduis ſon profit à dix ſous, ce qui fait quarante-cinq ſous journellement que nous apportons au ménage. Si l'on déduit de l'année quatre-vingt deux jours de dimanches ou de fêtes, l'on aura deux cent quatre-vingt quatre jours profitables, qui à quarante-cinq ſous font ſix cent trente-neuf livres. Voilà mon revenu.

Voici les charges.

J'ai huit enfans vivans, & ma femme eſt ſur le point d'accoucher du onziéme, car j'en ai perdu deux. Il y a quinze ans que je ſuis marié. Ainſi je puis compter annuellement vingt-quatre livres pour les frais de couches & de batême, cent huit livres pour l'année de deux nourrices, ayant communément deux enfans en nourrice, quelquefois même trois. Je paye de loyer à un quatriéme cinquante-ſept livres, & d'impoſition quatorze livres. Mon profit ſe trouve donc réduit à quatre cent trente-ſix livres, ou à vingt-cinq ſous trois deniers par jour, avec leſquels il faut ſe vêtir, ſe meubler, acheter le bois, la chandelle, & faire vivre ma femme & ſix enfans.

Je ne vois qu'avec effroi arriver des jours de fête. Il s'en faut très peu, je vous en fais ma confeſſion, que je ne maudiſſe leur inſtitution. Elles ne peuvent avoir été inſtituées, diſais-je, que par les commis des aides, par les cabaretiers, & par ceux qui tiennent les guinguettes.

Digitized by Google

Mon père m'a fait étudier juſqu'à ma ſeconde, & voulait à toute force que je fuſſe moine, me faiſant entrevoir dans cet état un aſyle aſſuré contre le beſoin ; mais j'ai toûjours penſé que chaque homme doit ſon tribut à la ſociété, & que les moines ſont des guêpes inutiles qui mangent le travail des abeilles. Je vous avoue pourtant que quand je vois *Jean C**** avec lequel j'ai étudié, & qui était le garçon le plus pareſſeux du collège, poſſéder les premières places chez les prémontrés, je ne puis m'empêcher d'avoir quelques regrets de n'avoir pas écouté les avis de mon père.

Je ſuis à la troiſiéme fête de Noël, j'ai engagé le peu de meubles que j'avais, je me ſuis fait avancer une ſemaine par mon bourgeois, je manque de pain, comment paſſer la quatriéme fête ? Ce n'eſt pas tout ; j'en entrevois encor quatre autres dans la ſemaine prochaine. Grand DIEU ! huit fêtes dans quinze jours ! eſt-ce vous qui l'ordonnez ?

Il y a un an que l'on me fait eſpérer que les loyers vont diminuer par la ſuppreſſion d'une des maiſons des capucins & des cordeliers. Que de maiſons inutiles dans le centre d'une ville comme Lyon ! les jacobins, les dames de St. Pierre &c. Pourquoi ne pas les écarter dans les fauxbourgs ſi on les juge néceſſaires ? que d'habitans plus néceſſaires encor tiendraient leurs places !

Toutes ces réflexions m'ont engagé à m'adreſſer à vous, Meſſeigneurs, qui avez été choiſis par le roi pour détruire des abus. Je ne ſuis pas le ſeul qui penſe ainſi ; combien d'ouvriers dans Lyon & ailleurs, combien de laboureurs dans le royaume ſont réduits à la même néceſſité que moi ? Il eſt viſible que chaque jour de fête coûte à l'état pluſieurs millions. Ces conſidérations vous porteront à prendre à cœur les intérêts du peuple qu'on dédaigne un peu trop.

J'ai l'honneur d'être, &c.

BOCEN.

Nous avons cru que cette requête, qui a été réellement préſentée, pourait figurer dans un ouvrage utile.

SECTION

SECTION SECONDE.

On connait aſſez les fêtes que *Jules Céſar* & les empereurs qui lui ſuccédèrent donnèrent au peuple Romain ; la fête des vingt-deux mille tables, ſervies par vingt-deux mille maîtres-d'hôtel ; les combats de vaiſſeaux ſur des lacs qui ſe formaient tout d'un coup &c., n'ont pas été imitées par les ſeigneurs Hérules, Lombards ou Francs, qui ont voulu auſſi qu'on parlât d'eux.

Un Welche nommé *Cahuſac*, n'a pas manqué de faire un long article ſur ces fêtes dans le grand Dictionnaire encyclopédique. Il dit, *que le ballet de Caſſandre fut donné à Louis XIV par le cardinal Mazarin qui avait de la gayeté dans l'eſprit, du goût pour les plaiſirs dans le cœur & dans l'imagination, moins de faſte que de galanterie ; que le roi danſa dans ce ballet à l'âge de treize ans, avec les proportions marquées, & les attitudes dont la nature l'avait embelli.* Ce Louis XIV, né avec des attitudes & ce faſte de l'imagination du cardinal *Mazarin*, ſont dignes du beau ſtile qui eſt aujourd'hui à la mode. Notre *Cahuſac* finit par décrire une fête charmante, d'un genre neuf & élégant donnée à la reine *Marie Leczinska.* Cette fête finit par le diſcours ingénieux d'un Allemand yvre, qui dit, *Eſt-ce la peine de faire tant de dépenſe en bougie pour ne faire voir que de l'eau ?* A quoi un Gaſcon répondit : *Eh ſandis, je meurs de faim ; on vit donc de l'air à la cour des rois de France.*

Il eſt triſte d'avoir inſéré de pareilles platitudes dans un dictionnaire des arts & des ſciences.

F E U.

LE feu eſt-il autre choſe qu'un élément qui nous éclaire, qui nous échauffe & qui nous brûle ?

La lumière n'eſt-elle pas toûjours du feu, quoi que le feu ne ſoit pas toûjours lumière ; & *Boerhaave* n'a-t-il pas raiſon ?

Le feu le plus pur tiré de nos matières combuſtibles, n'eſt il pas toûjours groſſier, toûjours chargé des corps qu'il embraſe, & très différent du feu élémentaire ?

Comment le feu eſt-il répandu dans toute la nature dont il eſt l'ame ?

Ignis ubique latet naturam ampleƈtitur omnem,
Cunƈta parit renovat dividit unit alit.

Quel homme peut concevoir comment un morceau de cire s'enflamme & comment il n'en reſte rien à nos yeux, quoi que rien ne ſe ſoit perdu ?

Pourquoi *Newton* dit-il toûjours en parlant des rayons de la lumière, *de natura radiorum, lucis utrum corpora ſint nec ne non diſputans* ; n'examinant point ſi les rayons de lumière ſont des corps ou non ?

N'en parlait-il qu'en géomètre ? en ce cas ce doute était inutile. Il eſt évident qu'il doutait de la nature du feu élémentaire, & qu'il doutait avec raiſon.

Le feu élémentaire eſt-il un corps à la manière des autres, comme l'eau & la terre ? Si c'était un corps de cette eſpèce, ne graviterait-il pas comme toute matière ? s'échapperait-il en tout ſens du corps lumineux en droite ligne ? aurait-il une progreſſion uniforme ? Et pourquoi jamais la lumière ne ſe meut-elle en ligne courbe quand elle eſt libre dans ſon cours rapide ?

Le feu élémentaire ne pourait-il pas avoir des propriétés de la matière à nous ſi peu connues, & d'autres propriétés de ſubſtances à nous entiérement inconnues ?

Ne pourait-il pas être un milieu entre la matière & des ſubſtances d'un autre genre ? & qui nous a dit qu'il n'y a pas un millier de ces ſubſtances ? Je ne dis pas que cela ſoit, mais je dis qu'il n'eſt point prouvé que cela ne puiſſe pas être.

J'avais eu autrefois un ſcrupule en voyant un point bleu & un point rouge ſur une toile blanche, tous deux ſur une même ligne, tous deux à une égale diſtance de mes yeux, tous deux également expoſés à la lumière, tous deux me réfléchiſſant la même quantité de rayons, & faiſant le même effet ſur les yeux de cinq cent mille hommes. Il faut néceſſairement que tous ces rayons ſe croiſent en venant à nous. Comment pouraient-ils cheminer ſans ſe croiſer ; & s'ils ſe croiſent comment puis-je voir ? Ma ſolution était qu'ils paſſaient les uns ſur les autres. On a adopté ma difficulté & ma ſolution dans le Dictionnaire encyclopé-

Digitized by Google

dique, à l'article *Lumière*; mais je ne ſuis point du tout content de ma ſolution. Car je ſuis toûjours en droit de ſuppoſer que les rayons ſe croiſent tous à moitié chemin; que par conſéquent ils doivent tous ſe réfléchir, ou qu'ils ſont pénétrables. Je ſuis donc fondé à ſoupçonner que les rayons de lumière ſe pénètrent, & qu'en ce cas ils ont quelque choſe qui ne tient point du tout de la matière. Ce ſoupçon m'effraye, j'en conviens; ce n'eſt pas ſans un prodigieux remords que j'admettrais un être qui aurait tant d'autres propriétés des corps, & qui ſerait pénétrable. Mais auſſi je ne vois point comment on peut répondre bien nettement à ma difficulté. Je ne la propoſe donc que comme un doute & comme une ignorance.

Il était très difficile de croire, il y a environ cent ans, que les corps agiſſaient les uns ſur les autres, non-ſeulement ſans ſe toucher & ſans aucune émiſſion, mais à des diſtances effrayantes; cependant cela s'eſt trouvé vrai, & on n'en doute plus. Il eſt difficile aujourd'hui de croire que les rayons du ſoleil ſe pénètrent; mais qui ſait ce qui arrivera?

Quoi qu'il en ſoit, je ris de mon doute; & je voudrais pour la rareté du fait que cette incompréhenſible pénétration pût être admiſe. La lumière a quelque choſe de ſi divin, qu'on ſerait tenté d'en faire un degré pour monter à des ſubſtances encor plus pures.

A mon ſecours *Empedocle*, à moi *Démocrite*; venez admirer les merveilles de l'électricité; voyez ſi ces étincelles qui traverſent mille corps en un clin d'œil ſont de la matière ordinaire; jugez ſi le feu élémentaire ne fait pas contracter le cœur, & ne lui communique pas cette chaleur qui donne la vie. Jugez ſi cet être n'eſt pas la ſource de toutes les ſenſations, & ſi ces ſenſations ne ſont pas l'unique origine de toutes nos chétives penſées, quoi que des pédans ignorans & inſolens ayent condamné cette propoſition comme on condamne un plaideur à l'amende.

Dites-moi ſi l'Etre ſuprême qui préſide à toute la nature, ne peut pas conſerver à jamais ces monades élémentaires auxquelles il a fait des dons ſi précieux. *Igneus eſt ollis vigor & celeſtis origo.*

Le célèbre *Le Cat* appelle ce fluide vivifiant, a) *un être am-*

a) Diſſertation de *Le Cat* ſur le fluide des nerfs, pag. 36.

phibie, affecté par ſon auteur d'une nuance ſupérieure, qui le lie avec l'être immatériel, & par-là l'annoblit & l'élève à la nature mitoyenne qui le caractériſe, & fait la ſource de toutes ſes propriétés.

Vous êtes de l'avis de *Le Cat*; j'en ſerais auſſi ſi j'oſais: mais il y a tant de ſots & tant de méchans que je n'oſe pas. Je ne puis que penſer tout bas à ma façon au mont Krapac. Les autres penſeront comme ils pouront, ſoit à Salamanque, ſoit à Bergame.

F I C T I O N.

UNe fiction qui annonce des vérités intéreſſantes & neuves, n'eſt-elle pas une belle choſe? n'aimez-vous pas le conte arabe du ſultan qui ne voulait pas croire qu'un peu de tems pût paraître très long, & qui diſputait ſur la nature du tems avec ſon derviche? Celui-ci le prie pour s'en éclaircir de plonger ſeulement la tête un moment dans le baſſin où il ſe lavait. Auſſi-tôt le ſultan ſe trouve tranſporté dans un déſert affreux; il eſt obligé de travailler pour gagner ſa vie. Il ſe marie, il a des enfans qui deviennent grands & qui le battent. Enfin il revient dans ſon pays & dans ſon palais; il y retrouve ſon derviche qui lui a fait ſouffrir tant de maux pendant vingt-cinq ans. Il veut le tuer. Il ne s'appaiſe que quand il ſait que tout cela s'eſt paſſé dans l'inſtant qu'il s'eſt lavé le viſage en fermant les yeux.

Vous aimez mieux la fiction des amours de *Didon* & d'*Enée*, qui rendent raiſon de la haine immortelle de Carthage contre Rome; & celle qui développe dans l'Eliſée les grandes deſtinées de l'empire Romain.

Mais n'aimez-vous pas auſſi dans l'*Arioſte* cette *Alcine* qui a la taille de *Minerve* & la beauté de *Vénus*, qui eſt ſi charmante aux yeux de ſes amans, qui les enyvre de voluptés ſi raviſſantes, qui réunit tous les charmes & toutes les graces? Quand elle eſt enfin réduite à elle-même, & que l'enchantement eſt paſſé, ce n'eſt plus qu'une petite vieille ratatinée & dégoûtante.

Digitized by Google

Pour les fictions qui ne figurent rien, qui n'enſeignent rien, dont il ne réſulte rien, ſont-elles autre choſe que des menſonges ? & ſi elles ſont incohérentes, entaſſées ſans choix, comme il y en a tant, ſont-elles autre choſe que des rêves ?

Vous m'aſſurez pourtant qu'il y a de vieilles fictions très incohérentes, fort peu ingénieuſes, & aſſez abſurdes, qu'on admire encore. Mais prenez garde ſi ce ne ſont pas les grandes images répandues dans ces fictions qu'on admire, plutôt que les inventions qui amènent ces images. Je ne veux pas diſputer : mais voulez-vous être ſifflé de toute l'Europe, & enſuite oublié pour jamais ; donnez-nous des fictions ſemblables à celles que vous admirez.

FIÉVRE.

CE n'eſt pas en qualité de médecin, mais de malade que je veux dire un mot de la fiévre..

Il faut quelquefois parler de ſes ennemis : celui-là m'a attaqué pendant plus de vingt ans. *Fréron* n'a jamais été plus acharné.

Je demande pardon à *Sydenham* qui définit la fiévre *un effort de la nature qui travaille de tout ſon pouvoir à chaſſer la matière peccante.* On pourait définir ainſi la petite vérole, la rougeole, la diarrhée, les vomiſſemens, les éruptions de la peau, & vingt autres maladies. Mais ſi ce médecin définiſſait mal, il agiſſait bien. Il guériſſait, parce qu'il avait de l'expérience, & qu'il ſavait attendre.

Boerhaave, dans ſes aphoriſmes, dit : *la contraction plus fréquente, & la réſiſtance augmentée vers les vaiſſeaux capillaires donnent une idée abſolue de toute fiévre aigûe.*

C'eſt un grand maître qui parle ; mais il commence par avouer que la nature de la fiévre eſt très cachée.

Il ne nous dit point quel eſt ce principe ſecret qui ſe développe à des heures réglées dans des fiévres intermittentes : quel eſt ce poiſon interne qui ſe renouvelle après un jour de relâche : où eſt ce foyer qui s'éteint, & ſe rallume à des mo-

mens marqués. Il ſemble que toutes les cauſes ſoient faites pour être ignorées.

On ſait à-peu-près qu'on aura la fiévre après des excès, ou dans l'intempérie des ſaiſons. On ſait que le quinquina pris à propos la guérira : c'eſt bien aſſez : on ignore le comment. J'ai lu quelque part ces petits vers qui me paraiſſent d'une plaiſanterie aſſez philoſophique.

Dieu meurit à Moka dans le golphe arabique
Ce caffé néceſſaire aux pays des frimats :
Il met la fiévre en nos climats,
Et le remède en Amérique.

Tout animal, qui ne meurt pas de mort ſubite, périt par la fiévre. Cette fiévre paraît l'effet inévitable des liqueurs qui compoſent le ſang, ou ce qui tient lieu de ſang. C'eſt pourquoi les métaux, les minéraux, les marbres durent ſi longtems, & les hommes ſi peu. La ſtructure de tout animal prouve aux phyſiciens qu'il a dû de tout tems jouïr d'une très courte vie. Les théologiens ont eu, ou ont étalé d'autres ſentimens. Ce n'eſt pas à nous d'examiner cette queſtion. Les phyſiciens, les médecins ont raiſon *in ſenſu humano ;* & les théologiens ont raiſon *in ſenſu divino.* Il eſt dit au Deuteronome (ch. 28. ℣. 22.) que *ſi les Juifs n'obſervent pas la loi, ils tomberont dans la pauvreté ; ils ſouffriront le froid & le chaud, & ils auront la fiévre.* Il n'y a jamais eu que le Deuteronome & le *Médecin malgré lui* qui ayent menacé les gens de leur donner la fiévre.

Il paraît impoſſible que la fiévre ne ſoit pas un accident naturel à un corps animé, dans lequel circulent tant de liqueurs, comme il eſt impoſſible que ce corps animé ne ſoit point écraſé par la chûte d'un rocher.

Le ſang fait la vie. C'eſt lui qui fournit à chaque viſcère, à chaque membre, à la peau, à l'extrémité des poils & des ongles les liqueurs, les humeurs qui leur ſont propres.

Ce ſang, par lequel l'animal eſt en vie, eſt formé par le chile. Ce chile eſt envoyé de la mère à l'enfant dans la groſſeſſe. Le lait de la nourrice produit ce même chile, dès que l'enfant eſt né. Plus il ſe nourrit enſuite de différens alimens,

plus ce chile eſt ſujet à s'aigrir. Lui ſeul formant le ſang, & ce ſang étant compoſé de tant d'humeurs différentes ſi ſujettes à ſe corrompre, ce ſang circulant dans tout le corps humain plus de cinq cent cinquante fois en vingt-quatre heures avec la rapidité d'un torrent, il eſt étonnant que l'homme n'ait pas plus ſouvent la fiévre ; il eſt étonnant qu'il vive. A chaque articulation, à chaque glande, à chaque paſſage il y a un danger de mort ; mais auſſi, il y a autant de ſecours que de dangers. Preſque toute membrane s'élargit & ſe reſſerre ſelon le beſoin. Toutes les veines ont des écluſes qui s'ouvrent & qui ſe ferment ; qui donnent paſſage au ſang, & qui s'oppoſent à un retour par lequel la machine ſerait détruite. Le ſang gonflé dans tous ſes canaux s'épure de lui-même : c'eſt un fleuve qui entraîne mille immondices ; il s'en décharge par la tranſpiration, par les ſueurs, par toutes les ſécrétions, par toutes les évacuations. La fiévre eſt elle-même un ſecours ; elle eſt une guériſon, quand elle ne tue pas.

L'homme, par ſa raiſon, accélère la cure, avec des amers & ſurtout du régime. Il prévient le retour des accès. Cette raiſon eſt un aviron avec lequel il peut courir quelque tems la mer de ce monde, quand la maladie ne l'engloutit pas.

On demande comment la nature a pu abandonner les animaux, ſon ouvrage, à tant d'horribles maladies dont la fiévre eſt preſque toûjours la compagne. Comment & pourquoi tant de déſordres avec tant d'ordre : la deſtruction par-tout à côté de la formation ! Cette difficulté me donne ſouvent la fiévre ; mais je vous prie de lire les lettres de *Memmius*. Peut-être vous ſoupçonnerez alors que l'incompréhenſible artiſan des mondes, des animaux, des végétaux, ayant tout fait pour le mieux, n'a pu faire mieux.

FIGURE.

SI on veut s'inſtruire, il faut lire attentivement tous les articles du grand dictionnaire de l'Encyclopédie, au mot *Figure*.

Figure de la terre par Mr. d'*Alembert* ; ouvrage auſſi clair

que profond, & dans lequel on trouve tout ce qu'on peut ſavoir ſur cette matière.

Figures de rhétorique par *Céſar Dumarſais* ; inſtruction qui apprend à penſer & à écrire, & qui fait regretter comme bien d'autres articles, que les jeunes gens ne ſoient pas à portée de lire commodément des choſes ſi utiles. Ces tréſors cachés dans un dictionnaire de vingt-deux volumes in-folio d'un prix exceſſif, devraient être entre les mains de tous les étudians pour trente ſous.

Figure humaine par rapport à la peinture & à la ſculpture ; excellente leçon donnée par Mr. *Vatelet* à tous les artiſtes.

Figure : en phyſiologie ; article très ingénieux, par Mr. *d'Abbés de Caberoles.*

Figure : en arithmétique & en algèbre, par Mr. *Mallet.*

Figure : en logique, en métaphyſique & belles-lettres, par Mr. le chevalier de *Jaucour*, homme au-deſſus des philoſophes de l'antiquité, en ce qu'il a préféré la retraite, la vraie philoſophie, le travail infatigable à tous les avantages que pouvaient lui procurer ſa naiſſance, dans un pays où l'on préfère cet avantage à tout le reſte, excepté à l'argent.

FIGURE, OU FORME DE LA TERRE.

Comment *Platon*, *Ariſtote*, *Eratoſthènes*, *Poſſidonius* & tous les géomètres de l'Aſie, de l'Egypte & de la Grèce ayant reconnu la ſphéricité de notre globe, arriva-t-il que nous crûmes ſi longtems la terre plus longue que large d'un tiers, & que de-là nous vinrent les degrés de longitude & de latitude ; dénomination qui atteſte continuellement notre ancienne ignorance ?

Le juſte reſpect pour la Bible qui nous enſeigne tant de vérités plus néceſſaires & plus ſublimes, fut la cauſe de cette erreur univerſelle parmi nous.

On avait trouvé dans le pſaume CIII, que DIEU a étendu le ciel ſur la terre comme une peau ; & de ce qu'une peau a d'ordinaire plus de longueur que de largeur, on en avait conclu autant pour la terre.

St. Athanaſe s'exprime avec autant de chaleur contre les bons aſtro-

aſtronomes que contre les partiſans d'Arius & d'Euſèbe. *Fermons*, dit-il, *la bouche à ces barbares, qui parlant ſans preuve, oſent avancer que le ciel s'étend auſſi ſous la terre.* Les pères regardaient la terre comme un grand vaiſſeau entouré d'eau, la proue était à l'orient & la pouppe à l'occident.

On voit encor dans *Coſmas* moine du quatriéme ſiécle, une eſpèce de carte géographique où la terre a cette figure.

Tortato évêque d'Avila ſur la fin du quinziéme ſiécle, déclare dans ſon commentaire ſur la Genèſe, que la foi chrétienne eſt ébranlée, pour peu qu'on croye la terre ronde.

Colombo, *Veſpuce* & *Magellan* ne craignirent point l'excommunication de ce ſavant évêque; & la terre reprit ſa rondeur malgré lui.

Alors on courut d'une extrémité à l'autre; la terre paſſa pour une ſphère parfaite. Mais l'erreur de la ſphère parfaite était une mépriſe de philoſophes; & l'erreur d'une terre plate & longue était une ſottiſe d'idiots.

Dès qu'on commença à bien ſavoir que notre globe tourne ſur lui-même en vingt-quatre heures, on aurait pu juger de cela ſeul, qu'une forme véritablement ronde ne ſaurait lui appartenir. Non-ſeulement la force centrifuge élève conſidérablement les eaux dans la région de l'équateur, par le mouvement de la rotation en vingt-quatre heures; mais elles y ſont encor élevées d'environ vingt-cinq pieds deux fois par jour par les marées; il ſerait donc impoſſible que les terres vers l'équateur ne fuſſent perpétuellement inondées; or elles ne le ſont pas; donc la région de l'équateur eſt beaucoup plus élevée à proportion que le reſte de la terre; donc la terre eſt un ſphéroïde élevé à l'équateur, & ne peut être une ſphère parfaite. Cette preuve ſi ſimple avait échappé aux plus grands génies, parce qu'un préjugé univerſel permet rarement l'examen.

On ſait qu'en 1672, *Richer* dans un voyage à la Cayenne près de la ligne, entrepris par l'ordre de *Louis XIV* ſous les auſpices de *Colbert* le père de tous les arts; *Richer*, dis-je, parmi beaucoup d'obſervations, trouva que le pendule de ſon horloge ne faiſait plus ſes oſcillations, ſes vibrations auſſi fré-

quentes que dans la latitude de Paris, & qu'il falait abſolument raccourcir le pendule d'une ligne & de plus d'un quart. La phyſique & la géométrie n'étaient pas alors à beaucoup près ſi cultivées qu'elles le ſont aujourd'hui ; quel homme eût pu croire que de cette remarque ſi petite en apparence, & que d'une ligne de plus ou de moins, puſſent ſortir les plus grandes vérités phyſiques ? On trouva d'abord qu'il falait néceſſairement que la peſanteur fût moindre ſous l'équateur dans notre latitude, puiſque la ſeule peſanteur fait l'oſcillation d'un pendule. Par conſéquent puiſque la peſanteur des corps eſt d'autant moins forte que ces corps ſont plus éloignés du centre de la terre, il falait abſolument que la région de l'équateur fût beaucoup plus élevée que la nôtre, plus éloignée du centre ; ainſi la terre ne pouvait être une vraie ſphère.

Beaucoup de philoſophes firent, à propos de ces découvertes, ce que font tous les hommes quand il faut changer ſon opinion ; on diſputa ſur l'expérience de *Richer* ; on prétendit que nos pendules ne faiſaient leurs vibrations moins promtes vers l'équateur, que parce que la chaleur allongeait ce métal ; mais on vit, que la chaleur du plus brûlant été l'allonge d'une ligne ſur trente pieds de longueur ; & il s'agiſſait ici d'une ligne & un quart, d'une ligne & demie, ou même de deux lignes, ſur une verge de fer longue de trois pieds huit lignes.

Quelques années après, Meſſieurs *Varin*, *Deshayes*, *Feuillet*, *Couplet*, répétèrent vers l'équateur la même expérience du pendule ; il le falut toûjours raccourcir, quoique la chaleur fût très ſouvent moins grande ſous la ligne même qu'à quinze ou vingt degrés de l'équateur. Cette expérience a été confirmée de nouveau par les académiciens que *Louis XV* a envoyés au Pérou, qui ont été obligés, vers Quito, ſur des montagnes où il gelait, de raccourcir le pendule à ſecondes d'environ deux lignes *a*).

A-peu-près au même tems, les académiciens, qui ont été meſurer un arc, du méridien au nord, ont trouvé qu'à Pello, par-delà le cercle polaire, il faut allonger le pendule pour avoir les mêmes oſcillations qu'à Paris ; par conſéquent la pe-

a) Ceci était écrit en 1736.

ſanteur eſt plus grande au cercle polaire que dans les cli nats de la France, comme elle eſt plus grande dans nos climats que vers l'équateur. Si la peſanteur eſt plus grande au nord, le nord eſt donc plus près du centre de la terre que l'équateur ; la terre eſt donc applatie vers les poles.

Jamais l'expérience & le raiſonnement ne concoururent avec tant d'accord à prouver une vérité. Le célèbre *Huyghens*, par le calcul des forces centrifuges, avait prouvé que la peſanteur devait être moins grande à l'équateur qu'aux régions polaires, & que par conſéquent la terre devait être un ſphéroïde applati aux poles. *Newton* par les principes de l'attraction avait trouvé les mêmes rapports à peu de choſes près ; il faut ſeulement obſerver qu'*Huyghens* croyait que cette force inhérente aux corps qui les détermine vers le centre du globe, cette gravité primitive, eſt partout la même. Il n'avait pas encor vu les découvertes de *Newton* ; il ne conſidérait donc la diminution de la peſanteur que par la théorie des forces centrifuges. L'effet des forces centrifuges diminue la gravité primitive ſous l'équateur. Plus les cercles, dans leſquels cette force centrifuge s'exerce, deviennent petits, plus cette force cède à celle de la gravité : ainſi ſous le pole même, la force centrifuge qui eſt nulle, doit laiſſer à la gravité primitive toute ſon action. Mais ce principe d'une gravité toûjours égale, tombe en ruine par la découverte que *Newton* a faite, & dont nous avons tant parlé ailleurs, qu'un corps tranſporté, par exemple, à dix diamètres du centre de la terre, pèſe cent fois moins qu'à un diamètre.

C'eſt donc par les loix de la gravitation combinées avec celles de la force centrifuge, qu'on fait voir véritablement quelle figure la terre doit avoir. *Newton* & *Grégori* ont été ſi ſûrs de cette théorie, qu'ils n'ont pas héſité d'avancer, que les expériences ſur la peſanteur étaient plus ſûres pour faire connaître la figure de la terre, qu'aucune meſure géographique.

Louis XIV avait ſignalé ſon règne par cette méridienne, qui traverſe la France ; l'illuſtre *Dominique Caſſini* l'avait commencée avec *Monſieur* ſon fils ; il avait en 1701 tiré du pied des Pyrénées à l'obſervatoire une ligne auſſi droite qu'on le pouvait, à travers les obſtacles preſque inſurmontables que les hauteurs des montagnes, les changemens de la réfraction dans l'air,

& les altérations des inſtrumens oppoſaient ſans ceſſe à cette vaſte & délicate entrepriſe ; il avait donc en 1701 meſuré ſix degrés dix-huit minutes de cette méridienne. Mais de quelque endroit que vînt l'erreur, il avait trouvé les degrés vers Paris, c'eſt-à-dire, vers le nord, plus petits que ceux qui allaient aux Pyrénées vers le midi ; cette meſure démentait & celle de *Norvood* & la nouvelle théorie de la terre applatie aux poles. Cependant cette nouvelle théorie commençait à être tellement reçue, que le ſecrétaire de l'académie n'héſita point dans ſon hiſtoire de 1710 à dire que les meſures nouvelles priſes en France prouvaient que la terre eſt un ſphéroïde dont les poles ſont applatis. Les meſures de *Dominique Caſſini* entraînaient à la vérité une concluſion toute contraire ; mais comme la figure de la terre ne faiſait pas encor en France une queſtion, perſonne ne releva pour lors cette concluſion fauſſe. Les degrés du méridien de Collioure à Paris paſſèrent pour exactement meſurés ; & le pole, qui par ces meſures devait néceſſairement être allongé, paſſa pour applati.

Un ingénieur nommé Mr. *des Roubais*, étonné de la concluſion, démontra que par les meſures priſes en France, la terre devait être un ſphéroïde oblong, dont le méridien qui va d'un pole à l'autre, eſt plus long que l'équateur, & dont les poles ſont allongés *b*). Mais de tous les phyſiciens à qui il adreſſa ſa diſſertation, aucun ne voulut la faire imprimer, parce qu'il ſemblait que l'académie eût prononcé, & qu'il paraiſſait trop hardi à un particulier de réclamer. Quelque tems après, l'erreur de 1701 fut reconnue ; on ſe dédit, & la terre fut allongée, par une juſte concluſion tirée d'un faux principe. La méridienne fut continuée ſur ce principe de Paris à Dunkerke ; on trouva toûjours les degrés du méridien plus petits en allant vers le nord. On ſe trompa toûjours ſur la figure de la terre, comme on s'était trompé ſur la nature de la lumière. Environ ce tems-là, des mathématiciens, qui faiſaient les mêmes opérations à la Chine, furent étonnés de voir de la différence entre leurs degrés, qu'ils penſaient devoir être égaux, & de les trouver, après pluſieurs vérifications, plus petits vers le nord que vers le midi. C'était encor

b) Son mémoire eſt dans le Journal littéraire.

une puiſſante raiſon pour croire le ſphéroïde oblong, que cet accord des mathématiciens de France & de ceux de la Chine. On fit plus encor en France, on meſura des parallèles à l'équateur. Il eſt aiſé de comprendre, que ſur un ſphéroïde oblong, nos degrés de longitude doivent être plus petits que ſur une ſphère. Mr. de *Caſſini* trouva le parallèle qui paſſe par Saint-Malo, plus court de mille trente-ſept toiſes, qu'il n'aurait dû être dans l'hypothèſe d'une terre ſphérique. Ce degré était donc incomparablement plus court, qu'il n'eût été ſur un ſphéroïde à poles allongés.

Toutes ces fauſſes meſures prouvèrent qu'on avait trouvé les degrés, comme on avait voulu les trouver: elles renverſèrent pour un tems en France la démonſtration de *Newton* & d'*Huyghens*; & on ne douta pas, que les poles ne fuſſent d'une figure toute oppoſée à celle dont on les avait crus d'abord; on ne ſavait où l'on en était.

Enfin les nouveaux académiciens qui allèrent au cercle polaire en 1736, ayant vu par d'autres meſures, que le degré était dans ces climats plus long qu'en France, on douta entr'eux & meſſieurs *Caſſini*. Mais bientôt après on ne douta plus; car les mêmes aſtronomes qui revenaient du pole, examinèrent encor ce degré meſuré en 1677 par *Picard* au nord de Paris; ils vérifièrent que ce degré eſt de cent vingt-trois toiſes plus long que *Picard* ne l'avait déterminé. Si donc *Picard*, avec ſes précautions, avait fait ſon degré de cent vingt-trois toiſes trop court, il était fort vraiſemblable, qu'on eût enſuite trouvé les degrés vers le midi plus longs qu'ils ne devaient être. Ainſi la première erreur de *Picard*, qui ſervait de fondement aux meſures de la méridienne, ſervait auſſi d'excuſe aux erreurs preſque inévitables, que de très bons aſtronomes avaient pu commettre dans ces opérations.

Malheureuſement d'autres meſureurs trouvèrent au cap de Bonne-Eſpérance que les degrés du méridien ne s'accordaient pas avec les nôtres. D'autres meſures priſes en Italie contredirent auſſi nos meſures françaiſes. Elles étaient toutes démenties par celles de la Chine. On ſe remit donc à douter, & on ſoupçonna très raiſonnablement, à mon avis, que la terre était boſſelée.

Pour les Anglais, quoiqu'ils aiment à voyager, ils s'épargnèrent cette fatigue, & s'en tinrent à leur théorie.

Au reſte, la différence de la ſphère au ſphéroïde ne donne point une circonférence plus grande ou plus petite : car un cercle changé en ovale n'augmente ni ne diminue de ſuperficie.

Quant à la différence d'un axe à l'autre, elle n'eſt guères que de cinq de nos lieuës ; différence immenſe pour ceux qui prennent parti, mais inſenſible pour ceux qui ne conſidèrent les meſures du globe que par les uſages utiles qui en réſultent. Un géographe ne pourait guères dans une carte faire appercevoir cette différence, ni aucun pilote ſavoir s'il fait route ſur un ſphéroïde ou ſur une ſphère.

Cependant, on oſa avancer que la vie des navigateurs dépendait de cette queſtion. O charlataniſme ! entrerez-vous juſques dans les degrés du méridien ?

FIGURÉ, EXPRIMÉ EN FIGURE.

On dit un *ballet figuré*, qui repréſente ou qu'on croit repréſenter une action, une paſſion, une ſaiſon, ou qui ſimplement forme des figures par l'arrangement des danſeurs deux à deux, quatre à quatre : *copie figurée*, parce qu'elle exprime préciſément l'ordre & la diſpoſition de l'original : *vérité figurée* par une fable, par une parabole : l'*égliſe figurée* par la jeune épouſe du Cantique des cantiques : l'*ancienne Rome figurée* par Babilone : *ſtile figuré* par les expreſſions métaphoriques qui figurent les choſes dont on parle, & qui les défigurent quand les métaphores ne ſont pas juſtes.

L'imagination ardente, la paſſion, le déſir, ſouvent trompé, produiſent le ſtile figuré. Nous ne l'admettons point dans l'hiſtoire, car trop de métaphores nuiſent à la clarté ; elles nuiſent même à la vérité, en diſant plus ou moins que la choſe même. Les ouvrages didactiques réprouvent ce ſtile. Il eſt bien moins à ſa place dans un ſermon que dans une oraiſon funèbre ; parce que le ſermon eſt une inſtruction dans laquelle on annonce la vérité ; l'oraiſon funèbre, une déclamation dans laquelle on exagère.

La poëſie d'entouſiaſme, comme l'épopée, l'ode, eſt le

genre qui reçoit le plus ce ſtile. On le prodigue moins dans la tragédie, où le dialogue doit être auſſi naturel qu'élevé; encore moins dans la comédie, dont le ſtile doit être plus ſimple.

C'eſt le goût qui fixe les bornes qu'on doit donner au ſtile figuré dans chaque genre. Balthazar Gratian dit, *que les penſées partent des vaſtes côtes de la mémoire, s'embarquent ſur la mer de l'imagination, arrivent au port de l'eſprit, pour être enrégiſtrées à la douane de l'entendement.* C'eſt préciſément le ſtile d'*Arlequin.* Il dit à ſon maître, La *balle de vos commandemens a rebondi ſur la raquette de mon obéiſſance.* Avouons que c'eſt-là ſouvent ce ſtile oriental qu'on tâche d'admirer.

Un autre défaut du ſtile figuré eſt l'entaſſement des figures incohérentes. Un poëte en parlant de quelques philoſophes, les a appellés ?

?) D'ambitieux pygmées,
Qui ſur leurs pieds vainement redreſſés,
Et ſur des monts d'argumens entaſſés,
De jour en jour ſuperbes Encélades
Vont redoublant leurs folles eſcalades.

Quand on écrit contre les philoſophes, il faudrait mieux écrire. Comment des pygmées ambitieux redreſſés ſur leurs pieds ſur des montagnes d'argumens, continuent-ils des eſcalades ? Quelle image fauſſe & ridicule ! quelle platitude recherchée !

Dans une allégorie du même auteur, intitulée *la liturgie de Cithère*, vous trouvez ces vers-ci :

De toutes parts, autour de l'inconnue,
Ils vont tomber comme grêle menue,
Moiſſons de cœurs ſur la terre jonchés,
Et des Dieux mêmes à ſon char attachés.
De par Vénus nous verrons cette affaire:
Si s'en retourne aux cieux dans ſon ſerrail;
En ruminant comment il pourra faire
Pour ramener la brebis au bercail.

?) Vers d'une épitre de *Jean-Baptiſte Rouſſeau* à *Racine* fils de *Jean Racine.*

Des moiſſons de cœurs jonchés ſur la terre comme de la grêle menue ; & parmi ces cœurs palpitans à terre des Dieux attachés au char de l'inconnue ; l'amour qui va de par Vénus ruminer dans ſon ſerrail au ciel, comment il poura faire pour ramener au bercail cette brebis entourée de cœurs jonchés ! tout cela forme une figure ſi fauſſe, ſi puérile à la fois & ſi groſſière, ſi incohérente, ſi dégoûtante, ſi extravagante, ſi platement exprimée, qu'on eſt étonné qu'un homme qui faiſait bien des vers dans un autre genre, & qui avait du goût, ait pu écrire quelque choſe de ſi mauvais.

On eſt encor plus ſurpris que ce ſtile appellé *marotique* ait eu pendant quelque tems des approbateurs. Mais on ceſſe d'être ſurpris quand on lit les épitres en vers de cet auteur ; elles ſont preſque toutes hériſſées de ces figures peu naturelles & contraires les unes aux autres.

Il y a une épitre à *Marot* qui commence ainſi :

Ami Marot, honneur de mon pupitre,
Mon premier maître, acceptez cette épitre
Que vous écrit un humble nourriſſon
Qui ſur Parnaſſe a pris votre écuſſon,
Et qui jadis en maint genre d'eſcrime
Vint chez vous ſeul étudier la rime.

Boileau avait dit dans ſon épitre à *Molière* :

Dans les combats d'eſprit ſavant maître d'eſcrime.

Du moins la figure était juſte. On s'eſcrime dans un combat ; mais on n'étudie point la rime en s'eſcrimant. On n'eſt point l'honneur du pupitre d'un homme qui s'eſcrime. On ne met point ſur un pupitre un écuſſon pour rimer à nourriſſon. Tout cela eſt incompatible ; tout cela jure.

Une figure beaucoup plus vicieuſe eſt celle-ci.

Au demeurant aſſez haut de ſtature,
Large de croupe, épais de fourniture,
Flanqué de chair, gabionné de lard,

Tel

Tel en un mot que la nature & l'art,
En maçonnant les remparts de ſon ame,
Songèrent plus au fourreau qu'à la lame.

La nature & l'art qui maçonnent les remparts d'une ame, ces remparts maçonnés qui ſe trouvent être une fourniture de chair & un gabion de lard, ſont aſſurément le comble de l'impertinence. Le plus vil faquin travaillant pour la foire St. Germain aurait fait des vers plus raiſonnables. Mais quand ceux qui ſont un peu au fait ſe ſouviennent que ce ramas de ſottiſes fut écrit contre un des premiers hommes de la France par ſa naiſſance, par ſes places & par ſon génie, qui avait été le protecteur de ce rimeur, qui l'avait ſecouru de ſon crédit & de ſon argent, & qui avait beaucoup plus d'eſprit, d'éloquence & de ſcience que ſon détracteur, alors on eſt ſaiſi d'indignation contre le miſérable arrangeur de vieux mots impropres rimés richement; & en louant ce qu'il a de bon, l'on déteſte cet horrible abus du talent.

Voici une figure du même auteur non moins fauſſe & non moins compoſée d'images, qui ſe déttuiſent l'une l'autre.

Incontinent vous l'allez voir s'enfler
De tout le vent que peut faire ſouffler,
Dans les fourneaux d'une tête échauffée,
Fatuité ſur ſottiſe greffée.

Le lecteur ſent aſſez que la fatuité devenue un arbre greffé ſur l'arbre de la ſottiſe, ne peut être un ſoufflet, & que la tête ne peut être un fourneau. Toutes ces contorſions d'un homme qui s'écarte ainſi du naturel, ne reſſemblent pas aſſurément à la marche décente, aiſée, & meſurée de *Boileau*. Ce n'eſt pas là l'art poëtique.

Y a-t-il un amas de figures plus incohérentes, plus diſparates que cet autre paſſage du même poëte.

Oui, tout auteur qui veut ſans perdre haleine
Boire à longs traits aux ſources d'Hippocrène,
Doit s'impoſer l'indiſpenſable loi

De s'éprouver, de deſcendre chez ſoi,
Et d'y chercher ces ſemences de flamme
Dont le vrai ſeul doit embraſer notre ame.
Sans quoi jamais le plus fier écrivain
Ne peut prétendre à cet eſſor divin.

Quoi ! pour boire à longs traits il faut deſcendre dans ſoi, & y chercher le vrai des ſemences de feu, ſans quoi le plus fier écrivain n'atteindra poinr à un eſſor ? Quel monſtrueux aſſemblage ! quel inconcevable galimatias !

On peut dans une allégorie ne poinr employer les figures, les métaphores, & dire avec ſimplicité ce qu'on a inventé avec imagination. *Platon* a plus d'allégories encor que de figures ; il les exprime ſouvent avec élégance & ſans faſte.

Preſque toutes les maximes des anciens Orientaux & des Grecs, ſont dans un ſtile figuré. Toutes ces ſentences ſont des métaphores, de courtes allégories ; & c'eſt là que le ſtile figuré fait un très grand effet en ébranlant l'imagination & en ſe gravant dans la mémoire.

Nous avons vu que Pythagore dit, *Dans la tempête adorez l'écho*, pour ſignifier, *dans les troubles civils retirez-vous à la campagne. N'attiſez pas le feu avec l'épée*, pour dire, *n'irritez pas les eſprits échauffés.*

Il y a dans toutes les langues beaucoup de proverbes communs qui ſont dans le ſtile figuré.

FIGURE EN THÉOLOGIE.

Il eſt très certain, & les hommes les plus pieux en conviennent, que les figures & les allégories onr été pouſſées trop loin. On ne peut nier que le morceau de drap rouge mis par la courtiſanne *Rahab* à ſa fenêtre pour avertir les eſpions de *Joſué*, regardé par quelques pères de l'égliſe comme une figure du ſang de JESUS-CHRIST, ne ſoit un abus de l'eſprit qui veut trouver du myſtère à tout.

On ne peut nier que *St. Ambroiſe* dans ſon livre de *Noé* & de l'*Arche*, n'ait fait un très mauvais uſage de ſon goût pour l'allégorie, en diſant que la petite porte de l'arche était une figure de notre derrière, par lequel ſortent les excrémens.

Tous les gens ſenſés ont demandé comment on peut prouver que ces mots hébreux *maher-ſalal-has-bas*, *prenez vîte les dépouilles*, ſont une figure de JESUS-CHRIST ? Comment *Moïſe* étendant les mains pendant la bataille contre les Madianites, peut-il être la figure de JESUS-CHRIST ? Comment *Juda* qui lie ſon ânon à la vigne & qui lave ſon manteau dans le vin eſt-il auſſi une figure ? Comment *Ruth* ſe gliſſant dans le lit de *Booz* peut-elle figurer l'égliſe ? Comment *Sara* & *Rachel* ſont-elles l'égliſe, & *Agar* & *Lia* la ſynagogue ? Comment les baiſers de la Sunamite ſur la bouche figurent-ils le mariage de l'égliſe ?

On ferait un volume de toutes ces énigmes, qui ont paru aux meilleurs théologiens des derniers tems plus recherchées qu'édifiantes.

Le danger de cet abus eſt parfaitement reconnu par l'abbé *Fleuri*, auteur de l'*Hiſtoire eccléſiaſtique*. C'eſt un reſte de rabiniſme, un défaut dans lequel le ſavant *St. Jérôme* n'eſt jamais tombé ; cela reſſemble à l'explication des ſonges, à l'*oneiromancie*. Qu'une fille voye de l'eau bourbeuſe en rêvant, elle ſera mal mariée ; qu'elle voye de l'eau claire, elle aura un bon mari. Une araignée ſignifie *de l'argent*, &c.

Enfin, la poſtérité éclairée poura-t-elle le croire ? On a fait pendant plus de quatre mille ans une étude ſérieuſe de l'intelligence des ſonges.

FIGURES SYMBOLIQUES.

Toutes les nations s'en ſont ſervies comme nous l'avons dit à l'article *Emblême ;* mais qui a commencé ? ſont-ce les Egyptiens ? il n'y a pas d'apparence. Nous croyons avoir prouvé plus d'une fois que l'Egypte eſt un pays tout nouveau, & qu'il a falu pluſieurs ſiécles pour préſerver la contrée des inondations & pour la rendre habitable. Il eſt impoſſible que les Egyptiens ayent inventé les ſignes du Zodiaque, puiſque les figures qui déſignent les tems de nos ſemailles & de nos moiſſons, ne peuvent convenir aux leurs. Quand nous coupons nos bleds, leur terre eſt couverte d'eau ; quand nous ſemons, ils voyent approcher le tems de recueillir. Ainſi le bœuf de notre Zodiaque, & la fille qui porte des épics, ne peuvent venir d'Egypte.

C'eſt une preuve évidente de la fauſſeté de ce paradoxe nouveau que les Chinois ſont une colonie égyptienne. Les caractères ne ſont point les mêmes, les Chinois marquent la route du ſoleil par vingt-huit conſtellations ; & les Egyptiens, d'après les Caldéens, en comptaient douze ainſi que nous.

Les figures qui déſignent les planètes, ſont à la Chine & aux Indes toutes différentes de celles d'Egypte & de l'Europe ; les ſignes des métaux différens, la manière de conduire la main en écrivant non moins différente. Donc rien ne paraît plus chimérique que d'avoir envoyé les Egyptiens peupler la Chine.

Toutes ces fondations fabuleuſes faites dans les tems fabuleux, ont fait perdre un tems irréparable à une multitude prodigieuſe de ſavans, qui ſe ſont tous égarés dans leurs laborieuſes recherches, & qui auraient pu être utiles au genre-humain dans des arts véritables.

Pluche, dans ſon hiſtoire, ou plutôt dans ſa *Fable du ciel*, nous certifie que *Cham* fils de *Noé* alla régner en Egypte où il n'y avait perſonne ; que ſon fils *Menès* fut le plus grand des légiſlateurs, que *Thot* était ſon premier miniſtre.

Selon lui & ſelon ſes garans, ce *Thot* ou un autre inſtitua des fêtes en l'honneur du déluge, & les cris de joie *Io bacché*, ſi fameux chez les Grecs, étaient des lamentations chez les Egyptiens. *Bacché* venait de l'hébreu *Beke* qui ſignifie *ſanglots*, & cela dans un tems où le peuple Hébreu n'exiſtait pas. Par cette explication, joie veut dire *triſteſſe*, & chanter ſignifie *pleurer*.

Les Iroquois ſont plus ſenſés ; ils ne s'informent point de ce qui ſe paſſa ſur le lac Ontario il y a quelques milliers d'années ; ils vont à la chaſſe au-lieu de faire des ſyſtêmes.

Les mêmes auteurs aſſurent que les ſphinx dont l'Egypte était ornée, ſignifiaient la *ſurabondance*, parce que des interprètes ont prétendu qu'un mot hébreu *ſpang* voulait dire *un excès* ; comme ſi la langue hébraïque, qui eſt en grande partie dérivée de la phénicienne, avait ſervi de leçon à l'Egypte. Et quel rapport d'un ſphinx à une abondance d'eau ? Les ſcholiaſtes futurs ſoutiendront un jour avec plus de vraiſemblance, que nos maſcarons qui ornent la clef des ceintres de nos fenêtres, ſont des emblêmes de nos maſcarades ; & que ces fantaiſies annonçaient qu'on donnait le bal dans toutes les maiſons décorées de maſcarons.

Digitized by Google

FIGURE, SENS FIGURÉ, ALLÉGORIQUE, MYSTIQUE, TROPOLOGIQUE, TYPIQUE, &c.

C'eſt ſouvent l'art de voir dans les livres toute autre choſe que ce qui s'y trouve. Par exemple, que *Romulus* faſſe périr ſon frére *Rémus*, cela ſignifiera la mort du duc de Berri frère de *Louis XI.* *Régulus* priſonnier à Carthage, ce ſera *St. Louis* captif à la Maſſoure.

On remarque très juſtement dans le grand Dictionnaire encyclopédique, que pluſieurs pères de l'égliſe ont pouſſé peut-être un peu trop loin ce goût des figures allégoriques ; ils ſont reſpectables juſques dans leurs écarts.

Si les ſaints pères ont quelquefois abuſé de cette méthode, on pardonne à ces petits excès d'imagination en faveur de leur ſaint zèle.

Ce qui peut les juſtifier encor, c'eſt l'antiquité de cet uſage que nous avons vu pratiqué par les premiers philoſophes. Il eſt vrai que les figures ſymboliques employées par les pères, ſont dans un goût différent. Article XXII.

Par exemple, lorſque *St. Auguſtin* veut trouver les quarante-deux générations de la généalogie de JESUS, annoncées par *St. Matthieu* qui n'en rapporte que quarante & une ; *Auguſtin* dit qu'il faut compter deux fois *Jéconias*, parce que *Jéconias* eſt la *pierre angulaire* qui appartient à deux murailles ; que ces deux murailles figurent l'ancienne loi & la nouvelle, & que *Jéconias* étant ainſi *pierre angulaire*, figure JESUS-CHRIST qui eſt la *vraie pierre angulaire.* Sermon XII. article IX.

Le même ſaint, dans le même ſermon, dit que le nombre de quarante doit dominer ; & il abandonne *Jéconias* & ſa pierre angulaire comptée pour deux générations. Le nombre de quarante, dit-il, ſignifie la vie ; car dix ſont la parfaite béatitude, étant multipliés par quatre, qui figurent le tems en comptant les quatre ſaiſons.

Dans le même ſermon encor, il explique pourquoi *St. Luc* donne ſoixante & dix-ſept ancêtres à JESUS-CHRIST, cinquante-ſix juſqu'au patriarche *Abraham*, & vingt & un d'*Abraham* à DIEU même. Il eſt vrai que ſelon le texte hébreu il n'y en aurait

que ſoixante & ſeize ; car la Bible hébraïque ne compte point un *Caïnan* qui eſt interpolé dans la Bible grecque appellée *des Septante.*

Voici ce que dit St. Auguſtin.

„ Le nombre de *ſoixante & dix-ſept* figure l'abolition de tous „ les péchés par le batême..... le nombre *dix* ſignifie „ juſtice & béatitude réſultante de la créature, qui eſt ſept „ avec la Trinité qui fait trois. C'eſt par cette raiſon que les „ commandemens de DIEU ſont au nombre de dix. Le nombre „ *onze* ſignifie le péché, parce qu'il transgreſſe dix..... Ce „ nombre de ſoixante & dix-ſept eſt le produit de onze figures „ du péché multiplié par ſept & non pas par dix ; car le nom- Article XXII. „ bre *ſept* eſt le ſymbole de la créature. *Trois* repréſentent l'ame „ qui eſt quelque image de la Divinité, & *quatre* repréſentent „ le corps à cauſe de ſes quatre qualités, &c. „

On voit dans ces explications un reſte des myſtères de la cabale & du quaternaire de *Pythagore.* Ce goût fut très longtems en vogue.

Sermon LIII. article XIV. *St. Auguſtin* va plus loin ſur les dimenſions de la matière. La largeur, c'eſt la dilatation du cœur qui opère les bonnes œuvres ; la longueur, c'eſt la perſévérance. La hauteur, c'eſt l'eſpoir des récompenſes. Il pouſſe très loin cette allégorie ; il l'applique à la croix & en tire de grandes conſéquences.

L'uſage de ces figures avait paſſé des juifs aux chrêtiens longtems avant *St. Auguſtin.* Ce n'eſt pas à nous de ſavoir dans quelles bornes on devait s'arrêter.

Les exemples de ce défaut ſont innombrables. Quiconque a fait de bonnes études, ne hazardera de telles figures ni dans la chaire, ni dans l'école. Il n'y en a point d'exemple chez les Romains & chez les Grecs, pas même dans les poëtes.

On trouve ſeulement dans les *Métamorphoſes* d'*Ovide* des inductions ingénieuſes tirées des fables qu'on donne pour fables.

Pyrra & *Deucalion* ont jetté des pierres entre leurs jambes par derrière, des hommes en ſont nés. Ovide dit :

Inde genus durum ſumus experienſque laborum
Et documenta damus qua ſimus origine nati.
Formés par des cailloux, ſoit fable ou vérité,
Hélas ! le cœur de l'homme en a la dureté.

Apollon aime *Daphné*, & Daphné n'aime point Apollon; c'eſt que l'amour a deux eſpèces de flèches, les unes d'or & perçantes, les autres de plomb & écachées.

Apollon a reçu dans le cœur une flèche d'or, *Daphné* une de plomb.

Ecce ſagittifera promſit duo tela pharetra
Diverſorum operum; fugat hoc, facit illud amorem.
Quod facit auratum eſt; & Cuſpide fulget acuta
Quod fugat obtuſum eſt, & habet ſub arundine plumbum &c.

Fatal amour, tes traits ſont différens,
Les uns ſont d'or, ils ſont doux & perçans;
Ils font qu'on aime; & d'autres au contraire
Sont d'un vil plomb qui rend froid & ſévère.
O Dieu d'amour! en qui j'ai tant de foi,
Prends tes traits d'or pour Aminte & pour moi.

Toutes ces figures ſont ingénieuſes & ne trompent perſonne. Quand on dit que *Vénus* la déeſſe de la beauté, ne doit point marcher ſans les graces, on dit une vérité charmante. Ces fables qui étaient dans la bouche de tout le monde, ces allégories ſi naturelles avaient tant d'empire ſur les eſprits, que peut-être les premiers chrêtiens voulurent les combattre en les imitant. Ils ramaſſerent les armes de la mythologie pour la détruire; mais ils ne purent s'en ſervir avec la même adreſſe; ils ne ſongèrent pas que l'auſtérité ſainte de notre religion ne leur permettait pas d'employer ces reſſources, & qu'une main chrêtienne aurait mal joué ſur la lyre d'*Apollon*.

Cependant, le goût de ces figures typiques & prophétiques était ſi enraciné, qu'il n'y eut guères de prince, d'homme d'état, de pape, de fondateur d'ordre, auquel on n'appliquât des allégories, des alluſions priſes de l'Ecriture ſainte. La flatterie & la ſatyre puiſèrent à l'envi dans la même ſource.

On diſait au pape Innocent III, *Innocens eris à maledictione*, quand il fit une croiſade ſanglante contre le comte de Toulouſe.

Lorſque *François Martorillo* de Paule fonda les minimes, il ſe trouva qu'il était prédit dans la Genèſe, *Minimus cum patre noſtro*.

Le prédicateur qui prêcha devant *Jean d'Autriche* après la célèbre bataille de Lépante, prit pour ſon texte, *Fuit homo miſſus à Deo cui nomen erat Joannes ;* & cette alluſion était fort belle ſi les autres étaient ridicules. On dit qu'on la répéta pour *Jean Sobieski* après la délivrance de Vienne, mais le prédicateur n'était qu'un plagiaire.

Enfin, ce fut un uſage ſi conſtant, qu'aucun prédicateur de nos jours n'a jamais manqué de prendre une allégorie pour ſon texte. Une des plus heureuſes eſt le texte de l'oraiſon funèbre du duc de *Candale*, prononcée devant ſa ſœur qui paſſait pour un modèle de vertu ; *Dic quia ſoror mea es ut mihi bene eveniat propter te.* Dites que vous êtes ma ſœur, afin que je ſois bien traité à cauſe de vous.

Il ne faut pas être ſurpris ſi les cordeliers pouſſèrent trop loin ces figures en faveur de St. François d'Aſſiſe dans le fameux & très peu connu livre des *Conformités de St. François d'Aſſiſe avec* JESUS-CHRIST. On y voit ſoixante & quatre prédictions de l'avénement de *St. François*, tant dans l'ancien Teſtament que dans le nouveau ; & chaque prédiction contient trois figures qui ſignifient la fondation des cordeliers. Ainſi ces pères ſe trouvent prédits cent quatre-vingt douze fois dans la Bible.

Depuis *Adam* juſqu'à *St. Paul*, tout a figuré le bienheureux *François d'Aſſiſe.* Les Ecritures ont été données pour annoncer à l'univers les ſermons de *François* aux quadrupèdes, aux poiſſons & aux oiſeaux, ſes ébats avec ſa femme de neige, ſes paſſe-tems avec le diable, ſes avantures avec frère *Elie* & frère *Pacifique.*

On a condamné ces pieuſes rêveries qui allaient juſqu'au blaſphême. Mais l'ordre de *St. François* n'en a point pâti ; il a renoncé à ces extravagances trop communes dans les ſiécles de barbarie. (Voyez *Embléme.*)

FILOSOFE, ou PHILOSOPHE.

CE beau nom a été tantôt honoré, tantôt flétri comme celui de poëte, de mathématicien, de moine, de prêtre, & de tout ce qui dépend de l'opinion.

Domitien chaſſa les filoſophes; *Lucien* ſe moqua d'eux. Mais quels filoſophes, quels mathématiciens furent exilés par ce monſtre de *Domitien ?* Ce furent des joueurs de gobelets, des tireurs d'horoſcopes, des diſeurs de bonne avanture, de miſérables juifs qui compoſaient des philtres amoureux & des taliſmans; des gens de cette eſpèce qui avaient un pouvoir ſpécial ſur les eſprits malins, qui les évoquaient, qui les faiſaient entrer dans le corps des filles avec des paroles ou avec des ſignes, & qui les en délogeaient par d'autres ſignes & d'autres paroles.

Quels étaient les filoſophes que *Lucien* livrait à la riſée publique ? c'était la lie du genre-humain. C'étaient des gueux incapables d'une profeſſion utile, des gens reſſemblans parfaitement au *pauvre diable* dont on nous a fait une deſcription auſſi vraie que comique; qui ne ſavent s'ils porteront la livrée ou s'ils feront l'almanach de l'année merveilleuſe; *a*) s'ils travailleront à un journal ou aux grands chemins, s'ils ſe feront ſoldats ou prêtres, & qui en attendant vont dans les caffés dire leur avis ſur la piéce nouvelle, ſur DIEU, ſur l'Etre en général, & ſur les modes de l'Etre; puis, vous empruntent de l'argent & vont faire un libelle contre vous, avec l'avocat *Marchant* ou le nommé *Chaudon*, ou le nommé *Bonneval. b*)

Ce n'eſt pas d'une pareille école que ſortirent les *Cicérons*, les *Atticus*, les *Epictète*, *Trajan*, *Adrien*, *Antonin Pie*, *Marc-Aurèle*, *Julien.*

Ce n'eſt pas là que s'eſt formé ce roi de Pruſſe qui a compoſé autant de livres filoſofiques qu'il a gagné de batailles, & qui a terraſſé autant de préjugés que d'ennemis.

a) Opuſcule d'un abbé d'*Etrée*, du village d'Etrée.

b) L'avocat *Marchant* auteur du *Queſtions ſur l'Encyclopédie.* Teſtament politique d'un académicien, libelle odieux.

Une impératrice victorieuſe qui fait trembler les Ottomans, & qui gouverne avec tant de gloire un empire plus vaſte que l'empire Romain, n'a été une grande légiſlatrice que parce qu'elle a été filoſofe. Tous les princes du nord le ſont; & le nord fait honte au midi. Si les confédérés de Pologne avaient un peu de filoſofie, ils ne mettraient pas leur patrie, leurs terres, leurs maiſons au pillage; ils n'enſanglanteraient pas leur pays, ils ne ſe rendraient pas les plus malheureux des hommes; ils écouteraient la voix de leur roi filoſofe qui leur a donné de ſi vains exemples & de ſi vaines leçons de modération & de prudence.

Le grand *Julien* était filoſofe quand il écrivait à ſes miniſtres & à ſes pontifes ces belles lettres remplies de clémence & de ſageſſe, que tous les véritables gens de bien admirent encor aujourd'hui en condamnant ſes erreurs.

Conſtantin n'était pas filoſofe quand il aſſaſſinait ſes proches, ſon fils & ſa femme, & que dégouttant du ſang de ſa famille, il jurait que DIEU lui avait envoyé le *Labarum* dans les nuées.

C'eſt un terrible ſaut d'aller de *Conſtantin* à *Charles IX* & à *Henri III*, rois d'une des cinquante grandes provinces de l'empire Romain. Mais ſi ces rois avaient été filoſofes, l'un n'aurait pas été coupable de la St. Barthelemi, l'autre n'aurait pas fait des proceſſions ſcandaleuſes avec ſes gitons; ne ſe ſerait pas réduit à la néceſſité d'aſſaſſiner le duc de *Guiſe* & le cardinal ſon frère, & n'aurait pas été aſſaſſiné lui-même par un jeune jacobin pour l'amour de DIEU & de la ſainte égliſe.

Si *Louis le juſte*, treiziéme du nom, avait été filoſofe, il n'aurait pas laiſſé traîner à l'échaffaut le vertueux de *Thou*, & l'innocent maréchal de *Marillac*; il n'aurait pas laiſſé mourir de faim ſa mère à Cologne; ſon règne n'aurait pas été une ſuite continuelle de diſcordes & de calamités inteſtines.

Comparez à tant de princes ignorans, ſuperſtitieux, cruels, gouvernés par leurs propres paſſions ou par celles de leurs miniſtres, un homme tel que *Montagne*, ou *Charon*, ou le chancelier de *l'Hôpital*, ou l'hiſtorien de *Thou*, ou *La Motte le Vayer*, un *Locke*, un *Shaftsburi*, un *Sidney*, un *Herbert*; & voyez ſi vous aimeriez mieux être gouvernés par ces rois ou par ces ſages.

Quand je parle des filoſofes, ce n'eſt pas des poliſſons qui veulent être les ſinges des *Diogènes*, mais de ceux qui imitent *Platon* & *Cicéron*.

Voluptueux courtiſans, & vous petits hommes revêtus d'un petit emploi qui vous donne une petite autorité dans un petit pays, vous criez contre la filoſofie; allez, vous êtes des *Nomentanus* qui vous déchaînez contre *Horace*, & des *Cotins* qui voulez qu'on mépriſe *Boileau*.

SECTION SECONDE.

L'empeſé luthérien, le ſauvage calviniſte, l'orgueilleux anglican, le fanatique janſéniſte, le jéſuite qui croit toûjours régenter, même dans l'exil & ſous la potence; le ſorboniſte qui penſe être père d'un concile; & quelques ſottes que tous ces gens-là dirigent, ſe déchaînent tous contre le filoſofe. Ce ſont des chiens de différente eſpèce qui heurlent tous à leur manière contre un beau cheval qui paît dans une verte prairie, & qui ne leur diſpute aucune des charognes dont ils ſe nourriſſent, & pour leſquelles ils ſe battent entr'eux.

Ils font tous les jours imprimer des fatras de théologie filoſofique, dictionnaire filoſofo-théologique; & leurs vieux argumens traînés dans les rues, ils les appellent *démonſtrations*; & leurs ſottiſes rebattues ils les nomment *lemmes* & *corollaires*, comme les faux-monnoieurs appliquent une feuille d'argent ſur un écu de plomb.

Ils ſe ſentent mépriſés par tous les hommes qui penſent, & ſe voyent réduits à tromper quelques vieilles imbécilles. Cet état eſt plus humiliant que d'avoir été chaſſés de France, d'Eſpagne & de Naples. On digère tout hors le mépris. On dit que quand le diable fut vaincu par *Raphaël*, (comme il eſt prouvé) cet eſprit-corps ſi ſuperbe ſe conſola très aiſément, parce qu'il ſavait que les armes ſont journalières. Mais quand il ſut que *Raphaël* ſe moquait de lui, il jura de ne lui pardonner jamais. Ainſi les jéſuites ne pardonnèrent jamais à *Paſcal*; ainſi *Jurieu* calomnia *Bayle* juſqu'au tombeau; ainſi tous les tartuffes ſe déchainèrent contre *Molière* juſqu'à ſa mort.

Dans leur rage ils prodiguent les impoſtures, comme dans leur ineptie ils débitent leurs argumens.

Un des plus roides calomniateurs comme un des plus pauvres argumentans que nous ayons, eſt un ex-jéſuite nommé *Paulian*, qui a fait imprimer de la theologo-filoſofo-raſpodie en la ville d'Avignon jadis papale, & peut-être un jour papale. Cet homme accuſe les auteurs de l'Encyclopédie d'avoir dit,

„ Que l'homme n'étant par ſa naiſſance ſenſible qu'au plaiſir „ des ſens, ces plaiſirs par conſéquent ſont l'unique objet de „ ſes déſirs.

„ Qu'il n'y a en ſoi ni vice ni vertu, ni bien ni mal moral, „ ni juſte ni injuſte.

„ Que les plaiſirs des ſens produiſent toutes les vertus.

„ Que pour être heureux il faut étouffer les remords, &c.

En quels endroits de l'Encyclopédie, dont on a commencé cinq éditions nouvelles, a-t-il donc vu ces horribles turpitudes ? il falait citer. As-tu porté l'inſolence de ton orgueil & la démence de ton caractère juſqu'à penſer qu'on t'en croirait ſur ta parole ? Ces ſottiſes peuvent ſe trouver chez tes caſuiſtes, ou dans le portier des chartreux. Mais certes elles ne ſe trouvent pas dans les articles de l'Encyclopédie faits par Mr. *Diderot*, par Mr. d'*Alembert*, par Mr. le chevalier de *Jaucour*, par Mr. de *Voltaire*. Tu ne les as vues ni dans les articles de Mr. le Marquis de *Treſſan*, ni dans ceux de Mrs. *Blondel*, d'*Argis*, *Marmontel*, *Venel*, *Tronchin*, d'*Aubenton*, d'*Argenvile* ; & de tant d'autres qui ſe ſont dévoués généreuſement à enrichir le Dictionnaire encyclopédique, & qui ont rendu un ſervice éternel à l'Europe. Nul d'eux n'eſt aſſurément coupable des horreurs dont tu les accuſes. Il n'y avait que toi & le vinaigrier *Abraham Chaumeix* le convulſionnaire crucifié, qui fuſſent coupables d'une ſi infame calomnie.

Tu mêles l'erreur & la vérité parce que tu ne ſais les diſtinguer ; tu veux faire regarder comme impie cette maxime adoptée par tous les publiciſtes, *Que tout homme eſt libre de ſe choiſir une patrie.*

Quoi ! vil prédicateur de l'eſclavage, il n'était pas permis à la reine *Chriſtine* de voyager en France, & de vivre à

Rome ? *Caſimir* & *Stanislas* ne pouvaient finir leurs jours parmi nous ? il falait qu'ils mouruſſent en Pologne parce qu'ils étaient Polonais ? *Goldoni*, *Vanlo*, *Caſſini*, ont offenſé DIEU en s'établiſſant à Paris ? Tous les Irlandais qui ont fait quelque fortune en France ont commis en cela un péché mortel ?

Et tu as la bêtiſe d'imprimer une telle extravagance, & *Riballier* celle de t'approuver ; & tu mets dans la même claſſe *Bayle*, *Monteſquieu* & le fou de *La Métrie ?* & tu as ſenti que notre nation eſt aſſez douce, aſſez indulgente pour ne t'abandonner qu'au mépris ?

Quoi ! tu oſes calomnier ta patrie ? (ſi un jéſuite en a une) tu oſes dire *qu'on n'entend en France que des filoſofes attribuer au hazard l'union & la déſunion des atomes qui compoſent l'ame de l'homme ? Mentiris impudentiſſime*, je te défie de produire un ſeul livre fait depuis trente ans où l'on attribue quelque choſe au hazard, qui n'eſt qu'un mot vide de ſens.

Tu oſes accuſer le ſage *Locke* d'avoir dit, „ qu'il ſe peut „ que l'ame ſoit un eſprit, mais qu'il n'eſt pas ſûr qu'elle „ le ſoit, & que nous ne pouvons pas décider ce qu'elle „ peut, & ne peut pas acquérir ? "

Mentiris impudentiſſime. Locke, le reſpectable *Locke* dit expreſſément dans ſa réponſe au chicaneur *Stilingfliit*, „ Je „ ſuis fortement perſuadé, qu'encor qu'on ne puiſſe pas „ montrer (par la ſeule raiſon) que l'ame eſt immatérielle, „ cela ne diminue nullement l'évidence de ſon immortalité, „ parce que la fidélité de DIEU eſt une démonſtration de la „ vérité de tout ce qu'il a révélé, & le manque d'une autre „ démonſtration ne rend pas douteux ce qui eſt déja dé- „ montré. "

Traduction de *Coſte.*

Voyez d'ailleurs à l'article *Ame*, comme *Locke* s'exprime ſur les bornes de nos connaiſſances & ſur l'immenſité du pouvoir de l'Etre ſuprême.

Le grand filoſofe lord *Bolingbroke*, déclare que l'opinion contraire à celle de *Locke*, eſt un blaſphême.

Tous les pères des trois premiers ſiécles de l'égliſe regardaient l'ame comme une matière légère, & ne la croyaient pas moins immortelle. Et nous avons aujourd'hui des cuiſtres de

collège qui appellent *athées* ceux qui penſent avec les pères de l'égliſe que DIEU peut donner, conſerver l'immortalité à l'ame, de quelque ſubſtance qu'elle puiſſe être !

Tu pouſſes ton audace juſqu'à trouver de l'athéïſme dans ces paroles ; *Qui fait le mouvement dans la nature ? c'eſt* DIEU. *Qui fait végéter toutes les plantes ? c'eſt* DIEU. *Qui fait le mouvement dans les animaux ? c'eſt* DIEU. *Qui fait la penſée dans l'homme ? c'eſt* DIEU.

On ne peut pas dire ici, *mentiris impudentiſſime ;* tu mens impudemment ; mais on doit dire, tu blaſphêmes la vérité impudemment.

Finiſſons par remarquer que le héros de l'ex-jéſuite *Paulian*, eſt l'ex-jéſuite *Patouillet*, auteur d'un mandement d'évêque, dans lequel tous les parlemens du royaume ſont inſultés. Ce mandement fut brûlé par la main du bourreau. Il ne reſtait plus à cet ex-jéſuite *Paulian* qu'à traiter l'ex-jéſuite *Nonotte* de père de l'égliſe, & à canoniſer le jéſuite *Malagrida*, le jéſuite *Guignard*, le jéſuite *Garnet*, le jéſuite *Oldecorn* & tous les jéſuites à qui DIEU a fait la grace d'être pendus ou écartelés : c'étaient tous de grands métaphyſiciens, de grands filoſofo-théologiens.

SECTION TROISIÉME.

Les gens non-penſans demandent ſouvent aux gens penſans à quoi a ſervi la philoſophie. Les gens penſans leur répondront : A détruire en Angleterre la rage religieuſe, qui fit périr le Roi *Charles I* ſur un échaffaut ; à mettre en Suède un archevêque dans l'impuiſſance de faire couler le ſang de la nobleſſe une bulle du pape à la main ; à maintenir dans l'Allemagne la paix de la religion, en rendant toutes les diſputes théologiques ridicules ; à éteindre enfin dans l'Eſpagne les abominables buchers de l'inquiſition.

Welches, malheureux Welches ; elle empêche que des tems orageux ne produiſent une ſeconde Fronde, & un ſecond *Damiens*.

Prêtres de Rome, elle vous force à ſupprimer votre bulle *In Cœna Domini*, ce monument d'impudence & de folie.

Peuples, elle adoucit vos mœurs. Rois, elle vous inſtruit.

Digitized by Google

DE LA FIN DU MONDE.

LA plûpart des philoſophes Grecs crurent le monde éternel dans ſon principe, éternel dans ſa durée. Mais pour cette petite partie du monde, ce globe de pierre, de boue, d'eau, de minéraux, & de vapeurs, que nous habitons, on ne ſavait qu'en penſer ; on le trouvait très deſtructible. On diſait même qu'il avait été bouleverſé plus d'une fois, & qu'il le ſerait encore. Chacun jugeait du monde entier par ſon pays comme une commère juge de tous les hommes par ſon quartier.

Cette idée de la fin de notre petit monde & de ſon renouvellement, frappa ſurtout les peuples ſoumis à l'empire Romain, dans l'horreur des guerres civiles de *Céſar* & de *Pompée*. *Virgile*, dans ſes géorgiques, fait alluſion à cette crainte généralement répandue dans le commun peuple.

Impiaque æternam timuerunt ſæcula noctem.

L'univers étonné, que la terreur pourſuit,
Tremble de retomber dans l'éternelle nuit.

Lucain s'exprime bien plus poſitivement, quand il dit :

Hos, Cæſar, populos ſi nunc non uſſerit ignis,
Uret cum terris, uret cum gurgite ponti.
Communis mundo ſupereſt rogus.

Qu'importe du bucher le triſte & faux honneur ?
Le feu conſumera le ciel, la terre, & l'onde.
Tout deviendra bucher ; la cendre attend le monde.

Ovide ne dit-il pas après Lucrèce ?

Eſſe quoque in fatis reminiſcitur adfore tempus,
Quo mare, quo tellus, correptaque regia cœli
Ardeat, & mundi moles operoſa laboret.

Ainſi l'ont ordonné les deſtins implacables.
L'air, la terre, & les mers, & les palais des Dieux ;
Tout ſera conſumé d'un déluge de feux.

De naturâ Deorum, liv. II.

Conſultez *Cicéron* lui-même, le ſage *Cicéron*. Il vous dit dans ſon livre de la *Nature des Dieux*, le meilleur livre peut-être de toute l'antiquité, ſi ce n'eſt celui des devoirs de l'homme, appellé *les Offices*; il dit : *Ex quo eventurum noſtri putant id, de quo panetium addubitare dicebant, ut ad extremum omnis mundus igneſceret, cum, humore conſumpto, neque terra ali poſſet, neque remeare aër, cujus ortus, aquâ omni exhauſtâ, eſſe non poſſet; ita relinqui nihil præter ignem, à quo rurſum animante ac* DEO *renovatio mundi fieret, atque idem ornatus oriretur.* „ Suivant les ſtoïciens, le monde entier „ ne ſera que du feu; l'eau étant conſumée, plus d'aliment „ pour la terre; l'air ne poura plus ſe former, puiſque c'eſt „ de l'eau qu'il reçoit ſon être : ainſi le feu reſtera ſeul. Ce „ feu étant DIEU, & ranimant tout, renouvellera le monde, „ & lui rendra ſa première beauté. «

Cette phyſique des ſtoïciens eſt, comme toutes les anciennes phyſiques, aſſez abſurde. Mais elle prouve que l'attente d'un embraſement général était univerſelle.

Etonnez-vous encore davantage. Le grand *Newton* penſe comme *Cicéron*. Trompé par une fauſſe expérience de *Boyle*, il croit que l'humidité du globe ſe deſſéche à la longue, & qu'il faudra que DIEU lui prête une main réformatrice, *manum emendatricem*. Voilà donc les deux plus grands-hommes de l'ancienne Rome, & de l'Angleterre moderne, qui penſent qu'un jour le feu l'emportera ſur l'eau.

Queſtion à la fin de ſon *Optique*.

Cette idée d'un monde, qui devait périr, & ſe renouveller, était enracinée dans les cœurs des peuples de l'Aſie mineure, de la Syrie, de l'Egypte, depuis les guerres civiles des ſucceſſeurs d'*Alexandre*. Celles des Romains augmentèrent la terreur des nations, qui en étaient les victimes. Elles attendaient la deſtruction de la terre; & on eſpérait une nouvelle terre, dont on ne jouïrait pas. Les Juifs, enclavés dans la Syrie, & d'ailleurs répandus partout, furent ſaiſis de la crainte commune.

Auſſi il ne paraît pas que les Juifs fuſſent étonnés, quand JESUS leur diſait, ſelon St. Matthieu, & St. Luc, *Le ciel & la terre paſſeront*. Il leur diſait ſouvent : *Le règne de* DIEU *approche*. Il prêchait l'Evangile du règne.

Matthieu ch. XXIV. Luc chap. XVI.

St.

St. Pierre annonce que l'Evangile a été prêché aux morts, & que la fin du monde approche. *Nous attendons*, dit-il, *de nouveaux cieux & une nouvelle terre.* I. Epitre de *St Pierre*, ch. IV.

St. Jean, dans ſa première épitre, dit : *Il y a dès-à-préſent pluſieurs antechriſts, ce qui nous fait connaître que la dernière heure approche.* Jean, chap. II, v. 18.

St. Luc prédit dans un bien plus grand détail la fin du monde, & le jugement dernier. Voici ſes paroles. Luc, ch. XXI.

„ Il y aura des ſignes dans la lune & dans les étoiles ; „ des bruits de la mer & des flots ; les hommes, ſéchant de „ crainte, attendront ce qui doit arriver à l'univers entier. „ Les vertus des cieux ſeront ébranlées. Et alors ils verront „ le fils de l'homme venant dans une nuée, avec grande „ puiſſance, & grande majeſté. En vérité, je vous dis que „ la génération préſente ne paſſera point, que tout cela ne „ s'accompliſſe. «

Nous ne diſſimulons point que les incrédules nous reprochent cette prédiction même. Ils veulent nous faire rougir de ce que le monde exiſte encore. La génération paſſa, diſent-ils, & rien de tout cela ne s'accomplit. *Luc* fait donc dire à notre Sauveur ce qu'il n'a jamais dit, ou bien il faudrait conclure que JESUS-CHRIST s'eſt trompé lui-même ; ce qui ſerait un blaſphême. On ferme la bouche à ces impies en leur diſant, que cette prédiction qui paraît ſi fauſſe ſelon la lettre, eſt vraie ſelon l'eſprit ; que l'univers entier ſignifie la Judée, & que la fin de l'univers ſignifie l'empire de *Titus* & de ſes ſucceſſeurs.

St. Paul s'explique auſſi fortement ſur la fin du monde dans ſon épitre à ceux de Theſſalonique. „ Nous qui vivons, „ & qui vous parlons, nous ſerons emportés dans les nuées, „ pour aller au-devant du Seigneur au milieu de l'air. "

Selon ces paroles expreſſes de JESUS, & de *St. Paul*, le monde entier devait finir ſous *Tibère*, ou au plus tard ſous *Néron*. Cette prédiction de *Paul* ne s'accomplit pas plus que celle de *Luc*.

Ces prédictions allégoriques n'étaient pas ſans doute pour le tems où vivaient les évangéliſtes, & les apôtres. Elles étaient pour un tems à venir, que DIEU cache à tous les hommes.

Tu ne quæſieris (ſcire neſas) quem mihi, quem tibi
Finem dî dederint, Leuconſe; neu Babylonios
Tentaris numeros, ut melius, quidquid erit, pati.

Il demeure toûjours certain que tous les peuples alors connus attendaient la fin du monde, une nouvelle terre, un nouveau ciel. Pendant plus de dix ſiécles on a vu une multitude de donations aux moines commençant par ces mots, *Adventante mundi veſpero*, &c. *La fin du monde étant prochaine, moi, pour le remède de mon ame, & pour n'être point rangé parmi les boucs* &c., *je donne telles terres à tel couvent.* La crainte força les ſots à enrichir les habiles.

Les Egyptiens fixaient cette grande époque après trente-ſix mille cinq cent années révolues. On prétend qu'*Orphée* l'avait fixée à cent mille & vingt ans.

L'hiſtorien *Flavien Joſeph* aſſure qu'*Adam* ayant prédit que le monde périrait deux fois, l'une par l'eau, & l'autre par le feu, les enfans de *Seth* voulurent avertir les hommes de ce déſaſtre. Ils firent graver des obſervations aſtronomiques ſur deux colonnes, l'une de briques pour réſiſter au feu qui devait conſumer le monde, & l'autre de pierres pour réſiſter à l'eau, qui devait le noyer. Mais que pouvaient penſer les Romains quand un eſclave juif leur parlait d'un *Adam* & d'un *Seth* inconnus à l'univers entier ? ils riaient.

Joſeph ajoute que la colonne de pierres ſe voyait encore, de ſon tems, dans la Syrie.

On peut conclure, de tout ce que nous avons dit, que nous ſavons fort peu de choſes du paſſé, que nous ſavons aſſez mal le préſent, rien du tout de l'avenir ; & que nous devons nous en rapporter à DIEU, maître de ces trois tems, & de l'éternité.

FLATTERIE.

JE ne vois pas un monument de flatterie dans la haute antiquité, nulle flatterie dans *Héſiode* ni dans *Homère*. Leurs chants ne ſont point adreſſés à un Grec élevé en quelque

dignité, ou à madame ſa femme, comme chaque chant des *Saiſons* de Thompſon eſt dédié à quelque riche, & comme tant d'épitres en vers oubliées, ſont dédiées en Angleterre *à des hommes ou à des dames de conſidération*, avec un petit éloge & les armoiries du patron ou de la patrone à la tête de l'ouvrage.

Il n'y a point de flatterie dans *Démoſthène.* Cette façon de demander harmonieuſement l'aumône commence, ſi je ne me trompe, à *Pindare.* On ne peut tendre la main plus emphatiquement.

Chez les Romains, il me ſemble que la grande flatterie date depuis *Auguſte. Jules-Céſar* eût à peine le tems d'être flatté. Il ne nous reſte aucune épitre dédicatoire à *Sylla*, à *Marius*, à *Carbon*, ni à leurs femmes, ni à leurs maîtreſſes. Je crois bien que l'on préſenta de mauvais vers à *Lucullus* & à *Pompée ;* mais DIEU merci nous ne les avons pas.

C'eſt un grand ſpectacle de voir *Cicéron*, l'égal de *Céſar* en dignité, parler devant lui en avocat pour un roi de la Bithinie & de la petite Arménie, nommé *Déjotar*, accuſé de lui avoir dreſſé des embuches, & même d'avoir voulu l'aſſaſſiner. *Cicéron* commence par avouer qu'il eſt interdit en ſa préſence. Il l'appelle le vainqueur du monde, *victorem orbis terrarum.* Il le flatte ; mais cette adulation ne va pas encor juſqu'à la baſſeſſe ; il lui reſte quelque pudeur.

C'eſt avec *Auguſte* qu'il n'y a plus de meſure. Le ſénat lui décerne l'apothéoſe de ſon vivant. Cette flatterie devient le tribut ordinaire payé aux empereurs ſuivans ; ce n'eſt plus qu'un ſtile. Perſonne ne peut plus être flatté quand ce que l'adulation a de plus outré eſt devenu ce qu'il y a de plus commun.

Nous n'avons pas eu en Europe de grands monumens de flatterie juſqu'à *Louis XIV ;* ſon père *Louis XIII* fut très peu fêté ; il n'eſt queſtion de lui que dans une ou deux odes de *Malherbe.* Il l'appelle à la vérité ſelon la coutume, *Roi le plus grand des rois*, comme les poëtes eſpagnols le diſent au roi d'Eſpagne, & les poëtes anglais *Laureat* au roi d'Angleterre ; mais la meilleure part des louanges eſt toûjours pour le cardinal de *Richelieu*,

Dont l'ame toute grande eſt une ame hardie,
Qui pratique ſi bien l'art de nous ſecourir,
Que pourvu qu'il ſoit cru, nous n'avons maladie
Qu'il ne ſache guérir. *a*)

Pour *Louis XIV*, ce fut un déluge de flatteries. Il ne reſſemblait pas à celui qu'on prétend avoir été étouffé ſous les feuilles de roſes qu'on lui jettait. Il ne s'en porta que mieux.

La flatterie quand elle a quelques prétexres plauſibles, peut n'être pas auſſi pernicieuſe qu'on le dit. Elle encourage quelquefois aux grandes choſes ; mais l'excès eſt vicieux comme celui de la ſatyre.

La Fontaine a dit, & prétend avoir dit après *Eſope* :

On ne peut trop louer trois ſortes de perſonnes,
Les Dieux, ſa maîtreſſe & ſon roi.
Eſope le diſait : j'y ſouſcris quant à moi,
Ce ſont maximes toûjours bonnes.

Eſope n'a rien dit de cela, & on ne voit point qu'il ait flatté aucun roi, ni aucune concubine. Il ne faut pas croire que les rois ſoient bien *flattés* de toutes les *flatteries* dont on les accable. La plûpart ne viennent pas juſqu'à eux.

Une ſottiſe fort ordinaire eſt celle des orateurs qui ſe fatiguent à louer un prince qui n'en ſaura jamais rien. Le comble de l'opprobre eſt qu'*Ovide* ait loué Auguſte en datant *De Ponto*.

Le comble du ridicule pourait bien ſe trouver dans les complimens que les prédicateurs adreſſent aux rois quand ils ont le bonheur de jouer devant leurs majeſtés. *Au révérend, révérend père Gailliard prédicateur du roi :* Ah ! révérend père, ne prêches-tu que pour le roi ? es-tu comme le ſinge de la foire qui ne ſautait que pour lui ?

a) Ode de *Malherbe*. Mais pourquoi *Richelieu* ne guériſſait-il pas *Malherbe* de la maladie de faire des vers ſi plats ?

F L E U V E S.

ILs ne vont pas à la mer avec autant de rapidité que les hommes vont à l'erreur. Il n'y a pas longtems qu'on a reconnu que tous les fleuves ſont produits par les neiges éternelles qui couvrent les cîmes des hautes montagnes ; ces neiges par les pluies, ces pluies par les vapeurs de la terre & des mers ; & qu'ainſi tout eſt lié dans la nature.

J'ai vu dans mon enfance ſoutenir des thèſes où l'on prouvait que les fleuves & toutes les fontaines venaient de la mer. C'était le ſentiment de toute l'antiquité. Ces fleuves paſſaient dans de grandes cavernes, & de-là ſe diſtribuaient dans toutes les parties du monde.

Lorſqu'*Ariſtée* va pleurer la perte de ſes abeilles chez *Cirène* ſa mère, déeſſe de la petite rivière Enipée en Theſſalie, la rivière ſe ſépare d'abord & forme deux montagnes d'eau à droite & à gauche pour le recevoir ſelon l'ancien uſage ; après quoi il voit ces belles & longues grottes par leſquelles paſſent tous les fleuves de la terre ; le Pô qui deſcend du mond Viſo en Piémont & qui traverſe l'Italie, le Teveron qui vient de l'Apennin, le Phaſe qui tombe du Caucaſe dans la mer Noire, &c.

Virgile adoptait là une étrange phyſique : elle ne devait au moins être permiſe qu'aux poëtes.

Ces idées furent toûjours ſi accréditées, que le *Taſſe*, quinze cent ans après, imita entiérement *Virgile* dans ſon quatorziéme chant, en imitant bien plus heureuſement l'*Arioſte*. Un vieux magicien chrêtien mène ſous terre les deux chevaliers qui doivent ramener *Renaud* d'entre les bras d'*Armide*, comme *Meliſſe* avait arraché *Roger* aux careſſes d'*Alcine*. Ce bon vieillard fait deſcendre *Renaud* dans ſa grotte d'où partent tous les fleuves qui arroſent notre terre. C'eſt dommage que les fleuves de l'Amérique ne s'y trouvent pas. Mais puiſque le Nil, le Danube, la Seine, le Jourdain, le Volga ont leur ſource dans cette caverne, cela ſuffit. Ce qu'il y a de plus conforme encor à la phyſique des anciens, c'eſt que cette caverne eſt au centre de la terre. C'était là que *Maupertuis* voulait aller faire un tour.

Après avoir avoué que les rivières viennent des montagnes, & que les unes & les autres ſont des piéces eſſentielles à la grande machine, gardons-nous des ſyſtêmes qu'on fait journellement.

Quand *Maillet* imagina que la mer avait formé les montagnes, il devait dédier ſon livre à *Cyrano de Bergerac*. Quand on a dit que les grandes chaînes de ces montagnes s'étendent d'orient en occident, & que la plus grande partie des fleuves court toûjours auſſi à l'occident, on a plus conſulté l'eſprit ſyſtématique que la nature.

A l'égard des montagnes, débarquez au cap de Bonne-Eſpérance, vous trouvez une chaîne de montagnes qui régne du midi au nord juſqu'au Monomotapa. Peu de gens ſe ſont donnés le plaiſir de voir ce pays, & de voyager ſous la ligne en Afrique. Mais Calpé & Abila regardent directement le nord & le midi. De Gilbraltar au fleuve de la Guadiana, en tirant droit au nord, ce ſont des montagnes contigües. La nouvelle Caſtille & la vieille en ſont couvertes, toutes les directions ſont du ſud au nord, comme celles des montagnes de toute l'Amérique. Pour les fleuves, ils coulent en tout ſens, ſelon la diſpoſition des terrains.

Le Guadalquivir va droit au ſud depuis Villa-nueva juſqu'à St. Lucar. La Guadiana de même depuis Badajos. Toutes les rivières dans le golphe de Veniſe, excepté le Pô, ſe jettent dans la mer vers le midi. C'eſt la direction du Rhône de Lyon à ſon embouchure. Celle de la Seine eſt au nord-nord-oueſt. Le Rhin depuis Bâle court droit au ſeptentrion. La Meuſe de même depuis ſa ſource juſqu'aux terres inondées. L'Eſcaut de même.

Pourquoi donc chercher à ſe tromper, pour avoir le plaiſir de faire des ſyſtêmes, & de tromper quelques ignorans ? qu'en reviendra-t-il quand on aura fait accroire à quelques gens bientôt détrompés, que tous les fleuves & toutes les montagnes ſont dirigés de l'orient à l'occident, ou de l'occident à l'orient ; que tous les monts ſont couverts d'huîtres, (ce qui n'eſt aſſurément pas vrai) qu'on a trouvé des ancres de vaiſſeaux ſur la cîme des montagnes de la Suiſſe, que ces montagnes ont été formées par les courans de l'Océan ; que les

Digitized by Google

pierres à chaux ne ſont autre choſe que des coquilles ? Quoi ! faut-il traiter aujourd'hui la phyſique comme les anciens traitaient l'hiſtoire ?

Pour revenir aux fleuves, aux rivières, ce qu'il y a de mieux à faire, c'eſt de prévenir leurs inondations ; c'eſt de faire des rivières nouvelles, c'eſt-à-dire, des canaux, autant que l'entrepriſe eſt praticable. C'eſt un des plus grands ſervices qu'on puiſſe rendre à une nation. Les canaux de l'Egypte étaient auſſi néceſſaires que les pyramides étaient inutiles.

Quant à la quantité d'eau que les lits des fleuves portent, & à tout ce qui regarde le calcul, liſez l'article *Fleuve* de Mr. d'*Alembert*. Il eſt, comme tout ce qu'il a fait, clair, précis, vrai, écrit du ſtile propre au ſujet ; il n'emprunte point le ſtile du *Télémaque* pour parler de phyſique.

FLIBUSTIERS.

ON ne ſait pas d'où vient le nom de *Flibuſtiers*, & cependant la génération paſſée vient de nous raconter les prodiges que ces flibuſtiers ont faits ; nous en parlons tous les jours, nous y touchons. Qu'on cherche après cela des origines & des étymologies, & ſi l'on croit en trouver, qu'on s'en défie.

Du tems du cardinal de *Richelieu*, lorſque les Eſpagnols & les Français ſe déteſtaient encor, parce que *Ferdinand* le catholique s'était moqué de *Louis XII*, & que *François I* avait été pris à la bataille de Pavie par une armée de *Charles-Quint* ; lorſque cette haine était ſi forte que le fauſſaire auteur du roman politique & de l'ennui politique ſous le nom de cardinal de *Richelieu*, ne craignait point d'appeller les Eſpagnols *nation inſatiable & perfide qui rendait les Indes tributaires de l'enfer* ; lorſqu'enfin on ſe fut ligué en 1635 avec la Hollande contre l'Eſpagne, lorſque la France n'avait rien en Amérique, & que les Eſpagnols couvraient les mers de leurs galions ; alors les flibuſtiers commencèrent à paraître. C'étaient d'abord des avanturiers Français qui avaient tout-au-plus la qualité de corſaires.

Un d'eux nommé *le Grand*, natif de Dieppe, s'aſſocia avec

une cinquantaine de gens déterminés, & alla tenter fortune avec une barque qui n'avait pas même de canon. Il apperçut, vers l'iſle Hiſpaniola (St. Dominique) un galion éloigné de la grande flotte eſpagnole : il s'en approche comme un patron qui venait lui vendre des denrées ; il monte ſuivi des ſiens ; il entre dans la chambre du capitaine qui jouait aux cartes, le couche en joue, le fait ſon priſonnier avec ſon équipage, & revient à Dieppe avec ſon galion chargé de richeſſes immenſes. Cette avanture fut le ſignal de quarante ans d'exploits inouïs.

Flibuſtiers français, anglais, hollandais allaient s'aſſocier enſemble dans les cavernes de St. Domingue, des petites iſles de St. Chriſtophe & de la Tortue. Ils ſe choiſiſſaient un chef pour chaque expédition ; c'eſt la première origine des rois. Des cultivateurs n'auraient jamais voulu un maître ; on n'en a pas beſoin pour ſemer du bled, le battre & le vendre.

Quand les flibuſtiers avaient fait un gros butin, ils en achetaient un petit vaiſſeau & du canon. Une courſe heureuſe en produiſait vingt autres. S'ils étaient au nombre de cent, on les croyait mille. Il était difficile de leur échapper, encor plus de les ſuivre. C'était des oiſeaux de proie qui fondaient de tous côtés, & qui ſe retiraient dans des lieux inacceſſibles ; tantôt ils raſaient quatre à cinq cent lieuës de côtes ; tantôt ils avançaient à pied ou à cheval deux cent lieuës dans les terres.

Ils ſurprirent, ils pillèrent les riches villes de Chagra, de Mecaizabo, de la Vera-Cruz, de Panama, de Porto-rico, de Campêche, de l'iſle Ste. Catherine, & les fauxbourgs de Carthagène.

L'un de ces flibuſtiers, nommé l'*Olonois*, pénétra juſqu'aux portes de la Havane, ſuivi de vingt hommes ſeulement. S'étant enſuite retiré dans ſon canot, le gouverneur envoye contre lui un vaiſſeau de guerre avec des ſoldats & un bourreau. L'*Olonois* ſe rend maître du vaiſſeau, il coupe lui-même la tête aux ſoldats Eſpagnols qu'il a pris, & renvoye le bourreau au gouverneur. *a*) Jamais les Romains ni les autres peuples brigands ne firent des actions ſi étonnantes. Le voyage guerrier de l'amiral *Anſon* autour du monde n'eſt qu'une promenade agréable en comparaiſon du

a) Cet *Olonois* fut pris & mangé depuis par les Sauvages.

du paſſage des flibuſtiers dans la mer du Sud, & de ce qu'ils eſſuyèrent en terre ferme.

S'ils avaient pu avoir une politique égale à leur imdomptable courage, ils auraient fondé un grand empire en Amérique. Ils manquaient de filles ; mais au-lieu de ravir & d'épouſer des Sabines, comme on le dit des Romains, ils en firent venir de la Salpétrière de Paris ; cela ne forma pas une génération.

Ils étaient plus cruels envers les Eſpagnols que les Iſraélites ne le furent jamais envers les Cananéens. On parle d'un Hollandais nommé *Roc*, qui mit pluſieurs Eſpagnols à la broche, & qui en fit manger à ſes camarades. Leurs expéditions furent des tours de voleurs, & jamais des campagnes de conquérans ; auſſi ne les appellait-on dans toutes les Indes occidentales que *los ladrones*. Quand ils ſurprenaient une ville, & qu'ils entraient dans la maiſon d'un père de famille, ils le mettaient à la torture pour découvrir ſes tréſors. Cela prouve aſſez ce que nous dirons à l'article *Queſtion*, que la torture fut inventée par les voleurs de grand chemin.

Ce qui rendit tous leurs exploits inutiles, c'eſt qu'ils prodiguèrent en débauches auſſi folles que monſtrueuſes tout ce qu'ils avaient acquis par la rapine & par le meurtre. Enfin il ne reſte plus d'eux que leur nom, & encor à peine. Tels furent les flibuſtiers.

Mais quel peuple en Europe ne fut pas flibuſtier ? Ces Goths, ces Alains, ces Vandales, ces Huns étaient-ils autre choſe ? Qu'était *Rollon* qui s'établit en Normandie, & *Guillaume fier-à-bras*, ſinon des flibuſtiers plus habiles ? *Clovis* n'était-il pas un flibuſtier qui vint des bords du Mein dans les Gaules ?

FOI ou FOY.

QU'eſt-ce que la foi ? Eſt-ce de croire ce qui paraît évident ? Non ; il m'eſt évident qu'il y a un Etre néceſſaire, éternel, ſuprême, intelligent. Ce n'eſt pas là de la foi, c'eſt de la raiſon. Je n'ai aucun mérite à penſer que cet Etre éternel, infini,

que je connais comme la vertu, la bonté même, veut que je ſois bon & vertueux. La foi conſiſte à croire non ce qui ſemble vrai, mais ce qui ſemble faux à notre entendement. Les Aſiatiques ne peuvent croire que par la foi le voyage de *Mahomet* dans les ſept planètes, les incarnations du Dieu *Fo*, de *Vitſnou*, de *Xaca*, de *Brama*, de *Sammonocodom*, &c. &c. &c. Ils ſoumettent leur entendement, ils tremblent d'examiner, ils ne veulent être ni empâlés, ni brûlés; ils diſent, je crois.

Nous ſommes bien éloignés de faire ici la moindre alluſion à la foi catholique. Non-ſeulement nous la vénérons, mais nous l'avons : nous ne parlons que de la foi menſongère des autres nations du monde, de cette foi qui n'eſt pas foi, & qui ne conſiſte qu'en paroles.

Il y a foi pour les choſes étonnantes, & foi pour les choſes contradictoires & impoſſibles.

Vitſnou s'eſt incarné cinq cent fois, cela eſt fort étonnant; mais enfin, cela n'eſt pas phyſiquement impoſſible. Car ſi *Vitſnou* a une ame, il peut avoir mis ſon ame dans cinq cent corps pour ſe réjouir. L'Indien, à la vérité, n'a pas une foi bien vive; il n'eſt pas intimement perſuadé de ces métamorphoſes. Mais enfin, il dira à ſon bonze, J'ai la foi; vous voulez que *Vitſnou* ait paſſé par cinq cent incarnations, cela vous vaut cinq cent roupies de rente; à la bonne heure; vous irez crier contre moi, vous me dénoncerez, vous ruinerez mon commerce ſi je n'ai pas la foi. Eh bien, j'ai la foi, & voilà de plus dix roupies que je vous donne. L'Indien peut jurer à ce bonze qu'il croit, ſans faire un faux ſerment; car après tout il ne lui eſt pas démontré que *Vitſnou* n'eſt pas venu cinq cent fois dans les Indes.

Mais ſi le bonze exige de lui qu'il croye une choſe contradictoire, impoſſible, que deux & deux font cinq, que le même corps peut être en mille endroits différens, qu'être & n'être pas c'eſt préciſément la même choſe, alors, ſi l'Indien dit qu'il a la foi, il a menti; & s'il jure qu'il croit, il fait un parjure. Il dit donc au bonze, Mon révérend père, je ne peux vous aſſurer que je crois ces abſurdités là, quand elles vous vaudraient dix mille roupies de rente au-lieu de cinq cent.

Mon fils, répond le bonze, donnez vingt roupies, & DIEU vous fera la grace de croire tout ce que vous ne croyez point.

Comment voulez-vous, répond l'Indien, que DIEU opère ſur moi ce qu'il ne peut opérer ſur lui-même ? Il eſt impoſſible que DIEU faſſe ou croye les contradictoires. Je veux bien vous dire, pour vous faire plaiſir, que je crois ce qui eſt obſcur ; mais je ne peux vous dire que je crois l'impoſſible. DIEU veut que nous ſoyons vertueux, & non pas que nous ſoyons abſurdes. Je vous ai donné dix roupies, en voilà encor vingt, croyez à trente roupies, ſoyez homme de bien ſi vous pouvez ; & ne me rompez plus la tête.

Il n'en eſt pas ainſi des chrêtiens ; la foi qu'ils ont pour des choſes qu'ils n'entendent pas eſt fondée ſur ce qu'ils entendent ; ils ont des motifs de crédibilité. JESUS-CHRIST a fait des miracles dans la Galilée, donc nous devons croire tout ce qu'il a dit. Pour ſavoir ce qu'il a dit, il faut conſulter l'égliſe. L'égliſe a prononcé que les livres qui nous annoncent JESUS-CHRIST ſont autentiques. Il faut donc croire ces livres. Ces livres nous diſent que qui n'écoute pas l'égliſe doit être regardé comme un publicain ou comme un payen ; donc nous devons écouter l'égliſe pour n'être pas honnis comme des fermiers-généraux ; donc nous devons lui ſoumettre notre raiſon, non par une crédulité enfantine ou aveugle, mais par une croyance docile que la raiſon même autoriſe. Telle eſt la foi chrêtienne, & ſurtout la foi romaine, qui eſt la foi par excellence. La foi luthérienne, calviniſte, anglicane eſt une méchante foi.

SECTION SECONDE.

Nous avons longtems balancé ſi nous imprimerions ce ſecond article Foi *que nous avions trouvé dans un vieux livre. Notre reſpect pour la chaire de* St. Pierre *nous retenait. Mais des hommes pieux nous ayant convaincus que le pape* Alexandre VI *n'avait rien de commun avec* St. Pierre, *nous nous ſommes enfin déterminés à remettre en lumière ce petit morceau ſans ſcrupule.*

Un jour le prince *Pic* de la Mirandole rencontra le pape *Alexandre VI* chez la courtiſanne *Emilia*, pendant que *Lucrèce* fille du St. Père était en couche & qu'on ne ſavait dans Rome ſi l'enfant était du pape ou de ſon fils le duc de *Valentinois*, ou du mari de *Lucrèce Alphonſe* d'Arragon, qui paſſait pour im-

puiſſant. La converſation fut d'abord fort enjouée. Le cardinal *Bembo* en rapporte une partie. Petit *Pic*, dit le pape, qui crois-tu le père de mon petit-fils ? je crois que c'eſt votre gendre, répondit *Pic*. Eh comment peux-tu croire cette ſottiſe ? Je la crois par la foi. Mais ne ſais-tu pas bien qu'un impuiſſant ne fait point d'enfans ? la foi conſiſte, répartit *Pic*, à croire les choſes parce qu'elles ſont impoſſibles ; & de plus l'honneur de votre maiſon exige que le fils de *Lucrèce* ne paſſe point pour être le fruit d'un inceſte. Vous me faites croire des myſtères plus incompréhenſibles. Ne faut-il pas que je ſois convaincu qu'un ſerpent a parlé, que depuis ce tems tous les hommes furent damnés, que l'ânesſe de *Balaam* parla auſſi fort éloquemment, & que les murs de Jérico tombèrent au ſon des trompettes ! *Pic* enfila tout de ſuite une kyrielle de toutes les choſes admirables qu'il croyait. *Alexandre* tomba ſur ſon ſopha à force de rire. Je crois tout cela comme vous, diſait-il, car je ſens bien que je ne peux être ſauvé que par la foi & que je ne le ſerai pas par mes œuvres. Ah ! St. Père, dit *Pic*, vous n'avez beſoin ni d'œuvres ni de foi ; cela eſt bon pour de pauvres prophanes comme nous ; mais vous qui êtes Vice-Dieu, vous pouvez croire & faire tout ce qu'il vous plaira. Vous avez les clefs du ciel ; & ſans doute *St. Pierre* ne vous fermera pas la porte au nez. Mais pour moi, je vous avoue, que j'aurais beſoin d'une puiſſante protection, ſi n'étant qu'un pauvre prince j'avais couché avec ma fille, & ſi je m'étais ſervi du ſtilet & de la cantarella auſſi ſouvent que votre ſainteté. *Alexandre VI* entendait raillerie. Parlons ſérieuſement, dit-il, au prince de la Mirandole. Dites-moi quel mérite on peut avoir à dire à DIEU qu'on eſt perſuadé de choſes dont en effet on ne peut être perſuadé ? quel plaiſir cela peut-il faire à DIEU ? entre nous, dire qu'on croit ce qu'il eſt impoſſible de croire, c'eſt mentir.

Pic de la Mirandole fit un grand ſigne de croix. Eh DIEU paternel, s'écria-t-il, que votre ſainteté me pardonne, vous n'êtes pas chrêtien. Non, ſur ma foi, dit le pape. Je m'en doutais, dit *Pic* de la Mirandole.

Digitized by Google

F O L I E.

QU'eſt-ce que la folie ? c'eſt d'avoir des penſées incohérentes & la conduite de même. Le plus ſage des hommes veut-il connaître la folie ? qu'il réfléchiſſe ſur la marche de ſes idées pendant ſes rêves. S'il a une digeſtion laborieuſe dans la nuit, mille idées incohérentes l'agitent ; il ſemble que la nature nous puniſſe d'avoir pris trop d'alimens, ou d'en avoir fait un mauvais choix, en nous donnant des penſées ; car on ne penſe guères en dormant que dans une mauvaiſe digeſtion. Les rêves inquiets ſont réellement une folie paſſagère.

La folie pendant la veille, eſt de même une maladie qui empêche un homme néceſſairement de penſer & d'agir comme les autres. Ne pouvant gérer ſon bien, on l'interdit ; ne pouvant avoir des idées convenables à la ſociété, on l'en exclut ; s'il eſt dangereux, on l'enferme ; s'il eſt furieux, on le lie. Quelquefois on le guérit par les bains, par la ſaignée, par le régime.

Cet homme n'eſt point privé d'idées ; il en a comme tous les autres hommes pendant la veille, & ſouvent quand il dort. On peut demander comment ſon ame ſpirituelle, immortelle, logée dans ſon cerveau, recevant toutes les idées par les ſens très nettes & très diſtinctes, n'en porte cependant jamais un jugement ſain ? Elle voit les objets comme l'ame d'*Ariſtote* & de *Platon*, de *Locke* & de *Newton* les voyait ; elle entend les mêmes ſons, elle a le même ſens du toucher ; comment donc recevant les perceptions que les plus ſages éprouvent, en fait-elle un aſſemblage extravagant ſans pouvoir s'en diſpenſer ?

Si cette ſubſtance ſimple & éternelle a pour ſes actions les mêmes inſtrumens qu'ont les ames des cerveaux les plus ſages, elle doit raiſonner comme eux. Qui peut l'en empêcher ? Je conçois bien à toute force que ſi mon fou voit du rouge, & les ſages du bleu ; ſi quand les ſages entendent de la muſique, mon fou entend le braiement d'un âne ; ſi quand ils ſont au ſermon, mon fou croit être à la comédie ; ſi quand ils entendent oui, il entend non ; alors ſon ame doit penſer au rebours des autres. Mais mon fou a les mêmes perceptions qu'eux ; il n'y a nulle raiſon apparente pour laquelle ſon ame ayant reçu par ſes ſens

tous ſes outils, ne peut en faire d'uſage Elle eſt pure, dit-on, elle n'eſt ſujette par elle-même à aucune infirmité; la voilà pourvue de tous les ſecours néceſſaires : quelque choſe qui ſe paſſe dans ſon corps, rien ne peut changer ſon eſſence : cependant on la mène dans ſon étui aux petites-maiſons.

Cette réflexion peut faire ſoupçonner que la faculté de penſer donnée de DIEU à l'homme, eſt ſujette au dérangement comme les autres ſens. Un fou eſt un malade dont le cerveau pâtit, comme le goutteux eſt un malade qui ſouffre aux pieds & aux mains; il penſait par le cerveau, comme il marchait avec les pieds, ſans rien connaître ni de ſon pouvoir incompréhenſible de marcher, ni de ſon pouvoir non moins incompréhenſible de penſer. On a la goutte au cerveau comme aux pieds. Enfin après mille raiſonnemens, il n'y a peut-être que la foi ſeule qui puiſſe nous convaincre qu'une ſubſtance ſimple & immatérielle puiſſe être malade.

Les doctes ou les docteurs diront au fou; Mon ami, quoique tu ayes perdu le ſens commun, ton ame eſt auſſi ſpirituelle, auſſi pure, auſſi immortelle que la nôtre; mais notre ame eſt bien logée, & la tienne l'eſt mal; les fenêtres de la maiſon ſont bouchées pour elle; l'air lui manque, elle étouffe. Le fou, dans ſes bons momens, leur répondrait, Mes amis, vous ſuppoſez à votre ordinaire ce qui eſt en queſtion. Mes fenêtres ſont auſſi bien ouvertes que les vôtres, puiſque je vois les mêmes objets, & que j'entends les mêmes paroles : il faut donc néceſſairement que mon ame faſſe un mauvais uſage de ſes ſens, ou que mon ame ne ſoit elle-même qu'un ſens vicié, une qualité dépravée. En un mot, ou mon ame eſt folle par elle-même, ou je n'ai point d'ame

Un des docteurs pourra répondre: Mon confrère, DIEU a créé peut-être des ames folles, comme il a créé des ames ſages. Le fou répliquera; Si je croyais ce que vous me dites, je ſerais encor plus fou que je ne le ſuis. De grace, vous qui en ſavez tant, dites-moi pourquoi je ſuis fou?

Si les docteurs ont encor un peu de ſens, ils lui répondront, Je n'en ſais rien. Ils ne comprendront pas pourquoi une cervelle a des idées incohérentes; ils ne comprendront pas mieux pourquoi une autre cervelle a des idées régulières &

Digitized by Google

ſuivies. Ils ſe croiront ſages, & ils ſeront auſſi fous que lui.

Si le fou a un bon moment, il leur dira, Pauvres mortels qui ne pouvez ni connaître la cauſe de mon mal ni le guérir, tremblez de devenir entiérement ſemblables à moi, & même de me ſurpaſſer. Vous n'êtes pas de meilleure maiſon que le roi de France *Charles VI*, le roi d'Angleterre *Henri VI*, & l'empereur *Venceſlas*, qui perdirent la faculté de raiſonner dans le même ſiécle. Vous n'avez pas plus d'eſprit que *Blaiſe Paſcal*, *Jacques Abadie* & *Jonathan Swift*, qui ſont tous trois morts fous. Du moins le dernier fonda pour nous un hôpital. Voulez-vous que j'aille vous y tenir une place?

NB. Je ſuis fâché pour *Hippocrate* qu'il ait preſcrit le ſang d'ânon pour la folie, & encor plus fâché que le *Manuel des dames* diſe qu'on guérit la folie en prenant la galle. Voilà de plaiſantes recettes; elles paraiſſent inventées par les malades.

FONTE.

IL n'y a point d'ancienne fable, de vieille abſurdité que quelque imbécille ne renouvelle, & même avec une hauteur de maître, pour peu que ces rêveries antiques ayent été autoriſées par quelque auteur ou claſſique ou théologien.

Lycophron (autant qu'il m'en ſouvient) rapporte qu'une horde de voleurs qui avait été juſtement condamnée en Éthiopie par le roi *Actiſan* à perdre le nez & les oreilles, s'enfuit juſqu'aux cataractes du Nil, & de là pénétra juſqu'au déſert de Sable, dans lequel elle bâtit enfin le temple de *Jupiter-Ammon*.

Lycophron, & après lui *Théopompe*, raconte que ces brigands réduits à la plus extrême miſère, n'ayant ni ſandales, ni habits, ni meubles, ni pain, s'aviſèrent d'élever une ſtatue d'or à un Dieu d'Egypte. Cette ſtatue fut commandée le ſoir, & faite pendant la nuit. Un membre de l'univerſité qui eſt fort attaché à *Lycophron* & aux voleurs éthiopiens, prétend que rien n'était plus ordinaire dans la vénérable antiquité que de jetter en fonte une ſtatue d'or en une nuit, de la réduire enſuite en poudre impalpable en la jettant dans le feu, & de la faire avaler à tout un peuple.

Mais, où ces pauvres gens qui n'avaient pas de chauſſes avaient-ils trouvé tant d'or ? — Comment, monſieur, dit le ſavant, oubliez-vous qu'ils avaient volé de quoi acheter toute l'Afrique, & que les pendans d'oreille de leurs filles valaient ſeuls neuf millions cinq cent mille livres au cours de ce jour ?

D'accord ; mais il faut un peu de préparation pour fondre une ſtatue ; Mr. *Le Moine* a employé plus de deux ans à faire celle de *Louis XV.*

Oh ! notre *Jupiter-Ammon* était haut de trois pieds tout-au-plus. Allez-vous-en chez un potier d'étain, ne vous fera-t-il pas ſix aſſiettes en un ſeul jour ?

Monſieur, une ſtatue de *Jupiter* eſt plus difficile à faire que des aſſiettes d'étain ; & je doute même beaucoup que vos voleurs euſſent de quoi fondre auſſi vîte des aſſiettes ; quelqu'habiles larrons qu'ils ayent été. Il n'eſt pas vraiſemblable qu'ils euſſent avec eux l'attirail néceſſaire à un potier ; ils devaient commencer par avoir de la farine. Je reſpecte fort *Lycophron* ; mais ce profond Grec & ſes commentateurs encor plus creux que lui, connaiſſent ſi peu les arts, ils ſont ſi ſavans dans tout ce qui eſt inutile, ſi ignorans dans tout ce qui concerne les beſoins de la vie, les choſes d'uſage, les profeſſions, les métiers, les travaux journaliers, que nous prendrons cette occaſion de leur apprendre comment on jette en fonte une figure de métal. Ils ne trouveront cette opération ni dans *Lycophron*, ni dans *Manethon*, ni dans *Artapan*, ni même dans la Somme de *St. Thomas*.

1°. On fait un modèle en terre graſſe.

2°. On couvre ce modèle d'un moule en plâtre, en ajuſtant les fragmens de plâtre les uns aux autres.

3°. Il faut enlever par parties, le moule de plâtre, de deſſus le modèle de terre.

4°. On rajuſte le moule de plâtre encor par parties, & on met ce moule à la place du modèle de terre.

5°. Ce moule de plâtre étant devenu une eſpèce de modèle, on jette en dedans de la cire fondue, reçue auſſi par parties ; elle entre dans tous les creux de ce moule.

6o. On a grand ſoin que cette cire ſoit partout de l'épaiſ-

ſeur

ſeur qu'on veut donner au métal dont la ſtatue ſera faite.

7°. On place ce moule ou modèle dans un creux qu'on appelle *foſſe*, laquelle doit être à-peu-près du double plus profonde que la figure que l'on doit jetter en fonte.

8°. Il faut poſer ce moule dans ce creux ſur une grille de fer, élevée de dix-huit pouces pour une figure de trois pieds, & établir cette grille ſur un maſſif.

9°. Aſſujettir fortement ſur cette grille des barres de fer droites ou penchées, ſelon que la figure l'exige; leſquelles barres de fer s'approchent de la cire d'environ ſix lignes.

10°. Entourer chaque barre de fer de fil d'archal, de ſorte que tout le vide ſoit rempli de fil de fer.

11°. Remplir de plâtre & de briques pilés tout le vide qui eſt entre les barres & la cire de la figure; comme auſſi le vide qui eſt entre cette grille & le maſſif de briques qui la ſoutient; & c'eſt ce qui s'appelle *le noyau*.

12°. Quand tout cela eſt bien réfroidi, l'artiſte enlève le moule de plâtre qui couvre la cire, laquelle cire reſte, eſt réparée à la main, & devient alors le modèle de la figure; & ce modèle eſt ſoutenu par l'armature de fer & par le noyau dont on a parlé.

13°. Quand ces préparations ſont achevées, on entoure ce modèle de cire de bâtons perpendiculaires de cire, dont les uns s'appellent des *jets*, & les autres des *évents*. Ces jets & ces évents deſcendent plus bas d'un pied que la figure, & s'élèvent auſſi plus qu'elle, de maniere que les évents ſont plus hauts que les jets. Ces jets ſont entrecoupés par d'autres petits rouleaux de cire qu'on appelle *fourniſſeurs*, placés en diagonales de bas en-haut entre les jets & le modèle auquel ils ſont attachés. Nous verrons au numéro 17 de quel uſage ſont ces bâtons de cire.

14°. On paſſe ſur le modèle, ſur les évents & ſur les jets quarante à cinquante couches d'une eau graſſe qui eſt ſortie de la compoſition d'une terre rouge, & de fiente de cheval macérée pendant une année entière; & ces couches durcies forment une enveloppe d'un quart de pouce.

15°. Le modèle, les évents & les jets ainſi diſpoſés, on entoure le tout d'une enveloppe compoſée de cette terre, de

ſable rouge, de bourre & de cette fiente de cheval qui a été bien macérée, le tout pêtri dans cette eau graſſe. Cet enduit forme une pâte molle, mais ſolide & réſiſtante au feu.

16o. On bâtit tout autour du modèle un mur de maçonnerie ou de brique, & entre le modèle & le mur on laiſſe en-bas l'eſpace d'un cendrier d'une profondeur proportionnée à la figure.

17o. Ce cendrier eſt garni de barres de fer en grillage. Sur ce grillage on poſe de petites buches de bois que l'on allume, ce qui forme un feu tout autour du moule, & qui fait fondre ces bâtons de cire tout couverts de couches d'eau graſſe, & de la pâte dont nous avons parlé numéros 14 & 15; alors la cire étant fondue il reſte les tuyaux de cette pâte ſolide, dont les uns ſont les jets & les autres les évents & les fourniſſeurs. C'eſt par les jets & les fourniſſeurs que le métal fondu entrera, & c'eſt par les évents que l'air ſortant empêchera la matière enflammée de tout détruire.

18o. Après toutes ces diſpoſitions, on fait fondre ſur le bord de la foſſe le métal dont on doit former la ſtatue. Si c'eſt du bronze, on ſe ſert du fourneau de briques doubles; ſi c'eſt de l'or, on ſe ſert de pluſieurs creuſets: lorſque la matière eſt liquefiée par l'action du feu, on la laiſſe couler par un canal dans la foſſe préparée. Si malheureuſement elle rencontre des bulles d'air, tout eſt détruit avec fracas, & il faut recommencer pluſieurs fois.

19o. Ce fleuve de feu qui eſt deſcendu au creux de la foſſe, remonte par les jets & par les fourniſſeurs, entre dans le moule & en remplit les creux. Ces jets, ces fourniſſeurs & les évents ne ſont plus que des tuyaux formés par ces quarante ou cinquante couches de l'eau graſſe & de cette pâte dont on les a longtems enduits avec beaucoup d'art & de patience, & c'eſt par ces branches que le métal liquefié & ardent, vient ſe loger dans la ſtatue.

20o. Quand le métal eſt bien réfroidi, on retire le tout. Ce n'eſt qu'une maſſe aſſez informe dont il faut enlever toutes les aſpérités, & qu'on répare avec divers inſtrumens.

J'omets beaucoup d'autres préparations que Meſſieurs les en-

cyclopédiſtes, & ſurtout Mr. *Diderot*, ont expliquées bien mieux que je ne pourais faire, dans leur ouvrage qui doit éterniſer tous les arts avec leur gloire. Mais pour avoir une idée nette des procédés de cet art, il faut voir opérer. Il en eſt ainſi dans tous les arts, depuis le bonnetier juſqu'au diamantaire. Jamais perſonne n'apprit dans un livre ni à faire des bas au métier, ni à brillanter des diamans, ni à faire des tapiſſeries de haute-liſſe. Les arts & métiers ne s'apprennent que par l'exemple & le travail.

Ayant eu le deſſein de faire élever une petite ſtatue équeſtre du roi en bronze dans une ville qu'on bâtit à une extrémité du royaume, je demandai, il n'y a pas longtems, au Phidias de la France, à Mr. *Pigal*, combien il lui faudrait de tems pour faire ſeulement le cheval de trois pieds de haut; il me répondit par écrit, *je demande ſix mois au moins.* J'ai ſa déclaration datée du 3 Juin 1770.

Mr..... ancien profeſſeur du collège Dupleſſis, qui en ſait ſans doute plus que Mr. *Pigal* ſur l'art de jetter des figures en fonte, a écrit contre ces vérités dans un livre intitulé, *Lettres de quelques juifs Portugais & Allemands, avec des réfléxions critiques, & un petit commentaire extrait d'un plus grand. A Paris chez Laurent Prault* 1769, *avec approbation & privilège du roi.*

Ces lettres ont été écrites ſous le nom de Mrs. les juifs *Joſeph Ben Jonathan*, *Aaron Mathatai*, & *David Winker.*

Ce profeſſeur ſecrétaire des trois juifs, dit dans ſa lettre ſeconde: „ Entrez ſeulement, monſieur, chez le premier fondeur; je vous réponds, que ſi vous lui fourniſſez les matières dont il pourait avoir beſoin, que vous le preſſiez & „ que vous le payez bien, il vous fera un pareil ouvrage en „ moins d'une ſemaine. Nous n'avons pas cherché longtems, „ & nous en avons trouvé deux qui ne demandaient que trois „ jours. Il y a déja loin de trois jours à trois mois, & nous ne „ doutons pas que ſi vous cherchez bien, vous pourez en trouver qui le feront encore plus promptement.

Monſieur le profeſſeur ſecrétaire des juifs n'a conſulté apparemment que des fondeurs d'aſſiettes d'étain, ou d'autres petits ouvrages qui ſe jettent en ſable. S'il s'était adreſſé à Mr.

Pigal ou à Mr. *Le Moine*, il aurait un peu changé d'avis.

C'eſt avec la même connaiſſance des arts que ce monſieur prétend que de réduire l'or en poudre en le brûlant pour le rendre potable, & le faire avaler à toute une nation, eſt la choſe du monde la plus aiſée & la plus ordinaire en chymie. Voici comme il s'exprime :

» Cette poſſibilité de rendre l'or potable a été répétée cent » fois depuis *Stahl* & *Sénac*, dans les ouvrages & dans les » leçons de vos plus célèbres chymiſtes, d'un *Baron*, d'un » *Macquer* &c ; tous ſont d'accord ſur ce point. Nous n'avons » actuellement ſous les yeux que la nouvelle édition de la chy- » mie de *Le Févre*. Il l'enſeigne comme tous les autres ; & il » ajoute que rien n'eſt plus certain, & qu'on ne peut plus » avoir là-deſſus le moindre doute.

» Qu'en penſez-vous, monſieur ? le témoignage de ces ha- » biles gens ne vaut-il pas bien celui de vos critiques. Et de » quoi s'aviſent auſſi ces incirconcis ? ils ne ſavent pas de chy- » mie, & ils ſe mêlent d'en parler ; ils auraient pu s'épargner » ce ridicule.

» Mais vous, monſieur, quand vous tranſcriviez cette futile » objection, ignoriez-vous que le dernier chymiſte ſerait en » état de la réfuter ? La chymie n'eſt pas votre fort, on le voit » bien : auſſi la bile de *Rouelle* s'échauffe, ſes yeux s'allument, » & ſon dépit éclate lorſqu'il lit par hazard ce que vous en » dites en quelques endroits de vos ouvrages. Faites des vers, » monſieur, & laiſſez-là l'art des *Pott* & des *Margraff*.

„ Voilà donc la principale objection de vos écrivains ; celle „ qu'ils avançaient avec le plus de confiance, pleinement „ détruite. “

Je ne ſais ſi Mr. le ſecrétaire de la ſynagogue ſe connait en vers, mais aſſurément il ne ſe connait pas en or. J'ignore ſi Mr. *Rouelle* ſe met en colère quand on n'eſt pas de ſon opinion, mais je ne me mettrai pas en colère contre Mr. le ſecrétaire ; je lui dirai avec ma tolérance ordinaire, dont je ferai toûjours profeſſion, que je ne le prierai jamais de me ſervir de ſecrétaire, attendu qu'il fait parler ſes maîtres, Mrs. *Joſeph*, *Mathatai*, & *David Winker*, en francs ignorans. (Voyez l'article *Juif*.)

Digitized by Google

Il s'agiſſait de ſavoir ſi on peut, ſans miracle, fondre une figure d'or en une ſeule nuit, & réduire cette figure en poudre le lendemain, en la jettant dans le feu. Or, monſieur le ſecrétaire, il faut que vous ſachiez, vous & maître *Aliboron* votre digne panégyriſte, qu'il eſt impoſſible de pulvériſer l'or en le jettant au feu ; l'extrême violence du feu le liquefie, mais ne le calcine point.

C'eſt de quoi il eſt queſtion, monſieur le ſecrétaire ; j'ai ſouvent réduit de l'or en pâte avec du mercure, je l'ai diſſous avec de l'eau régale, mais je ne l'ai jamais calciné en le brûlant. Si on vous a dit que Mr. *Rouelle* calcine de l'or au feu, on s'eſt moqué de vous ; ou bien on vous a dit une ſottiſe que vous ne deviez pas répéter, non plus que toutes celles que vous tranſcrivez ſur l'or potable.

L'or potable eſt une charlatanerie ; c'eſt une friponnerie d'impoſteur qui trompe le peuple : il y en a de pluſieurs eſpèces. Ceux qui vendent leur or potable à des imbécilles, ne font pas entrer deux grains d'or dans leur liqueur ; ou s'ils en mettent un peu, ils l'ont diſſous dans de l'eau régale, & ils vous jurent que c'eſt de l'or potable ſans acide ; ils dépouillent l'or autant qu'ils le peuvent de ſon eau régale ; ils la chargent d'huile de romarin. Ces préparations ſont très dangereuſes, ce ſont de véritables poiſons ; & ceux qui en vendent méritent d'être réprimés.

Voilà, monſieur, ce que c'eſt que votre or potable, dont vous parlez un peu au hazard, ainſi que de tout le reſte.

Cet article eſt un peu vif, mais il eſt vrai & utile. Il faut confondre quelquefois l'ignorance orgueilleuſe de ces gens, qui croyent pouvoir parler de tous les arts, parce qu'ils ont lu quelques lignes de *St. Auguſtin.*

FORCE EN PHYSIQUE.

QUeſt-ce que force ? où réſide-t-elle ? d'où vient-elle ? périt-elle ? ſubſiſte-t-elle toûjours la même ?

On s'eſt complu à nommer *force* cette peſanteur qu'exerce un corps ſur un autre. Voilà une boule de deux cent livres ; elle

eſt ſur ce plancher ; elle le preſſe, dit-on, avec une force de deux cent livres. Et vous appellez cela une *force morte*. Or, ces mots de *force* & de *morte* ne ſont-ils pas un peu contradictoires ? ne vaudrait-il pas autant dire mort vivant, oui & non ?

Cette boule pèſe ; d'où vient cette peſanteur ? & cette peſanteur eſt-elle une force ? Si cette boule n'était arrêtée par rien, elle ſe rendrait directement au centre de la terre. D'où lui vient cette incompréhenſible propriété ?

Elle eſt ſoutenue par mon plancher ; & vous donnez à mon plancher libéralement la force d'inertie. Inertie ſignifie *inactivité*, *impuiſſance*. Or, n'eſt-il pas ſingulier qu'on donne à l'impuiſſance le nom de *force ?*

Quelle eſt la force vive qui agit dans votre bras & dans votre jambe ? quelle en eſt la ſource ? comment peut-on ſuppoſer que cette force ſubſiſte quand vous êtes mort ? va-t-elle ſe loger comme un homme change de maiſon quand la ſienne eſt détruite.

Comment a-t-on pu dire qu'il y a toûjours égalité de forces dans la nature ? il faudrait donc qu'il y eût toûjours égal nombre d'hommes ou d'êtres actifs équivalens.

Pourquoi un corps en mouvement communique-t-il ſa force à un corps qu'il rencontre ?

Ni la géométrie, ni la mécanique, ni la métaphyſique ne répondent à ces queſtions. Veut-on remonter au premier principe de la force des corps & du mouvement, il faudra remonter encor à un principe ſupérieur. Pourquoi y a-t-il quelque choſe ?

FORCE MÉCANIQUE.

On préſente tous les jours des projets pour augmenter la force des machines qui ſont en uſage, pour augmenter la portée des boulets de canon avec moins de poudre, pour élever des fardeaux ſans peine, pour deſſécher des marais en épargnant le tems & l'argent, pour remonter promptement des rivières ſans chevaux ; pour élever facilement beaucoup d'eau & pour ajouter à l'activité des pompes.

Tous ces faiſeurs de projets ſont trompés eux-mêmes les premiers, comme *Laſs* le fut par ſon ſyſtême.

Un bon mathématicien, pour prévenir ces continuels abus, a donné la règle ſuivante ;

Il faut dans toute machine conſidérer quatre quantités. 1°. La puiſſance du premier moteur, ſoit homme, ſoit cheval, ſoit l'eau, ou le vent, ou le feu.

2°. La vîteſſe de ce premier moteur dans un tems donné.

3°. La peſanteur ou réſiſtance de la matière qu'on veut faire mouvoir.

4°. La vîteſſe de cette matière en mouvement dans le même tems donné.

De ces quatre quantités le produit des deux premières eſt toûjours égal à celui des deux dernières, ces produits ne ſont que les quantités du mouvement.

Trois de ces quantités étant connues, on trouve toûjours la quatriéme.

Un machiniſte, il y a quelques années, préſenta à l'hôtel-de-ville de Paris, le modèle en petit d'une pompe par laquelle il aſſurait qu'il éléverait à cent trente pieds de hauteur, cent mille muids d'eau par jour. Un muid d'eau pèſe cinq cent ſoixante livres, ce ſont cinquante-ſix millions de livres qu'il faut élever en vingt-quatre heures, & ſix cent quarante-huit livres par chaque ſeconde.

Le chemin & la vîteſſe ſont de cent trente pieds par ſeconde

La quatriéme quantité eſt le chemin, ou la vîteſſe du premier moteur.

Que ce moteur ſoit un cheval, il fait trois pieds par ſeconde, tout-au-plus.

Multipliez ce poids de ſix cent quarante-huit livres par cent trente pieds d'élévation, auquel on doit le porter ; vous aurez quatre-vingt-quatre mille deux cent quarante, leſquels diviſés par la vîteſſe qui eſt trois, vous donnent vingt-huit mille quatre-vingt.

Il faut donc que le moteur ait une force de vingt-huit mille quatre-vingt pour élever l'eau dans une ſeconde.

La force des hommes n'eſt eſtimée que vingt-cinq livres, & celle des chevaux de cent ſoixante & quinze.

Or comme il faut élever à chaque ſeconde une force de 28080,

il réſulte delà que pour exécuter la machine propoſée à l'hôtel-de-ville de Paris, on avait beſoin de onze cent vingt-trois hommes ou de cent ſoixante chevaux, encor aurait-il falu ſuppoſer que la machine fût ſans frottement. Plus la machine eſt grande, plus les frottemens ſont conſidérables, ils vont ſouvent à un tiers de la force mouvante ou environ; ainſi il aurait falu deux cent treize chevaux, ou quatorze cent quatre-vingt dix-ſept hommes.

Ce n'eſt pas tout; ni les hommes, ni les chevaux ne peuvent travailler vingt-quatre heures ſans manger & ſans dormir. Il eût donc falu doubler au moins le nombre des hommes, ce qui aurait exigé 2994 hommes, ou 426 chevaux.

Ce n'eſt pas tout encor; ces hommes & ces chevaux en douze heures doivent en prendre quatre pour manger & ſe repoſer. Ajoutez donc un tiers, il aurait falu à l'inventeur de cette belle machine l'équivalent de 568 chevaux, ou 3992 hommes.

Le célèbre maréchal de *Saxe* tomba dans le même mécompte, quand il conſtruiſit une galère qui devait remonter la rivière de Seine en vingt-quatre heures, par le moyen de deux chevaux qui devaient faire mouvoir des rames.

Vous trouvez dans l'hiſtoire ancienne de *Rollin*, remplie d'ailleurs d'une morale judicieuſe, les paroles ſuivantes:

„ *Archimède* ſe met en devoir de ſatisfaire la juſte & raiſon-
„ nable curioſité de ſon parent & de ſon ami *Hieron* roi de Sy-
„ racuſe. Il choiſit une des galères qui étaient dans le port, la
„ fait tirer à terre avec beaucoup de travail & à force d'hommes,
„ y fait mettre ſa charge ordinaire, & par deſſus ſa charge au-
„ tant d'hommes qu'elle en peut tenir. Enſuite ſe mettant à
„ quelque diſtance, aſſis à ſon aiſe, ſans travail, ſans le moin-
„ dre effort, en remuant ſeulement de la main le bout d'une
„ machine à pluſieurs cordes & poulies qu'il avait préparée, il
„ ramena la galère à lui par terre auſſi doucement, & auſſi uni-
„ ment que ſi elle n'avait fait que fendre les flots. "

Quand l'on conſidère après ce récit, qu'une galère remplie d'hommes, chargée de ſes mâts, de ſes rames, & de ſon poids ordinaire, devait peſer au moins quatre cent mille livres; qu'il falait une force ſupérieure pour la tenir en équilibre & la faire mouvoir; que cette force devait être au moins de quatre

cent

cent vingt mille livres, que les frottemens pouvaient être la moitié de la puiſſance employée pour ſoulever un pareil poids, que par conſéquent la machine devait avoir environ ſix cent mille livres de force. Or on ne fait guères jouer une telle machine en un tour de main, *ſans le moindre effort.*

C'eſt de *Plutarque* que l'eſtimable auteur de l'hiſtoire ancienne a tiré ce conte. Mais quand *Plutarque* a dit une choſe abſurde, tout ancien qu'il eſt, un moderne ne doit pas la répéter.

FRANC, ou FRANQ; FRANCE, FRANÇOIS, FRANÇAIS.

L'Italie a toûjours conſervé ſon nom, malgré le prétendu établiſſement d'*Enée* qui aurait dû y laiſſer quelques traces de la langue, des caractères & des uſages de Phrygie, s'il était jamais venu avec *Acathe*, *Cloante* & tant d'autres dans le canton de Rome alors preſque déſert. Les Goths, les Lombards, les Francs, les Allemands ou Germains qui envahirent l'Italie tour-à-tour, lui laiſſèrent au moins ſon nom.

Les Tyriens, les Africains, les Romains, les Vandales, les Viſigoths, les Saraſins ont été les maîtres de l'Eſpagne les uns après les autres; le nom d'*Eſpagne* eſt demeuré. La Germanie a toûjours conſervé le ſien; elle a joint ſeulement celui d'Allemagne qu'elle n'a reçu d'aucun vainqueur.

Les Gaulois ſont preſque les ſeuls peuples d'Occident qui ayent perdu leur nom. Ce nom était celui de *Walch* ou *Wuelch*; les Romains ſubſtituaient toûjours un *G* au *W* qui eſt barbare; de Welche ils firent *Galli*, *Gallia*. On diſtingua la Gaule celtique, la belgique, l'aquitanique, qui parlaient chacune un jargon différent. Voyez *Langue*.

Qui étaient & d'où venaient ces Franqs, leſquels en très petit nombre & en très peu de tems s'emparèrent de toutes les Gaules que *Céſar* n'avait pu entiérement ſoumettre qu'en dix années? Je viens de lire un auteur qui commence par ces mots: *Les Francs dont nous deſcendons*. Eh mon ami, qui vous a dit que vous deſcendez en droite ligne d'un Franc? *Hildvic* ou

Clodvic que nous nommons *Clovis*, n'avait probablement pas plus de vingt mille hommes mal vêtus & mal armés quand il ſubjugua environ huit ou dix millions de Welches ou Gaulois tenus en ſervitude par trois ou quatre légions romaines. Nous n'avons pas une ſeule maiſon en France qui puiſſe fournir, je ne dis pas la moindre preuve, mais la moindre vraiſemblance qu'elle ait un Franc pour ſon origine.

Quand des pirates des bords de la mer Baltique vinrent au nombre de ſept ou huit mille tout-au-plus, ſe faire donner la Normandie en fief & la Bretagne en arrière-fief, laiſſèrent-ils des archives par leſquelles on puiſſe faire voir qu'ils ſont les pères de tous les Normands d'aujourd'hui ?

Il y a bien longtems que l'on a cru que les Franqs venaient
Liv. XII. des Troyens. *Ammien Marcellin* qui vivait au quatrième ſiécle, dit : *Selon pluſieurs anciens écrivains, des troupes de Troyens fugitifs s'établirent ſur les bords du Rhin alors déſerts.* Paſſe encor pour *Enée ;* il pouvait aiſément chercher un aſyle au bout de la Méditerranée ; mais *Francus* fils d'*Hector* avait trop de chemin à faire pour aller vers Duſſeldorp, Vorms, Ditz, Aldved, Solm, Errenbeiſtein, &c.

Fredegaire ne doute pas que les Franqs ne ſe fuſſent d'abord retirés en Macédoine, & qu'ils n'ayent porté les armes ſous *Alexandre* après avoir combattu ſous *Priam.* Le moine *Otfrid* en fait ſon compliment à l'empereur *Louis le Germanique.*

Le géographe de Ravenne, moins fabuleux, aſſigne la première habitation de la horde des Franqs parmi les Cimbres, au-delà de l'Elbe, vers la mer Baltique. Ces Franqs pouraient bien être quelques reſtes de ces barbares Cimbres défaits par *Marius* : & le ſavant *Leibnitz* eſt de cette opinion.

Ce qui eſt bien certain, c'eſt que du tems de *Conſtantin* il y avait au-delà du Rhin des hordes de Franqs ou Sicambres qui exerçaient le brigandage. Ils ſe raſſemblaient ſous des capitaines de bandits, ſous des chefs que les hiſtoriens ont eu le ridicule d'appeller *Rois* ; Conſtantin les pourſuivit lui-même dans leurs repaires, en fit pendre pluſieurs, en livra d'autres aux bêtes dans l'amphithéatre de Trèves pour ſon divertiſſement ; deux de leurs prétendus rois nommés *Aſcaric* & *Ragaſie* périrent par ce ſupplice ; c'eſt ſur quoi les panégyriſtes de *Conſ-*

tantin s'extaſient ; & ſur quoi il n'y avait pas tant à ſe récrier.

La prétendue loi ſalique, écrite, dit-on, par ces barbares, eſt une des abſurdes chimères dont on nous ait jamais bercés. Il ſerait bien étrange que les Franqs euſſent écrit dans leurs marais un code conſidérable, & que les Français n'euſſent eu aucune coutume écrite qu'à la fin du règne de *Charles VII.* Il vaudrait autant dire que les Algonquins & les Chicachas avaient une loi par écrit. Les hommes ne ſont jamais gouvernés par des loix autentiques conſignées dans les monumens publics, que quand ils ont été raſſemblés dans des villes, qu'ils ont eu une police réglée, des archives & tout ce qui caractériſe une nation civiliſée. Dès que vous trouvez un code dans une nation qui était barbare du tems de ce code, qui ne vivait que de rapine & de brigandage, qui n'avait pas une ville fermée ; ſoyez très ſûrs que ce code eſt ſuppoſé & qu'il a été fait dans des tems très poſtérieurs. Tous les ſophiſmes, toutes les ſuppoſitions n'ébranleront jamais cette vérité dans l'eſprit des ſages.

Ce qu'il y a de plus ridicule, c'eſt qu'on nous donne cette loi ſalique en latin, comme ſi des ſauvages errans au-delà du Rhin, avaient appris la langue latine. On la ſuppoſe d'abord rédigée par *Clovis*, & on le fait parler ainſi :

Lorſque la nation illuſtre des Francs était encor réputée barbare, les premiers de cette nation dictèrent la loi ſalique. On choiſit parmi eux quatre des principaux, Viſogaſt, Bodogaſt, Sologaſt & Vindogaſt, &c.

Il eſt bon d'obſerver que c'eſt ici la fable de *La Fontaine :*

> Notre magot prit pour ce coup
> Le nom d'un port pour un nom d'homme.

Ces noms ſont ceux de quelques cantons Franqs dans le pays de Vorms. Quelle que ſoit l'époque où les coutumes nommées *loi ſalique* ayent été rédigées ſur une ancienne tradition, il eſt bien certain que les Franqs n'étaient pas de grands légiſlateurs.

Que voulait dire originairement le mot *Franq ?* Une preuve

qu'on n'en ſait rien du tout, c'eſt que cent auteurs ont voulu le deviner. Que voulait dire Hun, Alain, Goth, Welche, Picard ? Et qu'importe ?

Les armées de *Clovis* étaient-elles toutes compoſées de Franqs ? il n'y a pas d'apparence. *Childeric* le Franq avait fait des courſes juſqu'à Tournay. On dit *Clovis* fils de *Childeric* & de la reine *Bazine* femme du roi *Bazin*. Or *Bazin* & *Bazine* ne ſont pas aſſurément des noms allemands, & on n'a jamais vu la moindre preuve que *Clovis* fût leur fils. Tous les cantons Germains éliſaient leurs chefs ; & le canton des Franqs avait ſans doute élu *Clodvic* ou *Clovis*, quel que fût ſon père. Il fit ſon expédition dans les Gaules, comme tous les autres barbares avaient entrepris les leurs dans l'empire Romain.

Croira-t-on de bonne foi que l'Hérule *Odo* ſurnommé *Acer* par les Romains, & connu parmi nous ſous le nom d'*Odoacre*, n'ait eu que des Hérules à ſa ſuite, & que *Genſeric* n'ait conduit en Afrique que des Vandales ? Tous les miſérables ſans profeſſion & ſans talent qui n'ont rien à perdre, & qui eſpèrent gagner beaucoup, ne ſe joignent-ils pas toûjours au premier capitaine de voleurs qui lève l'étendart de la deſtruction ?

Dès que *Clovis* eut le moindre ſuccès, ſes troupes furent groſſies ſans doute de tous les Belges qui voulurent avoir part au butin ; & cette armée ne s'en appella pas moins l'*armée des Francs*. L'expédition était très aiſée. Déja les Viſigoths avaient envahi un tiers des Gaules, & les Burgundiens un autre tiers. Le reſte ne tint pas devant *Clovis*. Les Franqs partagèrent les terres des vaincus, & les Welches les labourèrent.

Alors le mot *Franq* ſignifia un *poſſeſſeur libre*, tandis que les autres étaient eſclaves. Delà vinrent les mots de *franchiſe* & d'*affranchir* ; Je vous fais franq, je vous rends homme libre. Delà *francalenus*, tenant librement ; *franq aleu*, *franq dad*, *franq chamen*, & tant d'autres termes moitié latins, moitié barbares, qui compoſèrent ſi longtems le malheureux patois dont on ſe ſervit en France.

Delà un franq en argent ou en or, pour exprimer la mon-

noie du roi des Franqs, ce qui n'arriva que longtems après, mais qui rappellait l'origine de la monarchie. Nous diſons encor *vingt francs*, *vingt livres*, & cela ne ſignifie rien par ſoi-même ; cela ne donne aucune idée ni du poids, ni du titre de l'argent, ce n'eſt qu'une expreſſion vague par laquelle les peuples ignorans ont preſque toûjours été trompés, ne ſachant en effet combien ils recevaient, ni combien ils payaient réellement.

Charlemagne ne ſe regardait pas comme un Franq, il était né en Auſtraſie, & parlait la langue allemande. Son origine venait d'*Arnoul* évêque de Metz, précepteur de *Dagobert*. Or, un homme choiſi pour précepteur, n'était pas probablement un Franq. Ils faiſaient tous gloire de la plus profonde ignorance, & ne connaiſſaient que le métier des armes. Mais ce qui donne le plus de poids à l'opinion que *Charlemagne* regardait les Franqs comme étrangers à lui, c'eſt l'article IV d'un de ſes capitulaires ſur ſes métairies : *Si les Franqs*, dit-il, *commettent quelques délits dans nos poſſeſſions, qu'ils ſoient jugés ſuivant leurs loix.*

La race Carlovingienne paſſa toûjours pour allemande ; le pape *Adrien IV*, dans ſa lettre aux archevêques de Mayence, de Cologne & de Trèves, s'exprime en ces termes remarquables : *L'empire fut transféré des Grecs aux Allemands. Leur roi ne fut empereur qu'après avoir été couronné par le pape . . . Tout ce que l'empereur poſſède, il le tient de nous. Et comme Zacharie donna l'empire Grec aux Allemands, nous pouvons donner celui des Allemands aux Grecs.*

Cependant la France ayant été partagée en orientale & en occidentale, & l'orientale étant l'Auſtraſie, ce nom de *France* prévalut au point que, même du tems des empereurs Saxons, la cour de Conſtantinople les appellait toûjours *prétendus empereurs Franqs*, comme il ſe voit dans les lettres de l'évêque *Luitprand* envoyé de Rome à Conſtantinople.

De la nation Françaiſe.

Lorſque les Francs s'établirent dans le pays des premiers Welchs, que les Romains appellaient *Gallia*, la nation ſe

trouva compoſée des anciens Celtes ou Gaulois ſubjugués par *Céſar*, des familles Romaines qui s'y étaient établies, des Germains qui y avaient déja fait des émigrations, & enfin des Francs qui ſe rendirent maîtres du pays ſous leur chef *Clovis*. Tant que la monarchie qui réunit la Gaule & la Germanie ſubſiſta, tous les peuples depuis la ſource du Veſer juſqu'aux mers des Gaules, portèrent le nom de *Francs*. Mais lorſqu'en 843, au congrès de Verdun, ſous *Charles le chauve*, la Germanie & la Gaule furent ſéparées, le nom de *Francs* reſta aux peuples de la France occidentale, qui retint ſeule le nom de *France*.

On ne connut guères le nom de *Français* que vers le dixiéme ſiécle. Le fond de la nation eſt de familles Gauloiſes, & les traces du caractère des anciens Gaulois ont toûjours ſubſiſté.

En effet, chaque peuple a ſon caractère comme chaque homme; & ce caractére général eſt formé de toutes les reſſemblances que la nature & l'habitude ont miſes entre les habitans d'un même pays, au milieu des variétés qui les diſtinguent. Ainſi le caractère, le génie, l'eſprit français, réſultent de ce que les différentes provinces de ce royaume ont entr'elles de ſemblable. Les peuples de la Guienne & ceux de la Normandie diffèrent beaucoup: cependant on reconnaît en eux le génie français, qui forme une nation de ces différentes provinces, & qui les diſtingue des Italiens & des Allemands. Le climat & le ſol impriment évidemment aux hommes, comme aux animaux & aux plantes, des marques qui ne changent point. Celles qui dépendent du gouvernement, de la religion, de l'éducation, s'altèrent. C'eſt-là le nœud qui explique comment les peuples ont perdu une partie de leur ancien caractère & ont conſervé l'autre. Un peuple qui a conquis autrefois la moitié de la terre, n'eſt plus reconnaiſſable aujourd'hui ſous un gouvernement ſacerdotal: mais le fond de ſon ancienne grandeur d'ame ſubſiſte encore, quoique caché ſous la faibleſſe.

Le gouvernement barbare des Turcs a énervé de même les Egyptiens & les Grecs, ſans avoir pu détruire le fond du caractère & la trempe de l'eſprit de ces peuples.

Le fond du Français eſt tel aujourd'hui, que *Céſar* a peint

le Gaulois, prompt à ſe réſoudre, ardent à combattre, impétueux dans l'attaque, ſe rebutant aiſément. *Céſar*, *Agatias*, & d'autres, diſent que de tous les barbares, le Gaulois était le plus poli. Il eſt encore, dans le tems le plus civiliſé, le modèle de la politeſſe de ſes voiſins, quoi qu'il montre de tems en tems des reſtes de ſa légéreté, de ſa pétulance & de ſa barbarie.

Les habitans des côtes de la France furent toûjours propres à la marine : les peuples de la Guienne compoſérent toûjours la meilleure infanterie : ceux qui habitent les campagnes de Blois & de Tours ne ſont pas, dit le *Taſſe*,

... Gente robuſta, e faticoſa.
La terra molle, e lieta, e dilettoſa
Simili a ſe gli abitator', produce.

Mais comment concilier le caractère des Pariſiens de nos jours, avec celui que l'empereur *Julien*, le premier des princes & des hommes après *Marc-Aurèle*, donne aux Pariſiens de ſon tems ? *J'aime ce peuple*, dit-il dans ſon Moſopogon, *parce qu'il eſt ſérieux & ſévère comme moi.* Ce ſérieux qui ſemble banni aujourd'hui d'une ville immenſe, devenue le centre des plaiſirs, devait régner dans une ville alors petite, dénuée d'amuſemens : l'eſprit des Pariſiens a changé en cela, malgré le climat.

L'affluence du peuple, l'opulence, l'oiſiveté, qui ne peut s'occuper que des plaiſirs & des arts, & non du gouvernement, ont donné un nouveau tour d'eſprit à un peuple entier.

Comment expliquer encore par quels degrés ce peuple a paſſé des fureurs qui le caractériſérent du tems du roi *Jean*, de *Charles VI*, de *Charles IX*, de *Henri III*, & de *Henri IV* même, à cette douce facilité de mœurs que l'Europe chérit en lui ? C'eſt que les orages du gouvernement & ceux de la religion pouſſérent la vivacité des eſprits aux emportemens de la faction & du fanatiſme ; & que cette même vivacité, qui ſubſiſtera toûjours, n'a aujourd'hui pour objet que les agrémens de la ſociété. Le Pariſien eſt impétueux dans ſes plaiſirs, comme il le fut autrefois dans ſes fureurs. Le fond du caractère,

Digitized by Google

qu'il tient du climat, eſt toûjours le même. S'il cultive aujourd'hui tous les arts dont il fut privé ſi longtems, ce n'eſt pas qu'il ait un autre eſprit, puiſqu'il n'a point d'autres organes; mais c'eſt qu'il a eu plus de ſecours; & ces ſecours il ne ſe les eſt pas donnés lui-même, comme les Grecs & les Florentins, chez qui les arts ſont nés comme des fruits naturels de leur terroir: le Français les a reçus d'ailleurs; mais il a cultivé heureuſement ces plantes étrangères; & ayant tout adopté chez lui, il a preſque tout perfectionné.

Le gouvernement des Français fut d'abord celui de tous les peuples du nord: tout ſe réglait dans les aſſemblées générales de la nation: les rois étaient les chefs de ces aſſemblées; & ce fut preſque la ſeule adminiſtration des Français dans les deux premières races, juſqu'à *Charles le ſimple.*

Lorſque la monarchie fut démembrée dans la décadence de la race Carlovingienne, lorſque le royaume d'Arles s'éleva, & que les provinces furent occupées par des vaſſaux peu dépendans de la couronne, le nom de *Français* fut plus reſtreint; ſous *Huges-Capet*, *Robert*, *Henri* & *Philippe*, on n'appella *Français* que les peuples en-deçà de la Loire. On vit alors une grande diverſité dans les mœurs, comme dans les loix des provinces demeurées à la couronne de France. Les ſeigneurs particuliers qui s'étaient rendus les maîtres de ces provinces, introduiſirent de nouvelles coutumes dans leurs nouveaux états. Un Breton, un Flamand, ont aujourd'hui quelque conformité, malgré la différence de leur caractère, qu'ils tiennent du ſol & du climat: mais alors ils n'avaient entr'eux preſque rien de ſemblable.

Ce n'eſt guères que depuis *François I*, que l'on vit quelque uniformité dans les mœurs & dans les uſages. La cour ne commença que dans ce tems à ſervir de modèle aux provinces réunies; mais en général, l'impétuoſité dans la guerre, & le peu de diſcipline, furent toûjours le caractère dominant de la nation.

La galanterie & la politeſſe commencèrent à diſtinguer les Français ſous *François I.* Les mœurs devinrent atroces depuis la mort de *François II.* Cependant au milieu de ces horreurs, il y avait toûjours à la cour une politeſſe que les Allemands

&

& les Anglais s'efforçaient d'imiter. On était déja jaloux des Français dans le reſte de l'Europe, en cherchant à leur reſſembler. Un perſonnage d'une comédie de *Shakeſpear* dit, qu'*à toute force on peut être poli, ſans avoir été à la cour de France.*

Quoique la nation ait été taxée de légéreté par *Céſar* & par tous les peuples voiſins, cependant ce royaume ſi long-tems démembré, & ſi ſouvent prêt à ſuccomber, s'eſt réuni & ſoutenu principalement par la ſageſſe des négociations, l'adreſſe & la patience, mais ſurtout par les diviſions de l'Allemagne, & de l'Angleterre. La Bretagne n'a été réunie au royaume, que par un mariage; la Bourgogne, par droit de mouvance, & par l'habileté de *Louis XI*; le Dauphiné, par une donation qui fut le fruit de la politique; le comté de Toulouſe, par un accord ſoutenu d'une armée; la Provence, par de l'argent. Un traité de paix a donné l'Alſace; un autre traité a donné la Lorraine. Les Anglais ont été chaſſés de France autrefois, malgré les victoires les plus ſignalées; parce que les rois de France ont ſu temporiſer & profiter de toutes les occaſions favorables. Tout cela prouve que ſi la jeuneſſe Françaiſe eſt légère, les hommes d'un âge mûr qui la gouvernent, ont toûjours été très ſages. Encore aujourd'hui la magiſtrature, en général, a des mœurs ſévères, comme du tems de l'empereur *Julien*. Si les premiers ſuccès en Italie du tems de *Charles VIII*, furent dûs à l'impétuoſité guerrière de la nation, les diſgraces qui les ſuivirent vinrent de l'aveuglement d'une cour qui n'était compoſée que de jeunes gens. *François I* ne fut malheureux que dans ſa jeuneſſe, lorſque tout était gouverné par des favoris de ſon âge; & il rendit ſon royaume floriſſant dans un âge plus avancé.

Les Français ſe ſervirent toûjours des mêmes armes que leurs voiſins; & eurent à-peu-près la même diſcipline dans la guerre. Ils ont été les premiers qui ont quitté l'uſage de la lance & des piques. La bataille d'Yvri commença à décrier l'uſage des lances, qui fut bientôt aboli; & ſous *Louis XIV*, les piques ont été oubliées. Ils portèrent des tuniques & des robes juſqu'au ſeiziéme ſiécle. Ils quittèrent ſous *Louis le jeune* l'uſage de laiſſer croître la barbe, & le reprirent ſous *François I*; & on ne commença à ſe raſer entiérement que ſous *Louis XIV*. Les ha-

billemens changèrent toûjours, & les Français au bout de chaque ſiécle, pouvaienr prendre les portraits de leurs ayeux pour des portraits d'étrangers.

LANGUE FRANÇAISE.

Il ne nous reſte aucun monument de la langue des anciens Welches, qui faiſaient, dit-on, une partie des peuples Celtes, ou Keltes, eſpèce de ſauvages, dont on ne connait que le nom, & qu'on a voulu en vain illuſtrer par des fables. Tout ce qu'on ſait, eſt que les peuples, que les Romains appellaient *Galli*, dont nous avons pris le nom de Gaulois, s'appellaient *Welches*; c'eſt le nom qu'on donne encor aux Français dans la baſſe Allemagne, comme on appellait cette Allemagne, *Teutch*.

La province de Galles, dont les peuples ſont une colonie de Gaulois, n'a d'autre nom que celui de *Welch*.

Un reſte de l'ancien patois s'eſt encore conſervé chez quelques ruſtres dans cette province de Galles, dans la baſſe Bretagne, dans quelques villages de France.

Quoique notre langue ſoit une corruption de la latine, mêlée de quelques expreſſions grecques, italiennes, eſpagnoles, cependant nous avons retenu pluſieurs mots, dont l'origine paraît être celtique. Voici un petit catalogue de ceux qui ſont encore d'uſage, & que le tems n'a preſque point altérés.

A.

Abattre, acheter, achever, affoller, aller, aleu, franc-aleu.

B.

Bagage, bagarre, bague, bailler, balaïer, ballot, ban, arrière-ban, banc, bannal, barre, barreau, barrière, bataille, bateau, battre, bec, bégue, béguin, béquée, béqueter, berge, berne, bivouac, bléche, bled, bleſſer, bloc, blocaille, blond, bois, botte, bouche, boucher, bouchon, boucle, brigand, brin, brize de vent, broche, brouiller, brouſſailles, bru, mal rendu par belle-fille.

C.

Cabas, caille, calme, calotte, chance, chat, claque, cli-

quetis, clou, coëffe, coi, coq, couard, couette, cracher, craquer, cric, croc, croquer.

D.

Da, cheval, nom qui s'eſt conſervé parmi les enfans; dada, d'abord, dague, danſe, devis, deviſe, deviſer, digue, dogue, drap, drogue, drôle.

E.

Echalas, effroi, embarras, épave, eſt, ainſi que oueſt, nord, & ſud.

F.

Fiffre, flairer, flèche, fou, fracas, frapper, fraſque, fripon, frire, froc.

G.

Gabelle, gaillard, gain, galland, galle, garant, garre, garder, gauche, gobelet, gobet, gogue, gourde, gouſſe, gras, grelot, gris, gronder, gros, guerre, guetter.

H.

Hagard, halle, halte, hanap, hanneton, haquenée, haraſſer, hardes, harnois, havre, hazard, heaume, heurter, hors, hucher, huer.

L.

Ladre, laid, laquais, leude, homme de pied; logis, lopin, lors, lorſque, lot, lourd.

M.

Magaſin, maille, maraud, marche, maréchal, marmot, marque, mâtin, mazette, mener, meurtre, morgue, moue, mouſle, mouton.

N.

Nargue, narguer, niais.

O.

Oſche, ou hoche, petite entaillure que les boulangers font encore à de petites baguettes pour marquer le nombre des pains

qu'ils fourniſſent, ancienne manière de tout compter chez les Welches. C'eſt ce qu'on appelle encore *taille*. Oüi, ouf.

P.

Palefroi, pantois, parc, piaffe, piailler, picorer.

R.

Race, racler, radotter, rançon, rat, ratiſſer, regarder, reniſler, requinquer, rêver, rincer, riſque, roſſe, ruer.

S.

Saiſir, ſaiſon, ſalaire, ſalle, ſavate, ſoin, ſot, ce nom ne convenait-il pas un peu à ceux qui l'ont dérivé de l'hébreu ? comme ſi les Welches avaient autrefois étudié à Jéruſalem. Soupe.

T.

Talut, tanné, couleur; tantôt, tappe, tic, trace, trappe, trapu, traquer, qu'on n'a pas manqué de faire venir de l'hébreu, tant les Juifs, & nous, étions voiſins autrefois. Tringle, troc, trognon, trompe, trop, trou, troupe, trouſſe, trouve.

V.

Vacarme, valet, vaſſal.

Voyez à l'article *Grec* les mots qui peuvent être dérivés originairement de la langue grecque.

De tous les mots ci-deſſus, & de tous ceux qu'on y peut joindre, il en eſt qui probablement ne ſont pas de l'ancienne langue gauloiſe, mais de la teutonne. Si on peut prouver l'origine de la moitié, c'eſt beaucoup.

Mais quand nous aurons bien conſtaté leur généalogie, quel fruit en pourons-nous tirer ? Il n'eſt pas queſtion de ſavoir ce que notre langue fut, mais ce qu'elle eſt. Il importe peu de connaître quelques reſtes de ces ruines barbares, quelques mots d'un jargon, qui reſſemblait, dit l'empereur *Julien*, au hurlement des bêtes. Songeons à conſerver dans ſa pureté la belle langue qu'on parlait dans le grand ſiécle de *Louis XIV*.

Ne commence-t-on pas à la corrompre ? N'eſt-ce pas cor-

rompre une langue, que de donner, aux termes employés par les bons auteurs, une ſignification nouvelle ? Qu'arriverait-il, ſi vous changiez ainſi le ſens de tous les mots ? On ne vous entendrait, ni vous, ni les bons écrivains du grand ſiécle.

Il eſt ſans doute très indifférent en ſoi, qu'une ſyllabe ſignifie une choſe, ou une autre. J'avouerai même que, ſi on aſſemblait une ſociété d'hommes, qui euſſent l'eſprit & l'oreille juſtes, & s'il s'agiſſait de réformer la langue, qui fut ſi barbare juſqu'à la naiſſance de l'académie, on adoucirait la rudeſſe de pluſieurs expreſſions, on donnerait de l'embonpoint à la ſéchereſſe de quelques autres, & de l'harmonie à des ſons rebutans. *Oncle*, *ongle*, *radoub*, *perdre*, *borgne*, pluſieurs mots terminés durement, auraient pu être adoucis. *Epieu*, *lieu*, *dieu*, *moyeu*, *feu*, *bleu*, *peuple*, *nuque*, *plaque*, *porche*, auraient pu être plus harmonieux. Quelle différence du mot *Theos* au mot DIEU ! de *populos* à peuples ! de *locus* à lieu !

Quand nous commençames à parler la langue des Romains nos vainqueurs, nous la corrompimes. D'*Auguſtus* nous fimes Aoſt, Aouſt ; de *pavo*, paon ; de *Cadomum*, Caen ; de *Junius*, Juin ; d'*unctus*, oint ; de *purpura*, pourpre ; de *pretium*, prix. C'eſt une propriété des barbares d'abréger tous les mots. Ainſi les Allemands & les Anglais, firent d'*eccleſia*, kirk, church ; de *foras*, furth ; de *condemnare*, damn. Tous les nombres romains devinrent des monoſyllabes dans preſque tous les patois de l'Europe. Et notre mot, vingt, pour *viginti*, n'atteſte-t-il pas encore la vieille ruſticité de nos pères ? La plûpart des lettres que nous avons retranchées, & que nous prononcions durement, ſont nos anciens habits de ſauvages. Chaque peuple en a des magaſins.

Le plus inſupportable reſte de la barbarie welche & gauloiſe, eſt dans nos terminaiſons en *oin* ; coin, ſoin, oint, grouin, foin, point, loin, marſouin, tintouin, pourpoint. Il faut qu'un langage ait d'ailleurs de grands charmes, pour faire pardonner ces ſons, qui tiennent moins de l'homme que de la plus dégoûtante eſpèce des animaux.

Mais enfin, chaque langue a des mots déſagréables, que les hommes éloquens ſavent placer heureuſement, & dont ils ornent la ruſticité. C'eſt un très grand art ; c'eſt celui de nos bons

auteurs. Il faut donc s'en tenir à l'uſage qu'ils ont fait de la langue reçue.

Il n'eſt rien de choquant dans la prononciation d'*oin*, quand ces terminaiſons ſont accompagnées de ſyllabes ſonores. Au contraire, il y a beaucoup d'harmonie dans ces deux phraſes : *Les tendres ſoins que j'ai pris de votre enfance ; Je ſuis loin d'être inſenſible à tant de vertus & de charmes.*

Mais il faut ſe garder de dire, comme dans la tragédie de *Nicomède :*

> Non ; mais il m'a ſurtout laiſſé ferme en ce point,
> D'eſtimer beaucoup Rome, & ne la craindre point.

Le ſens eſt beau. Il falait l'exprimer en vers plus mélodieux. Les deux rimes de *point* choquent l'oreille. Perſonne n'eſt révolté de ces vers dans l'*Andromaque :*

> On le verrait encor nous partager ſes ſoins ;
> Il m'aimerait peut-être ; il le feindrait du moins.
> Adieu, tu peux partir ; je demeure en Epire.
> Je renonce à la Grèce, à Sparte, à ſon empire,
> A toute ma famille, &c.

Voyez comme les derniers vers ſoutiennent les premiers, comme ils répandent ſur eux la beauté de leur harmonie !

On peut reprocher à la langue françaiſe un trop grand nombre de mots ſimples, auxquels manque le compoſé ; & de termes compoſés, qui n'ont point le ſimple primitif. Nous avons des *architraves*, & point de *traves :* un homme eſt *implacable*, & n'eſt point *placable :* il y a des gens *inaimables*, & cependant *inaimable* ne s'eſt pas encore dit.

C'eſt par la même bizarrerie que le mot de *garçon* eſt très uſité, & que celui de *garce* eſt devenu une injure groſſière. *Vénus* eſt un mot charmant ; *vénérien* donne une idée affreuſe.

Le latin eut quelques ſingularités pareilles. Les Latins diſaient *poſſibile*, & ne diſaient pas *impoſſibile*. Ils avaient le verbe *providere*, & non le ſubſtantif *providentia*. Cicéron fut le premier qui l'employa comme un mot technique.

Digitized by Google

Il me ſemble que, lorſqu'on a eu dans un ſiécle un nombre ſuffiſant de bons écrivains, devenus claſſiques, il n'eſt plus guères permis d'employer d'autres expreſſions que les leurs, & qu'il faut leur donner le même ſens, ou bien dans peu de tems le ſiécle préſent n'entendrait plus le ſiécle paſſé.

Vous ne trouverez dans aucun auteur du ſiécle de *Louis XIV*, que Rigaut ait peint les portraits *au parfait*, que Benſerade ait *perſifflé* la cour, que le ſurintendant Fouquet ait eu *un goût décidé* pour les beaux arts, &c.

Le miniſtère prenait alors des engagemens, & non pas des *erremens*. On tenait, on rempliſſait, on accompliſſait ſes promeſſes; on ne les *réaliſait* pas. On citait les anciens; on ne *faiſait pas des citations*. Les choſes avaient du rapport les unes aux autres, des reſſemblances, des analogies, des conformités; on les rapprochait, on en tirait des inductions, des conſéquences: aujourd'hui on imprime qu'un article d'une déclaration du roi *a trait* à un arrêt de la cour des aides. Si on avait demandé à *Patru*, à *Péliſſon*, à *Boileau*, à *Racine*, ce que c'eſt qu'*avoir trait*, ils n'auraient ſu que répondre. On recueillait ſes moiſſons; aujourd'hui on les *récolte*. On était exact, ſévère, rigoureux, minutieux même; à préſent on s'aviſe d'être *ſtrict*. Un avis était ſemblable à un autre; il n'en était pas différent; il lui était conforme; il était fondé ſur les mêmes raiſons; deux perſonnes étaient du même ſentiment, avaient la même opinion &c.: cela s'entendait. Je lis dans vingt mémoires nouveaux que les états ont eu un avis *parallèle* à celui du parlement; que le parlement de Rouen n'a pas une opinion *parallèle* à celui de Paris, comme ſi *parallèle* pouvait ſignifier conforme, comme ſi deux choſes parallèles ne pouvaient pas avoir mille différences.

Aucun auteur du bon ſiécle n'uſa du mot de *fixer*, que pour ſignifier arrêter, rendre ſtable, invariable.

> Et fixant de ſes vœux l'inconſtance fatale,
> Phèdre depuis longtems ne craint plus de rivale.
> C'eſt à ce jour heureux qu'il fixa ſon retour.
> Egayer la chagrine, & fixer la volage.

Quelques Gaſcons hazardèrent de dire: *J'ai fixé cette dame*,

pour, je l'ai regardée fixement, j'ai fixé mes yeux ſur elle. De-là eſt venu la mode de dire : *fixer une perſonne.* Alors vous ne ſavez point ſi on entend par ce mot ; j'ai rendu cette perſonne moins incertaine, moins volage : ou ſi on entend, je l'ai obſervée, j'ai fixé mes regards ſur elle. Voilà un nouveau ſens attaché à un mot reçu, & une nouvelle ſource d'équivoques.

Preſque jamais les *Péliſſons*, les *Boſſuets*, les *Fléchiers*, les *Maſſillons*, les *Fénelons*, les *Racines*, les *Quinaults*, les *Boileaux*; *Molière* même, & *La Fontaine*, qui tous deux ont commis beaucoup de fautes contre la langue, ne ſe ſont ſervis du terme *vis-à-vis*, que pour exprimer une poſition du lieu. On diſait : l'aîle droite de l'armée de Scipion vis-à-vis l'aîle gauche d'Annibal. Quand *Ptolomée* fut vis-à-vis de Céſar, il trembla.

Vis-à-vis eſt l'abrégé de viſage à viſage ; & c'eſt une expreſſion qui ne s'employa jamais dans la poëſie noble, ni dans le diſcours oratoire.

Aujourd'hui l'on commence à dire, *Coupable vis-à-vis de vous*, *bienfaiſant vis-à-vis de nous*, *difficile vis-à-vis de nous*, *mécontent vis-à-vis de nous*, au-lieu de, coupable, bienfaiſant envers nous, difficile avec nous, mécontent de nous.

J'ai lu dans un écrit public : *Le roi mal ſatisfait vis-à-vis de ſon parlement.* C'eſt un amas de barbariſmes. On ne peut être mal ſatisfait. *Mal* eſt le contraire de *ſatis*, qui ſignifie aſſez. On eſt peu content, mécontent ; on ſe croit mal ſervi, mal obéi. On n'eſt ni ſatisfait, ni mal ſatisfait, ni content, ni mécontent, ni bien, ni mal obéi vis-à-vis quelqu'un, mais de quelqu'un. *Mal ſatisfait* eſt de l'ancien ſtile des bureaux. Des écrivains peu corrects ſe ſont permis cette faute.

Preſque tous les écrits nouveaux ſont infectés de l'emploi vicieux de ce mot *vis-à-vis.* On a négligé ces expreſſions ſi faciles, ſi heureuſes, ſi bien miſes à leur place par les bons écrivains ; *envers*, *pour*, *avec*, *à l'égard*, *en faveur de.*

Vous me dites qu'un homme eſt bien diſpoſé *vis-à-vis* de moi, qu'il a un reſſentiment *vis-à-vis* de moi, que le roi veut ſe conduire en père *vis-à-vis* de la nation. Dites que cet homme eſt bien diſpoſé pour moi, à mon égard, en ma faveur ; qu'il a du reſſentiment contre moi, que le roi veut ſe conduire en père du

du peuple, qu'il veut agir en père avec la nation, envers la nation : ou bien vous parlerez fort mal.

Quelques auteurs, qui ont parlé allobroge en français, ont dit *élogier* au-lieu de louer, ou faire un éloge ; *par contre*, au-lieu d'au contraire ; *éduquer*, pour élever, ou donner de l'éducation ; *égaliſer* les fortunes, pour égaler.

Ce qui peut le plus contribuer à gâter la langue, à la replonger dans la barbarie, c'eſt d'employer dans le barreau, dans les conſeils d'état, des expreſſions gothiques, dont on ſe ſervait dans le quatorziéme ſiécle : *Nous aurions reconnu ; nous aurions obſervé ; nous aurions ſtatué ; il nous aurait paru aucunement utile.*

Eh ! mes pauvres légiſlateurs, qui vous empêche de dire, *nous avons reconnu, nous avons ſtatué, il nous a paru utile ?*

Le ſénat Romain dès le tems des Scipions parlait purement, & on aurait ſifflé un ſénateur qui aurait prononcé un ſoléciſme. Un parlement croit ſe donner du relief en diſant au roi qu'il ne peut *obtempérer*. Les femmes ne peuvent entendre ce mot qui n'eſt pas français. Il y avait vingt manières de s'exprimer intelligiblement.

C'eſt un défaut trop commun d'employer des termes étrangers pour exprimer ce qu'ils ne ſignifient pas. Ainſi de *célata* qui ſignifie un caſque en italien, on fit le mot *ſalade* dans les guerres d'Italie ; de *bowling green*, gazon où l'on joue à la boule, on a fait boulaingrin ; *roſt beef*, bœuf rôti, a produit chez nos maîtres-d'hôtel du bel air des bœufs rôtis d'agneau, des bœufs rôtis de perdreaux. De l'habit de cheval *riding-coat* on a fait redingote ; & du ſallon du Sr. De Vaux à Londres, nommé *Vaux-hall*, on a fait un *facs-hall* à Paris. Si on continue, la langue françaiſe ſi polie, redeviendra barbare. Notre théatre l'eſt déja par des imitations abominables ; notre langage le ſera de même. Les ſoléciſmes, les barbariſmes, le ſtile bourſoufflé, guindé, inintelligible, ont inondé la ſcène depuis *Racine*, qui ſemblait les avoir bannis pour jamais par la pureté de ſa diction toûjours élégante. On ne peut diſſimuler qu'excepté quelques morceaux d'*Electre*, & ſurtout de *Radamiſte*, tout le reſte des ouvrages de l'auteur eſt quelquefois un amas de ſoléciſmes & de barbariſmes jetté au hazard en vers qui révoltent l'oreille.

Il parut, il y a quelques années, un dictionnaire néologique,

dans lequel on montrait ces fautes dans tout leur ridicule. Mais malheureuſement cet ouvrage plus ſatyrique que judicieux, était fait par un homme un peu groſſier, qui n'avait ni aſſez de juſteſſe dans l'eſprit, ni aſſez d'équité pour ne pas mêler indifféremment les bonnes & les mauvaiſes critiques.

Il parodie quelquefois très groſſiérement les morceaux les plus fins & les plus délicats des éloges des académiciens prononcés par *Fontenelle ;* ouvrage qui en tout ſens fait honneur à la France. Il condamne dans Crébillon, *fais-toi d'autres vertus* &c. ; *l'auteur*, dit-il, veut dire, *pratique d'autres vertus.* Si l'auteur qu'il reprend s'était ſervi de ce mot *pratique*, il aurait été fort plat. Il eſt beau de dire, je me fais des vertus conformes à ma ſituation. Cicéron a dit, *facere de neceſſitate virtutem*, d'où nous eſt venu le proverbe, *faire de néceſſité vertu.* Racine a dit dans *Britannicus*,

Qui dans l'obſcurité nourriſſant ſa douleur,
S'eſt fait une vertu conforme à ſon malheur.

Ainſi *Crébillon* avait imité *Racine ;* & il ne falait pas blâmer dans l'un ce qu'on admire dans l'autre.

Mais il eſt vrai qu'il eût falu manquer abſolument de goût & de jugement, pour ne pas reprendre les vers ſuivans qui péchent tous, ou contre la langue, ou contre l'élégance, ou contre le ſens commun.

Mon fils, je t'aime encor tout ce qu'on peut aimer.
. . . . . .
Tant le ſort entre nous a jetté de myſtère.
Les Dieux ont leur juſtice, & le trône a ſes mœurs.
. . . . . .
Agénor inconnu ne compte point d'ayeux,
Pour me juſtifier d'un amour odieux.
. . . . . .

a) Voici quelques-unes de ces maximes déteſtables qu'on ne doit jamais étaler ſur le théatre.

Mais, Seigneur, ſans compter ce qu'on appelle crime ;
Quoi ! toûjours des ſermens eſclaves malheureux,
Notre honneur dépendra d'un vain reſpect pour eux.

Ma raiſon s'arme en vain de quelques étincelles.
. . . . . .
Ah ! que les malheureux éprouvent de tourmens !
. . . . . .
Un captif tel que moi
Honorerait ſes fers même ſans qu'il fût roi.
. . . . . .
Un guerrier généreux que la vertu couronne,
Vaut bien un roi formé par le ſecours des loix.
Le premier qui fut roi n'eut pour lui que ſa voix.
. . . . . .
Je ne ſuis point ta mère ; & je n'en ſens du moins
Les entrailles, l'amour, le remords, ni les ſoins.
. . . . . .
Je crois que tu n'es point coupable ;
Mais ſi tu l'es tu n'es qu'un homme déteſtable.
. . . . . .
Mais vous me payerez ſes funeſtes appas.
C'eſt vous qui leur gagnez ſur moi la préférence.
. . . . . .
Seigneur, enfin la paix ſi longtems attendue,
M'eſt redonnée ici par le même héros
Dont la ſeule valeur nous cauſa tant de maux.
. . . . . .
Autour d'un vaſe affreux dont il était rempli,
Du ſang de Nonnius avec ſoin recueilli,
Au fond de ton palais j'ai raſſemblé leur troupe.

Ces phraſes obſcures, ces termes impropres, ces fautes de ſyntaxe, ce langage inintelligible, ces penſées ſi fauſſes & ſi mal exprimées ; tant d'autres tirades où l'on ne parle que des Dieux & des enfers, parce qu'on ne ſait pas faire parler les hommes ; un ſtile bourſoufflé & plat à la fois, hériſſé d'épithètes inutiles, de maximes monſtrueuſes exprimées en vers dignes d'elles, *a*) c'eſt-là ce qui a ſuccédé au ſtile de *Racine*. Et pour achever la déca-

a) Pour moi que touche peu cet honneur chimérique ;
J'appelle à ma raiſon d'un joug ſi tyrannique.
Me venger & régner, voilà mes ſouverains ;
Tout le reſte pour moi n'a que des titres vains.

dence de la langue & du goût, ces piéces viſigothes & vandales, ont été ſuivies de piéces plus barbares encore.

La proſe n'eſt pas moins tombée. On voit dans des livres ſérieux & faits pour inſtruire, une affectation qui indigne tout lecteur ſenſé.

Il faut mettre ſur le compte de l'amour-propre ce qu'on met ſur le compte des vertus.

L'eſprit ſe joue à pure perte dans ces queſtions où l'on a fait les frais de penſer.

Les éclipſes étaient en droit d'effrayer les hommes.

Epicure avait un extérieur à l'uniſſon de ſon ame.

L'empereur *Claudius* renvia ſur *Auguſte*.

La religion était en colluſion avec la nature.

Cléopatre était une beauté privilégiée.

L'air de gaîté brillait ſur les enſeignes de l'armée.

Le triumvir *Lépide* ſe rendit nul.

Un conſul ſe fit clef de meute dans la république.

Mécénas était d'autant plus éveillé qu'il affichait le ſommeil.

Julie affectée de pitié élève à ſon amant ſes tendres ſupplications.

Elle cultiva l'eſpérance.

Son ame épuiſée ſe fond comme l'eau.

Sa philoſophie n'eſt point parlière.

Son amant ne veut pas meſurer ſes maximes à la toiſe, & prendre une ame aux livrées de la maiſon.

Tels ſont les excès d'extravagance où ſont tombés des demi beaux-eſprits qui ont eu la manie de ſe ſingulariſer.

On ne trouve pas dans *Rollin* une ſeule phraſe qui tienne de ce jargon ridicule, & c'eſt en quoi il eſt très eſtimable, puiſqu'il a réſiſté au torrent du mauvais goût.

Le défaut contraire à l'affectation eſt le ſtile négligé, lâche & rempant, l'emploi fréquent des expreſſions populaires & proverbiales.

Le général pourſuivit ſa pointe.

> De froids remords voudraient en vain y mettre obſtacle ;
> Je ne conſulte plus que ce ſuperbe oracle.
>
> (*Tragédie de* XERXES.)

Les ennemis furent battus à plate couture.

Ils s'enfuirent à vauderoute.

Il ſe prêta à des propoſitions de paix après avoir chanté victoire.

Les légions vinrent au-devant de *Druſus* par manière d'acquis.

Un ſoldat romain ſe donnant à dix as par jour corps & ame.

La différence *qu'il y avait entr'eux était*, au-lieu de dire dans un ſtile plus concis, *la différence entr'eux était.* Le plaiſir *qu'il y a à cacher ſes démarches à ſon rival*, au-lieu de dire *le plaiſir de cacher ſes démarches à ſon rival.*

Lors de la bataille de Fontenoi, au-lieu de dire *dans le tems de la bataille, l'époque de la bataille, tandis, lorſque l'on donnait la bataille.*

Par une négligence encor plus impardonnable, & faute de chercher le mot propre, quelques écrivains ont imprimé, *Il l'envoya faire faire la revue des troupes.* Il était ſi aiſé de dire, *Il l'envoya paſſer les troupes en revue; il lui ordonna d'aller faire la revue.*

Il s'eſt gliſſé dans la langue un autre vice, c'eſt d'employer des expreſſions poëtiques dans ce qui doit être écrit du ſtile le plus ſimple. Des auteurs de journaux & même de quelques gazettes, parlent des *forfaits* d'un coupeur de bourſe condamné à être fouetté *dans ces lieux.* Des janiſſaires ont *mordu la pouſſière.* Les troupes n'ont pu réſiſter à *l'inclémence des airs.* On annonce une hiſtoire d'une petite ville de province, avec les preuves, & une table des matières, en faiſant l'éloge de la *magie* du ſtile de l'auteur. Un apoticaire donne avis au public qu'il débite une drogue nouvelle à trois livres la bouteille; *il dit qu'il a interrogé la nature & qu'il l'a forcée d'obéir à ſes loix.*

Un avocat, à propos d'un mur mitoyen, dit que le droit de ſa partie *eſt éclairé du flambeau des préſomptions.*

Un hiſtorien, en parlant de l'auteur d'une ſédition, vous dit qu'*il alluma le flambeau de la diſcorde*.. S'il décrit un petit combat, il dit, *que ces vaillans chevaliers deſcendaient dans le tombeau, en y précipitant leurs ennemis victorieux.*

Quelles plates & extravagantes atrocités! *appeller à ſa raiſon d'un joug; mes ſouverains ſont me venger & régner; de froids remords qui veulent mettre obſtacle à ce ſuperbe oracle!* quelle foule de barbarismes & d'idées barbares!

Ces puérilités ampoulées, ne devaient pas reparaître après le plaidoyer de maître *Petit-Jean* dans les *Plaideurs*. Mais enfin, il y aura toûjours un petit nombre d'eſprits bien faits qui conſervera les bienſéances du ſtile, & le bon goût, ainſi que la pureté de la langue. Le reſte ſera oublié.

FRANÇOIS RABELAIS.

LA *Vie* de *Rabelais* imprimée au-devant de ſon *Gargantua*, eſt auſſi fauſſe & auſſi abſurde que l'hiſtoire de *Gargantua* même. On y trouve que le cardinal du *Belley* l'ayant mené à Rome, & ce cardinal ayant baiſé le pied droit du pape, & enſuite la bouche, *Rabelais* dit, qu'il lui voulait baiſer le derrière, & qu'il falait que le St. Père commençât par le laver. Il y a des choſes que le reſpect du lieu, de la bienſéance & de la perſonne rend impoſſibles. Cette hiſtoriette ne peut avoir été imaginée que par des gens de la lie du peuple dans un cabaret.

Sa prétendue requête au pape eſt du même genre : on ſuppoſe qu'il pria le pape de l'excommunier, afin qu'il ne fût pas brûlé ; parce que, diſait-il, ſon hôteſſe ayant voulu faire brûler un fagot & n'en pouvant venir à bout, avait dit que ce fagot était excommunié de la gueule du pape.

L'avanture qu'on lui ſuppoſe à Lyon eſt auſſi fauſſe & auſſi peu vraiſemblable : on prétend que n'ayant ni de quoi payer ſon auberge, ni de quoi faire le voyage de Paris, il fit écrire par le fils de l'hôteſſe ces étiquettes ſur des petits ſachets : *Poiſon pour faire mourir le roi, poiſon pour faire mourir la reine*, &c. Il uſa, dit-on, de ce ſtratagême pour être conduit & nourri juſqu'à Paris, ſans qu'il lui en coûtât rien, & pour faire rire le roi. On ajoute que c'était en 1536, dans le tems même que le roi, & toute la France pleuraient le dauphin *François* qu'on avait cru empoiſonné, & lorſqu'on venait d'écarteler *Montécuculi* ſoupçonné de cet empoiſonnement. Les auteurs de cette plate hiſtoriette n'ont pas fait réflexion que ſur une demi-preuve auſſi terrible, on aurait jetté *Rabelais* dans un cachot, qu'il aurait été chargé de fers, qu'il aurait ſubi probablement la queſtion ordinaire & ex-

traordinaire, & que dans des circonſtances auſſi funeſtes, & dans une accuſation auſſi grave, une mauvaiſe plaiſanterie n'aurait pas ſervi à ſa juſtification. Preſque toutes les vies des hommes célèbres ont été défigurées par des contes, qui ne méritent pas plus de croyance.

Son livre à la vérité eſt un ramas des plus impertinentes & des plus groſſières ordures qu'un moine yvre puiſſe vomir; mais auſſi il faut avouer que c'eſt une ſatyre ſanglante du pape, de l'égliſe, & de tous les événemens de ſon tems. Il voulut ſe mettre à couvert ſous le maſque de la folie; il le fait aſſez entendre lui-même dans ſon prologue. *Poſez le cas*, dit-il, *qu'au ſens littéral vous trouvez matières aſſez joyeuſes & bien correſpondantes au nom; toutefois pas demeurer là ne faut, comme au chant des ſirènes, ains à plus haut ſens interpréter ce que par avanture cuidiez dit en gayeté de cœur. Veites-vous oncques chien, rencontrant quelque os médullaire? c'eſt comme dit Platon* lib. II. de Rep. *la bête du monde plus philoſophe. Si vous l'avez, vous avez pu noter de quelle dévotion il le guette, de quel ſoing il le garde, de quelle ferveur il le tient, de quelle prudence il l'entamme, de quelle affection il le briſe, & de quelle diligence il le ſugce. Qui l'induict à ce faire? quel eſt l'eſpoir de ſon étude? quel bien prétend-il? rien plus qu'ung peu de moüelle.*

Mais qu'arriva-t-il? très peu de lecteurs reſſemblèrent au chien qui ſuce la moëlle. On ne s'attacha qu'aux os, c'eſt-à-dire, aux bouffonneries abſurdes, aux obſcénités affreuſes dont le livre eſt plein. Si malheureuſement pour *Rabelais* on avait trop pénétré le ſens du livre, ſi on l'avait jugé ſérieuſement, il eſt à croire qu'il lui en aurait coûté la vie, comme à tous ceux, qui dans ce tems-là écrivaient contre l'égliſe romaine.

Il eſt clair que *Gargantua* eſt *François I*, *Louis XII* eſt *Grandgouſier*, quoiqu'il ne fût pas le père de *François*; & *Henri II* eſt *Pantagruel*: l'éducation de *Gargantua*, & le chapitre des *torches-cu*, ſont une ſatyre de l'éducation qu'on donnait alors aux princes: les couleurs blanc & bleu déſignent évidemment la livrée des rois de France.

La guerre pour une charrette de fouaſſes, eſt la guerre entre *Charles V* & *François I*, qui commença pour une querelle très légère entre la maiſon de *Bouillon-la-Marck* & celle de *Chimay*;

& cela eſt ſi vrai, que *Rabelais* appelle *Marckuet* le conducteur des fouaſſes par qui commença la noiſe.

Les moines de ce tems-là ſont peints très naïvement ſous le nom de frère *Jean des Entomures*. Il n'eſt pas poſſible de méconnaître *Charles-Quint* dans le portrait de *Picrocole*.

A l'égard de l'égliſe, il ne l'épargne pas. Dès le premier livre au chapitre XXXIX, voici comme il s'exprime: „ Que „ DIEU eſt bon qui nous donne ce bon piot! j'advoue DIEU que „ ſi j'euſſe été au tems de JESUS CHRIST, j'euſſe bien engardé „ que les Juifs l'euſſent prins au jardin d'Olivet. Enſemble le „ diable me faille ſi j'euſſe failli à couper les jarrêts à meſſieurs „ les apôtres qui fuirent tant lâchement après qu'ils eurent bien „ ſoupé, & laiſſèrent leur bon maître au beſoing. Je hais plus „ que poiſon un homme qui fuit quand il faut jouer des cou- „ teaux. Hon, que je ne ſuis roi de France pour quatre-vingt „ ou cent ans! par-Dieu, je vous accoutrerais en chiens cour- „ taults les fuyards de Pavie."

On ne peut ſe méprendre à la généalogie de *Gargantua*, c'eſt une parodie très ſcandaleuſe de la généalogie la plus reſpectable. *De ceux-là*, dit-il, *ſont venus les géants, & par eux, Pantagruel; le premier fut Calbrot, qui engendra Sarabroth,*

Qui engendra Faribroth.

Qui engendra Hurtaly, qui fut beau mangeur de ſoupe, & qui régna du tems du déluge.

Qui engendra Happe-mouche, qui le premier inventa de fumer les langues de bœuf;

Qui engendra Fout-ânon,

Qui engendra Vit-de-grain,

Qui engendra Grand-gouſier,

Qui engendra Gargantua,

Qui engendra le noble Pantagruel mon maître.

On ne s'eſt jamais tant moqué de tous nos livres de théologie que dans le catalogue des livres que trouva *Pantagruel* dans la bibliothèque de St. Victor, c'eſt *biga ſalutis*, *braguetta juris*, *pantouſla decretorum*, la Couille-barine des preux, le Décret de l'univerſité de Paris ſur la gorge des filles; l'Apparition de *Gertrude* à une nonain en mal d'enfant, le Moutardier de pénitence, *Tartareus de modo cacandi*, l'Invention de Ste. Croix

par

par les clercs de fineſſe, le Couillage des promoteurs, la Cornemuſe des prélats, la Profiterole des indulgences; *Utrum chimera in vacuo bombinans poſſit comedere ſecundas intentiones; quæſtio debatuta per decem hebdomadas in concilio Conſtantienſi;* les Brimborions des céleſtins, la Ratoire des théologiens, *Chacouillonis de magiſtro*, les Aiſes de la vie monachale, la Patenôtre du ſinge, les Gréſillons de dévotion, le Viédaſe des abbés, &c.

Lorſque *Panurge* demande conſeil à frère *Jean des Entomures* pour ſavoir s'il ſe mariera & s'il ſera cocu, frère *Jean* récite ſes litanies. Ce ne ſont pas les litanies de la Vierge, ce ſont les litanies du c. c. mignon, co. moignon, c. patté, co. laitté, &c. Cette plate prophanation n'eût pas été pardonnable à un laïque : mais dans un prêtre !

Après cela *Panurge* va conſulter le théologal *Hipotadée*, qui lui dit qu'il ſera cocu, s'il plait à DIEU. *Pantagruel* va dans l'iſle des Lanternois; ces Lanternois ſont les ergoteurs théologiques qui commencèrent ſous le règne de *Henri II* ces horribles diſputes dont naquirent tant de guerres civiles.

L'iſle de Tohu-Bohu, c'eſt-à-dire de la confuſion, eſt l'Angleterre, qui changea quatre fois de religion depuis *Henri VIII.*

On voit aſſez que l'iſle de Papefiguière déſigne les hérétiques. On connait les papimanes; ils donnent le nom de *Dieu* au pape. On demande à *Panurge* s'il eſt aſſez heureux pour avoir vu le St. Père; *Panurge* répond qu'il en a vu trois, & qu'il n'y a guères profité. La loi de *Moiſe* eſt comparée à celle de *Cibèle*, de *Diane*, de *Numa;* les décrétales ſont appellées *décrotoires*. Panurge aſſure que s'étant torché le cul avec un feuillet des décrétales appellées *Clémentines*, il en eut des hémorrhoïdes longues d'un demi-pied.

On ſe moque des baſſes meſſes qu'on appelle *meſſes ſéches*, & Panurge dit qu'il en voudrait une mouillée, pourvu que ce fût de bon vin. La confeſſion y eſt tournée en ridicule. *Pantagruel* va conſulter l'oracle de la Dive bouteille pour ſavoir s'il faut communier ſous les deux eſpèces & boire de bon vin après avoir mangé le pain ſacré. Epiſtémon s'écrie en chemin, *Vivat, fiſat, pipat, bibat, c'eſt le ſecret de l'Apocalypſe.* Frère Jean des Entomures demande une charretée de filles

pour ſe reconforter en cas qu'on lui refuſe la communion ſous les deux eſpèces. On rencontre des gaſtrolacs, c'eſt-à-dire, des poſſedés. *Gaſter* invente le moyen de n'être pas bleſſé par le canon; c'eſt une raillerie contre tous les miracles.

Avant de trouver l'iſle où eſt l'oracle de la Dive bouteille, ils abordent à l'iſle Sonnante, où ſont cagots, clergots, monagots, prétregots, abbégots, évégots, cardingots, & enfin le papegot qui eſt unique dans ſon eſpèce. Les cagots avaient conchié toute l'iſle Sonnante. Les capucingots étaient les animaux les plus puans & les plus maniaques de toute l'iſle.

La fable de l'âne & du cheval, la défenſe faite aux ânes de baudouiner dans l'écurie, & la liberté que ſe donnent les ânes de baudouiner pendant le tems de la foire, ſont des emblêmes aſſez intelligibles du célibat des prêtres, & des débauches qu'on leur imputait alors.

Les voyageurs *ſont admis devant le papegot.* Panurge veut jetter *une pierre à un évégo* qui ronflait à la grand'meſſe, *Maître Editue* (c'eſt-à-dire maître ſacriſtain) l'en empêche en lui diſant, *Homme de bien, frappe, feris, tue* & *meurtris tous rois, princes du monde en trahiſon, par venin ou autrement quand tu voudras, déniche des cieux les anges, de tout auras pardon du papegot: ces ſacrés oiſeaux ne touches.*

De l'iſle Sonnante on va au royaume de Quinteſſence, ou Enteléchie; or Enteléchie c'eſt l'ame. Ce perſonnage inconnu, & dont on parle depuis qu'il y a des hommes, n'y eſt pas moins tourné en ridicule que le pape; mais les doutes ſur l'exiſtence de l'ame ſont beaucoup plus enveloppés que les railleries ſur la cour de Rome.

Les ordres mendians habitent l'iſle des frères Fredons. Ils paraiſſent d'abord en proceſſion. L'un d'eux ne répond qu'en monoſyllabes à toutes les queſtions que *Panurge* fait ſur leurs garces. Combien ſont-elles? *Vingt.* Combien en voudriez-vous? *Cent.*

Le remuement des ..... quel eſt-il? *dru.*

Que diſent-elles en .....? *mot.*

Vos ..... quels ſont-ils? *grands.*

Quantesfois par jour? *Six.* Et de nuit? *Dix.*

Enfin l'on arrive à l'oracle de la Dive bouteille. La coutume

alors dans l'égliſe était de préſenter de l'eau aux communians laïques pour faire paſſer l'hoſtie ; & c'eſt encor l'uſage en Allemagne. Les réformateurs voulaient abſolument du vin pour figurer le ſang de JESUS-CHRIST. L'égliſe romaine ſoutenait que le ſang était dans le pain auſſi-bien que les os & la chair. Cependant les prêtres catholiques buvaient du vin & ne voulaient pas que les ſéculiers en buſſent. Il y avait dans l'iſle de l'oracle de la Dive bouteille une belle fontaine d'eau claire. Le grand-pontife *Bachuc* en donna à boire aux pélerins en leur diſant ces mots : „ Jadis ung capitaine juif, docte & chevaleureux, conduiſant „ ſon peuple par les déſerts en extrême famine, impétra des cieux „ la manne, laquelle leur était de goût tel par imagination que „ paravant leur étaient réellement les viandes. Ici de même beu„ vans de cette liqueur mirifique ſentirez goût de tel vin comme „ l'aurez imaginé. Or *imaginez*, & *beuvez* : ce que nous feimes : „ puis s'écria *Panurge*, diſant ; Par-Dieu, c'eſt ici vin de Baune, „ meilleur que oncques jamais je beus, ou je me donne à no„ nante & ſeize diables. "

Le fameux doyen d'Irlande *Swift* a copié ce trait dans ſon *Conte du tonneau*, ainſi que pluſieurs autres : Mylord *Pierre* donna à *Martin* & à *Jean* ſes frères un morceau de pain ſec pour leur dîner, & veut leur faire accroire que ce pain contient de bon bœuf, des perdrix, des chapons, avec d'excellent vin de Bourgogne.

Vous remarquerez que *Rabelais* dédia la partie de ſon livre, qui contient cette ſanglante ſatyre de l'égliſe romaine, au cardinal *Odet de Châtillon*, qui n'avait pas encore levé le maſque, & ne s'était pas déclaré pour la religion proteſtante. Son livre fut imprimé avec privilège ; & le privilège pour cette ſatyre de la religion catholique fut accordé en faveur des ordures, dont on faiſait en ce tems-là beaucoup plus de cas que des papegots, & des cardingots. Jamais ce livre n'a été défendu en France ; parce que tout y eſt entaſſé ſous un tas d'extravagances qui n'ont jamais laiſſé le loiſir de démêler le véritable but de l'auteur.

On a peine à croire que le bouffon qui riait ſi hautement de l'ancien & du nouveau Teſtament était curé. Comment mourut-il ? en diſant, *Je vais chercher un grand peut-être.*

L'illuſtre Mr. *LE DUCHAT* a chargé de notes pédanteſques cet étrange ouvrage dont il s'eſt fait quarante éditions.

Obſervez que *Rabelais* vécut & mourut chéri, fêté, honoré; & qu'on fit mourir dans les plus affreux ſupplices, ceux qui prêchaient la morale la plus pure.

SECTION SECONDE.

Des prédéceſſeurs de Rabelais *en Allemagne, & en Italie, & d'abord du livre intitulé* Litteræ virorum obſcurorum.

On demande ſi avant *Rabelais* on avait écrit avec autant de licence. Nous répondons que probablement ſon modèle a été le recueil des lettres des *gens obſcurs*, qui parut en Allemagne au commencement du ſeiziéme ſiécle : ce recueil eſt en latin ; mais il eſt écrit avec autant de naïveté, & de hardieſſe que *Rabelais*. Voici une ancienne traduction d'un paſſage de la vingt-huitiéme lettre.

„ Il y a concordance entre les ſacrés cahiers, & les fables poë-
„ tiques, comme le pourrez notter, du ſerpent *Python*, occis
„ par *Apollon* comme le dit le pſalmiſte. *Ce dragon qu'avez formé*
„ *pour vous en gauſſer.* Saturne vieux père des Dieux qui mange
„ ſes enfans eſt en Ezéchiel, lequel dit, *Vos pères mangeront*
„ *leurs enfans.* Diane ſe pourmenant avec force vierges eſt la
„ bienheureuſe vierge *Marie*, ſelon le pſalmiſte, lequel dit,
„ *Vierges viendront après elle.* Caliſto déflorée par Jupiter & re-
„ tournant au ciel eſt en Matthieu chap. XII. Je *reviendrai dans la*
„ *maiſon dont je ſuis ſortie.* Aglaure tranſmuée en pierre ſe trouve
„ en Job chap. XLII. Son *cœur s'endurcira comme pierre.* Europe
„ engroſſée par Jupiter eſt en Salomon ; *Ecoute, fille, voi, & in-*
„ *cline ton oreille, car le roi t'a concupiſcée.* Ezéchiel a prophé-
„ tiſé d'Actéon qui vit la nudité de Diane ; *Tu étais nue, j'ai*
„ *paſſé par-là, & je t'ai vue.* Les poëtes ont écrit que Bacchus
„ eſt né deux fois, ce qui ſignifie le CHRIST né *avant les ſiécles*
„ *& dans le ſiécle.* Sémélé qui nourrit Bacchus eſt le prototype
„ de la bienheureuſe vierge ; car il eſt dit en Exode, *Prends*
„ *cet enfant, nourri-le-moi, & tu auras ſalaire.* “

Ces impiétés ſont encor moins voilées que celles de *Rabelais*.

C'eſt beaucoup que dans ce tems-là on commençât en Allemagne à ſe moquer de la magie. On trouve dans la lettre à maître *Acacius Lampirius* une raillerie aſſez forte ſur la conjuration

qu'on employait pour ſe faire aimer des filles. Le ſecret conſiſtait à prendre un cheveu de la fille : on le plaçait d'abor d dans ſon haut-de-chauſſe : on faiſait une confeſſion générale, & l'on faiſait dire trois meſſes, pendant leſquelles on mettait le cheveu autour de ſon cou : on allumait un cierge béni au dernier évangile, & on prononçait cette formule : *O cierge ! je te conjure par la vertu du* DIEU *tout-puiſſant, par les neuf chœurs des anges, par la vertu goſdriene, amène-moi icelle fille en chair & en os, afin que je la ſaboule à mon plaiſir &c.*

Le latin macaronique dans lequel ces lettres ſont écrites, porte avec lui un ridicule qu'il eſt impoſſible de rendre en français ; il y a ſurtout une lettre de *Pierre de la Charité*, meſſager de grammaire à Ortoouin, dont on ne peut traduire en français les équivoques latines : il s'agit de ſavoir ſi le pape peut rendre phyſiquement légitime un enfant bâtard. Il y en a une autre de *Jean de Schwinfordt* maître-ès-arts, où l'on ſoutient que JESUS-CHRIST a été moine, *St. Pierre* prieur du couvent, *Judas Iſcariote* maître d'hôtel, & l'apôtre *Philippe* portier.

Jean Schelontzique raconte dans la lettre qui eſt ſous ſon nom, qu'il avait trouvé à Florence *Jacques Hoeſtrat* (grande rue), cidevant inquiſiteur : Je lui fis la révérence, dit-il, en lui ôtant mon chapeau, & je lui dis, Père, êtes-vous révérend, ou n'êtes-vous pas révérend ? il me répondit : *Je ſuis celui qui ſuis ;* je lui dis alors, Vous êtes maître *Jacques* de *Grande rue ;* Sacré char d'*Elie*, dis-je, comment diable êtes-vous à pied ? c'eſt un ſcandale ; *ce qui eſt* ne doit pas ſe promener avec ſes pieds en fange & en merde. Il me répondit, *ils ſont venus en chariots & ſur chevaux, mais nous venons au nom du Seigneur.* Je lui dis, par le Seigneur il eſt grande pluie, & grand froid : il leva les mains au ciel en diſant, *Roſée du ciel, tombez d'en-haut, & que les nuées du ciel pleuvent le juſte.*

Il faut avouer que voilà préciſément le ſtile de *Rabelais.* Et je ne doute pas qu'il n'ait eu ſous les yeux ces lettres des *gens obſcurs* lorſqu'il écrivait ſon *Gargantua*, & ſon *Pantagruel.*

Le conte de la femme qui ayant ouï dire que tous les bâtards étaient de grands-hommes, alla vîte ſonner à la porte des cordeliers pour ſe faire faire un bâtard, eſt abſolument dans le goût de notre maître *François.*

Les mêmes obſcénités, & les mêmes ſcandales fourmillent dans ces deux ſinguliers livres.

DES ANCIENNES FACÉTIES ITALIENNES QUI PRÉCÉDÈRENT RABELAIS.

L'Italie dès le quatorziéme ſiécle avait produit plus d'un exemple de cette licence. Voyez ſeulement dans *Bocace* la confeſſion de *Ser Ciapelleto* à l'article de la mort. Son confeſſeur l'interroge ; il lui demande s'il n'eſt jamais tombé dans le péché d'orgueil ; Ah ! mon père, dit le coquin, j'ai bien peur de m'être damné par un petit mouvement de complaiſance en moi-même, en réfléchiſſant que j'ai gardé ma virginité toute ma vie. Avez-vous été gourmand ? hélas oui, mon père, car outre les autres jours de jeûne ordonnés, j'ai toûjours jeûné au pain & à l'eau trois fois par ſemaine ; mais j'ai mangé mon pain quelquefois avec tant d'appétit & de délice, que ma gourmandiſe a ſans doute déplu à DIEU. Et l'avarice, mon fils ? Hélas ! mon père, je ſuis coupable du péché d'avarice, pour avoir quelquefois fait le commerce afin de donner tout mon gain aux pauvres. Vous êtes-vous mis quelquefois en colère ? Oh tant ! quand je voyais le ſervice divin ſi négligé & les pécheurs ne pas obſerver les commandemens de DIEU, comme je me mettais en colère !

Enſuite *Ser Ciapelleto* s'accuſe d'avoir fait balayer ſa chambre un jour de dimanche ; le confeſſeur le raſſure & lui dit que DIEU lui pardonnera ; le pénitent fond en larmes, & lui dit que DIEU ne lui pardonnera jamais ; qu'il ſe ſouvient qu'à l'âge de deux ans il s'était dépité contre ſa mère, que c'était un crime irrémiſſible ; ma pauvre mère, dit-il, qui m'a porté neuf mois dans ſon ventre le jour & la nuit, & qui me portait dans ſes bras quand j'étais petit ! Non, DIEU ne me pardonnera jamais d'avoir été un ſi méchant enfant !

Enfin, cette confeſſion étant devenue publique, on fait un ſaint de *Ciapelleto*, qui avait été le plus grand fripon de ſon tems.

Le chanoine *Luigi Pulci* eſt beaucoup plus licencieux dans ſon poëme du *Morgante*. Il commence ce poëme par oſer tourner en ridicule les premiers verſets de l'Evangile de *St. Jean*.

In principio era il Verbo appreſſo a Dio,
Ed era Iddio il Verbo, e il Verbo lui,
Queſto era il principio al parer mio &c.

J'ignore après tout, ſi c'eſt par naïveté, ou par impiété que le *Pulci* ayant mis l'Evangile à la tête de ſon poëme le finit par le *Salve Regina*; mais ſoit puérilité, ſoit audace, cette liberté ne ſerait pas ſoufferte aujourd'hui. On condamnerait plus encore la réponſe de *Morgante* à *Margutte*: ce *Margutte* demande à *Morgante* s'il eſt chrêtien ou muſulman.

E ſe gli crede in Criſto ô in Maometto.
Reſpoſe allor Margutte, per dir te l' toſto,
Io non credo più al nero che al azurro;
Ma nel Cappone o leſſo o voglia arroſto.
. . . . . .
Ma ſopra tutto nel bon vino ho fede.
. . . . . .
Or queſte ſon' tre virtu cardinale!
La gola, il dado, e'l culo come io t'ho detto.

Une choſe bien étrange, c'eſt que preſque tous les écrivains Italiens du quatorziéme, quinziéme & ſeiziéme ſiécles ont très peu reſpecté cette même religion dont leur patrie était le centre; plus ils voyaient de près les auguſtes cérémonies de ce culte, & les premiers pontifes; plus ils s'abandonnaient à une licence que la cour de Rome ſemblait alors autoriſer par ſon exemple. On pouvait leur appliquer ces vers du *Paſtor fido*.

Il longo converſar genera noia,
E la noia il faſtidio, e l'odio al fine.

Les libertés qu'ont priſes *Machiavel*, l'*Arioſte*, l'*Aretin*, l'archevêque de Bénévent *La Caſa*, le cardinal *Bembo*, *Pomponace*, *Cardan*, & tant d'autres ſavans, ſont aſſez connues. Les papes n'y faiſaient nulle attention; & pourvu qu'on achetât des indulgences & qu'on ne ſe mêlât point du gouvernement, il était permis de tout dire. Les Italiens alors reſſemblaient aux an-

ciens Romains qui ſe moquaient impunément de leurs Dieux ; mais qui ne troublèrent jamais le culte reçu. Nous citons tous ces ſcandales en les déteſtant ; & nous eſpérons faire paſſer dans l'eſprit du lecteur judicieux les ſentimens qui nous animent.

FRANÇOIS XAVIER.

IL ne ſerait pas mal, de ſavoir quelque choſe de vrai concernant le célèbre *François Xavero*, que nous nommons *Xavier*, ſurnommé l'apôtre des Indes. Bien des gens s'imaginent encore qu'il établit le chriſtianiſme ſur toute la côte méridionale de l'Inde, dans une vingtaine d'iſles, & ſurtout au Japon. Il n'y a pas trente ans qu'à peine était-il permis d'en douter dans l'Europe.

Les jéſuites n'ont fait nulle difficulté de le comparer à *St. Paul.* Ses voyages & ſes miracles avaient été écrits en partie par *Turcelin* & *Orlandin*, par *Lucéna*, par *Bartoli*, tous jéſuites ; mais très peu connus en France : moins on était informé des détails, plus ſa réputation était grande.

Lorſque le jéſuite *Bouhours* compoſa ſon hiſtoire, *Bouhours* paſſait pour un très bel eſprit, il vivait dans la meilleure compagnie de Paris ; (je ne parle pas de la compagnie de Jeſus,) mais de celle des gens du monde les plus diſtingués par leur eſprit & par leur ſavoir. Perſonne n'eut un ſtile plus pur & plus éloigné de l'affectation : il fut même propoſé dans l'académie françaiſe de paſſer par deſſus les règles de ſon inſtitution pour recevoir le père *Bouhours* dans ſon corps. *a*)

Il avait encore un plus grand avantage, celui du crédit de ſon ordre, qui alors par un preſtige preſque inconcevable gouvernait tous les princes catholiques.

La ſaine critique, il eſt vrai, commençait à s'établir ; mais ſes progrès étaient lents : on ſe piquait alors en général de bien écrire plutôt que d'écrire des choſes véritables.

Bouhours fit les vies de *St. Ignace*, & de *St. François Xavier*, ſans preſque s'attirer de reproches : à peine releva-t-on ſa comparaiſon

a) Sa réputation de bon écrivain était ſi bien établie, que la Bruïère dit dans ſes caractères, *Capys croit écrire comme Bouhours* ou *Rabutin*

paraiſon de *St. Ignace* avec *Céſar*, & de *Xavier* avec *Alexandre :* ce trait paſſa pour une fleur de rhétorique.

J'ai vu au collège des jéſuites de la rue St. Jacques un tableau de douze pieds de long ſur douze de hauteur, qui repréſentait *Ignace* & *Xavier* montant au ciel chacun dans un char magnifique, attelé de quatre chevaux blancs ; le Père éternel en-haut décoré d'une belle barbe blanche, qui lui pendait juſqu'à la ceinture : JESUS-CHRIST & la vierge *Marie* à ſes côtés, le St. Eſprit au-deſſous d'eux en forme de pigeon, & des anges joignant les mains & baiſſant la tête pour recevoir père *Ignace* & père *Xavier*.

Si quelqu'un ſe fût moqué publiquement de ce tableau, le révérend père *La Chaiſe*, confeſſeur du roi, n'aurait pas manqué de faire donner une lettre de cachet au ricaneur ſacrilège.

Il faut avouer que *François Xavier* eſt comparable à *Alexandre* en ce qu'ils allèrent tous deux aux Indes, comme *Ignace* reſſemble à *Céſar* pour avoir été en Gaule ; mais *Xavier* vainqueur du démon, alla bien plus loin que le vainqueur de *Darius*. C'eſt un plaiſir de le voir paſſer en qualité de convertiſſeur volontaire d'Eſpagne en France, de France à Rome, de Rome à Lisbonne, de Lisbonne au Mozambique après avoir fait le tour de l'Afrique ; il reſte longtems au Mozambique, où il reçoit de DIEU le don de prophétie : enſuite il paſſe à Mélinde, & diſpute ſur l'Alcoran avec les mahométans, qui entendent ſans doute ſa langue, auſſi-bien qu'il entend la leur ; il trouve même des Caciques, quoiqu'il n'y en ait qu'en Amérique. Le vaiſſeau portugais arrive à l'iſle Zocotora, qui eſt ſans contredit celle des Amazones ; il y convertit tous les inſulaires, il y bâtit une égliſe : de là il arrive à Goa, il y voit une colonne ſur laquelle *St. Thomas* avait gravé qu'un jour *St. Xavier* viendrait rétablir la religion chrêtienne qui avait fleuri autrefois dans l'Inde. *Xavier* lut parfaitement les anciens caractères ſoit hébreux, ſoit indiens dans leſquels cette prophétie était écrite. Il prend auſſi-tôt une clochette, aſſemble tous les petits garçons autour de lui, leur explique le *Credo* & les batiſe. Son grand plaiſir ſurtout était de marier les Indiens avec leurs maîtreſſes.

Tom. I. Pag. 86.

Pag. 92.

Pag. 104

On le voit courir de Goa au cap Comorin, à la côte de la Pêcherie, au royaume de Travancor ; dès qu'il eſt arrivé dans un pays, ſon plus grand ſoin eſt de le quitter : il s'embarque ſur

le premier vaiſſeau portugais qu'il trouve, vers quelque endroit que ce vaiſſeau dirige ſa route il n'importe à *Xavier :* pourvu qu'il voyage il eſt content : on le reçoit par charité, il retourne deux ou trois fois à Goa, à Cochin, à Cori, à Negapatan, à Méliapour. Un vaiſſeau part pour Malaca, voilà *Xavier* qui court à Malaca avec le déſeſpoir dans le cœur de n'avoir pu voir Siam, Pégu & le Tonquin.

Vous le voyez dans l'iſle de Sumatra, à Borneo, à Macaſſar, dans les iſles Moluques, & ſurtout à Ternate & à Amboyne. Le roi de Ternate avait dans ſon immenſe ſerrail cent femmes en qualité d'épouſes, & ſept ou huit cent concubines. La première choſe que fait *Xavier* eſt de les chaſſer toutes. Vous remarquerez d'ailleurs que l'iſle de Ternate n'a que deux lieuës de diamètre.

De-là trouvant un autre vaiſſeau portugais qui part pour l'iſle de Ceylan, il retourne à Ceylan, il fait pluſieurs tours de Ceylan à Goa & à Cochin. Les Portugais trafiquaient déja au Japon. Un vaiſſeau part pour ce pays. *Xavier* ne manque pas de s'y embarquer, il parcourt toutes les iſles du Japon.

Enfin, dit le jéſuite *Bouhours*, ſi on mettait bout à bout toutes les courſes de *Xavier*, il y aurait de quoi faire pluſieurs fois le tour de la terre.

Obſervez qu'il était parti pour ſes voyages en 1542, & qu'il mourut en 1552. S'il eut le tems d'apprendre toutes les langues des nations qu'il parcourut, c'eſt un beau miracle. S'il avait le don des langues, c'eſt un plus grand miracle encore. Mais malheureuſement dans pluſieurs de ſes lettres il dit qu'il eſt obligé de ſe ſervir d'interprète, & dans d'autres il avoue qu'il a une difficulté extrême à apprendre la langue japonoiſe qu'il ne ſaurait prononcer.

Le jéſuite *Bouhours*, en rapportant quelques-unes de ſes lettres, ne fait aucun doute que St. François Xavier *n'eût le don des langues ;* mais il avoue *qu'il ne l'avait pas toûjours. Il l'avait*, dit-il, *dans pluſieurs occaſions ; car ſans jamais avoir appris la langue chinoiſe, il prêchait tous les matins en chinois dans Amanguchi*, (qui eſt la capitale d'une province du Japon.)

Tom. II. pag. 59.

Il faut bien qu'il ſût parfaitement toutes les langues de l'orient ; puis qu'il faiſait des chanſons dans ces langues, & qu'il

mit en chanſon le *Pater*, l'*Ave Maria* & le *Credo* pour l'inſtruction des petits garçons, & des petites filles. Tom. II. pag. 317.

Ce qu'il y a de plus beau, c'eſt que cet homme qui avait beſoin de truchement, parlait toutes les langues à la fois comme les apôtres: & lorſqu'il parlait portugais, langue dans laquelle *Bouhours* avoue que le ſaint s'expliquait fort mal, les Indiens, les Chinois, les Japonois, les habitans de Ceylan, de Sumatra, l'entendaient parfaitement. Pag. 56.

Un jour, ſurtout, qu'il parlait ſur l'immortalité de l'ame, le mouvement des planètes, les éclipſes de ſoleil & de lune, l'arc-en-ciel, le péché & la grace, le paradis & l'enfer, il ſe fit entendre à vingt perſonnes de nations différentes.

On demande comment un tel homme put faire tant de converſions au Japon? Il faut répondre ſimplement qu'il n'en fit point; mais que d'autres jéſuites qui reſtèrent longtems dans le pays à la faveur des traités entre les rois de Portugal & les empereurs du Japon, convertirent tant de monde, qu'enfin il y eut une guerre civile, qui coûta la vie (à ce que l'on prétend) à près de quatre cent mille hommes. C'eſt-là le prodige le plus connu que les miſſionnaires ayent opéré au Japon.

Mais ceux de *François Xavier* ne laiſſent pas d'avoir leur mérite.

Nous comptons dans la foule de ſes miracles huit enfans reſſuſcités.

Le plus grand miracle de Xavier, dit le jéſuite Bouhours, *n'était pas d'avoir reſſuſcité tant de morts; mais de n'être pas mort lui-même de fatigue.* Pag. 313.

Mais le plus plaiſant de ſes miracles eſt, qu'ayant laiſſé tomber ſon crucifix dans la mer près l'iſle de Baranura, ou que je croirais plutôt l'iſle de Barataria, un cancre vint le lui rapporter entre ſes pattes au bout de vingt-quatre heures. Tom. II. pag. 257.

Le plus brillant de tous, & après lequel il ne faut jamais parler d'aucun autre, c'eſt que dans une tempête qui dura trois jours, il fut conſtamment à la fois dans deux vaiſſeaux à cent cinquante lieuës l'un de l'autre, & ſervit à l'un des deux de pilote; & ce miracle fut avéré par tous les paſſagers qui ne pouvaient être ni trompés, ni trompeurs. Pag. 157.

C'eſt-là pourtant ce qu'on a écrit ſérieuſement & avec ſuccès

dans le ſiécle de *Louis XIV*, dans le ſiécle des *Lettres provinciales*, des tragédies de *Racine*, du dictionnaire de *Bayle*, & de tant d'autres ſavans ouvrages.

Ce ſerait une eſpèce de miracle qu'un homme d'eſprit tel que *Bouhours* eût fait imprimer tant d'extravagances, ſi on ne ſavait à quel excès l'eſprit de corps, & ſurtout l'eſprit monacal emportent les hommes. Nous avons plus de deux cent volumes entiérement dans ce goût compilés par des moines ; mais ce qu'il y a de funeſte, c'eſt que les ennemis des moines compilent auſſi de leur côté. Ils compilent plus plaiſamment ; ils ſe font lire. C'eſt une choſe bien déplorable qu'on n'ait plus pour les moines dans les dix-neuf vingriémes parties de l'Europe ce profond reſpect & cette juſte vénération que l'on conſerve encor pour eux dans quelques villages de l'Arragon & de la Calabre.

Il ſerait très difficile de juger entre les miracles de St. François Xavier, Don Quichotte, le Roman comique, & les convulſionnaires de St. Médard.

Après avoir parlé de *François Xavier*, il ſerait inutile de diſcuter l'hiſtoire des autres *François* : ſi vous voulez vous inſtruire à fond, liſez les *Conformités* de Sr. François d'Aſſiſe.

Depuis la belle hiſtoire de *St. François Xavier*, par le jéſuite *Bouhours*, nous avons eu l'hiſtoire de *St. François Régis*, par le jéſuite d'*Aubenton*, confeſſeur de *Philippe V* roi d'Eſpagne ; mais c'eſt de la piquette après de l'eau-de-vie ; il n'y a pas ſeulement un mort reſſuſcité dans l'hiſtoire du bienheureux *Régis*. (Voyez *St. Ignace.*)

FRAUDE.

S'il faut uſer de fraudes pieuſes avec le peuple ?

On a déja imprimé pluſieurs fois cet article, mais il eſt ici beaucoup plus correct.

LE faquir *Bambabef* rencontra un jour des diſciples de *Confutzée*, que nous nommons *Confucius*, & ce diſciple s'appellait *Ouang* ; & *Bambabef* ſoutenait que le peuple a beſoin d'être trompé, & *Ouang* prérendait qu'il ne faut jamais tromper perſonne ; & voici le précis de leur diſpute.

BAMBABEF.

Il faut imiter l'Etre ſuprême, qui ne nous montre pas les choſes telles qu'elles ſont ; il nous fait voir le ſoleil ſous un diamètre de deux ou trois pieds, quoique cet aſtre ſoit un million de fois plus gros que la terre ; il nous fait voir la lune & les étoiles attachées ſur un même fonds bleu, tandis qu'elles ſont à des profondeurs différentes. Il veut qu'une tour quarrée nous paraiſſe ronde de loin ; il veut que le feu nous paraiſſe chaud, quoiqu'il ne ſoit ni chaud ni froid ; enfin il nous environne d'erreurs convenables à notre nature.

OUANG.

Ce que vous nommez erreur n'en eſt point une. Le ſoleil tel qu'il eſt placé à des millions de millions de lis au-delà de notre globe, n'eſt pas celui que nous voyons. Nous n'apperce- 124. pas. Un lieſt de vons réellement, & nous ne pouvons appercevoir que le ſoleil qui ſe peint dans notre rétine, ſous un angle déterminé. Nos yeux ne nous ont point été donnés pour connaître les groſſeurs & les diſtances, il faut d'autres ſecours & d'autres opérations pour les connaître.

Bambabef parut fort étonné de ce propos. *Ouang* qui était très patient lui expliqua la théorie de l'optique ; & *Bambabef* qui avait de la conception, ſe rendit aux démonſtrations du diſciple de *Confutzée ;* puis il reprit la diſpute en ces termes.

BAMBABEF.

Si DIEU ne nous trompe pas par le miniſtère de nos ſens, comme je le croyais, avouez au moins que les médecins trompent toûjours les enfans pour leur bien ; ils leur diſent qu'ils leur donnent du ſucre, & en effet ils leur donnent de la rhubarbe. Je peux donc moi, faquir, tromper le peuple qui eſt auſſi ignorant que les enfans.

OUANG.

J'ai deux fils, je ne les ai jamais trompés ; je leur ai dit quand ils ont été malades, voilà une médecine très amère, il faut avoir le courage de la prendre ; elle vous nuirait ſi elle était douce. Je n'ai jamais ſouffert que leurs gouvernantes &

leurs précepteurs leur fiſſent peur des eſprits, des revenans, des lutins, des ſorciers ; par-là j'en ai fait de jeunes citoyens courageux & ſages.

BAMBABEF.

Le peuple n'eſt pas né ſi heureuſement que votre famille.

OUANG.

Tous les hommes ſe reſſemblent à-peu-près ; ils ſont nés avec les mêmes diſpoſitions. Il ne faut pas corrompre la nature des hommes.

BAMBABEF.

Nous leur enſeignons des erreurs, je l'avoue, mais c'eſt pour leur bien. Nous leur faiſons accroire que s'ils n'achètent pas nos clous bénis, s'ils n'expient pas leurs péchés en nous donnant de l'argent, ils deviendront dans une autre vie, chevaux de poſte, chiens, ou lézards. Cela les intimide, & ils deviennent gens de bien.

OUANG.

Ne voyez-vous pas que vous pervertiſſez ces pauvres gens ? Il y en a parmi eux bien plus qu'on ne penſe, qui raiſonnent, qui ſe moquent de vos miracles, de vos ſuperſtitions, qui voyent fort bien qu'ils ne ſeront changés ni en lézards ni en chevaux de poſte. Qu'arrive-t-il ? Ils ont aſſez de bon ſens pour voir que vous leur dites des choſes impertinentes ; & ils n'en ont pas aſſez pour s'élever vers une religion pure, & dégagée de ſuperſtition, telle que la nôtre. Leurs paſſions leur font croire qu'il n'y a point de religion, parce que la ſeule qu'on enſeigne eſt ridicule ; vous devenez coupables de tous les vices dans leſquels ils ſe plongent.

BAMBABEF.

Point du tout, car nous ne leur enſeignons qu'une bonne morale.

OUANG.

Vous vous feriez lapider par le peuple, ſi vous enſeigniez une morale impure. Les hommes ſont faits de façon, qu'ils

veulent bien commettre le mal, mais ils ne veulent pas qu'on le leur prêche. Il faudrait ſeulement ne point mêler une morale ſage avec des fables abſurdes, parce que vous affaibliſſez par vos impoſtures, dont vous pourriez vous paſſer, cette morale que vous êtes forcés d'enſeigner.

BAMBABEF.

Quoi ! vous croyez qu'on peut enſeigner la vérité au peuple ſans la ſoutenir par des fables ?

OUANG.

Je le crois fermement. Nos lettrés ſont de la même pâte que nos tailleurs, nos tiſſerands, & nos laboureurs. Ils adorent un DIEU créateur, rémunérateur, & vengeur. Ils ne ſouillent leur culte, ni par des ſyſtêmes abſurdes, ni par des cérémonies extravagantes : & il y a bien moins de crimes parmi les lettrés que parmi le peuple. Pourquoi ne pas daigner inſtruire nos ouvriers comme nous inſtruiſons nos lettrés ?

BAMBABEF.

Vous feriez une grande ſottiſe ; c'eſt comme ſi vous vouliez qu'ils euſſent la même politeſſe, qu'ils fuſſent juriſconſultes ; cela n'eſt ni poſſible ni convenable. Il faut du pain blanc pour les maîtres, & du pain bis pour les domeſtiques.

OUANG.

J'avoue que tous les hommes ne doivent pas avoir la même ſcience ; mais il y a des choſes néceſſaires à tous. Il eſt néceſſaire que chacun ſoit juſte ; & la plus ſûre manière d'inſpirer la juſtice à tous les hommes, c'eſt de leur inſpirer la religion ſans ſuperſtition.

BAMBABEF.

C'eſt un beau projet ; mais il eſt impraticable. Penſez-vous qu'il ſuffiſe aux hommes de croire un DIEU qui punit & qui récompenſe ? Vous m'avez dit qu'il arrive ſouvent que les plus déliés d'entre le peuple ſe révoltent contre mes fables ; ils ſe révolteront de même contre votre vérité. Ils diront : Qui m'aſſu-

rera que DIEU punit & récompenſe ? où en eſt la preuve ? Quelle miſſion avez-vous ? Quel miracle avez-vous fait pour que je vous croye ? Ils ſe moqueront de vous bien plus que de moi.

OUANG.

Voilà où eſt votre erreur. Vous vous imaginez qu'on ſecouera le joug d'une idée honnête, vraiſemblable, utile à tout le monde, d'une idée dont la raiſon humaine eſt d'accord, parce qu'on rejette des choſes mal-honnêtes, abſurdes, inutiles, dangereuſes, qui font frémir le bon ſens ?

Le peuple eſt très diſpoſé à croire ſes magiſtrats : quand ſes magiſtrats ne leur propoſent qu'une créance raiſonnable, ils l'embraſſent volontiers. On n'a point beſoin de prodiges pour croire un DIEU juſte, qui lit dans le cœur de l'homme ; cette idée eſt trop naturelle, trop néceſſaire pour être combattue. Il n'eſt pas néceſſaire de dire préciſément comment DIEU punira & récompenſera ; il ſuffit qu'on croye à ſa juſtice. Je vous aſſure que j'ai vu des villes entières qui n'avaient preſque point d'autres dogmes, & que ce ſont celles où j'ai vu le plus de vertu.

BAMBABEF.

Prenez garde ; vous trouverez dans ces villes des philoſophes qui vous nieront & les peines & les récompenſes.

OUANG.

Vous m'avouerez que ces philoſophes nieront bien plus fortement vos inventions ; ainſi vous ne gagnez rien par-là. Quand il y aurait des philoſophes qui ne conviendraient pas de mes principes, ils n'en ſeraient pas moins gens de bien ; ils n'en cultiveraient pas moins la vertu, qui doit être embraſſée par amour, & non par crainte. Mais, de plus, je vous ſoutiens qu'aucun philoſophe ne ſerait jamais aſſuré que la providence ne réſerve pas des peines aux méchans & des récompenſes aux bons. Car s'ils me demandent qui m'a dit que DIEU punit ? je leur demanderai qui leur a dit que DIEU ne punit pas ? Enfin, je vous ſoutiens que les philoſophes m'aideront, loin de me contredire. Voulez-vous être philoſophe ?

BAMBABEF.

BAMBABEF.

Volontiers ; mais ne le dites pas aux faquirs. Songeons ſurtout qu'un philoſophe doit annoncer un DIEU s'il veut être utile à la ſociété humaine.

GARGANTUA.

S'Il y a jamais eu une réputation bien fondée, c'eſt celle de *Gargantua*. Cependant il s'eſt trouvé dans ce ſiécle philoſophique & critique, des eſprits téméraires qui ont oſé nier les prodiges de ce grand-homme, & qui ont pouſſé le pyrrhoniſme juſqu'à douter qu'il ait jamais exiſté.

Comment ſe peut-il faire, diſent-ils, qu'il y ait eu au ſeiziéme ſiécle un héros dont aucun contemporain, ni *St. Ignace*, ni le cardinal *Caietan*, ni *Galilée*, ni *Guichardin*, n'ont jamais parlé, & ſur lequel on n'a jamais trouvé la moindre note dans les régiſtres de la Sorbonne ?

Feuilletez les hiſtoires de France, d'Allemagne, d'Angleterre, d'Eſpagne &c. vous n'y voyez pas un mot de *Gargantua*. Sa vie entière depuis ſa naiſſance juſqu'à ſa mort, n'eſt qu'un tiſſu de prodiges inconcevables.

Sa mère *Gargamelle* accouche de lui par l'oreille gauche. A peine eſt-il né qu'il crie à boire d'une voix terrible, qui eſt entendue dans la Beauce & dans le Vivarais. Il falut ſeize aunes de drap pour ſa ſeule braguette, & cent peaux de vaches brunes pour ſes ſouliers. Il n'avait pas encor douze ans qu'il gagna une grande bataille & fonda l'abbaye de Thélême. On lui donne pour femme madame *Badebec*, & il eſt prouvé que *Badebec* eſt un nom ſyriaque.

On lui fait avaler ſix pélerins dans une ſalade. On prétend qu'il a piſſé la rivière de Seine, & que c'eſt à lui ſeul que les Pariſiens doivent ce beau fleuve.

Tout cela paraît contre la nature à nos philoſophes qui ne veulent pas même aſſurer les choſes les plus vraiſemblables, à moins qu'elles ne ſoient bien prouvées.

Ils diſent que ſi les Pariſiens ont toûjours cru à *Gargantua*, ce n'eſt pas une raiſon pour que les autres nations y croyent.

Que ſi *Gargantua* avait fait un ſeul des prodiges qu'on lui attribue, toute la terre en aurait retenti, toutes les chroniques en auraient parlé, que cent monumens l'auraient atteſté. Enfin ils traitent ſans façon les Pariſiens qui croyent à *Gargantua*, de badauts ignorans, de ſuperſtitieux imbécilles, parmi leſquels il ſe gliſſe des hypocrites qui feignent de croire à *Gargantua* pour avoir quelque prieuré de l'abbaye de Thélême.

Le révérend père *Viret* cordelier à la grande manche, confeſſeur de filles & prédicateur du roi, a répondu à nos pyrrhoniens d'une manière invincible. Il prouve très doctement, que ſi aucun écrivain excepté *Rabelais* n'a parlé des prodiges de *Gargantua*, aucun hiſtorien auſſi ne les a contredits; que le ſage de *Thou* même qui croit aux ſortilèges, aux prédictions & à l'aſtrologie, n'a jamais nié les miracles de *Gargantua*. Ils n'ont pas même été révoqués en doute par *La Motte le Vayer*. *Mézerai* les a reſpectés au point qu'il n'en dit pas un ſeul mot. Ces prodiges ont eté opérés à la vue de toute la terre. *Rabelais* en a été témoin; il ne pouvait être ni trompé ni trompeur. Pour peu qu'il ſe fût écarté de la vérité, toutes les nations de l'Europe ſe ſeraient élevées contre lui; tous les gazetiers, tous les faiſeurs de journaux auraient crié à la fraude, à l'impoſture.

En vain les philoſophes qui répondent à tout, diſent qu'il n'y avait ni journaux ni gazettes dans ce tems-là. On leur replique qu'il y avait l'équivalent, & cela ſuffit. Tout eſt impoſſible dans l'hiſtoire de *Gargantua*: & c'eſt par cela même qu'elle eſt d'une vérité inconteſtable. Car ſi elle n'était pas vraie on n'aurait jamais oſé l'imaginer; & la grande preuve qu'il la faut croire, c'eſt qu'elle eſt incroyable.

Ouvrez tous les mercures, tous les journaux de Trévoux, ces ouvrages immortels qui ſont l'inſtruction du genre-humain, vous n'y trouverez pas une ſeule ligne où l'on révoque l'hiſtoire de *Gargantua* en doute. Il était réſervé à notre ſiécle de produire des monſtres qui établiſſent un pyrrhoniſme affreux ſous prétexte qu'ils ſont un peu mathématiciens, & qu'ils aiment la raiſon, la vérité & la juſtice. Quelle pitié! je ne veux qu'un argument pour les confondre.

Gargantua fonda l'abbaye de Thélême. On ne trouve point ſes titres, il eſt vrai, jamais elle n'en eut, mais elle exiſte; elle poſ-

ſède dix mille piéces d'or de rente. La rivière de Seine exiſte, elle eſt un monument éternel du pouvoir de la veſſie de *Gargantua*. De plus, que vous coûte-t-il de le croire ? ne faut-il pas embraſſer le parti le plus ſûr ? *Gargantua* peut vous procurer de l'argent, des honneurs & du crédit. La philoſophie ne vous donnera jamais que la ſatisfaction de l'ame ; c'eſt bien peu de choſe. Croyez à *Gargantua*, vous dis-je, pour peu que vous ſoyez avare, ambitieux & fripon ; vous vous en trouverez très bien.

GÉNÉALOGIE.

AUcune généalogie, fût-elle réimprimée dans le Moréri, n'approche de celle de *Mahomet* ou *Mohammed* fils d'*Abdollah*, fils d'*Abd'all Moutalel*, fils d'*Ashem* ; lequel *Mohammed* fut, dans ſon jeune âge, palfrenier de la veuve *Cadishea*, puis ſon facteur, puis ſon mari, puis prophête de DIEU, puis condamné à être pendu, puis conquérant & roi d'Arabie, puis mourut de ſa belle mort raſſaſié de gloire & de femmes.

Les barons Allemands ne remontent que juſqu'à *Vitikind*, & nos nouveaux marquis Français ne peuvent guères montrer de titres au-delà de Charlemagne. Mais la race de *Mahomet* ou *Mohammed*, qui ſubſiſte encore, a toûjours fait voir un arbre généalogique, dont le trône eſt *Adam*, & dont les branches s'étendent d'*Iſmaël* juſqu'aux gentilshommes qui portent aujourd'hui le grand titre de couſin de *Mahomet*.

Nulle difficulté ſur cette généalogie, nulle diſpute entre les ſavans, point de faux calculs à rectifier, point de contradiction à pallier, point d'impoſſibilités qu'on cherche à rendre poſſibles.

Votre orgueil murmure de l'autenticité de ces titres. Vous me dites que vous deſcendez d'*Adam*, auſſi-bien que le grand prophête ; ſi *Adam* eſt le père commun ; mais que cet *Adam* n'a jamais été connu de perſonne, pas même des anciens Arabes : que ce nom n'a jamais été cité que dans les livres juifs ; que par-conſéquent vous vous inſcrivez en faux contre les titres de nobleſſe de *Mahomet* ou *Mohammed*.

Vous ajoutez qu'en tout cas s'il y a eu un premier homme,

quelqu'ait été ſon nom, vous en deſcendez tout auſſi bien que l'illuſtre palfrenier de *Cadishea*; & que s'il n'y a point eu de premier homme, ſi le genre-humain a toûjours exiſté, comme tant de ſavans le prétendent, vous êtes gentilhomme de toute éternité.

A cela on vous réplique que vous êtes roturier de toute éternité, ſi vous n'avez pas vos parchemins en bonne forme.

Vous répondez que les hommes ſont égaux; qu'une race ne peut être plus ancienne qu'une autre; que les parchemins, auxquels pend un morceau de cire, ſont d'une invention nouvelle; qu'il n'y a aucune raiſon qui vous oblige de céder à la famille de *Mohammed*, ni à celle de *Conſutzé*, ni à celle des empereurs du Japon, ni aux ſecrétaires du roi du grand collège. Je ne puis combattre votre opinion par des preuves phyſiques, ou métaphyſiques, ou morales. Vous vous croyez égal au dairi du Japon; & je ſuis entiérement de votre avis. Tout ce que je vous conſeille, quand vous vous trouverez en concurrence avec lui, c'eſt d'être le plus fort.

GENERATION.

JE dirai comment s'opère la génération quand on m'aura enſeigné comment DIEU s'y eſt pris pour la création.

Mais toute l'antiquité, me dites-vous, tous les philoſophes, tous les coſmogonites ſans exception, ont ignoré la création proprement dite. Faire quelque choſe de rien a paru une contradiction à tous les penſeurs anciens. L'axiome, *rien ne vient de rien*, a été le fondement de toute philoſophie. Et nous demandons au contraire comment quelque choſe peut en produire une autre?

Je vous réponds qu'il m'eſt auſſi impoſſible de voir clairement comment un être vient d'un autre être, que de comprendre comment il eſt arrivé du néant.

Je vois bien qu'une plante, un animal engendre ſon ſemblable; mais telle eſt notre deſtinée que nous ſavons parfaitement comment on tue un homme, & que nous ignorons comment on le fait naître.

Nul animal, nul végétal ne peut ſe former ſans germe, autrement une carpe pourait naître ſur un if, & un lapin au fond d'une rivière, ſauf à y périr.

Vous voyez un gland, vous le jettez en terre; il devient chêne. Mais ſavez-vous ce qu'il faudrait pour que vous ſuſſiez comment ce germe ſe développe & ſe change en chêne? il faudrait que vous fuſſiez DIEU.

Vous cherchez le myſtère de la génération de l'homme; dites-moi d'abord ſeulement le myſtère qui lui donne des cheveux & des ongles; dites-moi comment il remue le petit doigt quand il le veut?

Vous reprochez à mon ſyſtême que c'eſt celui d'un grand ignorant. J'en conviens. Mais je vous répondrai ce que dit l'évêque d'Aire *Montmorin* à quelques-uns de ſes confrères. Il avait eu deux enfans de ſon mariage avant d'entrer dans les ordres, il les préſenta, & on rit. *Meſſieurs*, dit-il, *la différence entre nous, c'eſt que j'avoue les miens.*

Si vous voulez quelque choſe de plus ſur la génération & ſur les germes, liſez, ou reliſez ce que j'ai lu autrefois dans une de ces petites brochures qui ſe perdent quand elles ne ſont pas enchâſſées dans des volumes d'une taille un peu plus fournie.

ENTRETIEN D'UN JEUNE MARIÉ FORT NAÏF, ET D'UN PHILOSOPHE.

LE JEUNE MARIÉ.

Monſieur, dites-moi, je vous prie, ſi ma femme me donnera un garçon ou une fille?

LE PHILOSOPHE.

Monſieur, les ſages-femmes & les femmes de chambre diſent quelquefois qu'elles le ſavent; mais les philoſophes avouent qu'ils n'en ſavent rien.

LE JEUNE MARIÉ.

Je crois que ma femme n'eſt groſſe que depuis huit jours; dites-moi du moins ſi mon enfant a déja une ame?

LE PHILOSOPHE.

Ce n'eſt pas là l'affaire des géomètres ; adreſſez-vous au théologien du coin.

LE JEUNE MARIÉ.

Refuſerez-vous de me dire en quel endroit il eſt placé ?

LE PHILOSOPHE.

Dans une petite poche qui s'élargit tous les jours, & qui eſt juſte entre l'inteſtin rectum & la veſſie.

LE JEUNE MARIÉ.

O DIEU paternel ! l'ame de mon fils entre de l'urine & quelque choſe de pis ! quelle auberge pour l'être penſant, & cela pendant neuf mois !

LE PHILOSOPHE.

Oui, mon cher voiſin ; l'ame d'un pape n'a point eu d'autre berceau ; & cependant on ſe donne des airs & on fait le fier.

LE JEUNE MARIÉ.

Je ſens bien qu'il n'y a point d'animal qui doive être moins fier que l'homme. Mais comme je vous ai déja dit que j'étais très curieux, je voudrais ſavoir comment dans cette poche un peu de liqueur devient une groſſe maſſe de chair ſi bien organiſée. En un mot, vous qui êtes ſi ſavant, ne pouriez-vous point me dire comment les enfans ſe font ?

LE PHILOSOPHE.

Non, mon ami ; mais ſi vous voulez je vous dirai ce que les médecins ont imaginé, c'eſt-à-dire, comment les enfans ne ſe font point.

Premiérement *Hippocrate* écrit que les deux véhicules fluides de l'homme & de la femme, s'élancent & s'uniſſent enſemble, & que dans le moment l'enfant eſt conçu par cette union.

Le révérend père *Sanchez*, le docteur de l'Eſpagne, eſt entiérement de l'avis d'*Hippocrate* ; & il en a même fait un fort plaiſant

article de théologie, que tous les Eſpagnols ont cru fermement, juſqu'à ce que tous les jéſuites ayent été renvoyés du pays.

LE JEUNE MARIÉ.

Je ſuis aſſez content d'*Hippocrate* & de *Sanchez*. Ma femme a rempli, ou je ſuis bien trompé, toutes les conditions impoſées par ces grands-hommes, pour former un enfant, & pour lui donner une ame.

LE PHILOSOPHE.

Malheureuſement il y a beaucoup de femmes qui ne répandent aucune liqueur, mais qui ne reçoivent qu'avec averſion les embraſſemens de leurs maris, & qui cependant en ont des enfans. Cela ſeul décide contre *Hippocrate* & *Sanchez*.

De plus, il y a très grande apparence que la nature agit toûjours dans les mêmes cas ſuivant les mêmes principes : or, il y a beaucoup d'eſpèces d'animaux qui engendrent ſans copulation, comme les poiſſons écaillés, les huîtres, les pucerons. Il a donc falu que les phyſiciens cherchaſſent une mécanique de génération qui convînt à tous les animaux. Le célèbre *Harvey*, qui le premier démontra la circulation, & qui était digne de découvrir le ſecret de la nature, crut l'avoir trouvé dans les poules : elles pondent des œufs ; il jugea que les femmes pondaient auſſi. Les mauvais plaiſans dirent que c'eſt pour cela que les bourgeois, & même quelques gens de cour, appellent leur femme ou leur maîtreſſe *ma poule*, & qu'on dit que toutes les femmes ſont coquettes parce qu'elles voudraient que leurs coqs les trouvaſſent belles. Malgré ces railleries *Harvey* ne changea point d'avis, & il fut établi dans toute l'Europe que nous venons d'un œuf.

LE JEUNE MARIÉ.

Mais, monſieur, vous m'avez dit que la nature eſt toûjours ſemblable à elle-même, qu'elle agit toûjours par le même principe dans le même cas ; les femmes, les jumens, les ânesſes, les anguilles ne pondent point. Vous vous moquez de moi.

LE PHILOSOPHE.

Elles ne pondent point en dehors, mais elles pondent en de-

dans ; elles ont des ovaires comme tous les oiſeaux ; les jumens, les anguilles en ont auſſi. Un œuf ſe détache de l'ovaire, il eſt couvé dans la matrice. Voyez tous les poiſſons écaillés, les grenouilles, ils jettent des œufs que le mâle féconde. Les baleines & les autres animaux marins de cette eſpèce, font éclorre leurs œufs dans leur matrice. Les mites, les teignes, les plus vils inſectes ſont viſiblement formés d'un œuf. Tout vient d'un œuf : & notre globe eſt un grand œuf qui contient tous les autres.

LE JEUNE MARIÉ.

Mais vraiment ce ſyſtême porte tous les caractères de la vérité ; il eſt ſimple, il eſt uniforme, il eſt démontré aux yeux dans plus de la moitié des animaux ; j'en ſuis fort content, je n'en veux point d'autre ; les œufs de ma femme me ſont fort chers.

LE PHILOSOPHE.

On s'eſt laſſé à la longue de ce ſyſtême ; on a fait les enfans d'une autre façon.

LE JEUNE MARIÉ.

Et pourquoi, puiſque celle-là eſt ſi naturelle ?

LE PHILOSOPHE.

C'eſt qu'on a prétendu que nos femmes n'ont point d'ovaire, mais ſeulement de petites glandes.

LE JEUNE MARIÉ.

Je ſoupçonne que des gens qui avaient un autre ſyſtême à débiter, ont voulu décréditer les œufs.

LE PHILOSOPHE.

Cela pourait bien être. Deux Hollandais s'aviſèrent d'examiner la liqueur ſéminale au microſcope, celle de l'homme, celle de pluſieurs animaux ; & ils crurent y appercevoir des animaux déja tout formés, qui couraient avec une viteſſe inconcevable. Ils en virent même dans le fluide ſéminal du coq. Alors on jugea que les mâles faiſaient tout & les femelles rien ; elles ne ſervirent plus qu'à porter le tréſor que le mâle leur avait confié.

LE JEUNE MARIÉ.

Voilà qui eſt bien étrange. J'ai quelques doutes ſur tous ces petits animaux qui frétillent ſi prodigieuſement dans une liqueur pour être enſuite immobiles dans les œufs des oiſeaux, & pour être non moins immobiles pendant neuf mois (à quelques culebutes près) dans le ventre de la femme; cela ne me paraît pas conſéquent. Ce n'eſt pas (autant que j'en puis juger) la marche de la nature. Comment ſont faits, s'il vous plait, ces petits hommes qui ſont ſi bons nageurs dans la liqueur dont vous me parlez?

LE PHILOSOPHE.

Comme des vermiſſeaux. Il y avait ſurtout un médécin nommé *Andri* qui voyait des vers partout, & qui voulait abſolument détruire le ſyſtême d'*Harvey*. Il aurait s'il l'avait pu, anéanti la circulation du ſang, parce qu'un autre l'avait découverte. Enfin, deux Hollandais & Mr. *Andri*, à force de tomber dans le péché d'*Onam*, & de voir les choſes au microſcope, réduiſirent l'homme à être chenille. Nous ſommes d'abord un ver comme elle; delà dans notre enveloppe nous devenons comme elle pendant neuf mois une vraie criſalide, que les payſans appellent *féve*. Enſuite, ſi la chenille devient papillon, nous devenons hommes; voilà nos métamorphoſes.

LE JEUNE MARIÉ.

Eh bien! s'en eſt-on tenu là? n'y a-t-il point eu depuis de nouvelle mode?

LE PHILOSOPHE.

On s'eſt dégoûté d'être chenille. Un philoſophe extrêmement plaiſant a découvert dans une Vénus phyſique que l'attraction faiſait les enfans: & voici comment la choſe s'opère. Le germe étant tombé dans la matrice, l'œil droit attire l'œil gauche, qui arrive pour s'unir à lui en qualité d'œil; mais il en eſt empêché par le nez qu'il rencontre en chemin, & qui l'oblige de ſe placer à gauche. Il en eſt de même des bras, des cuiſſes & des jambes qui tiennent aux cuiſſes. Il eſt difficile d'expliquer dans cette hypothèſe la ſituation des mammelles & des feſſes. Ce grand philoſophe n'admet aucun deſſein de l'Etre créateur dans la for-

mation des animaux. Il eſt bien loin de croire que le cœur ſoit fait pour recevoir le ſang & pour le chaſſer, l'eſtomac pour digérer, les yeux pour voir, les oreilles pour entendre; cela lui paraît trop vulgaire; tout ſe fait par attraction.

LE JEUNE MARIÉ.

Voilà un maître fou. Je me flatte que perſonne n'a pu adopter une idée auſſi extravagante.

LE PHILOSOPHE.

On en rit beaucoup; mais ce qu'il y eut de triſte, c'eſt que cet inſenſé reſſemblait aux théologiens, qui perſécutent autant qu'ils le peuvent ceux qu'ils font rire.

D'autres philoſophes ont imaginé d'autres manières qui n'ont pas fait une plus grande fortune. Ce n'eſt plus le bras; qui va chercher le bras; ce n'eſt plus la cuiſſe qui court après la cuiſſe, ce ſont de petites molécules, de petites particules de bras & de cuiſſe qui ſe placent les unes ſur les autres. On ſera peut-être enfin obligé d'en revenir aux œufs, après avoir perdu bien du tems.

LE JEUNE MARIÉ.

J'en ſuis ravi: mais quel a été le réſultat de toutes ces diſputes?

LE PHILOSOPHE.

Le doute. Si la queſtion avait été débattue entre des théologaux, il y aurait eu des excommunications & du ſang répandu; mais entre des phyſiciens la paix eſt bientôt faite; chacun a couché avec ſa femme ſans penſer le moins du monde à ſon ovaire, ni à ſes trompes de fallope. Les femmes ſont devenues groſſes ou enceintes, ſans demander ſeulement comment ce myſtère s'opère. C'eſt ainſi que vous ſemez du bled, & que vous ignorez comment le bled germe en terre.

LE JEUNE MARIÉ.

Oh! je le ſais bien; on me l'a dit il y a longtems; c'eſt par pourriture. Cependant il me prend quelquefois des envies de rire de tout ce qu'on m'a dit.

LE PHILOSOPHE.

C'eſt une fort bonne envie. Je vous conſeille de douter de tout, excepté que les triangles d'un triangle ſont égaux à deux droits, & que les triangles qui ont même baſe & même hauteur ſont égaux entr'eux, ou autres propoſitions pareilles, comme par exemple que deux & deux font quatre.

LE JEUNE MARIÉ.

Oui, je crois qu'il eſt fort ſage de douter; mais je ſens que je ſuis curieux. Je voudrais, quand ma volonté remue mon bras ou ma jambe, découvrir le reſſort par lequel ma volonté les remue; car ſûrement il y en a un. Je ſuis quelquefois tout étonné de pouvoir lever & baiſſer mes yeux, & de ne pouvoir dreſſer mes oreilles. Je penſe, & je voudrais connaître un peu.... là.. toucher au doigt ma penſée. Cela doit être fort curieux. Je cherche ſi je penſe par moi-même, ſi DIEU me donne mes idées, ſi mon ame eſt venue dans mon corps à ſix ſemaines ou à un jour, comment elle s'eſt logée dans mon cerveau; ſi je penſe beaucoup quand je dors profondément, & quand je ſuis en létargie. Je me creuſe la cervelle pour ſavoir comment un corps en pouſſe un autre. Mes ſenſations ne m'étonnent pas moins; j'y trouve du divin, & ſurtout dans le plaiſir. J'ai fait quelquefois mes efforts pour imaginer un nouveau ſens, & je n'ai jamais pu y parvenir. Les géomètres ſavent toutes ces choſes; ayez la bonté de m'inſtruire.

LE PHILOSOPHE.

Hélas! Nous ſommes auſſi ignorans que vous; adreſſez-vous à la Sorbonne.

ÉTATS GÉNÉRAUX.

IL y en a toûjours eu dans l'Europe, & probablement dans toute la terre, tant il eſt naturel d'aſſembler la famille, pour connaître ſes intérêts & pourvoir à ſes beſoins. Les Tartares avaient leur *Courilté*. Les Germains, ſelon *Tacite*, s'aſſem-

blaient pour délibérer. Les Saxons & les peuples du nord eurent leur *Wittenagemot*. Tout fut états généraux dans les républiques grecques & romaines.

Nous n'en voyons point chez les Egyptiens, chez les Perſes, chez les Chinois, parce que nous n'avons que des fragmens fort imparfaits de leurs hiſtoires; nous ne les connaiſſons guères que depuis le tems où leurs rois furent abſolus, ou du moins depuis le tems où ils n'avaient que les prêtres pour contrepoids de leur autorité.

Quand les comices furent abolis à Rome, les gardes prétoriennes prirent leur place; des ſoldats inſolens, avides, barbares & lâches furent la république. *Septime Sevère* les vainquit & les caſſa.

Les états généraux de l'empire Ottoman ſont les janiſſaires & les ſpahis; dans Alger & dans Tunis c'eſt la milice.

Le plus grand, & le plus ſingulier exemple de ces états généraux eſt la diète de Ratisbonne qui dure depuis cent ans, où ſiégent continuellement les repréſentans de l'empire, les miniſtres des électeurs, des princes, des comtes, des prélats & des villes impériales, leſquelles ſont au nombre de trente-ſept.

Les ſeconds états généraux de l'Europe ſont ceux de la Grande-Bretagne. Ils ne ſont pas toûjours aſſemblés comme la diète de Ratisbonne, mais ils ſont devenus ſi néceſſaires que le roi les convoque tous les ans.

La chambre des communes répond préciſément aux députés des villes reçus dans la diète de l'empire; mais elle eſt en beaucoup plus grand nombre, & jouit d'un pouvoir bien ſupérieur. C'eſt proprement la nation. Les pairs & les évêques ne ſont en parlement que pour eux, & la chambre des communes y eſt pour tout le pays. Ce parlement d'Angleterre n'eſt autre choſe qu'une imitation perfectionnée de quelques états généraux de France.

En 1355, ſous le roi *Jean*, les trois états furent aſſemblés à Paris pour ſecourir le roi *Jean* contre les Anglais. Ils lui accordèrent une ſomme conſidérable, à cinq livres cinq ſous le marc, de peur que le roi n'en changeât la valeur numéraire. Ils réglèrent l'impôt néceſſaire pour recueillir cet argent; & ils établirent neuf commiſſaires pour préſider à la recette. Le roi pro-

mit pour lui & pour ſes ſucceſſeurs de ne faire dans l'avenir aucun changement dans la monnoie.

Qu'eſt-ce que promettre pour ſoi & pour ſes héritiers ? ou c'eſt ne rien promettre, ou c'eſt dire, ni moi, ni mes héritiers n'avons le droit d'altérer la monnoie, nous ſommes dans l'impuiſſance de faire le mal.

Avec cet argent qui fut bientôt levé, on forma aiſément une armée, qui n'empêcha pas le roi *Jean* d'être fait priſonnier à la bataille de Poitiers.

On devait rendre compte aux états au bout de l'année de l'emploi de la ſomme accordée. C'eſt ainſi qu'on en uſe aujourd'hui en Angleterre avec la chambre des communes. La nation Anglaiſe a conſervé tout ce que la nation Françaiſe a perdu.

Les états généraux de Suède ont une coutume plus honorable encor à l'humanité, & qui ne ſe trouve chez aucun peuple. Ils admettent dans leurs aſſemblées deux cent payſans qui font un corps ſéparé des trois autres, & qui ſoutiennent la liberté de ceux qui travaillent à nourrir les hommes.

Les états généraux de Dannemarck prirent une réſolution toute contraire en 1660; ils ſe dépouillèrent de tous leurs droits en faveur du roi. Ils lui donnèrent un pouvoir abſolu & illimité. Mais ce qui eſt plus étrange, c'eſt qu'ils ne s'en ſont point repentis juſqu'à préſent.

Les états généraux en France n'ont point été aſſemblés depuis 1613, & les *Cortez* d'Eſpagne ont duré cent ans après. On les aſſembla encor en 1712 pour confirmer la renonciation de *Philippe V* à la couronne de France. Ces états généraux n'ont point été convoqués depuis ce tems.

GENESE.

L'Ecrivain ſacré s'étant conformé aux idées reçues, & n'ayant pas dû s'en écarter, puiſque ſans cette condeſcendance il n'aurait pas été entendu, il ne nous reſte que quelques remarques à faire ſur la phyſique de ces tems reculés; car pour la théologie nous la reſpectons; nous y croyons & nous n'y touchons jamais.

Au commencement DIEU *créa le ciel & la terre:*

C'eſt ainſi qu'on a traduit ; mais la traduction n'eſt pas exacte. Il n'y a pas d'homme un peu inſtruit qui ne ſache que le texte porte, *Au commencement les Dieux firent*, ou *les Dieux fit, le ciel & la terre.* Cette leçon d'ailleurs eſt conforme à l'ancienne idée des Phéniciens, qui avaient imaginé que DIEU employa des Dieux inférieurs pour débrouiller le chaos, le Chaut Ereb. Les Phéniciens étaient depuis longtems un peuple puiſſant qui avait ſa théogonie avant que les Hébreux ſe fuſſent emparés de quelques cantons vers ſon pays. Il eſt bien naturel de penſer que quand les Hébreux eurent enfin un petit établiſſement vers la Phénicie, ils commencèrent à apprendre la langue. Alors, leurs écrivains parurent emprunter l'ancienne phyſique de leurs maîtres ; c'eſt la marche de l'eſprit humain.

Dans le tems où l'on place *Moïſe*, les philoſophes Phéniciens en ſavaient-ils aſſez pour regarder la terre comme un point, en comparaiſon de la multitude infinie de globes que DIEU a placés dans l'immenſité de l'eſpace qu'on nomme *le Ciel ?* Cette idée ſi ancienne & ſi fauſſe, que le ciel fut fait pour la terre, a preſque toûjours prévalu chez le peuple ignorant. C'eſt à-peu-près comme ſi on diſait que DIEU créa toutes les montagnes & un grain de ſable, & qu'on s'imaginât que ces montagnes ont été faites pour ce grain de ſable. Il n'eſt guères poſſible que les Phéniciens ſi bons navigateurs n'euſſent pas quelques bons aſtronomes : mais les vieux préjugés prévalaient, & ces vieux préjugés durent être ménagés par l'auteur de la Genèſe qui écrivait pour enſeigner les voies de DIEU & non la phyſique.

La terre était tohu bohu & vuide ; les ténèbres étaient ſur la face de l'abîme, & l'eſprit de DIEU *était porté ſur les eaux.*

Tohu bohu ſignifie préciſément chaos, déſordre ; c'eſt un de ces mots imitatifs qu'on trouve dans toutes les langues, comme ſans deſſus deſſous, tintamarre, trictrac, tonnerre, bombe. La terre n'était point encore formée telle qu'elle eſt ; la matière exiſtait, mais la puiſſance divine ne l'avait point encor arrangée. L'eſprit de DIEU ſignifie à la lettre le *ſouffle*, le *vent* qui agitait les eaux. Cette idée eſt exprimée dans les fragmens de l'auteur Phénicien *Sanchoniaton.* Les Phéniciens croyaient comme tous les autres peuples la matière éternelle. Il n'y a pas un ſeul auteur dans l'antiquité qui ait jamais dit qu'on eût

tiré quelque choſe du néant. On ne trouve même dans toute la Bible aucun paſſage où il ſoit dit que la matière ait été faite de rien. Non que la création de rien ne ſoit très vraie ; mais cette vérité n'était pas connue des Juifs charnels.

Les hommes furent toûjours partagés ſur la queſtion de l'éternité du monde, mais jamais ſur l'éternité de la matière.

Ex nihilo nihil, in nihilum nil poſſe reverti.

Voilà l'opinion de toute l'antiquité.

DIEU *dit, Que la lumière ſoit faite, & la lumière fut faite ; & il vit que la lumière était bonne ; & il diviſa la lumière des ténèbres, & il appella la lumière* jour, *& les ténèbres* nuit ; *& le ſoir & le matin furent un jour. Et* DIEU *dit auſſi, Que le firmament ſoit fait au milieu des eaux, & qu'il ſépare les eaux des eaux ; &* DIEU *fit le firmament ; & il diviſa les eaux au-deſſus du firmament des eaux au-deſſous du firmament, &* DIEU *appella le firmament* Ciel ; *& le ſoir & le matin fit le ſecond jour &c., & il vit que cela était bon.*

Commençons par examiner ſi l'évêque d'Avranche *Huet*, *Le Clerc*, &c. n'ont pas évidemment raiſon contre ceux qui prétendent trouver ici un tour d'éloquence.

Cette éloquence n'eſt affectée dans aucune hiſtoire écrite par les Juifs. Le ſtile eſt ici de la plus grande ſimplicité, comme dans le reſte de l'ouvrage. Si un orateur, pour faire connaître la puiſſance de DIEU, employait ſeulement cette expreſſion, *Il dit, Que la lumière ſoit, & la lumière fut*, ce ſerait alors du ſublime. Tel eſt ce paſſage d'un pſaume, *Dixit, & facta ſunt.* C'eſt un trait qui étant unique en cet endroit, & placé pour faire une grande image, frappe l'eſprit & l'enlève. Mais ici, c'eſt le narré le plus ſimple. L'auteur Juif ne parle pas de la lumière autrement que des autres objets de la création ; il dit également à chaque article, *&* DIEU *vit que cela était bon.* Tout eſt ſublime dans la création ſans doute ; mais celle de la lumière ne l'eſt pas plus que celle de l'herbe des champs ; le ſublime eſt ce qui s'élève au-deſſus du reſte, & le même tour règne partout dans ce chapitre.

C'était encor une opinion fort ancienne, que la lumière ne

venait pas du ſoleil. On la voſait répandue dans l'air avant le lever & après le coucher de cet aſtre ; on s'imaginait que le ſoleil ne ſervait qu'à la pouſſer plus fortement : auſſi l'auteur de la Genèſe ſe conforme-t-il à cette erreur populaire, & même il ne fait créer le ſoleil & la lune que quatre jours après la lumière. Il était impoſſible qu'il y eût un matin & un ſoir avant qu'il exiſtât un ſoleil. L'auteur inſpiré daignait deſcendre aux préjugés vagues & groſſiers de la nation. DIEU ne prétendait pas enſeigner la philoſophie aux Juifs. Il pouvait élever leur eſprit juſqu'à la vérité, mais il aimait mieux deſcendre juſqu'à eux. On ne peut trop répéter cette ſolution.

La ſéparation de la lumière & des ténèbres n'eſt pas d'une autre phyſique ; il ſemble que la nuit & le jour fuſſent mêlés enſemble comme des grains d'eſpèces différentes que l'on ſépare les uns des autres. On ſait aſſez que les ténèbres ne ſont autre choſe que la privation de la lumière, & qu'il n'y a de lumière en effet qu'autant que nos yeux reçoivent cette ſenſation ; mais on était alors bien loin de connaître ces vérités.

L'idée d'un firmament eſt encor de la plus haute antiquité. On s'imaginait que les cieux étaient très ſolides, parce qu'on y voyait toûjours les mêmes phénomènes. Les cieux roulaient ſur nos têtes ; ils étaient donc d'une matière fort dure. Le moyen de ſupputer combien les exhalaiſons de la terre & des mers pouvaient fournir d'eau aux nuages ? Il n'y avait point de *Halley* qui pût faire ce calcul. On ſe figurait donc des réſervoirs d'eau dans le ciel. Ces réſervoirs ne pouvaient être portés que ſur une bonne voûte ; on voyait à travers cette voûte, elle était donc de cryſtal. Pour que les eaux ſupérieures tombaſſent de cette voûte ſur la terre, il était néceſſaire qu'il y eût des portes, des écluſes, des cataractes qui s'ouvriſſent & ſe fermaſſent. Telle était l'aſtronomie d'alors ; & puiſqu'on écrivait pour les Juifs, il falait bien adopter leurs idées groſſières empruntées des autres peuples un peu moins groſſiers qu'eux.

DIEU *fit deux grands luminaires, l'un pour préſider au jour, l'autre à la nuit ; il fit auſſi les étoiles.*

C'eſt toûjours, il eſt vrai, la même ignorance de la nature. Les Juifs ne ſavaient pas que la lune n'éclaire que par une lumière

mière réfléchie. L'auteur parle ici des étoiles comme de points lumineux tels qu'on les voit, quoiqu'elles ſoient autant de ſoleils dont chacun a des mondes roulans autour de lui. L'Eſprit ſaint ſe proportionnait donc à l'eſprit du tems. S'il avait dit que le ſoleil eſt un million de fois plus gros que la terre, & la lune cinquante fois plus petite, on ne l'aurait pas compris. Ils nous paraiſſent deux aſtres preſque également grands.

DIEU *dit auſſi, Faiſons l'homme à notre image, & qu'il préſide aux poiſſons*, &c.

Qu'entendaient les Juifs par Faiſons l'homme à notre image? ce que toute l'antiquité entendait.

Finxit in effigiem moderantum cuncta Deorum.

On ne fait des images que des corps. Nulle nation n'imagina un Dieu ſans corps; & il eſt impoſſible de ſe le repréſenter autrement. On peut bien dire, DIEU n'eſt rien de ce que nous connaiſſons; mais on ne peut avoir aucune idée de ce qu'il eſt. Les Juifs crurent DIEU conſtamment corporel, comme tous les autres peuples. Tous les premiers pères de l'égliſe crurent auſſi DIEU corporel, juſqu'à-ce qu'ils euſſent embraſſé les idées de *Platon*, ou plutôt, juſqu'à-ce que les lumières du chriſtianiſme fuſſent plus pures.

Il les créa mâle & femelle.

Si DIEU, ou les Dieux ſécondaires, créèrent l'homme mâle & femelle à leur reſſemblance, il ſemble en ce cas que les Juifs croyaient DIEU, & les Dieux mâles & femelles. On a recherché ſi l'auteur veut dire que l'homme avait d'abord les deux ſexes, ou s'il entend que DIEU fit *Adam* & *Eve* le même jour. Le ſens le plus naturel eſt que DIEU forma *Adam* & *Eve* en même tems; mais ce ſens contredirait abſolument la formation de la femme faite d'une côte de l'homme longtems après les ſept jours.

Et il ſe repoſa le ſeptiéme jour.

Les Phéniciens, les Caldéens, les Indiens diſaient que DIEU avait fait le monde en ſix tems, que l'ancien *Zoroaſtre* appelle les ſix *gahambars* ſi célèbres chez les Perſes.

Il eſt inconteſtable que tous ces peuples avaient une théologie avant que les Juifs habitaſſent les déſerts d'Oreb &

de Sinaï, avant qu'ils puſſent avoir des écrivains. Pluſieurs ſavans ont cru vraiſemblable que l'allégorie des ſix jours eſt imitée de celle des ſix tems. DIEU peut avoir permis que de grands peuples euſſent cette idée, avant qu'il l'eût inſpirée au peuple Juif. Il avait bien permis que les autres peuples inventaſſent les arts avant que les Juifs en euſſent aucun.

Du lieu de volupté ſortait un fleuve qui arroſait le jardin, & de là ſe partageait en quatre fleuves; l'un s'appelle Phiſon, qui tourne dans le pays d'Evilath où vient l'or... Le ſecond s'appelle Gehon, qui entoure l'Ethiopie.... Le troiſiéme eſt le Tigre, & le quatriéme l'Euphrate.

Suivant cette verſion, le paradis terreſtre aurait contenu près du tiers de l'Aſie & de l'Afrique. L'Euphrate & le Tigre ont leur ſource à plus de ſoixante grandes lieuës l'un de l'autre, dans des montagnes horribles qui ne reſſemblent guères à un jardin. Le fleuve qui borde l'Ethiopie, & qui ne peut être que le Nil, commence à plus de mille lieuës des ſources du Tigre & de l'Euphrate; & ſi le Phiſon eſt le Phaſe, il eſt aſſez étonnant de mettre au même endroit la ſource d'un fleuve de Scythie & celle d'un fleuve d'Afrique. Il a donc falu chercher une autre explication & d'autres fleuves. Chaque commentateur a fait ſon paradis terreſtre.

On a dit que le jardin d'Eden reſſemble à ces jardins d'Eden à Saana dans l'Arabie heureuſe, fameuſe dans toute l'antiquité; que les Hébreux, peuple très récent, pouvaient être une horde Arabe, & ſe faire honneur de ce qu'il y avait de plus beau dans le meilleur canton de l'Arabie; qu'ils ont toûjours employé pour eux les anciennes traditions des grandes nations au milieu deſquelles ils étaient enclavés. Mais ils n'en étaient pas moins conduits par le Seigneur.

Le Seigneur prit donc l'homme, & le mit dans le jardin de volupté, afin qu'il le cultivât.

C'eſt fort bien fait de *cultiver ſon jardin*, mais il eſt difficile qu'*Adam* cultivât un jardin de mille lieuës de long; apparemment qu'on lui donna des aides. Il faut donc encor une fois que les commentateurs exercent ici leur talent de deviner. Auſſi a-t-on donné à ces quatre fleuves trente poſitions différentes.

Digitized by Google

Ne mangez point du fruit de la ſcience du bien & du mal.

Il eſt difficile de concevoir qu'il y ait eu un arbre qui enſeignât le bien & le mal, comme il y a des poiriers & des abricotiers. D'ailleurs, on a demandé pourquoi DIEU ne veut pas que l'homme connaiſſe le bien & le mal ? Le contraire ne paraît-il pas (ſi on oſe le dire) beaucoup plus digne de DIEU, & beaucoup plus néceſſaire à l'homme ? Il ſemble à notre pauvre raiſon que DIEU devait ordonner de manger beaucoup de ce fruit ; mais on doit ſoumettre ſa raiſon, & conclure ſeulement qu'il faut obéir à DIEU.

Dès que vous en aurez mangé vous mourrez.

Cependant *Adam* en mangea & n'en mourut point. Au contraire, on le fait vivre encor neuf cent trente ans. Pluſieurs pères ont regardé tout cela comme une allégorie. En effet, on pourait dire que les autres animaux ne ſavent pas qu'ils mourront, mais que l'homme le ſait par ſa raiſon. Cette raiſon eſt l'arbre de la ſcience qui lui fait prévoir ſa fin. Cette explication ſerait peut-être la plus raiſonnable ; mais nous n'oſons prononcer.

Le Seigneur dit auſſi, Il n'eſt pas bon que l'homme ſoit ſeul, faiſons-lui une aide ſemblable à lui.

On s'attend que le Seigneur va lui donner une femme : mais auparavant il lui amène tous les animaux. Peut-être y a-t-il ici quelque tranſpoſition de copiſte.

Et le nom qu'Adam donna à chacun des animaux eſt ſon véritable nom.

Ce qu'on peut entendre par le véritable nom d'un animal ſerait un nom qui déſignerait toutes les propriétés de ſon eſpèce, ou du moins les principales ; mais il n'en eſt ainſi dans aucune langue. Il y a dans chacune quelques mots imitatifs, comme *coq* & *coucou* en celte, qui déſignent un peu le cri du coq & du coucou. *Tintamarre, trictrac ; alali* en grec, *loupous* en latin, &c. Mais ces mots imitatifs ſont en très petit nombre. De plus, ſi *Adam* eût ainſi connu toutes les propriétés des animaux, ou il avait déja mangé du fruit de la ſcience, ou DIEU ſemblait n'avoir pas beſoin de lui interdire ce fruit. Il en ſavait déja plus que la ſociété royale de Londres, & l'académie des ſciences.

Obſervez que c'eſt ici la première fois qu'*Adam* eſt nommé

dans la Genèſe. Le premier homme, chez les anciens bracmanes, prodigieuſement antérieurs aux Juifs, s'appellait *Adimo*, l'enfant de la terre, & ſa femme *Procriti*, la vie; c'eſt ce que dit le *Védam* dans la ſeconde formation du monde. *Adam* & *Eve* ſignifiaient ces mêmes choſes dans la langue phénicienne. Nouvelle preuve que l'eſprit ſaint ſe conformait aux idées reçues.

Lors qu'Adam était endormi, DIEU *prit une de ſes côtes, & mit de la chair à la place; & de la côte qu'il avait tirée d'Adam il bâtit une femme, & il amena la femme à Adam.*

Le Seigneur (un chapitre auparavant) avait déja créé le mâle & la femelle; pourquoi donc ôter une côte à l'homme pour en faire une femme qui exiſtait déja? On répond que l'auteur annonce dans un endroit ce qu'il explique dans l'autre. On répond encor que cette allégorie ſoumet la femme à ſon mari, & exprime leur union intime. Bien des gens ont cru ſur ce verſet que les hommes ont une côte de moins que les femmes. Mais c'eſt une héréſie; & l'anatomie nous fait voir qu'une femme n'eſt pas pourvue de plus de côtes que ſon mari.

Or le ſerpent était le plus ruſé de tous les animaux de la terre, &c.: il dit à la femme, &c.

Il n'eſt fait dans tout cet article aucune mention du diable, tout y eſt phyſique. Le ſerpent était regardé non-ſeulement comme le plus ruſé des animaux par toutes les nations orientales, mais encor comme immortel. Les Caldéens avaient une fable d'une querelle entre DIEU & le ſerpent; & cette fable avait été conſervée par *Phérécide*. Origène la cite dans ſon livre 6. contre Celſe. On portait un ſerpent dans les fêtes de Bacchus. Les Egyptiens attachaient une eſpèce de divinité au ſerpent, au rapport d'Euſèbe dans ſa *préparation évangélique* livre premier chap. X. Dans l'Arabie & dans les Indes, à la Chine même, le ſerpent était regardé comme le ſymbole de la vie; & de-là vint que les empereurs de la Chine, antérieurs à *Moïſe*, portèrent toûjours l'image d'un ſerpent ſur leur poitrine.

Eve n'eſt point étonnée que le ſerpent lui parle. Les animaux ont parlé dans toutes les anciennes hiſtoires, & c'eſt pourquoi lorſque *Pilpay* & *Lokman* firent parler les animaux, perſonne n'en fut ſurpris.

Toute cette avanture parait ſi phyſique & ſi dépouillée de toute allégorie, qu'on y rend raiſon pourquoi le ſerpent rampe depuis ce tems-là ſur ſon ventre, pourquoi nous cherchons toûjours à l'écraſer, & pourquoi il cherche toûjours à nous mordre (du moins à ce qu'on croit); préciſément comme on rendait raiſon dans les anciennes métamorphoſes pourquoi le corbeau qui était blanc autrefois eſt noir aujourd'hui, pourquoi le hibou ne ſort de ſon trou que de nuit, pourquoi le loup aime le carnage, &c. Mais les pères ont cru que c'eſt une allégorie auſſi manifeſte que reſpectable. Le plus ſûr eſt de les croire.

Je multiplierai vos miſères & vos groſſeſſes, vous enfanterez dans la douleur, vous ſerez ſous la puiſſance de l'homme, & il vous dominera.

On demande pourquoi la multiplication des groſſeſſes eſt une punition? C'était au contraire, dit-on, une très grande bénédiction, & ſurtout chez les Juifs. Les douleurs de l'enfantement ne ſont conſidérables que dans les femmes délicates; celles qui ſont accoutumées au travail accouchent très aiſément, ſurtout dans les climats chauds. Il y a quelquefois des bêtes qui ſouffrent beaucoup dans leur géſine; il y en a même qui en meurent. Et quant à la ſupériorité de l'homme ſur la femme, c'eſt une choſe entiérement naturelle; c'eſt l'effet de la force du corps & même de celle de l'eſprit. Les hommes en général ont des organes plus capables d'une attention ſuivie que les femmes, & ſont plus propres aux travaux de la tête & du bras. Mais quand une femme a le poignet & l'eſprit plus fort que ſon mari, elle en eſt partout la maîtreſſe; c'eſt alors le mari qui eſt ſoumis à la femme. Cela eſt vrai; mais il ſe peut très bien qu'avant le péché originel il n'y eût ni ſujétion, ni douleur.

Le Seigneur leur fit des tuniques de peau.

Ce paſſage prouve bien que les Juifs croyaient un DIEU corporel. Un rabin nommé *Elieſer* a écrit que DIEU couvrit *Adam* & *Eve* de la peau même du ſerpent qui les avait tentés; & *Origène* prétend que cette tunique de peau était une nouvelle chair, un nouveau corps, que DIEU fit à l'homme. Il vaut mieux s'en tenir au texte avec reſpect.

Et le Seigneur dit, Voilà Adam qui eſt devenu comme l'un de nous.

Il ſemblerait que les Juifs admirent d'abord pluſieurs Dieux. Il eſt plus difficile de ſavoir ce qu'ils entendent par ce mot Dieux, *Eloim*. Quelques commentateurs ont prétendu que ce mot, *l'un de nous*, ſignifie la Trinité; mais il n'eſt pas aſſurément queſtion de la Trinité dans la Bible. La Trinité n'eſt pas un compoſé de pluſieurs Dieux, c'eſt le même Dieu triple; & jamais les Juifs n'entendirent parler d'un Dieu en trois perſonnes. Par ces mots, *ſemblable à nous*, il eſt vraiſemblable que les Juifs entendaient les anges *Eloim*. C'eſt ce qui fit penſer à pluſieurs doctes téméraires que ce livre ne fut écrit que quand ils adoptèrent la créance de ces Dieux inférieurs. Mais c'eſt une opinion condamnée.

Le Seigneur le mit hors du jardin de volupté, afin qu'il cultivât la terre.

Mais le Seigneur, diſent quelques-uns, l'avait mis dans le jardin de volupté *afin qu'il cultivât ce jardin*. Si Adam de jardinier devint laboureur, ils diſent qu'en cela ſon état n'empira pas beaucoup. Un bon laboureur vaut bien un bon jardinier. Cette ſolution nous ſemble trop peu ſérieuſe. Il vaut mieux dire que DIEU punit la déſobéiſſance par le banniſſement du lieu natal.

Toute cette hiſtoire en général ſe rapporte, ſelon des commentateurs trop hardis, à l'idée qu'eurent tous les hommes, & qu'ils ont encore, que les premiers tems valaient mieux que les nouveaux. On a toûjours plaint le préſent, & vanté le paſſé. Les hommes ſurchargés de travaux ont placé le bonheur dans l'oiſiveté, ne ſongeant pas que le pire des états eſt celui d'un homme qui n'a rien à faire. On ſe vit ſouvent malheureux, & on ſe forgea l'idée d'un tems où tout le monde avait été heureux. C'eſt à-peu-près comme ſi on diſait, il fut un tems où il ne périſſait aucun arbre, où nulle bête n'était ni malade, ni faible, ni dévorée par une autre, où jamais les araignées ne prenaient de mouches. Delà l'idée du ſiécle d'or, de l'œuf percé par *Arimane*, du ſerpent qui déroba à l'âne la recette de la vie heureuſe & immortelle que l'homme avait mis ſur ſon bât, delà ce combat de *Typhon* contre *Oſiris*, d'*Ophionée* contre

les Dieux, & cette fameuſe boëte de *Pandore*, & tous ces vieux contes dont quelques-uns ſont ingénieux, & dont aucun n'eſt inſtructif. Mais nous devons croire que les fables des autres peuples ſont des imitations de l'hiſtoire hébraïque ; puiſque nous avons l'ancienne hiſtoire des Hébreux, & que les premiers livres des autres nations ſont preſque tous perdus. De plus, les témoignages en faveur de la Genèſe ſont irréfragables.

Et il mit devant le jardin de volupté un chérubin avec un glaive tournoyant & enflammé pour garder l'entrée de l'arbre de vie.

Le mot *kerub* ſignifie *bœuf*. Un bœuf armé d'un ſabre enflammé fait, dit-on, une étrange figure à une porte. Mais les Juifs repréſentèrent depuis des anges en forme de bœufs & d'éperviers, quoiqu'il leur fût défendu de faire aucune figure: ils prirent viſiblement ces bœufs & ces éperviers des Egyptiens, dont ils imitèrent tant de choſes. Les Egyptiens vénérèrent d'abord le bœuf comme le ſymbole de l'agriculture, & l'épervier comme celui des vents ; mais ils ne firent jamais un portier d'un bœuf. C'eſt probablement une allégorie ; & les Juifs entendaient par *kerub*, la nature. C'était un ſymbole compoſé d'une tête de bœuf, d'une tête d'homme, d'un corps d'homme, & d'aîles d'épervier.

Et le Seigneur mit un ſigne à Caïn.

Quel Seigneur ! diſent les incrédules. Il accepte l'offrande d'*Abel*, & il rejette celle de *Caïn* ſon aîné, ſans qu'on en rapporte la moindre raiſon. Par-là le Seigneur devient la cauſe de l'inimitié entre les deux frères. C'eſt une inſtruction morale à la vérité, & une inſtruction priſe dans toutes les fables anciennes, qu'à peine le genre-humain exiſta, qu'un frère aſſaſſine ſon frère. Mais ce qui parait aux ſages du monde contre toute morale, contre toute juſtice, contre tous les principes du ſens commun, c'eſt que DIEU ait damné à toute éternité le genre-humain, & ait fait mourir inutilement ſon propre fils pour une pomme, & qu'il pardonne un fratricide. Que dis-je, pardonner ? il prend le coupable ſous ſa protection. Il déclare que quiconque vengera le meurtre d'*Abel* ſera puni ſept fois plus que *Caïn* ne l'aurait été. Il lui met un ſigne qui lui ſert de ſauvegarde. C'eſt, diſent les impies, une fable auſſi exécrable qu'ab-

Digitized by Google

ſurde. C'eſt le délire de quelque malheureux juif, qui écrivit ces infames inepties à l'imitation des contes que les peuples voiſins prodiguaient dans la Syrie. Ce juif inſenſé attribua ces rêveries atroces à *Moïſe* dans un tems où rien n'était plus rare que les livres. La fatalité qui diſpoſe de tout, a fait parvenir ce malheureux livre juſqu'à nous. Des fripons l'ont exalté, & des imbécilles l'ont cru. Ainſi parle une foule de théiſtes qui en adorant DIEU, oſent condamner le DIEU d'Iſraël, & qui jugent de la conduite de l'Etre éternel par les règles de notre morale imparfaite & de notre juſtice erronée. Ils admettent DIEU pour le ſoumettre à nos loix. Gardons-nous d'être ſi hardis; & reſpectons encor une fois ce que nous ne pouvons comprendre. Crions *ô Altitudo* de toutes nos forces.

Les Dieux Eloïm voyant que les filles des hommes étaient belles, prirent pour épouſes celles qu'ils choiſirent.

Cette imagination fut encor celle de tous les peuples ; il n'y a aucune nation, excepté peut-être la Chine, où quelque Dieu ne ſoit venu faire des enfans à des filles. Ces Dieux corporels deſcendaient ſouvent ſur la terre pour viſiter leurs domaines ; ils voyaient nos filles, ils prenaient pour eux les plus jolies : les enfans nés du commerce de ces Dieux & des mortelles devaient être ſupérieurs aux autres hommes ; auſſi la Genèſe ne manque pas de dire que ces Dieux qui couchèrent avec nos filles produiſirent des géants. C'eſt encor ſe conformer à l'opinion vulgaire.

Et je ferai venir ſur la terre les eaux du déluge.

(Voyez l'article *Déluge.*) Je remarquerai ſeulement ici que St. Auguſtin dans ſa *Cité de Dieu*, N°. 8. dit : *Maximum illud diluvium græca nec latina novit hiſtoria :* ni l'hiſtoire grecque ni la latine ne connaiſſent ce grand déluge. En effet, on n'avait jamais connu que ceux de Deucalion & d'Ogigès en Grèce. Ils ſont regardés comme univerſels dans les fables recueillies par *Ovide*, mais totalement ignorés dans l'Aſie orientale. *St. Auguſtin* ne ſe trompe donc pas en diſant que l'hiſtoire n'en parle pas.

DIEU *dit à Noé, Je vais faire alliance avec vous & avec votre ſemence après vous, & avec tous les animaux.*

DIEU faire alliance avec les bêtes ! quelle alliance ! s'écrient les

les incrédules. Mais s'il s'allie avec l'homme, pourquoi pas avec la bête ? elle a du ſentiment, & il y a quelque choſe d'auſſi divin dans le ſentiment que dans la penſée la plus métaphyſique. D'ailleurs, les animaux ſentent mieux que la plûpart des hommes ne penſent. C'eſt apparemment en vertu de ce pacte que *François d'Aſſiſe*, fondateur de l'ordre ſéraphique, diſait aux cigales & aux liévres, Chantez, ma ſœur la cigale, broutez, mon frère le levraut. Mais quelles ont été les conditions du traité ? que tous les animaux ſe dévoreraient les uns les autres, qu'ils ſe nourriraient de notre chair & nous de la leur, qu'après les avoir mangés nous nous exterminerions avec rage, & qu'il ne nous manquerait plus que de manger nos ſemblables égorgés par nos mains. S'il y avait eu un tel pacte, il aurait été fait avec le diable.

Probablement tout ce paſſage ne veut dire autre choſe ſinon que DIEU eſt également le maître abſolu de tout ce qui reſpire. Ce pacte ne peut être qu'un ordre, & le mot d'*alliance* n'eſt là que par extenſion. Il ne faut donc pas s'effaroucher des termes, mais adorer l'eſprit, & remonter aux tems où l'on écrivait ce livre qui eſt un ſcandale aux faibles, & une édification aux forts.

Et je mettrai mon arc dans les nuées, & il ſera un ſigne de mon pacte, &c.

Remarquez que l'auteur ne dit pas, j'ai mis mon arc dans les nuées, il dit, je mettrai. Cela ſuppoſe évidemment que l'opinion commune était que l'arc-en-ciel n'avait pas toûjours exiſté. C'eſt un phénomène cauſé néceſſairement par la pluie ; & on le donne ici comme quelque choſe de ſurnaturel qui avertit que la terre ne ſera plus inondée. Il eſt étrange de choiſir le ſigne de la pluie pour aſſurer qu'on ne ſera pas noyé. Mais auſſi on peut répondre que dans le danger de l'inondation on eſt raſſuré par l'arc-en-ciel.

Or le Seigneur deſcendit pour voir la ville & la tour que les enfans d'Adam bâtiſſaient ; & il dit, Voilà un peuple qui n'a qu'une langue. Ils ont commencé à faire cela ; & ils ne s'en déſiſteront point juſqu'à-ce qu'ils ayent achevé. Venez donc, deſcendons, confondons leur langue, afin que perſonne n'entende ſon voiſin.

Voyez ſur ce paſſage l'article *Babel*.

Obſervez ſeulement ici que l'auteur ſacré continue toûjours à ſe conformer aux opinions populaires. Il parle toûjours de DIEU comme d'un homme qui s'informe de ce qui ſe paſſe, qui veut voir par ſes yeux ce qu'on fait dans ſes domaines, qui appelle les gens de ſon conſeil pour ſe réſoudre avec eux.

Et Abraham ayant partagé ſes gens (qui étaient 318,) *tomba ſur les cinq rois, les défit & les pourſuivit juſqu'à Hoba à la gauche de Damas.*

Du bord méridional du lac Sodome juſqu'à Damas, on compte quatre-vingt lieuës ; & encor faut-il franchir le Liban & l'Antiliban. Les incrédules triomphent d'une telle exagération. Mais puiſque le Seigneur favoriſait *Abraham*, rien n'eſt exagéré.

Et ſur le ſoir les deux anges arrivèrent à Sodome, &c.

Toute l'hiſtoire des deux anges que les Sodomites voulurent violer, eſt peut-être la plus extraordinaire que l'antiquité ait rapportée. Mais il faut conſidérer que preſque toute l'Aſie croyait qu'il y avait des démons incubes & ſuccubes, que de plus ces deux anges étaient des créatures plus parfaites que les hommes, & qu'ils devaient être plus beaux, & allumer plus de deſirs chez un peuple corrompu, que des hommes ordinaires. Il ſe peut que ce trait d'hiſtoire ne ſoit qu'une figure de rhétorique pour exprimer les horribles débordemens de Sodome & de Gomorre. Nous ne propoſons cette ſolution aux ſavans qu'avec une extrême défiance de nous-mêmes.

Pour *Loth* qui propoſe ſes deux filles aux Sodomites à la place des deux anges, & la femme de *Loth* changée en ſtatue de ſel, & tout le reſte de cette hiſtoire, qu'oſerons-nous dire ? L'ancienne fable arabique de *Cinira* & de *Mirra* a quelque rapport à l'inceſte de *Loth* & de ſes filles : & l'avanture de *Philemon* & de *Baucis* n'eſt pas ſans reſſemblance avec les deux anges qui apparurent à *Loth* & à ſa femme. Pour la ſtatue de ſel, nous ne ſavons pas à quoi elle reſſemble ; eſt-ce à l'hiſtoire d'*Orphée* & d'*Euridice ?*

Bien des ſavans penſent avec le grand *Newton* & le docte *Le Clerc*, que le Pentateuque fut écrit par *Samuel* lorſque les Juifs eurent un peu appris à lire & à écrire, & que toutes ces hiſtoires ſont des imitations des fables ſyriennes.

Mais il ſuffit que tout cela ſoit dans l'Ecriture ſainte pour que nous le révérions, ſans chercher à voir dans ce livre autre choſe que ce qui eſt écrit par l'Eſprit ſaint. Souvenons-nous toûjours que ces tems-là ne ſont pas les nôtres, & ne manquons pas de répéter après tant de grands-hommes, que l'ancien Teſtament eſt une hiſtoire véritable, & que tout ce qui a été inventé par le reſte de l'univers eſt fabuleux.

Il eſt vrai que pluſieurs célèbres pères de l'égliſe ont eu la prudence de tourner toutes ces hiſtoires en allégories, à l'exemple des Juifs, & ſurtout de *Philon*. Des papes plus prudens encore voulurent empêcher qu'on ne traduisît ces livres en langue vulgaire, de peur qu'on ne mît les hommes à portée de juger ce qu'on leur propoſait d'adorer.

On doit certainement en conclure que ceux qui entendent parfaitement ce livre doivent tolérer ceux qui ne l'entendent pas. Car ſi ceux-ci n'y entendent rien, ce n'eſt pas leur faute. Mais ceux qui n'y comprennent rien, doivent tolérer auſſi ceux qui comprennent tout.

Les ſavans trop remplis de leur ſcience, ont prétendu qu'il était impoſſible que *Moïſe* eût écrit la Genèſe. Une de leurs grandes raiſons eſt que dans l'hiſtoire d'*Abraham*, il eſt dit que ce patriarche paya la caverne pour enterrer ſa femme en *argent monnoié*, & que le roi de Gérar donna mille piéces d'argent à *Sara* lorſqu'il la rendit après l'avoir enlevée pour ſa beauté à l'âge de ſoixante & quinze ans. Ils diſent qu'ils ont conſulté tous les anciens auteurs, & qu'il eſt avéré qu'il n'y avait point d'argent monnoié dans ce tems-là. Mais on voit bien que ce ſont-là de pures chicanes, puiſque l'égliſe a toûjours cru fermement que *Moïſe* fut l'auteur du Pentateuque. Ils fortifient tous les doutes élevés par *Aben-Eſra* & par *Baruk Spinoſa*. Le médecin *Aſtruc* beau-père du contrôleur-général *Silhouette*, dans ſon livre, devenu très-rare, intitulé *Conjectures ſur la Genèſe*, ajoute de nouvelles objections inſolubles à la ſcience humaine. Mais elles ne le ſont pas à la piété humble & ſoumiſe. Les ſavans oſent contredire chaque ligne; & les ſimples révèrent chaque ligne. Craignons de tomber dans le malheur de croire notre raiſon. Soyons ſoumis d'eſprit & de cœur. (Voyez *Moïſe*.)

Et Abraham dit que Sara était ſa ſœur ; & le roi de Gérar la prit pour lui.

Nous avouons, comme nous l'avons dit à l'article *Abraham*, que *Sara* avait alors quatre-vingt dix ans ; qu'elle avait été déja enlevée par un roi d'Egypte, & qu'un roi de ce même déſert affreux de Gérar enleva encor depuis la femme d'*Iſaac* fils d'*Abraham*. Nous avons parlé auſſi de la ſervante *Agar* à qui *Abraham* fit un enfant, & de la manière dont ce patriarche renvoya cette ſervante & ſon fils. On ſait à quel point les incrédules triomphent de toutes ces hiſtoires, avec quel ſourire dédaigneux ils en parlent, comme ils mettent fort au-deſſous des *Mille & une nuit* l'hiſtoire d'un *Abimelec* amoureux de cette même *Sara* qu'*Abraham* avait fait paſſer pour ſa ſœur ; & un autre *Abimelec* amoureux de *Rebecca* qu'*Iſaac* fait auſſi paſſer pour ſa ſœur. On ne peut trop redire que le grand défaut de tous ces ſavans critiques eſt de vouloir tout ramener aux principes de notre faible raiſon, & de juger des anciens Arabes comme ils jugent de la cour de France & de celle d'Angleterre.

Et l'ame de Sichem (fils du roi Hemor) fut conglutinée avec l'ame de Dina, & il charma ſa triſteſſe par des careſſes tendres ; & il alla à Hemor ſon père, & lui dit, Donnez-moi cette fille pour femme.

C'eſt ici que les ſavans ſe révoltent plus que jamais. Quoi ! diſent-ils, le fils d'un roi veut bien faire à la fille d'un vagabond l'honneur de l'épouſer ; le mariage ſe conclut, on comble de préſens *Jacob* le père & *Dina* la fille ; le roi de Sichem daigne recevoir dans ſa ville ces voleurs errans qu'on appelle *patriarches:* il a la bonté incroyable, incompréhenſible, de ſe faire circoncire, lui, ſon fils, ſa cour & ſon peuple, pour condeſcendre à la ſuperſtition de cette petite horde, qui ne poſſede pas une demi-lieuë de terrain en propre. Et pour prix d'une ſi étonnante bonté que font nos patriarches ſacrés ? ils attendent le jour où la plaie de la circonciſion donne ordinairement la fiévre. *Siméon* & *Lévi* courent par toute la ville le poignard à la main ; ils maſſacrent le roi, le prince ſon fils & tous les habitans. L'horreur de cette Saint Barthelemi n'eſt ſauvée que parce qu'elle eſt impoſſible. C'eſt un roman

abominable, mais c'eſt évidemment un roman ridicule. Il eſt impoſſible que deux hommes ayent égorgé tranquillement tout un peuple. On a beau ſouffrir un peu de ſon prépuce entamé; on ſe défend contre deux ſcélérats, on s'aſſemble, on les entoure, on les fait périr par les ſupplices qu'ils méritent.

Mais il y a encor une impoſſibilité plus palpable, c'eſt que par la ſupputation exacte des tems, *Dina*, cette fille de *Jacob*, ne pouvait alors être âgée que de trois ans, & que ſi on veut forcer la chronologie on ne poura lui en donner que cinq tout-au-plus: c'eſt ſur quoi on ſe récrie. On dit, qu'eſt-ce qu'un livre d'un peuple réprouvé, un livre inconnu ſi longtems de toute la terre, un livre où la droite raiſon & les mœurs outragées à chaque page, & qu'on veut nous donner pour irréfragable, pour ſaint, pour dicté par DIEU même! n'eſt-ce pas une impiété de le croire? n'eſt-ce pas une fureur d'antropophages de perſécuter les hommes ſenſés & modeſtes qui ne le croyent pas?

A cela nous répondons; L'égliſe dit qu'elle le croit. Les copiſtes ont pu mêler des abſurdités révoltantes à des hiſtoires reſpectables. C'eſt à la ſainte égliſe ſeule d'en juger. Les prophanes doivent ſe laiſſer conduire par elle. Ces abſurdités, ces horreurs prétendues n'intéreſſent point le fonds de notre religion. Où en ſeraient les hommes, ſi le culte & la vertu dépendaient de ce qui arriva autrefois à Sichem & à la petite *Dina?*

Voici les rois qui régnèrent dans le pays d'Edom avant que les enfans d'Iſraël euſſent un roi.

C'eſt ici le paſſage fameux qui a été une des grandes pierres d'achoppement. C'eſt ce qui a déterminé le grand *Newton*, le pieux & ſage *Samuel Clarke*, le profond philoſophe *Bolingbroke*, le docte *Le Clerc*, le ſavant *Fréret* & une foule d'autres ſavans à ſoutenir qu'il était impoſſible que *Moïſe* fût l'auteur de la Genèſe.

Nous avouons qu'en effet ces mots ne peuvent avoir été écrits que dans le tems où les Juifs eurent des rois.

C'eſt principalement ce verſet qui détermina *Aſtruc* à bouleverſer toute la Genèſe & à ſuppoſer des mémoires dans leſquels l'auteur avait puiſé. Son travail eſt ingénieux, il eſt exact, mais il eſt téméraire. Un concile aurait à peine oſé

l'entreprendre. Et de quoi a ſervi ce travail ingrat & dangereux d'*Aſtruc ?* à redoubler les ténèbres qu'il a voulu éclaircir. C'eſt-là le fruit de l'arbre de la ſcience dont nous voulons tous manger. Pourquoi faut-il que les fruits de l'arbre de l'ignorance ſoient plus nourriſſans & plus aiſés à digérer ?

Mais que nous importe après tout que ce verſet, que ce chapitre ait été écrit par *Moïſe* ou par *Samuel*, ou par le ſacrificateur qui vint à Samarie, ou par *Eſdras*, ou par un autre ? En quoi notre gouvernement, nos loix, nos fortunes, notre morale, notre bien-être peuvent-ils être liés avec les chefs ignorés d'un malheureux pays barbare appellé *Edom* ou *Idumée*, toûjours habité par des voleurs ? Hélas ! ces pauvres Arabes qui n'ont pas de chemiſes, ne s'informent jamais ſi nous exiſtons ; ils pillent des caravanes & mangent du pain d'orge ; & nous nous tourmentons pour ſavoir s'il y a eu des roitelets dans ce canton de l'Arabie pétrée avant qu'il y en eût dans un canton voiſin à l'occident du lac de Sodome ?

O miſeras hominum mentes, ô pectora cœca !

GÉNIE.

GEnie daimon ; nous en avons déja parlé à l'article *Ange*. Il n'eſt pas aiſé de ſavoir au juſte ſi les péris des Perſes furent inventés avant les démons des Grecs. Mais cela eſt fort probable.

Bouclier d'Hercule, vers 94.

Il ſe peut que les ames des morts appellées *ombres*, *mânes*, ayent paſſé pour des daimons. *Hercule* dans *Héſiode* dit qu'un daimon lui ordonna ſes travaux.

Le daimon ou démon de *Socrate* avait tant de réputation, qu'*Apulée* l'auteur de l'*Ane d'or*, qui d'ailleurs était magicien de bonne foi, dit dans ſon traité ſur ce génie de *Socrate*, qu'il faut être ſans *religion pour le nier*. Vous voyez qu'*Apulée* raiſonnait préciſément comme frère *Faraſſe* & frère *Bertier*. Tu ne crois pas ce que je crois, tu es donc ſans religion. Et les janſéniſtes en ont dit autant à frère *Bertier*, & le reſte du monde n'en ſait rien. Ces démons, dit le très religieux & très or-

durier *Apulée*, ſont des puiſſances intermédiaires entre l'æther & notre baſſe région. Ils vivent dans notre atmoſphère, ils portent nos prières & nos mérites aux Dieux. Ils en rapportent les ſecours & les bienfaits comme des interprêtes & des ambaſſadeurs. C'eſt par leur miniſtère, comme dit *Platon*, que s'opèrent les révélations, les préſages, les miracles des magiciens.

„ Cæterum ſunt quædam divinæ mediæ poteſtates, inter ſum-
„ mum æthera, & infimas terras, in iſto interſitæ aëris ſpatio,
„ per quas & deſideria noſtra, & merita ad Deos commeant.
„ Hos græco nomine dæmonas nuncupant. Inter terricolas cœli-
„ colaſque vectores, hinc precum, inde donorum: qui ultro
„ citròque portant, hinc petitiones, inde ſuppetias: ceu qui-
„ dam utriuſque interpretes, & ſalutigeri. Per hos eoſdem,
„ ut Plato in ſympoſio autumat, cuncta denuntiata, & mago-
„ rum varia miracula, omneſque præſagium ſpecies reguntur. «

St. Auguſtin a daigné réfuter *Apulée*; voici ſes paroles.

„ a) Nous ne pouvons non plus dire que les démons ne
„ ſont ni mortels, ni éternels; car, tout ce qui a la vie, ou
„ vit éternellement, ou perd par la mort la vie dont il eſt vi-
„ vant; & *Apulée* a dit que quant au tems les démons ſont
„ éternels. Que reſte-t-il donc, ſinon que les démons tenant
„ le milieu, ils ayent une choſe des deux plus hautes & une
„ choſe des deux plus baſſes. Ils ne ſont plus dans le milieu;
„ & ils tombent dans l'une des deux extrémités: & comme des
„ deux choſes qui ſont, ſoit de l'une, ſoit de l'autre part, il
„ ne ſe peut faire qu'ils n'en ayent pas deux, ſelon que nous
„ l'avons montré; pour tenir le milieu il faut qu'ils ayent une
„ choſe de chacune; & puiſque l'éternité ne leur peut venir des
„ plus baſſes, où elle ne ſe trouve pas, c'eſt la ſeule choſe
„ qu'ils ont des plus hautes; & ainſi pour achever le milieu qui
„ leur appartient, que peuvent-ils avoir des plus baſſes que la
„ miſère? “

C'eſt puiſſamment raiſonner.

Comme je n'ai jamais vu de génies, de daimons, de péris, de farfadets, ſoit bienfaiſans, ſoit malfaiſans, je n'en puis par-

a) *Cité de Dieu*, liv. IX. chap. XII. pag. 324. traduction de *Giri*.

ler en connaiſſance de cauſe ; & je m'en rapporte aux gens qui en ont vus.

Chez les Romains on ne ſe ſervait point du mot *genius*, pour exprimer, comme nous faiſons, un rare talent ; c'était *ingenium*. Nous employons indifféremment le mot *génie* quand nous parlons du démon qui avait une ville de l'antiquité ſous ſa garde, ou d'un machiniſte, ou d'un muſicien.

Ce terme de *génie* ſemble devoir déſigner non pas indiſtinctement les grands talens, mais ceux dans leſquels il entre de l'invention. C'eſt ſurtout cette invention qui paraiſſait un don des Dieux, cet *ingenium quaſi ingenitum*, une eſpèce d'inſpiration divine. Or un artiſte, quelque parfait qu'il ſoit dans ſon genre, s'il n'a point d'invention, s'il n'eſt point original, n'eſt point réputé génie ; il ne paſſera pour avoir été inſpiré que par les artiſtes ſes prédéceſſeurs ; quand même il les ſurpaſſerait.

Il ſe peut que pluſieurs perſonnes jouent mieux aux échecs que l'inventeur de ce jeu, & qu'ils lui gagnaſſent les grains de bled que le roi des Indes voulait lui donner. Mais cet inventeur était un génie ; & ceux qui le gagneraient peuvent ne pas l'être. Le *Pouſſin* déja grand peintre avant d'avoir vu de bons tableaux, avait le génie de la peinture. *Lulli* qui ne vit aucun bon muſicien en France, avait le génie de la muſique.

Lequel vaut le mieux de poſſéder ſans maître le génie de ſon art, ou d'atteindre à la perfection en imitant & en ſurpaſſant ſes maîtres ?

Si vous faites cette queſtion aux artiſtes, ils ſeront peut-être partagés. Si vous la faites au public, il n'héſitera pas. Aimez-vous mieux une belle tapiſſerie des Gobelins qu'une tapiſſerie faite en Flandre dans les commencemens de l'art ? préférez-vous les chefs-d'œuvre modernes en eſtampes aux premières gravures en bois ? la muſique d'aujourd'hui aux premiers airs qui reſſemblaient au chant grégorien ? l'artillerie d'aujourd'hui au génie qui inventa les premiers canons ? tout le monde vous répondra oui. Tous les acheteurs vous diront ; j'avoue que l'inventeur de la navette avait plus de génie que le manufacturier qui a fait mon drap ; mais mon drap vaut mieux que celui de l'inventeur.

Enfin, chacun avouera, pour peu qu'on ait de conſcience, que

que nous reſpectons les génies qui ont ébauché les arts, & que les eſprits qui les ont perfectionnés ſont plus à notre uſage.

SECTION SECONDE.

L'article *Génie* a été traité dans le grand dictionnaire par des hommes qui en avaient. On n'oſera donc dire que peu de choſes après eux.

Chaque ville, chaque homme ayant eu autrefois ſon génie, on s'imagina que ceux qui faiſaient des choſes extraordinaires étaient inſpirés par ce génie. Les neuf muſes étaient neuf génies qu'il falait invoquer, c'eſt pourquoi *Ovide* dit :

Eſt Deus in nobis agitante caleſcimus illo.

Il eſt un Dieu dans nous, c'eſt lui qui nous anime.

Mais au fond, le génie eſt-il autre choſe que le talent ? qu'eſt-ce que le talent ſinon la diſpoſition à réuſſir dans un art ? pourquoi diſons-nous le génie d'une langue? c'eſt que chaque langue par ſes terminaiſons, par ſes articles, ſes participes, ſes mots plus ou moins longs, aura néceſſairement des propriétés que d'autres langues n'auront pas. Le génie de la langue françaiſe ſera plus fait pour la converſation, parce que ſa marche néceſſairement ſimple & régulière ne gênera jamais l'eſprit. Le grec & le latin auront plus de variété. Nous avons remarqué ailleurs que nous ne pouvons dire, *Théophile a pris ſoin des affaires de Céſar*, que de cette ſeule manière ; mais en grec & en latin on peut tranſpoſer les cinq mots qui compoſeront cette phraſe en cent vingt façons différentes, ſans gêner en rien le ſens.

Le ſtile lapidaire ſera plus dans le génie de la langue latine que dans celui de la françaiſe & de l'allemande.

On appelle *génie d'une nation* le caractère, les mœurs, les talens principaux, les vices même qui diſtinguent un peuple d'un autre. Il ſuffit de voir des Français, des Eſpagnols & des Anglais pour ſentir cette différence.

Nous avons dit que le génie particulier d'un homme dans les arts, n'eſt autre choſe que ſon talent, mais on ne donne ce nom qu'à un talent très ſupérieur. Combien de gens ont eu

quelque talent pour la poëſie, pour la muſique, pour la peinture ? cependant, il ſerait ridicule de les appeller des génies.

Le génie conduit par le goût ne fera jamais de faute groſſière ; auſſi *Racine* depuis *Andromaque*, le *Pouſſin*, *Rameau*, n'en ont jamais fait.

Le génie ſans goût en commettra d'énormes ; & ce qu'il y a de pis, c'eſt qu'il ne les ſentira pas.

GEOGRAPHIE.

LA géographie eſt une de ces ſciences qu'il faudra toûjours perfectionner. Quelque peine qu'on ait priſe, il n'a pas été poſſible juſqu'à préſent d'avoir une deſcription exacte de la terre. Il faudrait que tous les ſouverains s'entendiſſent & ſe prêtaſſent des ſecours mutuels pour ce grand ouvrage. Mais ils ſe ſont preſque toûjours plus appliqués à ravager le monde qu'à le meſurer.

Perſonne encor n'a pu faire une carte exacte de la haute Egypte ni des régions baignées par la mer Rouge, ni de la vaſte Arabie.

Nous ne connaiſſons de l'Afrique que ſes côtes ; tout l'intérieur eſt auſſi ignoré qu'il l'était du tems d'*Atlas* & d'*Hercule*. Pas une ſeule carte bien détaillée de tout ce que le Turc poſſède en Aſie. Tout y eſt placé au hazard, excepté quelques grandes villes dont les maſures ſubſiſtent encore. Dans les états du grand-mogol, la poſition d'Agra & de Déli eſt un peu connue, du moins ſuppoſée ; mais de là juſqu'au royaume de Golconde tout eſt placé à l'avanture.

On ſait à-peu-près que le Japon s'étend en latitude ſeptentrionale depuis environ le trentiéme degré juſqu'au quarantiéme ; & ſi l'on ſe trompe, ce n'eſt que de deux degrés, qui ſont environ cinquante lieuës. De ſorte que ſur la foi de nos meilleures cartes, un pilote riſquerait de s'égarer ou de périr.

A l'égard de la longitude, les premières cartes des jéſuites la déterminèrent entre le cent cinquante-ſeptiéme degré & le cent ſoixante & quinze ; & aujourd'hui on la détermine entre le cent quarante-ſix, & le cent ſoixante.

La Chine eſt le ſeul pays de l'Aſie dont on ait une meſure géographique, parce que l'empereur *Cam-hi* employa des jéſuites aſtronomes pour dreſſer des cartes exactes ; & c'eſt ce que les jéſuites ont fait de mieux. S'ils s'étaient bornés à meſurer la terre, ils ne ſeraient pas proſcrits ſur la terre.

Dans notre Occident, l'Italie, la France, la Ruſſie, l'Angleterre, & les principales villes des autres états ont été meſurées par la même méthode qu'on a employée à la Chine ; mais ce n'eſt que depuis très peu d'années qu'on a formé en France l'entrepriſe d'une topographie entière. Une compagnie tirée de l'académie des ſciences a envoyé des ingénieurs & des arpenteurs dans toute l'étendue du royaume, pour mettre le moindre hameau, le plus petit ruiſſeau, les collines, les buiſſons à leur véritable place. Avant ce tems la topographie était ſi confuſe, que la veille de la bataille de Fontenoy on examina toutes les cartes du pays, & on n'en trouva pas une ſeule qui ne fût entiérement fautive.

Si on avait donné de Verſailles un ordre poſitif à un général peu expérimenté de livrer la bataille, & de ſe poſter en conſéquence des cartes géographiques, comme cela eſt arrivé quelquefois du tems du miniſtre *Chamillart*, la bataille eût été infailliblement perdue.

Un général qui ferait la guerre dans le pays des Uſcoques, des Morlaques, des Montenegrins, & qui n'aurait pour toute connaiſſance des lieux que les cartes, ſerait auſſi embarraſſé que s'il ſe trouvait au milieu de l'Afrique.

Heureuſement on rectifie ſur les lieux ce que les géographes ont ſouvent tracé de fantaiſie dans leur cabinet.

Il eſt bien difficile en géographie comme en morale, de connaître le monde ſans ſortir de chez ſoi.

Le livre de géographie le plus commun en Europe eſt celui d'*Hubner*. On le met entre les mains de tous les enfans depuis Moſcou juſqu'à la ſource du Rhin ; les jeunes gens ne ſe forment dans toute l'Allemagne que par la lecture d'*Hubner*.

Vous trouvez d'abord dans ce livre, que *Jupiter* devint amoureux d'*Europe* treize cent années juſte avant JESUS CHRIST.

Selon lui, il n'y a en Europe ni chaleur trop ardente, ni froidure exceſſive. Cependant on a vu dans quelques étés les

hommes mourir de l'excès du chaud; & le froid eſt ſouvent ſi terrible dans le nord de la Suède & de la Ruſſie, que le thermomêtre y eſt deſcendu juſqu'à trente-quatre degrés au-deſſous de la glace.

Hubner compte en Europe environ trente millions d'habitans; c'eſt ſe tromper de plus de ſoixante & dix millions.

Il dit que l'Europe a trois mères-langues, comme s'il y avait des mères-langues, & comme ſi chaque peuple n'avait pas toûjours emprunté mille expreſſions de ſes voiſins.

Il affirme qu'on ne peut trouver en Europe une lieuë de terrain qui ne ſoit habitée, mais dans la Ruſſie, il eſt encor des déſerts de trente à quarante lieuës. Le déſert des Landes de Bordeaux n'eſt que trop grand. J'ai devant mes yeux quarante lieuës de montagnes couvertes de neige éternelle, ſur leſquelles il n'a jamais paſſé ni un homme ni même un oiſeau.

Il y a encor dans la Pologne des marais de cinquante lieuës d'étendue, au milieu deſquels ſont de miſérables iſles preſque inhabitées.

Il dit que le Portugal a du levant au couchant cent lieuës de France. Cependant on ne trouve qu'environ cinquante de nos lieuës de trois mille pas géométriques.

Si vous en croyez *Hubner*, le roi de France a toûjours quarante mille Suiſſes à ſa ſolde; mais le fait eſt qu'il n'en a jamais eu qu'environ onze mille.

Le château de Notre-Dame de la Garde près de Marſeille, lui parait une fortereſſe importante & preſque imprenable. Il n'avait pas vu cette belle fortereſſe,

> Gouvernement commode & beau,
> A qui ſuffit pour toute garde
> Un Suiſſe avec ſa hallebarde
> Peint ſur la porte du château.

Il donne libéralement à la ville de Rouen trois cent belles fontaines publiques. Rome n'en avait que cent cinq du tems d'*Auguſte*.

On eſt bien étonné quand on voit dans *Hubner* que la rivière de l'Oyſe reçoit les eaux de la Sarre, de la Somme, de Lauti

& de la Canche. L'Oyſe coule à quelques lieuës de Paris ; la Sarre eſt en Lorraine près de la baſſe Alſace, & ſe jette dans la Moſelle au-deſſus de Trèves. La Somme prend ſa ſource près de St. Quentin, & ſe jette dans la mer au-deſſous d'Abbeville. Lauti & la Canche ſont des ruiſſeaux qui n'ont pas plus de communication avec l'Oyſe que n'en ont la Somme & la Sarre. Il faut qu'il y ait là quelque faute de l'éditeur, car il n'eſt guères poſſible que l'auteur ſe ſoit mépris à ce point.

Il donne la petite principauté de Foix à la maiſon de *Bouillon* qui ne la poſſède pas.

L'auteur admet la fable de la royauté d'Yvetot ; il copie exactement toutes les fautes de nos anciens ouvrages de géographie, comme on les copie tous les jours à Paris ; & c'eſt ainſi qu'on nous redonne tous les jours d'anciennes erreurs avec des titres nouveaux.

Il ne manque pas de dire que l'on conſerve à Rodez un ſoulier de la Ste. Vierge, comme on conſerve dans la ville du Puy en Velay le prépuce de ſon fils.

Vous ne trouverez pas moins de contes ſur les Turcs que ſur les chrêtiens. Il dit que les Turcs poſſédaient de ſon tems quatre iſles dans l'Archipel. Ils les poſſédaient toutes.

Qu'*Amurat ſecond*, à la bataille de Varn tira de ſon ſein l'hoſtie conſacrée qu'on lui avait donné en gages, & qu'il demanda vengeance à cette hoſtie de la perfidie des chrêtiens. Un Turc, & un Turc dévot comme *Amurat II*, faire ſa prière à une hoſtie ! il tira le traité de ſon ſein, il demanda vengeance à DIEU, & l'obtint de ſon ſabre.

Il aſſure que le czar *Pierre I* ſe fit patriarche. Il abolit le patriarcat, & fit bien ; mais ſe faire prêtre, quelle idée !

Il dit que la principale erreur de l'égliſe grecque eſt de croire que le St. Eſprit ne procède que du Père. Mais d'où ſait-il que c'eſt une erreur ? l'égliſe latine ne croit la proceſſion du St. Eſprit par le Père & le Fils que depuis le neuviéme ſiécle ; la grecque, mère de la latine, date de ſeize cent ans. Qui les jugera ?

Il affirme que l'égliſe grecque ruſſe reconnait pour médiateur non pas JESUS-CHRIST, mais *St. Antoine*. Encor s'il

avait attribué la choſe à *St. Nicolas*, on aurait pu autrefois excuſer cette mépriſe du petit peuple.

Cependant, malgré tant d'abſurdités, la géographie ſe perfectionne ſenſiblement dans notre ſiécle.

Il n'en eſt pas de cette connaiſſance comme de l'art des vers, de la muſique, de la peinture. Les derniers ouvrages en ces gentes ſont ſouvent les plus mauvais. Mais dans les ſciences qui demandent de l'exactitude plutôt que du génie, les derniers ſont toûjours les meilleurs, pourvu qu'ils ſoient faits avec quelque ſoin.

Un des plus grands avantages de la géographie eſt, à mon gré, celui-ci. Votre ſotte voiſine, & votre voiſin encor plus ſot, vous reprochent ſans ceſſe de ne pas penſer comme on penſe dans la rue St. Jacques. Voyez, vous diſent-ils, quelle foule de grands-hommes a été de notre avis depuis *Pierre Lombard* juſqu'à l'abbé *Petit-pied.* Tout l'univers a reçu nos vérités, elles règnent dans le fauxbourg St. Honoré, à Chaillot & à Etampes, à Rome & chez les Uſcoques. Prenez alors une mappe-monde, montrez-leur l'Afrique entière, les empires du Japon, de la Chine, des Indes, de la Turquie, de la Perſe; celui de la Ruſſie, plus vaſte que ne fut l'empire Romain. Faites-leur parcourir du bout du doigt toute la Scandinavie, tout le nord de l'Allemagne, les trois royaumes de la Grande-Bretagne, la meilleure partie des Pays-Bas, la meilleure de l'Helvétie; enfin vous leur ferez remarquer dans les quatre parties du globe, & dans la cinquiéme qui eſt encor auſſi inconnue qu'immenſe, ce prodigieux nombre de générations qui n'entendirent jamais parler de ces opinions, ou qui les ont combattues, ou qui les ont en horreur, vous oppoſerez l'univers à la rue St. Jacques.

Vous leur direz que *Jules-Céſar* qui étendit ſon pouvoir bien loin au-delà de cette rue, ne lut pas un mot de ce qu'ils croyent ſi univerſel; Que leurs ancêtres, à qui *Jules-Céſar* donna les étrivières, n'en furent pas davantage.

Peut-être alors auront-ils quelque honte d'avoir cru que les orgues de la paroiſſe St. Severin donnaient le ton au reſte du monde.

GEOMETRIE.

FEu Mr. *Clairaut* imagina de faire apprendre facilement aux jeunes gens les élémens de la géométrie ; il voulut remonter à la ſource, & ſuivre la marche de nos découvertes & des beſoins qui les ont produites.

Cette méthode parait agréable & utile ; mais elle n'a pas été ſuivie ; elle exige dans le maître une flexibilité d'eſprit qui ſait ſe proportionner, & un agrément rare dans ceux qui ſuivent la routine de leur profeſſion.

Il faut avouer qu'*Euclide* eſt un peu rebutant ; un commençant ne peut deviner où il eſt mené. Euclide dit au premier livre que *ſi une ligne droite eſt coupée en parties égales & inégales, les quarrés conſtruits ſur les ſegmens inégaux ſont doubles des quarrés conſtruits ſur la moitié entière de la ligne ; plus la petite ligne qui va de l'extrémité de cette moitié juſqu'au point d'interſection.*

On a beſoin d'une figure pour entendre cet obſcur théorême ; & quand il eſt compris, l'étudiant dit, à quoi peut-il me ſervir ? & que m'importe ? Il ſe dégoûte d'une ſcience dont il ne voit pas aſſez tôt l'utilité.

La peinture commença par le deſir de deſſiner groſſiérement ſur un mur les traits d'une perſonne chère. La muſique fut un mêlange groſſier de quelques tons qui plaiſaient à l'oreille, avant que l'octave fût trouvée.

On obſerva le coucher des étoiles avant d'être aſtronome. Il paraît qu'on devrait guider ainſi la marche des commençans de la géométrie.

Je ſuppoſe qu'un enfant doué d'une conception facile, entende ſon père dire à ſon jardinier, Vous planterez dans cette plate-bande des tulipes ſur ſix lignes, toutes à un demi-pied l'une de l'autre. L'enfant veut ſavoir combien il y aura de tulipes. Il court à la plate-bande avec ſon précepteur. Le parterre eſt inondé, il n'y a qu'un des longs côtés de la plate-bande qui paraiſſe. Ce côté a trente pieds de long, mais on ne ſait point quelle eſt ſa largeur. Le maître lui fait d'abord aiſément comprendre qu'il faut que ces tulipes bordent ce

parterre à ſix pouces de diſtance l'une de l'autre. Ce ſont déja ſoixante tulipes pour la première rangée de ce côté. Il doit y avoir ſix lignes. L'enfant voit qu'il y aura ſix fois ſoixante : 360 tulipes. Mais de quelle largeur ſera donc cette plate-bande que je ne puis meſurer ? Elle ſera évidemment de ſix pouces, qui ſont trois pieds.

Il connait la longueur & la largeur. Il veut connaître la ſuperficie. N'eſt-il pas vrai, lui dit ſon maître, que ſi vous faiſiez courir une ligne de trois pieds ſur cette plate-bande d'un bout à l'autre, elle l'aurait ſucceſſivement couverte toute entière ? Voilà donc la ſuperficie trouvée ; elle eſt de trois fois trente. Ce morceau a 90 pieds quarrés.

Le jardinier quelques jours après tend un cordeau d'un angle à l'autre dans la longueur ; ce cordeau partage le rectangle en deux parties égales. Il eſt donc, dit le diſciple, auſſi long qu'un des deux côtés ?

LE MAITRE.

Non, il eſt plus long.

LE DISCIPLE.

Mais quoi ! ſi je fais paſſer des lignes ſur cette tranſverſale que vous appellez *diagonale*, il n'y en aura pas plus pour elle

que pour les deux autres ; elle leur eſt donc égale ? Quoi ! lorſque je forme la lettre N, ce trait qui lie les deux jambages n'eſt-il pas de la même hauteur qu'eux ?

LE MAITRE.

Il eſt de la même hauteur, mais non de la même longueur, cela eſt démontré. Faites deſcendre cette diagonale au niveau du terrain ; vous voyez qu'elle déborde un peu.

LE

LE DISCIPLE.

Et de combien préciſément déborde-t-elle?

LE MAITRE.

Il y a des cas où l'on n'en ſaura jamais rien, de même qu'on ne ſaura point préciſément quelle eſt la racine quarrée de cinq.

LE DISCIPLE.

Mais la racine quarrée de 5 eſt 1, avec la racine d'un cinquiéme.

LE MAITRE.

Et qu'eſt-ce que la racine quarrée d'un cinquiéme? Vous ſentez bien que cela ne ſe peut exprimer en chiffres. Il y a de même en géométrie des lignes dont les rapports ne peuvent s'exprimer.

LE DISCIPLE.

Voilà une difficulté qui m'arrête. Quoi! je ne ſaurai jamais mon compte? il n'y a donc rien de certain?

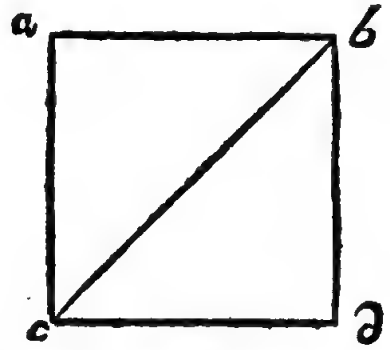
LE MAITRE.

Il eſt certain que cette ligne de biais partage le quadrilataire en deux parties égales. Mais il n'eſt pas plus ſurprenant que ce petit reſte de la ligne diagonale n'ait pas une commune meſure avec les côtés, qu'il n'eſt ſurprenant que vous ne puiſſiez trouver en arithmétique la racine quarrée de 5.

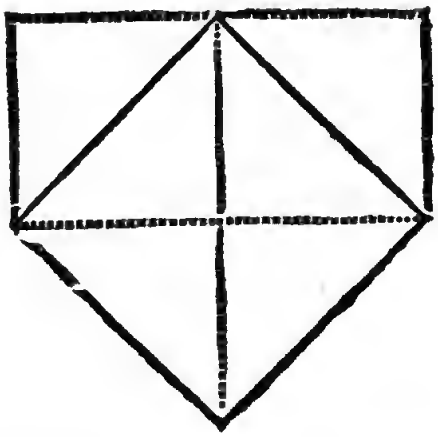
Vous n'en ſaurez pas moins votre compte; car ſi un arithméticien dit qu'il vous doit la racine quarrée de cinq écus, vous n'avez qu'à transformer ces cinq écus en petites piéces, comme ſoixante & quatre, & vous ſerez payé en recevant huit piéces, qui ſont la racine quarrée de ſoixante & quatre. Il ne faut pas qu'il y ait de myſtère ni en arithmétique, ni en géométrie.

Ces premières ouvertures aiguillonnent l'eſprit d'un jeune homme. Son maître lui ayant dit que la diagonale du quarré étant incommenſurable, imméſurable aux côtés & aux baſes, lui apprend qu'avec cette ligne dont on ne ſaura jamais la

valeur, il va faire cependant un quarré qui ſera démontré être le double du quarré, *a*, *b*, *c*, *d*.



Il lui fait voir premiérement que les deux triangles qui partagent le quarré ſont égaux. Enſuite traçant cette figure, il démontre à l'eſprit & aux yeux que le quarré formé par ces quatre



lignes noires vaut les deux quarrés pointillés. Et cette propoſition ſervira bientôt à faire comprendre ce fameux théorême que *Pythagore* trouva établi chez les Indiens, & qui était connu des Chinois, que le grand côté d'un triangle rectangle peut porter une figure quelconque, égale aux figures établies ſur les deux autres côtés.

Le jeune homme veut-il meſurer la hauteur d'une tour, la largeur d'une rivière dont il ne peut approcher, chaque théo-

rême a ſur le champ ſon application ; il apprend la géométrie par l'uſage.

Si on s'était contenté de lui dire que le produit des extrêmes eſt égal au produit des moyens, ce n'eût été pour lui qu'un problême ſtérile ; mais il ſait que l'ombre de cette perche eſt à la hauteur de la perche comme l'ombre de la tour voiſine eſt à la hauteur de la tour. Si donc la perche a cinq pieds & ſon ombre un pied, & ſi l'ombre de la tour eſt de douze pieds, il dit, comme un eſt à cinq, ainſi douze eſt à la hauteur de la tour ; elle eſt donc de ſoixante pieds.

Il a beſoin de connaître les propriétés d'un cercle, il ſait qu'on ne poura jamais avoir la meſure exacte de la circonférence, parce qu'on ſuppoſe que ſa courbe eſt compoſée d'une infinité de droites, & qu'on ne meſure point l'infini. Mais cette extrême exactitude eſt inutile pour opérer. Le développement d'un cercle eſt ſa meſure.

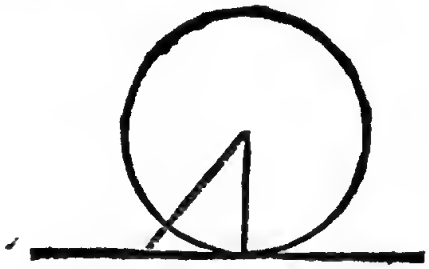
Il connaîtra que ce cercle étant une eſpèce de poligone, ſon aire eſt égale à ce triangle dont le petit côté eſt le rayon du cercle, & dont la baſe eſt la meſure de ſa circonférence.

Les circonférences des cercles ſeront entr'elles comme leurs rayons.

Les cercles ayant les propriétés générales de toutes les figures rectilignes ſemblables, & ces figures étant entr'elles comme les quarrés de leurs côtés correſpondans, les cercles auront auſſi leurs aires proportionnelles au quarré de leurs rayons.

Ainſi comme le quarré de l'hypoténuſe eſt égal au quarré des deux côtés, le cercle dont le rayon ſera cette hypoténuſe, ſera égal à deux cercles qui auront pour rayon les deux autres côtés. Et cette connaiſſance ſervira aiſément pour conſtruire un baſſin d'eau auſſi grand que deux autres baſſins pris enſemble. On double le cercle ſi on ne le quarre pas exactement.

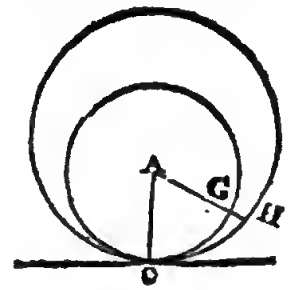
Accoutumé à ſentir ainſi l'avantage des vérités géométriques; il lit dans quelques élémens de cette ſcience, que ſi on tire cette ligne droite appellée *tangente*, qui touchera le cercle en un point, on ne poura jamais faire paſſer une autre ligne droite entre ce cercle & cette ligne.



Cela eſt bien évident, & ce n'était pas trop la peine de le dire. Mais on ajoute qu'on peut faire paſſer une infinité de lignes courbes à ce point de contact; cela le ſurprend & ſurprendrait auſſi des hommes faits. Il eſt tenté de croire la matière pénétrable. Les livres lui diſent que ce n'eſt point là de la matière, que ce ſont des lignes ſans largeur. Mais ſi elles ſont ſans largeur, ces lignes droites métaphyſiques paſſeront en foule l'une ſur l'autre, ſans rien toucher. Si elles ont de la largeur, aucune courbe ne paſſera. On lui répond gravement que c'eſt là un infini du ſecond ordre. Ces mots effrayent l'enfant. Il ne ſait plus où il en eſt; il ſe voit tranſporté dans un nouveau monde qui n'a rien de commun avec le nôtre.

Comment croire que ce qui eſt manifeſtement impoſſible à la nature, ſoit vrai?

Je conçois bien, dira-t-il à un maître de la géométrie tranſcendante, que tous vos cercles ſe rencontreront au point C.



Mais voilà tout ce que vous démontrerez. Vous ne pourez jamais me démontrer que ces lignes circulaires aillent au-delà du point de contingence.

La ſécante A G eſt plus courte que la ſécante A G H ; d'accord ; mais il ne ſuit point delà que vos lignes courbes puiſſent paſſer par C. Elles y peuvent paſſer, répondra le maître, parce que C eſt un infiniment petit qui contient d'autres infiniment petits.

Je n'entends point ce que c'eſt qu'un infiniment petit, dit l'enfant ; & le maître eſt obligé d'avouer qu'il ne l'entend pas davantage. C'eſt là, où *Malezieux* s'extaſie dans ſes élémens de géométrie. Il dit poſitivement qu'il y a des vérités incompatibles. N'eût-il pas été plus honnête d'avouer que ces infinis ne ſont que des approximations, des ſuppoſitions ?

Je puis toûjours diviſer un nombre par la penſée ; mais ſuit-il delà que ce nombre ſoit infini ? Auſſi *Newton* dans ſon calcul intégral & dans ſon différentiel, ne ſe ſert pas de ce grand mot ; & *Clairaut* ſe garde bien d'enſeigner dans ſes élémens de géométrie, qu'on puiſſe faire paſſer des cerceaux entre une boule & la table ſur laquelle cette boule eſt poſée.

Il faut bien diſtinguer entre la géométrie utile & la géométrie curieuſe.

L'utile eſt le compas de proportion inventé par *Galilée* ; la meſure des triangles, celle des ſolides, le calcul des forces mouvantes. Preſque tous les autres problêmes peuvent éclairer l'eſprit & le fortifier. Bien peu ſeront d'une utilité ſenſible au genre-humain. Quarrez des courbes tant qu'il vous plaira, vous montrerez une extrême ſagacité. Vous reſſemblez à un arithméticien qui examine les propriétés des nombres au-lieu de calculer ſa fortune.

Lorſqu'*Archimède* trouva la peſanteur ſpécifique des corps, il rendit ſervice au genre-humain ; mais de quoi vous ſervira de trouver trois nombres tels que la différence des quarrés de 2 ajoutés au cube de trois faſſent toûjours un quarré, & que la ſomme des trois différences ajoutée au même cube faſſe un autre quarré ? *Nugæ difficiles.*

GLOIRE.

QUe *Cicéron* aime la gloire après avoir étouffé la conſpiration de *Catilina*, on le lui pardonne.

Que le roi de Pruſſe *Fréderic le grand* penſe ainſi après Rosbac & Liſſa, & après avoir été le légiſlateur, l'hiſtorien, le poëte & le filoſofe de ſa patrie; qu'il aime paſſionnément la gloire, & qu'il ſoit aſſez habile pour être modeſte, on l'en glorifiera davantage.

Que l'impératrice *Catherine II* ait été forcée par la brutale inſolence d'un ſultan Turc à déployer tout ſon génie; que du fond du Nord elle ait fait partir quatre eſcadres qui ont effrayé les Dardanelles & l'Aſie mineure, & qu'elle ait en 1770 enlevé quatre provinces à ces Turcs qui faiſaient trembler l'Europe, on trouvera fort bon qu'elle jouïſſe de ſa gloire; & on l'admirera de parler de ſes ſuccès avec cet air d'indifférence & de ſupériorité qui fait voir qu'on les mérite.

En un mot, la gloire convient aux génies de cette eſpèce, quoiqu'ils ſoient de la race mortelle très chétive.

Mais ſi au bout de l'Occident, un bourgeois d'une ville nommée *Paris* près de Goneſſe, croit avoir de la gloire quand il eſt harangué par un régent de l'univerſité qui lui dit, Monſeigneur, la gloire que vous avez acquiſe dans l'exercice de votre charge, vos illuſtres travaux dont tout l'univers retentit, &c. Je demande alors s'il y a dans cet univers aſſez de ſifflets pour célébrer la gloire de mon bourgeois, & l'éloquence du pédant qui eſt venu braire cette harangue dans l'hôtel de monſeigneur?

Nous ſommes ſi ſots, que nous avons fait DIEU glorieux comme nous.

Ben-al-bétif, ce digne chef des derviches, leur diſait un jour: Mes frères, il eſt très bon que vous vous ſerviez ſouvent de cette ſacrée formule de notre Koran, *Au nom de Dieu très miſéricordieux*; car Dieu uſe de miſéricorde, & vous apprenez à la faire en répétant ſouvent les mots qui recommandent une vertu, ſans laquelle il reſterait peu d'hommes ſur la terre. Mais, mes frères, gardez-vous bien d'imiter des téméraires qui

ſe vantent à tout propos de travailler à la gloire de DIEU. Si un jeune imbécille ſoutient une thèſe ſur les catégories, thèſe à laquelle préſide un ignorant en fourrure, il ne manque pas d'écrire en gros caractères à la tête de ſa thèſe ; *Ek allhà abron doxa : Ad majorem Dei gloriam.* Un bon muſulman a-t-il fait blanchir ſon ſallon, il grave cette ſottiſe ſur ſa porte ; un ſaka porte de l'eau pour la plus grande gloire de DIEU. C'eſt un uſage impie qui eſt pieuſement mis en uſage. Que diriez-vous d'un petit chiaoux, qui en vuidant la chaiſe percée de notre ſultan, s'écrierait ; A la plus grande gloire de notre invincible monarque ? Il y a certainement plus loin du ſultan à DIEU, que du ſultan au petit chiaoux.

Qu'avez-vous de commun, miſérables vers de terre appellés *hommes*, avec la gloire de l'Etre infini ? Peut-il aimer la gloire ? Peut-il en recevoir de vous ? Peut-il en goûter ? Juſqu'à quand, animaux à deux pieds ſans plumes, ferez-vous DIEU à votre image ? Quoi ! parce que vous êtes vains, parce que vous aimez la gloire, vous voulez que DIEU l'aime auſſi ! S'il y avait pluſieurs Dieux, chacun d'eux peut-être voudrait obtenir les ſuffrages de ſes ſemblables. Ce ſerait-là la gloire d'un Dieu. Si l'on peut comparer la grandeur infinie avec la baſſeſſe extrême, ce Dieu ſerait comme le roi *Alexandre* ou *Scander*, qui ne voulait entrer en lice qu'avec des rois : Mais vous, pauvres gens, quelle gloire pouvez-vous donner à DIEU ? Ceſſez de prophaner ſon nom ſacré. Un empereur nommé *Octave Auguſte*, défendit qu'on le louât dans les écoles de Rome, de peur que ſon nom ne fût avili. Mais vous ne pouvez ni avilir l'Etre ſuprême, ni l'honorer. Anéantiſſez-vous, adorez & taiſez-vous.

Ainſi parlait *Ben-al-bétif ;* & les derviches s'écrièrent, Gloire à DIEU ! *Ben-al-bétif* a bien parlé.

GOUT.

Y A-t-il un bon & un mauvais goût ? oui ſans doute, quoique les hommes diffèrent d'opinions, de mœurs, d'uſages.

Le meilleur goût en tout genre eſt d'imiter la nature avec le plus de fidélité, de force & de grace.

Mais la grace n'eſt-elle pas arbitraire ? non, puiſqu'elle conſiſte à donner aux objets qu'on repréſente, de la vie & de la douceur.

Entre deux hommes dont l'un ſera groſſier, l'autre délicat, on convient aſſez que l'un a plus de goût que l'autre.

Avant que le bon tems fût venu, *Voiture* qui dans ſa manie de broder des riens avait quelquefois beaucoup de délicateſſe & d'agrément, écrit au grand *Condé* ſur ſa maladie :

Commencez, Seigneur, à ſonger
Qu'il importe d'être & de vivre ;
Penſez à vous mieux ménager.
Quel charme a pour vous le danger
Que vous aimiez tant à le ſuivre?
Si vous aviez dans les combats
D'Amadis l'armure enchantée
Comme vous en avez le bras
Et la vaillance tant vantée,
Seigneur, je ne me plaindrais pas.
Mais en nos ſiécles où les charmes
Ne ſont pas de pareilles armes ;
Qu'on voit que le plus noble ſang,
Fût-il d'Hector ou d'Alexandre,
Eſt auſſi facile à répandre
Que l'eſt celui du plus bas rang ;
Que d'une force ſans ſeconde
La mort fait ſes traits élancer ;
Et qu'un peu de plomb peut caſſer
La plus belle tête du monde,
Qui l'a bonne y doit regarder.
Mais une telle que la vôtre,
Ne ſe doit jamais hazarder.
Pour votre bien & pour le nôtre,
Seigneur, il vous la faut garder.

Quoique

Quoique votre eſprit ſe propoſe,
Quand votre courſe ſera cloſe,
On vous abandonnera fort.
Croyez-moi, c'eſt fort peu de choſe
Qu'un demi-Dieu quand il eſt mort.

Ces vers paſſent encor aujourd'hui pour être pleins de goût & pour être les meilleurs de *Voiture*.

Dans le même tems, *l'Etoile* qui paſſait pour un génie, *l'Etoile* l'un des cinq auteurs qui travaillaient aux tragédies du cardinal de Richelieu ; *l'Etoile*, l'un des juges de *Corneille*, faiſait ces vers qui ſont imprimés à la ſuite de *Malherbe* & de *Racan* ;

Que j'aime en tout tems la taverne!
Que librement je m'y gouverne !
Elle n'a rien d'égal à ſoi.
J'y vois tout ce que j'y demande,
Et les torchons y ſont pour moi
De fine toile de Hollande.

Il n'eſt point de lecteur qui ne convienne que les vers de *Voiture* ſont d'un courtiſan qui a le bon goût en partage, & ceux de *l'Etoile* d'un homme groſſier ſans eſprit.

C'eſt dommage qu'on puiſſe dire de *Voiture*, Il eut du goût cette fois-là. Il n'y a certainement qu'un goût déteſtable dans plus de mille vers pareils à ceux-ci.

Quand nous fumes dans Etampes
Nous parlames fort de vous.
J'en ſoupirai quatre coups,
Et j'en eus la goutte crampe.
Etampe & crampe vraiment
Riment merveilleuſement.
Nous trouvames près Sercote,
(Cas étrange & vrai pourtant)
Des bœufs qu'on voyait broutant
Deſſus le haut d'une motte.

Et plus bas quelques cochons
Avec nombre de moutons, &c.

La fameuſe lettre de la carpe au brochet, & qui lui fit tant de réputation, n'eſt-elle pas une plaiſanterie trop pouſſée, trop longue, & en quelques endroits trop peu naturelle? n'eſt-ce pas un mêlange de fineſſe & de groſſiéreté, de vrai & de faux? Falait-il dire au grand Condé, nommé le *brochet* dans une ſociété de la cour, qu'à ſon nom *les baleines du nord ſuaient à groſſes gouttes*, & que les gens de l'empereur penſaient le frire & le manger avec un grain de ſel?

Eſt-ce un bon goût d'écrire tant de lettres ſeulement pour montrer un peu de cet eſprit qui conſiſte en jeux de mots & en pointes?

N'eſt-on pas révolté quand *Voiture* dit au grand *Condé* ſur la priſe de Dunkerke, *Je crois que vous prendriez la lune avec les dents?*

Il ſemble que ce faux goût fut inſpiré à *Voiture* par le *Marini* qui était venu en France avec la reine *Marie de Médicis*. Voiture & Coſtar le citent très ſouvent dans ſes lettres comme un modèle. Ils admirent ſa deſcription de la roſe fille d'Avril, vierge & reine, aſſiſe ſur un trône épineux, tenant majeſtueuſement le ſceptre des fleurs, ayant pour courtiſans & pour miniſtres la famille laſcive des zéphirs, & portant la couronne d'or & le manteau d'écarlate.

Bella figlia d'Aprile
Verginella e reina
Su lo ſpinoſo trono
Del verde ceſpo aſſiſa
De' fior' lo ſcettro in maeſta ſoſtiene;
E corteggiata intorno
Da laſciva famiglia
Di zephiri miniſtri
Porta d'or' la corona e d'oſtro il manto.

Voiture cite avec complaiſance dans ſa trente-cinquiéme lettre à *Coſtar*, l'atome ſonnant du *Marini*, la voix emplumée,

le ſouffle vivant vêtu de plumes, la plume ſonore, le chant ailé, le petit eſprit d'harmonie caché dans de petites entrailles, & tout cela pour dire, Un roſſignol.

Una voce pennuta, un ſuon' volante,
E veſtito di penne, un vivo fiato,
Una piuma canora, un canto alato,
Un ſpirituel che d'armonia compoſto
Vive in anguſte viſcere naſcoto.

Balzac avait un mauvais goût tout contraire; il écrivait des lettres familières avec une étrange emphaſe. Il écrit au cardinal de *la Valette*, que ni dans les déſerts de la Lybie, ni dans les abîmes de la mer, il n'y eut jamais un ſi furieux monſtre que la ſciatique; & que ſi les tyrans dont la mémoire nous eſt odieuſe, euſſent eu tels inſtrumens de leur cruauté, c'eût été la ſciatique que les martyrs euſſent endurée pour la religion.

Ces exagérations emphatiques, ces longues périodes meſurées, ſi contraires au ſtile épiſtolaire, ces déclamations faſtidieuſes, hériſſées de grec & de latin au ſujet de deux ſonnets aſſez médiocres qui partageaient la cour & la ville, & ſur la pitoyable tragédie d'*Hérode* infanticide, tout cela était d'un tems où le goût n'était pas encor formé. *Cinna* même, & les *Lettres provinciales* qui étonnèrent la nation, ne la dérouillèrent pas encore.

Les connaiſſeurs diſtinguent ſurtout dans le même homme le tems où ſon goût était formé, celui où il acquit ſa perfection, celui où il tomba en décadence. Quel homme d'un eſprit un peu cultivé ne ſentira pas l'extrême différence des beaux morceaux de *Cinna*, & de ceux du même auteur dans ſes vingt dernières tragédies?

Dis-moi donc, lorſqu'Othon s'eſt offert à Camille,
A-t-il été content? a-t-elle été facile?
Son hommage auprès d'elle a-t-il eu plein effet?
Comment l'a-t-elle pris? & comment l'a-t-il fait?
(elle.)

Eſt-il parmi les gens de lettres quelqu'un qui ne reconnaiſſe le goût perfectionné de *Boileau* dans ſon art poétique, & ſon goût non encor rafiné dans ſa ſatyre ſur les embarras de Paris, où il peint des chats dans les gouttières ?

L'un miaule en grondant comme un tigre en furie,
L'autre roule ſa voix comme un enfant qui crie;
Ce n'eſt pas tout encor, les ſouris & les rats
Semblent pour m'éveiller s'entendre avec les chats.

S'il avait vécu alors dans la bonne compagnie, elle lui aurait conſeillé d'exercer ſon talent ſur des objets plus dignes d'elle que des chats, des rats & des ſouris.

Comme un artiſte forme peu-à-peu ſon goût, une nation forme auſſi le ſien. Elle croupit des ſiécles entiers dans la barbarie, enſuite il s'élève une faible aurore; enfin le grand jour paraît, après lequel on ne voit plus qu'un long & triſte crépuſcule.

Nous convenons tous depuis longtems, que malgré les ſoins de *François I* pour faire naître le goût des beaux arts en France, ce bon goût ne put jamais s'établir que vers le ſiécle de *Louis XIV*; & nous commençons à nous plaindre que le ſiécle préſent dégénère.

Les Grecs du bas empire avouaient que le goût qui régnait du tems de *Périclès* était perdu chez eux. Les Grecs modernes conviennent qu'ils n'en ont aucun.

Quintilien reconnait que le goût des Romains commençait à ſe corrompre de ſon tems.

Nous avons vu à l'article *Art dramatique*, combien *Lopez de Vega* ſe plaignait du mauvais goût des Eſpagnols.

Les Italiens s'apperçurent les premiers que tout dégénérait chez eux quelque tems après leur immortel *Seicento*; & qu'ils voyaient périr la plûpart des arts qu'ils avaient fait naître.

Adiſſon attaque ſouvent le mauvais goût de ſes compatriotes dans plus d'un genre, ſoit quand il ſe moque de la ſtatue d'un amiral en perruque quarrée, ſoit quand il témoigne ſon mépris pour les jeux de mots employés ſérieuſement, ou quand il condamne des jongleurs introduits dans les tragédies.

Si donc les meilleurs eſprits d'un pays conviennent que le

goût a manqué en certains tems à leur patrie, les voiſins peuvent le ſentir comme les compatriotes. Et de même qu'il eſt évident que parmi nous tel homme a le goût bon & tel autre mauvais, il peut être évident auſſi que de deux nations contemporaines l'une a un goût rude & groſſier, l'autre fin & naturel.

Le malheur eſt que quand on prononce cette vérité on révolte la nation entière dont on parle, comme on cabre un homme de mauvais goût lorſqu'on veut le ramener.

Le mieux eſt donc d'attendre que le tems & l'exemple inſtruiſe une nation qui péche par le goût. C'eſt ainſi que les Eſpagnols commencent à réformer leur théatre, & que les Allemands eſſayent d'en former un.

DU GOUT PARTICULIER D'UNE NATION.

Il eſt des beautés de tous les tems & de tous les pays, mais il eſt auſſi des beautés locales. L'éloquence doit être partout perſuaſive, la douleur touchante, la colère impétueuſe, la ſageſſe tranquille; mais les dérails qui pouront plaire à un citoyen de Londres, pouront ne faire aucun effet ſur un habitant de Paris; les Anglais tireront plus heureuſement leurs comparaiſons, leurs métaphores de la marine, que ne feront des Pariſiens qui voyent rarement des vaiſſeaux. Tout ce qui tiendra de près à la liberté d'un Anglais, à ſes droits, à ſes uſages, fera plus d'impreſſion ſur lui que ſur un Français.

La température du climat introduira dans un pays froid & humide un goût d'architecture, d'ameublemens, de vêtemens qui ſera fort bon, & qui ne poura être reçu à Rome, en Sicile.

Théocrite & *Virgile* ont dû vanter l'ombrage & la fraîcheur des eaux dans leurs églogues. *Thompſon* dans ſa deſcription des *Saiſons*, aura dû faire des deſcriptions toutes contraires.

Une nation éclairée, mais peu ſociable, n'aura point les mêmes ridicules qu'une nation auſſi ſpirituelle, mais livrée à la ſociété juſqu'à l'indiſcrétion. Et ces deux peuples conſéquemment n'auront pas la même eſpèce de comédie.

La poëſie ſera différente chez le peuple qui renferme les femmes & chez celui qui leur accorde une liberté ſans bornes.

Mais il ſera toûjours vrai de dire que *Virgile* a mieux peint

ſes tableaux que *Thompſon* n'a peint les ſiens, & qu'il y a eu plus de goût ſur les bords du Tibre que ſur ceux de la Tamiſe; que les ſcènes naturelles du *Paſtor fido* ſont incomparablement ſupérieures aux bergeries de *Racan*; que *Racine* & *Molière* ſont des hommes divins à l'égard des autres théatres.

DU GOUT DES CONNAISSEURS.

En général le goût fin & ſûr conſiſte dans le ſentiment prompt d'une beauté parmi des défauts, & d'un défaut parmi des beautés.

Le gourmet eſt celui qui diſcernera le mêlange de deux vins, qui ſentira ce qui domine dans un mets, tandis que les autres convives n'auront qu'un ſentiment confus & égaré.

Ne ſe trompe-t-on pas quand on dit que c'eſt un malheur d'avoir le goût trop délicat, d'être trop connaiſſeur? qu'alors on eſt trop choqué des défauts & trop inſenſible aux beautés? qu'enfin on perd à être trop difficile? n'eſt-il pas vrai au contraire qu'il n'y a véritablement de plaiſir que pour les gens de goût? ils voyent, ils entendent, ils ſentent ce qui échappe aux hommes moins ſenſiblement organiſés, & moins exercés.

Le connaiſſeur en muſique, en peinture, en architecture, en poëſie, en médailles &c. éprouve des ſenſations que le vulgaire ne ſoupçonne pas; le plaiſir même de découvrir une faute le flatte, & lui fait ſentir les beautés plus vivement. C'eſt l'avantage des bonnes vues ſur les mauvaiſes. L'homme de goût a d'autres yeux, d'autres oreilles, un autre tact que l'homme groſſier. Il eſt choqué des draperies meſquines de *Raphaël*, mais il admire la noble correction de ſon deſſein. Il a le plaiſir d'appercevoir que les enfans de *Laocoon* n'ont nulle proportion avec la taille de leur père; mais tout le grouppe le fait friſſonner tandis que d'autres ſpectateurs ſont tranquilles.

Le célèbre ſculpteur homme de lettres & de génie, qui a fait la ſtatue coloſſale de *Pierre I.* à Petersbourg, critique avec raiſon l'attitude du Moïſe de *Michel-Ange*, & ſa petite veſte ſerrée qui n'eſt pas même le coſtume oriental; en même tems il s'extaſie en contemplant l'air de tête.

EXEMPLES DU BON ET DU MAUVAIS GOUT, TIRÉS DES TRAGÉDIES FRANÇAISES ET ANGLAISES.

Je ne parlerai point ici de quelques auteurs Anglais, qui ayant traduit des piéces de *Molière*, l'ont insulté dans leurs préfaces, ni de ceux qui de deux tragédies de *Racine* en ont fait une, & qui l'ont encor chargée de nouveaux incidens pour se donner le droit de censurer la noble & féconde simplicité de ce grand-homme.

De tous les auteurs qui ont écrit en Angleterre sur le goût, sur l'esprit & l'imagination, & qui ont prétendu à une critique judicieuse, *Adisson* est celui qui a le plus d'autorité. Ses ouvrages sont très utiles, on a désiré seulement qu'il n'eût pas trop souvent sacrifié son propre goût au désir de plaire à son parti, & de procurer un prompt débit aux feuilles du spectateur qu'il composait avec *Steele*.

Cependant, il a souvent le courage de donner la préférence au théatre de Paris sur celui de Londres; il fait sentir les défauts de la scène anglaise; & quand il écrivit son *Caton*, il se donna bien de garde d'imiter le stile de *Shakespear*. S'il avait su traiter les passions, si la chaleur de son ame eût répondu à la dignité de son stile, il aurait réformé sa nation. Sa piéce étant une affaire de parti, eut un succès prodigieux. Mais quand les factions furent éteintes, il ne resta à la tragédie de *Caton* que de très beaux vers & de la froideur. Rien n'a plus contribué à l'affermissement de l'empire de *Shakespear*. Le vulgaire en aucun pays ne se connait en beaux vers; & le vulgaire anglais aime mieux des princes qui se disent des injures, des femmes qui se roulent sur la scène, des assassinats, des exécutions criminelles, des revenans qui rempliſſent le théatre en foule, des sorciers, que l'éloquence la plus noble & la plus sage.

Colliers a très bien senti les défauts du théatre anglais; mais étant ennemi de cet art par une superstition barbare dont il était possédé, il déplut trop à la nation pour qu'elle daignât s'éclairer par lui; il fut haï & mépriſé.

Warburton évêque de Glocester a commenté *Shakespear* de concert avec *Pope*. Mais son commentaire ne roule que sur les

mots. L'auteur des trois volumes des *Elémens de critique*, cenſure *Shakeſpear* quelquefois; mais il cenſure beaucoup plus *Racine* & nos auteurs tragiques.

Le grand reproche que tous les critiques Anglais nous font, c'eſt que tous nos héros ſont des Français, des perſonnages de roman, des amans tels qu'on en trouve dans *Clélie*, dans *Aſtrée* & dans *Zaïde*. L'auteur des élémens de critique reprend ſurtout très ſévérement *Corneille*, d'avoir fait parler ainſi *Céſar* à *Cléopatre*.

C'était pour acquérir un droit ſi précieux
Que combattait partout mon bras ambitieux;
Et dans Pharſale même il a tiré l'épée
Plus pour le conſerver que pour vaincre Pompée.
Je l'ai vaincu, princeſſe, & le Dieu des combats
M'y ſavoriſait moins que vos divins appas:
Ils conduiſaient ma main, ils enflaient mon courage;
Cette pleine victoire eſt leur dernier ouvrage.

Le critique Anglais trouve ces fadeurs ridicules & extravagantes. Il a ſans doute raiſon. Les Français ſenſés l'avaient dit avant lui. Nous regardons comme une règle inviolable ces préceptes de *Boileau*.

Qu'Achille aime autrement que Tirſis & Philène;
N'allez pas d'un Cyrus nous faire un Artamène.

Nous ſavons bien que *Céſar* ayant en effet aimé *Cléopatre*, *Corneille* le devait faire parler autrement, & que ſurtout cet amour eſt très inſipide dans la tragédie de *la Mort de Pompée*. Nous ſavons que *Corneille* qui a mis de l'amour dans toutes ſes piéces, n'a jamais traité convenablement cette paſſion, excepté dans quelques ſcènes du *Cid* imitées de l'eſpagnol. Mais auſſi toutes les nations conviennent avec nous qu'il a déployé un très grand génie, un ſens profond, une force d'eſprit ſupérieure dans *Cinna*, dans pluſieurs ſcènes des *Horaces*, de *Pompée*, de *Polyeucte*, dans la dernière ſcène de *Rodogune*.

Si l'amour eſt inſipide dans preſque toutes ſes piéces, nous ſommes

ſommes les premiers à le dire; nous convenons tous que ſes héros ne ſont que des raiſonneurs dans ſes quinze ou ſeize derniers ouvrages. Les vers de ces piéces ſont durs, obſcurs, ſans harmonie, ſans grace. Mais s'il s'eſt élevé infiniment au-deſſus de *Shakeſpear* dans les tragédies de ſon bon tems, il n'eſt jamais tombé ſi bas dans les autres; & s'il fait dire malheureuſement à Céſar,

Qu'il vient annoblir par le titre de captif, le titre de vainqueur à préſent effectif, Céſar ne dit point chez lui les extravagances qu'il débite dans *Shakeſpear*. Ses héros ne font point l'amour à *Catau* comme le roi *Henri V*; on ne voit point chez lui de prince s'écrier comme *Richard II*:

„ O terre de mon royaume! ne nourris pas mon ennemi;
„ mais que les araignées qui ſucent ton venin, & que les lourds
„ crapauds ſoient ſur ſa route; qu'ils attaquent ſes pieds per-
„ fides, qui les foulent de ſes pas uſurpateurs. Ne produis
„ que de puants chardons pour eux; & quand ils voudront
„ cueillir une fleur ſur ton ſein, ne leur préſente que des ſer-
„ pens en embuſcade. "

On ne voit point chez *Corneille* un héritier du trône s'entretenir avec un général d'armée, avec ce beau naturel que *Shakeſpear* étale dans le prince de Galles, qui fut depuis le roi *Henri IV*. *a*)

Le général demande au prince quelle heure il eſt. Le prince lui répond; „ Tu as l'eſprit ſi gras pour avoir bu du vin d'Eſ-
„ pagne, pour t'être déboutonné après ſouper, pour avoir dor-
„ mi ſur un banc après dîner, que tu as oublié ce que tu de-
„ vrais ſavoir. Que diable t'importe l'heure qu'il eſt? à moins
„ que les heures ne ſoient des taſſes de vin, que les minutes
„ ne ſoient des hachis de chapons, que les cloches ne ſoient
„ des langues de maquerelles, les cadrans des enſeignes de
„ mauvais lieux, & le ſoleil lui-même une fille de joie en taf-
„ fetas couleur de feu.

Comment *Warburton* n'a-t-il pas rougi de commenter ces groſſiéretés infames? travaillait-il pour l'honneur du théatre & de l'égliſe anglicane?

a) Scène II du premier acte de la vie & de la mort de *Henri IV*.

RARETÉ DES GENS DE GOUT.

On eſt affligé quand on conſidère (ſurtout dans les climats froids & humides) cette foule prodigieuſe d'hommes qui n'ont pas la moindre étincelle de goût, qui n'aiment aucun des beaux arts, qui ne liſent jamais, & dont quelques-uns feuillettent tout-au-plus un journal une fois par mois pour être au courant, & pour ſe mettre en état de parler au hazard des choſes dont ils ne peuvent avoir que des idées confuſes.

Entrez dans une petite ville de province, rarement vous y trouvez un ou deux libraires. Il en eſt qui en ſont entiérement privées. Les juges, les chanoines, l'évêque, le ſubdélégué, l'élu, le receveur du grenier à ſel, le citoyen aiſé, perſonne n'a de livres, perſonne n'a l'eſprit cultivé; on n'eſt pas plus avancé qu'au douziéme ſiécle. Dans les capitales des provinces, dans celles même qui ont des académies, que le goût eſt rare!

Il faut la capitale d'un grand royaume pour y établir la demeure du goût; encor n'eſt-il le partage que du très petit nombre; toute la populace en eſt exclue. Il eſt inconnu aux familles bourgeoiſes où l'on eſt continuellement occupé du ſoin de ſa fortune, des détails domeſtiques & d'une groſſière oiſiveté, amuſée par une partie de jeu. Toutes les places qui tiennent à la judicature, à la finance, au commerce, ferment la porte aux beaux arts. C'eſt la honte de l'eſprit humain que le goût, pour l'ordinaire, ne s'introduiſe que chez l'oiſiveté opulente. J'ai connu un commis des bureaux de Verſailles né avec beaucoup d'eſprit, qui diſait, Je ſuis bien malheureux, je n'ai pas le tems d'avoir du goût.

Dans une ville telle que Paris, peuplée de plus de ſix cent mille perſonnes, je ne crois pas qu'il y en ait trois mille qui ayent le goût des beaux arts. Qu'on repréſente un chef-d'œuvre dramatique, ce qui eſt ſi rare, & qui doit l'être, on dit tout Paris eſt enchanté; mais on en imprime trois mille exemplaires tout-au-plus.

Parcourez aujourd'hui l'Aſie, l'Afrique, la moitié du Nord, où verrez-vous le goût de l'éloquence, de la poëſie, de la peinture, de la muſique? preſque tout l'univers eſt barbare.

Le goût eſt donc comme la philoſophie; il appartient à un très petit nombre d'ames privilégiées.

Le grand bonheur de la France fut d'avoir dans *Louis XIV* un roi qui était né avec du goût.

Pauci quos æquus amavit,
Jupiter aut ardens evexit ad æthera virtus
Diis geniti potuere.

C'eſt en vain qu'*Ovide* a dit que DIEU nous créa pour regarder le ciel, *Erectos ad ſydera tollere vultus ;* Les hommes ſont preſque tous courbés vers la terre.

Pourquoi jamais une ſtatue informe, un mauvais tableau où les figures ſont eſtropiées, n'ont-ils jamais paſſé pour des chefs-d'œuvre? Pourquoi jamais une maiſon chétive & ſans aucune proportion n'a-t-elle été regardée comme un beau monument d'architecture ? D'où vient qu'en muſique des ſons aigres & diſcordans n'ont-ils flatté l'oreille de perſonne? & que cependant de très-mauvaiſes tragédies barbares, écrites dans un ſtile d'allobroge ; ont réuſſi, même après les ſcènes ſublimes qu'on trouve dans *Corneille*, & les tragédies touchantes de *Racine*, & le peu de piéces bien écrites qu'on peut avoir eues depuis cet élégant poëte ? Ce n'eſt qu'au théatre qu'on voit quelquefois réuſſir des ouvrages déteſtables ſoit tragiques, ſoit comiques.

Quelle en eſt la raiſon? C'eſt que l'illuſion ne régne qu'au théatre; c'eſt que le ſuccès y dépend de deux ou trois acteurs, quelquefois d'un ſeul, & ſurtout d'une cabale qui fait tous ſes efforts tandis que les gens de goût n'en font aucun. Cette cabale ſubſiſte ſouvent une génération entière. Elle eſt d'autant plus active, que ſon but eſt bien moins d'élever un auteur que d'en abaiſſer un autre. Il faut un ſiécle pour mettre aux choſes leur véritable prix dans ce ſeul genre.

GOUVERNEMENT.

SECTION PREMIERE.

IL faut que le plaiſir de gouverner ſoit bien grand, puiſque tant de gens veulent s'en mêler. Nous avons beaucoup plus

de livres sur le gouvernement qu'il n'y a de princes sur la terre. Que DIEU me préserve ici d'enseigner les rois, & messieurs leurs ministres, & messieurs leurs valets de chambre, & messieurs leurs confesseurs, & messieurs leurs fermiers-généraux ! Je n'y entends rien, je les révère tous. Il n'appartient qu'à Mr. *Wilks* de peser dans sa balance anglaise ceux qui sont à la tête du genre-humain : de plus, il serait bien étrange qu'avec trois ou quatre mille volumes sur le gouvernement, avec *Machiavel*, & la *Politique de l'Ecriture sainte* par Bossuet, avec le *Citoyen financier*, le *Guidon de finances*, le *Moyen d'enrichir un état*, &c. il y eût encor quelqu'un qui ne sût pas parfaitement tous les devoirs des rois & l'art de conduire les hommes.

Puffendorf liv. IV. chap. XI. article XIII.

Le professeur *Puffendorf*, ou le baron *Puffendorf* dit que le roi *David* ayant juré de ne jamais attenter à la vie de *Semei* son conseiller privé, ne trahit point son serment quand il ordonna (selon l'histoire juive) à son fils *Salomon* de faire assassiner Semeï, *parce que David ne s'était engagé que pour lui seul à ne pas tuer Semeï.* Le baron, qui réprouve si hautement les restrictions mentales des jésuites, en permet une ici à l'oint *David*, qui ne sera pas du goût des conseillers d'état.

Pesez les paroles de Bossuet dans sa *Politique de l'Ecriture sainte* à monseigneur le dauphin. *Voilà donc la royauté attachée par succession à la maison de David & de Salomon, & le trône de David est affermi à jamais.* (quoique ce petit escabeau appellé *trône* ait très peu duré) *En vertu de cette loi l'aîné devait succéder au préjudice de ses frères : c'est pourquoi Adonias, qui était l'aîné, dit à Betzabée mère de Salomon, Vous savez que le royaume était à moi, & tout Israël m'avait reconnu : mais le Seigneur a transféré le royaume à mon frère Salomon.* Le droit d'*Adonias* était incontestable. *Bossuet* le dit expressément à la fin de cet article. *Le Seigneur a transféré* n'est qu'une expression ordinaire, qui veut dire, j'ai perdu mon bien, on m'a enlevé mon bien. *Adonias* était né d'une femme légitime, la naissance de son cadet n'était que le fruit d'un double crime.

Liv. II. propos. IX.

A moins donc, dit Bossuet, *qu'il n'arrivât quelque chose d'extraordinaire, l'aîné devait succéder.* Or cet extraordinaire fut que *Salomon*, né d'un mariage fondé sur un double adultère & sur un meurtre, fit assassiner au pied de l'autel son frère aîné, son

roi légitime, dont les droits étaient ſoutenus par le pontife *Abiathar*, & par le général *Joab*. Après cela avouons qu'il eſt plus difficile qu'on ne penſe de prendre des leçons du droit des gens & du gouvernement dans l'Ecriture ſainte, donnée aux Juifs, & enſuite à nous pour des intérêts plus ſublimes.

Que le ſalut du peuple ſoit la loi ſuprême, telle eſt la maxime fondamentale des nations ; mais on fait conſiſter le ſalut du peuple à égorger une partie des citoyens dans toutes les guerres civiles. Le ſalut d'un peuple eſt de tuer ſes voiſins & de s'emparer de leurs biens dans toutes les guerres étrangères. Il eſt encor difficile de trouver là un droit des gens bien ſalutaire, & un gouvernement bien favorable à l'art de penſer & à la douceur de la ſociété.

Il y a des figures de géométrie très régulières & parfaites en leur genre ; l'arithmétique eſt parfaite, beaucoup de métiers ſont exercés d'une manière toûjours uniforme & toûjours bonne ; mais pour le gouvernement des hommes, peut-il jamais en être un bon, quand tous ſont fondés ſur des paſſions qui ſe combattent ?

Il n'y a jamais eu de couvens de moines ſans diſcorde ; il eſt donc impoſſible qu'elle ne ſoit dans les royaumes. Chaque gouvernement eſt non-ſeulement comme les couvens ; mais comme les ménages : il n'y en a point ſans querelles ; & les querelles de peuple à peuple, de prince à prince, ont toûjours été ſanglantes : celles des ſujets avec leurs ſouverains n'ont pas quelquefois été moins funeſtes : comment faut-il faire ? ou riſquer ou ſe cacher.

GOUVERNEMENT.

Section ſeconde.

Plus d'un peuple ſouhaite une conſtitution nouvelle ; les Anglais voudraient changer de miniſtres tous les huit jours ; mais ils ne voudraient pas changer la forme de leur gouvernement.

Les Romains modernes ſont tous fiers de l'égliſe de St. Pierre, & de leurs anciennes ſtatues grecques ; mais le peuple voudrait être mieux nourri, mieux vêtu, dût-il être moins riche en bénédictions : les pères de famille ſouhaiteraient que l'égliſe eût

moins d'or, & qu'il y eût plus de bled dans leurs greniers : ils regrettent le tems où les apôtres allaient à pied, & où les citoyens Romains voyageaient de palais en palais en litière.

On ne ceſſe de nous vanter les belles républiques de la Grèce : il eſt ſûr que les Grecs aimeraient mieux le gouvernement des *Périclès* & des *Démoſthène* que celui d'un bacha ; mais dans leurs tems les plus floriſſans ils ſe plaignaient toûjours ; la diſcorde, la haine étaient au dehors entre toutes les villes, & au dedans dans chaque cité. Ils donnaient des loix aux anciens Romains qui n'en avaient pas encore ; mais les leurs étaient ſi mauvaiſes qu'ils les changèrent continuellement.

Quel gouvernement que celui où le juſte *Ariſtide* était banni, *Phocion* mis à mort, *Socrate* condamné à la ciguë après avoir été berné par *Ariſtophane* ; où l'on voit les *Amphictions* livrer imbécillement la Grèce à *Philippe* parce que les Phocéens avaient labouré un champ qui était du domaine d'*Apollon !* Mais le gouvernement des monarchies voiſines était pire.

Puffendorf promet d'examiner quelle eſt la meilleure forme de gouvernement : il vous dit, *que pluſieurs prononcent en faveur de la monarchie, & d'autres au contraire ſe déchaînent furieuſement contre les rois, & qu'il eſt hors de ſon ſujet d'examiner en détail les raiſons de ces derniers.*

Liv. VII. chap. V.

Si quelque lecteur malin attend ici qu'on lui en diſe plus que *Puffendorf*, il ſe trompera beaucoup.

Un Suiſſe, un Hollandais, un noble Vénitien, un pair d'Angleterre, un cardinal, un comte de l'empire diſputaient un jour en voyage ſur la préférence de leurs gouvernemens ; perſonne ne s'entendit, chacun demeura dans ſon opinion ſans en avoir une bien certaine : & ils s'en retournèrent chez eux ſans avoir rien conclu ; chacun louant ſa patrie par vanité, & s'en plaignant par ſentiment.

Quelle eſt donc la deſtinée du genre-humain ? preſque nul grand peuple n'eſt gouverné par lui-même.

Partez de l'Orient pour faire le tour du monde, le Japon a fermé ſes ports aux étrangers dans la juſte crainte d'une révolution affreuſe.

La Chine a ſubi cette révolution ; elle obéit à des Tartares moitié Mantchoux, moitié Huns ; l'Inde a des Tartares Mogols.

Digitized by Google

L'Euphrate, le Nil, l'Oronte, la Grèce, l'Epire ſont encor ſous le joug des Turcs. Ce n'eſt point une race anglaiſe qui règne en Angleterre. C'eſt une famille allemande qui a ſuccédé à un prince Hollandais; & celui-ci à une famille écoſſaiſe, laquelle avait ſuccédé à une famille angevine, qui avait remplacé une famille normande, qui avait chaſſé une famille ſaxonne & uſurpatrice. L'Eſpagne obéit à une famille françaiſe, qui ſuccéda à une race autrichienne; cette autrichienne à des familles qui ſe vantaient d'être viſigothes; ces Viſigoths avaient été chaſſés longtems par des Arabes, après avoir ſuccédé aux Romains, qui avaient chaſſé les Carthaginois.

La Gaule obéit à des Francs après avoir obéi à des préfets Romains.

Les mêmes bords du Danube ont appartenu aux Germains, aux Romains, aux Abares, aux Slaves, aux Bulgares, aux Huns, à vingt familles différentes, & preſque toutes étrangères.

Et qu'a-t-on vu de plus étranger à Rome que tant d'empereurs nés dans des provinces barbares, & tant de papes nés dans des provinces non moins barbares? Gouverne qui peut. Et quand on eſt parvenu à être le maître, on gouverne comme on peut. Voyez *Loix*.

GOUVERNEMENT.

Section troiſiéme.

Un voyageur racontait ce qui ſuit en 1769: J'ai vu dans mes courſes un pays aſſez grand & aſſez peuplé, dans lequel toutes les places s'achètent; non pas en ſecret & pour frauder la loi comme ailleurs, mais publiquement & pour obéir à la loi. On y met à l'encan le droit de juger ſouverainement de l'honneur, de la fortune & de la vie des citoyens, comme on vend quelques arpens de terre. *a*) Il y a des commiſſions très importantes dans les armées, qu'on ne donne qu'au plus offrant. Le principal myſtère de leur religion ſe célèbre pour

a) Si ce voyageur avait paſſé dans ce même pays deux ans après, il aurait vu cette infame coutume abolie.

trois petits ſeſterces ; & ſi le célébrant ne trouve point ce ſalaire, il reſte oiſif comme un gagne-denier ſans emploi.

Les fortunes dans ce pays ne ſont point le prix de l'agriculture ; elles ſont le réſultat d'un jeu de hazard que pluſieurs jouent en ſignant leurs noms, & en faiſant paſſer ces noms de main en main. S'ils perdent, ils rentrent dans la fange dont ils ſont ſortis, ils diſparaiſſent. S'ils gagnent, ils parviennent à entrer de part dans l'adminiſtration publique ; ils marient leurs filles à des mandarins, & leurs fils deviennent auſſi eſpèces de mandarins.

Une partie conſidérable des citoyens a toute ſa ſubſiſtance aſſignée ſur une maiſon qui n'a rien ; & cent perſonnes ont acheté chacune cent mille écus le droit de recevoir & de payer l'argent dû à ces citoyens ſur cet hôtel imaginaire ; droit dont ils n'uſent jamais, ignorant profondément ce qui eſt cenſé paſſer par leurs mains.

Quelquefois on entend crier par les rues une propoſition faite à quiconque a un peu d'or dans ſa caſſette, de s'en deſſaiſir pour acquérir un quarré de papier admirable, qui vous fera paſſer ſans aucun ſoin une vie douce & commode. Le lendemain on vous crie un ordre qui vous force à changer ce papier contre un autre qui ſera bien meilleur. Le ſur-lendemain on vous étourdit d'un nouveau papier qui annulle les deux premiers. Vous êtes ruiné ; mais de bonnes têtes vous conſolent, en vous aſſurant que dans quinze jours les colporteurs de la ville vous crieront une propoſition plus engageante.

Vous voyagez dans une province de cet empire & vous y achetez des choſes néceſſaires au vêtir, au manger, au boire, au coucher. Paſſez-vous dans une autre province, on vous fait payer des droits pour toutes ces denrées, comme ſi vous veniez d'Afrique. Vous en demandez la raiſon, on ne vous répond point ; ou ſi l'on daigne vous parler, on vous répond que vous venez d'une province *réputée étrangère*, & que par conſéquent il faut payer pour la commodité du commerce. Vous cherchez en vain à comprendre comment des provinces du royaume ſont étrangères au royaume.

Il y a quelque tems qu'en changeant de chevaux & me ſentant

tant affaibli de fatigue, je demandai un verre de vin au maître de la poſte; Je ne ſaurais vous le donner, me dit-il; les commis à la ſoif qui ſont en très grand nombre & tous fort ſobres, me feraient payer le *trop bu*; ce qui me ruinerait. Ce n'eſt point trop boire, lui dis-je, que de ſe ſuſtenter d'un verre de vin; & qu'importe que ce ſoit vous ou moi qui ait avalé ce verre?

Monſieur, repliqua-t-il, nos loix ſur la ſoif ſont bien plus belles que vous ne penſez. Dès que nous avons fait la vendange, les locataires du royaume nous députent des médecins qui viennent viſiter nos caves. Ils mettent à part autant de vin qu'ils jugent à propos de nous en laiſſer boire pour notre ſanté. Ils reviennent au bout de l'année: & s'ils jugent que nous avons excédé d'une bouteille l'ordonnance, ils nous condamnent à une forte amende: & pour peu que nous ſoyons récalcitrans on nous envoye à Toulon boire de l'eau de la mer. Si je vous donnais le vin que vous me demandez, on ne manquerait pas de m'accuſer d'avoir trop bu; vous voyez ce que je riſquerais avec les intendans de notre ſanté.

J'admirai ce régime; mais je ne fus pas moins ſurpris lorſque je rencontrai un plaideur au déſeſpoir qui m'apprit qu'il venait de perdre au-delà du ruiſſeau le plus prochain le même procès qu'il avait gagné la veille au-deçà. Je ſus par lui qu'il y a dans le pays autant de codes différens que de villes. Sa converſation excita ma curioſité. Notre nation eſt ſi ſage, me dit-il, qu'on n'y a rien réglé. Les loix, les coutumes, les droits des corps, les rangs, les prééminences, tout y eſt arbitraire, tout y eſt abandonné à la prudence de la nation.

J'étais encor dans le pays lorſque ce peuple eut une guerre avec quelques-uns de ſes voiſins. On appellait cette guerre *la ridicule*, parce qu'il y avait beaucoup à perdre & rien à gagner. J'allai voyager ailleurs, & je ne revins qu'à la paix. La nation, à mon retour, paraiſſait dans la dernière miſère; elle avait perdu ſon argent, ſes ſoldats, ſes flottes, ſon commerce. Je dis, ſon dernier jour eſt venu, il faut que tout paſſe. Voilà une nation anéantie; c'eſt dommage, car une grande partie de ce peuple était aimable, induſtrieuſe & fort gaye, après avoir été autrefois groſſière, ſuperſtitieuſe & barbare.

Je fus tout étonné qu'au bout de deux ans ſa capitale & ſes principales villes me parurent plus opulentes que jamais ; le luxe était augmenté, & on ne reſpirait que le plaiſir. Je ne pouvais concevoir ce prodige. Je n'en ai vu enfin la cauſe qu'en examinant le gouvernement de ſes voiſins ; j'ai conçu qu'ils étaient tout auſſi mal gouvernés que cette nation, & qu'elle était plus induſtrieuſe qu'eux tous.

Un provincial de ce pays dont je parle, ſe plaignait un jour amérement de toutes les vexations qu'il éprouvait. Il ſavait aſſez bien l'hiſtoire ; on lui demanda s'il ſe ſerait cru plus heureux il y a cent ans, lorſque dans ſon pays alors barbare on condamnait un citoyen à être pendu pour avoir mangé gras en carême ? il ſecoua la tête. Aimeriez-vous les tems des guerres civiles qui commencèrent à la mort de *François II*, ou ceux des défaites de St. Quentin & de Pavie, ou les longs déſaſtres des guerres contre les Anglais, ou l'anarchie féodale, & les horreurs de la ſeconde race, & les barbaries de la première ? A chaque queſtion il était ſaiſi d'effroi. Le gouvernement des Romains lui parut le plus intolérable de tous. Il n'y a rien de pis, diſait-il, que d'appartenir à des maîtres étrangers. On en vint enfin aux druides. Ah ! s'écria-t-il, je me trompais ; il eſt encor plus horrible d'être gouverné par des prêtres ſanguinaires. Il conclut enfin, malgré lui, que le tems où il vivait, était à tout prendre, le moins odieux.

GOUVERNEMENT.

Section quatriéme.

Un aigle gouvernait les oiſeaux de tout le pays d'Oritnie. Il eſt vrai qu'il n'avait d'autre droit que celui de ſon bec, & de ſes ſerres. Mais enfin après avoir pourvu à ſes repas & à ſes plaiſirs, il gouverna auſſi bien qu'aucun autre oiſeau de proie.

Dans ſa vieilleſſe, il fut aſſailli par des vautours affamés qui vinrent du fond du Nord déſoler toutes les provinces de l'aigle. Parut alors un chat-huant, né dans un des plus chétifs buiſſons de l'empire, & qu'on avait longtems appellé *lucifugax*. Il était ruſé, il s'aſſocia avec des chauve-ſouris ; & tandis que les vautours ſe battaient contre l'aigle, notre hibou & ſa troupe en-

trèrent habilement en qualité de pacificateurs dans l'aire qu'on ſe diſputait.

L'aigle & les vautours après une aſſez longue guerre, s'en rapportèrent à la fin au hibou, qui avec ſa phyſionomie grave ſut en impoſer aux deux partis.

Il perſuada à l'aigle & aux vautours de ſe laiſſer rogner un peu les ongles, & couper le petit bout du bec pour ſe mieux concilier enſemble. Avant ce tems le hibou avait toûjours dit aux oiſeaux, Obéiſſez à l'aigle; enſuite il avait dit, Obéiſſez aux vautours. Il dit bientôt, Obéiſſez à moi ſeul. Les pauvres oiſeaux ne ſurent à qui entendre; ils furent plumés par l'aigle, le vautour, le chat-huant & les chauve-ſouris. *Qui habet aures audiat.*

GOUVERNEMENT.

Section cinquiéme.

„ J'ai un grand nombre de catapultes & de baliſtes des anciens Romains, qui ſont à la vérité vermoulues, mais qui „ pouraient encor ſervir pour la montre. J'ai beaucoup d'horloges d'eau dont la moitié ſont caſſées; des lampes ſépulcrales, & le vieux modèle en cuivre d'une quinquirême; je poſſède auſſi des toges, des prétextes, des laticlaves en plomb; „ & mes prédéceſſeurs ont établi une communauté de tailleurs „ qui font aſſez mal des robes d'après ces anciens monumens. A „ ces cauſes à ce nous mouvans, ouï le rapport de notre principal antiquaire, nous ordonnons que tous ces vénérables „ uſages ſoient en vigueur à jamais, & qu'un chacun ait à ſe „ chauſſer & à penſer dans toute l'étendue de nos états comme „ on ſe chauſſait & comme on penſait du tems de *Cnidus Rufillus* propréteur de la province à nous dévolue par le droit „ de bienſéance, &c. "

On repréſenta au chauffe-cire qui employait ſon miniſtère à ſceller cet édit, que tous les engins y ſpécifiés ſont devenus inutiles.

Que l'eſprit & les arts ſe perfectionnent de jour en jour, qu'il faut mener les hommes par les brides qu'ils ont aujourd'hui, & non par celles qu'ils avaient autrefois.

Que perſonne ne monterait ſur les quinquirêmes de ſon alteſſe ſéréniſſime.

Que ſes tailleurs auraient beau faire des laticlaves, qu'on n'en achéterait pas un ſeul, & qu'il était digne de ſa ſageſſe de condeſcendre un peu à la manière de penſer actuelle des honnêtes gens de ſon pays.

Le chauſſe-cire promit d'en parler à un clerc, qui promit de s'en expliquer au référendaire, qui promit d'en dire un mot à ſon alteſſe ſéréniſſime quand l'occaſion pourait s'en préſenter.

GOUVERNEMENT.

Section ſixiéme.

Tableau du gouvernement anglais.

C'eſt une choſe curieuſe, de voir comment un gouvernement s'établit. Je ne parlerai pas ici du grand *Tamerlan*, ou *Timurleng*, parce que je ne ſais pas bien préciſément quel eſt le myſtère du gouvernement du grand-mogol. Mais nous pouvons voir plus clair dans l'adminiſtration de l'Angleterre: & j'aime mieux examiner cette adminiſtration que celle de l'Inde, attendu qu'on dit qu'il y a des hommes en Angleterre, & point d'eſclaves; & que dans l'Inde on trouve, à ce qu'on prétend, beaucoup d'eſclaves, & très peu d'hommes.

Conſidérons d'abord un bâtard Normand qui ſe met en tête d'être roi d'Angleterre. Il y avait autant de droit que *St. Louis* en eut depuis ſur le grand Caire. Mais *St. Louis* eut le malheur de ne pas commencer par ſe faire adjuger juridiquement l'Egypte en cour de Rome; & *Guillaume le bâtard* ne manqua pas de rendre ſa cauſe légitime & ſacrée, en obtenant du pape *Alexandre II* un arrêt qui aſſurait ſon bon droit, ſans même avoir entendu la partie adverſe, & ſeulement en vertu de ces paroles: *Tout ce que tu auras lié ſur la terre ſera lié dans les cieux.* Son concurrent *Harald*, roi très légitime, étant ainſi lié par un arrêt émané des cieux, *Guillaume* joignit à cette vertu du ſiége univerſel, une vertu un peu plus forte; ce fut la victoire d'Haſting. Il régna donc par le droit du plus fort, ainſi qu'avaient régné *Pepin* & *Clovis* en France, les Goths & les

Lombards en Italie, les Viſigoths, & enſuite les Arabes en Eſpagne, les Vandales en Afrique, & tous les rois de ce monde les uns après les autres.

Il faut avouer encore que notre bâtard avait un auſſi juſte titre que les Saxons & les Danois, qui en avaient poſſédé un auſſi juſte que celui des Romains. Et le titre de tous ces héros était celui des *voleurs de grand chemin*, ou bien, ſi vous voulez, celui des renards & des fouines quand ces animaux font des conquêtes dans les baſſes-cours.

Tous ces grands-hommes étaient ſi parfaitement voleurs de grand chemin, que depuis *Romulus* juſqu'aux flibuſtiers, il n'eſt queſtion que de dépouilles *opimes*, de butin, de pillage, de vaches & de bœufs volés à main armée. Dans la fable *Mercure* vole les vaches d'*Apollon*, & dans l'ancien Teſtament le prophête *Iſaïe* donne le nom de *voleur* au fils que ſa femme va mettre au monde, & qui doit être un grand type. Il l'appelle Maher-ſalal-has-bas, *partagez vite les dépouilles*. Nous avons déja remarqué que les noms de *ſoldat* & de *voleur* étaient ſouvent ſynonymes.

Voilà bientôt *Guillaume* roi de droit divin. *Guillaume le roux* qui uſurpa la couronne ſur ſon frère aîné, fut auſſi roi de droit divin ſans difficulté ; & ce même droit divin appartint après lui à *Henri* le troiſiéme uſurpateur.

Les barons Normands, qui avaient concouru, à leurs dépens, à l'invaſion de l'Angleterre, voulaient des récompenſes. Il falut bien leur en donner ; les faire grands-vaſſaux, grands-officiers de la couronne. Ils eurent les plus belles terres. Il eſt clair que *Guillaume* aurait mieux aimé garder tout pour lui, & faire, de tous ces ſeigneurs, ſes gardes, & ſes eſtafiers. Mais il aurait trop riſqué. Il ſe vit donc obligé de partager.

A l'égard des ſeigneurs Anglo-Saxons, il n'y avait pas moyen de les tuer tous, ni même de les réduire tous à l'eſclavage. On leur laiſſa, chez eux, la dignité de ſeigneurs châtelains. Ils relevèrent des grands-vaſſaux Normands, qui relevaient de *Guillaume*.

Par-là tout était contenu dans l'équilibre, juſqu'à la première querelle.

Et le reſte de la nation, que devint-il ? ce qu'étaient devenus

preſque tous les peuples de l'Europe ; des ſerfs, des villains.

Enfin, après la folie des croiſades, les princes ruinés vendent la liberté à des ſerfs de glèbe, qui avaient gagné quelque argent par le travail & par le commerce. Les villes ſont affranchies. Les communes ont des privilèges. Les droits des hommes renaiſſent de l'anarchie même.

Les barons étaient partout en diſpute avec leur roi, & entr'eux. La diſpute devenait partout une petite guerre inteſtine, compoſée de cent guerres civiles. C'eſt de cet abominable & ténébreux chaos, que ſortit encore une faible lumière, qui éclaira les communes, & qui rendit leur deſtinée meilleure.

Les rois d'Angleterre étant eux-mêmes grands-vaſſaux de France pour la Normandie, enſuite pour la Guienne & pour d'autres provinces, prirent aiſément les uſages des rois dont ils relevaient. Les états généraux furent longtems compoſés, comme en France, des barons & des évêques.

La cour de chancellerie anglaiſe fut une imitation du conſeil d'état, auquel le chancelier de France préſide. La cour du banc du roi fut créée ſur le modèle du parlement inſtitué par *Philippe le bel*. Les plaids communs étaient comme la juriſdiction du châtelet. La cour de l'échiquier reſſemblait à celle des généraux des finances, qui eſt devenue en France la cour des aides.

La maxime, que le domaine royal eſt inaliénable, fut encore une imitation viſible du gouvernement français.

Le droit du roi d'Angleterre, de faire payer ſa rançon par ſes ſujets, s'il était priſonnier de guerre ; celui d'exiger un ſubſide quand il mariait ſa fille aînée, & quand il faiſait ſon fils chevalier ; tout cela rappellait les anciens uſages d'un royaume dont *Guillaume* était le premier vaſſal.

A peine *Philippe le bel* a-t-il rappellé les communes aux états généraux, que le roi d'Angleterre, *Edouard*, en fait autant pour balancer la grande puiſſance des barons. Car c'eſt ſous le règne de ce prince, que la convocation de la chambre des communes eſt bien conſtatée.

Nous voyons donc, juſqu'à cette époque du quatorziéme ſiécle, le gouvernement anglais ſuivre pas-à-pas celui de la France. Les deux égliſes ſont entiérement ſemblables ; même aſſujettiſſement à la cour de Rome ; mêmes exactions dont on ſe plaint,

Digitized by Google

& qu'on finit toûjours par payer à cette cour avide ; mêmes querelles, plus ou moins fortes ; mêmes excommunications ; mêmes donations aux moines ; même chaos ; même mêlange de rapines ſacrées, de ſuperſtitions, & de barbarie.

La France, & l'Angleterre, ayant donc été adminiſtrées ſi longtems ſur les mêmes principes, ou plutôt ſans aucun principe, & ſeulement par des uſages tout ſemblables, d'où vient qu'enfin ces deux gouvernemens ſont devenus auſſi différens que ceux de Maroc & de Veniſe ?

N'eſt-ce point que, l'Angleterre étant une iſle, le roi n'a pas beſoin d'entretenir continuellement une forte armée de terre, qui ſerait plutôt employée contre la nation que contre les étrangers ?

N'eſt-ce point, qu'en général les Anglais ont dans l'eſprit quelque choſe de plus ferme, de plus réfléchi, de plus opiniâtre que quelques autres peuples ?

N'eſt-ce point par cette raiſon que, s'étant toûjours plaints de la cour de Rome, ils en ont entiérement ſecoué le joug honteux ; tandis qu'un peuple plus léger l'a porté en affectant d'en rire, & en danſant avec ſes chaînes ?

La ſituation de leur pays, qui leur a rendu la navigation néceſſaire, ne leur a-t-elle pas donné auſſi des mœurs plus dures ?

Cette dureté de mœurs qui a fait, de leur iſle, le théatre de tant de ſanglantes tragédies, n'a-t-elle pas contribué auſſi à leur inſpirer une franchiſe généreuſe ?

N'eſt-ce pas ce mêlange de leurs qualités contraires, qui a fait couler tant de ſang royal dans les combats & ſur les échaffauts, & qui n'a jamais permis qu'ils employaſſent le poiſon dans leurs troubles civils, tandis qu'ailleurs, ſous un gouvernement ſacerdotal, le poiſon était une arme ſi commune ?

L'amour de la liberté n'eſt-il pas devenu leur caractère dominant, à meſure qu'ils ont été plus éclairés & plus riches ? Tous les citoyens ne peuvent être également puiſſans : mais ils peuvent tous être également libres. Et c'eſt ce que les Anglais ont obtenu enfin par leur conſtance.

Etre libre, c'eſt ne dépendre que des loix. Les Anglais ont donc aimé les loix, comme les pères aiment leurs enfans, parce qu'ils les ont faits, ou qu'ils ont cru les faire.

Un tel gouvernement n'a pu être établi que très tard; parce qu'il a falu longtems combattre des puiſſances reſpectées: la puiſſance du pape, la plus terrible de toutes, puiſqu'elle était fondée ſur le préjugé & ſur l'ignorance; la puiſſance royale, toûjours prête à ſe déborder, & qu'il falait contenir dans ſes bornes; la puiſſance du baronage, qui était une anarchie; la puiſſance des évêques, qui mêlant toûjours le prophane au ſacré, voulurent l'emporter ſur le baronage & ſur les rois.

Peu-à-peu la chambre des communes eſt devenue la digue qui arrête tous ces torrens.

La chambre des communes eſt véritablement la nation: puiſque le roi qui eſt le chef, n'agit que pour lui, & pour ce qu'on appelle *ſa prérogative*; puiſque les pairs ne ſont en parlement que pour eux; puiſque les évêques n'y ſont de même que pour eux. Mais la chambre des communes y eſt pour le peuple; puiſque chaque membre eſt député du peuple. Or ce peuple eſt au roi comme environ huit millions ſont à l'unité. Il eſt aux pairs & aux évêques comme huit millions ſont à deux cent tout-au-plus. Et les huit millions de citoyens libres ſont repréſentés par la chambre baſſe.

De cet établiſſement, en comparaiſon duquel la république de *Platon* n'eſt qu'un rêve ridicule, & qui ſemblerait inventé par *Locke*, par *Newton*, par *Halley*, ou par *Archimède*, il eſt né des abus affreux, & qui font frémir la nature humaine. Les frottemens inévitables de cette vaſte machine, l'ont preſque détruite du tems de *Fairfax* & de *Cromwell*. Le fanatiſme abſurde s'était introduit dans ce grand édifice comme un feu dévorant, qui conſume un beau bâtiment, qui n'eſt que de bois.

Il a été rebâti de pierres du tems de *Guillaume d'Orange*. La philoſophie a détruit le fanatiſme, qui ébranle les états les plus fermes. Il eſt à croire qu'une conſtitution qui a réglé les droits du roi, des nobles & du peuple, & dans laquelle chacun trouve ſa ſûreté, durera autant que les choſes humaines peuvent durer.

Il eſt à croire auſſi que tous les états, qui ne ſont pas fondés ſur de tels principes, éprouveront des révolutions.

Voici à quoi la légiſlation anglaiſe eſt enfin parvenue; à remettre chaque homme dans tous les droits de la nature dont ils ſont

ſont dépouillés dans preſque toutes les monarchies. Ces droits ſont, liberté entière de ſa perſonne, de ſes biens, de parler à la nation par l'organe de ſa plume, de ne pouvoir être jugé que par ſes pairs en matière criminelle, de ne pouvoir être jugé en aucun cas que ſuivant les termes précis de la loi, de profeſſer en paix quelque religion qu'on veuille en renonçant aux emplois dont les ſeuls anglicans peuvent être pourvus. Cela s'appelle des prérogatives. Et en effet, c'eſt une très grande & très heureuſe prérogative par-deſſus tant de nations, d'être ſûr en vous couchant que vous vous réveillerez le lendemain avec la même fortune que vous poſſédiez la veille; que vous ne ſerez pas enlevé des bras de votre femme, de vos enfans, au milieu de la nuit pour être conduit dans un donjon ou dans un déſert; que vous aurez en ſortant du ſommeil le pouvoir de publier tout ce que vous penſez; que ſi vous êtes accuſé ſoit pour avoir mal agi ou mal parlé, ou mal écrit, vous ne ſerez jugé que ſuivant la loi. Cette prérogative s'étend ſur tout ce qui aborde en Angleterre. Un étranger y jouït de la même liberté de ſes biens & de ſa perſonne; & s'il eſt accuſé, il peut demander que la moitié des jurés ſoit compoſée d'étrangers.

J'oſe dire que ſi on aſſemblait le genre-humain pour faire des loix, c'eſt ainſi qu'on les ferait pour ſa ſûreté. Pourquoi donc ne ſont-elles pas ſuivies dans les autres pays? n'eſt-ce pas demander que les cocos meuriſſent aux Indes & ne réuſſiſſent point à Rome? Vous répondez que ces cocos n'ont pas toûjours meuri en Angleterre, qu'ils n'y ont été cultivés que depuis peu de tems; que la Suéde en a élevés à ſon exemple pendant quelques années & qu'ils n'ont pas réuſſi; que vous pouriez faire venir de ces fruits dans d'autres provinces, par exemple en Boſnie, en Servie. Eſſayez donc d'en planter.

Et ſurtout, pauvre homme, ſi vous êtes bacha effendi ou mollah, ne ſoyez pas aſſez imbécillement barbare pour reſſerrer les chaînes de votre nation. Songez que plus vous appeſantirez le joug, plus vos enfans qui ne ſeront pas tous bachas, ſeront eſclaves. Quoi! malheureux, pour le plaiſir d'être tyran ſubalterne pendant quelques jours, vous expoſez toute votre poſtérité à gémir dans les fers! Oh qu'il eſt aujourd'hui de diſtance entre un Anglais & un Boſniaque!

GOUVERNEMENT.

Section ſeptiéme.

Vous ſavez, mon cher lecteur, qu'en Eſpagne vers les côtes de Malaga, on découvrit du tems de *Philippe II* une petite peuplade juſqu'alors inconnue, cachée au milieu des montagnes de Las Alpuxarras. Vous ſavez que cette chaîne de rochers inacceſſibles eſt entrecoupée de vallées délicieuſes, vous n'ignorez pas que ces vallées ſont cultivées encor aujourd'hui par des deſcendans des Maures qu'on a forcés pour leur bonheur à être chrêtiens, ou du moins à le paraître.

Parmi ces Maures, comme je vous le diſais, il y avait ſous *Philippe II* une nation peu nombreuſe qui habitait une vallée à laquelle on ne pouvait parvenir que par des cavernes. Cette vallée eſt entre Pitos & Portugos; les habitans de ce ſéjour ignoré étaient preſque inconnus des Maures mêmes; ils parlaient une langue qui n'était ni l'eſpagnole, ni l'arabe, & qu'on crut être dérivée de l'ancien carthaginois.

Cette peuplade s'était peu multipliée. On a prétendu que la raiſon en était que les Arabes leurs voiſins, & avant eux les Africains, venaient prendre les filles de ce canton.

Ce peuple chétif, mais heureux, n'avait jamais entendu parler de la religion chrêtienne, ni de la juive; connaiſſait médiocrement celle de *Mahomet* & n'en faiſait aucun cas. Il offrait de tems immémorial du lait & des fruits à une ſtatue d'*Hercule*. C'était-là toute ſa religion. Du reſte, ces hommes ignorés vivaient dans l'indolence & dans l'innocence. Un familier de l'inquiſition les découvrit enfin. Le grand inquiſiteur les fit tous brûler; c'eſt le ſeul événement de leur hiſtoire.

Les motifs ſacrés de leur condamnation furent qu'ils n'avaient jamais payé d'impôt, attendu qu'on ne leur en avait jamais demandé, & qu'ils ne connaiſſaient point la monnoie, qu'ils n'avaient point de bible, vu qu'ils n'entendaient point le latin, & que perſonne n'avait pris la peine de les batiſer. On les déclara forciers & hérétiques; ils furent tous revêtus du ſanbenito & grillés en cérémonie.

Il eſt clair que c'eſt ainſi qu'il faut gouverner les hommes. Rien ne contribue davantage aux douceurs de la ſociété.

Digitized by Google

GRACE.

SECTION PREMIERE.

TOute la nature, tout ce qui exiſte, eſt une grace de DIEU; il fait à tous les animaux la grace de les former & de les nourrir. La grace de faire croître un arbre à ſoixante & dix pieds eſt accordée au ſapin & refuſée au roſeau. Il donne à l'homme la grace de penſer, de parler & de le connaître; il m'accorde la grace de n'entendre pas un mot de tout ce que *Tournéli*, *Molina*, *Soto*, &c. ont écrit ſur la grace.

Le premier qui ait parlé de la grace efficace & gratuite, c'eſt ſans contredit *Homère*. Cela pourait étonner un bachelier de théologie qui ne connaîtrait que *St. Auguſtin*. Mais qu'il liſe le troiſiéme livre de l'*Iliade*, il verra que *Pâris* dit à ſon frère *Hector*, „ Si les Dieux vous ont donné la valeur, & s'ils „ m'ont donné la beauté, ne me reprochez pas les préſens de „ la belle *Vénus*; nul don des Dieux n'eſt mépriſable, il ne dé- „ pend pas des hommes de les obtenir. "

Rien n'eſt plus poſitif que ce paſſage. Si on veut remarquer encor que *Jupiter* ſelon ſon bon plaiſir, donne la victoire tantôt aux Grecs, tantôt aux Troyens, voilà une nouvelle preuve que tout ſe fait par la grace d'en-haut.

Sarpédon & enſuite *Patrocle*, ſont des braves à qui la grace a manqué tout-à-tour.

Il y a eu des philoſophes qui n'ont pas été de l'avis d'*Homère*. Ils ont prétendu que la providence générale ne ſe mêlait point immédiatement des affaires des particuliers, qu'elle gouvernait tout par des loix univerſelles, que *Therſite* & *Achille* étaient égaux devant elle, & que ni *Calchas*, ni *Thaltibius* n'avaient jamais eu de grace verſatile ou congrue.

Selon ces philoſophes le chien-dent & le chêne, la mite & l'éléphant, l'homme, les élémens & les aſtres obéiſſent à des loix invariables, que DIEU, immuable comme elles, établit de toute éternité. Voyez *Providence*.

Ces philoſophes n'auraient admis ni la grace de ſanté de *St. Thomas*, ni la grace médicinale de *Cajetan*. Ils n'auraient pu ex-

pliquer l'extérieure, l'intérieure, la coopérante, la ſuffiſante, la congrue, la prévenante, &c. Il leur aurait été difficile de ſe ranger à l'avis de ceux qui prétendent que le maître abſolu des hommes donne un pécule à un eſclave & refuſe la nourriture à l'autre; qu'il ordonne à un manchot de pêtrir de la farine, à un muet de lui faire la lecture, à un cu-de-jatre d'être ſon courier.

Ils penſent que l'éternel *Demiourgos* qui a donné des loix à tant de millions de mondes gravitans les uns vers les autres, & ſe prêtant mutuellement la lumière qui émane d'eux, les tient tous ſous l'empire de ſes loix générales, & qu'il ne va point créer des vents nouveaux pour remuer des brins de paille dans un coin de ce monde.

Ils diſent que ſi un loup trouve dans ſon chemin un petit chevreau pour ſon ſouper, & ſi un autre loup meurt de faim, DIEU ne s'eſt point occupé de faire au premier loup une grace particulière.

Nous ne prenons aucun parti entre ces philoſophes & *Homère*, ni entre les janſéniſtes & les moliniſtes. Nous félicitons ceux qui croyent avoir des graces prévenantes; nous compatiſſons de tout notre cœur à ceux qui ſe plaignent de n'en avoir que de verſatiles; & nous n'entendons rien au congruiſme.

Si un Bergamaſque reçoit le ſamedi une grace prévenante qui le délecte au point de faire dire une meſſe pour douze ſous chez les carmes, célébrons ſon bonheur. Si le dimanche, il court au cabaret abandonné de la grace, s'il bat ſa femme, s'il vole ſur le grand chemin, qu'on le pende. DIEU nous faſſe ſeulement la grace de ne déplaire dans nos queſtions ni aux bacheliers de l'univerſité de Salamanque, ni à ceux de la Sorbonne, ni à ceux de Bourges, qui tous penſent ſi différemment ſur ces matières ardues, & ſur tant d'autres; de n'être point condamné par eux, & ſurtout, de ne jamais lire leurs livres.

SECTION SECONDE.

Si quelqu'un venait du fond de l'enfer nous dire de la part du diable, Meſſieurs, je vous avertis que notre ſouverain ſeigneur a pris pour ſa part tout le genre-humain, excepté un

très petit nombre de gens qui demeurent vers le Vatican & dans ſes dépendances ; nous prierions tous ce député de vouloir bien nous inſcrire ſur la liſte des privilégiés ; nous lui demanderions ce qu'il faut faire pour obtenir cette grace.

S'il nous répondait, „ Vous ne pouvez la mériter ; mon maître „ a fait la liſte de tous les tems ; il n'a écouté que ſon bon plai„ ſir ; il s'occupe continuellement à faire une infinité de pots de „ chambre, & quelques douzaines de vaſes d'or. Si vous êtes „ pot de chambre, tant pis pour vous. "

A ces belles paroles nous renverrions l'ambaſſadeur à coups de fourches à ſon maître.

Voilà pourtant ce que nous avons oſé imputer à DIEU, à l'Etre éternel ſouverainement bon.

On a toûjours reproché aux hommes d'avoir fait DIEU à leur image. On a condamné *Homère* d'avoir tranſporté tous les vices & tous les ridicules de la terre dans le ciel. *Platon* qui lui fait ce juſte reproche, n'a pas héſité à l'appeller *blaſphémateur*. Et nous, cent fois plus inconſéquens, plus téméraires, plus blaſphémateurs que ce Grec qui n'y entendait pas fineſſe, nous accuſons DIEU dévotement d'une choſe dont nous n'avons jamais accuſé le dernier des hommes.

Le roi de Maroc *Mulei-Iſmaël*, eut, dit-on, cinq cent enfans. Que diriez-vous ſi un Marabout du mont Atlas vous racontait que le ſage & bon *Mulei-Iſmaël* donnant à dîner à toute ſa famille, parla ainſi à la fin du repas ?

Je ſuis *Mulei-Iſmaël* qui vous ai engendrés pour ma gloire ; car je ſuis fort glorieux. Je vous aime tous tendrement ; j'ai ſoin de vous comme une poule couve ſes pouſſins. J'ai décrété qu'un de mes cadets aurait le royaume de Tafilet, qu'un autre poſſéderait à jamais Maroc ; & pour mes autres chers enfans, au nombre de quatre cent quatre-vingt dix-huit, j'ordonne qu'on en roue la moitié & qu'on brûle l'autre ; car je ſuis le ſeigneur *Mulei-Iſmaël ?*

Vous prendriez aſſurément le Marabout pour le plus grand fou que l'Afrique ait jamais produit.

Mais ſi trois ou quatre mille Marabouts entretenus graſſement à vos dépens, venaient vous répéter la même nouvelle, que feriez-vous ? ne feriez-vous pas tenté de les faire jeûner au

pain & à l'eau juſqu'à-ce qu'ils fuſſent revenus dans leur bon ſens ?

Vous m'alléguez que mon indignation eſt aſſez raiſonnable contre les ſupralapſaires qui croyent que le roi de Maroc ne fait ces cinq cent enfans que pour ſa gloire, & qu'il a toûjours eu l'intention de les faire rouer & de les faire brûler, excepté deux qui étaient deſtinés à régner.

Mais j'ai tort, dites-vous, contre les infralapſaires qui avouent que la première intention de *Mulei-Iſmaël* n'était pas de faire périr ſes enfans dans les ſupplices ; mais qu'ayant prévu qu'ils ne vaudraient rien, il a jugé à propos en bon père de famille de ſe défaire d'eux par le feu & par la roue.

Ah ! ſupralapſaires, infralapſaires, gratuits, ſuffiſans, efficaciens, janſéniſtes, moliniſtes, devenez enfin hommes, & ne troublez plus la terre pour des ſottiſes ſi abſurdes & ſi abominables.

GREC.

OBSERVATION SUR L'ANÉANTISSEMENT DE LA LANGUE GRECQUE A MARSEILLE.

IL eſt bien étrange qu'une colonie grecque ayant fondé Marſeille, il ne reſte preſque aucun veſtige de la langue grecque en Provence ni en Languedoc, ni en aucun pays de la France ; car il ne faut pas compter pour grecs les termes qui ont été formés très tard du latin, & que les Romains eux-mêmes avaient reçus des Grecs tant de ſiécles auparavant ; nous ne les avons reçus que de la ſeconde main. Nous n'avons aucun droit de dire que nous avons quitté le mot de *Got* pour celui de *Theos* plutôt que pour celui de *Deus*, dont nous avons fait Dieu par une terminaiſon barbare.

Il eſt évident que les Gaulois ayant reçu la langue latine avec les loix romaines, & depuis ayant encor reçu la religion chrêtienne des mêmes Romains, ils prirent d'eux tous les mots qui concernaient cette religion. Ces mêmes Gaulois ne connurent

que très tard les mots grecs qui regardent la médecine, l'anatomie, la chirurgie.

Quand on aura retranché tous ces termes originairement grecs, qui ne nous ſont parvenus que par les latins, & tous les mots d'anatomie & de médecine connus ſi tard, il ne reſtera preſque rien. N'eſt-il pas ridicule de faire venir abréger de *brakus* plutôt que d'*abreviare ;* acier d'*axi* plutôt que d'*acies ;* acre d'*agros* plutôt que d'*ager ;* aile d'*ily* plutôt que d'*ala ?*

On a été juſqu'à dire qu'aumelette vient d'*ameilaton*, parce que *meli* en grec ſignifie du miel, & *oon* ſignifie un œuf. On a fait encor mieux dans le *Jardin des racines grecques ;* on y prétend que dîner vient de *dipnein* qui ſignifie ſouper.

Si on veut s'en tenir aux expreſſions grecques que la colonie de Marſeille put introduire dans les Gaules indépendamment des Romains, la liſte en ſera courte.

Aboyer, peut-être de *bauzein.*
Affre, affreux, d'*afronos.*
Agacer, peut-être d'*anaxein.*
Alali, du cri militaire des Grecs.
Babiller, peut-être de *babazo.*
Balle, de *ballo.*
Bas, de *bathys.*
Bleſſer, de l'aoriſte *blapto.*
Bouteille, de *bouttis.*
Coin, de *gonia.*
Entraille, d'*entera.*
Gargariſer, de *gargarizein.*
Hermite, d'*eremos.*
Idiot, d'*idiotes.*
Cuiſſe, peut-être d'*iſchis.*
Tuer, de *thuein.*
Colle, de *colla.*
Colère, de *cholé.*
Bride, de *bryter.*
Brique, de *brika.*
Couper, de *copto.*
Fier, de *fiaros.*

Orgueil, d'*orge.*
Maraud, de *miaros.*
Moquer, de *mokeuo.*
Page, de *païs.*
Siffler, peut-être de *siffloo.*
Mouſtache, de *muſtax.*

Je m'étonne qu'il reſte ſi peu de mots d'une langue qu'on parlait à Marſeille du tems d'*Auguſte* dans toute ſa pureté ; & je m'étonne ſurtout que la plûpart des mots grecs conſervés en Provence ſoient des expreſſions de choſes inutiles, tandis que les termes qui déſignaient les choſes néceſſaires ſont abſolument perdus. Nous n'en avons pas un de ceux qui exprimaient la terre, la mer, le ciel, le ſoleil, la lune, les fleuves, les principales parties du corps humain, mots qui ſemblaient devoir ſe perpétuer d'âge en âge. Il faut peut-être en attribuer la cauſe aux Viſigoths, aux Bourguignons, aux Francs, à l'horrible barbarie de tous les peuples qui dévaſtèrent l'empire Romain ; barbarie dont il reſte encor tant de traces.

GRÉGOIRE VII.

Voyez *Bayle* à l'article *Grégoire.*

Bayle lui-même en convenant que *Grégoire* fut le boutefeu de l'Europe, lui accorde le titre de grand-homme. *Que l'ancienne Rome*, dit-il, *qui ne ſe piquait que de conquêtes & de la vertu militaire, ait ſubjugué tant d'autres peuples, cela eſt beau & glorieux ſelon le monde ; mais on n'en eſt pas ſurpris quand on y fait un peu réflexion. C'eſt bien un autre ſujet de ſurpriſe quand on voit la nouvelle Rome, ne ſe piquant que du miniſtère apoſtolique, acquérir une autorité ſous laquelle les plus grands monarques ont été contraints de plier. Car on peut dire qu'il n'y a preſque point d'empereur qui ait tenu tête aux papes, qui ne ſe ſoit enfin très mal trouvé de ſa réſiſtance. Encor aujourd'hui les démêlés des plus puiſſans princes avec la cour de Rome, ſe terminent preſque toûjours à leur confuſion.*

Je ne ſuis en rien de l'avis de *Bayle.* Il poura ſe trouver bien

bien des gens qui ne ſeront pas de mon avis. Mais le voici, & le réfutera qui voudra.

1°. Ce n'eſt pas à la confuſion des princes d'Orange & des ſept Provinces-Unies que ſe ſont terminés leurs différends avec Rome. Et *Bayle* ſe moquant de Rome dans Amſterdam, était un aſſez bel exemple du contraire.

Les triomphes de la reine *Elizabeth*, de *Guſtave Vaſa* en Suède, des rois de Dannemarck, de tous les princes du nord de l'Allemagne, de la plus belle partie de l'Helvétie, de la ſeule petite ville de Genève, ſur la politique de la cour Romaine, ſont d'aſſez bons témoignages qu'il eſt aiſé de lui réſiſter en fait de religion & de gouvernement.

2°. Le ſaccagement de Rome par les troupes de *Charles-Quint*, le pape *Clément VII* priſonnier au château St. Ange; *Louis XIV* obligeant le pape *Alexandre VII* à lui demander pardon, & érigeant dans Rome même un monument de la ſoumiſſion du pape; & de nos jours les jéſuites, cette principale milice papale détruite ſi aiſément en Eſpagne, en France, à Naples, à Goa & dans le Paraguai, tout cela prouve aſſez que quand les princes puiſſans ſont mécontens de Rome, ils ne terminent point cette querelle à leur confuſion; ils pouront ſe laiſſer fléchir, mais ils ne ſeront pas confondus.

3°. Quand les papes ont marché ſur la tête des rois, quand ils ont donné des couronnes avec une bulle, il me parait qu'ils n'ont fait préciſément dans ces tems de leur grandeur, que ce que faiſaient les califes ſucceſſeurs de *Mahomet* dans le tems de leur décadence. Les uns & les autres en qualité de prêtres, donnaient en cérémonie l'inveſtiture des empires aux plus forts.

4°. Maimbourg dit, *ce qu'aucun pape n'avait encor jamais fait, Grégoire VII priva Henri IV de ſa dignité d'empereur & de ſes royaumes de Germanie & d'Italie.*

Maimbourg ſe trompe. Le pape *Zacharie* longtems auparavant avait mis une couronne ſur la tête de l'Auſtraſien *Pepin* uſurpateur du royaume des Francs, puis le pape *Léon III* avait déclaré le fils de ce *Pepin* empereur d'Occident & privé par-là l'impératrice *Irène* de tout cet empire; & depuis ce tems il faut avouer qu'il n'y eut pas un clerc de l'égliſe romaine qui ne s'imaginât que ſon évêque diſpoſait de toutes les couronnes.

On fit toûjours valoir cette maxime quand on le put ; on la regarda comme une arme ſacrée qui repoſait dans la ſacriſtie de St. Jean de Latran, & qu'on en tirait en cérémonie dans toutes les occaſions. Cette prérogative eſt ſi belle, elle élève ſi haut la dignité d'un exorciſte né à Velletri ou à Civita-Vecchia, que ſi *Luther*, *Zuingle*, *Oecolampade*, *Jean Chauvin*, & tous les prophêtes des Cevennes étaient nés dans un miſérable village auprès de Rome & y avaient été tonſurés, ils auraient ſoutenu cette égliſe avec la même rage qu'ils ont déployée pour la détruire.

5°. Tout dépend donc du tems, du lieu où l'on eſt né, & des circonſtances où l'on ſe trouve. *Grégoire VII* était né dans un ſiécle de barbarie, d'ignorance & de ſuperſtition, & il avait à faire à un empereur jeune, débauché, ſans expérience, manquant d'argent, & dont le pouvoir était conteſté par tous les grands ſeigneurs d'Allemagne.

Il ne faut pas croire que depuis l'Auſtraſien *Charlemagne* le peuple Romain ait jamais été fort aiſe d'obéir à des Francs ou à des Teutons ; il les haiſſait autant que les anciens vrais Romains auraient haï les Cimbres, ſi les Cimbres avaient dominé en Italie. Les *Othons* n'avaient laiſſé dans Rome qu'une mémoire exécrable parce qu'ils y avaient été puiſſans ; & depuis les *Othons* on ſait que l'Europe fut dans une anarchie affreuſe.

Cette anarchie ne fut pas mieux réglée ſous les empereurs de la maiſon de *Franconie*. La moitié de l'Allemagne était ſoulevée contre *Henri IV* ; la grande-ducheſſe comteſſe *Mathilde* ſa couſine-germaine plus puiſſante que lui en Italie, était ſon ennemie mortelle. Elle poſſédait ſoit comme fiefs de l'empire, ſoit comme allodiaux tout le duché de Toſcane, le Crémonois, le Ferrarois, le Mantouan, le Parmeſan, une partie de la marche d'Ancone, Reggio, Modène, Spolette, Vérone ; elle avait des droits, c'eſt-à-dire des prétentions, ſur les deux Bourgognes. La chancellerie impériale revendiquait ces terres, ſelon ſon uſage de tout revendiquer.

Avouons que *Grégoire VII* aurait été un imbécille s'il n'avait pas employé le prophane & le ſacré pour gouverner cette princeſſe, & pour s'en faire un appui contre les Allemands. Il devint ſon directeur, & de ſon directeur ſon héritier.

Je n'examine pas s'il fut en effet ſon amant, ou s'il feignit de l'être, ou ſi ſes ennemis feignirent qu'il l'était, ou ſi dans des momens d'oiſiveté ce petit homme très pétulant & très vif abuſa quelquefois de ſa pénitente qui était femme, faible & capricieuſe.

Rien n'eſt plus commun dans l'ordre des choſes humaines. Mais comme d'ordinaire on n'en tient point régiſtre, comme on ne prend point de témoins pour ces petites privautés de directeurs & de dirigées, comme ce reproche n'a été fait à *Grégoire* que par ſes ennemis, nous ne devons pas prendre ici une accuſation pour une preuve. C'eſt bien aſſez que *Grégoire* ait prétendu à tous les biens de ſa pénitente ſans aſſurer qu'il prétendît encor à ſa perſonne.

6°. La donation qu'il ſe fit faire en 1077 par la comteſſe *Mathilde*, eſt plus que ſuſpecte. Et une preuve qu'il ne faut pas s'y fier, c'eſt que non-ſeulement on ne montra jamais cet acte; mais que dans un ſecond acte on dit que le premier avait été perdu. On prétendit que la donation avait été faite dans la fortereſſe de Canoſſe; & dans le ſecond acte on dit qu'elle avait été faite dans Rome. (Voyez l'article *Donations*.) Cela pourait bien confirmer l'opinion de quelques antiquaires un peu trop ſcrupuleux, qui prétendent que de mille chartes de ces tems-là, (& ces tems ſont bien longs) il y en a plus de neuf cent d'évidemment fauſſes.

Il y eut deux ſortes d'uſurpateurs dans notre Europe, & ſurtout en Italie, les brigands & les fauſſaires.

7°. *Bayle*, en accordant à *Grégoire* le titre de *grand-homme*, avoue pourtant que ce brouillon décrédita fort ſon héroïſme par ſes prophéties. Il eut l'audace de créer un empereur, & en cela il fit bien, puiſque l'empereur *Henri IV* avait créé un pape; *Henri* le dépoſait, & il dépoſait *Henri*. Juſques-là il n'y a rien à dire, tout eſt égal de part & d'autre. Mais *Grégoire* s'aviſa de faire le prophête; il prédit la mort d'*Henri IV* pour l'année 1080; mais *Henri IV* fut vainqueur; & le prétendu empereur *Rodolphe* fut défait & tué en Thuringe par le fameux *Godefroi de Bouillon*, plus véritablement grand-homme qu'eux tous.

Cela prouve, à mon avis, que *Grégoire* était encor plus entouſiaſte qu'habile.

Je ſigne de tout mon cœur ce que dit Bayle, *Quand on s'engage à prédire l'avenir on fait proviſion ſur toute choſe d'un front d'airain, & d'un magaſin inépuiſable d'équivoques.* Mais vos ennemis ſe moquent de vos équivoques, leur front eſt d'airain comme le vôtre, & ils vous traitent de fripon inſolent & maladroit.

8°. Notre grand-homme finit par voir prendre la ville de Rome d'aſſaut en 1083 ; il fut aſſiégé dans le château nommé depuis *St. Ange*, par ce même empereur *Henri IV* qu'il avait oſé dépoſſéder. Il mourut dans la miſère & dans le mépris à Salerne, ſous la protection du Normand *Robert Guiſcard.*

J'en demande pardon à Rome moderne ; mais quand je lis l'hiſtoire des *Scipions*, des *Catons*, des *Pompées* & des *Céſars*, j'ai de la peine à mettre dans leur rang un moine factieux devenu pape ſous le nom de *Grégoire VII.*

On a donné depuis un plus beau titre à notre *Grégoire*, on l'a fait ſaint ; du moins à Rome. Ce fut le fameux cardinal *Coſcia* qui fit cette canoniſation ſous le pape *Benoit XIII.* On imprima même un office de *St. Grégoire VII* ; dans lequel on dit que ce ſaint *délivra les fidèles de la fidélité qu'ils avaient jurée à leur empereur.*

Pluſieurs parlemens du royaume voulurent faire brûler cette légende par les exécuteurs de leurs hautes juſtices ; mais le nonce *Bentivoglio* qui avait pour maîtreſſe une actrice de l'opéra qu'on appellait la *Conſtitution*, & qui avait de cette actrice une fille qu'on appellait la *Légende*, homme d'ailleurs fort aimable & de la meilleure compagnie, obtint du miniſtère qu'on ſe contenterait de condamner la légende de *Grégoire*, de la ſupprimer, & d'en rire.

GUERRE.

TOus les animaux ſont perpétuellement en guerre ; chaque eſpèce eſt née pour en dévorer une autre. Il n'y a pas juſqu'aux moutons & aux colombes qui n'avalent une quantité prodigieuſe d'animaux imperceptibles. Les mâles de la même eſpece ſe font la guerre pour des femelles, comme *Menelas* &

Pâris. L'air, la terre & les eaux ſont des champs de deſtruction.

Il ſemble que DIEU ayant donné la raiſon aux hommes, cette raiſon doive les avertir de ne pas s'avilir à imiter les animaux, ſurtout quand la nature ne leur a donné ni armes pour tuer leurs ſemblables, ni inſtinct qui les porte à ſucer leur ſang.

Cependant la guerre meurtrière eſt tellement le partage affreux de l'homme, qu'excepté deux ou trois nations il n'en eſt point que leurs anciennes hiſtoires ne repréſentent armées les unes contre les autres. Vers le Canada *homme* & *guerrier* ſont ſynonymes; & nous avons vu que dans notre hémiſphère *voleur* & *ſoldat* étaient même choſe. Manichéens! voilà votre excuſe.

Le plus déterminé des flatteurs conviendra ſans peine, que la guerre traîne toûjours à ſa ſuite la peſte & la famine, pour peu qu'il ait vu les hôpitaux des armées d'Allemagne, & qu'il ait paſſé dans quelques villages où il ſe ſera fait quelque grand exploit de guerre.

C'eſt ſans doute un très bel art que celui qui déſole les campagnes, détruit les habitations, & fait périr année commune quarante mille hommes ſur cent mille. Cette invention fut d'abord cultivée par des nations aſſemblées pour leur bien commun; par exemple, la diète des Grecs déclara à la diète de la Phrygie & des peuples voiſins, qu'elle allait partir ſur un millier de barques de pêcheurs, pour aller les exterminer ſi elle pouvait.

Le peuple Romain aſſemblé jugeait qu'il était de ſon intérêt d'aller ſe battre avant moiſſon, contre le peuple de Veïes, ou contre les Volſques. Et quelques années après, tous les Romains étant en colère contre tous les Carthaginois, ſe battirent longtems ſur mer & ſur terre. Il n'en eſt pas de même aujourd'hui.

Un généalogiſte prouve à un prince qu'il deſcend en droite ligne d'un comte, dont les parens avaient fait un pacte de famille il y a trois ou quatre cent ans avec une maiſon dont la mémoire même ne ſubſiſte plus. Cette maiſon avait des prétentions éloignées ſur une province dont le dernier poſſeſſeur eſt morr d'apoplexie. Le prince & ſon conſeil voyent ſon droit évident. Cette province qui eſt à quelques centaines de lieuës de lui, a beau proteſter qu'elle ne le connaît pas, qu'elle n'a nulle envie d'être gouvernée par lui; que pour donner des loix

aux gens, il faut au moins avoir leur conſentement. Ces diſcours ne parviennent pas ſeulement aux oreilles du prince, dont le droit eſt inconteſtable. Il trouve incontinent un grand nombre d'hommes qui n'ont rien à perdre; il les habille d'un gros drap bleu à cent dix ſous l'aune, borde leurs chapeaux avec du gros fil blanc, les fait tourner à droite & à gauche, & marche à la gloire.

Les autres princes qui entendent parler de cette équipée, y prennent part chacun ſelon ſon pouvoir, & couvrent une petite étendue de pays de plus de meurtriers mercenaires, que *Gengis-Kan*, *Tamerlan*, *Bajazet* n'en traînèrent à leur ſuite.

Des peuples aſſez éloignés entendent dire qu'on va ſe battre, & qu'il y a cinq ou ſix ſous par jour à gagner pour eux, s'ils veulent être de la partie; ils ſe diviſent auſſi-tôt en deux bandes comme des moiſſonneurs, & vont vendre leurs ſervices à quiconque veut les employer.

Ces multitudes s'acharnent les unes contre les autres, non-ſeulement ſans avoir aucun intérêt au procès, mais ſans ſavoir même de quoi il s'agit.

On voit à la fois cinq ou ſix puiſſances belligérantes, tantôt trois contre trois, tantôt deux contre quatre, tantôt une contre cinq, ſe détestant toutes également les unes les autres, s'uniſſant & s'attaquant tour-à-tour; toutes d'accord en un ſeul point, celui de faire tout le mal poſſible.

Le merveilleux de cette entrepriſe infernale, c'eſt que chaque chef des meurtriers fait bénir ſes drapeaux & invoque DIEU ſolemnellement, avant d'aller exterminer ſon prochain. Si un chef n'a eu que le bonheur de faire égorger deux ou trois mille hommes, il n'en remercie point DIEU; mais lorſqu'il y en a eu environ dix mille d'exterminés par le feu & par le fer, & que pour comble de grace quelque ville a été détruite de fond en comble, alors on chante à quatre parties une chanſon aſſez longue, compoſée dans une langue inconnue à tous ceux qui ont combattu, & de plus toute farcie de barbariſmes. La même chanſon ſert pour les mariages & pour les naiſſances, ainſi que pour les meurtres; ce qui n'eſt pas pardonnable, ſurtout dans la nation la plus renommée pour les chanſons nouvelles.

Que deviennent & que m'importent l'humanité, la bienfaiſance,

la modeſtie, la tempérance, la douceur, la ſageſſe, la piété, tandis qu'une demi-livre de plomb tirée de ſix cent pas me fracaſſe le corps, & que je meurs à vingt ans dans des tourmens inexprimables, au milieu de cinq ou ſix mille mourans, tandis que mes yeux qui s'ouvrent pour la dernière fois voyent la ville où je ſuis né détruite par le fer & par la flamme, & que les derniers ſons qu'entendent mes oreilles ſont les cris des femmes & des enfans expirans ſous des ruines, le tout pour les prétendus intérêts d'un homme que nous ne connaiſſons pas ?

Ce qu'il y a de pis, c'eſt que la guerre eſt un fléau inévitable. Si l'on y prend garde, tous les hommes ont adoré le Dieu *Mars*. Sabaoth chez les Juifs ſignifie *le Dieu des armes :* mais Minerve chez Homère appelle *Mars* un Dieu furieux, inſenſé, infernal.

Le célèbre *Monteſquieu*, qui paſſait pour humain, a pourtant dit, qu'il eſt juſte de porter le fer & la flamme chez ſes voiſins, dans la crainte qu'ils ne faſſent trop bien leurs affaires. Si c'eſt là l'eſprit des loix, c'eſt celui des loix de *Borgia* & de *Machiavel*. Si malheureuſement il a dit vrai, il faut écrire contre cette vérité, quoiqu'elle ſoit prouvée par les faits.

Voici ce que dit *Monteſquieu*. *Eſprit des loix*, liv. X. chap. II.

„ Entre les ſociétés le droit de la défenſe naturelle entraîne „ quelquefois la néceſſité d'attaquer, lorſqu'un peuple voit „ qu'une plus longue paix en mettrait un autre en état de le dé„ truire, & que l'attaque eſt dans ce moment le ſeul moyen „ d'empêcher cette deſtruction. "

Comment l'attaque en pleine paix peut-elle être le ſeul moyen d'empêcher cette deſtruction ? Il faut donc que vous ſoyez ſûr que ce voiſin vous détruira s'il devient puiſſant. Pour en être ſûr, il faut qu'il ait fait déja des préparatifs de votre perte. En ce cas c'eſt lui qui commence la guerre, ce n'eſt pas vous ; votre ſuppoſition eſt fauſſe & contradictoire.

S'il y eut jamais une guerre évidemment injuſte, c'eſt celle que vous propoſez ; c'eſt d'aller tuer votre prochain, de peur que votre prochain (qui ne vous attaque pas) ne ſoit en état de vous attaquer.

C'eſt-à-dire, qu'il faut que vous hazardiez de ruiner le pays dans l'eſpérance de ruiner ſans raiſon celui d'un autre. Cela

car l'Ecriture a dit, qui ne travaille pas ne mérite pas de manger. Notre confrère *Job* qui fut quelque tems dans votre état, dit que l'homme eſt né pour le travail comme l'oiſeau pour voler. Voyez cette ville immenſe, tout le monde eſt occupé. Les juges ſe lèvent à quatre heures du matin pour vous rendre juſtice & pour vous envoyer aux galères, ſi votre fainéantiſe vous porte à voler mal-adroitement.

Le roi travaille; il aſſiſte tous les jours à ſes conſeils; il a fait des campagnes. Vous me direz qu'il n'en eſt pas plus riche: d'accord; mais ce n'eſt pas ſa faute. Les financiers ſavent mieux que vous & moi qu'il n'entre pas dans ſes coffres la moitié de ſon revenu; il a été obligé de vendre ſa vaiſſelle pour vous défendre contre nos ennemis. Nous devons l'aider à notre tour. L'ami des hommes ne lui accorde que ſoixante & quinze millions par an: un autre ami lui en donne tout-d'un-coup ſept cent quarante. Mais de tous ces amis de *Job* il n'y en a pas un qui lui avance un écu. Il faut qu'on invente mille moyens ingénieux pour prendre dans nos poches cet écu qui n'arrive dans la ſienne que diminué de moitié.

Travaillez donc, mes chers frères; agiſſez pour vous; car je vous avertis que ſi vous n'avez pas ſoin de vous-même, perſonne n'en aura ſoin; on vous traitera comme dans pluſieurs graves remontrances on a traité le roi. On vous dira, DIEU vous aſſiſte.

Nous irons dans nos provinces, répondez-vous; nous ſerons nourris par les ſeigneurs des terres, par les fermiers, par les curés. Ne vous attendez pas, mes frères, à manger à leur table. Ils ont pour la plûpart aſſez de peine à ſe nourrir eux-mêmes, malgré la *méthode de s'enrichir promtement par l'agriculture* & cent ouvrages de cette eſpèce qu'on imprime tous les jours à Paris pour l'uſage de la campagne, que les auteurs n'ont jamais cultivée.

Je vois parmi vous des jeunes gens qui ont quelqu'eſprit; ils diſent qu'ils feront des vers, qu'ils compoſeront des brochures, comme *Chiniac*, *Nonotte*, *Patouillet*; qu'ils travailleront pour les nouvelles eccléſiaſtiques, qu'ils feront des feuilles pour *Fréron*; des oraiſons funèbres pour des évêques, des chanſons pour l'opéra comique. C'eſt du moins une occupation;

on ne vole pas ſur le grand chemin quand on fait l'*Année littéraire*, on ne vole que ſes créanciers. Mais faites mieux, mes chers frères en JESUS-CHRIST, mes chers gueux, qui riſquez les galères en paſſant votre vie à mendier; entrez dans l'un des quatre ordres mendians; vous ſerez riches & honorés.

HÉRÉSIE.

MOt grec qui ſignifie *croyance, opinion de choix.* Il n'eſt pas trop à l'honneur de la raiſon humaine qu'on ſe ſoit hai, perſécuté, maſſacré, brûlé pour des opinions choiſies; mais ce qui eſt encor fort peu à notre honneur, c'eſt que cette manie nous ait été particulière comme la lèpre l'était aux Hébreux, & jadis la vérole aux Caraïbes.

Nous ſavons bien, théologiquement parlant, que l'héréſie étant devenue un crime, ainſi que le mot une injure: nous ſavons, dis-je, que l'égliſe latine pouvant ſeule avoir raiſon, elle a été en droit de réprouver tous ceux qui étaient d'une opinion différente de la ſienne.

D'un autre côté l'égliſe grecque avait le même droit; *a*) auſſi réprouva-t-elle les Romains quand ils eurent choiſi une autre opinion que les Grecs ſur la proceſſion du St. Eſprit, ſur les viandes de carême, ſur l'autorité du pape, &c. &c.

Mais ſur quel fondement parvint-on enfin à faire brûler quand on fut le plus fort, ceux qui avaient des opinions de choix? Ils étaient ſans doute criminels devant DIEU, puiſqu'ils étaient opiniâtres. Ils devaient donc, comme on n'en doute pas, être brûlés pendant toute l'éternité dans l'autre monde. Mais pourquoi les brûler à petit feu dans celui-ci? Ils repréſentaient que c'était entreprendre ſur la juſtice de DIEU; que ce ſupplice était bien dur de la part des hommes; que de plus il était inutile, puiſqu'une heure de ſouffrances ajoutée à l'éternité eſt comme zéro.

Les ames pieuſes répondaient à ces reproches que rien n'était plus juſte que de placer ſur des braſiers ardens quiconque

a) Voyez les conciles de Conſtantinople à l'article *Concile*.

avait une *opinion choiſie ;* que c'était ſe conformer à DIEU que de faire brûler ceux qu'il devait brûler lui-même ; & qu'enfin puiſqu'un bucher d'une heure ou deux eſt zéro par rapport à l'éternité, il importait très peu qu'on brûlât cinq ou ſix provinces pour des opinions de choix, pour des héréſies.

On demande aujourd'hui chez quels antropophages ces queſtions furent agitées, & leurs ſolutions prouvées par les faits ? nous ſommes forcés d'avouer que ce fut chez nous-mêmes, dans les mêmes villes où l'on ne s'occupe que d'opéra, de comédies, de bals, de modes & d'amour.

Malheureuſement ce fut un tyran qui introduiſit la méthode de faire mourir les hérétiques ; non pas un de ces tyrans équivoques qui ſont regardés comme des ſaints dans un parti, & comme des monſtres dans l'autre. C'était un *Maxime*, compétiteur de *Théodoſe I*, tyran avéré par l'empire entier dans la rigueur du mot.

Il fit périr à Trèves par la main des bourreaux, l'Eſpagnol *Priſcillien* & ſes adhérens, dont les opinions furent jugées erronées pas quelques évêques d'Eſpagne. *b*) Ces prélats ſollicitèrent le ſupplice des priſcillianiſtes avec une charité ſi ardente, que *Maxime* ne put leur rien refuſer. Il ne tint pas même à eux qu'on ne fit couper le cou à *St. Martin* comme à un hérétique. Il fut bienheureux de ſortir de Trèves, & de s'en retourner à Tours.

Il ne faut qu'un exemple pour établir un uſage. Le premier qui chez les Scythes fouilla dans la cervelle de ſon ennemi & fit une coupe de ſon crâne, fut ſuivi par tout ce qu'il y avait de plus illuſtre chez les Scythes. Ainſi fut conſacrée la coutume d'employer des bourreaux pour couper des opinions.

On ne vit jamais d'héréſie chez les anciennes religions, parce qu'elles ne connurent que la morale & le culte. Dès que la métaphyſique fut un peu liée au chriſtianiſme, on diſputa ; & de la diſpute nâquirent différens partis comme dans les écoles de philoſophie. Il était impoſſible que cette métaphyſique ne mêlât pas ſes incertitudes à la foi qu'on devait à JESUS-CHRIST. Il n'avait rien écrit, & ſon incarnation était un problême que les nouveaux chrêtiens, qui n'étaient pas inſpirés par lui-même,

b) *Hiſtoire de l'égliſe* quatriéme ſiécle.

réſolvaient de pluſieurs manières différentes. *Chacun prenait parti*, comme dit expreſſément St. Paul; *les uns étaient pour Apollos, les autres pour Cephas.*

I. Aux Corinth. ch. I. v. 11. & 12.

Les chrêtiens en général s'appellèrent longtems *Nazaréens*; & même les Gentils ne leur donnèrent guères d'autre nom dans les deux premiers ſiécles. Mais il y eut bientôt une école particulière de nazaréens qui eurent un évangile différent des quatre canoniques. On a même prétendu que cet évangile ne différait que très peu de celui de St. Matthieu, & lui était antérieur. *St. Epiphane* & *St. Jérôme* placent les nazaréens dans le berceau du chriſtianiſme.

Ceux qui ſe crurent plus ſavans que les autres prirent le titre de gnoſtiques, les *connaiſſeurs*; & ce nom fut longtems ſi honorable, que *St. Clément* d'Alexandrie dans ſes *Stromates*, appelle toûjours les bons chrêtiens, vrais gnoſtiques. *Heureux ceux qui ſont entrés dans la ſainteté gnoſtique!*

Liv. I. No. 7.

Celui qui mérite le nom de gnoſtique, réſiſte aux ſéducteurs, & donne à quiconque demande.

Liv. IV. No. 4.

Le cinquiéme & ſixiéme livre des *Stromates* ne roulent que ſur la perfection du gnoſtique.

Les ébionites étaient inconteſtablement du tems des apôtres. Ce nom qui ſignifie *pauvre*, leur rendant chère la pauvreté dans laquelle JESUS était né. *c*)

Cérinthe était auſſi ancien; *d*) on lui attribuait l'Apocalypſe de St. Jean. On croit même que *St. Paul* & lui eurent de violentes diſputes.

Il ſemble à notre faible entendement que l'on devait attendre des premiers diſciples, une déclaration ſolemnelle, une profeſſion de foi complette & inaltérable, qui terminât toutes les diſputes paſſées, & qui prévînt toutes les querelles futures: DIEU ne le permit pas. Le ſymbole nommé *des apôtres*, qui eſt court, & où ne ſe trouvent ni la conſubſtantiabilité, ni le mot

c) Il paraît peu vraiſemblable que les autres chrêtiens les ayent appellés *ébionites* pour faire entendre qu'ils étaient *pauvres d'entendement*. On prétend qu'ils croyaient JESUS fils de *Joſeph*.

d) *Cérinthe* & les ſiens diſaient que JESUS n'était devenu CHRIST qu'après ſon batême. *Cérinthe* fut le premier auteur de la doctrine du règne de mille ans, qui fut embraſſée par tant de péres de l'égliſe.

Digitized by Google

trinité, ni les ſept ſacremens, ne parut que du tems de *St. Jérôme*, de *St. Auguſtin* & du célèbre prêtre d'Aquilée *Rufin.* Ce fut, dit-on, ce ſaint prêtre ennemi de *St. Jérôme* qui le rédigea.

Les héréſies avaient eu le tems de ſe multiplier; on en comptait plus de cinquante dès le cinquiéme ſiécle.

Sans oſer ſcruter les voies de la providence impénétrables à l'eſprit humain, & conſultant autant qu'il eſt permis les lueurs de notre faible raiſon, il ſemble que de tant d'opinions ſur tant d'articles il y en eut toûjours quelqu'une qui devait prévaloir. Celle-là était l'orthodoxe, *droit enſeignement.* Les autres ſociétés ſe diſaient bien orthodoxes auſſi; mais étant les plus faibles, on ne leur donna que le nom d'*hérétiques.*

Lorſque dans la ſuite des tems l'égliſe chrêtienne orientale, mère de l'égliſe d'occident, eut rompu ſans retour avec ſa fille, chacune reſta ſouveraine chez elle; & chacune eut ſes héréſies particulières, nées de l'opinion dominante.

Les barbares du nord étant nouvellement chrêtiens, ne purent avoir les mêmes ſentimens que les contrées méridionales, parce qu'ils ne purent adopter les mêmes uſages. Par exemple, ils ne purent de longtems adorer les images puiſqu'ils n'avaient ni peintres, ni ſculpteurs. Il était bien dangereux de batiſer un enfant en hyver dans le Danube, dans le Veſer, dans l'Elbe.

Ce n'était pas une choſe aiſée pour les habitans des bords de la mer Baltique, de ſavoir préciſément les opinions du Milanais & de la marche d'Ancone. Les peuples du midi & du nord de l'Europe eurent donc des opinions choiſies, différentes les unes des autres. C'eſt, ce me ſemble, la raiſon pour laquelle *Claude* évêque de Turin, conſerva dans le neuviéme ſiécle tous les uſages & tous les dogmes reçus au huitiéme & au ſeptiéme depuis le pays des Allobroges juſqu'à l'Elbe & au Danube.

Ces dogmes & ces uſages ſe perpétuèrent dans les vallées & dans les creux des montagnes, & vers les bords du Rhône chez des peuples ignorés, que la déprédation générale laiſſait en paix dans leur retraite & dans leur pauvreté, juſqu'à-ce qu'enfin ils parurent ſous le nom de *Vaudois* au douziéme ſié-

cle, & ſous celui d'*Albigeois* au treiziéme. On ſait comme leurs *opinions choiſies* furent traitées ; comme on prêcha contre eux des croiſades, quel carnage on en fit, & comment depuis ce tems juſqu'à nos jours il n'y eut pas une année de douceur & de tolérance dans l'Europe.

C'eſt un grand mal d'être hérétique ; mais eſt-ce un grand bien de ſoutenir l'orthodoxie par des ſoldats & par des bourreaux ? ne vaudrait-il pas mieux que chacun mangeât ſon pain en paix à l'ombre de ſon figuier ? Je ne fais cette propoſition qu'en tremblant.

SECTION SECONDE.

De l'extirpation des héréſies.

Il faut, ce me ſemble, diſtinguer dans une héréſie l'opinion & la faction. Dès les premiers tems du chriſtianiſme les opinions furent partagées, comme nous l'avons vu. Les chrêtiens d'Alexandrie ne penſaient pas ſur pluſieurs points comme ceux d'Antioche. Les Achaïens étaient oppoſés aux Aſiatiques. Cette diverſité a duré dans tous les tems & durera vraiſemblablement toûjours. JESUS-CHRIST qui pouvait réunir tous ſes fidèles dans le même ſentiment, ne l'a pas fait ; il eſt donc à préſumer qu'il ne l'a pas voulu, & que ſon deſſein était d'exercer toutes ſes égliſes à l'indulgence & à la charité, en leur permettant des ſyſtêmes différens, qui tous ſe réuniſſaient à le reconnaître pour leur chef & leur maître. Toutes ces ſectes longtems tolérées par les empereurs ou cachées à leurs yeux, ne pouvaient ſe perſécuter & ſe proſcrire les unes les autres, puiſqu'elles étaient également ſoumiſes aux magiſtrats Romains ; elles ne pouvaient que diſputer. Quand les magiſtrats les pourſuivirent, elles réclamèrent toutes également le droit de la nature ; elles dirent, Laiſſez-nous adorer DIEU en paix ; ne nous raviſſez pas la liberté que vous accordez aux Juifs.

Toutes les ſectes aujourd'hui peuvent tenir le même diſcours à ceux qui les oppriment. Elles peuvent dire aux peuples qui ont donné des privilèges aux Juifs, Traitez-nous comme vous traitez ces enfans de *Jacob*, laiſſez-nous prier DIEU comme

eux ſelon notre conſcience. Notre opinion ne fait pas plus de tort à votre état que n'en fait le judaïſme. Vous tolérez les ennemis de JESUS-CHRIST : tolérez-nous donc nous qui adorons JESUS-CHRIST, & qui ne différons de vous que ſur des ſubtilités de théologie ; ne vous privez pas vous-mêmes de ſujets utiles. Il vous importe qu'ils travaillent à vos manufactures, à votre marine, à la culture de vos terres ; & il ne vous importe point qu'ils ayent quelques autres articles de foi que vous. C'eſt de leurs bras que vous avez beſoin, & non de leur catéchiſme.

La faction eſt une choſe toute différente. Il arrive toûjours, & néceſſairement, qu'une ſecte perſécutée dégénère en faction. Les opprimés ſe réuniſſent & s'encouragent. Ils ont plus d'induſtrie pour fortifier leur parti que la ſecte dominante n'en a pour l'exterminer. Il faut ou qu'ils ſoient écraſés ou qu'ils écraſent. C'eſt ce qui arriva après la perſécution excitée en 303 par le céſar *Galérius*, les deux dernières années de l'empire de *Dioclétien*. Les chrêtiens ayant été favoriſés par *Dioclétien* pendant dix-huit années entières, étaient devenus trop nombreux & trop riches pour être exterminés. Ils ſe donnèrent à *Conſtance Chlore*, ils combattirent pour *Conſtantin* ſon fils, & il y eut une révolution entière dans l'empire.

On peut comparer les petites choſes aux grandes, quand c'eſt le même eſprit qui les dirige. Une pareille révolution eſt arrivée en Hollande, en Ecoſſe, en Suiſſe. Quand *Ferdinand* & *Iſabelle* chaſſèrent d'Eſpagne les Juifs qui y étaient établis, non-ſeulement avant la maiſon régnante, mais avant les Maures & les Goths, & même avant les Carthaginois ; les Juifs auraient fait une révolution en Eſpagne, s'ils avaient été auſſi guerriers que riches, & s'ils avaient pu s'entendre avec les Arabes.

En un mot, jamais ſecte n'a changé le gouvernement que quand le déſeſpoir lui a fourni des armes. *Mahomet* lui-même n'a réuſſi que pour avoir été chaſſé de la Mecque, & parce qu'on y avait mis ſa tête à prix.

Voulez-vous donc empêcher qu'une ſecte ne bouleverſe un état, uſez de tolérance ; imitez la ſage conduite que tiennent aujourd'hui l'Allemagne, l'Angleterre, la Hollande, le Dannemarck, la Ruſſie. Il n'y a d'autre parti à prendre en politique avec une ſecte nouvelle, que de faire mourir ſans pitié les chefs

& les adhérens, hommes, femmes, enfans ſans en excepter un ſeul, ou de les tolérer quand la ſecte eſt nombreuſe. Le premier parti eſt d'un monſtre, le ſecond eſt d'un ſage.

Enchaînez à l'état tous les ſujets de l'état par leur intérêt; que le quaker & le Turc trouvent leur avantage à vivre ſous vos loix. La religion eſt de DIEU à l'homme; la loi civile eſt de vous à vos peuples.

HERMÈS, ou ERMÈS, ou MERCURE TRISMEGISTE, ou THAUT, ou TAUT, ou THOT.

ON néglige cet ancien livre de *Mercure Triſmégiſte*, & on peut n'avoir pas tort. Il a paru à des philoſophes un ſublime galimatias; & c'eſt peut-être pour cette raiſon qu'on l'a cru l'ouvrage d'un grand platonicien.

Toutefois, dans ce chaos théologique, que de choſes propres à étonner & à ſoumettre l'eſprit humain! DIEU dont la triple eſſence eſt ſageſſe, puiſſance & bonté; DIEU formant le monde par ſa penſée, par ſon verbe; DIEU créant des Dieux ſubalternes; DIEU ordonnant à ces Dieux de diriger les orbes céleſtes, & de préſider au monde; le ſoleil fils de DIEU; l'homme image de DIEU par la penſée; la lumière principal ouvrage de DIEU, eſſence divine; toutes ces grandes & vives images éblouïrent l'imagination ſubjuguée.

Il reſte à ſavoir ſi ce livre auſſi célèbre que peu lu, fut l'ouvrage d'un Grec ou d'un Egyptien.

Cité de Dieu liv. VII. chap. XXVI. *St. Auguſtin* ne balance pas à croire que ce livre eſt d'un Egyptien, qui prétendait être deſcendu de l'ancien *Mercure*, de cet ancien *Thaut*, premier légiſlateur de l'Egypte.

Il eſt vrai que *St. Auguſtin* ne ſavait pas plus l'égyptien que le grec; mais il faut bien que de ſon tems on ne doutât pas que l'*Hermès* dont nous avons la théologie, ne fût un ſage de l'Egypte, antérieur probablement au tems d'*Alexandre*, & l'un des prêtres que *Platon* alla conſulter.

Il m'a toûjours paru que la théologie de *Platon* ne reſſemblait en rien à celle des autres Grecs, ſi ce n'eſt à celle de *Timée* qui avait voyagé en Egypte ainſi que *Pythagore*.

L'*Hermès*

L'*Hermès Triſmégiſte* que nous avons, eſt écrit dans un grec barbare, aſſujetti continuellement à une marche étrangère. C'eſt une preuve qu'il n'eſt qu'une traduction dans laquelle on a plus ſuivi les paroles que le ſens.

Joſeph Scaliger qui aida le ſeigneur de *Candale* évêque d'Aire à traduire l'*Hermès* ou *Mercure Triſmégiſte*, ne doute pas que l'original ne fût égyptien.

Ajoutez à ces raiſons qu'il n'eſt pas vraiſemblable qu'un Grec eût adreſſé ſi ſouvent la parole à *Thaut*. Il n'eſt guères dans la nature qu'on parle avec tant d'effuſion de cœur à un étranger; du moins on n'en voit aucun exemple dans l'antiquité.

L'*Eſculape* Egyptien qu'on fait parler dans ce livre & qui peut-être en eſt l'auteur, écrit au roi d'Egypte Ammon, *Gardez-vous bien de ſouffrir que les Grecs traduiſent les livres de notre Mercure, de notre Thaut, parce qu'ils le défigureraient.* Certainement un Grec n'aurait pas parlé ainſi. Préface du *Mercure Triſmégiſte.*

Toutes les vraiſemblances ſont donc que ce fameux livre eſt égyptien.

Il y a une autre réflexion à faire, c'eſt que les ſyſtêmes d'*Hermès* & de *Platon* conſpiraient également à s'étendre chez les écoles juives dès le tems des *Ptolomées*. Cette doctrine y fit bientôt de très grands progrès. Vous la voyez étalée toute entière chez le juif *Philon*, homme ſavant à la mode de ces tems-là.

Il copie des paſſages entiers de *Mercure Triſmégiſte* dans ſon chapitre de la formation du monde. *Premiérement*, dit-il, DIEU *fit le monde intelligible, le ciel incorporel, & la terre inviſible; après il créa l'eſſence incorporelle de l'eau & de l'eſprit, & enfin l'eſſence de la lumière incorporelle patron du ſoleil & de tous les aſtres.*

Telle eſt la doctrine d'Hermès toute pure. Il ajoute *que le verbe ou la penſée inviſible & intellectuelle eſt l'image de* DIEU.

Voilà la création du monde par le verbe, par la penſée, par le *logos*, bien nettement exprimée.

Vient enſuite la doctrine des nombres qui paſſa des Egyptiens aux Juifs. Il appelle la raiſon la *parente de* DIEU. Le nombre de *ſept* eſt l'accompliſſement de toute choſe; & c'eſt pourquoi, dit-il, la lyre n'a que ſept cordes.

En un mot, *Philon* poſſédait toute la philoſophie de ſon tems.

On ſe trompe donc quand on croit que les Juifs ſous le régne

d'*Hérode*, étaient plongés dans la même eſpèce d'ignorance où ils étaient auparavant. Il eſt évident que *St. Paul* était très inſtruit ; il n'y a qu'à lire le premier chapitre de St. Jean qui eſt ſi différent des autres, pour voir que l'auteur écrit préciſément comme Hermès & comme Platon. *Au commencement était le verbe, & le verbe, le logos, était avec* DIEU, *&* DIEU *était le logos ; tout a été fait par lui, & ſans lui rien n'eſt de ce qui fut fait. Dans lui était la vie ; & la vie était la lumière des hommes.*

Epit. aux Hebreux. chap. I. v. 2

C'eſt ainſi que St. Paul dit que DIEU *a créé les ſiécles par ſon fils.*

Dès le tems des apôtres vous voyez des ſociétés entières de chrêtiens qui ne ſont que trop ſavans, & qui ſubſtituent une philoſophie fantaſtique à la ſimplicité de la foi. Les *Simons*, les *Ménandre*, les *Cérinthe* enſeignaient préciſément les dogmes d'*Hermès*. Leurs éons n'éraient autre choſe que les Dieux ſubalternes créés par le Grand-Etre. Tous les premiers chrêtiens ne furent donc pas des hommes ſans lettres comme on le dit tous les jours, puiſqu'il y en avait pluſieurs qui abuſaient de leur littérature, & que même dans les *Actes* le gouverneur Feſtus dit à Paul ; *Tu es fou, Paul, trop de ſcience t'a mis hors de ſens.*

Cérinthe dogmatiſait du tems de St. Jean l'évangéliſte. Ses erreurs étaient d'une métaphyſique profonde & déliée. Les défauts qu'il remarquait dans la conſtruction du monde, lui firent penſer, comme le dit le docteur *Dupin*, que ce n'était pas le DIEU ſouverain qui l'avait formé, mais une vertu inférieure à ce premier principe, laquelle n'avait pas connaiſſance du DIEU ſouverain. C'était vouloir corriger le ſyſtême de *Platon* même ; c'était ſe tromper comme chrêtien & comme philoſophe. Mais c'étair en même tems montrer un eſprit très délié & très exercé.

Il en eſt de même des primitifs appellés *quakers*, dont nous avons tant parlé. On les a pris pour des hommes qui ne ſavaient que parler du nez, & qui ne faiſaient nul uſage de leur raiſon. Cependant, il y en eut pluſieurs parmi eux qui employaient toutes les fineſſes de la dialectique. L'entouſiaſme n'eſt pas toûjours le compagnon de l'ignorance totale ; il l'eſt ſouvent d'une ſcience erronée.

HIPATHIE.

JE ſuppoſe que madame *Dacier* eût été la plus belle femme de Paris, & que dans la querelle des anciens & des modernes les carmes euſſent prétendu que le poëme de la *Magdelaine*, compoſé par un carme, était infiniment ſupérieur à *Homère*, & que c'était une impiété atroce de préférer l'*Iliade* à des vers d'un moine.

Je ſuppoſe que l'archevêque de Paris eût pris le parti des carmes contre le gouverneur de Paris partiſan de la belle madame *Dacier*, & qu'il eût excité les carmes à maſſacrer cette belle dame dans l'égliſe de Notre-Dame, & de la traîner toute nue & toute ſanglante dans la place Maubert. Il n'y a perſonne qui n'eût dit que l'archevêque de Paris aurait fait une fort mauvaiſe action dont il aurait dû faire pénitence.

Voilà préciſément l'hiſtoire d'*Hipathie*. Elle enſeignait *Homère* & *Platon* dans Alexandrie du tems de l'empereur *Théodoſe II.* St. Cyrille dechaîna contr'elle la populace chrêtienne ; c'eſt ainſi que nous le racontent *Damaſcius* & *Suidas* ; c'eſt ce que prouvent évidemment les plus ſavans hommes du ſiécle, tels que *Bruker*, *la Croze*, *Baſnage* ; c'eſt ce qui eſt expoſé très judicieuſement dans le grand Dictionnaire encyclopédique à l'article *Eclectiſme*. *Baſnage*, tom V. pag. 82.

Un homme dont les intentions ſont ſans doute très bonnes, a fait imprimer deux volumes contre cet article de l'Encyclopédie.

Encor une fois, mes amis, deux tomes contre deux pages, c'eſt trop. Je vous l'ai dit cent fois, vous multipliez trop les êtres ſans néceſſité ; deux lignes contre deux tomes, voilà ce qu'il faut. N'écrivez pas même ces deux lignes. Je me contente de remarquer que *St. Cyrille* était homme, & homme de parti, qu'il a pu ſe laiſſer trop emporter à ſon zèle ; que quand on met les belles dames toutes nues ce n'eſt pas pour les maſſacrer ; que *St. Cyrille* a ſans doute demandé pardon à DIEU de cette action abominable ; & que je prie le père des miſéricordes d'avoir pitié de ſon ame. Celui qui a écrit les deux volumes contre l'éclectiſme, me fait auſſi beaucoup de pitié.

DE L'HISTOIRE.

Comme nous avons déja vingt mille ouvrages, la plûpart en pluſieurs volumes, ſur la ſeule hiſtoire de France, & qu'un lecteur qui vivrait cent ans n'aurait pas le tems d'en lire la moitié, je crois qu'il eſt bon de ſavoir ſe borner.

Nous ſommes obligés de joindre à la connaiſſance de notre pays celle de l'hiſtoire de nos voiſins. Il nous eſt encor moins permis d'ignorer les grandes actions des Grecs & des Romains, & leurs loix qui ſont en grande partie les nôtres.

Mais ſi à cette étude nous voulions ajouter celle d'une antiquité plus reculée, nous reſſemblerions alors à un homme qui abandonnerait *Polybe* pour étudier ſérieuſement les *Mille & une nuits*. Toutes les origines des peuples ſont viſiblement des fables; la raiſon en eſt que les hommes ont dû vivre longtems en corps de peuple & apprendre à faire du pain & des habits (ce qui était fort difficile) avant d'apprendre à tranſmettre toutes leurs penſées à la poſtérité, ce qui était plus difficile encor. L'art d'écrire n'a pas probablement plus de ſix mille ans chez les Chinois, & quoiqu'en ayent dit les Caldéens & les Egyptiens, il n'y a guères d'apparence qu'ils ayent ſu plutôt écrire & lire couramment.

L'hiſtoire des tems antérieurs ne put donc être tranſmiſe que de mémoire, & on ſait aſſez combien le ſouvenir des choſes paſſées s'altère de génération en génération. C'eſt l'imagination ſeule qui a écrit les premières hiſtoires. Non-ſeulement chaque peuple inventa ſon origine, mais il inventa auſſi l'origine du monde entier. Ne nous perdons point dans cet abîme, & allons au fait.

DÉFINITION.

L'hiſtoire eſt le récit des faits donnés pour vrais, au contraire de la fable qui eſt le récit des faits donnés pour faux.

Il y a l'hiſtoire des opinions qui n'eſt guères que le recueil des erreurs humaines.

L'hiſtoire des arts, peut être la plus utile de toutes, quand

elle joint à la connaiſſance de l'invention & du progrès des arts la deſcription de leur mécaniſme.

L'hiſtoire naturelle improprement dite *hiſtoire*, eſt une partie eſſentielle de la phyſique. On a diviſé l'hiſtoire des événemens en ſacrée & prophane ; l'hiſtoire ſacrée eſt une ſuite des opérations divines & miraculeuſes, par leſquelles il a plu à DIEU de conduire autrefois la nation Juive, & d'exercer aujourd'hui notre foi.

Si j'apprenais l'hébreu, les ſciences, l'hiſtoire !
Tout cela c'eſt la mer à boire.

PREMIERS FONDEMENS DE L'HISTOIRE.

Les premiers fondemens de toute hiſtoire, ſont les récits des pères aux enfans, tranſmis enſuite d'une génération à une autre ; ils ne ſont tout-au-plus que probables dans leur origine, quand ils ne choquent point le ſens commun ; & ils perdent un degré de probabilité à chaque génération. Avec le tems la fable ſe groſſit, & la vérité ſe perd : delà vient que toutes les origines des peuples ſont abſurdes. Ainſi les Egyptiens avaient été gouvernés par les Dieux pendant beaucoup de ſiécles ; ils l'avaient été enſuite par des demi-dieux ; enfin ils avaient eu des rois pendant onze mille trois cent quarante ans ; & le ſoleil dans cet eſpace de tems avait changé quatre fois d'orient & d'occident.

Les Phéniciens du tems d'*Alexandre* prétendaient être établis dans leur pays depuis trente mille ans ; & ces trente mille ans étaient remplis d'autant de prodiges que la chronologie égyptienne. J'avoue qu'il eſt phyſiquement très poſſible que la Phénicie ait exiſté non-ſeulement trente mille ans, mais trente mille milliards de ſiécles, & qu'elle ait éprouvé, ainſi que le reſte du globe, trente millions de révolutions. Mais nous n'en avons pas de connaiſſance.

On ſait quel merveilleux ridicule régne dans l'ancienne hiſtoire des Grecs.

Les Romains, tout ſérieux qu'ils étaient, n'ont pas moins enveloppé de fables l'hiſtoire de leurs premiers ſiécles. Ce peuple ſi récent en comparaiſon des nations aſiatiques, a été cinq

cent années ſans hiſtoriens. Ainſi il n'eſt pas ſurprenant que *Romulus* ait été le fils de *Mars*, qu'une louve ait été ſa nourrice, qu'il ait marché avec vingt mille hommes de ſon village de Rome contre vingt-cinq mille combattans du village des Sabins; qu'enſuite il ſoit devenu Dieu; que *Tarquin l'ancien* ait coupé une pierre avec un raſoir, & qu'une veſtale ait tiré à terre un vaiſſeau avec ſa ceinture, &c.

Les premières annales de toutes nos nations modernes ne ſont pas moins fabuleuſes; les choſes prodigieuſes & improbables doivent être quelquefois rapportées, mais comme des preuves de la crédulité humaine: elles entrent dans l'hiſtoire des opinions & des ſottiſes. Mais le champ eſt trop immenſe.

DES MONUMENS.

Pour connaître avec un peu de certitude quelque choſe de l'hiſtoire ancienne, il n'eſt qu'un ſeul moyen; c'eſt de voir s'il reſte quelques monumens inconteſtables. Nous n'en avons que trois par écrit; le premier eſt le recueil des obſervations aſtronomiques faites pendant dix-neuf cent ans de ſuite à Babilone, envoyées par *Alexandre* en Grèce. Cette ſuite d'obſervations qui remonte à deux mille deux cent trente-quatre ans avant notre ère vulgaire, prouve invinciblement que les Babiloniens exiſtaient en corps de peuple pluſieurs ſiécles auparavant: car les arts ne ſont que l'ouvrage du tems; & la pareſſe naturelle aux hommes les laiſſe des milliers d'années ſans autres connaiſſances & ſans autres talens que ceux de ſe nourrir, de ſe défendre des injures de l'air & de s'égorger. Qu'on en juge par les Germains & par les Anglais du tems de *Céſar*, par les Tartares d'aujourd'hui, par les deux tiers de l'Afrique, & par tous les peuples que nous avons trouvés dans l'Amérique, en exceptant à quelques égards les royaumes du Pérou & du Mexique, & la république de Tlaſcala. Qu'on ſe ſouvienne que dans tout ce nouveau monde perſonne ne ſavait ni lire ni écrire.

Le ſecond monument eſt l'éclipſe centrale du ſoleil calculée à la Chine deux mille cent cinquante-cinq ans avant notre ère vulgaire, & reconnue véritable par tous nos aſtronomes. Il faut dire des Chinois la même choſe que des peuples de Babilone;

ils compoſaient déja ſans doute un vaſte empire policé. Mais ce qui met les Chinois au-deſſus de tous les peuples de la terre, c'eſt que ni leurs loix, ni leurs mœurs, ni la langue que parlent chez eux les lettrés, n'ont changé depuis environ quatre mille ans. Cependant cette nation & celle de l'Inde, les plus anciennes de toutes celles qui ſubſiſtent aujourd'hui, celles qui poſſèdent le plus vaſte & le plus beau pays, celles qui ont inventé preſque tous les arts avant que nous en euſſions appris quelques-uns, ont toûjours été omiſes juſqu'à nos jours dans nos prétendues hiſtoires univerſelles. Et quand un Eſpagnol & un Français faiſaient le dénombrement des nations, ni l'un ni l'autre ne manquait d'appeller ſon pays la première monarchie du monde, & ſon roi le plus grand roi du monde, ſe flattant que ſon roi lui donnerait une penſion dès qu'il aurait lu ſon livre.

Le troiſiéme monument, fort inférieur aux deux autres, ſubſiſte dans les marbres d'Arondel : la chronique d'Athènes y eſt gravée deux cent ſoixante-trois ans avant notre ère ; mais elle ne remonte que juſqu'à *Cécrops*, treize cent dix-neuf ans au-delà du tems où elle fut gravée. Voilà dans l'hiſtoire de toute l'antiquité les ſeules époques inconteſtables que nous ayons.

Faiſons une ſérieuſe attention à ces marbres rapportés de Grèce par le lord *Arondel*. Leur chronique commence quinze cent ſoixante & dix-ſept ans avant notre ère. C'eſt aujourd'hui une antiquité de 3350 ans ; & vous n'y voyez pas un ſeul fait qui tienne du miraculeux, du prodigieux. Il en eſt de même des olympiades, ce n'eſt pas là qu'on doit dire *Grecia mendax*, la menteuſe Grèce. Les Grecs ſavaient très bien diſtinguer l'hiſtoire de la fable, & les faits réels des contes d'*Hérodote ;* ainſi que dans leurs affaires ſérieuſes leurs orateurs n'empruntaient rien des diſcours des ſophiſtes ni des images des poëtes.

La date de la priſe de Troye eſt ſpécifiée dans ces marbres, mais il n'y eſt parlé ni des flèches d'*Apollon* ni du ſacrifice d'*Iphigénie*, ni des combats ridicules des Dieux. La date des inventions de *Triptolème* & de *Cérès* s'y trouve ; mais *Cérès* n'y eſt pas appellée *déeſſe*. On y fait mention d'un poëme ſur l'enlévement de *Proſerpine ;* il n'y eſt point dit qu'elle ſoit fille de *Jupiter* & d'une déeſſe, & qu'elle ſoit femme du Dieu des enfers.

Hercule eſt initié aux myſtères d'*Eleuſine ;* mais pas un mot ſur ſes douze travaux, ni ſur ſon paſſage en Afrique dans ſa taſſe, ni ſur ſa divinité.

Chez nous, au contraire, un étendart eſt apporté du ciel par un ange aux moines de St. Denis ; un pigeon apporte une bouteille d'huile dans une égliſe de Rheims ; deux armées de ſerpens ſe livrent une bataille rangée en Allemagne ; un archevêque de Mayence eſt aſſiégé & mangé par des rats : & pour comble, on a grand ſoin de marquer l'année de ces avantures. Et l'abbé *Lenglet* compile, compile ces impertinences ; & les almanachs les ont cent fois répétées ; & c'eſt ainſi qu'on a inſtruit la jeuneſſe ; & toutes ces fadaiſes ſont entrées dans l'éducation des princes.

Toute hiſtoire eſt récente. Il n'eſt pas étonnant qu'on n'ait point d'hiſtoire ancienne prophane au-delà d'environ quatre mille années. Les révolutions de ce globe, la longue & univerſelle ignorance de cet art qui tranſmet les faits par l'écriture, en ſont cauſe. Il reſte encor pluſieurs peuples qui n'en ont aucun uſage. Cet art ne fut commun que chez un très petit nombre de nations policées ; & même était-il en très peu de mains. Rien de plus rare chez les Français & chez les Germains, que de ſavoir écrire, juſqu'au quatorziéme ſiécle de notre ère vulgaire : preſque tous les actes n'étaient atteſtés que par témoins. Ce ne fut en France que ſous *Charles VII* en 1454 que l'on commença à rédiger par écrit quelques coutumes de France. L'art d'écrire était encor plus rare chez les Eſpagnols, & delà vient que leur hiſtoire eſt ſi ſéche & ſi incertaine, juſqu'au tems de *Ferdinand* & d'*Iſabelle*. On voit par-là combien le très petit nombre d'hommes qui ſavaient écrire, pouvaient en impoſer, & combien il a été facile de nous faire croire les plus énormes abſurdités.

Il y a des nations qui ont ſubjugué une partie de la terre ſans avoir l'uſage des caractères. Nous ſavons que *Gengis-Kan* conquit une partie de l'Aſie au commencement du treiziéme ſiécle ; mais ce n'eſt ni par lui ni par les Tartares que nous le ſavons. Leur hiſtoire écrite par les Chinois & traduite par le père *Gaubil*, dit que ces Tartares n'avaient point alors l'art d'écrire.

Cet art ne dut pas être moins inconnu au Scythe *Ogus-Kan*, nommé *Madiès* par les Perſans & par les Grecs, qui conquit une partie de l'Europe & de l'Aſie, ſi longtems avant le régne de *Cyrus*.

Cyrus. Il eſt preſque ſûr qu'alors ſur cent nations, il y en avait à peine deux ou trois qui employaſſent des caracteres. Il ſe peut que dans un ancien monde détruit, les hommes ayent connu l'écriture & les autres arts. Mais dans le nôtre ils ſont tous très récens.

Il reſte des monumens d'une autre eſpèce, qui ſervent à conſtater ſeulement l'antiquité reculée de certains peuples & qui précèdent toutes les époques connues, & tous les livres ; ce ſont les prodiges d'architecture, comme les pyramides & les palais d'Egypte qui ont réſiſté au tems. *Hérode* qui vivait il y a deux mille deux cent ans & qui les avait vus, n'avait pu apprendre des prêtres égyptiens dans quel tems on les avait élevés.

Il eſt difficile de donner à la plus ancienne des pyramides moins de quatre mille ans d'antiquité ; mais il faut conſidérer que ces efforts de l'oſtentation des rois n'ont pu être commencés que longtems après l'établiſſement des villes. Mais pour bâtir des villes dans un pays inondé tous les ans, remarquons toûjours qu'il avait falu d'abord relever le terrain des villes ſur des pilotis dans ce terrain de vaſe, & les rendre inacceſſibles à l'inondation : il avait falu avant de prendre ce parti néceſſaire & avant d'être en état de tenter ces grands travaux, que les peuples ſe fuſſent pratiqué des retraites pendant la crue du Nil, au milieu des rochers qui forment deux chaînes à droite & à gauche de ce fleuve. Il avait falu que ces peuples raſſemblés euſſent les inſtrumens du labourage, ceux de l'architecture, une connaiſſance de l'arpentage, avec des loix & une police. Tout cela demande néceſſairement un eſpace de tems prodigieux. Nous voyons par les longs détails qui retardent tous les jours nos entrepriſes les plus néceſſaires & les plus petites, combien il eſt difficile de faire de grandes choſes ; & qu'il faut non-ſeulement une opiniâtreté infatigable, mais pluſieurs générations animées de cette opiniâtreté.

Cependant que ce ſoit *Menès*, *Thaut* ou *Chéops*, ou *Rameſſès*, qui ayent élevé une ou deux de ces prodigieuſes maſſes, nous n'en ſerons pas plus inſtruits de l'hiſtoire de l'ancienne Egypte : la langue de ce peuple eſt perdue. Nous ne ſavons donc autre choſe, ſinon qu'avant les plus anciens hiſtoriens il y avait de quoi faire une hiſtoire ancienne.

DE L'ANCIENNE EGYPTE.

Comme l'hiſtoire des Egyptiens n'eſt pas écrite par des auteurs ſacrés, il eſt permis de s'en moquer. On l'a déja fait avec ſuccès ſur ſes dix-huit mille villes, & ſur Thèbes aux-cent-portes, par leſquelles ſortait un million de ſoldats, outre des chariots armés; ce qui ſuppoſait cinq millions au moins d'habitans dans la ville, tandis que l'Egypte entière ne contient aujourd'hui que trois millions d'ames.

Preſque tout ce qu'on raconte de l'ancienne Egypte a été écrit apparemment avec une plume tirée de l'aîle du phénix, qui venait ſe brûler tous les cinq cent ans dans le temple d'Hiéropolis pour y renaître.

Les Egyptiens adoraient-ils en effet des bœufs, des boucs, des crocodiles, des ſinges, des chats & juſqu'à des oignons? Il ſuffit qu'on l'ait dit une fois pour que mille copiſtes l'ayent redit en vers & en proſe. Le premier qui fit tomber tant de nations en erreur ſur les Egyptiens eſt *Sanchoniaton*, le plus ancien auteur que nous ayons parmi ceux dont les Grecs nous ont conſervé des fragmens. Il était voiſin des Hébreux, & inconteſtablement plus ancien que *Moïſe*, puiſqu'il ne parle pas de *Moïſe*, & qu'il aurait fait mention ſans doute d'un ſi grand-homme, & de ſes épouvantables prodiges, s'il fût venu après lui, ou s'il avait été ſon contemporain.

Voici comme il s'exprime: „ Ces choſes ſont écrites dans l'hiſ„ toire du monde de *Thaut* & dans ſes mémoires. Mais ces „ premiers hommes conſacrèrent des plantes & des productions „ de la terre; ils leur attribuèrent la divinité, ils révérèrent les „ choſes qui les nourriſſaient; ils leur offrirent leur boire & „ leur manger, cette religion étant conforme à la faibleſſe de „ leurs eſprits; &c. "

Il eſt très remarquable que *Sanchoniaton*, qui vivait avant *Moïſe*, cite les livres de *Thaut* qui avaient huit cent ans d'antiquité; mais il eſt plus remarquable encor que *Sanchoniaton* s'eſt trompé, s'il a cru que les Egyptiens rendaient aux oignons le même hommage qu'ils rendaient à leur *Iſis*. Ils ne les adoraient certainement pas comme des dieux ſuprêmes, puis qu'ils

Digitized by Google

les mangeaient. *Cicéron*, qui vivait dans le tems où *Céſar* conquit l'Egypte, dit dans ſon livre de la Divination qu'*il n'y a point de ſuperſtitions que les hommes n'ayent embraſſée ; mais qu'il n'eſt encor aucune nation qui ſe ſoit aviſée de manger ſes Dieux.*

De quoi ſe ſeraient nourris les Egyptiens, s'ils avaient adoré tous les bœufs & tous les oignons ? J'oſe croire & même dire, que l'auteur de l'*Eſſai ſur l'hiſtoire générale & ſur les mœurs des nations* a dénoué le nœud de cette difficulté, en diſant qu'il faut faire une grande différence entre un oignon conſacré & un oignon Dieu. Le bœuf *Apis* était conſacré ; mais les autres bœufs étaient mangés par les prêtres & par tout le peuple.

Une ville d'Egypte avait conſacré un chat pour remercier les Dieux d'avoir fait naître des chats qui mangent des ſouris. *Diodore* de Sicile rapporte que les Egyptiens maſſacrèrent de ſon tems un Romain qui avait eu le malheur de tuer un chat par mégarde. Il eſt très vraiſemblable que c'était le chat conſacré. Je ne voudrais pas tuer une cigogne en Hollande ; on y eſt perſuadé qu'elles portent bonheur aux maiſons ſur le toit deſquelles elles ſe perchent. Un Hollandais de mauvaiſe humeur me ferait payer cher ſa cigogne.

Dans un nome d'Egypte, voiſin du Nil, il y avait un crocodile ſacré. C'était apparemment pour obtenir des Dieux que les crocodiles mangeaſſent moins de petits enfans.

Origène, qui vivait dans Alexandrie & qui devait être bien inſtruit de la religion du pays, s'exprime ainſi dans ſa réponſe à *Celſe*, au livre III. „ Nous n'imitons point les Egyptiens dans „ le culte d'*Iſis* & d'*Oſiris* ; nous n'y joignons point *Minerve* „ comme ceux du nome de Sais. " Il dit dans un autre endroit : „ *Ammon* ne ſouffre pas que les habitans de la ville d'Apis vers „ la Lybie mangent des vaches. " Il eſt clair par ces paſſages qu'on adorait *Iſis* & *Oſiris*.

Il dit encor : „ Il n'y aurait rien de mauvais à s'abſtenir des „ animaux utiles aux hommes ; mais épargner un crocodile, „ l'eſtimer conſacré à je ne ſais quelle divinité, n'eſt-ce pas „ une extrême folie ? "

Il eſt évident par tous ces paſſages que les prêtres, les shoen, ou shotim d'Egypte adoraient des Dieux, & non pas des bêtes. Ce n'eſt pas que les manœuvres, les blanchiſſeuſes, la racaille

de toute eſpèce ne priſſent communément pour une divinité la bête conſacrée. Il eſt très vraiſemblable même que des dévotes de cour, encouragées dans leur zèle par quelques shoen d'Egypte, ayent cru le bœuf *Apis* un Dieu; & lui ayent fait des neuvaines.

Le monde eſt vieux, mais l'hiſtoire eſt d'hier. Celle que nous nommons *ancienne* & qui eſt en effet très récente, ne remonte guères qu'à quatre ou cinq mille ans: nous n'avons avant ce tems que quelques probabilités: elles nous ont été tranſmiſes dans les annales des bracmanes, dans la chronique chinoiſe, dans l'hiſtoire d'*Hérodote*. Les anciennes chroniques chinoiſes ne regardent que cet empire ſéparé du reſte du monde. *Hérodote* plus intéreſſant pour nous, parle de la terre alors connue. En récitant aux Grecs les neuf livres de ſon hiſtoire, il les enchanta par la nouveauté de cette entrepriſe & par le charme de ſa diction, & ſurtout par les fables.

D'HÉRODOTE.

Preſque tout ce qu'il raconte ſur la foi des étrangers eſt fabuleux; mais tout ce qu'il a vu eſt vrai. On apprend de lui par exemple, quelle extrême opulence & quelle ſplendeur régnait dans l'Aſie mineure, aujourd'hui (dit-on) pauvre & dépeuplée. Il a vu à Delphes les préſens d'or prodigieux que les rois de Lydie avaient envoyés au temple; & il parle à des auditeurs qui connaiſſaient Delphes comme lui. Or, quel eſpace de tems a dû s'écouler avant que des rois de Lydie euſſent pu amaſſer aſſez de tréſors ſuperflus pour faire des préſens ſi conſidérables à un temple étranger!

Mais quand *Hérodote* rapporte les contes qu'il a entendus, ſon livre n'eſt plus qu'un roman qui reſſemble aux fables miléſiennes.

C'eſt un *Candaule* qui montre ſa femme toute nue à ſon ami *Gigès*; c'eſt cette femme qui par modeſtie ne laiſſe à *Gigès* que le choix de tuer ſon mari, d'épouſer la veuve ou de périr.

C'eſt un oracle de Delphes qui devine que dans le même tems qu'il parle, *Créſus* à cent lieues de-là fait cuire une tortue dans un plat d'airain.

C'eſt dommage que *Rollin* d'ailleurs eſtimable, répète tous

les contes de cette eſpèce. Il admire la ſcience de l'oracle & la véracité d'*Apollon*, ainſi que la pudeur de la femme du roi *Candaule ;* & à ce ſujet il propoſe à la police d'empêcher les jeunes gens de ſe baigner dans la rivière. Le tems eſt ſi cher, & l'hiſtoire ſi immenſe, qu'il faut épargner aux lecteurs de telles fables & de telles moralités.

L'hiſtoire de *Cyrus* eſt toute défigurée par des traditions fabuleuſes. Il y a grande apparence que ce *Kiro* ou *Koſrou*, qu'on nomme *Cyrus*, à la tête des peuples guerriers d'Elam, conquit en effet Babilone amollie par les délices. Mais on ne ſait pas ſeulement quel roi régnait alors à Babilone ; les uns diſent *Baltazar*, les autres *Anaboth*. Hérodote fait tuer *Cyrus* dans une expédition contre les Maſſagètes. *Xénophon* dans ſon roman moral & politique le fait moutir dans ſon lit.

On ne ſait autre choſe dans ces ténèbres de l'hiſtoire, ſinon qu'il y avait depuis très longtems de vaſtes empires, & des tyrans dont la puiſſance était fondée ſur la miſère publique ; que la tyrannie était parvenue juſqu'à dépouiller les hommes de leur virilité, pour s'en ſervir à d'infames plaiſirs au ſortir de l'enfance, & pour les employer dans leur vieilleſſe à la garde des femmes ; que la ſuperſtition gouvernait les hommes ; qu'un ſonge était regardé comme un avis du ciel, & qu'il décidait de la paix & de la guerre, &c.

A meſure qu'*Hérodote* dans ſon hiſtoire ſe rapproche de ſon tems, il eſt mieux inſtruit & plus vrai. Il faut avouer que l'hiſtoire ne commence pour nous qu'aux entrepriſes des Perſes contre les Grecs. On ne trouve avant ces grands événemens que quelques récits vagues, enveloppés de contes puériles. *Hérodote* devient le modèle des hiſtoriens quand il décrit ces prodigieux préparatifs de *Xerxès* pour aller ſubjuguer la Grèce & enſuite l'Europe. Il exagère ſans doute le nombre de ſes ſoldats ; mais il les mène avec une exactitude géographique de Suze juſqu'à la ville d'Athènes. Il nous apprend comment étaient armés tant de peuples différens que ce monarque traînait après lui : aucun n'eſt oublié du fond de l'Arabie & de l'Egypte juſqu'au-delà de la Bactriane & de l'extrémité ſeptentrionale de la mer Caſpienne, pays alors habité par des peuples puiſſans, & aujourd'hui par des Tartares

vagabonds. Toutes les nations, depuis le Boſphore de Thrace juſqu'au Gange, ſont ſous ſes étendarts.

On voit avec étonnement que ce prince poſſédait plus de terrain que n'en eut l'empire Romain. Il avait tout ce qui appartient aujourd'hui au grand-mogol en-deçà du Gange; toute la Perſe, & tout le pays des Usbecs, tout l'empire des Turcs ſi vous en exceptez la Romanie; mais en récompenſe il poſſédait l'Arabie. On voit par l'étendue de ſes états quel eſt le tort des déclamateurs en vers & en proſe, de traiter de fou *Alexandre*, vengeur de la Grèce, pour avoir ſubjugué l'empire de l'ennemi des Grecs. Il alla en Egypte, à Tyr & dans l'Inde, mais il le devait; & Tyr, l'Egypte & l'Inde appartenaient à la puiſſance qui avait ravagé la Grece.

Voyez l'article *Alexandre*.

USAGE QU'ON PEUT FAIRE D'HÉRODOTE.

Hérodote eut le même mérite qu'*Homère*; il fut le premier hiſtorien comme *Homère* le premier poëte épique, & tous deux ſaiſirent les beautés propres d'un art qu'on croit inconnu avant eux. C'eſt un ſpectacle admirable dans *Hérodote* que cet empereur de l'Aſie, & de l'Afrique, qui fait paſſer ſon armée immenſe ſur un pont de bateaux d'Aſie en Europe, qui prend la Thrace, la Macédoine, la Theſſalie, l'Achaïe ſupérieure, & qui entre dans Athènes abandonnée & déſerte. On ne s'attend point que les Athéniens ſans ville, ſans territoire, réfugiés ſur leurs vaiſſeaux avec quelques autres Grecs, mettront en fuite la nombreuſe flotte du grand roi; qu'ils rentreront chez eux en vainqueurs, qu'ils forceront *Xerxès* à ramener ignominieuſement les debris de ſon armée, & qu'enſuite ils lui défendront par un traité de naviger ſur leurs mers. Cette ſupériorité d'un petit peuple généreux, libre ſur toute l'Aſie eſclave, eſt peut-être ce qu'il y a de plus glorieux chez les hommes. On apprend auſſi par cet événement que les peuples de l'Occident ont toûjours été meilleurs marins que les peuples Aſiatiques. Quand on lit l'hiſtoire moderne, la victoire de Lépante fait ſouvenir de celle de Salamine, & on compare *Don Juan d'Autriche* & *Colone*, à *Thémiſtocle* & à *Euribiades*. Voilà peut-être le ſeul fruit qu'on peut tirer de la connaiſſance de ces tems reculés.

Il eſt toûjours bien hardi de vouloir pénétrer dans les deſſeins de DIEU ; mais cette témérité eſt mêlée d'un grand ridicule quand on veut prouver que le DIEU de tous les peuples de la terre & de toutes les créatures des autres globes, ne s'occupait des révolutions de l'Aſie, & qu'il n'envoyait lui-même tant de conquérans les uns après les autres, qu'en conſidération du petit peuple Juif, tantôt pour l'abaiſſer, tantôt pour le relever, toûjours pour l'inſtruire, & que cette petite horde opiniâtre & rebelle était le centre & l'objet des révolutions de la terre.

Si le conquérant mémorable qu'on a nommé *Cyrus* ſe rend maître de Babilone, c'eſt uniquement pour donner à quelques Juifs la permiſſion d'aller chez eux. Si *Alexandre* eſt vainqueur de *Darius*, c'eſt pour établir des fripiers juifs dans Alexandrie. Quand les Romains joignent la Syrie à leur vaſte domination, & englobent le petit pays de Judée dans leur empire, c'eſt encor pour inſtruire les Juifs. Les Arabes & les Turcs ne ſont venus que pour corriger ce peuple. Il faut avouer qu'il a eu une excellente éducation ; jamais on n'eut tant de précepteurs, & jamais on n'en profita ſi mal !

On ſerait auſſi bien reçu à dire que *Ferdinand* & *Iſabelle* ne réunirent les provinces de l'Eſpagne que pour chaſſer une partie des Juifs & pour brûler l'autre ; que les Hollandais n'ont ſecoué le joug du tyran *Philippe II* que pour avoir dix mille Juifs dans Amſterdam, & que DIEU n'a établi le chef viſible de l'égliſe catholique au Vatican, que pour y entretenir des ſynagogues moyennant finance. Nous ſavons bien que la providence s'étend ſur toute la terre ; mais c'eſt par cette raiſon-là même qu'elle n'eſt pas bornée à un ſeul peuple.

DE THUCIDIDE.

Revenons aux Grecs. *Thucidide*, ſucceſſeur d'*Hérodote*, ſe borne à nous détailler l'hiſtoire de la guerre du Péloponèſe, pays qui n'eſt pas plus grand qu'une province de France ou d'Allemagne, mais qui a produit des hommes en tout genre dignes d'une réputation immortelle : & comme ſi la guerre civile, le plus horrible des fléaux, ajoutait un nouveau feu & de nouveaux reſſorts à l'eſprit humain, c'eſt dans ce tems que

tous les arts floriſſaient en Grèce. C'eſt ainſi qu'ils commencent à ſe perfectionner enſuite à Rome dans d'autres guerres civiles du tems de *Céſar ;* & qu'ils renaiſſent encore dans notre quinziéme & ſeiziéme ſiécle de l'ère vulgaire, parmi les troubles de l'Italie.

EPOQUE D'ALEXANDRE.

Après cette guerre du Péloponèſe, décrite par *Thucidide*, vient le tems célèbre d'*Alexandre*, prince digne d'être élevé par *Ariſtote*, qui fonde beaucoup plus de villes que les autres conquérans n'en ont détruit, & qui change le commerce de l'univers.

De ſon tems & de celui de ſes ſucceſſeurs floriſſait Carthage, & la république Romaine commençait à fixer ſur elle les regards des nations. Tout le Nord & l'Occident ſont enſevelis dans la barbarie. Les Celtes, les Germains, tous les peuples du Nord ſont inconnus. (Voyez l'article *Alexandre.*)

Si *Quinte-Curce* n'avait pas défiguré l'hiſtoire d'*Alexandre* par mille fables, que de nos jours tant de déclamateurs ont répétées, *Alexandre* ſerait le ſeul héros de l'antiquité dont on aurait une hiſtoire véritable. On ne ſort point d'étonnement quand on voit des hiſtoriens Latins venus quatre cent ans après lui, faire aſſiéger par *Alexandre* des villes indiennes auxquelles ils ne donnent que des noms grecs, & dont quelques-unes n'ont jamais exiſté.

Quinte-Curce après avoir placé le Tanaïs au-delà de la mer Caſpienne, ne manque pas de dire que le Gange en ſe détournant vers l'orient, porte auſſi-bien que l'Indus ſes eaux dans la mer Rouge qui eſt à l'occident. Cela reſſemble au diſcours de *Trimalcion* qui dit, qu'il a chez lui une Niobé enfermée dans le cheval de Troye ; & qu'*Annibal*, au ſac de Troye, ayant pris toutes les ſtatues d'or & d'argent, en fit l'airain de Corinthe.

On ſuppoſe qu'il aſſiége une ville nommée *Ara* près du fleuve Indus, & non loin de ſa ſource. C'eſt tout juſte le grand chemin de la capitale de l'empire, à huit cent milles du pays où l'on prétend que ſéjournait *Porus*, à ce que prétendent nos miſſionnaires.

Après cette petite excurſion ſur l'Inde, dans laquelle *Alexandre* porta ſes armes par le même chemin que le *Sha-Nadir* prit de nos

nos jours, c'eſt à-dire par la Perſe & le Candahar, continuons l'examen de *Quinte-Curce*.

Il lui plait d'envoyer une ambaſſade des Scythes à *Alexandre* ſur les bords du fleuve Jaxartes. Il leur met dans la bouche une harangue telle que les Américains auraient dû la faire aux premiers conquérans Eſpagnols. Il peint ces Scythes comme des hommes paiſibles & juſtes, tout étonnés de voir un voleur Grec venu de ſi loin pour ſubjuguer des peuples que leurs vertus rendaient indomptables. Il ne ſonge pas que ces Scythes invincibles avaient été ſubjugués par les rois de Perſe. Ces mêmes Scythes ſi paiſibles & ſi juſtes ſe contrediſent bien honteuſement dans la harangue de *Quinte-Curce*; ils avouent qu'ils ont porté le fer & la flamme juſques dans la haute Aſie. Ce ſont en effet ces mêmes Tartares qui joints à tant de hordes du Nord, ont dévaſté ſi longtems l'univers connu, depuis la Chine juſqu'au mont Atlas.

Toutes ces harangues des hiſtoriens ſeraient fort belles dans un poëme épique où l'on aime fort les proſopopées. Elles ſont l'appanage de la fiction, & c'eſt malheureuſement ce qui fait que les hiſtoires en ſont remplies; l'auteur ſe met ſans façon à la place de ſon héros.

Quinte-Curce fait écrire une lettre par *Alexandre* à *Darius*. Le héros de la Grèce dit dans cette lettre que *le monde ne peut ſouffrir deux ſoleils ni deux maîtres*. Rollin trouve avec raiſon qu'il y a plus d'enflure que de grandeur dans cette lettre. Il pouvait ajouter qu'il y a encor plus de ſottiſe que d'enflure. Mais *Alexandre* l'a-t-il écrite? C'eſt-là ce qu'il falait examiner. Il n'appartient qu'à *Don-Japhet* d'Arménie le fou de Charles-Quint, de dire que *deux ſoleils dans un lieu trop étroit, rendraient trop exceſſif le contraire du froid*. Mais Alexandre était-il un Don-Japhet d'Arménie?

Un traducteur de l'énergique *Tacite*, ne trouvant point dans cet hiſtorien la lettre de *Tibère* au ſénat contre *Séjan*, s'aviſe de la donner de ſa tête, & de ſe mettre à la fois à la place de l'empereur & de *Tacite*. Je ſais que *Tite-Live* prête ſouvent des harangues à ſes héros; quel a été le but de *Tite-Live?* de montrer de l'eſprit & de l'éloquence. Je lui dirais volontiers, Si tu veux haranguer, va plaider devant le ſénat de Rome; ſi

tu veux écrire l'hiſtoire, ne nous dis que la vérité.

N'oublions pas la prétendue *Thaleſtris* reine des Amazones, qui vint trouver *Alexandre* pour le prier de lui faire un enfant. Apparemment le rendez-vous fut donné ſur les bords du prétendu Tanaïs.

DES PEUPLES NOUVEAUX ET PARTICULIEREMENT DES JUIFS.

C'eſt une grande queſtion parmi pluſieurs théologiens, ſi les livres purement hiſtoriques des Juifs ont été inſpirés; car pour les livres de préceptes & pour les prophéties, il n'eſt point de chrêtien qui en doute; & les prophêtes eux-mêmes diſent tous qu'ils écrivent au nom de DIEU. Ainſi on ne peut s'empêcher de les croire ſur leur parole ſans une grande impiété. Mais il s'agit de ſavoir ſi DIEU a été réellement dans tous les tems l'hiſtorien du peuple Juif.

Nous avons dit, & il faut redire que *Le Clerc* & d'autres théologiens de Hollande, prétendent qu'il n'était pas néceſſaire que DIEU daignât dicter toutes les annales hébraïques, & qu'il abandonna cette partie à la ſcience & à la foi humaine. *Grotius*, *Simon*, *Dupin* ne s'éloignent pas de ce ſentiment; ils penſent que DIEU diſpoſa ſeulement l'eſprit des écrivains à n'annoncer que la vérité.

On ne connait point les auteurs du livre des Juges, ni de ceux des Rois & des Paralipomènes. Les premiers écrivains Hébreux citent d'ailleurs d'autres livres qui ont été perdus, comme *a*) celui des guerres du Seigneur, le *b*) Droiturier ou le livre des Juſtes, celui *c*) des jours de Salomon & *d*) ceux des annales des rois d'Iſraël & de Juda.

Il y a ſurtout des textes qu'il eſt difficile de concilier, par exemple, on voit dans le Pentateuque que les Juifs ſacrifièrent dans le déſert au Seigneur, & que leur ſeule idolâtrie fut celle du veau d'or; il eſt dit dans Jérémie, *e*) dans Amos *f*) & dans le diſcours de *St. Etienne*, *g*) qu'ils adorèrent pendant quarante ans le Dieu *Moloch* & le Dieu *Remphan*, & qu'ils ne ſacrifièrent point au Seigneur.

Il n'eſt pas aiſé de comprendre comment DIEU aurait dicté

a) Nomb. ch. XXI. v. 14.
b) Joſué ch. X. v. 13. & liv. II. des Rois ch. X. v. 18.
c) Liv. III. des Rois ch. XI. v. 41.
d) Liv. III. des Rois. ch. XIV. v. 19, 29 & ailleurs.
e) Chap. VII. v. 22.
f) Chap. V. v. 26.
g) Actes des apôt. chap. VII. v. 43.

l'hiſtoire des rois de Juda & d'Iſraël, puiſque les rois d'Iſraël étaient hérétiques, & que même quand les Hébreux voulurent avoir des rois, DIEU leur déclara expreſſément par la bouche de ſon prophête *Samuël*, que *h*) c'eſt rejetter DIEU que de vouloir obéir à des monarques. Or pluſieurs ſavans ont été étonnés que DIEU voulût être l'hiſtorien d'un peuple qui avait renoncé à être gouverné immédiatement par lui.

h) Liv. I. des Rois. chap. X. v. 19.

Quelques critiques trop hardis ont demandé, ſi DIEU peut avoir dicté *i*) que le premier roi *Saül* remporta une victoire à la tête de trois cent mille hommes, puiſqu'il eſt dit *k*) qu'il n'y avait que deux épées dans toute la nation, & *l*) qu'ils étaient obligés d'aller chez les Philiſtins pour faire aiguiſer leurs coignées & leurs ſerpettes?

i) Liv. I. des Rois. chap. XI. v. 8.
k) Liv. I. des Rois chap XIII. v. 22.
l) Liv. I. des Rois. chap. XIII. v. 20.

Si DIEU peut avoir dicté que *David* qui *m*) était ſelon ſon cœur, ſe mit *n*) à la tête de quatre cent brigands chargés de dettes & de crimes; ſi *David* peut avoir commis toutes les horreurs que la raiſon peu éclairée par la foi oſe lui reprocher?

m) Liv. I. des Rois. chap. XIII. v. 14.

Si DIEU a pu dicter les contradictions qui ſe trouvent entre l'hiſtoire des Rois & les Paralipomènes?

n) Liv. I. des Rois. chap. XXII. v. 2.

On a encor prétendu que l'hiſtoire des Rois ne contenant que des événemens ſans aucune inſtruction & même beaucoup de crimes affreux, il ne paraiſſait pas digne de l'Etre éternel d'écrire ces événemens & ces crimes; mais nous ſommes bien loin de vouloir deſcendre dans cet abîme théologique; nous reſpectons, comme nous le devons, ſans examen tout ce que la ſynagogue & l'égliſe chrêtienne ont reſpecté.

Qu'il nous ſoit ſeulement permis de demander encor une fois, pourquoi les Juifs qui avaient une ſi grande horreur pour les Egyptiens, prirent pourtant toutes les coutumes égyptiennes, la circonciſion, les ablutions, les jeûnes, les robes de lin, le bouc émiſſaire, la vache rouſſe, le ſerpent d'airain & cent autres uſages dont nous avons déja parlé?

Quelle langue parlaient-ils dans le déſert? Il eſt dit au Pſeaume LXXX. qu'ils n'entendirent pas l'idiome qu'on parlait au-delà de la mer Rouge. Leur langage au ſortir de l'Egypte était-il égyptien? c'eſt donc en langue égyptienne que le Pentateuque aurait été écrit. Mais pourquoi ne retrouve-t-on dans les caractères ſamaritains, qui ſont ceux des anciens Juifs, au-

cune trace des caractères d'Egypte ? Pourquoi aucun mot égyptien dans leur patois mêlé de tyrien, d'azotien & de syriaque corrompu ?

Quel était le pharaon sous lequel ils s'enfuirent ? Etait-ce l'Ethiopien *Actisan*, dont il est dit dans *Diodore* de Sicile, qu'il bannit une troupe de voleurs vers le mont Sina après leur avoir fait couper le nez ?

Quel prince régnait à Tyr, lorsque les Juifs entrèrent dans le pays de Canaan ? Le pays de Tyr & de Sidon était-il alors une république ou une monarchie ?

D'où vient que *Sanchoniaton* qui était de Phénicie ne parle point des Hébreux ? S'il en avait parlé, *Eusèbe* qui rapporte des pages entières de *Sanchoniaton*, n'aurait-il pas fait valoir un si glorieux témoignage en faveur de la nation Hébraïque, comme nous le remarquons ailleurs ?

Pourquoi ni dans les monumens qui nous restent de l'Egypte, ni dans le Shasta, ou dans le Védam des Indiens, ni dans les livres des Chinois, ni dans les loix de *Zoroastre*, ni dans aucun ancien auteur Grec, ne trouve t on aucun des noms des premiers patriarches Juifs qui sont la source du genre-humain ?

Comment *Noé* le restaurateur de la race des hommes, dont les enfans se partagèrent tout l'hémisphère, a-t-il été absolument inconnu dans cet hémisphère ?

Comment *Enoch*, *Seth*, *Caïn*, *Abel*, *Eve*, *Adam* le premier homme, ont-ils été partout ignorés, excepté dans la nation Juive ?

Nous avons déja rapporté une partie de ces questions. On en fait mille autres encor plus épineuses que notre discrétion passe sous silence ; mais les livres des Juifs ne sont pas comme les autres, un ouvrage des hommes. Ils sont d'une nature entiérement différente ; ils exigent la vénération & ne permettent aucune critique. Le champ du pyrrhonisme est ouvert pour tous les autres peuples ; mais il est fermé pour les Juifs. Nous sommes à leur égard comme les Egyptiens qui étaient plongés dans les plus épaisses ténèbres de la nuit, tandis que les Juifs jouissaient du plus beau soleil dans la petite contrée de Gessen ou Gossen.

Ainsi n'admettons nul doute sur l'histoire de ce fameux peuple réduit à deux hordes ou tribus & demi ; tout y est mystère &

prophétie, parce que ce peuple eſt le précurſeur des chrêtiens. Tout y eſt prodige, parce que c'eſt DIEU qui eſt à la tête de cette nation ſacrée. En un mot, l'hiſtoire juive eſt celle de DIEU même, & n'a rien de commun avec la faible raiſon de toutes les nations de l'univers. Il faut quand on lit l'ancien & le nouveau Teſtament, commencer par imiter le père *Canaye*.

DES VILLES SACRÉES.

Ce qu'il eût falu bien remarquer dans l'hiſtoire ancienne, c'eſt que toutes les capitales & même pluſieurs villes médiocres furent appellées *ſacrées*, *villes de* DIEU. La raiſon en eſt qu'elles étaient fondées ſous les auſpices de quelque Dieu protecteur.

Babilone ſignifiait la *ville de* DIEU, du père DIEU. Combien de villes dans la Syrie, dans la Parthie, dans l'Arabie, dans l'Egypte n'eurent point d'autre nom que celui de *ville ſacrée?* Les Grecs les appellèrent *Dioſpolis*, *Hierapolis*, en traduiſant leur nom exactement. Il y avait même juſqu'à des villages, juſqu'à des collines ſacrées, *Hieracome*, *Hierabolis*, *Hierapetra*. Les fortereſſes, ſurtout *Hieragerma*, étaient habitées par quelque Dieu.

Illion, la citadelle de Troye, était toute divine; elle fut bâtie par *Neptune*. Le Palladium lui aſſurait la victoire ſur tous ſes ennemis. La Mecque devenue ſi fameuſe, plus ancienne que Troye, était ſacrée. Aden ou Eden ſur le bord méridional de l'Arabie, était auſſi ſacrée que la Mecque, & plus antique.

Chaque ville avait ſes oracles, ſes prophéties, qui lui promettaient une durée éternelle, un empire éternel, des proſpérités éternelles; & toutes furent trompées.

Outre le nom particulier que chaque métropole s'était donné, & auquel elle joignait toûjours les épithètes de divin, de ſacré, elles avaient un nom ſecret & plus ſacré encor, qui n'était connu que d'un petit nombre de prêtres auxquels il n'était permis de le prononcer que dans d'extrêmes dangers; de peur que ce nom connu des ennemis ne fût invoqué par eux, ou qu'ils ne l'employaſſent à quelque conjuration, ou qu'ils ne s'en ſerviſſent pour engager le Dieu tutélaire à ſe déclarer contre la ville.

Macrobe nous dit, que le ſecret fut ſi bien gardé chez les Romains, que lui-même n'avait pu le découvrir. L'opinion qui lui paraît la plus vraiſemblable eſt que ce nom était, *Opis conſivia*, ou *Ops conſivia*, Angelo Politiano prétend que ce nom était *Amarillis*. Mais il en faut croire plutôt Macrobe qu'un étranger du ſeiziéme ſiécle.

Macrob. liv. III. chap. IX.

Les Romains ne furent pas plus inſtruits du nom ſecret de Carthage, que les Carthaginois de celui de Rome. On nous a ſeulement conſervé l'évocation ſecrète prononcée par Scipion contre Carthage: *S'il eſt un Dieu ou une Déeſſe qui ait pris ſous ſa protection le peuple & la ville de Carthage, je vous vénère, je vous demande pardon, je vous prie de quitter Carthage, ſes places, ſes temples, de leur laiſſer la crainte, la terreur & le vertige, & de venir à Rome avec moi & les miens. Puiſſent nos temples, nos ſacrifices, notre ville, notre peuple, nos ſoldats, vous être plus agréables que ceux de Carthage! Si vous en uſez ainſi, je vous promets des temples & des jeux.*

Le dévouement des villes ennemies était encor d'un uſage très ancien. Il ne fut point inconnu aux Romains. Ils dévouèrent en Italie Veies, Fidène, Gabie, & d'autres villes; hors de l'Italie Carthage & Corinthe. Ils dévouèrent même quelquefois des armées. On invoquait dans ces dévouemens *Jupiter* en élevant la main droite au ciel, & la déeſſe *Tellus* en poſant la main à terre.

C'était l'empereur ſeul, c'eſt-à-dire le général d'armée ou le dictateur qui faiſait la cérémonie du dévouement; il priait les Dieux d'*envoyer la fuite, la crainte, la terreur*, &c. & il promettait d'immoler trois brebis noires.

Il ſemble que les Romains ayent pris ces coutumes des anciens Etruſques, les Etruſques des Grecs, & les Grecs des Aſiatiques. Il n'eſt pas étonnant qu'on en trouve tant de traces chez le peuple Juif.

Outre la ville ſacrée de Jéruſalem ils en avaient encor pluſieurs autres; par exemple, Lydda, parce qu'il y avait une école de rabbins. Samarie ſe regardait auſſi comme une ville ſainte. Les Grecs donnèrent auſſi à pluſieurs villes le nom de *Sebaſtos*, *auguſte, ſacrée.*

DES AUTRES PEUPLES NOUVEAUX.

La Grèce & Rome ſont des républiques nouvelles en comparaiſon des Caldéens, des Indiens, des Chinois, des Egyptiens.

L'hiſtoire de l'empire Romain eſt ce qui mérite le plus notre attention, parce que les Romains ont été nos maîtres & nos légiſlateurs. Leurs loix ſont encor en vigueur dans la plûpart de nos provinces: leur langue ſe parle encore; & longtems après leur chûte elle a été la ſeule langue dans laquelle on rédigeât les actes publics en Italie, en Allemagne, en Eſpagne, en France, en Angleterre, en Pologne.

Au démembrement de l'empire Romain en occident, commence un nouvel ordre de choſes, & c'eſt ce qu'on appelle l'*hiſtoire du moyen âge*; hiſtoire barbare de peuples barbares, qui devenus chrêtiens n'en deviennent pas meilleurs.

Pendant que l'Europe eſt ainſi bouleverſée, on voit paraître au ſeptiéme ſiécle les Arabes juſques-là renfermés dans leurs déſerts. Ils étendent leur puiſſance & leur domination dans la haute Aſie, dans l'Afrique, & envahiſſent l'Eſpagne: les Turcs leur ſuccédent, & établiſſent le ſiége de leur empire à Conſtantinople au milieu du quinziéme ſiécle.

C'eſt ſur la fin de ce ſiécle qu'un nouveau monde eſt découvert; & bientôt après la politique de l'Europe & les arts prennent une forme nouvelle. L'art de l'imprimerie & la reſtauration des ſciences, font qu'enfin on a quelques hiſtoires aſſez fidelles, au-lieu des chroniques ridicules renfermées dans les cloîtres depuis *Grégoire* de Tours. Chaque nation dans l'Europe a bientôt ſes hiſtoriens. L'ancienne indigence ſe tourne en ſuperflu: il n'eſt point de ville qui ne veuille avoir ſon hiſtoire particulière. On eſt accablé ſous le poids des minuties. Un homme qui veut s'inſtruire eſt obligé de s'en tenir au fil des grands événemens, & d'écarter tous les petits faits particuliers qui viennent à la traverſe; il ſaiſit dans la multitude des révolutions, l'eſprit des tems & les mœurs des peuples.

Il faut ſurtout s'attacher à l'hiſtoire de ſa patrie, l'étudier, la poſſéder, réſerver pour elle les détails, & jetter une vue plus

générale ſur les autres nations. Leur hiſtoire n'eſt intéreſſante que par les rapports qu'elles ont avec nous, ou par les grandes choſes qu'elles ont faites : les premiers âges depuis la chûte de l'empire Romain, ne ſont, comme on l'a remarqué ailleurs, que des avantures barbares ſous des noms barbares, excepté le tems de *Charlemagne*. Et que d'obſcurités encor dans cette grande époque !

L'Angleterre reſte preſque iſolée juſqu'au régne d'*Edouard III*. Le Nord eſt ſauvage juſqu'au ſeiziéme ſiécle ; l'Allemagne eſt longtems une anarchie. Les querelles des empereurs & des papes déſolent ſix cent ans l'Italie, & il eſt difficile d'appercevoir la vérité à travers les paſſions des écrivains peu inſtruits, qui ont donné les chroniques informes de ces tems malheureux.

La monarchie d'Eſpagne n'a qu'un événement ſous les rois Viſigoths ; & cet événement eſt celui de ſa deſtruction. Tout eſt confuſion juſqu'au régne d'*Iſabelle* & de *Ferdinand*.

La France juſqu'à *Louis XI* eſt en proie à des malheurs obſcurs ſous un gouvernement ſans régle. *Daniel*, & après lui le préſident *Hénault*, ont beau prétendre que les premiers tems de la France ſont plus intéreſſans que ceux de Rome : ils ne s'apperçoivent pas que les commencemens d'un ſi vaſte empire ſont d'autant plus intéreſſans qu'ils ſont plus faibles, & qu'on aime à voir la petite ſource d'un torrent qui a inondé près de la moitié de l'hémiſphère.

Pour pénétrer dans le labyrinthe ténébreux du moyen âge, il faut le ſecours des archives, & on n'en a preſque point. Quelques anciens couvens ont conſervé des chartes, des diplômes, qui contiennent des donations, dont l'autorité eſt très ſuſpecte. L'abbé de *Longuerue* dit que de quinze cent chartes il y en a mille de fauſſes, & qu'il ne garantit pas les autres.

Ce n'eſt pas là un recueil où l'on puiſſe s'éclairer ſur l'hiſtoire politique & ſur le droit public de l'Europe.

L'Angleterre eſt de tous les pays, celui qui a, ſans contredit, les archives les plus anciennes & les plus ſuivies. Ces actes recueillis par *Rimer*, ſous les auſpices de la reine *Anne*, commencent avec le douziéme ſiécle, & ſont continués ſans interruption juſqu'à nos jours. Ils répandent une grande lumière ſur l'hiſtoire de France. Ils font voir, par exemple, que la Guienne

Guienne appartenait au *Prince noir* fils d'*Edouard III* en ſouveraineté abſolue, quand le roi de France *Charles V* la confiſqua par un arrêt, & s'en empara par les armes. On y apprend quelles ſommes conſidérables & quelle eſpèce de tribut paya *Louis XI* au roi *Edouard IV* qu'il pouvait combattre; & combien d'argent la reine *Elizabeth* prêta à *Henri le grand*, pour l'aider à monter ſur ſon trône, &c.

DE L'UTILITÉ DE L'HISTOIRE.

Cet avantage conſiſte dans la comparaiſon qu'un homme d'état, un citoyen peut faire des loix & des mœurs étrangères avec celles de ſon pays: c'eſt ce qui excite les nations modernes à enchérir les unes ſur les autres dans les arts, dans le commerce, dans l'agriculture. Les grandes fautes paſſées ſervent beaucoup en tout genre. On ne ſaurait trop remettre devant les yeux les crimes & les malheurs cauſés par des querelles abſurdes. Il eſt certain qu'à force de renouveller & d'expoſer à l'horreur publique la mémoire de ces querelles, on les empêche de renaître.

Les exemples ſervent: c'eſt pour avoir lu les détails des batailles de Creci, de Poitiers, d'Azincourt, de Saint-Quentin, de Gravelines, &c. que le célèbre maréchal de *Saxe* ſe déterminait à chercher, autant qu'il pouvait, ce qu'il appellait *des affaires de poſte.*

Les exemples ſurtout doivent faire effet ſur l'eſprit d'un prince qui lit avec attention. Il verra qu'*Henri IV* n'entreprenait ſa grande guerre, qui devait changer le ſyſtême de l'Europe, qu'après s'être aſſez aſſuré du nerf de la guerre, pour la pouvoir ſoutenir pluſieurs années ſans aucun ſecours de finances.

Il verra que la reine *Elizabeth*, par les ſeules reſſources du commerce & d'une ſage économie, réſiſta au puiſſant *Philippe II*; & que de cent vaiſſeaux qu'elle mit en mer contre la flotte invincible, les trois quarts étaient fournis par les villes commerçantes d'Angleterre.

La France non entamée ſous *Louis XIV* après neuf ans de la guerre la plus malheureuſe, montrera évidemment l'utilité des places frontières qu'il conſtruiſit. En vain l'auteur des *Cauſes de la chûte de l'empire Romain* blâme-t il *Juſtinien*, d'avoir eu la

même politique que *Louis XIV*. Il ne devait blâmer que les empereurs qui négligèrent ces places frontières & qui ouvrirent les portes de l'empire aux barbares.

Enfin, la grande utilité de l'histoire moderne, & l'avantage qu'elle a sur l'ancienne, est d'apprendre à tous les potentats, que depuis le quinziéme siécle on s'est toûjours réuni contre une puissance trop prépondérante. Ce système d'équilibre a toûjours été inconnu des anciens; & c'est la raison des succès du peuple Romain, qui ayant formé une milice supérieure à celle des autres peuples, les subjugua l'un après l'autre; du Tibre jusqu'à l'Euphrate.

DE LA CERTITUDE DE L'HISTOIRE.

Toute certitude qui n'est pas démonstration mathématique, n'est qu'une extrême probabilité. Il n'y a pas d'autre certitude historique.

Quand *Marc-Paul* parla le premier, mais le seul, de la grandeur & de la population de la Chine, il ne fut pas cru, & il ne put exiger de croyance. Les Portugais qui entrèrent dans ce vaste empire plusieurs siécles après, commencèrent à rendre la chose probable. Elle est aujourd'hui certaine, de cette certitude qui nait de la déposition unanime de mille témoins oculaires de différentes nations, sans que personne ait réclamé contre leur témoignage.

Si deux ou trois historiens seulement avaient écrit l'avanture du roi *Charles XII*, qui s'obstinant à rester dans les états du sultan son bienfaicteur, malgré lui, se battit avec ses domestiques contre une armée de janissaires & de Tartares, j'aurais suspendu mon jugement. Mais ayant parlé à plusieurs témoins oculaires & n'ayant jamais entendu révoquer cette action en doute, il a bien falu la croire; parce qu'après tout, si elle n'est ni sage ni ordinaire, elle n'est contraire ni aux loix de la nature ni au caractère du héros.

Ce qui répugne au cours ordinaire de la nature ne doit point être cru, à moins qu'il ne soit attesté par des hommes animés visiblement de l'esprit divin, & qu'il soit impossible de douter de leur inspiration. Voilà pourquoi à l'article *Certitude* du Diction-

naire encyclopédique, c'eſt un grand paradoxe de dire qu'on devrait croire auſſi bien tout Paris qui affirmerait avoir vu reſſuſciter un mort, qu'on croit tout Paris quand il dit qu'on a gagné la bataille de Fontenoi. Il paraît évident que le témoignage de tout Paris ſur une choſe improbable, ne ſaurait être égal au témoignage de tout Paris ſur une choſe probable. Ce ſont là les premières notions de la ſaine logique. Un tel dictionnaire ne devait être conſacré qu'a la vérité. (Voyez *Certitude.*)

INCERTITUDE DE L'HISTOIRE.

On a diſtingué les tems en fabuleux & hiſtoriques. Mais les hiſtoriques auraient dû être diſtingués eux-mêmes en vérités & en fables. Je ne parle pas ici des fables reconnues aujourd'hui pour telles; il n'eſt pas queſtion, par exemple, des prodiges dont *Tite-Live* a embelli ou gâté ſon hiſtoire. Mais dans les faits les plus reçus, que de raiſons de douter!

Qu'on faſſe attention que la république Romaine a été cinq cent ans ſans hiſtoriens, & que *Tite-Live* lui-même déplore la perte des autres monumens qui périrent preſque tous dans l'incendie de Rome, *pleraque interiere;* qu'on ſonge que dans les trois cent premières années, l'art d'écrire était très rare, *raræ per eadem tempora litteræ;* il ſera permis alors de douter de tous les événemens qui ne ſont pas dans l'ordre ordinaire des choſes humaines.

Sera-t-il bien probable que *Romulus*, le petit-fils du roi des Sabins, aura été forcé d'enlever des Sabines pour avoir des femmes? L'hiſtoire de *Lucrèce* ſera-t-elle bien vraiſemblable? Croira-t-on aiſément ſur la foi de *Tite-Live*, que le roi *Porſenna* s'enfuit plein d'admiration pour les Romains, parce qu'un fanatique avait voulu l'aſſaſſiner? Ne ſera-t-on pas porté au contraire, à croire *Polybe* qui était antérieur à *Tite-Live* de deux cent années. *Polybe* dit que *Porſenna* ſubjugua les Romains? cela eſt bien plus probable que l'avanture de *Scevola*, qui ſe brûla entiérement la main parce qu'elle s'était mépriſe. J'aurais défié *Poltrot* d'en faire autant.

L'avanture de *Regulus*, enfermé par les Carthaginois dans un tonneau garni de pointes de fer, mérite-t-elle qu'on la

croye ? *Polybe* contemporain n'en aurait-il pas parlé, ſi elle avait été vraie ? Il n'en dit pas un mot. N'eſt-ce pas une grande préſomption que ce conte ne fut inventé que longtems après pour rendre les Carthaginois odieux ?

Ouvrez le Dictionnaire de Moréri à l'article *Regulus*, il vous aſſure que le ſupplice de ce Romain eſt rapporté dans *Tite-Live*. Cependant la décade où *Tite-Live* aurait pu en parler, eſt perdue ; on n'a que le ſupplément de *Freinſemius* ; & il ſe trouve que ce dictionnaire n'a cité qu'un Allemand du dix-ſeptiéme ſiécle, croyant citer un Romain du tems d'*Auguſte*. On ferait des volumes immenſes de tous les faits célèbres & reçus, dont il faut douter. Mais les bornes de cet article ne permettent pas de s'étendre.

LES TEMPLES, LES FÊTES, LES CÉREMONIES ANNUELLES, LES MÉDAILLES MÊMES, SONT-ELLES DES PREUVES HISTORIQUES ?

On eſt naturellement porté à croire qu'un monument érigé par une nation pour célébrer un événement, en atteſte la certitude. Cependant, ſi ces monumens n'ont pas été élevés par des contemporains ; s'ils célèbrent quelques faits peu vraiſemblables, prouvent-ils autre choſe, ſinon qu'on a voulu conſacrer une opinion populaire ?

La colonne roſtrale érigée dans Rome par les contemporains de *Duillius*, eſt ſans doute une preuve de la victoire navale de *Duillius*. Mais la ſtatue de l'augure *Navius* qui coupait un caillou avec un raſoir, prouvait-elle que *Navius* avait opéré ce prodige ? Les ſtatues de *Cérès* & de *Triptolème*, dans Athènes, étaient-elles des témoignages inconteſtables que *Cérès* était deſcendue de je ne ſais quelle planète pour venir enſeigner l'agriculture aux Athéniens ? Le fameux Laocoon, qui ſubſiſte aujourd'hui ſi entier, atteſte-t-il bien la vérité de l'hiſtoire du cheval de Troye ?

Les cérémonies, les fêtes annuelles établies par toute une nation, ne conſtatent pas mieux l'origine à laquelle on les attribue. La fête d'*Arion* porté ſur un dauphin, ſe célébrait chez les Romains comme chez les Grecs. Celle de *Faune* rappellait

ſon avanture avec *Hercule* & *Omphale*, quand ce Dieu amoureux d'*Omphale* prit le lit d'*Hercule* pour celui de ſa maîtreſſe.

La fameuſe fête des lupercales était établie en l'honneur de la louve qui allaita *Romulus* & *Remus*.

Sur quoi était fondée la fête d'*Orion*, célébrée le cinq des ides de Mai ? Le voici. *Hirée* reçut chez lui *Jupiter*, *Neptune* & *Mercure* ; & quand ſes hôtes prirent congé, ce bon homme qui n'avait point de femme, & qui voulait avoir un enfant, témoigna ſa douleur aux trois Dieux. On n'oſe exprimer ce qu'ils firent ſur la peau du bœuf qu'*Hirée* leur avait ſervi à manger ; ils couvrirent enſuite cette peau d'un peu de terre, & delà naquit *Orion* au bout de neuf mois.

Preſque toutes les fêtes romaines, ſyriennes, grecques, égyptiennes, étaient fondées ſur de pareils contes, ainſi que les temples & les ſtatues des anciens héros. C'étaient des monumens que la crédulité conſacrait à l'erreur.

Un de nos plus anciens monumens eſt la ſtatue de *St. Denis* portant ſa tête dans ſes bras.

Une médaille, même contemporaine, n'eſt pas quelquefois une preuve. Combien la flatterie n'a-t-elle pas frappé de médailles ſur des batailles très indéciſes, qualifiées de victoires, & ſur des entrepriſes manquées, qui n'ont été achevées que dans la légende ? N'a-t-on pas, en dernier lieu, pendant la guerre de 1740 des Anglais contre le Roi d'Eſpagne, frappé une médaille qui atteſtait la priſe de Carthagène par l'amiral *Vernon*, tandis que cet amiral levait le ſiége ?

Les médailles ne ſont des témoignages irréprochables que lorſque l'événement eſt atteſté par des auteurs contemporains ; alors ces preuves ſe ſoutenant l'une par l'autre, conſtatent la vérité.

DE QUELQUES FAITS RAPPORTÉS DANS TACITE ET DANS SUETONE.

Je me ſuis dit quelquefois en liſant *Tacite* & *Suétone* ; toutes ces extravagances atroces imputées à *Tibère*, à *Caligula*, à *Néron*, ſont-elles bien vraies ? Croirai-je ſur le rapport d'un ſeul homme qui vivait longtems après *Tibère*, que cet empereur preſque octogénaire, qui avait toûjours eu des mœurs dé-

centes juſqu'à l'auſtérité, ne s'occupa dans l'iſle de Caprée que des débauches qui auraient fait rougir un jeune giton ? Serai-je bien ſûr qu'il changea le tróne du monde connu en un lieu de proſtitution, tel qu'on n'en a jamais vu chez les jeunes gens les plus diſſolus ? Eſt-il bien certain qu'il nageait dans ſes viviers ſuivi de petits enfans à la mammelle, qui ſavaient déja nager auſſi, qui le mordaient aux feſſes quoiqu'ils n'euſſent pas encor de dents, & qui lui léchaient ſes vieilles & dégoûtantes parties honteuſes ? Croirai-je qu'il ſe fit entourer de *ſpintriæ*, c'eſt-à-dire, de bandes des plus abandonnés débauchés, hommes & femmes, partagés trois à trois, une fille ſous un garçon & ce garçon ſous un autre ?

Ces turpitudes abominables ne ſont guères dans la nature. Un vieillard, un empereur épié de tout ce qui l'approche, & ſur qui la terre entière porte des yeux d'autant plus attentifs qu'il ſe cache davantage, peut-il être accuſé d'une infamie ſi inconcevable, ſans des preuves convainquantes ? Quelles preuves rapporte *Suétone ?* aucune. Un vieillard peut avoir encor dans la tête des idées d'un plaiſir que ſon corps lui refuſe. Il peut tâcher d'exciter en lui les reſtes de ſa nature languiſſante par des reſſources honteuſes, dont il ſerait au déſeſpoir qu'il y eût un ſeul témoin. Il peut acheter les complaiſances d'une proſtituée *cui ore & manibus allaborandum eſt ;* engagée elle-même au ſecret par ſa propre infamie. Mais a-t-on jamais vu un vieux premier préſident, un vieux chancelier, un vieux archevêque, un vieux roi aſſembler une centaine de leurs domeſtiques pour partager avec eux ces obſcénités dégoûtantes, pour leur ſervir de jouet, pour être à leurs yeux l'objet le plus ridicule & le plus mépriſable ? On haïſſait *Tibère ;* & certes ſi j'avais été citoyen Romain je l'aurais déteſté lui & *Octave*, puiſqu'ils avaient détruit ma république : on avait en exécration le dur & fourbe *Tibère ;* & puiſqu'il s'était retité à Caprée dans ſa vieilleſſe, il falait bien que ce fût pour ſe livrer aux plus indignes débauches : mais le fait eſt-il avéré ? J'ai entendu dire des choſes plus horribles d'un très grand prince & de ſa fille, je n'en ai jamais rien cru ; & le tems a juſtifié mon incrédulité.

Les folies de *Caligula* ſont-elles beaucoup plus vraiſembla-

bles ? Que *Caligula* ait critiqué *Homère* & *Virgile*, je le croirai ſans peine. *Virgile* & *Homère* ont des défauts. S'il a mépriſé ces deux grands-hommes, il y a beaucoup de princes qui en fait de goût n'ont pas le ſens commun. Ce mal eſt très médiocre : mais il ne faut pas inférer delà qu'il ait couché avec ſes trois ſœurs, & qu'il les ait proſtituées à d'autres. De telles affaires de famille ſont d'ordinaire fort ſecrètes. Je voudrais du moins que nos compilateurs modernes, en reſſaſſant les horreurs romaines pour l'inſtruction de la jeuneſſe, ſe bornaſſent à dire modeſtement, *on rapporte*, *le bruit court ; on prétendait à Rome*, *on ſoupçonnait*. Cette manière de s'énoncer me ſemble infiniment plus honnête & plus raiſonnable.

Il eſt bien moins croyable encore que *Caligula* ait inſtitué une de ſes ſœurs, *Julia Druſilla*, héritière de l'empire. La coutume de Rome ne permettait pas plus que la coutume de Paris, de donner le trône à une femme.

Je penſe bien que dans le palais de *Caligula* il y avait beaucoup de galanterie & de rendez-vous, comme dans tous les palais du monde ; mais qu'il ait établi dans ſa propre maiſon des bordels où la fleur de la jeuneſſe allait pour ſon argent, c'eſt ce qu'on me perſuadera difficilement.

On nous raconte que ne trouvant point un jour d'argent dans ſa poche pour mettre au jeu, il ſortit un moment & alla faire aſſaſſiner trois ſénateurs fort riches, & revint enſuite en diſant, *J'ai à préſent de quoi jouer*. Croira tout cela qui voudra ; j'ai toûjours quelque petit doute.

Je conçois que tout Romain avait l'ame républicaine dans ſon cabinet, & qu'il ſe vengeait quelquefois la plume à la main, de l'uſurpation de l'empereur. Je préſume que le malin *Tacite*, & que le faiſeur d'anecdotes *Suétone* goûtaient une grande conſolation en décriant leurs maîtres dans un tems où perſonne ne s'amuſait à diſcuter la vérité. Nos copiſtes de tous les pays répètent encor tous les jours ces contes ſi peu avérés. Ils reſſemblent un peu aux hiſtoriens de nos peuples barbares du moyen âge qui ont copié les rêveries des moines. Ces moines flétriſſaient tous les princes qui ne leur avaient rien donné ; comme *Tacite* & *Suétone* s'étudiaient à rendre odieuſe toute la famille de l'oppreſſeur *Octave*.

Mais, me dira-t-on, *Suétone* & *Tacite* ne rendaient-ils pas ſervice aux Romains en faiſant déteſter les *Céſars ?* .... Oui, ſi leurs écrits avaient pu reſſuſciter la république.

DE NÉRON ET D'AGRIPPINE.

Toutes les fois que j'ai lu l'abominable hiſtoire de *Néron* & de ſa mère *Agrippine*, j'ai été tenté de n'en rien croire. L'intérêt du genre-humain eſt que tant d'horreurs ayent été exagérées ; elles font trop de honte à la nature.

Tacite commence par citer un *Cluvius*. Ce Cluvius rapporte que vers le milieu du jour, *medio diei*, Agrippine ſe préſentait ſouvent à ſon fils, déja échauffé par le vin, pour l'engager à un inceſte avec elle ; qu'elle lui donnait des baiſers laſcifs, *laſciva oſcula ;* qu'elle l'excitait par des careſſes auxquelles il ne manquait que la conſommation du crime, *prænuntias flagitii, blanditias*, & cela en préſence des convives, *annotantibus proximis ;* qu'auſſi-tôt l'habile Sénèque préſentait le ſecours d'une autre femme contre les empreſſemens d'une femme. *Senecam contrà muliebres ſubſidium à fœminâ petiviſſe ;* & ſubſtituait ſur le champ la jeune affranchie *Acté* à l'impératrice-mère *Agrippine*.

Voilà un ſage précepteur que ce *Sénèque !* quel philoſophe! Vous obſerverez qu'*Agrippine* avait alors environ cinquante ans. Elle était la ſeconde des ſix enfans de *Germanicus*, que *Tacite* prétend, ſans aucune preuve, avoir été empoiſonné. Il mourut l'an 19 de notre ère, & laiſſa *Agrippine* âgée de dix ans.

Agrippine eut trois maris.. *Tacite* dit que bientôt après l'époque de ces careſſes inceſtueuſes, *Néron* prit la réſolution de tuer ſa mère. Elle périt en effet l'an 59 de notre ère vulgaire. Son père *Germanicus* était mort il y avait déja quarante ans. *Agrippine* en avait donc à-peu-près cinquante lorſqu'elle était ſuppoſée ſolliciter ſon fils à l'inceſte. Moins un fait eſt vraiſemblable, plus il exige de preuves. Mais ce *Cluvius* cité par *Tacite*, prétend que c'était une grande politique, & qu'*Agrippine* comptait par-là fortifier ſa puiſſance & ſon crédit. C'était au contraire s'expoſer au mépris & à l'horreur. Se flattait-elle de donner à *Néron* plus de plaiſirs & de déſirs que de jeunes maîtreſſes ? Son fils bientôt dégoûté d'elle ne l'aurait-il pas accablée d'opprobre ?

d'opprobre ? N'aurait-elle pas été l'exécration de toute la cour ? Comment d'ailleurs ce *Cluvius* peut-il dire qu'*Agrippine* voulait ſe proſtituer à ſon fils en préſence de *Sénèque* & des autres convives ? De bonne foi une mère couche-t-elle avec ſon fils devant ſon gouverneur & ſon précepteur en préſence des convives & des domeſtiques ?

Un autre hiſtorien véridique de ces tems-là, nommé *Fabius Ruſticus*, dit que c'était *Néron* qui avait des déſirs pour ſa mère, & qu'il était ſur le point de coucher avec elle, lorſqu'*Acté* vint ſe mettre à ſa place. Cependant ce n'était point *Acté* qui était alors la maîtreſſe de *Néron*, c'était *Poppée* ; & ſoit *Poppée*, ſoit *Acté*, ſoit une autre, rien de tout cela n'eſt vraiſemblable.

Il y a dans la mort d'*Agrippine* des circonſtances qu'il eſt impoſſible de croire. D'où a-t-on ſu que l'affranchi *Anicet*, préfet de la flotte de Miſène, conſeilla de faire conſtruire un vaiſſeau qui, en ſe démontant en pleine mer, y ferait périr *Agrippine* ? Je veux qu'*Anicet* ſe ſoit chargé de cette étrange invention ; mais il me ſemble qu'on ne pouvait conſtruire un tel vaiſſeau ſans que les ouvriers ſe doutaſſent qu'il était deſtiné à faire périr quelque perſonnage important. Ce prétendu ſecret devait être entre les mains de plus de cinquante travailleurs. Il devait bientôt être connu de Rome entière ; *Agrippine* devait en être informée. Et quand *Néron* lui propoſa de monter ſur ce vaiſſeau, elle devait bien ſentir que c'était pour la noyer.

Tacite ſe contredit certainement lui-même dans le récit de cette avanture inexplicable. Une partie de ce vaiſſeau, dit-il, ſe démontant avec art, devait la précipiter dans les flots, *cujus pars ipſo in mari per artem ſoluta effunderet ignaram.*

Enſuite il dit qu'à un ſignal donné, le toit de la chambre, où était *Agrippine*, étant chargé de plomb, tomba tout-à-coup, & écraſa *Crepereius* l'un des domeſtiques de l'impératrice : *cum dato ſigno ruere tectum loci*, &c.

Or ſi ce fut le toit, le plafond de la chambre d'*Agrippine* qui tomba ſur elle, le vaiſſeau n'était donc pas conſtruit de manière qu'une partie ſe détachant de l'autre, dût jetter dans la mer cette princeſſe.

Tacite ajoute, qu'on ordonna alors aux rameurs de ſe pencher d'un côté pour ſubmerger le vaiſſeau ; *unum in latus inclinare*

atque ità navem ſubmergere. Mais des rameurs en ſe penchant peuvent-ils faire renverſer une galère, un bâteau même de pêcheurs? Et d'ailleurs ces rameurs ſe feraient-ils volontiers expoſés au naufrage? Ces mêmes matelots aſſomment à coups de rames une favorite d'*Agrippine* qui étant tombée dans la mer, criait qu'elle était *Agrippine.* Ils étaient donc dans le ſecret. Or conſie-t-on un tel ſecret à une trentaine de matelots? De plus, parle-t-on quand on eſt dans l'eau?

Tacite ne manque pas de dire *que la mer était tranquille, que le ciel brillait d'étoiles, comme ſi les Dieux avaient voulu que le crime fût plus manifeſte : noctem ſideribus illuſtrem* &c.

En vérité, n'eſt-il pas plus naturel de penſer que cette avanture était un pur accident; & que la malignité humaine en fit un crime à *Néron*, à qui on croyait ne pouvoir rien reprocher de trop horrible? Quand un prince s'eſt ſouillé de quelques crimes, il les a commis tous. Les parens, les amis des proſcrits, les ſeuls mécontens entaſſent accuſations ſur accuſations; on ne cherche plus la vraiſemblance. Qu'importe qu'un *Néron* ait commis un crime de plus? Celui qui les raconte y ajoute encore; la poſtérité eſt perſuadée; & le méchant prince a mérité juſqu'aux imputations improbables dont on charge ſa mémoire. Je crois avec horreur que *Néron* donna ſon conſentement au meurtre de ſa mère; mais je ne crois point à l'hiſtoire de la galère. Je crois encor moins aux Caldéens qui, ſelon *Tacite*, avaient prédit que *Néron* tuerait *Agrippine;* parce que ni les Caldéens, ni les Syriens, ni les Egyptiens n'ont jamais rien prédit, non plus que *Noſtradamus* & ceux qui ont voulu exalter leur ame.

Preſque tous les hiſtoriens d'Italie ont accuſé le pape *Alexandre VI* de forfaits qui égalent au moins ceux de *Néron;* mais *Alexandre VI* était coupable lui-même des erreurs dans leſquelles ces hiſtoriens ſont tombés.

On nous raconte des atrocités non moins exécrables de pluſieurs princes Aſiatiques. Les voyageurs ſe donnent une libre carrière ſur tout ce qu'ils ont entendu dire en Turquie & en Perſe. J'aurais voulu à leur place mentir d'une façon toute contraire. Je n'aurais jamais vu que des princes juſtes & clémens, des juges ſans paſſion, des financiers déſintéreſſés; & j'aurais préſenté ces modèles aux gouvernemens de l'Europe. La *Cyro-*

pédie de Xénophon eſt un roman ; mais des fables qui enſeignent la vertu valent mieux que des hiſtoires mêlées de fables qui ne racontent que des forfaits.

SUITE DE L'ARTICLE CONCERNANT LES DIFFAMATIONS.

Dès qu'un empereur Romain a été aſſaſſiné par les gardes prétoriennes, les corbeaux de la littérature fondent ſur le cadavre de ſa réputation. Ils ramaſſent tous les bruits de ville, ſans faire ſeulement réflexion que ces bruits ſont preſque toûjours les mêmes. On dit d'abord que *Caligula* avait écrit ſur ſes tablettes les noms de ceux qu'il devait faire mourir inceſſamment ; & que ceux qui, ayant vu ces tablettes, s'y trouvèrent eux-mêmes au nombre des proſcrits, le prévinrent & le tuèrent.

Quoique ce ſoit une étrange folie d'écrire ſur ſes tablettes, *nota benè que je dois faire aſſaſſiner un tel jour tels & tels ſénateurs*, cependant il ſe pourait à toute force que *Caligula* ait eu cette imprudence. Mais on en dit autant de *Domitien ;* on en dit autant de *Commode.* La choſe devient alors ridicule & indigne de toute croyance.

Tout ce qu'on raconte de ce *Commode* eſt bien ſingulier. Comment imaginer que lorſqu'un citoyen Romain voulait ſe défaire d'un ennemi, il donnait de l'argent à l'empereur qui ſe chargeait de l'aſſaſſinat pour le prix convenu ? Comment croire que *Commode*, ayant vu paſſer un homme extrêmement gros, il ſe donna le plaiſir de lui faire ouvrir le ventre, pour lui rendre la taille plus légère ?

Il faut être imbécille pour croire d'*Héliogabale* tout ce que raconte *Lampride.* Selon lui, cet empereur ſe fait circoncire pour avoir plus de plaiſir avec les femmes. Quelle pitié ! Enſuite il ſe fait châtrer, pour en avoir davantage avec les hommes. Il tue, il pille, il maſſacre, il empoiſonne. Qui était cet *Héliogabale ?* un enfant de treize à quatorze ans, que ſa mère & ſa grand'mère avaient fait nommer empereur, & ſous le nom duquel ces deux intrigantes ſe diſputaient l'autorité ſuprême.

L'auteur de l'*Eſſai ſur l'hiſtoire générale des mœurs & de l'eſprit des nations* a dit qu'avant que les livres fuſſent communs, la

réputation d'un prince dépendait d'un ſeul hiſtorien. Rien n'eſt plus vrai. Un *Suétone* ne pouvait rien ſur les vivans ; mais il jugeait les morts ; & perſonne ne ſe ſouciait d'appeller de ſes jugemens. Au contraire, tout lecteur les confirmait, parce que tout lecteur eſt malin.

Il n'en eſt pas tout-à-fait de même aujourd'hui. Que la ſatyre couvre d'opprobres un prince ; cent échos répètent la calomnie, je l'avoue ; mais il ſe trouve toûjours quelque voix qui s'élève contre les échos, & qui à la fin les fait taire. C'eſt ce qui eſt arrivé à la mémoire du duc d'Orléans, régent de France. Les *Philippiques* de La Grange, & vingt libelles ſecrets lui imputaient les plus grands crimes. Sa fille était traitée comme l'a été *Meſſaline* par *Suétone*. Qu'une femme ait deux ou trois amans, on lui en donne bientôt des centaines. En un mot, des hiſtoriens contemporains n'ont pas manqué de répéter ces menſonges ; & ſans l'auteur du *Siécle de Louis XIV*, ils ſeraient encor aujourd'hui accrédités dans l'Europe.

On a écrit que *Jeanne de Navarre*, femme de *Philippe le bel*, fondatrice du collège de Navarre, admettait dans ſon lit les écoliers les plus beaux, & les faiſait jetter enſuite dans la rivière avec une pierre au cou. Le public aime paſſionnément ces contes ; & les hiſtoriens le ſervaient ſelon ſon goût. Les uns tirent de leur imagination les anecdotes qui pouront plaire ; c'eſt-à-dire les plus ſcandaleuſes. Les autres de meilleure foi ramaſſent des contes qui ont paſſé de bouche en bouche ; ils penſent tenir de la première main les ſecrets de l'état, & ne font nulle difficulté de décrier un prince & un général d'armée pour gagner dix piſtoles. C'eſt ainſi qu'en ont uſé *Gratien de Courtils*, *Le Noble*, la *Dunoier*, *La Beaumelle* & cent malheureux correcteurs d'imprimerie réfugiés en Hollande.

Si les hommes étaient raiſonnables, ils ne voudraient d'hiſtoires que celles qui mettraient les droits des peuples ſous leurs yeux, les loix ſuivant leſquelles chaque père de famille peut diſpoſer de ſon bien, les événemens qui intéreſſent toute une nation, les traités qui les lient aux nations voiſines, les progrès des arts utiles, les abus qui expoſent continuellement le grand nombre à la tyrannie du petit. Mais cette manière d'écrire l'hiſtoire eſt auſſi difficile que dangereuſe. Ce ſerait une étude pour

le lecteur, & non un délaſſement. Le public aime mieux des fables ; on lui en donne.

DES ECRIVAINS DE PARTI.

Audi alteram partem eſt la loi de tout lecteur, quand il lit l'hiſtoire des princes qui ſe ſont diſputé une couronne, ou des communions qui ſe ſont réciproquement anathématiſées.

Si la faction de la Ligue avait prévalu, *Henri IV* ne ſerait connu aujourd'hui que comme un petit prince de Béarn débauché & excommunié par les papes.

Si *Arius* l'avait emporté ſur *Athanaſe* au concile de Nicée ; ſi *Conſtantin* avait pris ſon parti, *Athanaſe* ne paſſerait aujourd'hui que pour un novateur, un hérétique, un homme d'un zèle outré, qui attribuait à JESUS ce qui ne lui appartenait pas.

Les Romains ont décrié la foi carthaginoiſe ; les Carthaginois ne ſe louaient pas de la foi romaine. Il faudrait lire les archives de la famille d'*Annibal* pour juger. Je voudrais avoir juſqu'aux mémoires de *Caïphe* & de *Pilate ;* je voudrais avoir ceux de la cour de *Pharaon ;* nous verrions comment elle ſe défendait d'avoir ordonné à toutes les accoucheuſes égyptiennes de noyer tous les petits mâles hébreux, & à quoi ſervait cet ordre pour des juives qui n'employaient jamais que des ſages-femmes juives.

Je voudrais avoir les piéces originales du premier ſchiſme des papes de Rome entre *Novatien* & *Corneille*, de leurs intrigues, de leurs calomnies, de l'argent donné de part & d'autre, & ſurtout des emportemens de leurs dévotes.

C'eſt un plaiſir de lire les livres des *Whigs* & des *Toris*. Ecoutez les *Whigs ;* les *Toris* ont trahi l'Angleterre. Ecoutez les *Toris ;* tout *Whig* a ſacrifié l'état à ſes intérêts. Deſorte qu'à en croire les deux partis, il n'y a pas un ſeul honnête homme dans la nation.

C'était bien pis du tems de la Roſe rouge & de la Roſe blanche. Mr. de *Walpole* a dit un grand mot dans la préface de ſes *Doutes hiſtoriques* ſur Richard III : *Quand un roi heureux eſt juge, tous les hiſtoriens ſervent de témoins.*

Henri VII dur & avare, fut vainqueur de *Richard III.* Auſſi-

tôt toutes les plumes, qu'on commençait à tailler en Angleterre, peignent *Richard III* comme un monſtre pour la figure & pour l'ame. Il avait une épaule un peu plus haute que l'autre; & d'ailleurs il était aſſez joli, comme ſes portraits le témoignent: on en fait un vilain boſſu, & on lui donne un viſage affreux. Il a fait des actions cruelles; on le charge de tous les crimes, de ceux mêmes qui auraient été viſiblement contre ſes intérêts.

La même choſe eſt arrivée à *Pierre de Caſtille* ſurnommé *le cruel*. Six bâtards de feu ſon père excitent contre lui une guerre civile, & veulent le détrôner. Notre *Charles le ſage* ſe joint à eux, & envoye contre lui ſon *Bertrand du Gueſclin*. Pierre, à l'aide du fameux *Prince noir*, bat les bâtards & les Français; *Bertrand* eſt fait priſonnier; un des bâtards eſt puni. *Pierre* eſt alors un grand-homme.

La fortune change; le grand *Prince noir* ne donne plus de ſecours au roi *Pierre*. Un des bâtards ramène du *Gueſclin* ſuivi d'une troupe de brigands qui même ne portaient pas d'autre nom; *Pierre* eſt pris à ſon tour: le bâtard *Henri de Tranſtamare* l'aſſaſſine indignement dans ſa tente: voilà *Pierre* condamné par les contemporains. Il n'eſt plus connu de la poſtérité que par le ſurnom de *cruel*; & les hiſtoriens tombent ſur lui comme des chiens ſur un cerf aux abois.

Donnez-vous la peine de lire les mémoires de *Marie de Médicis*; le cardinal de *Richelieu* eſt le plus ingrat des hommes, le plus fourbe & le plus lâche des tyrans. Liſez, ſi vous pouvez, les épitres dédicatoires adreſſées à ce miniſtre, c'eſt le premier des mortels, c'eſt un héros; c'eſt même un ſaint. Et le petit flatteur *Sarazin*, ſinge de *Voiture*, l'appelle le *divin cardinal* dans ſon ridicule éloge de la ridicule tragédie de l'*Amour tyrannique*, compoſée par le grand *Scudéri* ſur les ordres du cardinal divin.

La mémoire du pape *Grégoire VII* eſt en exécration en France & en Allemagne. Il eſt canoniſé à Rome.

De telles réflexions ont porté pluſieurs princes à ne ſe point ſoucier de leur réputation. Mais ceux-là ont eu plus grand tort que tous les autres; car il vaut mieux pour un homme d'état avoir une réputation conteſtée, que de n'en point avoir du tout.

Il n'en eſt pas des rois & des miniſtres comme des femmes

dont on dit, que celles dont on parle le moins ſont les meilleures. Il faut qu'un prince, un premier miniſtre aime l'état & la gloire. Certaines gens diſent que c'eſt un défaut en morale; mais s'il n'a pas ce défaut, il ne fera jamais rien de grand.

DOIT-ON DANS L'HISTOIRE INSERER DES HARANGUES, ET FAIRE DES PORTRAITS?

Si dans une occaſion importante un général d'armée, un homme d'état a parlé d'une manière ſingulière & forte qui caractériſe ſon génie & celui de ſon ſiécle, il faut ſans doute rapporter ſon diſcours mot pour mot: de telles harangues ſont peut-être la partie de l'hiſtoire la plus utile. Mais pourquoi faire dire à un homme ce qu'il n'a pas dit? il vaudrait preſque autant lui attribuer ce qu'il n'a pas fait. C'eſt une fiction imitée d'*Homère!* Mais ce qui eſt fiction dans un poëme, devient à la rigueur menſonge dans un hiſtorien. Pluſieurs anciens ont eu cette méthode! Cela ne prouve autre choſe, ſinon que pluſieurs anciens ont voulu faire parade de leur éloquence aux dépens de la vérité.

DES PORTRAITS.

Les portraits montrent encor bien ſouvent plus d'envie de briſſer que d'inſtruire. Des contemporains ſont en droit de faire le portrait des hommes d'état avec leſquels ils ont négocié, des généraux ſous qui ils ont fait la guerre. Mais qu'il eſt à craindre que le pinceau ne ſoit guidé par la paſſion! Il paraît que les portraits qu'on trouve dans *Clarendon* ſont faits avec plus d'impartialité, de gravité & de ſageſſe que ceux qu'on lit avec plaiſir dans le cardinal de *Retz*.

Mais vouloir peindre les anciens, s'efforcer de développer leurs ames, regarder les événemens comme des caractères avec leſquels on peut lire ſûrement dans le fond des cœurs, c'eſt une entrepriſe bien délicate, c'eſt dans pluſieurs une puérilité.

DE LA MAXIME DE CICERON CONCERNANT L'HISTOIRE ; QUE L'HISTORIEN N'OSE DIRE UNE FAUSSETÉ, NI CACHER UNE VERITÉ.

La première partie de ce précepte eſt inconteſtable ; il faut examiner l'autre. Si une vérité peut être de quelque utilité à l'état, votre ſilence eſt condamnable. Mais je ſuppoſe que vous écriviez l'hiſtoire d'un prince qui vous aura confié un ſecret, devez-vous le révéler ? Devez-vous dire à la poſtérité ce que vous ſeriez capable de dire en ſecret à un ſeul homme ? Le devoir d'un hiſtorien l'empottera-t-il ſur un devoir plus grand ?

Je ſuppoſe encore que vous ayez été témoin d'une faibleſſe qui n'a point influé ſur les affaires publiques, devez-vous révéler cette faibleſſe ? En ce cas l'hiſtoire ſerait une ſatyre.

Il faut avouer que la plûpart des écrivains d'anecdotes ſont plus indiſcrets qu'utiles. Mais que dire de ces compilateurs inſolens, qui ſe faiſant un mérite de médire, impriment & vendent des ſcandales comme la *Voiſin* vendait des poiſons !

DE L'HISTOIRE SATYRIQUE.

Si *Plutarque* a repris *Hérodote* de n'avoir pas aſſez relevé la gloire de quelques villes grecques, & d'avoir omis pluſieurs faits connus dignes de mémoire, combien ſont plus répréhenſibles aujourd'hui ceux qui ſans avoir aucun des mérites d'*Hérodote*, imputent aux princes, aux nations, des actions odieuſes, ſans la plus légère apparence de preuve ? La guerre de 1741 a été écrite en Angleterre. On trouve dans cette hiſtoire, qu'à la bataille de Fontenoi *les Français tirèrent ſur les Anglais avec des balles empoiſonnées & des morceaux de verre venimeux, & que le duc de Cumberland envoya au roi de France une boîte pleine de ces prétendus poiſons trouvés dans les corps des Anglais bleſſés.* Le même auteur ajoute que les Français ayant perdu quarante mille hommes à cette bataille, le parlement de Paris rendit un arrêt par lequel il était défendu d'en parler ſous des peines corporelles.

Les Mémoires frauduleux imprimés depuis peu, ſous le nom de

de madame de *Maintenon*, ſont remplis de pareilles abſurdités. On y trouve qu'au ſiége de Lille les alliés jettaient des billets dans la ville conçus en ces termes : *Français, conſolez-vous, la Maintenon ne ſera pas votre reine.*

Preſque chaque page eſt ſouillée d'impoſtures & de termes offenſans contre la famille royale & contre les familles principales du royaume, ſans alléguer la plus légère vraiſemblance qui puiſſe donner la moindre couleur à ces menſonges. Ce n'eſt point écrire l'hiſtoire, c'eſt écrire au hazard des calomnies qui méritent le carcan.

On a imprimé en Hollande, ſous le nom d'*Hiſtoire*, une foule de libelles, dont le ſtile eſt auſſi groſſier que les injures, & les faits auſſi faux qu'ils ſont mal écrits. C'eſt, dit-on, un mauvais fruit de l'excellent arbre de la liberté. Mais ſi les malheureux auteurs de ces inepties ont eu la liberté de tromper les lecteurs, il faut uſer ici de la liberté de les détromper.

L'appas d'un vil gain, joint à l'inſolence des mœurs abjectes, furent les ſeuls motifs qui engagèrent ce réfugié Languedochien proteſtant nommé *Langlevieux* dit *La Beaumelle*, à tenter la plus infame manœuvre qui ait jamais deshonoré la littérature. Il vend pour dix-ſept louis d'or au libraire *Eslinger* de Francfort en 1753 l'hiſtoire du ſiécle de *Louis XIV*, qui ne lui appartient point ; & ſoit pour s'en faire croire le propriétaire, ſoit pour gagner ſon argent, il la charge de notes abominables contre *Louis XIV*, contre ſon fils, contre le duc de Bourgogne ſon petit-fils, qu'il traite ſans façon de perfide & de traître envers ſon grand-père & la France. Il vomit contre le duc d'Orléans régent les calomnies les plus horribles & les plus abſurdes ; perſonne n'eſt épargné, & cependant il n'a jamais connu perſonne. Il débite ſur les maréchaux de *Villars*, de *Villeroi*, ſur les miniſtres, ſur les femmes, des hiſtoriettes ramaſſées dans des cabarets ; & il parle des plus grands princes comme de ſes juſticiables. Il s'exprime en juge de rois : *Donnez-moi*, dit-il, *un Stuart, & je le fais roi d'Angleterre.*

Cet excès de ridicule dans un inconnu n'a pas été relevé. Il eût été ſévérement puni dans un homme dont les paroles auraient eu quelque poids. Mais il faut remarquer que ſouvent ces ouvrages de ténèbres ont du cours dans l'Europe ; ils ſe

vendent aux foires de Francfort & de Leipſick, tout le Nord en eſt inondé. Les étrangers qui ne ſont pas inſtruits croyent puiſer dans ces libelles les connaiſſances de l'hiſtoire moderne. Les auteurs Allemands ne ſont pas toûjours en garde contre ces mémoires, ils s'en ſervent comme de matériaux; c'eſt ce qui eſt arrivé aux mémoires de *Pontis*, de *Montbrun*, de *Rochefort*, de *Vordac*; à tous ces prétendus teſtamens politiques des miniſtres d'état compoſés par des fauſſaires; à la *Dixme royale* de Boiſguilbert impudemment donnée ſous le nom du maréchal de *Vauban*, & à tant de compilations d'ana & d'anecdotes.

L'hiſtoire eſt quelquefois encor plus mal traitée en Angleterre. Comme il y a toûjours deux partis aſſez violens qui s'acharnent l'un contre l'autre juſqu'à ce que le danger commun les réuniſſe, les écrivains d'une faction condamnent tout ce que les autres approuvent. Le même homme eſt repréſenté comme un *Caton* & comme un *Catilina*. Comment démêler le vrai entre l'adulation & la ſatyre? Il n'y a peut-être qu'une régle ſûre, c'eſt de croire le bien qu'un hiſtorien de parti oſe dire des héros de la faction contraire, & le mal qu'il oſe dire des chefs de la ſienne, dont il n'aura pas à ſe plaindre.

A l'égard des mémoires réellement écrits par les perſonnages intéreſſés, comme ceux de *Clarendon*, de *Ludlow*, de *Burnet* en Angleterre, de *La Rouchefoucault*, de *Retz* en France; s'ils s'accordent, ils ſont vrais; s'ils ſe contrarient, doutez.

Par les ana & les anecdotes, il y en a un ſur cent qui peut contenir quelque ombre de vérité.

DE LA METHODE, DE LA MANIERE D'ECRIRE L'HISTOIRE, ET DU STILE.

On en a tant dit ſur cette matière, qu'il faut ici en dire très peu. On ſait aſſez que la méthode & le ſtile de *Tite-Live*, ſa gravité, ſon éloquence ſage, conviennent à la majeſté de la république Romaine; que *Tacite* eſt plus fait pour peindre des tyrans, *Polybe* pour donner des leçons de la guerre, *Denis* d'Halicarnaſſe pour développer les antiquités.

Mais en ſe modelant en général ſur ces grands maîtres, on a aujourd'hui un fardeau plus peſant que le leur à ſoutenir. On

exige des hiſtoriens modernes plus de détails, des faits plus conſtatés, des dates préciſes, des autorités, plus d'attention aux uſages, aux loix, aux mœurs, au commerce, à la finance, à l'agriculture, à la population : il en eſt de l'hiſtoire comme des mathématiques & de la phyſique ; la carrière s'eſt prodigieuſement accrue. Autant il eſt aiſé de faire un recueil de gazettes, autant il eſt difficile aujourd'hui d'écrire l'hiſtoire.

Daniel ſe crut un hiſtorien parce qu'il tranſcrivait des dates & des récits de bataille où l'on n'entend rien. Il devait m'apprendre les droits de la nation ; les droits des principaux corps de cette nation, ſes loix, ſes uſages, ſes mœurs, & comment ils ont changé. Cette nation eſt en droit de lui dire, Je vous demande mon hiſtoire encor plus que celle de *Louis le gros* & de *Louis Hutin ;* vous me dites d'après une vieille chronique écrite au hazard, que *Louis VIII* étant attaqué d'une maladie mortelle, exténué, languiſſant, n'en pouvant plus, les médecins ordonnèrent à ce corps cadavereux de coucher avec une jolie fille pour ſe refaire ; & que le ſaint roi rejetta bien loin cette vilenie. Ah ! *Daniel*, vous ne ſaviez donc pas le proverbe italien, *donna ignuda manda l'vomo ſotto la terra.* Vous deviez avoir un peu plus de teinture de l'hiſtoire politique & de l'hiſtoire naturelle.

On exige que l'hiſtoire d'un pays étranger ne ſoit point jettée dans le même moule que celle de votre patrie.

Si vous faites l'hiſtoire de France, vous n'êtes pas obligé de décrire le cours de la Seine & de la Loire ; mais ſi vous donnez au public les conquêtes des Portugais en Aſie, on exige une topographie des pays découverts. On veut que vous meniez votre lecteur par la main le long de l'Afrique & des côtes de la Perſe & de l'Inde ; on attend de vous des inſtructions ſur les mœurs, les loix, les uſages de ces nations nouvelles pour l'Europe.

Nous avons vingt hiſtoires de l'établiſſement des Portugais dans les Indes ; mais aucune ne nous a fait connaître les divers gouvernemens de ce pays, ſes religions, ſes antiquités, les Brames, les diſciples de St. Jean, les Guèbres, les Banians. On nous a conſervé, il eſt vrai, les lettres de *Xavier* & de ſes ſucceſſeurs. On nous a donné des hiſtoires de l'Inde, faites à Paris d'après ces miſſionnaires qui ne ſavaient pas la langue des

Brames. On nous répète dans cent écrits que les Indiens adorent le diable. Des aumôniers d'une compagnie de marchands partent dans ce préjugé ; & dès qu'ils voyent sur les côtes de Coromandel des figures symboliques, ils ne manquent pas d'écrire que ce sont des portraits du diable, qu'ils sont dans son empire, qu'ils vont le combattre. Ils ne songent pas que c'est nous qui adorons le diable *Mammon*, & qui lui allons porter nos vœux à six mille lieuës de notre patrie pour en obtenir de l'argent.

Pour ceux qui se mettent dans Paris aux gages d'un libraire de la rue St. Jacques, & à qui l'on commande une histoire du Japon, du Canada, des isles Canaries, sur des mémoires de quelques capucins, je n'ai rien à leur dire.

C'est assez qu'on sache que la méthode convenable à l'histoire de son pays n'est point propre à décrire les découvertes du nouveau monde, qu'il ne faut pas écrire sur une petite ville comme sur un grand empire ; qu'on ne doit point faire l'histoire privée d'un prince comme celle de France ou d'Angleterre.

Si vous n'avez autre chose à nous dire sinon qu'un barbare a succédé à un autre barbare sur les bords de l'Oxus & de l'Iaxarte, en quoi êtes-vous utile au public ?

Ces règles sont assez connues ; mais l'art de bien écrire l'histoire sera toûjours très rare. On sait assez qu'il faut un stile grave, pur, varié, agréable. Il en est des loix pour écrire l'histoire comme de celles de tous les arts de l'esprit ; beaucoup de préceptes, & peu de grands artistes.

DE L'HISTOIRE ECCLESIASTIQUE DE FLEURI.

J'ai vu un édifice d'or & de boue. J'ai séparé l'or, & j'ai jetté la boue. Cette statue est l'histoire ecclésiastique compilée par *Fleuri*, ornée de quelques discours détachés, dans lesquels on voit briller des traits de liberté & de vérité, tandis que le corps de l'histoire est souillé de contes qu'une vieille femme rougirait de répéter aujourd'hui.

C'est-là que nous revoyons la légende de *Théodore*. C'est ce *Théodore* dont on changea le nom en celui de *Grégoire-Thaumaturge*, qui dans sa jeunesse étant pressé publiquement par une

fille de joie de lui payer l'argent de leurs rendez-vous, vrais ou faux, lui fait entrer le diable dans le corps pour ſon ſalaire. *St. Jean* & la Ste. Vierge viennent enſuite de l'empirée expliquer à Théodore, *Grégoire-Thaumaturge*, les myſtères du chriſtianiſme. Dès qu'il eſt inſtruit, il écrit une lettre au diable, la met ſur un autel payen ; la lettre eſt rendue à ſon adreſſe, & le diable fait ponctuellement ce que *Grégoire* lui a commandé. Au ſortir de là il fait marcher des pierres comme *Amphion*. Il eſt pris pour juge par deux frères qui ſe diſputaient un étang ; & il ſéche l'étang pour les accorder. Il ſe change en arbre comme *Prothée*. Pour ſurcroit, il change encor en arbre ſon compagnon. Il rencontre un charbonnier, nommé *Alexandre*, & le fait évêque. Voilà probablement l'origine de *la foi du charbonnier*.

C'eſt-là que nous retrouvons ce *St. Romain* que *Dioclétien* fait jetter au feu, qui en ſort comme d'un bain. On lui coupe la langue, & il n'en parle que mieux.

C'eſt ce fameux cabaretier chrêtien nommé *Théodote* qui prie DIEU de faire mourir ſept vierges chrêtiennes de ſoixante & dix ans chacune, condamnées à coucher avec les jeunes gens de la ville d'Ancire. L'abbé de *Fleuri* devait au moins s'appercevoir que les jeunes gens étaient plus condamnés qu'elles. Ce ſont cent contes de cette force. (Voyez *Miracles*.)

Tout cela ſe trouve dans le ſecond tome de l'hiſtoire de *Fleuri* ; & tous ſes volumes ſont remplis de pareilles inepties. Diſons pour ſa juſtification qu'il les rapporte comme il les a trouvés, & qu'il ne dit jamais qu'il les croye. Il ſavait trop que des abſurdités monacales ne ſont pas des articles de foi, & que la religion conſiſte dans l'adoration de DIEU, dans une vie pure, dans les bonnes œuvres, & non dans une crédulité imbécille pour des ſottiſes du *Pédagogue chrêtien*. Enfin, il faut pardonner au ſavant *Fleuri* d'avoir payé ce tribut honteux. Il en a fait une aſſez belle amende honorable par ſes diſcours.

L'abbé de *Longuerue* dit, que lorſque *Fleuri* commença à écrire l'hiſtoire eccléſiaſtique, il la ſavait fort peu. Sans doute il s'inſtruiſit en travaillant ; & cela eſt très ordinaire. Mais ce qui n'eſt pas ordinaire, c'eſt de faire des diſcours auſſi politiques & auſſi ſenſés après avoir écrit tant de ſottiſes. Auſſi qu'eſt-il

arrivé ? On a condamné à Rome ſes excellens diſcours, & on y a très bien accueilli ſes ſtupidités. Quand je dis qu'elles y ſont bien accueillies, ce n'eſt pas qu'elles y ſoient lues ; car on ne lit point à Rome.

HOMME.

POur connaître le phyſique de l'eſpèce humaine, il faut lire les ouvrages d'anatomie, les articles du Dictionnaire encyclopédique par Mr. *Venel*, ou plutôt faire un cours d'anatomie.

Pour connaître l'homme qu'on appelle *moral*, il faut ſurtout avoir vécu, & réfléchi.

Tous les livres de morale ne ſont-ils pas renfermés dans ces paroles de Job ? *Homo natus de muliere, brevi vivens tempore, repletur multis miſeriis, qui quaſi flos egreditur, & conteritur, & fugit velut umbra.* L'homme né de la femme vit peu ; il eſt rempli de miſères ; il eſt comme une fleur qui s'épanouït, ſe flétrit, & qu'on écraſe ; il paſſe comme une ombre.

Nous avons déja vu que la race humaine n'a qu'environ vingt-deux ans à vivre, en comptant ceux qui meurent ſur le ſein de leurs nourrices, & ceux qui traînent juſqu'à cent ans les reſtes d'une vie imbécille & miſérable. (Voyez *Age.*)

C'eſt un bel apologue que cette ancienne fable du premier homme, qui était deſtiné d'abord à vivre vingt ans tout au plus : ce qui ſe réduiſait à cinq ans, en évaluant une vie avec une autre. L'homme était déſeſpéré ; il avait auprès de lui une chenille, un papillon, un paon, un cheval, un renard, & un ſinge.

Prolonge ma vie, dit-il à *Jupiter ;* je vaux mieux que tous ces animaux-là : il eſt juſte que moi & mes enfans nous vivions très-longtems, pour commander à toutes les bêtes. Volontiers, dit *Jupiter ;* mais je n'ai qu'un certain nombre de jours à partager entre tous les êtres à qui j'ai accordé la vie. Je ne puis te donner, qu'en retranchant aux autres. Car ne t'imagine pas, parce que je ſuis *Jupiter*, que je ſois infini & tout-puiſſant. J'ai ma nature & ma meſure. Ça, je veux bien t'accorder

quelques années de plus, en les ôtant à ces ſix animaux dont tu es jaloux, à condition que tu auras ſucceſſivement leurs manières d'être. L'homme ſera d'abord chenille, en ſe traînant, comme elle, dans ſa première enfance. Il aura juſqu'à quinze ans la légéreté d'un papillon; dans ſa jeuneſſe la vanité d'un paon. Il faudra dans l'âge viril, qu'il ſubiſſe autant de travaux que le cheval. Vers les cinquante ans, il aura les ruſes du renard; & dans ſa vieilleſſe, il ſera laid & ridicule comme un ſinge. C'eſt aſſez là en général le deſtin de l'homme.

Remarquez encore que, malgré les bontés de *Jupiter*, cet animal, toute compenſation faire, n'ayant que vingt-deux à vingt-trois ans à vivre tout au plus, en prenant le genre-humain en général, il en faut ôter le tiers pour le tems du ſommeil, pendant lequel on eſt mort; reſte à quinze, ou environ: de ces quinze retranchons au moins huit pour la première enfance, qui eſt, comme on l'a dit, le veſtibule de la vie. Le produit net ſera ſept ans; de ces ſept ans la moitié, au moins, ſe conſume dans les douleurs de toute eſpèce; poſe trois ans & demi pour travailler, s'ennuyer & pour avoir un peu de ſatisfaction: & que de gens n'en ont point du tout! Eh bien, pauvre animal, feras-tu encore le fier?

Malheureuſement, dans cette fable, DIEU oublia d'habiller cet animal comme il avait vêtu le ſinge, le renard, le cheval, le paon, & juſqu'à la chenille. L'eſpèce humaine n'eut que ſa peau raze, qui continuellement expoſée au ſoleil, à la pluie, à la grêle, devint gerſée, tannée, truitée. Le mâle dans notre continent, fut défiguré par des poils épars ſur ſon corps, qui le rendirent hideux ſans le couvrir. Son viſage fut caché ſous ſes cheveux. Son menton devint un ſol raboteux, qui porta une forêt de tiges menues, dont les racines étaient en-haut, & les branches en-bas. Ce fut dans cet état, & d'après cette image, que cet animal oſa peindre DIEU, quand dans la ſuite des tems il apprit à peindre.

La femelle, étant plus faible, devint encore plus dégoûtante & plus affreuſe dans ſa vieilleſſe. L'objet de la terre le plus hideux eſt une décrépite. Enfin, ſans les railleurs & les couturières, l'eſpèce humaine n'aurait jamais oſé ſe montrer devant les autres. Mais avant d'avoir des habits, avant même de ſa-

voir parler, il dut s'écouler bien des ſiécles. Cela eſt prouvé: mais il faut le redire ſouvent.

Cet animal non civiliſé, abandonné à lui-même, dut être le plus ſale & le plus pauvre de tous les animaux.

Mon cher Adam, mon gourmand, mon bon père,
Que faiſais-tu dans les jardins d'Eden?
Travaillais tu pour ce ſot genre-humain?
Careſſais-tu madame Eve ma mère?
Avouez-moi que vous aviez tous deux
Les ongles longs, un peu noirs & craſſeux,
La chevelure aſſez mal ordonnée,
Le teint bruni, la peau rude & tannée.
Sans propreté l'amour le plus heureux
N'eſt plus amour, c'eſt un beſoin honteux.
Bientôt laſſés de leur belle avanture,
Deſſous un chêne ils ſoupent galamment
Avec de l'eau, du millet & du gland.
Le repas fait, ils dorment ſur la dure.
Voilà l'état de la pure nature.

Il eſt un peu extraordinaire qu'on ait harcelé, honni, levraudé un philoſophe de nos jours très eſtimable, l'innocent, le bon *Helvétius*, pour avoir dit que ſi les hommes n'avaient pas de mains ils n'auraient pu bâtir des maiſons & travailler en tapiſſerie de haute-liſſe. Apparemment que ceux qui ont condamné cette propoſition ont un ſecret pour couper les pierres & les bois, & pour travailler à l'aiguille avec les pieds.

J'aimais l'auteur du livre de *l'Eſprit*. Cet homme valait mieux que tous ſes ennemis enſemble; mais je n'ai jamais approuvé ni les erreurs de ſon livre, ni les vérités triviales qu'il débite avec emphaſe. J'ai pris ſon parti hautement, quand des hommes abſurdes l'ont condamné pour ces vérités mêmes.

Je n'ai point de terme pour exprimer l'excès de mon mépris pour ceux qui, par exemple, ont voulu proſcrire magiſtralement cette propoſition, *Les Turcs peuvent être regardés comme des déiſtes*. Eh! cuiſtres, comment voulez-vous donc qu'on les

les regarde ? comme des athées, parce qu'ils n'adorent qu'un ſeul DIEU.

Vous condamnez cette autre propoſition-ci : *L'homme d'eſprit ſait que les hommes ſont ce qu'ils doivent-être, que toute haine contr'eux eſt injuſte, qu'un ſot porte des ſottiſes comme un ſauvageon porte des fruits amers.* Ah ! ſauvageons de l'école, vous perſécutez un homme parce qu'il ne vous hait pas.

Laiſſons-là l'école & pourſuivons.

De la raiſon, des mains induſtrieuſes, une tête capable de généraliſer des idées, une langue aſſez ſouple pour les exprimer, ce ſont-là les grands bienfaits accordés par l'Etre ſuprême à l'homme, à l'excluſion des autres animaux.

Le mâle, en général, vit un peu moins longtems que la femelle.

Il eſt toûjours plus grand, proportion gardée. L'homme de la plus haute taille a d'ordinaire deux ou trois pouces par deſſus la plus grande femme.

Sa force eſt preſque toûjours ſupérieure, il eſt plus agile ; & ayant tous les organes plus forts, il eſt plus capable d'une attention ſuivie. Tous les arts ont été inventés par lui & non par la femme. On doit remarquer que ce n'eſt pas le feu de l'imagination, mais la méditation perſévérante & la combinaiſon des idées qui ont fait inventer les arts, comme les mécaniques, la poudre à canon, l'imprimerie, l'horlogerie, &c.

L'eſpèce humaine eſt la ſeule qui ſache qu'elle doit mourir, & elle ne le ſait que par l'expérience. Un enfant élevé ſeul & tranſporté dans une iſle déſerte, ne s'en douterait pas plus qu'une plante & un chat.

Un homme à ſingularités a imprimé que le corps humain eſt un fruit qui eſt verd juſqu'à la vieilleſſe, & que le moment de la mort eſt la maturité. Etrange maturité que la pourriture & la cendre ! la tête de ce philoſophe n'était pas mûre. Combien la rage de dire des choſes nouvelles a-t-elle fait dire de choſes extravagantes ! *Maupertuis*

Les principales occupations de notre eſpèce ſont le logement, la nourriture & le vêtement ; tout le reſte eſt acceſſoire : & c'eſt ce pauvre acceſſoire qui a produit tant de meurtres & de ravages.

DIFFÉRENTES RACES D'HOMMES.

Nous avons vu ailleurs combien ce globe porte de races d'hommes différentes, & à quel point le premier nègre & le premier blanc qui ſe rencontrèrent, durent être étonnés l'un de l'autre.

Il eſt même aſſez vraiſemblable, que pluſieurs eſpèces d'hommes & d'animaux trop faibles ont péri. C'eſt ainſi qu'on ne retrouve plus de murex, dont l'eſpèce à été dévorée probablement par d'autres animaux, qui vinrent après pluſieurs ſiécles ſur les rivages habités par ce petit coquillage.

St. Jérôme, dans ſon *Hiſtoire des pères du déſert*, parle d'un centaure qui eut une converſation avec *St. Antoine* l'hermite. Il rend compte enſuite d'un entretien beaucoup plus long, que le même *Antoine* eut avec un ſatyre.

St. Auguſtin, dans ſon XXXIIIe ſermon, intitulé, *A ſes frères dans le déſert*, dit des choſes auſſi extraordinaires que Jérôme. » J'étais déja évêque d'Hippone quand j'allai en Ethiopie » avec quelques ſerviteurs de CHRIST pour y prêcher l'Evan» gile. Nous vîmes dans ce pays beaucoup d'hommes & de » femmes ſans tête, qui avaient deux gros yeux ſur la poitri» ne ; nous vîmes dans des contrées encor plus méridionales, » un peuple qui n'avait qu'un œil au front, &c. »

Apparemment qu'*Auguſtin* & *Jérôme* parlaient alors par économie ; ils augmentaient les œuvres de la création pour manifeſter davantage les œuvres de DIEU. Ils voulaient étonner les hommes par des fables, afin de les rendre plus ſoumis au joug de la foi. (Voyez *Economie*.)

Nous pouvons être de très bons chrêtiens ſans croire aux centaures, aux hommes ſans tête, à ceux qui n'avaient qu'un œil ou qu'une jambe, &c. Mais nous ne pouvons douter que la ſtructure intérieure d'un nègre ne ſoit différente de celle d'un blanc, puiſque le rézeau muqueux ou graiſſeux eſt blanc chez les uns, & noir chez les autres. Je vous l'ai déja dit ; mais vous êtes ſourds.

Les Albinos & les Dariens, les premiers originaires de l'Afrique, & les ſeconds du milieu de l'Amérique, ſont auſſi différens de nous que les nègres. Il y a des races jaunes, rouges,

griſes. Nous avons déja vu que tous les Américains ſont ſans barbe & ſans aucun poil ſur le corps, excepté les ſourcils & les cheveux. Tous ſont également hommes; mais comme un ſapin, un chêne & un poirier ſont également arbres; le poirier ne vient point du ſapin, & le ſapin ne vient point du chêne.

Mais d'où vient qu'au milieu de la mer Pacifique, dans une iſle nommée *Taïti*, les hommes ſont barbus? C'eſt demander pourquoi nous le ſommes, tandis que les Péruviens, les Mexicains & les Canadiens ne le ſont pas. C'eſt demander pourquoi les ſinges ont des queues, & pourquoi la nature nous a refuſé cet ornement, qui du moins eſt parmi nous d'une rareté extrême.

Les inclinations, les caractères des hommes diffèrent autant que leurs climats & leurs gouvernemens. Il n'a jamais été poſſible de compoſer un régiment de Lappons & de Samoyèdes, tandis que les Sibériens leurs voiſins, deviennent des ſoldats intrépides.

Vous ne parviendrez pas davantage à faire de bons grenadiers d'un pauvre Darien ou d'un Albino. Ce n'eſt pas parce qu'ils ont des yeux de perdrix; ce n'eſt pas parce que leurs cheveux & leurs ſourcils ſont de la ſoie la plus fine & la plus blanche: mais c'eſt parce que leurs corps, & par conſéquent leur courage eſt de la plus extrême faibleſſe. Il n'y a qu'un aveugle, & même un aveugle obſtiné qui puiſſe nier l'exiſtence de toutes ces différentes eſpèces. Elle eſt auſſi grande & auſſi remarquable que celles des ſinges.

QUE TOUTES LES RACES D'HOMMES ONT TOUJOURS VÉCU EN SOCIÉTÉ.

Tous les hommes qu'on a découverts dans les pays les plus incultes & les plus affreux, vivent en ſociété comme les caſtors, les fourmis, les abeilles, & pluſieurs autres eſpèces d'animaux.

On n'a jamais vu de pays où ils vécuſſent ſéparés, où le mâle ne ſe joignît à la femelle que par hazard, & l'abandonnât le moment d'après par dégoût; où la mère méconnût ſes enfans après les avoir élevés, où l'on vécût ſans famille & ſans aucune ſociété. Quelques mauvais plaiſans ont abuſé de leur eſ-

prit juſqu'au point de hazarder le paradoxe étonnant que l'homme eſt originairement fait pour vivre ſeul comme un loup cervier, & que c'eſt la ſociété qui a dépravé la nature. Autant vaudrait-il dire que dans la mer les harengs ſont originairement faits pour nager iſolés, & que c'eſt par un excès de corruption qu'ils paſſent en troupe de la mer Glaciale ſur nos côtes. Qu'anciennement les grues volaient en l'air chacune à part, & que par une violation du droit naturel elles ont pris le parti de voyager en compagnie.

Chaque animal a ſon inſtinct ; & l'inſtinct de l'homme, fortifié par la raiſon, le porte à la ſociété comme au manger & au boire. Loin que le beſoin de la ſociété ait dégradé l'homme, c'eſt l'éloignement de la ſociété qui le dégrade. Quiconque vivrait abſolument ſeul perdrait bientôt la faculté de penſer & de s'exprimer ; il ſerait à charge à lui-même ; il ne parviendrait qu'à ſe métamorphoſer en bête. L'excès d'un orgueil impuiſſant qui s'élève contre l'orgueil des autres, peut porter une ame mélancolique à fuir les hommes. C'eſt alors qu'elle s'eſt dépravée. Elle s'en punit elle-même. Son orgueil fait ſon ſupplice ; elle ſe ronge dans la ſolitude du dépit ſecret d'être mépriſée & oubliée ; elle s'eſt miſe dans le plus horrible eſclavage pour être libre.

On a franchi les bornes de la folie ordinaire juſqu'à dire, *qu'il n'eſt pas naturel qu'un homme s'attache à une femme pendant les neuf mois de ſa groſſeſſe ; l'appétit ſatisfait*, dit l'auteur de ces paradoxes, *l'homme n'a plus beſoin de telle femme, ni la femme de tel homme ; celui-ci n'a pas le moindre ſouci, ni peut-être la moindre idée des ſuites de ſon action. L'un s'en va d'un côté, l'autre de l'autre ; & il n'y a pas d'apparence qu'au bout de neuf mois ils ayent la mémoire de s'être connus. Pourquoi la ſecourera-t-il après l'accouchement ? pourquoi lui aidera-t-il à élever un enfant qu'il ne ſait pas ſeulement lui appartenir ?*

Tout cela eſt exécrable ; mais heureuſement rien n'eſt plus faux. Si cette indifférence barbare était le véritable inſtinct de la nature, l'eſpèce humaine en aurait preſque toûjours uſé ainſi. L'inſtinct eſt immuable ; ſes inconſtances ſont très rares. Le père aurait toûjours abandonné la mère ; la mère aurait abandonné ſon enfant, & il y aurait bien moins d'hommes ſur la

terre qu'il n'y a d'animaux carnaſſiers : car les bêtes farouches mieux pourvues, mieux armées, ont un inſtinct plus prompt, des moyens plus ſûrs, & une nourriture plus aſſurée que l'eſpèce humaine.

Notre nature eſt bien différente de l'affreux roman que cet énergumène a fait d'elle. Excepté quelques ames barbares entiérement abruties, ou peut-être un philoſophe plus abruti encore, les hommes les plus durs aiment par un inſtinct dominant l'enfant qui n'eſt pas encor né, le ventre qui le porte, & la mère qui redouble d'amour pour celui dont elle a reçu dans ſon ſein le germe d'un être ſemblable à elle.

L'inſtinct des charbonniers de la Forêt-noire leur parle auſſi haut, les anime auſſi fortement en faveur de leurs enfans, que l'inſtinct des pigeons & des roſſignols les force à nourrir leurs petits. On a donc bien perdu ſon tems à écrire ces fadaiſes abominables.

Le grand défaut de tous ces livres à paradoxes, n'eſt-il pas de ſuppoſer toûjours la nature autrement qu'elle n'eſt ? Si les ſatyres de l'homme & de la femme, écrites par *Boileau*, n'étaient pas des plaiſanteries, elles pécheraient par cette faute eſſentielle de ſuppoſer tous les hommes fous & toutes les femmes impertinentes.

Le même auteur ennemi de la ſociété, ſemblable au renard ſans queue, qui voulait que tous ſes confrères ſe coupaſſent la queue, s'exprime ainſi d'un ſtile magiſtral.

„ Le premier qui ayant enclos un terrain, s'aviſa de dire, „ *ceci eſt à moi*, & trouva des gens aſſez ſimples pour le croire, „ fut le vrai fondateur de la ſociété civile. Que de crimes, „ de guerres, de meurtres, que de miſères & d'horreurs n'eût „ point épargné au genre-humain celui qui arrachant les pieux „ ou comblant le foſſé, eût crié à ſes ſemblables, Gardez-vous „ d'écouter cet impoſteur ; vous êtes perdus ſi vous oubliez „ que les fruits ſont à tous, & que la terre n'eſt à perſonne ! “

Ainſi, ſelon ce beau philoſophe, un voleur, un deſtructeur aurait été le bienfaicteur du genre-humain, & il aurait falu punir un honnête homme qui aurait dit à ſes enfans : „ Imitons „ notre voiſin, il a enclos ſon champ, les bêtes ne viendront „ plus le ravager ; ſon terrain deviendra plus fertile ; travail-

„ lons le nôtre comme il a travaillé le ſien, il nous aidera & „ nous l'aiderons. Chaque famille cultivant ſon enclos, nous „ ſerons mieux nourris, plus ſains, plus paiſibles, moins mal- „ heureux. Nous tâcherons d'établir une juſtice diſtributive qui „ conſolera notre pauvre eſpèce, & nous vaudrons mieux que „ les renards & les fouïnes à qui cet extravagant veut nous „ faire reſſembler. "

Ce diſcours ne ſerait-il pas plus ſenſé & plus honnête que celui du fou ſauvage qui voulait détruire le verger du bon homme ?

Quelle eſt donc l'eſpèce de philoſophie qui fait dire des choſes que le ſens commun réprouve du fond de la Chine juſqu'au Canada ? N'eſt-ce pas celle d'un gueux qui voudrait que tous les riches fuſſent volés par les pauvres, afin de mieux établir l'union fraternelle entre les hommes ?

Il eſt vrai que ſi toutes les hayes, toutes les forêts, toutes les plaines étaient couvertes de fruits nourriſſans & délicieux, il ſerait impoſſible, injuſte & ridicule de les garder.

S'il y a quelques iſles où la nature prodigue les alimens & tout le néceſſaire ſans peine, allons-y vivre loin du fatras de nos loix. Mais dès que nous les aurons peuplées il faudra revenir au tien & au mien, & à ces loix qui très ſouvent ſont fort mauvaiſes, mais dont on ne peut ſe paſſer.

L'HOMME EST-IL NÉ MÉCHANT?

Ne paraît-il pas démontré que l'homme n'eſt point né pervers & enfant du diable ? Si telle était ſa nature, il commettrait des noirceurs, des barbaries ſi-tôt qu'il pourait marcher ; il ſe ſervirait du premier couteau qu'il trouverait pour bleſſer quiconque lui déplairait. Il reſſemblerait néceſſairement aux petits louvetaux, aux petits renards qui mordent dès qu'ils le peuvent.

Au contraire, il eſt par toute la terre du naturel des agneaux tant qu'il eſt enfant. Pourquoi donc, & comment devient-il ſi ſouvent loup & renard ? N'eſt-ce pas que n'étant né ni bon ni méchant, l'éducation, l'exemple, le gouvernement dans lequel il ſe trouve jetté, l'occaſion enfin, le détermine à la vertu ou au crime.

Peut-être la nature humaine ne pouvait-elle être autrement.

L'homme ne pouvait avoir toûjours des penſées fauſſes, ni toûjours des penſées vraies, des affections toûjours douces, ni toûjours cruelles.

Il paraît démontré que la femme vaut mieux que l'homme; vous voyez cent *frères ennemis* contre une Clytemneſtre.

Il y a des profeſſions qui rendent néceſſairement l'ame impitoyable; celle de ſoldat, celle de boucher, d'archer, de geolier, & tous les métiers qui ſont fondés ſur le malheur d'autrui.

L'archer, le ſatellite, le geolier, par exemple, ne ſont heureux qu'autant qu'ils font de miſérables. Ils ſont, il eſt vrai, néceſſaires contre les malfaiteurs, & par-là utiles à la ſociété. Mais ſur mille mâles de cette eſpèce il n'y en a pas un qui agiſſe par le motif du bien public, & qui même connaiſſe qu'il eſt un bien public.

C'eſt ſurtout une choſe curieuſe de les entendre parler de leurs proueſſes, comme ils comptent le nombre de leurs victimes, leurs ruſes pour les attraper, les maux qu'ils leur ont fait ſouffrir, & l'argent qui leur en eſt revenu.

Quiconque a pu deſcendre dans le détail ſubalterne du barreau, quiconque a entendu ſeulement des procureurs raiſonner familiérement entr'eux, & s'applaudir des miſères de leurs clients, peut avoir une très mauvaiſe opinion de la nature.

Il eſt des profeſſions plus affreuſes, & qui ſont briguées pourtant comme un canonicat.

Il en eſt qui changent un honnête homme en fripon, & qui l'accoutument malgré lui à mentir, à tromper, ſans qu'à peine il s'en apperçoive; à ſe mettre un bandeau devant les yeux, à s'abuſer par l'intérêt & par la vanité de ſon état, à plonger ſans remords l'eſpèce humaine dans un aveuglement ſtupide.

Les femmes ſans ceſſe occupées de l'éducation de leurs enfans, & renfermées dans leurs ſoins domeſtiques, ſont exclues de toutes ces profeſſions qui pervertiſſent la nature humaine, & qui la rendent atroce. Elles ſont partout moins barbares que les hommes.

Le phyſique ſe joint au moral pour les éloigner des grands crimes; leur ſang eſt plus doux; elles aiment moins les liqueurs fortes qui inſpirent la férocité. Une preuve évidente, c'eſt que ſur mille victimes de la juſtice, ſur mille aſſaſſins exécutés,

vous comptez à peine quatre femmes, ainſi que nous l'avons prouvé ailleurs. Je ne crois pas même qu'en Aſie il y ait deux exemples de femmes condamnées à un ſupplice public. (Voyez l'article *Femme.*)

Il paraît donc que nos coutumes, nos uſages ont rendu l'eſpèce mâle très méchante.

Si cette vérité était générale & ſans exception, cette eſpèce ſerait plus horrible que ne l'eſt à nos yeux celle des araignées, des loups & des fouines. Mais heureuſement les profeſſions qui endurciſſent le cœur & le rempliſſent de paſſions odieuſes, ſont très rares. Obſervez que dans une nation d'environ vingt millions de têtes, il y a tout-au-plus deux cent mille ſoldats. Ce n'eſt qu'un ſoldat par deux cent individus. Ces deux cent mille ſoldats ſont tenus dans la diſcipline la plus ſévère. Il y a parmi eux de très honnêtes gens qui reviennent dans leur village achever leur vieilleſſe en bons pères & en bons maris.

Les autres métiers dangereux aux mœurs ſont en petit nombre.

Les laboureurs, les artiſans, les artiſtes, ſont trop occupés pour ſe livrer ſouvent au crime.

La terre portera toûjours des méchans déteſtables. Les livres en exagéreront toûjours le nombre, qui, bien que trop grand, eſt moindre qu'on ne le dit.

Si le genre-humain avait été ſous l'empire du diable, il n'y aurait plus perſonne ſur la terre.

Conſolons-nous, on a vu, on verra toûjours de belles ames depuis Pékin juſqu'à la Rochelle. Et quoi qu'en diſent des licenciés & des bacheliers, les *Titus*, les *Trajan*, les *Antonins* & *Pierre Bayle* ont été de fort honnêtes gens.

De l'homme dans l'état de pure nature.

Que ſerait l'homme dans l'état qu'on nomme de *pure nature ?* Un animal fort au-deſſous des premiers Iroquois qu'on trouva dans le nord de l'Amérique.

Il ſerait très inférieur à ces Iroquois, puiſque ceux-ci ſavaient allumer du feu & ſe faire des flèches. Il falut des ſiécles pour parvenir à ces deux arts.

L'homme

L'homme abandonné à la pure nature n'aurait pour tout langage que quelques ſons mal articulés. L'eſpèce ſerait réduite à un très petit nombre, par la difficulté de la nourriture & par le défaut des ſecours. Du moins, dans nos triſtes climats, il n'aurait pas plus de connaiſſance de DIEU & de l'ame que des mathématiques; ſes idées ſeraient renfermées dans le ſoin de ſe nourrir. L'eſpèce des caſtors ſerait très préférable.

C'eſt alors que l'homme ne ſerait préciſément qu'un enfant robuſte; & on a vu beaucoup d'hommes qui ne ſont pas fort au-deſſus de cet état.

Les Lappons, les Samoyèdes, les habitans du Kamshatka, les Cafres, les Hottentots ſont à l'égard de l'homme en l'état de pure nature, ce qu'étaient autrefois les cours de *Cyrus* & de *Sémiramis*, en comparaiſon des habitans des Cévennes. Et cependant ces habitans du Kamshatka & ces Hottentots de nos jours, ſi ſupérieurs à l'homme entiérement ſauvage, ſont des animaux qui vivent ſix mois de l'année dans des cavernes, où ils mangent à pleines mains la vermine dont ils ſont mangés.

En général l'eſpèce humaine n'eſt pas de deux ou trois degrés plus civiliſée que les gens du Kamshatka. La multitude des bêtes brutes appellées *hommes*, comparée avec le petit nombre de ceux qui penſent, eſt au moins dans la proportion de cent à un chez beaucoup de nations.

Il eſt plaiſant de conſidérer d'un côté le père *Mallebranche* qui s'entretient familiérement avec le verbe, & de l'autre ces millions d'animaux ſemblables à lui qui n'ont jamais entendu parler de verbe, & qui n'ont pas une idée métaphyſique.

Entre les hommes à pur inſtinct & les hommes de génie flotte ce nombre immenſe occupé uniquement de ſubſiſter.

Cette ſubſiſtance coûte des peines ſi prodigieuſes, qu'il faut ſouvent dans le nord de l'Amérique qu'une image de DIEU courre cinq ou ſix lieues pour avoir à dîner, & que chez nous l'image de DIEU arroſe la terre de ſes ſueurs toute l'année pour avoir du pain.

Ajoutez à ce pain ou à l'équivalent, une hutte & un méchant habit; voilà l'homme tel qu'il eſt en général d'un bout de l'univers à l'autre. Et ce n'eſt que dans une multitude de ſiécles qu'il a pu arriver à ce haut degré.

Enfin, après d'autres ſiécles les choſes vienneut au point où nous les voyons. Ici on repréſente une tragédie en muſique, là on ſe tue ſur la mer dans un autre hémiſphère avec mille piéces de bronze : l'opéra, & un vaiſſeau de guerre du premier rang étonnent toûjours mon imagination. Je doute qu'on puiſſe aller plus loin dans aucun des globes dont l'étendue eſt ſemée. Cependant, plus de la moitié de la terre habitable eſt encor peuplée d'animaux à deux pieds qui vivent dans cet horrible état qui approche de la pure nature, ayant à peine le vivre & le vêtir ; jouiſſans à peine du don de la parole ; s'appercevant à peine qu'ils ſont malheureux ; vivans & mourans ſans preſque le ſavoir.

EXAMEN D'UNE PENSÉE DE PASCAL SUR L'HOMME.

Je puis concevoir un homme ſans mains, ſans pieds, & je le concevrais même ſans tête, ſi l'expérience ne m'apprenait que c'eſt par-là qu'il penſe. C'eſt donc la penſée qui fait l'etre de l'homme, & ſans quoi on ne peut le concevoir. (Penſées de Paſcal.)

Comment concevoir un homme ſans pieds, ſans mains, & ſans tête ? ce ſerait un être auſſi différent d'un homme que d'une citrouille.

Si tous les hommes étaient ſans tête, comment la vôtre concevrait-elle que ce ſont des animaux comme vous, puiſqu'ils n'auraient rien de ce qui conſtitue principalement votre être ? Une tête eſt quelque choſe, les cinq ſens s'y trouvent ; la penſée auſſi. Un animal qui reſſemblerait de la nuque du cou en-bas à un homme, ou à un de ces ſinges qu'on nomme *oran outan*, ou l'homme des bois, ne ſerait pas plus un homme qu'un ſinge ou qu'un ours à qui on aurait coupé la tête & la queue.

C'eſt donc la penſée qui fait l'étre de l'homme &c. En ce cas la penſée ſerait ſon eſſence, comme l'étendue & la ſolidité ſont l'eſſence de la matière. L'homme penſerait eſſentiellement & toûjours, comme la matière eſt toûjours étendue & ſolide. Il penſerait dans un profond ſommeil ſans rêves, dans un évanouiſſement, dans une létargie, dans le ventre de ſa mère. Je ſais bien que jamais je n'ai penſé dans aucun de ces états ; je

l'avoue ſouvent, & je me doute que les autres ſont comme moi.

Si la penſée était eſſentielle à l'homme, comme l'étendue à la matière, il s'enſuivrait que DIEU n'a pu priver cet animal d'entendement, puiſqu'il ne peut priver la matière d'étendue. Car alors elle ne ſerait plus matière. Or ſi l'entendement eſt eſſentiel à l'homme, il eſt donc penſant par ſa nature, comme DIEU eſt Dieu par ſa nature.

Si je voulais eſſayer de définir DIEU, autant qu'un être auſſi chétif que nous peut le définir, je dirais que la penſée eſt ſon être, ſon eſſence : mais l'homme !

Nous avons la faculté de penſer, de marcher, de parler, de manger, de dormir ; mais nous n'uſons pas toûjours de ces facultés, cela n'eſt pas dans notre nature.

La penſée chez nous n'eſt-elle pas un attribut ? & ſi bien un attribut, qu'elle eſt tantôt faible, tantôt forte, tantôt raiſonnable, tantôt extravagante ? elle ſe cache ; elle ſe montre ; elle fuit, elle revient ; elle eſt nulle ; elle eſt reproduite. L'eſſence eſt tout autre choſe ; elle ne varie jamais. Elle ne connait pas le plus ou le moins.

Que ſerait donc l'animal ſans tête ſuppoſé par *Paſcal ?* un être de raiſon. Il aurait pu ſuppoſer tout auſſi bien un arbre à qui DIEU aurait donné la penſée, comme on a dit que les Dieux avaient accordé la voix aux arbres de Dodone.

RÉFLEXION GÉNÉRALE SUR L'HOMME.

Il faut vingt ans pour mener l'homme de l'état de plante où il eſt dans le ventre de ſa mère, & de l'état de pur animal qui eſt le partage de ſa première enfance, juſqu'à celui où la maturité de la raiſon commence à poindre. Il a falu trente ſiécles pour connaître un peu ſa ſtructure. Il faudrait l'éternité pour connaître quelque choſe de ſon ame. Il ne faut qu'un inſtant pour le tuer.

HONNEUR.

L'Auteur des ſynonymes de la langue françaiſe dit, *qu'il eſt d'uſage dans le diſcours de mettre la gloire en antithèſe avec l'intérêt, & le goût avec l'honneur.*

Mais on croit que cette définition ne ſe trouve que dans les dernières éditions, lorſqu'il eut gâté ſon livre.

On lit ces vers-ci dans la ſatyre de Boileau ſur l'honneur :

Entendons diſcourir ſur les bancs des galères
Ce forçat abhorré même de ſes confrères,
Il plaint par un arrêt injuſtement donné
L'honneur en ſa perſonne à ramer condamné.

Nous ignorons s'il y a beaucoup de galériens qui ſe plaignent du peu d'égards qu'on a eu pour leur honneur.

Ce terme nous a paru ſuſceptible de pluſieurs acceptions différentes, ainſi que tous les mots qui expriment des idées métaphyſiques & morales.

Mais je fais ce qu'on doit de bontés & d'honneur
A ſon ſexe, à ſon âge, & ſurtout au malheur.

Honneur ſignifie là *égard, attention.*

L'amour n'eſt qu'un plaiſir, l'honneur eſt un devoir,

ſignifie dans cet endroit, *c'eſt un devoir de venger ſon père.*

Il a été reçu avec beaucoup d'honneur.

Cela veut dire avec des marques de reſpect.

Soutenir l'honneur du corps.

C'eſt ſoutenir les prééminences, les privilèges de ſon corps, de ſa compagnie, & quelquefois ſes chimères.

Se conduire en homme d'honneur.

C'eſt agir avec juſtice, franchiſe & généroſité.

Avoir des honneurs, être comblé d'honneurs,

C'eſt avoir des diſtinctions, des marques de ſupériorité.

Mais l'honneur en effet qu'il faut que l'on admire,
Quel eſt-il, Valincour, pouras-tu me le dire?
L'ambition le met ſouvent à tout brûler,
Un vrai fourbe à jamais ne garder ſa parole.

Comment *Boileau* a-t-il pu dire qu'un fourbe fait conſiſter l'honneur à tromper ? il nous ſemble qu'il met ſon intérêt à manquer de foi, & ſon honneur à cacher ſes fourberies.

L'auteur de l'*Eſprit des loix* a fondé ſon ſyſtême ſur cette idée, que la vertu eſt le principe du gouvernement républicain, & l'honneur le principe des gouvernemens monarchiques. Y a-t-il donc de la vertu ſans honneur ? & comment une république eſt-elle établie ſur la vertu ?

Mettons ſous les yeux du lecteur ce qui a été dit ſur ce ſujet dans un petit livre. Les brochures ſe perdent en peu de tems. La vérité ne doit point ſe perdre, il faut la conſigner dans des ouvrages de longue haleine.

„ On n'a jamais aſſurément formé des républiques par ver-
„ tu. L'intérêt public s'eſt oppoſé à la domination d'un ſeul ;
„ l'eſprit de propriété, l'ambition de chaque particulier, ont
„ été un frein à l'ambition & à l'eſprit de rapine. L'orgueil
„ de chaque citoyen a veillé ſur l'orgueil de ſon voiſin. Per-
„ ſonne n'a voulu être l'eſclave de la fantaiſie d'un autre. Voilà
„ ce qui établit une république, & ce qui la conſerve. Il eſt
„ ridicule d'imaginer qu'il faille plus de vertu à un Griſon qu'à
„ un Eſpagnol.

„ Que l'honneur ſoit le principe des ſeules monarchies,
„ ce n'eſt pas une idée moins chimérique ; & il le fait bien
„ voir lui-même ſans y penſer. *La nature de l'honneur*, dit-il
„ au chap. VII. du liv. III. *eſt de demander des préférences, des*
„ *diſtinctions. Il eſt donc par la choſe même placé dans le gouver-*
„ *nement monarchique.*

„ Certainement par la choſe même, on demandait dans la
„ république Romaine, la préture, le conſulat, l'ovation, le
„ triomphe, ce ſont-là des préférences, des diſtinctions qui
„ valent bien les titres qu'on achète ſouvent dans les monar-
„ chies & dont le tarif eſt fixé. "

Cette remarque prouve a notre avis que le livre de l'*Eſprit*

des loix, quoiqu'étincelant d'eſprit, quoique recommandable par l'amour des loix, par la haine de la ſuperſtition & de la rapine, porte entiérement à faux. (Voyez *Loix.*)

Ajoutons que c'eſt préciſément dans les cours qu'il y a toûjours le moins d'honneur.

L'ingannare, il mentir, la frode, il furto,
E la rapina di pieta veſtita,
Creſcer col' danno e precipizio altrui,
E far a ſe de l'altrui biaſmo onore
Son' le virtu di quella gente infida.
(Paſtor Fido atto V, ſcèna prima.)

Ceux qui n'entendent pas l'italien peuvent jetter les yeux ſur ces quatre vers français, qui ſont un précis de tous les lieux communs qu'on a débités ſur les cours depuis trois mille ans.

Ramper avec baſſeſſe en affectant l'audace,
S'engraiſſer de rapine en atteſtant les loix,
Etouffer en ſecret ſon ami qu'on embraſſe,
Voilà l'honneur qui règne à la ſuite des rois.

C'eſt en effet dans les cours que des hommes ſans honneur parviennent ſouvent aux plus hautes dignités; & c'eſt dans les républiques qu'un citoyen deshonoré n'eſt jamais nommé par le peuple aux charges publiques.

Le mot célèbre du duc d'Orléans régent ſuffit pour détruire le fondement de l'Eſprit des loix. *C'eſt un parfait courtiſan, il n'a ni humeur ni honneur.*

Honorable, *honnêteté*, *honnête*, ſignifient ſouvent la même choſe qu'honneur. *Une compagnie honorable, de gens d'honneur. On lui fit beaucoup d'honnêtetés, on lui dit des choſes honnêtes.* C'eſt-à-dire, on le traita de façon à le faire penſer honorablement de lui-même.

D'honneur on a fait *honoraire.* Pour honorer une profeſſion au-deſſus des arts mécaniques, on donne à un homme de cette profeſſion un honoraire au-lieu de ſalaire & de gages qui offenſeraient ſon amour-propre. Ainſi *honneur*, *faire honneur*, *hono-*

rer, ſignifient faire accroire à un homme qu'il eſt quelque choſe, qu'on le diſtingue.

Il me vola pour prix de mon labeur
Mon honoraire en me parlant d'honneur,

H O R L O G E.

Horloge d'Achas.

IL eſt aſſez connu que tout eſt prodige dans l'hiſtoire des Juifs. Le miracle fait en faveur du roi *Ezéchias* ſur ſon horloge appellée l'*horloge d'Achas*, eſt un des plus grands qui ſe ſoient jamais opérés. Il dut être apperçu de toute la terre, avoir dérangé à jamais tout le cours des aſtres & particuliérement les momens des éclipſes du ſoleil & de la lune ; il dut brouiller toutes les éphémérides. C'eſt pour la ſeconde fois que ce prodige arriva. *Joſué* avait arrêté à midi le ſoleil ſur Gabaon, & la lune ſur Aialon pour avoir le tems de tuer une troupe d'Amorrhéens déja écraſée par une pluie de pierres tombées du ciel.

Le ſoleil, au-lieu de s'arrêter pour le roi *Ezéchias*, retourna en arrière, ce qui eſt à-peu-près la même avanture, mais différemment combinée.

D'abord Iſaie dit à Ezéchias qui était malade, *Voici ce que dit le Seigneur* DIEU, *mettez ordre à vos affaires, car vous mourez, & alors vous ne vivrez plus.* Rois liv. IV. chap. XX.

Ezéchias pleura, DIEU en fut attendri. Il lui fit dire par Iſaïe qu'il vivrait encor quinze ans, & que dans trois jours il irait au temple. *Alors Iſaïe ſe fit apporter un cataplaſme de figues, on l'appliqua ſur les ulcères du roi, & il fut guéri ;* & curatus eſt.

Calmet n'a point traduit l'*& curatus eſt.*

Ezéchias demanda un ſigne comme quoi il ſerait guéri. *Iſaïe lui dit, Voulez-vous que l'ombre du ſoleil s'avance de dix degrés, ou qu'elle recule de dix degrés ? Ezéchias dit, il eſt aiſé que l'ombre avance de dix degrés, je veux qu'elle recule. Le prophète Iſaïe invoqua le Seigneur, & il ramena l'ombre en arrière dans l'horloge*

d'Achas, par les dix degrès par leſquels elle était déja deſcendue.

On demande ce que pouvait être cet horloge d'Achas, s'il était de la façon d'un horloger nommé *Achas*, ou ſi c'était un préſent fait autrefois au roi du même nom. Ce n'eſt là qu'un objet de curioſité. On a diſputé beaucoup ſur cet horloge; les ſavans ont prouvé que les Juifs n'avaient jamais connu ni horloge, ni gnomon avant leur captivité à Babilone, ſeul tems où ils apprirent quelque choſe des Caldéens, & où même le gros de la nation commença, dit-on, à lire & à écrire. On ſait même que dans leur langue ils n'avaient aucun terme pour exprimer horloge, cadran, géométrie, aſtronomie; & dans le texte du livre des Rois, l'horloge d'Achas eſt appellé *l'heure de la pierre.*

Mais la grande queſtion eſt de ſavoir comment le roi *Ezéchias*, poſſeſſeur de ce gnomon ou de ce cadran du ſoleil, de cette heure de la pierre, pouvait dire qu'il était aiſé de faire avancer le ſoleil de dix degrés. Il eſt certainement auſſi difficile de le faire avancer contre l'ordre du mouvement ordinaire, que de le faire reculer.

La propoſition du prophête paraît auſſi étrange que le propos du roi. Voulez-vous que l'ombre avance en ce moment ou recule de dix heures? Cela eût été bon à dire dans quelque ville de la Lapponie, où le plus long jour de l'année eût été de vingt heures; mais à Jéruſalem, où le plus long jour de l'année eſt d'environ quatorze heures & demi, cela eſt abſurde. Le roi & le prophête ſe trompaient tous deux groſſiérement. Nous ne nions pas le miracle, nous le croyons très vrai; nous remarquons ſeulement qu'*Ezéchias* & *Iſaïe* ne diſaient pas ce qu'ils devaient dire. Quelque heure qu'il fût alors, c'était une choſe impoſſible qu'il fût égal de faire reculer ou avancer l'ombre du cadran de dix heures. S'il était deux heures après midi, le prophête pouvait très bien, ſans doute, faire reculer l'ombre à quatre heures du matin. Mais en ce cas il ne pouvait pas la faire avancer de dix heures, puiſqu'alors il eût été minuit, & qu'à minuit il eſt rare d'avoir l'ombre du ſoleil.

Il eſt difficile de deviner le tems où cette hiſtoire fut écrite, mais ce ne peut être que vers le tems où les Juifs apprirent confuſément qu'il y avait des gnomons & des cadrans au ſoleil.

Or

Or il eſt de fait qu'ils n'eurent une connaiſſance très imparfaite de ces ſciences qu'à Babilone.

Il y a encor une plus grande difficulté, c'eſt que les Juifs ne comptaient point par heures comme nous ; c'eſt à quoi les commentateurs n'ont pas penſé.

Le même miracle était arrivé en Grèce le jour qu'*Atrée* fit ſervir les enfans de *Thieſte* pour le ſouper de leur père.

Le même miracle s'était fait encor plus ſenſiblement lorſque *Jupiter* coucha avec *Alcmène*. Il falait une nuit double de la nuit naturelle pour former *Hercule*. Ces avantures ſont communes dans l'antiquité, mais fort rares de nos jours, où tout dégénère.

HUMILITÉ.

DEs philoſophes ont agité ſi l'humilité eſt une vertu ; mais vertu ou non, tout le monde convient que rien n'eſt plus rare. Cela s'appellait chez les Grecs *Tapeineſis*, ou *Tapeineia*. Elle eſt fort recommandée dans le quatriéme livre des loix de *Platon* ; il ne veut point d'orgueilleux ; il veut des humbles.

Epictète en vingt endroits prêche l'humilité. Si tu paſſes pour un perſonnage dans l'eſprit de quelques-uns, défie-toi de toi-même.

Point de ſourcil ſuperbe.

Ne ſois rien à tes yeux.

Si tu cherches à plaire, te voilà déchu.

Cède à tous les hommes ; préfère-les tous à toi ; ſupporte-les tous.

Vous voyez par ces maximes que jamais capucin n'alla ſi loin qu'*Epictète*.

Quelques théologiens qui avaient le malheur d'être orgueilleux, ont prétendu que l'humilité ne coûtait rien à *Epictète* qui était eſclave ; & qu'il était humble par état, comme un docteur ou un jéſuite peut être orgueilleux par érat.

Mais que dirons-ils de *Marc-Antonin* qui ſur le trône recommande l'humilité ? Il met ſur la même ligne *Alexandre* & ſon muletier.

Il dit que la vanité des pompes n'eſt qu'un os jetté au milieu des chiens.

Que faire du bien & s'entendre calomnier, eſt une vertu de roi.

Ainſi le maître de la terre connue veut qu'un roi ſoit humble. Propoſez ſeulement l'humilité à un muſicien, vous verrez comme il ſe moquera de *Marc-Aurèle.*

Deſcartes, dans ſon traité des *paſſions de l'ame*, met dans leur rang l'humilité. Elle ne s'attendait pas à être regardée comme une paſſion.

Il diſtingue entre l'humilité vertueuſe & la vicieuſe. Voici comme *Deſcartes* raiſonnait en métaphyſique & en morale.

„ Il n'y a rien en la généroſité qui ne ſoit compatible avec „ l'humilité vertueuſe, *a*) ni rien ailleurs qui puiſſe changer ; „ ce qui fait que leurs mouvemens ſont fermes, conſtans & „ toûjours fort ſemblables à eux-mêmes. Mais ils ne viennent „ pas tant de ſurpriſe, pour ce que ceux qui ſe connaiſſent en „ cette façon, connaiſſent aſſez quelles ſont les cauſes qui font „ qu'ils s'eſtiment. Toutefois on peut dire que ces cauſes ſont „ ſi merveilleuſes (à ſavoir la puiſſance d'uſer de ſon libre ar- „ bitre qui fait qu'on ſe priſe ſoi-même, & les infirmités du „ ſujet en qui eſt cette puiſſance, qui ſont qu'on ne s'eſtime „ pas trop,) qu'à toutes les fois qu'on ſe les repréſente de „ nouveau, elles donnent toûjours une nouvelle admiration. "

Voici maintenant comme il parle de l'humilité vicieuſe.

„ Elle conſiſte principalement en ce qu'on ſe ſent faible & „ peu réſolu, & comme ſi on n'avait pas l'uſage entier de ſon „ libre arbitre. On ne ſe peut empêcher de faire des choſes „ dont on ſait qu'on ſe repentira par après. Puis auſſi en ce „ qu'on croit ne pouvoir ſubſiſter par ſoi-même, ni ſe paſſer „ de pluſieurs choſes dont l'acquiſition dépend d'autrui, ainſi „ elle eſt directement oppoſée à la généroſité, &c. "

C'eſt puiſſamment raiſonner.

Nous laiſſons aux philoſophes plus ſavans que nous le ſoin d'éclaircir cette doctrine. Nous nous bornerons à dire que l'humilité eſt la modeſtie de l'ame.

C'eſt le contre-poiſon de l'orgueil. L'humilité ne pouvait

a) Deſcartes *Traité des paſſions.*

pas empêcher *Rameau* de croire qu'il ſavait plus de muſique que ceux auxquels il l'enſeignait ; mais elle pouvait l'engager à convenir qu'il n'était pas ſupérieur à *Lulli* dans le récitatif.

Le révérend père *Viret* cordelier, théologien & prédicateur, tout humble qu'il eſt, croira toûjours fermement qu'il en ſait plus que ceux qui apprennent à lire & à écrire. Mais ſon humilité chrêtienne, ſa modeſtie de l'ame l'obligera d'avouer dans le fond de ſon cœur, qu'il n'a écrit que des ſottiſes. O frères *Nonottes*, *Guyon*, *Patouillet*, écrivains des halles, ſoyez bien humbles ! ayez toûjours la modeſtie de l'ame en recommandation !

JAPON.

JE ne fais point de queſtion ſur le Japon pour ſavoir ſi cet amas d'iſles eſt beaucoup plus grand que l'Angleterre, l'Ecoſſe, l'Irlande & les Orcades enſemble ; ſi l'empereur du Japon eſt plus puiſſant que l'empereur d'Allemagne, & ſi les bonzes Japonois ſont plus riches que les moines Eſpagnols.

J'avouerai même ſans héſiter que, tout relégués que nous ſommes aux bornes de l'Occident, nous avons plus de génie qu'eux, tout favoriſés qu'ils ſont du ſoleil levant. Nos tragédies & nos comédies paſſent pour être meilleures ; nous avons pouſſé plus loin l'aſtronomie, les mathématiques, la peinture, la ſculpture & la muſique. De plus, ils n'ont rien qui approche de nos vins de Bourgogne & de Champagne.

Mais pourquoi avons-nous ſi longtems ſollicité la permiſſion d'aller chez eux, & que jamais aucun Japonois n'a ſouhaité ſeulement faire un voyage chez nous ? Nous avons couru à Meako, à la terre d'Yeſſo, à la Californie ; nous irions à la Lune avec *Aſtolphe* ſi nous avions un hypogriphe. Eſt-ce curioſité, inquiétude d'eſprit ? eſt-ce beſoin réel ?

Dès que les Européans eurent franchi le cap de Bonne-Eſpérance, la Propagande ſe flatta de ſubjuguer tous les peuples voiſins des mers orientales, & de les convertir. On ne fit plus le commerce d'Aſie que l'épée à la main ; & chaque nation de

notre Occident fit partir tour-à-tour des marchands, des ſoldats & des prêtres.

Gravons dans nos cervelles turbulentes, ces mémorables paroles de l'empereur *Yontchin* quand il chaſſa tous les miſſionnaires jéſuites & autres de ſon empire; qu'elles ſoient écrites ſur les portes de tous nos couvens. *Que diriez-vous ſi nous allions ſous le prétexte de trafiquer dans vos contrées, dire à vos peuples que votre religion ne vaut rien, & qu'il faut abſolument embraſſer la nôtre?*

C'eſt-là cependant ce que l'égliſe latine a fait par toute la terre. Il en coûta cher au Japon; il fut ſur le point d'être enſeveli dans les flots de ſon ſang comme le Mexique & le Pérou.

Il y avait dans les iſles du Japon douze religions qui vivaient enſemble très paiſiblement. Des miſſionnaires arrivèrent de Portugal; ils demandèrent à faire la treiziéme; on leur répondit qu'ils ſeraient les très bien venus, & qu'on n'en ſaurait trop avoir.

Voilà bientôt des moines établis au Japon avec le titre d'*évêques*. A peine leur religion fut-elle admiſe pour la treiziéme qu'elle voulut être la ſeule. Un de ces évêques ayant rencontré dans ſon chemin un conſeiller d'état, lui diſputa le pas; *a*) il lui ſoutint qu'il était du premier ordre de l'état, & que le conſeiller n'étant que du ſecond lui devait beaucoup de reſpect. L'affaire fit du bruit. Les Japonois ſont encor plus fiers qu'indulgens. On chaſſa le moine évêque & quelques chrêtiens dès l'année 1586. Bientôt la religion chrêtienne fut proſcrite. Les miſſionnaires s'humilièrent, demandèrent pardon, obtinrent grace & en abuſèrent.

Enfin en 1637, les Hollandais ayant pris un vaiſſeau eſpagnol qui faiſait voile du Japon à Lisbonne, ils trouvèrent dans ce vaiſſeau des lettres d'un nommé *Moro*, conſul d'Eſpagne à Nangazaqui. Ces lettres contenaient le plan d'une conſpiration des chrêtiens du Japon pour s'emparer du pays. On y ſpécifiait le nombre des vaiſſeaux qui devaient venir d'Europe & d'Aſie appuyer cette entrepriſe.

Les Hollandais ne manquèrent pas de remettre les lettres au gouvernement. On ſaiſit *Moro*; il fut obligé de reconnaître

a) Ce fait eſt avéré par toutes les rélations.

ſon écriture, & condamné juridiquement à être brûlé.

Tous les néophites des jéſuites & des dominicains prirent alors les armes, au nombre de trente mille. Il y eut une guerre civile affreuſe. Ces chrêtiens furent tous exterminés.

Les Hollandais pour prix de leur ſervice obtinrent ſeuls, comme on ſait, la liberté de commercer au Japon, à condition qu'ils n'y feraient jamais aucun acte de chriſtianiſme; & depuis ce tems ils ont été fidèles à leur promeſſe.

Qu'il me ſoit permis de demander à ces miſſionnaires, quelle était leur rage après avoir ſervi à la deſtruction de tant de peuples en Amérique, d'en aller faire autant aux extrémités de l'Orient pour la plus grande gloire de DIEU?

S'il était poſſible qu'il y eût des diables déchaînés de l'enfer pour venir ravager la terre, s'y prendraient-ils autrement? Eſt-ce donc là le commentaire du *Contrain-les d'entrer?* eſt-ce ainſi que la douceur chrêtienne ſe manifeſte? eſt-ce là le chemin de la vie éternelle?

Lecteur, joignez cette avanture à tant d'autres, réfléchiſſez & jugez.

IDÉE.

SECTION PREMIERE.

QU'eſt-ce qu'une idée?

C'eſt une image qui ſe peint dans mon cerveau.

Toutes vos penſées ſont donc des images?

Aſſurément; car les idées les plus abſtraites ne ſont que les ſuites de tous les objets que j'ai apperçus. Je ne prononce le mot d'*être* en général que parce que j'ai connu des êtres particuliers. Je ne prononce le nom d'*infini* que parce que j'ai vu des bornes & que je recule ces bornes dans mon entendement autant que je le puis; je n'ai des idées que parce que j'ai des images dans la tête.

Et quel eſt le peintre qui fait ce tableau?

Ce n'eſt pas moi; je ne ſuis pas aſſez bon deſſinateur: c'eſt celui qui m'a fait, qui fait mes idées.

Et d'où ſavez-vous que ce n'eſt pas vous qui faites des idées ?

De ce qu'elles me viennent très ſouvent malgré moi quand je veille, & toûjours malgré moi quand je rêve en dormant.

Vous êtes donc perſuadé que vos idées ne vous appartiennent que comme vos cheveux qui croiſſent, qui blanchiſſent, & qui tombent ſans que vous vous en mêliez ?

Rien n'eſt plus évident; tout ce que je puis faire c'eſt de les friſer, de les couper, de les poudrer, mais il ne m'appartient pas de les produire.

Vous ſeriez donc de l'avis de *Mallebranche*, qui diſait que nous voyons tout en DIEU ?

Je ſuis bien ſûr au moins que ſi nous ne voyons pas les choſes dans le grand Etre, nous les voyons par ſon action puiſſante & préſente.

Et comment cette action ſe fait-elle ?

Je vous ai dit cent fois dans nos entretiens que je n'en ſavais pas un mot, & que DIEU n'a dit ſon ſecret à perſonne. J'ignore ce qui fait battre mon cœur, courir mon ſang dans mes veines: j'ignore le principe de tous mes mouvemens; & vous voulez que je vous diſe comment je ſens, & comment je penſe ? cela n'eſt pas juſte.

Mais vous ſavez au moins ſi votre faculté d'avoir des idées eſt jointe à l'étendue ?

Pas un mot. Il eſt bien vrai que *Tatien*, dans ſon diſcours aux Grecs, dit que l'ame eſt compoſée manifeſtement d'un corps. *Irénée*, dans ſon chap. XXVI. du ſecond livre, dit, que le Seigneur a enſeigné que nos ames gardent la figure de notre corps pour en conſerver la mémoire. *Tertullien* aſſure, dans ſon ſecond livre de l'*Ame*, qu'elle eſt un corps. *Arnobe*, *Lactance*, *Hilaire*, *Grégoire* de Nice, *Ambroiſe* n'ont point une autre opinion. On prétend que d'autres pères de l'égliſe aſſurent que l'ame eſt ſans aucune étendue, & qu'en cela ils ſont de l'avis de *Platon*, ce qui eſt très douteux. Pour moi, je n'oſe être d'aucun avis; je ne vois qu'incompréhenſibilité dans l'un & dans l'autre ſyſtême; & après y avoir rêvé toute ma vie, je ſuis auſſi avancé que le premier jour.

Ce n'était donc pas la peine d'y penſer ?

Il eſt vrai; celui qui jouit, en ſait plus que celui qui réflé-

Digitized by Google

chit, ou du moins il ſait mieux, il eſt plus heureux ; mais que voulez-vous ? il n'a pas dépendu de moi ni de recevoir, ni de rejetter dans ma cervelle toutes les idées qui ſont venues y combattre les unes contre les autres, & qui ont pris mes cellules médullaires pour leur champ de bataille. Quand elles ſe ſont bien battues, je n'ai recueilli de leurs dépouilles que l'incertitude.

Il eſt bien triſte d'avoir tant d'idées, & de ne ſavoir pas au juſte la nature des idées !

Je l'avoue ; mais il eſt bien plus triſte, & beaucoup plus ſot de croire ſavoir ce qu'on ne ſait pas.

Mais ſi vous ne ſavez pas poſitivement ce que c'eſt qu'une idée, ſi vous ignorez d'où elles nous viennent, vous ſavez du moins par où elles vous viennent ?

Oui, comme les anciens Egyptiens qui ne connaiſſaient pas la ſource du Nil, ſavaient très bien que les eaux du Nil leur arrivaient par le lit de ce fleuve. Nous ſavons très bien que les idées nous viennent par les ſens ; mais nous ignorons toûjours d'où elles partent. La ſource de ce Nil ne ſera jamais découverte.

S'il eſt certain que toutes les idées vous ſont données par les ſens, pourquoi donc la Sorbonne qui a ſi longtems embraſſé cette doctrine d'*Ariſtote*, l'a-t-elle condamnée avec tant de virulence dans *Helvétius ?*

C'eſt que la Sorbonne eſt compoſée de théologiens.

SECTION SECONDE.

Tout en DIEU.

In Deo vivimus movemur, & ſumus.
Tout ſe meut, tout reſpire, & tout exiſte en Dieu.

Aratus cité & approuvé par *St. Paul*, fit donc cette confeſſion de foi chez les Grecs.

Le vertueux Caton dit la même choſe, *Jupiter eſt quodcumque vides, quocumque moveris.*

Mallebranche eſt le commentateur d'*Aratus*, de *St. Paul* & de *Caton*. Il reuſſit d'abord en montrant les erreurs des

ſens & de l'imagination ; mais quand il voulut développer ce grand ſyſtême que tout eſt en DIEU, tous les lecteurs dirent que le commentaire eſt plus obſcur que le texte. Enfin, en creuſant cet abîme, la tête lui tourna ; il eut des converſations avec le Verbe, il ſut ce que le Verbe a fait dans les autres planètes ; il devint tout-à-fait fou. Cela doit nous donner de terribles allarmes, à nous autres chétifs qui faiſons les entendus.

Pour bien entrer au moins dans la penſée de *Mallebranche*, dans le tems qu'il était ſage, il faut d'abord n'admettre que ce que nous concevons clairement, & rejetter ce que nous n'entendons pas. N'eſt-ce pas être imbécille que d'expliquer une obſcurité par des obſcurités ?

Je ſens invinciblement que mes premières idées & mes ſenſations me ſont venues malgré moi. Je conçois très clairement que je ne puis me donner aucune idée. Je ne puis me rien donner ; j'ai tout reçu. Les objets qui m'entourent ne peuvent me donner ni idée ni ſenſation par eux-mêmes ; car comment ſe pourait-il qu'un morceau de matière eût en ſoi la vertu de produire dans moi une penſée ?

Donc je ſuis mené malgré moi à penſer que l'Etre éternel qui donne tout, me donne mes idées, de quelque manière que ce puiſſe être.

Mais, qu'eſt-ce qu'une idée ? qu'eſt-ce qu'une ſenſation, une volonté &c. ? c'eſt moi appercevant, moi ſentant, moi voulant.

On ſait enfin qu'il n'y a pas plus d'être réel appellé *idée*, que d'être réel nommé *mouvement ;* mais il y a des corps mus.

De même il n'y a point d'être particulier nommé *mémoire*, *imagination*, *jugement :* mais nous nous ſouvenons, nous imaginons, nous jugeons.

Tout cela eſt d'une vérité triviale ; mais il eſt néceſſaire de rebattre ſouvent cette vérité ; car les erreurs contraires ſont plus triviales encore.

LOIX DE LA NATURE.

Maintenant, comment l'être éternel & formateur produirait-il tous ces modes dans des corps organiſés ?

A-t-il

A-t-il mis deux êtres dans un grain de froment dont l'un fera germer l'autre ? a-t-il mis deux êtres dans un cerf, dont l'un fera courir l'autre ? non ſans doute. Tout ce qu'on en ſait eſt que le grain eſt doué de la faculté de végéter, & le cerf de celle de courir.

C'eſt évidemment une mathématique générale qui dirige toute la nature, & qui opère toutes les productions. Le vol des oiſeaux, le nagement des poiſſons, la courſe des quadrupèdes, ſont des effets démontrés des règles du mouvement connues. *Mens agitat molem.*

Les ſenſations, les idées de ces animaux peuvent-elles être autre choſe que des effets plus admirables des loix mathématiques plus cachées ?

MÉCANIQUE DES SENS, ET DES IDÉES.

C'eſt par ces loix que tout animal ſe meut pour chercher ſa nourriture. Vous devez donc conjecturer qu'il y a une loi par laquelle il a l'idée de ſa nourriture, ſans quoi il n'irait pas la chercher.

L'intelligence éternelle a fait dépendre d'un principe toutes les actions de l'animal. Donc l'intelligence éternelle a fait dépendre du même principe les ſenſations qui cauſent ces actions.

L'auteur de la nature aura-t-il diſpoſé avec un art ſi divin les inſtrumens merveilleux des ſens ? aura-t-il mis des rapports ſi étonnans entre les yeux & la lumière, entre l'atmoſphère & les oreilles, pour qu'il ait encor beſoin d'accomplir ſon ouvrage par un autre ſecours ? La nature agit toûjours par les voies les plus courtes. La longueur du procédé eſt impuiſſance ; la multiplicité des ſecours eſt faibleſſe. Donc il eſt à croire que tout marche par le même reſſort.

LE GRAND ETRE FAIT TOUT.

Non-ſeulement nous ne pouvons nous donner aucune ſenſation ; nous ne pouvons même en imaginer au-delà de celles que nous avons éprouvées. Que toutes les académies de l'Europe propoſent un prix pour celui qui imaginera un nouveau

ſens ; jamais on ne gagnera ce prix. Nous ne pouvons donc rien purement par nous-mêmes, ſoit qu'il y ait un être inviſible & intangible dans notre cervelet, ou répandu dans notre corps, ſoit qu'il n'y en ait pas. Et il faut convenir que dans tous les ſyſtêmes l'auteur de la nature nous a donné tout ce que nous avons, organes, ſenſations, idées qui en ſont la ſuite.

Puiſque nous ſommes ainſi ſous ſa main, *Mallebranche*, malgré toutes ſes erreurs, aurait donc raiſon de dire philoſophiquement, que nous ſommes dans DIEU, & que nous voyons tout dans DIEU ; comme *St. Paul* le dit dans le langage de la théologie, & *Aratus* & *Caton* dans celui de la morale.

Que pouvons-nous donc entendre par ces mots, *voir tout en* DIEU ?

Ou ce ſont des paroles vides de ſens, ou elles ſignifient que DIEU nous donne toutes nos idées.

Que veut dire, recevoir une idée ? ce n'eſt pas nous qui la créons quand nous la recevons ; donc il n'eſt pas ſi antiphiloſophique qu'on l'a cru de dire. C'eſt DIEU qui fait des idées dans ma tête, de même qu'il fait le mouvement dans tout mon corps. Tout eſt donc une action de DIEU ſur les créatures.

COMMENT TOUT EST-IL ACTION DE DIEU ?

Il n'y a dans la nature qu'un principe univerſel, éternel & agiſſant ; il ne peut en exiſter deux ; car ils ſeraient ſemblables ou différens. S'ils ſont différens ils ſe détruiſent l'un l'autre ; s'ils ſont ſemblables c'eſt comme s'il n'y en avait qu'un. L'unité de deſſein dans le grand tout infiniment varié annonce un ſeul principe ; ce principe doit agir ſur tout être ; ou il n'eſt plus principe univerſel.

S'il agit ſur tout être, il agit ſur tous les modes de tout être. Il n'y a donc pas un ſeul mouvement, un ſeul mode, une ſeule idée qui ne ſoit l'effet immédiat d'une cauſe univerſelle toûjours préſente.

La matière de l'univers appartient donc à DIEU tout autant que les idées, & les idées tout autant que la matière.

Dire que quelque choſe eſt hors de lui, ce ſerait dire

qu'il y a quelque choſe hors du grand tout. DIEU étant le principe univerſel de toutes les choſes, toutes exiſtent donc en lui & par lui.

Ce ſyſtême renferme celui de la *prémotion phyſique*, mais comme une roue immenſe renferme une petite roue qui cherche à s'en écarter. Le principe que nous venons d'expoſer eſt trop vaſte pour admettre aucune vue particulière.

La *prémotion phyſique* occupe l'être univerſel des changemens qui ſe paſſent dans la tête d'un janſéniſte & d'un moliniſte. Mais pour nous autres nous *n'occupons l'Etre des êtres que des loix de l'univers. La prémotion phyſique fait une affaire importante à* DIEU *de cinq propoſitions dont une ſœur converſe aura entendu parler ; & nous faiſons à* DIEU *l'affaire la plus ſimple de l'arrangement de tous les mondes.*

La prémotion phyſique eſt fondée ſur ce principe à la grecque, que *ſi un être penſant ſe donnait une idée il augmenterait ſon être.* Or nous ne ſavons ce que c'eſt qu'augmenter ſon être ; nous n'entendons rien à cela. Nous diſons qu'un être penſant ſe donnerait de nouveaux modes, & non pas une addition d'exiſtence. De même que quand vous danſez, vos coulés, vos entrechats, & vos attitudes ne vous donnent pas une exiſtence nouvelle ; ce qui nous ſemblerait abſurde. Nous ne ſommes d'accord avec la prémotion phyſique qu'en étant convaincus que nous ne nous donnons rien.

On crie contre le ſyſtême de la prémotion, & contre le nôtre, que nous ôtons aux hommes la liberté. DIEU nous en garde. Il n'y a qu'à s'entendre ſur ce mot *Liberté.* Nous en parlerons en ſon lieu. Et attendant, le monde ira comme il eſt allé toûjours, ſans que les thomiſtes ni leurs adverſaires, ni tous les diſputeurs du monde y puiſſent rien changer ; & nous aurons toûjours des idées ſans ſavoir préciſément ce que c'eſt qu'une idée.

IDENTITÉ.

CE terme ſcientifique ne ſignifie que *même choſe*. Il pourait être rendu en français par mêmeté. Ce ſujet eſt bien plus intéreſſant qu'on ne penſe. On convient qu'on ne doit jamais punir que la perſonne coupable, le même individu, & point un autre. Mais un homme de cinquante ans n'eſt réellement point le même individu que l'homme de vingt; il n'a plus aucune des parties qui formaient ſon corps; & s'il a perdu la mémoire du paſſé, il eſt certain que rien ne lie ſon exiſtence actuelle à une exiſtence qui eſt perdue pour lui.

Vous n'êtes le même que par le ſentiment continu de ce que vous avez été & de ce que vous êtes. Vous n'avez le ſentiment de votre être paſſé que par la mémoire. Ce n'eſt donc que la mémoire qui établit l'identité, la mêmeté de votre perſonne.

Nous ſommes réellement phyſiquement comme un fleuve dont toutes les eaux coulent dans un flux perpétuel. C'eſt le même fleuve par ſon lit, ſes rives, ſa ſource, ſon embouchure, par tout ce qui n'eſt pas lui; mais changeant à tout moment ſon eau qui conſtitue ſon être, il n'y a nulle identité, nulle mêmeté pour ce fleuve.

S'il y avait un *Xerxès* tel que celui qui fouettait l'Helleſpont pour lui avoir déſobéi, & qui lui envoyait une paire de menottes; ſi le fils de ce *Xerxès* s'était noyé dans l'Euphrate, & que *Xerxès* voulût punir ce fleuve de la mort de ſon fils, l'Euphrate aurait raiſon de lui répondre, prenez-vous-en aux flots qui roulaient dans le tems que votre fils ſe baignait. Ces flots ne m'appartiennent point du tout, ils ſont allés dans le golphe Perſique, une partie s'y eſt ſalée, une autre s'eſt convertie en vapeurs, & s'en eſt allée dans les Gaules par un vent de ſud-eſt; elle eſt entrée dans les chicorées & dans les laitues que les Gaulois ont mangées: prenez le coupable où vous le trouverez.

Il en eſt ainſi d'un arbre dont une branche caſſée par le vent aurait fendu la tête de votre grand-père. Ce n'eſt plus le même arbre, toutes ſes parties ont fait place à d'autres. La branche qui a tué votre grand-père n'eſt point à cet arbre: elle n'exiſte plus.

Digitized by Google

On a donc demandé comment un homme qui aurait abſolument perdu la mémoire avant ſa mort, & dont les membres ſeraient changés en d'autres ſubſtances, pourait être puni de ſes fautes, ou récompenſé de ſes vertus quand il ne ſerait plus lui-même ? J'ai lu dans un livre connu cette demande & cette réponſe.

Demande.

Comment pourai-je être récompenſé ou puni quand je ne ſerai plus, quand il ne reſtera rien de ce qui aura conſtitué ma perſonne ? ce n'eſt que par ma mémoire que je ſuis toûjours moi. Je perds ma mémoire dans ma dernière maladie ; il faudra donc après ma mort un miracle pour me la rendre ; pour me faire rentrer dans mon exiſtence perdue ?

Réponſe.

C'eſt-à-dire que ſi un prince avait égorgé ſa famille pour régner, s'il avait tyranniſé ſes ſujets, il en ſerait quitte pour dire à DIEU, Ce n'eſt pas moi, j'ai perdu la mémoire ; vous vous méprenez, je ne ſuis plus la même perſonne. Penſez-vous que DIEU fût bien content de ce ſophiſme ?

Cette réponſe eſt très louable, mais elle ne réſout pas entiérement la queſtion.

Il s'agit d'abord de ſavoir ſi l'entendement & la ſenſation ſont une faculté donnée de DIEU à l'homme, ou une ſubſtance créée ; ce qui ne peut guères ſe décider par la philoſophie qui eſt ſi faible & ſi incertaine.

Enſuite il faut ſavoir ſi l'ame étant une ſubſtance, & ayant perdu toute connaiſſance du mal qu'elle a pu faire, étant auſſi étrangère à tout ce qu'elle a fait avec ſon corps qu'à tous les autres corps de notre univers, peut, & doit, ſelon notre manière de raiſonner, répondre dans un autre univers des actions dont elle n'a aucune connaiſſance ; s'il ne faudrait pas en effet un miracle pour donner à cette ame le ſouvenir qu'elle n'a plus, pour la rendre préſente aux délits anéantis dans ſon entendement, pour la faire la même perſonne qu'elle était ſur terre ; ou bien, ſi DIEU la jugerait à-peu-près comme nous condamnons ſur la terre un coupable, quoiqu'il ait abſolument oublié

ſes crimes manifeſtes. Il ne s'en ſouvient plus ; mais nous nous en ſouvenons pour lui, nous le puniſſons pour l'exemple. Mais DIEU ne peut punir un mort pour qu'il ſerve d'exemple aux vivans. Perſonne ne ſait ſi ce mort eſt condamné ou abſous. DIEU ne peut donc le punir que parce qu'il ſentit & qu'il exécuta autrefois le déſir de mal faire. Mais ſi quand il ſe préſente mort au tribunal de DIEU il n'a plus rien de ce déſir, s'il l'a entiérement oublié depuis vingt ans, s'il n'eſt plus du tout la même perſonne, qui DIEU punira-t-il en lui ?

Ces queſtions ne paraiſſent guères du reſſort de l'eſprit humain. Il paraît qu'il faut dans tous ces labyrinthes recourir à la foi ſeule ; c'eſt toûjours notre dernier aſyle.

Lucrèce avait en partie ſenti ces difficultés quand il peint, dans ſon troiſiéme livre, un homme qui craint ce qui lui arrivera lorſqu'il ne ſera plus le même homme,

Non radicitus e vita ſe tollit & evit ;
Sed facit eſſe ſui quiddam ſuper inſcius ipſe.

Sa raiſon parle en vain ; ſa crainte le dévore
Comme ſi n'étant plus il pouvait être encore.

Mais ce n'eſt pas à *Lucrèce* qu'il faut s'adreſſer pour connaître l'avenir.

Le célèbre *Toland* qui fit ſa propre épitaphe la finit par ces mots : *Idem futurus Tolandus nunquam :* il ne ſera jamais le même Toland. Cependant il eſt à croire que DIEU l'aurait bien ſu retrouver s'il avait voulu ; mais il eſt à croire auſſi que l'Etre qui exiſte néceſſairement eſt néceſſairement bon.

IDOLE, IDOLATRE, IDOLATRIE.

IDole, du grec *Eidos*, figure, *Eidolos*, repréſentation d'une figure. *Latreuein*, ſervir, révérer, adorer. Ce mot adorer a, comme on ſait, beaucoup d'acceptions différentes : il ſignifie porter la main à la bouche en parlant avec reſpect : ſe courber, ſe mettre à genoux, ſaluer, & enfin communément, rendre un culte ſuprême. Toûjours des équivoques.

Il eſt utile de remarquer ici que le dictionnaire de Trévoux commence cet article par dire que tous les payens étaient idolâtres, & que les Indiens ſont encor des peuples idolâtres. Premiérement, on n'appella perſonne *payen* avant *Théodoſe le jeune.* Ce nom fut donné alors aux habitans des bourgs d'Italie, *Pagorum incolæ Pagani*, qui conſervèrent leur ancienne religion. Secondement, l'Indouſtan eſt mahométan : & les mahométans ſont les implacables ennemis des images & de l'idolâtrie. Troiſiémement, on ne doit point appeller *idolâtres* beaucoup de peuples de l'Inde qui ſont de l'ancienne religion des Parſis, ni certaines caſtes qui n'ont point d'idole.

SECTION PREMIÈRE.

Y a-t-il jamais eu un gouvernement idolâtre ?

Il paraît que jamais il n'y a eu aucun peuple ſur la terre qui ait pris ce nom d'*Idolâtre.* Ce mot eſt une injure, un terme outrageant, tel que celui de *Gavache* que les Eſpagnols donnaient autrefois aux Français, & celui de *Maranes* que les Français donnaient aux Eſpagnols. Si on avait demandé au ſénat de Rome, à l'aréopage d'Athènes, à la cour des rois de Perſe, *Etes-vous idolâtres ?* ils auraient à peine entendu cette queſtion. Nul n'aurait répondu, Nous adorons des images, des idoles. On ne trouve ce mot, *Idolâtre*, *Idolâtrie*, ni dans *Homère*, ni dans *Héſiode*, ni dans *Hérodote*, ni dans aucun auteur de la religion des Gentils. Il n'y a jamais eu aucun édit, aucune loi qui ordonnât qu'on adorât des idoles, qu'on les ſervît en Dieux, qu'on les regardât comme des Dieux.

Quand les capitaines Romains & Carthaginois faiſaient un traité, ils atteſtaient tous leurs Dieux. C'eſt en leur préſence, diſaient-ils, que nous jurons la paix. Or les ſtatues de tous ces Dieux, dont le dénombrement était très long, n'étaient pas dans la tente des généraux. Ils regardaient ou feignaient les Dieux comme préſens aux actions des hommes, comme témoins, comme juges. Et ce n'eſt pas aſſurément le ſimulacre qui conſtituait la divinité.

De quel œil voyaient-ils donc les ſtatues de leurs fauſſes di-

Digitized by Google

vinités dans les temples ? Du même œil, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, que les catholiques voyent les images, objets de leur vénération. L'erreur n'était pas d'adorer un morceau de bois ou de marbre, mais d'adorer une fauſſe divinité repréſentée par ce bois & ce marbre. La différence entr'eux & les catholiques n'eſt pas qu'ils euſſent des images & que les catholiques n'en ayent point. La différence eſt que leurs images figuraient des êtres fantaſtiques dans une religion fauſſe, & que les images chrêtiennes figurent des êtres réels dans une religion véritable. Les Grecs avaient la ſtatue d'*Hercule*, & nous celle de *St. Chriſtophe ;* ils avaient *Eſculape* & ſa chèvre, & nous *St. Roch* & ſon chien ; ils avaient *Mars* & ſa lance, & nous *St. Antoine* de Padoue, & *St. Jacques* de Compoſtelle.

Quand le conſul *Pline* adreſſe les prières *aux Dieux immortels*, dans l'exorde du panégyrique de Trajan, ce n'eſt pas à des images qu'il les adreſſe. Ces images n'étaient pas immortelles.

Ni les derniers tems du paganiſme, ni les plus reculés, n'offrent un ſeul fait qui puiſſe faire conclure qu'on adorât une idole. *Homère* ne parle que des Dieux qui habitent le haut Olympe. Le Palladium, quoique tombé du ciel, n'était qu'un gage ſacré de la protection de *Pallas ;* c'était elle qu'on vénérait dans le Palladium. C'était notre ſainte ampoule.

Mais les Romains & les Grecs ſe mettaient à genoux devant des ſtatues, leur donnaient des couronnes, de l'encens, des fleurs, les promenaient en triomphe dans les places publiques. Les catholiques ont ſanctifié ces coutumes, & ne ſe diſent point idolâtres.

Les femmes en tems de ſéchereſſe portaient les ſtatues des Dieux, après avoir jeûné. Elles marchaient pieds nuds, les cheveux épars ; & auſſi-tôt il pleuvait à ſeaux, comme dit Petrone ; *& ſtatim urceatim pluebat.* N'a-t-on pas conſacré cet uſage, illégitime chez les Gentils, & légitime parmi les catholiques ? Dans combien de villes ne porte-t-on pas nuds pieds des charognes pour obtenir les bénédictions du ciel par leur interceſſion ? Si un Turc, un lettré Chinois était témoin de ces cérémonies, il pourait par ignorance accuſer les Italiens de mettre leur confiance dans les ſimulacres qu'ils promènent ainſi en proceſſion.

SECTION

SECTION SECONDE.

Examen de l'idolâtrie ancienne.

Du tems de *Charles I* on déclara la religion catholique, idolâtre en Angleterre. Tous les presbytériens ſont perſuadés que les catholiques adorent un pain qu'ils mangent & des figures qui ſont l'ouvrage de leurs ſculpteurs & de leurs peintres. Ce qu'une partie de l'Europe reproche aux catholiques, ceux-ci le reprochent eux-mêmes aux Gentils.

On eſt ſurpris du nombre prodigieux de déclamations débitées dans tous les tems contre l'idolâtrie des Romains & des Grecs; & enſuite on eſt ſurpris encor quand on voit qu'ils n'étaient pas idolâtres.

Il y avait des temples plus privilégiés que les autres. La grande *Diane* d'Ephèſe avait plus de réputation qu'une *Diane* de village. Il ſe faiſait plus de miracles dans le temple d'*Eſculape* à Epidaure, que dans un autre de ſes temples. La ſtatue de *Jupiter Olimpien* attirait plus d'offrandes que celle de *Jupiter Paphlagonien*. Mais puiſqu'il faut toûjours oppoſer ici les coutumes d'une religion vraie, à celles d'une religion fauſſe, n'avons nous pas eu depuis pluſieurs ſiécles plus de dévotion à certains autels qu'à d'autres? Ne portons-nous pas plus d'offrandes à Notre-Dame de Lorette qu'à Notre-Dame des Neiges? C'eſt à nous à voir ſi on doit ſaiſir ce prétexte pour nous accuſer d'idolâtrie?

On n'avait imaginé qu'une ſeule *Diane*, un ſeul *Apollon*, un ſeul *Eſculape*; non pas autant d'*Apollons*, de *Dianes* & d'*Eſculapes* qu'ils avaient de temples & de ſtatues. Il eſt donc prouvé, autant qu'un point d'hiſtoire peut l'être, que les anciens ne croyaient pas qu'une ſtatue fût une divinité, que le culte ne pouvait être rapporté à cette ſtatue, à cette idole, & que par conſéquent les anciens n'étaient point idolâtres.

Les Grecs & les Romains augmentèrent le nombre de leurs Dieux par des apothéoſes; les Grecs diviniſaient les conquérans, comme *Bacchus*, *Hercule*, *Perſée*. Rome dreſſa des autels à ſes empereurs. Les apothéoſes de Rome moderne ſont d'un genre différent. Elle a des ſaints au-lieu de ſes demi-dieux,

& même elle a beaucoup plus de ſaints adorés du culte de dulie, ſans compter l'iperdulie, qu'il n'en fut jamais dans la Rome des *Scipions*. Outre ces ſaints, nous avons juſte ici-bas deux fois autant d'anges qu'il y a d'hommes ſur la terre; car nous avons chacun notre bon & notre mauvais ange; & il faut bien les prier tous deux, l'un pour qu'il nous ſerve, l'autre pour qu'il ne nuiſe pas.

Les anciennes apothéoſes ſont encor une preuve convaincante que les Grecs & les Romains n'étaient point proprement idolâtres. Il eſt clair qu'ils n'admettaient pas plus une vertu divine dans la ſtatue d'*Auguſte* & de *Claudius*, que dans leurs médailles.

Cicéron dans ſes ouvrages philoſophiques, ne laiſſe pas ſoupçonner ſeulement qu'on puiſſe ſe méprendre aux ſtatues des Dieux & les confondre avec les Dieux mêmes. Ses interlocuteurs foudroyent la religion établie; mais aucun d'eux n'imagine d'accuſer les Romains de prendre du marbre & de l'airain pour des divinités. *Lucrèce* ne reproche cette ſottiſe à perſonne, lui qui reproche tout aux ſuperſtitieux. Donc, encor une fois, cette opinion n'exiſtait pas; on n'en avait aucune idée. Il n'y avait point d'idolâtre.

Horace fait parler une ſtatue de Priape; il lui fait dire, *J'étais autrefois un tronc de figuier; un charpentier ne ſachant s'il ferait de moi un Dieu ou un banc, ſe détermina enfin à me faire Dieu, &c.* Que conclure de cette plaiſanterie? Priape était de ces petites divinités ſubalternes, abandonnées aux railleurs; & cette plaiſanterie même eſt la preuve la plus forte que cette figure de *Priape* qu'on mettait dans les potagers pour effrayer les oiſeaux, n'était pas fort révérée.

Dacier en ſe livrant à l'eſprit commentateur, n'a pas manqué d'obſerver que Baruch avait prédit cette avanture en diſant, *Ils ne feront que ce que voudront les ouvriers*; mais il pouvait obſerver auſſi qu'on en peut dire autant de toutes les ſtatues. *Baruch* aurait-il eu une viſion ſur les ſatyres d'*Horace*?

On peut d'un bloc de marbre tirer tout auſſi bien une cuvette qu'une figure d'Alexandre, ou de Jupiter, ou de quelqu'autre choſe plus reſpectable. La matière dont étaient formés les chérubins du Saint des ſaints aurait pu ſervir également à

Digitized by Google

faire des pots de chambre. Un trône, un autel en ſont-ils moins révérés, parce que l'ouvrier en pouvait faire une table de cuiſine ?

Dacier au-lieu de conclure que les Romains adoraient la ſtatue de *Priape*, & que *Baruch* l'avait prédit, devait donc conclure que les Romains s'en moquaient. Conſultez tous les auteurs qui parlent des ſtatues de leurs Dieux, vous n'en trouverez aucun qui parle d'idolâtrie ; ils diſent expreſſément le contraire. Vous voyez dans Martial :

Qui finxit ſacros auro vel marmore vultus,
Non facit ille Deos ; qui colit ille facit.

L'artiſan ne fait point les Dieux,
C'eſt celui qui les prie.

Dans Ovide :

Colitur pro Jove forma Jovis.

Dans l'image de Dieu c'eſt Dieu ſeul qu'on adore.

Dans Stace :

Nulla autem effigies, nulli commiſſa matello.
Forma dei mentes habitare ac numina gaudet.

Les Dieux ne ſont jamais dans une arche enfermés :
Ils habitent nos cœurs.

Dans Lucain :

Eſtne Dei ſedes, niſi terra & pontus & aër ?

L'univers eſt de Dieu la demeure & l'empire.

On ferait un volume de toutes les paſſages qui dépoſent que des images n'étaient que des images.

Il n'y a que le cas où les ſtatues rendaient des oracles, qui ait pu faire penſer que ces ſtatues avaient en elles quelque choſe de divin. Mais certainement l'opinion régnante était que les Dieux avaient choiſi certains autels, certains ſimulacres pour y venir réſider quelquefois, pour y donner audience aux hommes, pour leur répondre. On ne voit dans *Homère* & dans les chœurs des tragédies grecques, que des prières à *Apollon* qui rend ſes oracles ſur les montagnes, en tel temple, en telle ville ;

il n'y a pas dans toute l'antiquité la moindre trace d'une prière adreſſée à une ſtatue.

Ceux qui profeſſaient la magie, qui la croyaient une ſcience, ou qui feignaient de croire, prétendaient avoir le ſecret de faire deſcendre les Dieux dans les ſtatues, non pas les grands Dieux, mais les Dieux ſecondaires, les génies. C'eſt ce que *Mercure Triſmégiſte* appellait faire des Dieux; & c'eſt ce que St. Auguſtin réfute dans ſa *Cité de Dieu*. Mais cela même montre évidemment que les ſimulacres n'avaient rien en eux de divin, puiſqu'il falait qu'un magicien les animât. Et il me ſemble qu'il arrivait bien rarement qu'un magicien fût aſſez habile pour donner une ame à une ſtatue pour la faire parler.

En un mot, les images des Dieux n'étaient point des Dieux; *Jupiter*, & non pas ſon image, lançait le tonnerre; ce n'était pas la ſtatue de *Neptune* qui ſoulevait les mers, ni celle d'*Apollon* qui donnait la lumière. Les Grecs & les Romains étaient des gentils, des polythéiſtes, & n'étaient point des idolâtres.

SECTION TROISIEME.

Si les Perſes, les Sabéens, les Egyptiens, les Tartares, les Turcs ont été idolâtres? & de quelle antiquité eſt l'origine des ſimulacres appellés idoles. *Hiſtoire de leur culte.*

C'eſt une grande erreur d'appeller *idolâtres* les peuples qui rendirent un culte au ſoleil & aux étoiles. Ces nations n'eurent longtems ni ſimulacres ni temples. Si elles ſe trompèrent, c'eſt en rendant aux aſtres ce qu'ils devaient au Créateur des aſtres. Encor le dogme de *Zoroaſtre* ou *Zerduſt*, recueilli dans le Sadder, enſeigne-t-il un Etre ſuprême, vengeur & rémunérateur: & cela eſt bien loin de l'idolâtrie. Le gouvernement de la Chine n'a jamais eu aucune idole; il a toûjours conſervé le culte ſimple du maître du ciel *Kingtien*.

Gengis-Kan chez les Tartares n'était point idolâtre, & n'avait aucun ſimulacre. Les muſulmans qui rempliſſent la Grèce, l'Aſie mineure, la Syrie, la Perſe, l'Inde & l'Afrique, appellent les chrêtiens idolâtres, *giaours*, parce qu'ils croyent que les chrêtiens rendent un culte aux images. Ils briſèrent pluſieurs

Digitized by Google

ſtatues qu'ils trouvèrent à Conſtantinople dans Ste. Sophie, & dans l'égliſe des Sts. Apôtres, & dans d'autres qu'ils convertirent en moſquées. L'apparence les trompa comme elle trompe toûjours les hommes, & leur fit croire que des temples dédiés à des ſaints qui avaient été hommes autrefois, des images de ces ſaints révérées à genoux, des miracles opérés dans ces temples, étaient des preuves invincibles de l'idolâtrie la plus complette.

On ne ſait pas qui inventa les habits & les chauſſures, & on veut ſavoir qui le premier inventa les *idoles*. Qu'importe un paſſage de *Sanchoniaton* qui vivait avant la guerre de Troye? que nous apprend-il, quand il dit que le chaos, l'eſprit, c'eſt-à-dire *le ſouffle*, amoureux de ſes principes, en tira le limon, qu'il rendit l'air lumineux, que le vent *Colp* & ſa femme *Bau* engendrèrent *Eon*, qu'*Eon* engendra *Genos*; que *Cronos* leur deſcendant avait deux yeux par derrière comme par devant, qu'il devint Dieu, & qu'il donna l'Egypte à ſon fils *Thaut*? Voilà un des plus reſpectables monumens de l'antiquité.

Orphée ne nous en apprendra pas davantage dans ſa théogonie, que *Damaſcius* nous a conſervée. Il repréſente le principe du monde ſous la figure d'un dragon à deux têtes, l'une de taureau, l'autre de lion, un viſage au milieu, qu'il appelle *viſage-dieu*, & des aîles dorées aux épaules.

Mais vous pouvez de ces idées bizarres tirer deux grandes vérités, l'une que les images ſenſibles & les hiéroglyphes ſont de l'antiquité la plus haute; l'autre que tous les anciens philoſophes ont reconnu un premier principe.

Quant au polythéiſme, le bon ſens vous dira que dès qu'il y a eu des hommes, c'eſt-à-dire des animaux faibles, capables de raiſon & de folie, ſujets à tous les accidens, à la maladie & à la mort, ces hommes ont ſenti leur faibleſſe & leur dépendance. Ils ont reconnu aiſément qu'il eſt quelque choſe de plus puiſſant qu'eux. Ils ont ſenti une force dans la terre qui fournit leurs alimens; une dans l'air qui ſouvent les détruit; une dans le feu qui conſume, & dans l'eau qui ſubmerge. Quoi de plus naturel dans des hommes ignorans que d'imaginer des êtres qui préſidaient à ces élémens? Quoi de plus naturel que de révérer la force inviſible qui faiſait luire aux yeux le ſoleil

& les étoiles ? Et dès qu'on voulut ſe former une idée de ces puiſſances ſupérieures à l'homme, quoi de plus naturel encor que de les figurer d'une manière ſenſible ? Pouvait-on s'y prendre autrement ? La religion juive qui précéda la nôtre, & qui fut donnée par DIEU même, était toute remplie de ces images ſous leſquelles DIEU eſt repréſenté. Il daigne parler dans un buiſſon le langage humain ; il paraît ſur une montagne. Les eſprits céleſtes qu'il envoye, viennent tous avec une forme humaine ; enfin le ſanctuaire eſt couvert de chérubins, qui ſont des corps d'hommes avec des aîles & des têtes d'animaux. C'eſt ce qui a donné lieu à l'erreur de *Plutarque*, de *Tacite*, d'*Appien*, & de tant d'autres, de reprocher aux Juifs d'adorer une tête d'âne. DIEU, malgré ſa défenſe de peindre & de ſculpter aucune figure, a donc daigné ſe proportionner à la faibleſſe humaine, qui demandait qu'on parlât aux ſens par des images.

Iſaïe dans le chap. VI. voit le Seigneur aſſis ſur un trône, & le bas de ſa robe qui remplit le temple. Le Seigneur étend ſa main, & touche la bouche de *Jérémie* au chap. I. de ce prophête. *Ezéchiel* au chap. III. voit un trône de ſaphir, & DIEU lui paraît comme un homme aſſis ſur ce trône. Ces images n'altèrent point la pureté de la religion juive, qui jamais n'employa les tableaux, les ſtatues, les idoles, pour repréſenter DIEU aux yeux du peuple.

Les lettrés Chinois, les Parſis, les anciens Egyptiens n'eurent point d'idoles ; mais bientôt *Iſis* & *Oſiris* furent figurés ; bientôt *Bel* à Babilone fut un gros coloſſe. *Brama* fut un monſtre bizarre dans la preſqu'iſle de l'Inde. Les Grecs ſurtout multiplièrent les noms des Dieux, les ſtatues & les temples ; mais en attribuant toûjours la ſuprême puiſſance à leur *Zeus* nommé par les Latins *Jupiter*, maître des Dieux & des hommes. Les Romains imitèrent les Grecs. Ces peuples placèrent toûjours tous les Dieux dans le ciel, ſans ſavoir ce qu'ils entendaient par le ciel. (Voyez *Ciel.*)

Les Romains eurent leurs douze grands Dieux ; ſix mâles & ſix femelles, qu'ils nommèrent *Dii majorum gentium.* Jupiter, Neptune, Apollon, Vulcain, Mars, Mercure ; Junon, Veſta, Minerve, Cérès, Vénus, Diane. Pluton fut alors oublié ; Veſta prit ſa place.

Enſuite venaient les Dieux *minorum gentium*, les Dieux indigètes, les héros, comme Bacchus, Hercule, Eſculape; les Dieux infernaux, Pluton, Proſerpine; ceux de la mer, comme Thétis, Amphitrite, les Néréïdes, Glaucus; puis les Driades, les Naïades; les Dieux des jardins, ceux des bergers; il y en avait pour chaque profeſſion, pour chaque action de la vie, pour les enfans, pour les filles nubiles, pour les mariées, pour les accouchées; on eut le Dieu *Pet*. On diviniſa enfin les empereurs. Ni ces empereurs, ni le Dieu *Pet*, ni la déeſſe Pertunda, ni Priape, ni Rumilia la déeſſe des tetons, ni Stercutius le Dieu de la garderobe, ne furent à la vérité regardés comme les maîtres du ciel & de la terre. Les empereurs eurent quelquefois des temples, les petits Dieux pénates n'en eurent point; mais tous eurent leur figure, leur idole.

C'étaient de petits magots dont on ornait ſon cabinet. C'étaient les amuſemens des vieilles femmes & des enfans, qui n'étaient autoriſés par aucun culte public. On laiſſait agir à ſon gré la ſuperſtition de chaque particulier. On retrouve encor ces petites idoles dans les ruines des anciennes villes.

Si perſonne ne ſait quand les hommes commencèrent à ſe faire des idoles, on ſait qu'elles ſont de l'antiquité la plus haute. *Tharé* père d'*Abraham* en faiſait à Ur en Caldée. *Rachel* déroba & emporta les idoles de ſon beau-père *Laban*. On ne peut remonter plus haut.

Les idoles parlaient aſſez ſouvent. On faiſait commémoration à Rome le jour de la fête de *Cibèle*, des belles paroles que la ſtatue avait prononcées, lorſqu'on en fit la tranſlation du palais du roi *Attale*.

Ipſa pati volui, ne ſit mora, mitte volentem,
Dignus Roma locus, quò Deus omnis eat.

„ J'ai voulu qu'on m'enlevât, emmenez-moi vite; Rome eſt „ digne que tout Dieu s'y établiſſe. “

La ſtatue de la Fortune avait parlé; les *Scipions*, les *Cicérons*, les *Céſars*, à la vérité, n'en croyaient rien; mais la vieille à qui *Enclope* donna un écu pour acheter des oies & des dieux, pouvait fort bien le croire.

Les idoles rendaient auſſi des oracles, & les prêtres cachés dans le creux des ſtatues parlaient au nom de la divinité.

Comment au milieu de tant de Dieux & de tant de théogonies différentes, & de cultes particuliers, n'y eut-il jamais de guerre de religion chez les peuples nommés *idolâtres ?* Cette paix fut un bien qui naquit d'un mal, de l'erreur même. Car chaque nation reconnaiſſant pluſieurs Dieux inférieurs, trouva bon que ſes voiſins euſſent auſſi les leurs. Si vous exceptez *Cambyſe* à qui on reprocha d'avoir tué le bœuf *Apis*, on ne voit dans l'hiſtoire prophane aucun conquérant qui ait maltraité les Dieux d'un peuple vaincu. Les Gentils n'avaient aucune religion excluſive, & les prêtres ne ſongèrent qu'à multiplier les offrandes & les ſacrifices.

Nous parlons ailleurs des victimes humaines ſacrifiées dans toutes les religions.

Pour conſoler le genre-humain de cet horrible tableau, de ces pieux ſacrilèges, il eſt important de ſavoir que chez preſque toutes les nations nommées *idolâtres*, il y avait la théologie ſacrée & l'erreur populaire, le culte ſecret & les cérémonies publiques, la religion des ſages & celle du vulgaire. On n'enſeignait qu'un ſeul Dieu aux initiés dans les myſtères : il n'y a qu'à jetter les yeux ſur l'hymne attribuée à l'ancien *Orphée*, qu'on chantait dans les myſtères de *Cérès Eleuſine*, ſi célèbre en Europe & en Aſie. „ Contemple la nature divine, illumine ton „ eſprit, gouverne ton cœur, marche dans la voie de la juſti- „ ce, que le DIEU du ciel & de la terre ſoit toûjours préſent „ à tes yeux ; il eſt unique, il exiſte ſeul par lui-même, tous „ les êtres tiennent de lui leur exiſtence : il les ſoutient tous ; „ il n'a jamais été vu des mortels, & il voit toutes choſes. "

Qu'on liſe encor ce paſſage du philoſophe *Maxime* de Madaure, que nous avons déja cité : „ Quel homme eſt aſſez „ groſſier, aſſez ſtupide pour douter qu'il ſoit un DIEU ſuprême éternel, infini, qui n'a rien engendré de ſemblable à „ lui-même, & qui eſt le père commun de toutes choſes ? "

Il y a mille témoignages que les ſages abhorraient non-ſeulement l'idolâtrie, mais encor le polythéïſme.

Epictète, ce modèle de réſignation & de patience, cet homme ſi grand dans une condition ſi baſſe, ne parle jamais que d'un

d'un ſeul Dieu. Reliſez encor cette maxime : „ DIEU m'a créé, » DIEU eſt au-dedans de moi, je le porte partout. Pourais-je » le ſouiller par des penſées obſcènes, par des actions injuſtes, » par d'infames déſirs ? Mon devoir eſt de remercier DIEU » de tout, de le louer de tout, & de ne ceſſer de le bénir » qu'en ceſſant de vivre. " Toutes les idées d'*Epictète* roulent ſur ce principe. Eſt-ce là un idolâtre ?

Marc-Aurèle, auſſi grand peut-être ſur le trône de l'empire Romain, qu'*Epictète* dans l'eſclavage, parlent ſouvent, à la vérité, des Dieux, ſoit pour ſe conformer au langage reçu, ſoit pour exprimer des êtres mitoyens entre l'Etre ſuprême & les hommes ; mais en combien d'endroits ne fait-il pas voir qu'il ne reconnait qu'un DIEU éternel, infini ? » Notre ame, dit-il, » eſt une émanation de la Divinité. Mes enfans, mon » corps, mes eſprits me viennent de DIEU. «

Les ſtoïciens, les platoniciens admettaient une nature divine & univerſelle : les épicuriens la niaient. Les pontifes ne parlaient que d'un ſeul DIEU dans les myſtères. Où étaient donc les idolâtres ? Tous nos déclamateurs crient à l'idolâtrie comme de petits chiens qui jappent quand ils entendent un gros chien aboyer.

Au reſte, c'eſt une des plus grandes erreurs du Dictionnaire de Moréri, de dire que du tems de *Théodoſe le jeune*, il ne reſta plus d'idolâtres que dans les pays reculés de l'Aſie & de l'Afrique. Il y avait dans l'Italie beaucoup de peuples encor Gentils, même au ſeptiéme ſiécle. Le nord de l'Allemagne depuis le Vézer, n'était pas chrêtien du tems de *Charlemagne*. La Pologne & tout le ſeptentrion reſtèrent longtems après lui dans ce qu'on appelle *idolâtrie*. La moitié de l'Afrique, tous les royaumes au-delà du Gange, le Japon, la populace de la Chine, cent hordes de Tartares ont conſervé leur ancien culte. Il n'y a plus en Europe que quelques Lappons, quelques Samoyèdes, quelques Tartares qui ayent perſévéré dans la religion de leurs ancêtres.

Finiſſons par remarquer que dans les tems qu'on appelle parmi nous *le moyen âge*, nous appellions le pays des mahométans *la Paganie*. Nous traitions d'*idolâtres*, d'*adorateurs d'images*, un peuple qui a les images en horreur. Avouons encor

une fois, que les Turcs ſont plus excuſables de nous croire idolâtres, quand ils voyent nos autels chargés d'images & de ſtatues.

Un gentilhomme du prince *Ragotsky* m'a aſſuré ſur ſon honneur qu'étant entré dans un caffé à Conſtantinople, la maîtreſſe ordonna qu'on ne le ſervît point parce qu'il était idolâtre. Il était proteſtant; il lui jura qu'il n'adorait ni hoſtie ni image. Ah! ſi cela eſt, lui dit cette femme, venez chez moi tous les jours, vous ſerez ſervi pour rien.

JEOVA.

JEova, ancien nom de DIEU. Aucun peuple n'a jamais prononcé *Geova*, comme font les ſeuls Français, ils diſaient *Iëvo*; c'eſt ainſi que vous le trouvez écrit dans Sanchoniaton cité par Euſebe prep. liv. 10. dans Diodore liv. 2. dans Macrobe ſatir liv. 1er. &c. toutes les nations ont prononcé *ie* & non pas *g*. C'eſt du nom des quatre voyelles, i, e, o, u, que ſe forma ce nom ſacré dans l'orient. Les uns prononçaient ïa o h, en aſpirant, ï, e, o, va; les autres *yeaou*. Il falait toûjours quatre lettres; quoi que nous en mettions ici cinq, faute de pouvoir exprimer ces quatre caractères.

Nous avons déja obſervé que ſelon *Clément* d'Alexandrie, en ſaiſiſſant la vraie prononciation de ce nom, on pouvait donner la mort à un homme. *Clément* en rapporte un exemple.

Longtems avant *Moïſe*, Seth avait prononcé le nom de *Jeova* comme il eſt dit dans la Genèſe chap. 4; & même ſelon l'hébreu, Seth s'appella *Jeova*. Abraham fit ſerment au roi de Sodome par Jeova ch. 14. v. 22.

Du mot ïova les Latins firent ïov, jovis, joviſpiter, jupiter. Dans le buiſſon l'Eternel dit à Moïſe, mon nom eſt ïoüa. Dans les ordres qu'il lui donna pour la cour de Pharaon, il lui dit, *j'apparus à Abraham, Iſaac & Jacob dans le Dieu puiſſant, & je ne leur revelai point mon nom Adonaï, & je fis un pacte avec eux.*

Exode chap. VI. v. 3. Les Juifs ne prononcent point ce nom depuis longtems. Il était commun aux Phéniciens & aux Egyptiens. Il ſignifiait ce qui eſt; & delà vient probablement l'inſcription d'Iſis. *Je ſuis tout ce qui eſt.*

JEPHTÉ.

IL y a donc des gens à qui rien ne coûte, qui falſifient un paſſage de l'Ecriture auſſi hardiment que s'ils en rapportaient les propres mots ; & qui ſur leur menſonge qu'ils ne peuvent méconnaître, eſpèrent qu'ils tromperont les hommes. Et s'il y a aujourd'hui de tels fripons, il eſt à préſumer qu'avant l'invention de l'imprimerie il y en avait cent fois davantage.

Un des plus impudens falſificateurs a été l'auteur d'un infame libelle intitulé *Dictionnaire antiphiloſophique*, & juſtement intitulé. Les lecteurs me diront, Ne te fâches pas tant, que t'importe un mauvais livre ? Meſſieurs, il s'agit de *Jephté* ; il s'agit de victimes humaines, c'eſt du ſang des hommes ſacrifiés à DIEU que je veux vous entretenir.

L'auteur quel qu'il ſoit, traduit ainſi le 39e verſet du chapitre II. de l'hiſtoire de Jephté ;

Elle retourna dans la maiſon de ſon père qui fit la conſécration qu'il avait promiſe par ſon vœu, & ſa fille reſta dans l'état de virginité.

Oui, falſificateur de Bible, j'en ſuis faché ; mais vous avez menti au St. Eſprit, & vous devez ſavoir que cela ne ſe pardonne pas.

Il y a dans la Vulgate, *Et reverſa eſt ad patrem ſuum, & fecit ei ſicut voverat quæ ignorabat virum. Exinde mos increbuit in Iſraël & conſuetudo ſervata eſt ut poſt anni circulum conveniant in unum filiæ Iſraël, & plangant filiam Jephté Galaaditæ.*

Elle revint à ſon père, & il lui fit comme il avait voué, à elle qui n'avait point connu d'homme ; & de-là eſt venu l'uſage, & la coutume s'eſt conſervée, que les filles d'Iſraël s'aſſemblent tous les ans pour pleurer la fille de Jephté le Galaadite, pendant quatre jours.

Or, dites-nous, homme antiphiloſophe, ſi on pleure tous les ans pendant quatre jours une fille pour avoir été conſacrée ?

Dites-nous, s'il y avait des religieuſes chez un peuple qui regardait la virginité comme un opprobre ?

Dites-nous, ce que ſignifie, il lui fit comme il avait voué, *fecit ei ſicut voverat ?* Qu'avait voué *Jephté ?* qu'avait-il pro-

mis par ſerment ? D'égorger ſa fille, de l'immoler en holocauſte ; & il l'égorgea.

Liſez la diſſertation de *Calmet* ſur la témérité du vœu de *Jephté* & ſur ſon accompliſſement ; liſez la loi qu'il cite, cette loi terrible du Lévitique au chapitre XXVII, qui ordonne que tout ce qui ſera dévoué au Seigneur ne ſera point racheté, mais mourra de mort, *non redimetur ſed morte morietur.*

Voyez les exemples en foule atteſter cette vérité épouvantable. Voyez les Amalécites & les Cananéens. Voyez le roi d'Arad & tous les ſiens ſoumis à ce dévouement. Voyez le prêtre *Samuel* égorger de ſes mains le roi *Agag* & le couper en morceaux comme un boucher débite un bœuf dans ſa boucherie. Et puis corrompez, falſifiez, niez l'Ecriture ſainte pour ſoutenir votre paradoxe ; inſultez à ceux qui la révèrent, quelque choſe étonnante qu'ils y trouvent. Donnez un démenti à l'hiſtorien *Joſeph* qui la tranſcrit, & qui dit poſitivement que *Jephté* immola ſa fille. Entaſſez injure ſur menſonge, & calomnie ſur ignorance ; les ſages en ritont ; & ils ſont aujourd'hui en grand nombre ces ſages. Oh ! ſi vous ſaviez comme ils mépriſent les *Routh* quand ils corrompent la ſainte Ecriture, & qu'ils ſe vantent d'avoir diſputé avec le préſident de *Monteſquieu* à ſa dernière heure, & de l'avoir convaincu qu'il faut penſer comme les frères jéſuites !

JÉSUITES, ou ORGUEIL.

ON a tant parlé des jéſuites, qu'après avoir occupé l'Europe pendant deux cent ans, ils finiſſent par l'ennuyer, ſoit qu'ils écrivent eux-mêmes, ſoit qu'on écrive pour ou contre cette ſingulière ſociété, dans laquelle il faut avouer qu'on a vu & qu'on voit encor des hommes d'un rare mérite.

On leur a reproché dans ſix mille volumes leur morale relâchée, qui n'était pas plus relâchée que celle des capucins, & leur doctrine ſur la ſûreté de la perſonne des rois ; doctrine qui après tout n'approche ni du manche de corne du couteau de *Jacques Clément*, ni de l'hoſtie ſaupoudrée qui ſervit ſi bien

frère *Ange* de Montepulciano autre jacobin, & qui empoiſonna l'empereur *Henri VII.*

Ce n'eſt point la grace verſatile qui les a perdus, ce n'eſt pas la banqueroute frauduleuſe du révérend père *La Valette* préfet des miſſions apoſtoliques. On ne chaſſe point un ordre entier de France, d'Eſpagne, des deux Siciles, parce qu'il y a eu dans cet ordre un banqueroutier. Ce ne ſont pas les fredaines du jéſuite *Giot Desfontaines*, ni du jéſuite *Fréron*, ni du révérend père *Marſi*, lequel eſtropia par ſes énormes talens un enfant charmant de la première nobleſſe du royaume. On ferma les yeux ſur ces imitations grecques & latines d'*Anacréon* & d'*Horace.*

Qu'eſt-ce donc qui les a perdus? L'orgueil.

Quoi! les jéſuites étaient-ils plus orgueilleux que les autres moines? Oui, ils l'étaient au point qu'ils firent donner une lettre de cachet à un eccléſiaſtique qui les avait appellés *moines.* Le frère *Crouſt*, le plus brutal de la ſociété, frère du confeſſeur de la ſeconde dauphine, fut prêt de battre en ma préſence le fils de Mr. *G.* depuis prêteur royal à Strasbourg, pour lui avoir dit qu'il irait le voir dans ſon couvent.

C'était une choſe incroyable que leur mépris pour toutes les univerſités dont ils n'étaient pas, pour tous les livres qu'ils n'avaient pas faits, pour tout eccléſiaſtique qui n'était pas *un homme de qualité*; c'eſt de quoi j'ai été témoin cent fois. Ils s'expriment ainſi dans leur libelle intitulé, Il eſt tems de parler: „ *Que dire à un magiſtrat qui dit que les jéſuites ſont des* „ *orgueilleux, il faut les humilier?* “ Ils étaient ſi orgueilleux qu'ils ne voulaient pas qu'on blâmât leur orgueil. pag. 341.

D'où leur venait ce péché de la ſuperbe? De ce que frère *Guignard* avait été pendu. Cela eſt vrai à la lettre.

Il faut remarquer qu'après le ſupplice de ce jéſuite ſous *Henri IV*, & après leur banniſſement du royaume, ils ne furent rappellés qu'à condition qu'il y aurait toûjours à la cour un jéſuite qui répondrait de la conduite des autres. *Coton* fut donc mis en ôtage auprès de *Henri IV*; & ce bon roi qui ne laiſſait pas d'avoir ſes petites fineſſes, crut gagner le pape en prenant ſon ôtage pour ſon confeſſeur.

Dès-lors chaque frère jéſuite ſe crut ſolidairement confeſſeur

du roi. Cette place de premier médecin de l'ame d'un monarque, devint un miniſtère ſous *Louis XIII*, & ſurtout ſous *Louis XIV*. Le frère *Vadblé* valet de chambre du père de *la Chaiſe*, accordait ſa protection aux évêques de France ; & le père *Le Tellier* gouvernait avec un ſceptre de fer ceux qui voulaient bien être gouvernés ainſi. Il était impoſſible que la plûpart des jéſuites ne s'enflaſſent du vent de ces deux hommes, & qu'ils ne fuſſent auſſi inſolens que les laquais du marquis de *Louvois*. Il y eut parmi eux des ſavans, des hommes éloquens, des génies ; ceux-là furent modeſtes, mais les médiocres faiſant le grand nombre, furent atteints de cet orgueil attaché à la médiocrité & à l'eſprit de collège.

Depuis leur père *Garaſſe*, preſque tous leurs livres polémiques reſpirèrent une hauteur indécente qui ſouleva toute l'Europe. Cette hauteur tomba ſouvent dans la baſſeſſe du plus énorme ridicule ; de ſorte qu'ils trouvèrent le ſecret d'être à la fois l'objet de l'envie & du mépris. Voici, par exemple, comme ils s'exprimaient ſur le célèbre *Pâquier* avocat-général de la chambre des comptes.

„ *Pâquier* eſt un porte-panier, un maraud de Paris, petit „ galant bouffon, plaiſanteur, petit compagnon vendeur de „ ſornettes, ſimple regage qui ne mérite pas d'être le valeton „ des laquais ; bélitre, coquin qui rote, pète & rend ſa gorge, „ fort ſuſpect d'héréſie ou bien hérétique, ou bien pire, un „ ſale & vilain ſatyre, un archimaître, ſot par nature, par „ béquarre, par bémol, ſot à la plus haute gamme, ſot à tri„ ple ſemelle, ſot à double teinture, & teint en cramoiſi, ſot „ en toutes ſortes de ſottiſes. "

Ils polirent depuis leur ſtile ; mais l'orgueil, pour être moins groſſier, n'en fut que plus révoltant,

On pardonne tout hors l'orgueil. Voilà pourquoi tous les parlemens du royaume, dont les membres avaient été pour la plûpart leurs diſciples, ont ſaiſi la première occaſion de les anéantir : & la terre entière s'eſt réjouïe de leur chûte.

Cet eſprit d'orgueil était ſi fortement enraciné dans eux, qu'il ſe déployait avec la fureur la plus indécente dans le tems même qu'ils étaient tenus à terre ſous la main de la juſtice, & que leur arrêt n'était pas encor prononcé. On n'a qu'à lire le

fameux mémoire, intitulé, *Il eſt tems de parler*, imprimé dans Avignon en 1762, ſous le nom ſuppoſé d'Anvers. Il commence par une requête ironique aux gens tenant la cour de parlement. On leur parle dans cette requête avec autant de mépris que ſi on faiſait une réprimande à des clercs de procureur. On traite continuellement l'illuſtre Mr. de *Montclar* procureur-général, l'oracle du parlement de Provence, de *maître Ripert*; & on lui parle comme un régent en chaire parlerait à un écolier mutin & ignorant. On pouſſe l'audace juſqu'à dire que Mr. de Montclar *a blaſphémé* en rendant compte de l'inſtitut des jéſuites. Tom. II. pag. 399.

Dans leur mémoire qui a pour titre, *Tout ſe dira*, ils inſultent encor plus effrontément le parlement de Metz, & toûjours avec ce ſtile qu'on puiſe dans les écoles.

Ils ont conſervé le même orgueil ſous la cendre dans laquelle la France, l'Eſpagne les ont plongés. Le ſerpent coupé en tronçons a levé encor la tête du fond de cette cendre. On a vu je ne ſais quel miſérable, nommé *Nonotte*, s'ériger en critique de ſes maîtres, & cet homme fait pour prêcher la canaille dans un cimetière, parler à tort & à travers des choſes dont il n'avait pas la plus légère notion. Un autre inſolent de cette ſociété nommé *Patouillet*, inſultait dans des mandemens d'évêque, des citoyens, des officiers de la maiſon du roi, dont les laquais n'auraient pas ſouffert qu'il leur parlât.

Une de leurs principales vanités était de s'introduire chez les grands dans leurs dernières maladies, comme des ambaſſadeurs de DIEU, qui venaient leur ouvrir les portes du ciel ſans les faire paſſer par le purgatoire. Sous *Louis XIV* il n'était pas du bon air de mourir ſans paſſer par les mains d'un jéſuite; & le croquant allait enſuite ſe vanter à ſes dévotes qu'il avait converti un duc & pair, lequel ſans ſa protection aurait été damné.

Le mourant pouvait lui dire; de quel droit, excrément de collège, viens-tu chez moi, quand je me meurs? me voit-on venir dans ta cellule quand tu as la fiſtule ou la cangrène, & que ton corps craſſeux eſt prêt à être rendu à la terre. DIEU a-t-il donné à ton ame quelques droits ſur la mienne? ai-je un précepteur à ſoixante & dix ans? portes-tu les clefs du paradis à ta ceinture? Tu oſes dire que tu es ambaſſadeur de DIEU; montre-moi tes patentes; & ſi tu n'en as point, laiſſe-moi

mourir en paix. Un bénédictin, un chartreux, un prémontré ne viennent point troubler mes derniers momens ; ils n'érigent point un trophée à leur orgueil sur le lit d'un agonisant ; ils restent dans leur cellule ; reste dans la tienne ; qu'y a-t-il entre toi & moi ?

Ce fut une chose comique dans une triste occasion, que l'empressement de ce jésuite Anglais nommé *Routh*, à venir s'emparer de la dernière heure du célèbre *Montesquieu*. Il vint, dit-il, rendre cette ame vertueuse à la religion, comme si *Montesquieu* n'avait pas mieux connu la religion qu'un *Routh*, comme si DIEU eût voulu que *Montesquieu* pensât comme un *Routh*. On le chassa de la chambre, & il alla crier dans tout Paris, J'ai converti cet homme illustre, je lui ai fait jetter au feu ses *Lettres persanes* & son *Esprit des loix*. On eut soin d'imprimer la relation de la conversion du président de *Montesquieu* par le révérend père *Routh*, dans ce libelle intitulé *Antiphilosophique*.

Un autre orgueil des jésuites était de faire des missions dans les villes comme s'ils avaient été chez des Indiens & chez des Japonois. Ils se faisaient suivre dans les rues par la magistrature entière. On portait une croix devant eux, on la plantait dans la place publique ; ils dépossédaient le curé, ils devenaient les maîtres de la ville. Un jésuite nommé *Aubert*, fit une pareille mission à Colmar, & obligea l'avocat-général du conseil souverain de brûler à ses pieds son Bayle, qui lui avait coûté cinquante écus. J'aurais mieux aimé brûler frère *Aubert*. Jugez comme l'orgueil de cet *Aubert* fut gonflé de ce sacrifice, comme il s'en vanta le soir avec ses confrères, comme il en écrivit à son général.

O moines ! ô moines ! soyez modestes, je vous l'ai déja dit ; soyez modérés si vous ne voulez pas que malheur vous arrive.

IGNACE DE LOYOLA.

VOulez-vous acquérir un grand nom, être fondateur ? soyez complettement fou ; mais d'une folie qui convienne à votre siécle. Ayez dans votre folie un fonds de raison qui puisse servir à diriger vos extravagances ; & soyez excessivement opiniâtre.

niâtre. Il poura arriver que vous ſoyez pendu ; mais ſi vous ne l'êtes pas, vous pourez avoir des autels.

En conſcience y a-t-il jamais eu un homme plus digne des petites-maiſons que *St. Ignace*, ou *St. Inigo* le Biſcayen, car c'eſt ſon véritable nom : la tête lui tourne à la lecture de la *Légende dorée*, comme elle tourna depuis à *Don Quichotte de la Manche* pour avoir lu des romans de chevalerie. Voilà mon Biſcayen qui ſe fait d'abord chevalier de la Vierge, & qui fait la veille des armes à l'honneur de ſa dame. La Ste. Vierge lui apparait, & accepte ſes ſervices ; elle revient pluſieurs fois, elle lui amène ſon fils. Le diable qui eſt aux aguets, & qui prévoit tout le mal que les jéſuites lui feront un jour, vient faire un vacarme de lutin dans la maiſon, caſſe toutes les vîtres ; le Biſcayen le chaſſe avec un ſigne de croix ; le diable s'enfuit à travers la muraille & y laiſſe une grande ouverture que l'on montrait encor aux curieux cinquante ans après ce bel événement.

Sa famille voyant le dérangement de ſon eſprit, veut le faire enfermer & le mettre au régime : il ſe débarraſſe de ſa famille ainſi que du diable, & s'enfuit ſans ſavoir où il va. Il rencontre un Maure & diſpute avec lui ſur l'immaculée conception. Le Maure qui le prend pour ce qu'il eſt, le quitte au plus vîte. Le Biſcayen ne ſait s'il tuera le Maure ou s'il priera DIEU pour lui ; il en laiſſe la déciſion à ſon cheval, qui, plus ſage que lui, reprit la route de ſon écurie.

Mon homme après cette avanture prend le parti d'aller en pélérinage à Bethléem en mendiant ſon pain ; ſa folie augmente en chemin ; les dominicains prennent pitié de lui à Menrèſe, ils le gardent chez eux pendant quelques jours ; & le renvoyent ſans l'avoir pu guérir.

Il s'embarque à Barcelone, arrive à Veniſe, on le chaſſe de Veniſe, il revient à Barcelone toûjours mendiant ſon pain, toûjours ayant des extaſes, & voyant fréquemment la Ste. Vierge & JESUS-CHRIST.

Enfin, on lui fait entendre que pour aller dans la Terre-ſainte convertir les Turcs, les chrêtiens de l'égliſe grecque, les Arméniens & les Juifs, il falait commencer par étudier un peu de théologie. Mon Biſcayen ne demande pas mieux ; mais pour

être théologien il faut ſavoir un peu de grammaire & un peu de latin ; cela ne l'embarraſſe point, il va au collège à l'âge de trente-trois ans ; on ſe moque de lui, & il n'apprend rien.

Il était déſeſpéré de ne pouvoir aller convertir des infidèles : le diable eut pitié de lui cette fois-là ; il lui apparut, & lui jura foi de chrêtien que s'il voulait ſe donner à lui il le rendrait le plus ſavant homme de l'égliſe de DIEU. *Ignace* n'eut garde de ſe mettre ſous la diſcipline d'un tel maître : il retourna en claſſe, on lui donna le fouet quelquefois, & il n'en fut pas plus ſavant.

Chaſſé du collège de Barcelone, perſécuté par le diable qui le puniſſait de ſes refus, abandonné par la Vierge *Marie*, qui ne ſe mettait point du tout en peine de ſecourir ſon chevalier, il ne ſe rebute pas ; il ſe met à courir le pays avec des pélerins de St. Jacques, il prêche dans les rues de ville en ville. On l'enferme dans les priſons de l'inquiſition. Délivré de l'inquiſition, on le met en priſon dans Alcala ; il s'enfuit après à Salamanque, & on l'y enferme encor. Enfin, voyant qu'il n'était pas prophête dans ſon pays, *Ignace* prend la réſolution d'aller étudier à Paris ; il fait le voyage à pied précédé d'un âne, qui portait ſon bagage, ſes livres & ſes écrits. *Don Quichotte* du moins eut un cheval & un écuyer ; mais *Ignace* n'avait ni l'un ni l'autre.

Il eſſuie à Paris les mêmes avanies qu'en Eſpagne : on lui fait mettre culottes bas au collège de Ste. Barbe, & on veut le fouetter en cérémonie. Sa vocation l'appelle enfin à Rome.

Comment s'eſt-il pu faire qu'un pareil extravagant ait joui enfin à Rome de quelque conſidération, ſe ſoit fait des diſciples, & ait été le fondateur d'un ordre puiſſant, dans lequel il y a eu des hommes très eſtimables ? C'eſt qu'il était opiniâtre & entouſiaſte. Il trouva des entouſiaſtes comme lui, auxquels il s'aſſocia. Ceux-là ayant plus de raiſon que lui, rétablirent un peu la ſienne : il devint plus aviſé ſur la fin de ſa vie ; & il mit même quelque habileté dans ſa conduite.

Peut-être *Mahomet* commença-t-il à être auſſi fou qu'*Ignace* dans les premières converſations qu'il eut avec l'ange *Gabriel* ; & peut-être *Ignace* à la place de *Mahomet* aurait fait d'auſſi

grandes choſes que le prophête. Car il était tout auſſi ignorant, auſſi viſionnaire & auſſi courageux.

On dit d'ordinaire que ces choſes-là n'arrivent qu'une fois : cependant il n'y a pas longtems qu'un ruſtre Anglais plus ignorant que l'Eſpagnol *Ignace*, a établi la ſociété de ceux qu'on nomme *quakers*, ſociété fort au-deſſus de celle d'*Ignace*. Le comte de *Sinzendorf* a de nos jours fondé la ſecte des moraves ; & les convulſionnaires de Paris ont été ſur le point de faire une révolution. Ils ont été bien fous, mais ils n'ont pas été aſſez opiniâtres.

IGNORANCE.

IL y a bien des eſpèces d'ignorances ; la pire de toutes eſt celle des critiques. Ils ſont obligés, comme on ſait, d'avoir doublement raiſon, comme gens qui affirment, & comme gens qui condamnent. Ils ſont donc doublement coupables quand ils ſe trompent.

PREMIÈRE IGNORANCE.

Par exemple, un homme fait deux gros volumes ſur quelques pages d'un livre utile qu'il n'a pas entendu. Il examine d'abord ces paroles ;

La mer a couvert des terrains immenſes. — Les lits profonds de coquillages qu'on trouve en Touraine & ailleurs, ne peuvent y avoir été dépoſés que par la mer.

Oui, ſi ces lits de coquillages exiſtent en effet. Mais le critique devait ſavoir que l'auteur lui-même a découvert ou cru découvrir que ces lits réguliers de coquillages n'exiſtent point, qu'il n'y en a nulle part dans le milieu des terres ; mais ſoit que le critique le ſût, ſoit qu'il ne le ſût pas, il ne devait pas imputer (généralement parlant) des couches de coquilles ſuppoſées réguliérement placées les unes ſur les autres à un déluge univerſel qui aurait détruit toute régularité ; c'eſt ignorer abſolument la phyſique.

Il ne devait pas dire, *le déluge univerſel eſt raconté par Moïſe*

avec le conſentement de toutes les nations. 1°. Parce que le Pentateuque fut longtems ignoré, non-ſeulement des nations, mais des Juifs eux-mêmes.

2° Parce qu'on ne trouva qu'un exemplaire de la loi au fond d'un vieux coffre du tems du roi *Joſias.*

3°. Parce que ce livre fut perdu pendant la captivité.

4°. Parce qu'il fut reſtauré par *Eſdras.*

5°. Parce qu'il fut toûjours inconnu à toute autre nation juſqu'au tems de la traduction des Septante.

6°. Parce que même depuis la traduction attribuée aux Septante, nous n'avons pas un ſeul auteur parmi les Gentils qui cite un ſeul endroit de ce livre, juſqu'à *Longin* qui vivait ſous l'empereur *Aurélien.*

7°. Parce que nulle autre nation n'a jamais admis un déluge univerſel juſqu'aux métamorphoſes d'*Ovide*, & qu'encor dans *Ovide* il ne s'étend qu'à la Méditerranée.

8°. Parce que *St. Auguſtin* avoue expreſſément que le déluge univerſel fut ignoré de toute l'antiquité.

9°. Parce que le premier déluge dont il eſt queſtion chez les Gentils, eſt celui dont parle *Béroſe*, & qu'il fixe à quatre mille quatre cent ans environ avant notre ère vulgaire; ce déluge qui ne s'étendit que vers le Pont-Euxin.

10°. Parce qu'enfin il ne nous eſt reſté aucun monument d'un déluge univerſel chez aucune nation du monde.

Il faut ajouter à toutes ces raiſons, que le critique n'a pas ſeulement compris l'état de la queſtion. Il s'agit uniquement de ſavoir ſi nous avons des preuves phyſiques que la mer ait abandonné ſucceſſivement pluſieurs terrains. Et ſur cela, Mr. l'abbé *François* dit des injures à des hommes qu'il ne peut ni connaître ni entendre. Il eût mieux valu ſe taire & ne pas groſſir la foule des mauvais livres.

SECONDE IGNORANCE.

Le même critique, pour appuyer de vieilles idées aſſez univerſellement mépriſées, mais qui n'ont pas le plus léger rapport à Moïſe, s'aviſe de dire, *que Béroſe eſt parfaitement d'accord avec Moïſe dans le nombre des générations avant le déluge.*

Pag. 6.

Remarquez, mon cher lecteur, que ce *Béroſe* eſt celui-là même qui nous apprend que le poiſſon *Oannès* ſortait tous les jours de l'Euphrate pour venir prêcher les Caldéens; & que le même poiſſon écrivit avec une de ſes arêtes un beau livre ſur l'origine des choſes. Voilà l'écrivain que Mr. l'abbé *François* prend pour le garant de *Moïſe*.

TROISIÉME IGNORANCE.

N'eſt-il pas conſtant qu'un grand nombre de familles européanes tranſplantées dans les côtes d'Afrique, y ſont devenues ſans aucun mélange auſſi noires que les naturelles du pays? Page 9

Monſieur l'abbé, c'eſt le contraire qui eſt conſtant. Vous ignorez que les nègres ont le *reticulum mucoſum* noir, quoi que je l'aye dit vingt fois. Sachez que vous auriez beau faire des enfans en Guinée, vous ne feriez jamais que des welches qui n'auraient ni cette belle peau noire huileuſe, ni ces lèvres noires & lippues, ni ces yeux ronds, ni cette laine friſée ſur la tête qui font la différence ſpécifique des nègres. Sachez que votre famille welche, établie en Amérique, aura toûjours de la barbe, tandis qu'aucun Américain n'en aura. Après cela tirez-vous d'affaire comme vous pourez avec *Adam* & *Eve*.

QUATRIÉME IGNORANCE.

Le plus idiot ne dit point, moi pied, moi tête, moi main; il ſent donc qu'il y a en lui quelque choſe qui s'approprie ſon corps. Pag. 10

Hélas! mon cher abbé, cet idiot ne dit pas non plus, moi ame.

Que pouvez-vous conclure vous & lui? qu'il dit, mon pied parce qu'on peut l'en priver; car alors il ne marchera plus. Qu'il dit ma tête; on peut la lui couper; alors il ne penſera plus. Eh bien, que s'enſuit-il? ce n'eſt pas ici une ignorance des faits.

CINQUIÉME IGNORANCE.

Qu'eſt-ce que ce Melchom qui s'était emparé du pays de Gad? Pag. 10
plaiſant Dieu que le DIEU *de Jérémie devait faire enlever pour être traîné en captivité.*

Ah ah! monſieur l'abbé, vous faites le plaiſant. Vous demandez quel eſt ce *Melchom*; je vais vous le dire. *Melk* ou *Melkom* ſignifiait le Seigneur, ainſi qu'*Adoni* ou *Adonai*, *Baal* ou *Bel*, *Adad*, *Shadaï*, *Eloï* ou *Eloa*. Preſque tous les peuples de Syrie donnaient de tels noms à leurs Dieux. Chacun avait ſon ſeigneur, ſon protecteur, ſon Dieu. Le nom même de *Jehova* était un nom phénicien & particulier; témoin *Sanchoniaton* antérieur certainement à *Moïſe*; témoin *Diodore*.

Nous ſavons bien que DIEU eſt également le DIEU, le maître abſolu des Egyptiens & des Juifs, & de tous les hommes, & de tous les mondes; mais ce n'eſt pas ainſi qu'il eſt repréſenté quand *Moïſe* parait devant *Pharaon*. Il ne lui parle jamais qu'au nom du DIEU des Hébreux, comme un ambaſſadeur apporte les ordres du roi ſon maître. Il parle ſi peu au nom du maître de toute la nature, que Pharaon lui répond, *Je ne le connais pas*. Moïſe fait des prodiges au nom de ce DIEU; mais les ſorciers de *Pharaon* font préciſément les mêmes prodiges au nom des leurs. Juſques-là tout eſt égal. On combat ſeulement à qui ſera le plus puiſſant, mais non pas à qui ſera le ſeul puiſſant. Enfin, le DIEU des Hébreux l'emporte de beaucoup; il manifeſte une puiſſance beaucoup plus grande, mais non pas une puiſſance unique. Ainſi, humainement parlant, l'incrédulité de *Pharaon* ſemble très excuſable. C'eſt la même incrédulité que celle de *Motezuma* devant *Cortez*, & d'*Atabalipa* devant les *Pizaro*.

Joſué ch. XXIV. Quand Joſué aſſemble les Juifs; *Choiſiſſez*, leur dit-il, *ce qu'il vous plaira, ou les Dieux auxquels ont ſervi vos pères dans la Méſopotamie, ou les Dieux des Amorrhéens au pays deſquels vous habitez. Mais pour ce qui eſt de moi & de ma maiſon, nous ſervirons Adonaï.*

Le peuple s'était donc déja donné à d'autres Dieux, & pouvait ſervir qui il voulait.

Juges ch. VIII & IX. Quand la famille de *Michas* dans Ephraïm prend un prêtre lévite pour ſervir un Dieu étranger; quand toute la tribu de Dan ſert le même Dieu que la famille *Michas*; lorſqu'un petit-fils même de *Moïſe* ſe fait prêtre de ce Dieu étranger pour de l'argent, perſonne n'en murmure. Chacun a ſon Dieu paiſiblement; & le petit-fils de *Moïſe* eſt idolâtre ſans que perſonne

y trouve à redire ; donc alors chacun choiſiſſait ſon Dieu local, ſon protecteur.

Les mêmes Juifs après la mort de *Gédéon*, adorent *Baal-bérith*, qui ſignifie préciſément la même choſe qu'*Adonaï*, le *Seigneur*, le *protecteur*. Ils changent de protecteur.

Adonaï, du tems de *Joſué*, ſe rend maître des montagnes ; mais il ne peut vaincre les habitans des vallées, parce qu'ils avaient des chariots armés de faulx. Joſué chap. 17

Y a-t-il rien qui reſſemble plus à un Dieu local, qui eſt puiſſant en un lieu, & qui ne l'eſt point en un autre ?

Jephté, fils de Galaad & d'une concubine, dit aux Moabites ; *Ce que votre Dieu Chamos poſſède ne vous eſt-il pas dû de droit ? & ce que le nôtre s'eſt acquis par ſes victoires ne doit-il pas être à nous ?* Juges chap. XI

Il eſt donc prouvé invinciblement que les Juifs groſſiers, quoique choiſis par le DIEU de l'univers, le regardèrent pourtant comme un Dieu local, un Dieu particulier tel que le Dieu des Ammonites, celui des Moabites, celui des montagnes, celui des vallées.

Il eſt clair qu'il était malheureuſement indifférent au petit-fils de *Moïſe* de ſervir le Dieu de *Michas* ou celui de ſon grand-père. Il eſt clair, & il faut en convenir, que la religion juive n'était point formée ; qu'elle ne fut uniforme qu'apres *Eſdras* ; il faut encor en excepter les Samaritains.

Vous pouvez ſavoir maintenant ce que c'eſt que le ſeigneur *Melchom*. Je ne prends point ſon parti, DIEU m'en garde ; mais quand vous dites que c'était *un plaiſant Dieu que Jérémie menaçait de mettre en eſclavage* ; je vous répondrai, Monſieur l'abbé, de votre maiſon de verre vous ne devriez pas jetter des pierres à celle de votre voiſin.

C'étaient les Juifs qu'on menait alors en eſclavage à Babilone ; c'était le bon *Jérémie* lui-même qu'on accuſait d'avoir été corrompu par la cour de Babilone, & d'avoir prophétiſé pour elle. C'était lui qui était l'objet du mépris public, & qui finit, à ce qu'on croit, par être lapidé par les Juifs mêmes. Croyez-moi, ce *Jérémie* n'a jamais paſſé pour un rieur.

Le DIEU des Juifs, encor une fois, eſt le DIEU de toute la nature. Je vous le redis afin que vous n'en prétendiez cauſe

d'ignorance, & que vous ne me déféries pas à votre official. Mais je vous ſoutiens que les Juifs groſſiers ne connurent très-ſouvent qu'un Dieu local.

SIXIÉME IGNORANCE.

Pag. 20.

Il n'eſt pas naturel d'attribuer les marées aux phaſes de la lune. Ce ne ſont pas les grandes marées en pleine lune qu'on attribue aux phaſes de cette planète.

Voici des ignorances d'une autre eſpèce.

Il arrive quelquefois à certaines gens d'être ſi honteux du rôle qu'ils jouent dans le monde, que tantôt ils veulent ſe déguiſer en beaux eſprits, & tantôt en philoſophes.

Il faut d'abord apprendre à monſieur l'abbé, que rien n'eſt plus naturel que d'attribuer un effet à ce qui eſt toûjours ſuivi de cet effet. Si un tel vent eſt toûjours ſuivi de la pluie, il eſt naturel d'attribuer la pluie à ce vent. Or ſur toutes les côtes de l'Océan, les marées ſont toûjours plus fortes dans les ſigigées de la lune que dans ſes quadratures. (Savez-vous ce que c'eſt que ſigigées, ou ſiſigies?) La lune retarde tous les jours ſon levé; la marée retarde auſſi tous les jours. Plus la lune approche de notre zénith, plus la marée eſt grande; plus la lune approche de ſon périgée, plus la marée s'élève encor. Ces expériences & beaucoup d'autres, ces rapports continuels avec les phaſes de la lune, ont donc fondé l'opinion ancienne & vraie, que cet aſtre eſt une principale cauſe du flux & du reflux.

Après tant de ſiécles le grand *Newton* eſt venu. Connaiſſez-vous *Newton?* avez-vous jamais ouï dire qu'ayant calculé le quarré de la vîteſſe de la lune autour de ſon orbite dans l'eſpace d'une minute, & ayant diviſé ce quarré par le diamètre de l'orbite lunaire, il trouva que le quotient était quinze pieds; que delà il démontra que la lune gravite ſur la terre trois mille ſix cent fois moins que ſi elle était près de la terre; que delà il démontra que ſa gravitation eſt la cauſe des trois quarts de l'élévation de la mer au tems du flux, & que la gravitation du ſoleil fait l'élévation de l'autre quart? Vous voilà tout étonné; vous n'avez jamais rien lu de pareil dans le *Pédagogue chrêtien*. Tâchez, dorénavant, vous & les loueurs de chaiſe de votre paroiſſe,

paroiſſe, de ne jamais parler des choſes dont vous n'avez pas la plus légère idée.

Vous ne ſauriez croire quel tort vous faites à la religion par votre ignorance, & encor plus par vos raiſonnemens. On devrait vous défendre d'écrire, à vous & à vos pareils, pour conſerver le peu de foi qui reſte dans ce monde.

Je vous ferais ouvrir de plus grands yeux, ſi je vous diſais que ce *Newton* était perſuadé & a écrit que *Samuel* eſt l'auteur du Pentateuque. Je ne dis pas qu'il l'ait démontré comme il a calculé la gravitation. Mais apprenez à douter, & ſoyez modeſte. Je crois au Pentateuque, entendez-vous, mais je crois que vous avez imprimé des ſottiſes énormes.

Je pourrais tranſcrire ici un gros volume de vos ignorances, & pluſieurs de celles de vos confrères. Je ne m'en donnerai pas la peine. Pourſuivons nos queſtions.

IMAGINATION.

LEs bêtes en ont comme vous, témoin votre chien qui chaſſe dans ſes rêves.

Les choſes ſe peignent en la fantaiſie, dit Deſcartes, comme les autres. Oui; mais qu'eſt-ce que c'eſt que la fantaiſie? & comment les choſes s'y peignent-elles? eſt-ce avec de la matière ſubtile? *Que ſais-je!* eſt la réponſe à toutes les queſtions touchant les premiers reſſorts.

Rien ne vient dans l'entendement ſans une image. Il faut pour que vous acquériez cette idée ſi confuſe d'un eſpace infini, que vous ayez eu l'image d'un eſpace de quelques pieds. Il faut pour que vous ayez l'idée de DIEU, que l'image de quelque choſe de plus puiſſant que vous ait longtems remué votre cerveau.

Vous ne créez aucune idée, aucune image, je vous en défie. *L'Arioſte* n'a fait voyager *Aſtolphe* dans la Lune que longtems après avoir entendu parler de la Lune, de *St. Jean* & des Paladins.

On ne fait aucune image, on les aſſemble, on les combine. Les extravagances des *Mille & une nuit* & des contes des fées, &c. &c. ne ſont que des combinaiſons.

Celui qui prend le plus d'images dans le magaſin de la mémoire, eſt celui qui a le plus d'imagination.

La difficulté n'eſt pas d'aſſembler ces images avec prodigalité & ſans choix. Vous pouriez paſſer un jour entier à repréſenter ſans effort & ſans preſque aucune attention un beau vieillard avec une grande barbe blanche, vêtu d'une ample draperie, porté au milieu d'un nuage ſur des enfans jouflus qui ont de belles paires d'ailes, ou ſur une aigle d'une grandeur énorme, tous les Dieux & tous les animaux autour de lui, des trépieds d'or qui courent pour arriver à ſon conſeil, des roues qui tournent d'elles-mêmes, qui marchent en tournant, qui ont quatre faces, qui ſont couvertes d'yeux, d'oreilles, de langues & de nez; entre ces trépieds & ces roues une foule de morts qui reſſuſcitent au bruit du tonnerre, les ſphères céleſtes qui danſent & qui font entendre un concert harmonieux &c. &c. &c.; les hôpitaux des fous ſont remplis de pareilles imaginations.

On diſtingue l'imagination qui diſpoſe les événemens d'un poëme, d'un roman, d'une tragédie, d'une comédie, qui donne aux perſonnages des caractères, des paſſions; c'eſt ce qui demande le plus profond jugement & la connaiſſance la plus fine du cœur humain; talens néceſſaires avec leſquels pourtant on n'a encor rien fait, ce n'eſt que le plan de l'édifice.

L'imagination qui donne à tous ces perſonnages l'éloquence propre de leur état, & convenable à leur ſituation, c'eſt là le grand art & ce n'eſt pas encor aſſez.

L'imagination dans l'expreſſion, par laquelle chaque mot peint une image à l'eſprit ſans l'étonner, comme dans Virgile;

Remigium alarum
Mœrentem abjungens fraterna morte juventum
Velorum pandimus alas.
Pendent circum oſcula nati,
Immortale jecur tundens, fecundaque pœnis, viſcera.
Et caligantem nigra formidine lucum.
Fata vocant conditque natantia lumina lethum.

Virgile eſt plein de ces expreſſions pittoreſques dont il enri-

chit la belle langue latine, & qu'il eſt ſi difficile de bien rendre dans nos jargons d'Europe, enfans boſſus & boiteux d'un grand homme de belle taille, mais qui ne laiſſent pas d'avoir leur mérite, & d'avoir fait de très bonnes choſes dans leur genre.

Il y a une imagination étonnante dans la mathématique-pratique. Il faut commencer par ſe peindre nettement dans l'eſprit la machine qu'on invente & ſes effets. Il y avait beaucoup plus d'imagination dans la tête d'*Archimède* que dans celle d'*Homère*.

De même que l'imagination d'un grand mathématicien doit être d'une exactitude extrême, celle d'un grand poëte doit être très-châtiée. Il ne doit jamais préſenter d'images incompatibles, incohérentes, trop exagérées, trop peu convenables au ſujet.

Pulcherie dans la tragédie d'*Héraclius*, dit à Phocas ;

> La vapeur de mon ſang ira groſſir la foudre
> Que Dieu tient déja prête à te réduire en poudre.

Cette exagération forcée ne paraît pas convenable à une jeune princeſſe, qui ſuppoſé qu'elle ait ouï dire que le tonnerre ſe forme des exhalaiſons de la terre, ne doit pas préſumer que la vapeur d'un peu de ſang répandu dans une maiſon ira former la foudre. C'eſt le poëte qui parle, & non la jeune princeſſe. *Racine* n'a point de ces imaginations déplacées ; cependant, comme il faut mettre chaque choſe à ſa place, on ne doit pas regarder cette image exagérée comme un défaut inſupportable, ce n'eſt que la fréquence de ces figures qui peut gâter entiérement un ouvrage.

Il ſerait difficile de ne pas rire de ces vers :

> Quelques noires vapeurs que puiſſent concevoir
> Et la mère & la fille enſemble au déſeſpoir,
> Tout ce qu'elles pouront enfanter de tempêtes
> Sans venir juſqu'à nous crévera ſur nos têtes ;
> Et nous érigerons dans cet heureux ſéjour
> De leur haine impuiſſante un trophée à l'amour.

Ces vapeurs de la mère & de la fille qui enfantent des tempêtes,

ces tempêtes qui ne viennent point juſqu'à Placide, & qui crèvent ſur les têtes pour ériger un trophée d'une rage, ſont aſſurément des imaginations auſſi incohérentes, auſſi étranges que mal exprimées. *Racine*, *Boileau*, *Molière*, les bons auteurs du ſiécle de *Louis XIV*, ne tombent jamais dans ce défaut puérile.

Le grand défaut de quelques auteurs qui ſont venus après le ſiécle de *Louis XIV*, c'eſt de vouloir toûjours avoir de l'imagination & de fatiguer le lecteur par cette vicieuſe abondance d'images recherchées, autant que par des rimes redoublées, dont la moitié au moins eſt inutile. C'eſt ce qui a fait tomber enfin tant de petits poëmes comme *Verd verd*, la *Chartreuſe*, les *Ombres*, qui eurent la vogue pendant quelque tems.

Omne ſuper vacuum pleno de pectore manat.

On a diſtingué dans le grand Dictionnaire encyclopédique l'imagination active & la paſſive. L'active eſt celle dont nous avons traité ; c'eſt ce talent de former des peintures neuves de toutes celles qui ſont dans notre mémoire.

La paſſive n'eſt preſque autre choſe que la mémoire, même dans un cerveau vivement ému. Un homme d'une imagination active & dominante, un prédicateur de la ligue en France, ou des puritains en Angleterre, harangue la populace d'une voix tonnante, d'un œil enflammé & d'une geſte d'énerguméne, repréſente JESUS-CHRIST demandant juſtice au Père éternel des nouvelles plaies qu'il a reçu des royaliſtes, des clous que ces impies viennent de lui enfoncer une ſeconde fois dans les pieds & dans les mains. Vengez DIEU le père, vengez le ſang de DIEU le fils, marchez ſous les drapeaux du St. Eſprit ; c'était autrefois une colombe ; c'eſt aujourd'hui un aigle qui porte la foudre. Les imaginations paſſives ébranlées par ces images, par la voix, par l'action de ces charlatans ſanguinaires, courent du prône & du prêche, tuer des royaliſtes & ſe faire pendre.

Les imaginations paſſives vont s'émouvoir tantôt aux ſermons, tantôt aux ſpectacles, tantôt à la Grève, tantôt au ſabbat.

I M P I E.

QUel eſt l'impie ? c'eſt celui qui donne une barbe blanche, des pieds & des mains à l'Être des êtres, au grand *Demiourgos*, à l'intelligence éternelle par laquelle la nature eſt gouvernée. Mais ce n'eſt qu'un impie excuſable, un pauvre impie contre lequel on ne doit pas ſe fâcher.

Si même il peint le grand Etre incompréhenſible porté ſur un nuage qui ne peut rien porter ; s'il eſt aſſez bête pour mettre DIEU dans un brouillard, dans la pluie ou ſur une montagne, & pour l'entourer de petites faces rondes jouflues enluminées, accompagnées de deux aîles, je ris & je lui pardonne de tout mon cœur.

L'impie qui attribue à l'Etre des êtres des prédictions déraiſonnables & des injuſtices, me fâcherait, ſi ce grand Etre ne m'avait fait préſent d'une raiſon qui réprime ma colère. Ce ſot fanatique me répète après d'autres, que ce n'eſt pas à nous à juger de ce qui eſt raiſonnable & juſte dans le grand Etre, que ſa raiſon n'eſt pas comme notre raiſon, que ſa juſtice n'eſt pas comme notre juſtice. Eh ! comment veux-tu, mon fou d'énergumène, que je juge autrement de la juſtice & de la raiſon que par les notions que j'en ai ? veux-tu que je marche autrement qu'avec mes pieds, & que je te parle autrement qu'avec ma bouche ?

L'impie qui ſuppoſe le grand Etre jaloux, orgueilleux, malin, vindicatif, eſt plus dangereux. Je ne voudrais pas coucher ſous même toit avec cet homme.

Mais comment traiterez vous l'impie qui vous dit, Ne voi que par mes yeux, ne penſe point ; je t'annonce un Dieu tyran qui m'a fait pour être ton tyran ; je ſuis ſon bien-aimé ; il tourmentera pendant toute l'éternité des millions de ſes créatures qu'il déteſte pour me réjouir ; je ſerai ton maître dans ce monde, & je rirai de tes ſupplices dans l'autre.

Ne vous ſentez-vous pas une démangeaiſon de roſſer ce cruel impie ? & ſi vous êtes né doux, ne courez-vous pas de toutes vos forces à l'occident quand ce barbare débite ſes rêveries atroces à l'orient ?

A l'égard des impies qui manquent à ſe laver le coude vers Alep & vers Erivan, ou qui ne ſe mettent pas à genoux devant une proceſſion de capucins à Perpignan, ils ſont coupables ſans doute; mais je ne crois pas qu'on doive les empâler.

IMPOT.

SECTION PREMIERE.

ON a fait tant d'ouvrages philoſophiques ſur la nature de l'impôt, qu'il faut bien en dire ici un petit mot. Il eſt vrai que rien n'eſt moins philoſophique que cette matière; mais elle peut rentrer dans la philoſophie morale, en repréſentant à un ſurintendant des finances, ou à un teſterdar turc qu'il n'eſt pas ſelon la morale univerſelle de prendre l'argent de ſon prochain, & que tous les receveurs, douaniers, commis des aides & gabelles, ſont maudits dans l'Evangile.

Tout maudits qu'ils ſont, il faut pourtant convenir qu'il eſt impoſſible qu'une ſociété ſubſiſte ſans que chaque membre paye quelque choſe pour les frais de cette ſociété. Et puiſque tout le monde doit payer, il eſt néceſſaire qu'il y ait un receveur. On ne voit pas pourquoi ce receveur eſt maudit, & regardé comme un idolâtre. Il n'y a certainement nulle idolâtrie à recevoir l'argent des convives pour payer leur ſouper.

Dans les républiques, & dans les états qui avec le nom de *royaume*, ſont des républiques en effet, chaque particulier eſt taxé ſuivant ſes forces, & ſuivant les beſoins de la ſociété.

Dans les royaumes deſpotiques, ou pour parler plus poliment, dans les états monarchiques, il n'en eſt pas tout-à-fait de même. On taxe la nation ſans la conſulter. Un agriculteur qui a douze cent livres de revenu eſt tout étonné qu'on lui en demande quatre cent. Il en eſt même pluſieurs qui ſont obligés de payer plus de la moitié de ce qu'ils recueillent.

A quoi eſt employé tout cet argent? l'uſage le plus honnête qu'on puiſſe en faire, eſt de le donner à d'autres citoyens.

Le cultivateur demande, pourquoi on lui ôte la moitié de ſon bien pour payer des ſoldats tandis que la centiéme partie

ſuffirait ? on lui répond, qu'outre les ſoldats il faut payer les arts & le luxe, que rien n'eſt perdu, que chez les Perſes on aſſignait à la reine des villes & des villages pour payer ſa ceinture, ſes pantoufles & ſes épingles.

Il replique qu'il ne ſait point l'hiſtoire de Perſe, & qu'il eſt très fâché qu'on lui prenne la moitié de ſon bien pour une ceinture, des épingles & des ſouliers, qu'il les fournirait à bien meilleur marché, & que c'eſt une véritable écorcherie.

On lui fait entendre raiſon en le mettant dans un cachot, & en faiſant vendre ſes meubles. S'il réſiſte aux exacteurs que le nouveau Teſtament a damnés, on le fait pendre ; & cela rend tous ſes voiſins infiniment accommodans.

Si tout cet argent n'était employé par le ſouvetain qu'à faire venir des épiceries de l'Inde, du caffé de Moka, des chevaux anglais & arabes, des ſoies du Levant, des colifichets de la Chine, il eſt clair qu'en peu d'années il ne reſterait pas un ſou dans le royaume. Il faut donc que l'impôt ſerve à entretenir les manufactures, & que ce qui a été verſé dans les coffres du prince retourne aux cultivateurs. Ils ſouffrent, ils ſe plaignent. Les autres parties de l'état ſouffrent & ſe plaignent auſſi ; mais au bout de l'année il ſe trouve que tout le monde a travaillé & a vécu bien ou mal.

Si par hazard l'homme agreſte va dans la capitale, il voit avec des yeux étonnés une belle dame vêtue d'une robe de ſoie brochée d'or traînée dans un carroſſe magnifique par deux chevaux de prix, ſuivie de quatre laquais, habillés d'un drap à vingt francs l'aune, il s'adreſſe à un des laquais de cette belle dame, & lui dit, Monſeigneur, où cette dame prend-elle tant d'argent pour faire une ſi grande dépenſe ? Mon ami, lui dit le laquais, le roi lui fait une penſion de quarante mille livres. Hélas ! dit le ruſtre, c'eſt mon village qui paye cette penſion. Oui, répond le laquais ; mais la ſoie que tu as recueillie, & que tu as vendue, a ſervi à l'étoffe dont elle eſt habillée, mon drap eſt en partie de la laine de tes moutons ; mon boulanger a fait mon pain de ton bled, tu as vendu au marché les poulardes que nous mangeons ; ainſi la penſion de madame eſt revenue à toi & à tes camarades.

Le payſan ne convient pas tout-à-fait des axiomes de ce la-

quais philoſophe. Cependant, une preuve qu'il y a quelque choſe de vrai dans ſa réponſe, c'eſt que le village ſubſiſte, & qu'on y fait des enfans, qui tout en ſe plaignant feront auſſi des enfans qui ſe plaindront encore.

SECTION SECONDE.

Si on était obligé d'avoir tous les édits des impôts, & tous les livres faits contr'eux, ce ſerait l'impôt le plus rude de tous.

On ſait bien que les taxes ſont néceſſaires, & que la malédiction prononcée dans l'Evangile contre les publicains, ne doit regarder que ceux qui abuſent de leur emploi pour vexer le peuple. Peut-être le copiſte oublia-t-il un mot, comme l'épithète de *pravus*. On aurait pu dire *pravus publicanus*. Ce mot était d'autant plus néceſſaire, que cette malédiction générale eſt une contradiction formelle avec les paroles qu'on met dans la bouche du JESUS-CHRIST, *Rendez à Céſar ce qui eſt à Céſar*. Certainement celui qui recueille les droits de *Céſar* ne doit pas être en horreur; c'eût été inſulter l'ordre des chevaliers Romains, & l'empereur lui-même. Rien n'aurait été plus mal aviſé.

Dans tous les pays policés les impôts ſont très-forts, parce que les charges de l'état ſont très peſantes. En Eſpagne, les objets de commerce qu'on envoye à Cadix & de-là en Amérique, payent plus de trente pour cent avant qu'on ait fait votre compte.

En Angleterre, tout impôt ſur l'importation eſt très-conſidérable; cependant on le paye ſans murmure; on ſe fait même une gloire de le payer. Un négociant ſe vante de faire entrer quatre à cinq mille guinées par an dans le tréſor public.

Plus un pays eſt riche, plus les impôts y ſont lourds.

Des ſpéculateurs voudraient que l'impôt ne tombât que ſur les productions de la campagne. Mais quoi! j'aurai ſemé un champ de lin qui m'aura rapporté deux cent écus; & un gros manufacturier aura gagné deux cent mille écus en faiſant convertir mon lin en dentelles; ce manufacturier ne payera rien, & ma terre payera tout, parce que tout vient de la terre? La femme de ce manufacturier fournira la reine & les princeſſes de

de beau point d'Alençon ; elle aura de la protection ; ſon fils deviendra intendant de juſtice, police & finance, & augmentera ma taille dans ma miſérable vieilleſſe ! Ah ! meſſieurs les ſpéculateurs, vous calculez mal ; & vous êtes injuſtes.

Le point capital ſerait qu'un peuple entier ne fût point dépouillé par une armée d'alguazils, pour qu'une vingtaine de ſangſues de la cour ou de la ville s'abreuvât de leur ſang.

Le duc de Sulli raconte dans ſes *Economies politiques*, qu'en 1585 il y avait juſte vingt ſeigneurs intéreſſés au bail des fermes, à qui les adjudicataires donnaient trois millions deux cent quarante-huit mille écus.

C'était encor pis ſous *Charles IX* & ſous *François I* ; ce fut encore pis ſous *Louis XIII.* Il n'y eut pas moins de déprédation dans la minorité de *Louis XIV.* La France, malgré tant de bleſſures, eſt en vie. Oui ; mais ſi elle ne les avait pas reçues, elle ſerait en meilleure ſanté. Il en eſt ainſi de pluſieurs autres états.

SECTION TROISIEME.

Il eſt juſte que ceux qui jouiſſent des avantages de l'état, en ſupportent les charges. Les eccléſiaſtiques & les moines qui poſſèdent de grands biens, devraient par cette raiſon contribuer aux impôts en tout pays comme les autres citoyens.

Dans des tems que nous appellons *barbares*, les grands bénéfices & les abbayes ont été taxés en France au tiers de leurs revenus. *Aimon* liv. V. chap. LIV. *Lebret* plaid. II.

Par une ordonnance de l'an 1188, *Philippe-Auguſte* impoſa le dixiéme des revenus de tous les bénéfices.

Philippe le bel fit payer le cinquiéme, enſuite le cinquantiéme, & enfin le vingtiéme de tous les biens du clergé.

Le roi *Jean* par une ordonnance du 12 Mars 1355, taxa au dixiéme des revenus de leurs bénéfices & de leurs patrimoines, les évêques, les abbés, les chapitres & généralement tous les eccléſiaſtiques. *Ord. du Louvre* tom. IV.

Le même prince confirma cette taxe par deux autres ordonnances, l'une du 3 Mars, l'autre du 28 Décembre 1358.

Dans les lettres-patentes de *Charles V.*, du 22 Juin 1372, il *Ibid.* tom. V.

eſt ſtatué que les gens d'égliſe payeront les tailles & les autres impoſitions réelles & perſonnelles.

Ces lettres-patentes furent renouvellées par *Charles VI* en 1390

Comment ces loix ont-elles été abolies, tandis que l'on a conſervé tant de coutumes monſtrueuſes, & d'ordonnances ſanguinaires ?

Le clergé paye à la vérité une taxe ſous le nom de *don gratuit* ; &, comme l'on ſait, c'eſt principalement la partie la plus utile & la plus pauvre de l'égliſe, les curés, qui payent cette taxe. Mais pourquoi cette différence & cette inégalité de contributions entre les citoyens d'un même état ? Pourquoi ceux qui jouiſſent des plus grandes prérogatives & qui ſont quelquefois inutiles au bien public, payent-ils moins que le laboureur qui eſt ſi néceſſaire ?

La république de Veniſe vient de donner des réglemens ſur cette matière, qui paraiſſent faits pour ſervir d'exemple aux autres états de l'Europe.

Section quatriéme.

Non-ſeulement les gens d'égliſe ſe prétendent exempts d'impôts, ils ont encor trouvé le moyen dans pluſieurs provinces, de mettre des taxes ſur le peuple, & de ſe les faire payer comme un droit légitime.

Dans quelques pays les moines s'y étant emparés des dixmes au préjudice des curés, les payſans ont été obligés de ſe taxer eux-mêmes pour fournir à la ſubſiſtance de leurs paſteurs ; & ainſi dans pluſieurs villages, ſurtout en Franche-Comté, outre la dixme que les paroiſſiens payent à des moines ou à des chapitres, ils payent encor par feux trois ou quatre meſures de bled à leurs curés.

On appelle cette taxe *droit de moiſſon* dans quelques provinces, & *boiſſelage* dans d'autres.

Il eſt juſte ſans doute que les curés ſoient bien rétribués ; mais il vaudrait beaucoup mieux leur rendre une partie de la dixme que les moines leur ont enlevée, que de ſurcharger de pauvres payſans.

Depuis que le roi de France a fixé les portions congrues par

Digitized by Google

ſon édit du mois de Mai 1768, & qu'il a chargé les décimateurs de les payer, il ſemble que les payſans ne devraient plus être tenus de payer une ſeconde dixme à leurs curés ; taxe à laquelle ils ne s'étaient obligés que volontairement & dans le tems où le crédit & la violence des moines avaient ôté aux paſteurs tous les moyens de ſubſiſter.

Le roi a aboli cette ſeconde dixme dans le Poitou par des lettres-patentes du mois de Juillet 1769, enrégiſtrées au parlement de Paris le 11 du même mois.

Il ſerait bien digne de la juſtice & de la bienfaiſance de ſa majeſté, de faire une loi ſemblable pour les autres provinces qui ſe trouvent dans le même cas que celle du Poitou, comme la Franche-Comté, &c.

Par Mr. Chr. avocat de Beſançon.

IMPUISSANCE.

JE commence par cette queſtion en faveur des pauvres impuiſſans *frigidi & maleficiati*, comme diſent les décrétales. Y a-t-il un médecin, une matrone experte qui puiſſe aſſurer qu'un jeune homme bien conformé, qui ne fait point d'enfans à ſa femme, ne lui en poura pas faire un jour ? la nature le ſait ; mais certainement les hommes n'en ſavent rien. Si donc il eſt impoſſible de décider que le mariage ne ſera pas conſommé, pourquoi le diſſoudre ?

On attendait deux ans chez les Romains. Juſtinien, dans ſes *Novelles*, veut qu'on attende trois ans. Mais ſi on accorde trois ans à la nature pour ſe guérir, pourquoi pas quatre, pourquoi pas dix, ou même vingt ? *Collat. IV. tit. I. Novel. XXII. chap. VI.*

On a connu des femmes qui ont reçu dix années entières les embraſſemens de leurs maris ſans aucune ſenſibilité, & qui enſuite ont éprouvé les ſtimulations les plus violentes. Il peut ſe trouver des mâles dans ce cas ; il y en a eu quelques exemples.

La nature n'eſt en aucune de ſes opérations ſi bizarre que dans la copulation de l'eſpèce humaine ; elle eſt beaucoup plus uniforme dans celle des autres animaux.

C'eſt chez l'homme ſeul que le phyſique eſt dirigé & corrompu

par le moral ; la variété & la ſingularité de ſes appétits & de ſes dégoûts eſt prodigieuſe. On a vu un homme qui tombait en défaillance à la vue de ce qui donne des déſirs aux autres. Il eſt encor dans Paris quelques perſonnes témoins de ce phénomène.

Un prince, héritier d'une grande monarchie, n'aimait que les pieds. On a dit qu'en Eſpagne ce goût avait été aſſez commun. Les femmes, par le ſoin de les cacher, avaient tourné vers eux l'imagination de pluſieurs hommes.

Cette imagination paſſive a produit des ſingularités dont le détail eſt à peine compréhenſible. Souvent une femme, par ſon incomplaiſance, repouſſe le goût de ſon mari & déroute la nature. Tel homme qui ſerait un Hercule avec des facilités, devient un eunuque par des rebuts. C'eſt à la femme ſeule qu'il faut alors s'en prendre. Elle n'eſt pas en droit d'accuſer ſon mari d'une impuiſſance dont elle eſt cauſe. Son mari peut lui dire, Si vous m'aimez, vous devez me faire les careſſes dont j'ai beſoin pour perpétuer ma race. Si vous ne m'aimez pas, pourquoi m'avez-vous épouſé ?

Ceux qu'on appellait les *maléficiés* étaient ſouvent réputés enſorcelés. Ces charmes étaient fort anciens. Il y en avait pour ôter aux hommes leur virilité, il en était de contraires pour la leur rendre. Dans Pétrone, *Criſis* croit que *Polienos* qui n'a pu jouir de *Circé*, a ſuccombé ſous les enchantemens des magiciennes appellées *Manicæ*, & une vieille veut le guérir par d'autres ſortilèges.

Cette illuſion ſe perpétua longtems parmi nous ; on exorciſa au-lieu de déſenchanter ; & quand l'exorciſme ne réuſſiſſait pas, on démariait.

Il s'éleva une grande queſtion dans le droit canon ſur les maléficiés. Un homme que les ſortilèges empêchaient de conſommer le mariage avec ſa femme, en épouſait une autre & devenait père. Pouvait-il, s'il perdait cette ſeconde femme, r'épouſer la première ? la négative l'emporta ſuivant tous les grands canoniſtes, *Alexandre* de Nevo, *André Albéric*, *Turrecramata*, *Soto*, *Ricard*, *Henriquès*, *Rozella* & cinquante autres.

On admire avec quelle ſagacité les canoniſtes, & ſurtout des religieux de mœurs irréprochables, ont fouillé dans les

myſtères de la jouiſſance. Il n'y a point de ſingularité qu'ils n'ayent devinée. Ils ont diſcuté tous les cas où un homme pouvait être impuiſſant dans une ſituation, & opérer dans une autre. Ils ont recherché tout ce que l'imagination pouvait inventer pour favoriſer la nature : & dans l'intention d'éclaircir ce qui eſt permis & ce qui ne l'eſt pas, ils ont révélé de bonne foi tout ce qui devait être caché dans le ſecret des nuits. On a pu dire d'eux, *nox nocti indicat ſcientiam.*

Sanchez ſurtout, a recueilli & mis au grand jour tous ces cas de conſcience, que la femme la plus hardie ne confierait qu'en rougiſſant à la matrone la plus diſcrète. Il recherche attentivement.

Utrum liceat extra vas naturale ſemen emittere. — De altera femina cogitare in coïtu cum ſua uxore. — Seminare conſulto ſeparatim. — Congredi cum uxore ſine ſpe ſeminandi. — Impotentiæ tactibus & illecebris opitulari. — Se retrahere quando mulier ſeminavit. — Virgam alibi intromittere dum in vaſe debito ſemen effundat, &c.

Chacune de ces queſtions en amène d'autres ; & enfin, Sanchez va juſqu'à diſcuter, *Utrum Virgo Maria ſemen emiſerit in copulatione cum Spirito Sancto.*

Ces étonnantes recherches n'ont jamais été faites dans aucun lieu du monde que par nos théologiens ; & les cauſes d'impuiſſance n'ont commencé que du tems de *Théodoſe.* Ce n'eſt que dans la religion chrêtienne que les tribunaux ont retenti de ces querelles entre les femmes hardies & les maris honteux.

Il n'eſt parlé de divorce dans l'Evangile que pour cauſe d'adultère. La loi juive permettait au mari de renvoyer celle de ſes femmes qui lui déplaiſait, ſans ſpécifier la cauſe. *Si elle ne trouve pas grace devant ſes yeux, cela ſuffit.* C'eſt la loi du plus fort. C'eſt le genre-humain dans ſa pure & barbare nature. Mais d'impuiſſance, il n'en eſt jamais queſtion dans les loix juives. Il ſemble, dit un caſuiſte, que DIEU ne pouvait permettre qu'il y eût des impuiſſans chez un peuple ſacré qui devait ſe multiplier comme les ſables de la mer, à qui DIEU avait promis par ſerment de lui donner le pays immenſe qui eſt entre le Nil & l'Euphrate, & à qui ſes prophêtes faiſaient eſpérer qu'il dominerait un jour ſur toute la terre. Il était néceſſaire pour

Deuteron. ch. XXIV. v. 1.

remplir ces promeſſes divines que tout digne juif fût occupé ſans relâche au grand œuvre de la propagation. Il y a certainement de la malédiction dans l'impuiſſance; le tems n'était pas encor venu de ſe faire eunuque pour le royaume des cieux.

Le mariage ayant été dans la ſuite des tems élevé à la dignité de ſacrement, de myſtère, les eccléſiaſtiques devinrent inſenſiblement les juges de tout ce qui ſe paſſait entre mari & femme; & même de tout ce qui ne s'y paſſait pas.

Les femmes eurent la liberté de préſenter requête pour être *embeſognées*, c'était le mot dont elles ſe ſervaient dans notre gaulois; car d'ailleurs on inſtruiſait les cauſes en latin. Des clercs plaidaient; des prêtres jugeaient. Mais de quoi jugeaient-ils? des objets qu'ils devaient ignorer; & les femmes portaient des plaintes qu'elles ne devaient pas proférer.

Ces procès roulaient toûjours ſur ces deux objets. Sorciers qui empêchaient un homme de conſommer ſon mariage, femmes qui voulaient ſe remarier.

Ce qui ſemble très extraordinaire, c'eſt que tous les canoniſtes conviennent qu'un mari à qui on a jetté un ſort pour le rendre impuiſſant, *a*) ne peut en conſcience détruire ce ſort, ni même prier le magicien de le détruire. Il falait abſolument du tems des ſorciers exorciſer. Ce ſont des chirurgiens qui ayant été reçus à St. Côme, ont le privilége excluſif de vous mettre un emplâtre, & vous déclarent que vous mourrez ſi vous êtes guéri par la main qui vous a bleſſé. Il eût mieux valu d'abord ſe bien aſſurer ſi un ſorcier peut ôter & rendre la virilité à un homme. On pouvait encor faire une autre obſervation. Il s'eſt trouvé beaucoup d'imaginations faibles qui redoutaient plus un ſorcier qu'ils n'eſpéraient en un exorciſte. Le ſorcier leur avait noué l'aiguillette, & l'eau bénite ne la dénouait pas. Le diable en impoſait plus que l'exorciſme ne raſſurait.

Dans les cas d'impuiſſance dont le diable ne ſe mêlait pas, les juges eccléſiaſtiques n'étaient pas moins embarraſſés. Nous avons dans les décrétales le titre fameux *de frigidis & maleficiatis*, qui eſt fort curieux, mais qui n'éclaircit pas tout.

Le premier cas diſcuté par *Brocardié* ne laiſſe aucune difficul-

a) Voyez Pontas *empêchement de l'impuiſſance.*

té ; les deux parties conviennent qu'il y en a une impuiſſante ; le divorce eſt prononcé.

Le pape *Alexandre III* décide une queſtion plus délicate. Une femme mariée tombe malade. *Inſtrumentum ejus impeditum eſt.* Sa maladie eſt naturelle ; les médecins ne peuvent la ſoulager ; *nous donnons à ſon mari la liberté d'en prendre une autre.* Cette décrétale paraît d'un juge plus occupé de la néceſſité de la population que de l'indiſſolubilité du ſacrement. Comment cette loi papale eſt-elle ſi peu connue ? comment tous les maris ne la ſavent-ils pas par cœur ? Décrétales liv. IV. tit. XV.

La décrétale d'*Innocent III* n'ordonne des viſites de matrones qu'à l'égard de la femme que ſon mari a déclarée en juſtice être trop étroite pour le recevoir ? C'eſt peut-être pour cette raiſon que la loi n'eſt pas en vigueur.

Honorius III ordonne qu'une femme qui ſe plaindra de l'impuiſſance du mari, demeurera huit ans avec lui juſqu'à divorce.

On n'y fit pas tant de façon pour déclarer le roi de Caſtille *Henri IV* impuiſſant dans le tems qu'il était entouré de maîtreſſes, & qu'il avait de ſa femme une fille héritière de ſon royaume. Mais ce fut l'archevêque de Tolède qui prononça cet arrêt : le pape ne s'en mêla pas.

On ne traita pas moins mal *Alphonſe* roi de Portugal au milieu du dix-ſeptiéme ſiécle. Ce prince n'était connu que par ſa férocité, ſes débauches & ſa force de corps prodigieuſe. L'excès de ſes fureurs révolta la nation. La reine ſa femme, princeſſe de Nemours, qui voulait le détrôner & épouſer l'infant *Don Pedre* ſon frère, ſentit combien il ſerait difficile d'épouſer les deux frères l'un après l'autre, après avoir couché publiquement avec l'ainé. L'exemple de *Henri VIII* d'Angleterre l'intimidait : elle prit le parti de faire déclarer ſon mari impuiſſant par le chapitre de la cathédrale de Lisbonne en 1667 ; après quoi elle épouſa au plus vîte ſon beau-frère, avant même d'obtenir une diſpenſe du pape.

La plus grande épreuve à laquelle on ait mis les gens accuſés d'impuiſſance, a été le congrès. Le préſident *Bouhier* prétend que ce combat en champ-clos fut imaginé en France au quatorziéme ſiécle. Il eſt ſûr qu'il n'a jamais été connu qu'en France.

Cette épreuve dont on a fait tant de bruit, n'était point ce

qu'on imagine. On ſe perſuade que les deux époux procédaient, s'ils pouvaient, au devoir matrimonial ſous les yeux des médecins, chirurgiens & ſages-femmes. Mais non, ils étaient dans leur lit à l'ordinaire, les rideaux fermés. Les inſpecteurs retirés dans un cabinet voiſin, n'étaient appellés qu'après la victoire ou la défaite du mari. Ainſi ce n'était au fond qu'une viſite de la femme dans le moment le plus propre à juger l'état de la queſtion. Il eſt vrai qu'un mari vigoureux pouvait combattre & vaincre en préſence de témoins. Mais peu avaient ce courage.

Si le mari en ſortait à ſon honneur, il eſt clair que ſa virilité était démontrée. S'il ne réuſſiſſait pas, il eſt évident que rien n'était décidé, puiſqu'il pouvait gagner un ſecond combat; que s'il le perdait il pouvait en gagner un troiſiéme, & enfin un centiéme.

On connait le fameux procès du marquis de *Langeais* jugé en 1659; (par appel à la chambre de l'édit, parce que lui & ſa femme *Marie de St. Simon* étaient de la religion proteſtante) il demanda le congrès. Les impertinences rebutantes de ſa femme le firent ſuccomber. Il préſenta un ſecond cartel. Les juges fatigués des cris des ſuperſtitieux, des plaintes des prudes & des railleries des plaiſans, refuſèrent la ſeconde tentative, qui pourtant était de droit naturel. Puiſqu'on avait ordonné un conflit, on ne pouvait légitimement, ce ſemble, en refuſer un autre.

La chambre déclara le marquis impuiſſant & ſon mariage nul, lui défendit de ſe marier jamais, & permit à ſa femme de prendre un autre époux.

La chambre pouvait-elle empêcher un homme qui n'avait pu être excité à la jouïſſance par une femme, d'y être excité par une autre? Il vaudrait autant défendre à un convive qui n'aurait pu manger d'une perdrix griſe, d'eſſayer d'une perdrix rouge. Il ſe maria malgré cet arrêt avec *Diane de Navailles*, & lui fit ſept enfans.

Sa première femme étant morte, le marquis ſe pourvut en requête civile à la grand'chambre contre l'arrêt qui l'avait déclaré impuiſſant, & qui l'avait condamné aux dépens. La grand'chambre ſentant le ridicule de tout ce procès & celui de ſon

arrêt

arrêt de 1659, confirma le nouveau mariage qu'il avait contracté avec *Diane de Navailles* malgré la cour, le déclara très puiſſant, refuſa les dépens, mais abolit le congrès.

Il ne reſta donc pour juger de l'impuiſſance des maris que l'ancienne cérémonie de la viſite des experts, épreuve fautive à tous égards; car une femme peut avoir été défloree ſans qu'il y paraiſſe; & elle peut avoir ſa virginité avec les prétendues marques de la défloration. Les juriſconſultes ont jugé pendant quatorze cent ans des pucelages, comme ils ont jugé des ſortilèges & de tant d'autres cas, ſans y rien connaître.

Le préſident *Bouhier* publia l'apologie du congrès quand il fut hors d'uſage; il ſoutint que les juges n'avaient eu le tort de l'abolir que parce qu'ils avaient eu le tort de le refuſer pour la ſeconde fois au marquis de *Langeais*.

Mais ſi ce congrès peut manquer ſon effet, ſi l'inſpection des parties génitales de l'homme & de la femme peut ne rien prouver du tout, à quel témoignage s'en rapporter dans la plûpart des procès d'impuiſſance? Ne pourait-on pas répondre, à aucun? ne pourait-on pas comme dans Athènes remettre la cauſe à cent ans? Ces procès ne ſont que honteux pour les femmes, ridicules pour les maris, & indignes des juges. Le mieux ſerait de ne les pas ſouffrir. Mais voilà un mariage qui ne donnera pas de lignée. Le grand malheur! tandis que vous avez dans l'Europe trois cent mille moines & quatre-vingt mille nonnes qui étouffent leur poſtérité.

INALIÉNATION, INALIÉNABLE.

LE domaine des empereurs Romains étant autrefois inaliénable, c'était le ſacré domaine; les barbares vinrent, & il fut très aliéné. Il eſt arrivé même avanture au domaine impérial grec.

Après le rétabliſſement de l'empire Romain en Allemagne, le ſacré domaine fut déclaré inaliénable par les juriſtes, de façon qu'il ne reſte pas aujourd'hui un écu de domaine aux empereurs.

Tous les rois de l'Europe qui imitèrent autant qu'ils purent

les empereurs, eurent leur domaine inaliénable. *François I*, ayant racheté ſa liberté par la conceſſion de la Bourgogne, ne trouve point d'autre expédient que de faire déclarer cette Bourgogne incapable d'être aliénée ; & il fut aſſez heureux pour violer ſon traité & ſa parole d'honneur impunément. Suivant cette juriſprudence, chaque prince pouvant acquérir le domaine d'autrui, & ne pouvant jamais rien perdre du ſien, tous auraient à la fin le bien des autres ; la choſe eſt abſurde ; donc la loi non reſtrainte eſt abſurde auſſi. Les rois de France & d'Angleterre n'ont preſque plus de domaine particulier ; les contributions ſont leur vrai domaine ; mais avec des formes très différentes.

INCESTE.

Les Tartares, dit l'Eſprit des loix, *qui peuvent épouſer leurs filles, n'épouſent jamais leurs mères.*

On ne ſait de quels Tartares l'auteur veut parler. Il cite trop ſouvent au hazard. Nous ne connaiſſons aujourd'hui aucun peuple depuis la Crimée juſqu'aux frontières de la Chine, où l'on ſoit dans l'uſage d'épouſer ſa fille. Et s'il était permis à la fille d'épouſer ſon père, on ne voit pas pourquoi il ſerait défendu au fils d'épouſer ſa mère.

Monteſquieu cite un auteur nommé *Priſcus*. Il s'appellait *Priſcus Panetes*. C'était un ſophiſte qui vivait du tems d'*Attila*, & qui dit qu'*Attila* ſe maria avec ſa fille *Eſca* ſelon l'uſage des Scythes. Ce *Priſcus* n'a jamais été imprimé, il pourit en manuſcrit dans la bibliothèque du Vatican ; & il n'y a que *Jornandès* qui en faſſe mention. Il ne convient pas d'établir la légiſlation des peuples ſur de telles autorités. Jamais on n'a connu cette *Eſca* : jamais on n'entendit parler de ſon mariage avec ſon père *Attila*.

J'avoue que la loi qui prohibe de tels mariages eſt une loi de bienſéance ; & voilà pourquoi je n'ai jamais cru que les Perſes ayent épouſé leurs filles. Du tems des *Céſars*, quelques Romains les en accuſaient pour les rendre odieux. Il ſe peut que quelque prince de Perſe eût commis un inceſte, & qu'on imputât à la

Digitized by Google

nation entière la turpitude d'un ſeul. C'eſt peut-être le cas de dire *quidquid delirant reges plectuntur achivi.*

Je veux croire qu'il était permis aux anciens Perſes de ſe marier avec leurs ſœurs, ainſi qu'aux Athéniens, aux Egyptiens, aux Syriens, & même aux Juifs. De-là on aura conclu qu'il était commun d'épouſer ſon père & ſa mère. Mais le fait eſt que le mariage entre couſins eſt défendu chez les Guèbres aujourd'hui; & ils paſſent pour avoir conſervé la doctrine de leurs pères auſſi ſcrupuleuſement que les Juifs. Voyez *Tavernier*, ſi pourtant vous vous en rapportez à *Tavernier*.

Vous me direz que tout eſt contradiction dans ce monde; qu'il était défendu par la loi juive de ſe marier aux deux ſœurs, que cela était fort indécent, & que cependant *Jacob* épouſa *Rachel* du vivant de ſa ſœur aînée, & que cette *Rachel* eſt évidemment le type de l'égliſe catholique, apoſtolique & romaine. Vous avez raiſon; mais cela n'empêche pas que ſi un particulier couchait en Europe avec les deux ſœurs, il ne fût griévement cenſuré. Pour les hommes puiſſans conſtitués en dignité, ils peuvent prendre pour leurs états toutes les ſœurs de leurs femmes, & même leurs propres ſœurs de père & de mère, ſelon leur bon plaiſir.

C'eſt bien pis quand vous aurez à faire avec votre commère ou avec votre marraine; c'était un crime irrémiſſible par les capitulaires de *Charlemagne*. Cela s'appelle un inceſte ſpirituel.

Une *Andovère* qu'on appelle reine de France, parce qu'elle était femme d'un *Chilpéric Régule* de Soiſſons, fut vilipendée par la juſtice eccléſiaſtique, cenſurée, dégradée, divorcée, pour avoir tenu ſon propre enfant ſur les fonts baptiſmaux, & s'être faite ainſi la commère de ſon propre mari. Ce fut un péché mortel, un ſacrilège, un inceſte ſpirituel; elle en perdit ſon lit & ſa couronne. Cela contredit un peu ce que je diſais tout-à-l'heure, que tout eſt permis aux grands en fait d'amour, mais je parlais de notre tems préſent & non pas du tems d'*Andovère*.

Quant à l'inceſte charnel, liſez l'avocat *Vouglan* partie VIII. titre III. chap. IX.; il veut abſolument qu'on brûle le couſin & la couſine qui auront eu un moment de faibleſſe. L'avocat *Vouglan* eſt rigoureux. Quel terrible Welche!

INCUBES.

Y A-t-il eu des incubes & des ſuccubes ? tous nos ſavans juriſconſultes démonographes admettaient également les uns & les autres.

Ils prétendaient que le diable toûjours alerte, inſpirait des ſonges laſcifs aux jeunes meſſieurs & aux jeunes demoiſelles ; qu'il ne manquait pas de recueillir le réſultat des ſonges maſculins, & qu'il le portait proprement & tout chaud dans le réſervoir féminin qui leur eſt naturellement deſtiné. C'eſt ce qui produiſit tant de héros & de demi-dieux dans l'antiquité.

Le diable prenait là une peine fort ſuperflue ; il n'avait qu'à laiſſer faire les garçons & les filles. Ils auraient bien ſans lui fourni le monde de héros.

On conçoit les incubes par cette explication du grand *Del Rio*, de *Boguet*, & des autres ſavans en ſorcellerie ; mais elle ne rend point raiſon des ſuccubes. Une fille peut faire accroire qu'elle a couché avec un génie, avec un Dieu, & que ce Dieu lui a fait un enfant. L'explication de *Del Rio* lui eſt très favorable. Le diable a dépoſé chez elle la matière d'un enfant priſe du rêve d'un jeune garçon ; elle eſt groſſe, elle accouche ſans qu'on ait rien à lui reprocher ; le diable a été ſon incube. Mais ſi le diable ſe fait ſuccube, c'eſt toute autre choſe ; il faut qu'il ſoit diableſſe, il faut que la ſemence de l'homme entre dans elle ; c'eſt alors cette diableſſe qui eſt enſorcelée par un homme, c'eſt elle à qui nous faiſons un enfant.

Que les dieux & les déeſſes de l'antiquité s'y prenaient d'une manière bien plus nette & plus noble ! *Jupiter* en perſonne avait été l'incube d'*Alcmène* & de *Sémélé*. *Thétis* en perſonne avait été la ſuccube de *Pelée*, & *Vénus* la ſuccube d'*Anchiſe*, ſans avoir recours à tous les ſubterfuges de notre diablerie.

Remarquons ſeulement que les Dieux ſe déguiſaient fort ſouvent pour venir à bout de nos filles, tantôt en aigle, tantôt en pigeon ou en cygne, en cheval, en pluie d'or ; mais les déeſſes ne ſe déguiſaient jamais ; elles n'avaient qu'à ſe montrer pour plaire. Or je ſoutiens que ſi les Dieux ſe métamorphoſerent pour entrer ſans ſcandale dans les maiſons de leurs

Digitized by Google

maîtreſſes, ils reprirent leur forme naturelle dès qu'ils y furent admis. *Jupiter* ne put jouïr de *Danaé* quand il n'était que de l'or ; il aurait été bien embarraſſé avec *Léda* & elle auſſi, s'il n'avait été que cygne ; mais il redevint Dieu, c'eſt-à-dire, un beau jeune homme ; & il jouït.

Quant à la manière nouvelle d'engroſſer les filles par le miniſtère du diable, nous ne pouvons en douter, car la Sorbonne décida la choſe dès l'an 1318.

Per tales artes & ritus impios & invocationes dæmonum, nullus unquam ſequatur effectus miniſterio dæmonum ; error.

C'eſt une erreur de croire que ces arts magiques & ces invocations des diables ſoient ſans effet.

Elle n'a jamais révoqué cet arrêt ; ainſi nous devons croire aux incubes & aux ſuccubes, puiſque nos maîtres y ont toûjours cru.

Il y a bien d'autres maîtres. *Bodin*, dans ſon livre des ſorciers, dédié à *Chriſtophe de Thou*, premier préſident du parlement de Paris, rapporte que *Jeanne Hervilier* native de Verberie, fut condamnée par ce parlement à être brûlée vive pour avoir proſtitué ſa fille au diable, qui était un grand homme noir, dont la ſemence était à la glace. Cela paraît contraire à la nature du diable. Mais enfin notre juriſprudence a toûjours admis que le ſperme du diable eſt froid ; & le nombre prodigieux des ſorcières qu'il a fait brûler ſi longtems eſt toûjours convenu de cette vérité. Pag. 104 édition in-4°.

Le célèbre *Pic de la Mirandole* (un prince ne ment point) dit *a*) qu'il a connu un vieillard de quatre-vingt ans qui avait couché la moitié de ſa vie avec une diableſſe, & un autre de ſoixante & dix qui avait eu le même avantage. Tous deux furent brûlés à Rome. Il ne nous apprend pas ce que devinrent leurs enfans.

Voilà les incubes & les ſuccubes démontrés.

Il eſt impoſſible du moins de prouver qu'il n'y en a point ; car s'il eſt de foi qu'il y a des diables qui entrent dans nos corps, qui les empêchera de nous ſervir de femmes, & d'entrer dans nos filles ? S'il eſt des diables, il eſt probablement

a) *In libro de promotione.*

des diableſſes. Ainſi pour être conſéquent, on doit croire que les diables maſculins font des enfans à nos filles, & que nous en faiſons aux diables féminins.

Il n'y a jamais eu d'empire plus univerſel que celui du diable. Qui l'a détrôné ? la raiſon. (Voyez l'article *Beker.*)

INFINI.

QUi me donnera une idée nette de l'infini ? je n'en ai jamais eu qu'une idée très-confuſe. N'eſt-ce pas parce que je ſuis exceſſivement fini ?

Qu'eſt-ce que marcher toûjours ſans avancer jamais ? compter toûjours ſans faire ſon compte ? diviſer toûjours pour ne jamais trouver la dernière partie ?

Il ſemble que la notion de l'infini ſoit dans le fond du tonneau des Danaïdes.

Cependant il eſt impoſſible qu'il n'y ait pas un infini. Il eſt démontré qu'une durée infinie eſt écoulée.

Commencement de l'être eſt abſurde ; car le rien ne peut commencer une choſe. Dès qu'un atome exiſte, il faut conclure qu'il y a quelque être de toute éternité. Voilà donc un infini en durée rigoureuſement démontré. Mais qu'eſt-ce qu'un infini qui eſt paſſé, un infini que j'arrête dans mon eſprit au moment que je veux ? Je dis, voilà une éternité écoulée ; allons à une autre. Je diſtingue deux éternités, l'une ci-devant, & l'autre ci-après.

Quand j'y réfléchis, cela me paraît ridicule. Je m'apperçois que j'ai dit une ſottiſe en prononçant ces mots ; une éternité eſt paſſée, j'entre dans une éternité nouvelle.

Car au moment que je parlais ainſi, l'éternité durait, la fluente du tems courait. Je ne pourais la croire arrêtée. La durée ne peut ſe ſéparer. Puiſque quelque choſe a été toûjours, quelque choſe eſt & ſera toûjours.

L'infini en durée eſt donc lié d'une chaîne non interrompue. Cet infini ſe perpétue dans l'inſtant même où je dis qu'il eſt paſſé. Le tems a commencé & finira pour moi ; mais la durée eſt infinie.

Voilà déja un infini de trouvé ſans pouvoir pourtant nous en former une notion claire.

On nous préſente un infini en eſpace. Qu'entendez-vous par eſpace ? eſt-ce un être ? eſt-ce rien ?

Si c'eſt un être, de quelle eſpèce eſt-il ? vous ne pouvez me le dire. Si c'eſt *rien*, ce rien n'a aucune propriété : & vous dites qu'il eſt pénétrable, immenſe ! Je ſuis ſi embarraſſé que je ne puis ni l'appeller néant, ni l'appeller quelque choſe.

Je ne ſais cependant aucune choſe qui ait plus de propriétés que le *rien*, le néant. Car en partant des bornes du monde, s'il y en a, vous pouvez vous promener dans le rien, y penſer, y bâtir ſi vous avez des matériaux ; & ce rien, ce néant ne poura s'oppoſer à rien de ce que vous voudrez faire ; car n'ayant aucune propriété il ne peut vous apporter aucun empêchement. Mais auſſi puiſqu'il ne peut vous nuire en rien, il ne peut vous ſervir.

On prétend que c'eſt ainſi que DIEU créa le monde dans le rien, & de rien. Cela eſt abſtrus ; il vaut mieux ſans doute penſer à ſa ſanté qu'à l'eſpace infini.

Mais nous ſommes curieux, & il y a un eſpace. Notre eſprit ne peut trouver ni la nature de cet eſpace, ni ſa fin. Nous l'appellons *immenſe*, patce que nous ne pouvons le meſurer. Que réſulte-t-il de tout cela ? que nous avons prononcé des mots.

> Etranges queſtions, qui confondent ſouvent
> Le profond s'Graveſande & le ſubtil Mairant.

DE L'INFINI EN NOMBRE.

Nous avons beau déſigner l'infini arithmétique par un las d'amour en cette façon ∞, nous n'aurons pas une idée plus claire de cet infini numeraire. Cet infini n'eſt comme les autres que l'impuiſſance de trouver le bout. Nous appellons l'*infini en grand*, un nombre quelconque qui ſurpaſſera quelque nombre que nous puiſſions ſuppoſer.

Quand nous cherchons l'infiniment petit, nous diviſons ; & nous appellons *infini* une quantité moindre qu'aucune quantité aſſignable. C'eſt encor un autre nom donné à notre impuiſſance.

La matière est-elle divisible a l'infini?

Cette queſtion revient préciſément à notre incapacité de trouver le dernier nombre. Nous pourons toûjours diviſer par la penſée un grain de ſable, mais par la penſée ſeulement. Et l'incapacité de diviſer toûjours ce grain, eſt appellée *infini*.

On ne peut nier que la matière ne ſoit toûjours diviſible par le mouvement qui peut la broyer toûjours. Maïs s'il diviſait le dernier atome, ce ne ſerait plus le dernier, puiſqu'on le diviſerait en deux. Et s'il était le dernier, il ne ſerait plus diviſible. Et s'il était diviſible, où ſeraient les germes, où ſeraient les élémens des choſes? cela eſt encor fort abſtrus.

De l'univers infini.

L'univers eſt-il borné? ſon étendue eſt-elle immenſe? les ſoleils & les planètes ſont-ils ſans nombre? quel privilège aurait l'eſpace qui contient une quantité de ſoleils & de globes ſur une autre partie de l'eſpace qui n'en contiendrait pas? Que l'eſpace ſoit un être ou qu'il ſoit rien, quelle dignité a eu l'eſpace où nous ſommes pour être préféré à d'autres?

Si notre univers matériel n'eſt pas infini, il n'eſt qu'un point dans l'étendue. S'il eſt infini, qu'eſt-ce qu'un infini actuel auquel je puis toûjours ajouter par la penſée?

De l'infini en géométrie.

On admet en géométrie, comme nous l'avons indiqué, non-ſeulement des grandeurs infinies, c'eſt-à-dire plus grandes qu'aucune aſſignable, mais encor des infinis infiniment plus grands les uns que les autres. Cela étonne d'abord notre cerveau qui n'a qu'environ ſix pouces de long ſur cinq de large, & trois de hauteur dans les plus groſſes têtes. Mais cela ne veut dire autre choſe, ſinon qu'un quarré plus grand qu'aucun quarré aſſignable l'emporte ſur une ligne conçue plus longue qu'aucune ligne aſſignable, & n'a point de proportion avec elle.

C'eſt une manière d'opérer; c'eſt la manipulation de la géométrie, & le mot d'*infini* eſt l'enſeigne.

De

DE L'INFINI EN PUISSANCE, EN ACTION, EN SAGESSE, EN BONTÉ, &c.

De même que nous ne pouvons nous former aucune idée poſitive d'un infini en durée, en nombre, en étendue, nous ne pouvons nous en former une en puiſſance phyſique, ni même en morale.

Nous concevons aiſément qu'un être puiſſant arrangea la matière, fit circuler des mondes dans l'eſpace, forma les animaux, les végétaux, les métaux. Nous ſommes menés à cette concluſion par l'impuiſſance où nous voyons tous ces êtres de s'être arranges eux-mêmes. Nous ſommes forcés de convenir que ce grand Etre exiſte éternellement par lui-même, puiſqu'il ne peut être ſorti du néant. Mais nous ne découvrons pas ſi bien ſon infini en étendue, en pouvoir, en attributs moraux.

Comment concevoir une étendue infinie dans un être qu'on dit ſimple ? & s'il eſt ſimple, quelle notion pouvons-nous avoir d'une nature ſimple ? Nous connaiſſons DIEU par ſes effets, nous ne pouvons le connaître par ſa nature.

S'il eſt évident que nous ne pouvons avoir d'idée de ſa nature, n'eſt-il pas évident que nous ne pouvons connaître ſes attributs ?

Quand nous diſons qu'il eſt infini en puiſſance, avons-nous d'autre d'idée ſinon que ſa puiſſance eſt très grande ? Mais de ce qu'il y a des pyramides de ſix cent pieds de haut, s'enſuit-il qu'on ait pu en conſtruire de la hauteur de ſix cent milliards de pieds ?

Rien ne peut borner la puiſſance de l'Etre éternel exiſtant néceſſairement par lui-même ; d'accord, il ne peut avoir d'antagoniſte qui l'arrête. Mais comment me prouverez-vous qu'il n'eſt pas circonſcrit par ſa propre nature ?

Tout ce qu'on a dit ſur ce grand objet eſt-il bien prouvé ?

Nous parlons de ſes attributs moraux, mais nous ne les avons jamais imaginés que ſur le modèle des nôtres ; & il nous eſt impoſſible de faire autrement. Nous ne lui avons attribué la juſtice, la bonté &c., que d'après les idées du peu de juſtice & de bonté que nous appercevons autour de nous.

Mais au fond, quel rapport de quelques-unes de nos qualités ſi incertaines & ſi variables avec les qualités de l'Être ſuprême éternel ?

Notre idée de juſtice n'eſt autre choſe que l'intérêt d'autrui reſpecté par notre intérêt. Le pain qu'une femme a pêtri de la farine dont ſon mari a ſemé le froment, lui appartient. Un ſauvage affamé lui prend ſon pain & l'emporte ; la femme crie que c'eſt une injuſtice énorme : le ſauvage dit tranquillement qu'il n'eſt rien de plus juſte, & qu'il n'a pas dû ſe laiſſer mourir de faim lui & ſa famille pour l'amour d'une vieille.

Au moins il ſemble que nous ne pouvons guères attribuer à DIEU une juſtice infinie, ſemblable à la juſtice contradictoire de cette femme & de ce ſauvage. Et cependant quand nous diſons DIEU eſt juſte, nous ne pouvons prononcer ces mots que d'après nos idées de juſtice.

Nous ne connaiſſons point de vertu plus agréable que la franchiſe, la cordialité. Mais ſi nous allions admettre dans DIEU une franchiſe, une cordialité infinie, nous riſquerions de dire une grande ſottiſe.

Nous avons des notions ſi confuſes des attributs de l'Etre ſuprême, que des écoles admettent en lui une préſcience, une préviſion infinie, qui exclut tout événement contingent, & d'autres écoles admettent une préviſion qui n'exclut pas la contingence.

Enfin, depuis que la Sorbonne a déclaré que DIEU peut faire qu'un bâton n'ait pas deux bouts, qu'une choſe peut être à la fois & n'être pas, on ne ſait plus que dire. On craint toûjours d'avancer une héréſie. *a*)

Ce qu'on peut affirmer ſans crainte, c'eſt que DIEU eſt infini, & que l'eſprit de l'homme eſt bien borné.

L'eſprit de l'homme eſt ſi peu de choſe, que Paſcal a dit : *Croyez-vous qu'il ſoit impoſſible que* DIEU *ſoit infini & ſans parties ? Je veux vous faire voir une choſe infinie & indiviſible ; c'eſt un point mathématique ſe mouvant partout d'une viteſſe infinie, car il eſt en tous lieux & tout entier dans chaque endroit.*

On n'a jamais rien avancé de plus complettement abſurde ;

a) *Hiſtoire de l'univerſité* par Duboulai.

& cependant c'eſt l'auteur des *Lettres provinciales* qui a dit cette énorme ſottiſe. Cela doit faire trembler tout homme de bon ſens.

I N F L U E N C E.

TOut ce qui vous entoure, influe ſur vous, en phyſique, en morale. Vous le ſavez aſſez.

Peut-on influer ſur un être ſans toucher, ſans remuer cet être ?

On a démontré enfin cette étonnante propriété de la matière de graviter ſans contact, d'agir à des diſtances immenſes.

Une idée influe ſur une idée ; choſe non moins compréhenſible.

Je n'ai point au mont Krapac le livre de l'*Empire du ſoleil & de la lune*, compoſé par le célèbre médecin Meade qu'on prononce *Mid.* Mais je ſais bien que ces deux aſtres ſont la cauſe des marées ; & ce n'eſt point en touchant les flots de l'Océan qu'ils opèrent ce flux & ce reflux, il eſt démontré que c'eſt par les loix de la gravitation.

Mais quand vous avez la fiévre, le ſoleil & la lune influent-ils ſur vos jours critiques ? votre femme n'a-r-elle ſes règles qu'au premier quartier de la lune ? les arbres que vous coupez dans la pleine lune pouriſſaient-ils plutôt que s'ils avaient été coupés dans le décours ? non pas que je ſache ; mais des bois coupés quand la ſève circulait encore, ont éprouvé la putréfaction plutôt que les autres ; & ſi par hazard c'était en pleine lune qu'on les coupa, on aura dit, c'eſt cette pleine lune qui a fait tout le mal.

Votre femme aura eu ſes menſtrues dans le croiſſant ; mais votre voiſine a les ſiens dans le dernier quartier.

Les jours critiques de la fiévre que vous avez pour avoir trop mangé, arrivent vers le premier quartier : votre voiſin a les ſiens vers le décours.

Il faut bien que tout ce qui agit ſur les animaux & ſur les végétaux agiſſe pendant que la lune marche.

Si une femme de Lyon a rematqué qu'elle a eu trois ou

quatre fois ſes règles les jours que la diligence arrivait de Paris, ſon apoticaire, homme à ſyſtême, ſera-t-il en droit de conclure que la diligence de Paris a une influence admirable ſur les canaux excrétoires de cette dame ?

Il a été un tems où tous les habitans des ports de mer de l'Océan, étaient perſuadés qu'on ne mourait jamais quand la marée montait, & que la mort attendait toûjours le reflux.

Pluſieurs médecins ne manquaient pas de fortes raiſons pour expliquer ce phénomène conſtant. La mer en montant communique aux corps la force qui l'élève. Elle apporte des particules vivifiantes qui raniment tous les malades. Elle eſt ſalée, & le ſel préſerve de la pourriture attachée à la mort. Mais quand la mer s'affaiſſe & s'en retourne, tout s'affaiſſe comme elle ; la nature languit, le malade n'eſt plus vivifié, il part avec la marée. Tout cela eſt bien expliqué, comme on voit, & n'en eſt pas plus vrai.

Les élémens, la nourriture, la veille, le ſommeil, les paſſions, ont ſur vous de continuelles influences. Tandis que ces influences exercent leur empire ſur votre corps, les planètes marchent & les étoiles brillent. Direz-vous que leur marche & leur lumière ſont la cauſe de votre rhume, de votre indigeſtion, de votre inſomnie, de la colère ridicule où vous venez de vous mettre contre un mauvais raiſonneur, de la paſſion que vous ſentez pour cette femme ?

Mais la gravitation du ſoleil & de la lune a rendu la terre un peu plate au pôle, & élève deux fois l'Océan entre les tropiques en vingt-quatre heures ; donc elle peut régler vos accès de fiévre & gouverner toute votre machine. Attendez au moins que cela ſoit prouvé, pour le dire.

Le ſoleil agit beaucoup ſur nous par ſes rayons qui nous touchent & qui entrent dans nos pores. C'eſt-là une très ſûre & très bénigne influence. Il me ſemble que nous ne devons admettre en phyſique aucune action ſans contact, juſqu'à ce que nous ayons trouvé quelque puiſſance bien reconnue qui *agiſſe en diſtance*, comme celle de la gravitation, & comme celle de vos penſées ſur les miennes quand vous me fourniſſez des idées. Hors de là je ne vois juſqu'à préſent que des influences de la matière qui touche à la matière.

Le poiſſon de mon étang & moi nous exiſtons chacun dans notre ſéjour. L'eau qui le touche de la tête à la queue agit continuellement ſur lui. L'atmoſphère qui m'environne & qui me preſſe, agit ſur moi. Je ne dois attribuer à la lune qui eſt à quatre-vingt dix mille lieuës de moi, rien de ce que je dois naturellement attribuer à ce qui touche ſans ceſſe ma peau. C'eſt pis que ſi je voulais rendre la cour de la Chine reſponſable d'un procès que j'aurais en France. N'allons jamais au loin quand ce que nous cherchons eſt tout auprès.

Je vois que le ſavant Mr. *Menuret* eſt d'un avis contraire dans l'Encyclopédie à l'article *Influence*. C'eſt ce qui m'oblige à me défier de tout ce que je viens de propoſer. L'abbé de *St. Pierre* diſait qu'il ne faut jamais avoir raiſon, mais dire, *Je ſuis de cette opinion quant à préſent.*

INFLUENCE DES PASSIONS DES MÈRES SUR LEUR FŒTUS.

Je crois, quant à préſent, que les affections violentes des femmes enceintes font quelquefois un prodigieux effet ſur l'embrion qu'elles portent dans leur matrice, & je crois que je le croirai toûjours; ma raiſon eſt que je l'ai vu. Si je n'avais pour garant de mon opinion que le témoignage des hiſtoriens qui rapportent l'exemple de *Marie Stuart* & de ſon fils *Jacques I*, je ſuſpendrais mon jugement, parce qu'il y a deux cent ans entre cette avanture & moi; (ce qui affaiblit ma croyance) parce que je puis attribuer l'impreſſion faite ſur le cerveau de *Jacques* à d'autres cauſes qu'à l'imagination de *Marie*. Des aſſaſſins royaux, à la tête deſquels eſt ſon mari, entrent l'épée à la main dans le cabinet où elle ſoupe avec ſon amant, & le tuent à ſes yeux: la révolution ſubite qui s'opère dans ſes entrailles paſſe juſqu'à ſon fruit, & *Jacques I*, avec beaucoup de courage, ſentit toute ſa vie un frémiſſement involontaire quand on tirait une épée du fourreau. Il ſe pourait après tout que ce petit mouvement dans ſes organes eût une autre cauſe.

Mais on amène en ma préſence, dans la cour d'une femme groſſe, un bateleur qui fait danſer un petit chien coëffé d'une eſpèce de toque rouge; la femme s'écrie qu'on faſſe retirer cette figure; elle nous dit que ſon enfant en ſera marqué; elle

pleure, rien ne la raſſure. C'eſt la ſeconde fois, dit-elle, que ce malheur m'arrive. Mon premier enfant porte l'empreinte d'une terreur pareille que j'ai éprouvée; je ſuis faible, je ſens qu'il m'arrivera un malheur. Elle n'eut que trop raiſon. Elle accoucha d'un enfant qui reſſemblait à cette figure dont elle avait été tant épouvantée. La toque ſurtout était très aiſée à reconnaître; ce petit animal vécut deux jours.

Du tems de *Mallebranche*, perſonne ne doutait de l'avanture qu'il rapporte de cette femme qui ayant vu rouer un malfaiteur, mit au jour un fils dont les membres étaient briſés aux mêmes endroits où le patient avait été frappé. Tous les phyſiciens convenaient alors que l'imagination de cette mère avait eu ſur ſon fœtus une influence funeſte.

On a cru depuis être plus rafiné; on a nié cette influence. On a dit, comment voulez-vous que les affections d'une mère aillent déranger les membres du fœtus? Je n'en ſais rien; mais je l'ai vu. Philoſophes nouveaux, vous cherchez en vain comment un enfant ſe forme, & vous voulez que je ſache comment il ſe déforme!

INITIATION.

ANCIENS MYSTÈRES.

L'Origine des anciens myſtères ne ſerait-elle pas dans cette même faibleſſe qui fait parmi nous les confréries, & qui établiſſait des congrégations ſous la direction des jéſuites? n'eſt-ce pas ce beſoin d'aſſociation qui forma tant d'aſſemblées ſecrètes d'artiſans dont il ne nous reſte preſque plus que celle des francs-maçons? Il n'y avait pas juſqu'aux gueux qui n'euſſent leurs confréries, leur jargon particulier, dont j'ai vu un petit dictionnaire imprimé au ſeiziéme ſiécle.

Cette inclination naturelle de s'aſſocier, de ſe cantonner, de ſe diſtinguer des autres, de ſe raſſurer contr'eux, produiſit probablement toutes ces bandes particulières, toutes ces initiations myſtérieuſes qui firent enſuite tant de bruit, & qui tombèrent enfin dans l'oubli, où tout tombe avec le tems.

Digitized by Google

Que les Dieux Cabires, les hiérophantes de Samothrace, *Iſis*, *Orphée*, *Cérès-Eleuſine* me le pardonnent; je ſoupçonne que leurs ſecrets ſacrés ne méritaient pas au fond plus de curioſité que l'intérieur des couvens de carmes & de capucins.

Ces myſtères étant ſacrés, les participans le furent bientôt. Et tant que le nombre fut petit il fut reſpecté, juſqu'à ce qu'enfin s'étant trop accru, il n'eut pas plus de conſidération que les barons Allemands quand le monde s'eſt vu rempli de barons.

On payait ſon initiation comme tout récipiendaire paye ſa bien-venue; mais il n'était pas permis de parler pour ſon argent. Dans tous les tems ce fut un grand crime de révéler le ſecret de ces ſimagrées religieuſes. Ce ſecret ſans doute ne mérirait pas d'être connu, puiſque l'aſſemblée n'était pas une ſociété de philoſophes, mais d'ignorans, dirigés par un hiérophante. On faiſait ſerment de ſe taire; & tout ſerment fut toûjours un lien ſacré. Aujourd'hui même encor nos pauvres francs-maçons jurent de ne point parler de leurs myſtères. Ces myſtères ſont bien plats, mais on ne ſe parjure preſque jamais.

Diagoras fut proſcrit par les Athéniens pour avoir fait de l'hymne ſecrète d'*Orphée* un ſujet de converſation. *Ariſtote* nous apprend *a*) qu'*Eſchyle* riſqua d'être déchiré par le peuple, ou du moins bien battu, pour avoir donné dans une de ſes piéces quelque idée de ces mêmes myſtères, auxquels alors preſque tout le monde était initié.

Il paraît qu'*Alexandre* ne faiſait pas grand cas de ces facéries révérées; elles ſont fort ſujettes à être mépriſées par les héros. Il révéla le ſecret à ſa mère *Olimpias*, mais il lui recommanda de n'en rien dire; tant la ſuperſtition enchaîne juſqu'aux héros même.

On frappe dans la ville de Buſiris, dit Hérodote, *les hommes & les femmes après le ſacrifice; mais de dire où on les frappe, c'eſt ce qui ne m'eſt pas permis.* Il le fait pourtant aſſez entendre. *Herod.* liv. II. chap. XLI.

Je crois voir une deſcription des myſtères de *Cérès-Eleuſine* dans le poëme de *Claudien*, du rapt de Proſerpine, beaucoup plus que dans le ſixiéme livre de l'*Enéide*. Virgile vivait ſous un prince qui joignait à toutes ſes méchancetés celle de vou-

a) *Suidas Athenagoras Meurſius éleus.*

loir paſſer pour dévot, qui était probablement initié lui-même; pour en impoſer au peuple, & qui n'aurait pas toléré cette prétendue prophanation. Vous voyez qu'*Horace* ſon favori regarde cette révélation comme un ſacrilège.

Vetabo qui Cereris ſacrum
Vulgarit arcanæ ſub iiſdem
Sit trabibus, vel fragilem mecum
Solvat phazelum.

Je me garderai bien de loger ſous mes toits
Celui qui de Cérès a trahi les myſtères.

D'ailleurs, la ſibylle de Cumes, & cette deſcente aux enfers, imitée d'*Homère* beaucoup moins qu'embellie, la belle prédiction des deſtins des *Céſars* & de l'empire Romain, n'ont aucun rapport aux fables de *Cérès*, de *Proſerpine* & de *Triptoléme*. Ainſi il eſt fort vraiſemblable que le ſixiéme livre de l'*Enéide* n'eſt point une deſcription des myſtères. Si je l'ai dit je me dédis; mais je tiens que *Claudien* les a révélés tout au long. Il floriſſait dans un tems où il était permis de divulguer les myſtères d'*Eleuſis* & tous les myſtères du monde. Il vivait ſous *Honorius* dans la décadence totale de l'ancienne religion grecque & romaine, à laquelle *Théodoſe I* avait déja porté des coups mortels.

Horace n'aurait pas craint alors d'habiter ſous le même toit avec un révélateur des myſtères. *Claudien* en qualité de poëte était de cette ancienne religion, plus faite pour la poëſie que la nouvelle. Il peint les facéties des myſtères de *Cérès* telles qu'on les jouait encor révérencieuſement en Grèce juſqu'à *Théodoſe II*. C'était une eſpèce d'opéra en pantomimes, tel que nous en avons vu de très amuſans, où l'on repréſentait toutes les diableries du docteur *Fauſtus*, la naiſſance du monde & celle d'arlequin qui ſortaient tous deux d'un gros œuf aux rayons du ſoleil. C'eſt ainſi que toute l'hiſtoire de *Cérès* & de *Proſerpine* était repréſentée par tous les myſtagogues. Le ſpectacle était beau; il devait coûter beaucoup; & il ne faut pas s'étonner que les initiés payaſſent les comédiens. Tout le monde vit de ſon métier.

Voici

Voici les vers ampoulés de *Claudien.*

Inferni raptoris equos, afflataque curru
Sidera tenario, caligantesque profundæ
Junonis Thalamos audaci promere cantu
Mens congesta jubet. Gressus removete profani.
Jam furor humanos nostro de pectore sensus
Expulit, & totum spirant præcordia phœbum.
Jam mihi cernuntur trepidis delubra moveri
Sedibus, & clarum dispergere culmina lucem,
Adventum testata Dei: jam magnus ab imis
Auditur fremitus terris, templumque remugit
Cecropidum, sanctasque faces extollit Eleusis:
Angues Triptolemi stridenti & squammea curvis
Colla levant attrita jugis, lapsuque sereno
Erecti roseas tendunt ad carmina cristas.
Ecce procul ternis hecate variata figuris
Exoritur, lenisque simul procedit Iacchus,
Crinali florens hedera, quem Parthica velat
Tigris, & auratos in nodum colligit angues.

Je vois les noirs courſiers du fier Dieu des enfers;
Ils ont percé la terre, ils font mugir les airs.
Voici ton lit fatal, ô triſte Proſerpine!
Tous mes ſens ont frémi d'une fureur divine;
Le temple eſt ébranlé juſqu'en ſes fondemens
L'enfer a répondu par ſes mugiſſemens:
Cérès a ſecoué ſes torches menaçantes;
D'un nouveau jour qui luit les clartés renaiſſantes
Annoncent Proſerpine à nos regards contens.
Triptolème la ſuit. Dragons obéiſſans
Trainez ſur l'horiſon ſon char utile au monde.
Hecate des enfers fuiez la nuit profonde.
Brillez, reine des tems. Et toi, divin Bacchus,
Bienfaicteur adoré de cent peuples vaincus,
Que ton ſuperbe thyrſe amène l'allégreſſe.

Chaque myſtère avait ſes cérémonies particulières, mais tous admettaient les veilles, les vigiles, où les garçons & les filles ne perdirent pas leur tems. Et ce fut en partie ce qui décrédita à la fin ces cérémonies nocturnes, inſtituées pour la ſanctification. On abrogea ces cérémonies de rendez-vous en Grèce dans le tems de la guerre du Péloponèſe. On les abolit à Rome dans la jeuneſſe de *Cicéron*, dix-huit ans avant ſon conſulat. Elles étaient ſi dangereuſes que dans l'*Aulularia* de Plaute, Liconide dit à Euclion, *Je vous avoue que dans une vigile de Cérès je fis un enfant à votre fille.*

Notre religion qui purifia beaucoup d'inſtituts payens en les adoptant, ſanctifia le nom d'initiés, les fêtes nocturnes, les vigiles qui furent longtems en uſage, mais qu'on fut enfin obligé de défendre quand la police fut introduite dans le gouvernement de l'égliſe, longtems abandonnée à la piété & au zèle qui tenaient lieu de police.

La formule principale de tous les myſtères était partout, *Sortez, prophanes.* Les chrêtiens prirent auſſi dans les premiers ſiécles cette formule. Le diacre diſait, *Sortez, catéchumènes, poſſedés, & tous les non-initiés.*

C'eſt en parlant du batême des morts que St. Chryſoſtome dit, *Je voudrais m'expliquer clairement, mais je ne le puis qu'aux initiés. On nous met dans un grand embarras. Il faut ou être inintelligibles, ou publier les ſecrets qu'on doit cacher.*

On ne peut déſigner plus clairement la loi du ſecret & l'initiation. Tout eſt tellement changé que ſi vous parliez aujourd'hui d'initiation à la plûpart de vos prêtres, à vos habitués de paroiſſe, il n'y en aurait pas un qui vous entendît, excepté ceux qui par hazard auraient lu ce chapitre.

Vous verrez dans *Minutius Felix* les imputations abominables dont les payens chargeaient les myſtères chrêtiens. On reprochait aux initiés de ne ſe traiter de frères & de ſœurs que pour prophaner ce nom ſacré; *a*) ils baiſaient, diſait-on, les parties génitales de leurs prêtres; (comme on en uſe encor avec les ſantons d'Afrique) ils ſe ſouillaient de toutes les turpitudes dont on a depuis flétri les templiers. Les uns & les autres étaient accuſés d'adorer une eſpèce de tête d'âne.

a) *Minutius Felix*, page 22. édition *in*-4°.

Nous avons vu que les premières ſociétés chrêtiennes ſe reprochaient tour-à-tour les plus inconcevables infamies. Le prétexte de ces calomnies mutuelles était ce ſecret inviolable que chaque ſociété faiſait de ſes myſtères. C'eſt pourquoi dans Minutius Felix, *Cæcilius* l'accuſateur des chrêtiens s'écrie, pourquoi cachent-ils avec tant de ſoin ce qu'ils font & ce qu'ils adorent? l'honnêteté veut le grand jour, le crime ſeul cherche les ténèbres. *Cur occultare & abſcondere quidquid colunt magnopere nituntur? cum honeſta ſemper publico gaudeant, ſcelera ſecreta ſint.*

Il n'eſt pas douteux que ces accuſations univerſellement répandues, n'ayent attiré aux chrêtiens plus d'une perſécution. Dès qu'une ſociété d'hommes, quelle qu'elle ſoit eſt accuſée par la voix publique, en vain l'impoſture eſt avérée, on ſe fait un mérite de perſécuter les accuſés.

Comment n'aurait-on pas eu les premiers chrêtiens en horreur quand *St. Epiphane* lui-même les charge des plus exécrables imputations? Il aſſure que les chrêtiens phibionites offraient à trois cent ſoixante & cinq anges la ſemence qu'ils répandaient ſur les filles & ſur les garçons; *b*) & qu'après être parvenus ſept cent trente fois à cette turpitude, ils s'écriaient, Je ſuis le CHRIST.

Selon lui, ces mêmes phibionites, les gnoſtiques & les ſtratiotiſtes, hommes & femmes répandant leur ſemence dans les mains les uns des autres, l'offraient à DIEU dans leurs myſtères, en lui diſant, Nous vous offrons le corps de JESUS-CHRIST. Pag 38. Ils l'avalaient enſuite, & diſaient, C'eſt le corps de CHRIST, c'eſt la pâque. Les femmes qui avaient leurs ordinaires en rempliſſaient auſſi leurs mains; & diſaient, C'eſt le ſang du CHRIST.

Les carpocratiens, ſelon le même père de l'égliſe, commettaient le péché de ſodomie dans leurs aſſemblées, & abuſaient de toutes les parties du corps des femmes, après quoi ils faiſaient des opérations magiques. Feuillet 46. au revers.

Les cérinthiens ne ſe livraient pas à ces abominations, mais ils étaient perſuadés que JESUS-CHRIST était fils de *Joſeph*. Page 49.

Les ébionites, dans leur évangile, prétendaient que *St. Paul* ayant voulu épouſer la fille de *Gamaliel*, & n'ayant pu y par- Feuillet 62. au revers.

b) *Epiphane* édition de Paris 1574. pag. 40.

venir, s'était fait chrêtien dans ſa colère, & avait établi le chriſtianiſme pour ſe venger.

Toutes ces accuſations ne parvinrent pas d'abord au gouvernement. Les Romains firent peu d'attention aux querelles & aux reproches mutuels de ces petites ſociétés de Juifs, de Grecs, d'Egyptiens, cachées dans la populace, de même qu'aujourd'hui à Londre le parlement ne s'embarraſſe point de ce que font les memnoniſtes, les piétiſtes, les anabatiſtes, les millenaires, les moraves, les méthodiſtes. On s'occupe d'affaires plus preſſantes, & on ne porte des yeux attentifs ſur ces accuſations ſecrètes que lorſqu'elles paraiſſent enfin dangereuſes par leur publicité.

Elles parvinrent avec le tems aux oreilles du ſénat, ſoit par les Juifs qui étaient les ennemis implacables des chrêtiens, ſoit par les chrêtiens eux-mêmes; & de là vint qu'on imputa à toutes les ſociétés chrêtiennes les crimes dont quelques-unes étaient accuſées. De là vint que leurs initiations furent calomniées ſi longtems. De là vinrent les perſécutions qu'ils eſſuièrent. Ces perſécutions même les obligèrent à la plus grande circonſpection; ils ſe cantonnèrent, ils s'unirent, ils ne montrèrent jamais leurs livres qu'à leurs initiés. Nul magiſtrat Romain, nul empereur n'en eut jamais la moindre connaiſſance, comme on l'a déja prouvé. La providence augmenta pendant trois ſiécles leur nombre & leurs richeſſes, juſqu'à-ce qu'enfin *Conſtance-Clore* les protégea ouvertement, & *Conſtantin* ſon fils embraſſa leur religion.

Cependant les noms d'*initiés* & de *myſtères* ſubſiſtèrent, & on les cacha aux Gentils autant qu'on le put. Pour les myſtères des Gentils, ils durèrent juſqu'au tems de *Théodoſe*.

INNOCENS.

MASSACRE DES INNOCENS.

QUand on parle du maſſacre des innocens, on n'entend ni les Vêpres ſiciliennes, ni les matines de Paris, connues ſous le nom de St. Barthelemi, ni les habitans du nouveau

monde égorgés parce qu'ils n'étaient pas chrêtiens, ni les auto-da-fé d'Eſpagne & de Portugal, &c. &c. &c. On entend d'ordinaire les petits enfans qui furent tués dans la banlieue de Bethléem par ordre d'*Hercule le grand*, & qui furent enſuite tranſportés à Cologne, où l'on en trouve encore.

Toute l'égliſe grecque a prétendu qu'ils étaient au nombre de quatorze mille.

Les difficultés élevées par les critiques ſur ce point d'hiſtoire, ont toutes été réſolues par les ſages & ſavans commentateurs.

On a incidenté ſur l'étoile qui conduiſit les mages du fond de l'orient à Jéruſalem. On a dit que le voyage étant long, l'étoile avait dû paraître fort longtems ſur l'horiſon. Que cependant aucun hiſtorien, excepté *St. Matthieu*, n'a jamais parlé de cette étoile extraordinaire; que ſi elle avait brillé ſi longtems dans le ciel, *Hérode* & toute ſa cour, & tout Jéruſalem devaient l'avoir apperçue, auſſi-bien que ces trois mages ou ces trois rois; que par conſéquent Hérode n'avait pas pu *s'informer diligemment de ces rois en quel tems ils avaient vu cette étoile.* Que ſi ces trois rois avaient fait des préſens d'or, de myrrhe & d'encens à l'enfant nouveau né, ſes parens auraient dû être fort riches; qu'*Hérode* n'avait pas pu croire que cet enfant né dans une étable à Bethléem fût roi des Juifs, puiſque ce royaume appartenait aux Romains, & était un don de *Céſar*; que ſi trois rois des Indes venaient aujourd'hui en France, conduits par une étoile, & s'arrêtaient chez une femme de Vaugirard, on ne ferait pourtant jamais croire au roi régnant que le fils de cette villageoiſe fût roi de France.

On a répondu pleinement à ces difficultés, qui ſont les préliminaires du maſſacre des innocens; & on a fait voir que ce qui eſt impoſſible aux hommes, n'eſt pas impoſſible à DIEU.

A l'égard du carnage des petits enfans, ſoit que le nombre ait été de quatorze mille, ou plus, ou moins grand, on a montré que cette horreur épouvantable & unique dans le monde, n'était pas incompatible avec le caractère d'*Hérode*; qu'à la vérité ayant été confirmé roi de Judée par *Auguſte*, il ne pouvait rien craindre d'un enfant né de parens obſcurs & pauvres dans un petit village; mais qu'étant attaqué alors de la maladie dont il mourut, il pouvait avoir le ſang tellement cor-

rompu qu'il en eût perdu la raiſon & l'humanité; qu'enfin tous ces événemens incompréhenſibles, qui préparaient des myſtères plus incompréhenſibles, étaient dirigés par une providence impénétrable.

On objecte que l'hiſtorien *Joſeph* preſque contemporain, & qui a raconté toutes les cruautés d'*Hérode*, n'a pourtant pas plus parlé du maſſacre des petits enfans que de l'étoile des trois rois. Que ni *Philon* le Juif, ni aucun autre Juif, ni aucun Romain n'en ont rien dit; que même trois évangéliſtes ont gardé un profond ſilence ſur ces objets importans. On répond que *St. Matthieu* les a annoncés, & que le témoignage d'un homme inſpiré eſt plus fort que le ſilence de toute la terre.

Les cenſeurs ne ſe ſont pas rendus; ils ont oſé reprendre St. Matthieu lui-même ſur ce qu'il dit que ces enfans furent maſſacrés, *afin que les paroles de Jérémie fuſſent accomplies. Une voix s'eſt entendue dans Rama, une voix de pleurs & de gémiſſemens, Rachel pleurant ſes fils & ne ſe conſolant point parce qu'ils ne ſont plus.*

Ces paroles hiſtoriques, diſent-ils, s'étaient accomplies à la lettre dans la tribu de Benjamin, deſcendante de *Rachel*, quand *Nabuzardan* fit périr une partie de cette tribu vers la ville de Rama. Ce n'était pas plus une prédiction, diſent-ils, que ne le ſont ces mots, *il ſera appellé Nazaréen. Et il vint demeurer dans une ville nommée Nazareth, afin que s'accomplît ce qui a été dit par les prophétes, il ſera appellé Nazaréen.* Ils triomphent de ce que ces mots ne ſe trouvent dans aucun prophête, de même qu'ils triomphent de ce que *Rachel* pleurant les Benjamites dans Rama n'a aucun rapport avec le maſſacre des innocens ſous *Hérode*.

Ils oſent prétendre que ces deux alluſions étant viſiblement fauſſes, ſont une preuve manifeſte de la fauſſeté de cette hiſtoire; ils concluent qu'il n'y eut ni maſſacre des enfans, ni étoile nouvelle, ni voyage des trois rois.

Ils vont bien plus loin; ils croyent trouver une contradiction auſſi grande entre le récit de *St. Matthieu* & celui de *St. Luc*, qu'entre les deux généalogies rapportées par eux. (Voyez l'article *Contradiction.*) St. Matthieu dit que *Joſeph* & *Marie* tranſportèrent JESUS en Egypte, de crainte qu'il ne fût enveloppé

dans le maſſacre. St. Luc au contraire dit, *qu'après avoir accompli toutes les cérémonies de la loi, Joſeph & Marie retournèrent à Nazareth leur ville, & qu'ils allaient tous les ans à Jéruſalem pour célébrer la pâque.*

Or, il falait trente jours avant qu'une accouchée ſe purifiât, & accomplît toutes les cérémonies de la loi. C'eût été expoſer pendant ces trente jours l'enfant à périr dans la proſcription générale. Et ſi ſes parens allèrent à Jéruſalem accomplir les ordonnances de la loi, ils n'allèrent donc pas en Egypte.

Ce ſont-là les principales objections des incrédules. Elles ſont aſſez réfutées par la croyance des égliſes grecque & latine. S'il falait continuellement éclaircir les doutes de tous ceux qui liſent l'Ecriture, il faudrait paſſer ſa vie entière à diſputer ſur tous les articles. Rapportons-nous-en plutôt à nos maîtres, à l'univerſité de Salamanque, quand nous ſerons en Eſpagne; à celle de Coïmbre, ſi nous ſommes en Portugal; à la Sorbonne en France, à la ſacrée congrégation dans Rome. Soumettons-nous toûjours de cœur & d'eſprit à ce qu'on exige de nous pour notre bien.

INSTINCT.

INſtinctus, impulſus, impulſion; mais quelle puiſſance nous pouſſe?

Tout ſentiment eſt *inſtinct.*

Une conformité ſecrète de nos organes avec les objets forme notre inſtinct.

Ce n'eſt que par inſtinct que nous faiſons mille mouvemens involontaires: de même que c'eſt par inſtinct que nous ſommes curieux, que nous courons après la nouveauté, que la menace nous effraye, que le mépris nous irrite, que l'air ſoumis nous appaiſe, que les pleurs nous attendriſſent.

Nous ſommes gouvernés par l'inſtinct, comme les chats & les chèvres. C'eſt encor une reſſemblance que nous avons avec les animaux: reſſemblance auſſi inconteſtable que celle de notre ſang, de nos beſoins, des fonctions de notre corps.

Notre inſtinct n'eſt jamais auſſi induſtrieux que le leur; il

n'en approche pas. Dès qu'un veau, un agneau eſt né, il court à la mamelle de ſa mère : l'enfant périrait, ſi la ſienne ne lui donnait pas ſon mamellon, en le ſerrant dans ſes bras.

Jamais femme, quand elle eſt enceinte ne fut déterminée invinciblement par la nature à préparer de ſes mains un joli berceau d'oſier pour ſon enfant, comme une fauvette en fait un avec ſon bec & ſes pattes. Mais le don que nous avons de réfléchir, joint aux deux mains induſtrieuſes, dont la nature nous a fait préſent, nous élève juſqu'à l'inſtinct des animaux, & nous place avec le tems infiniment au-deſſus d'eux, ſoit en bien ſoit en mal : propoſition condamnée par meſſieurs de l'ancien parlement, & par la Sorbonne, grands philoſophes naturaliſtes, & qui ont beaucoup contribué, comme on ſait, à la perfection des arts.

Notre inſtinct nous porte d'abord à roſſer notre frère qui nous chagrine, ſi nous ſommes colères & ſi nous nous ſentons plus forts que lui. Enſuite notre raiſon ſublime nous fait inventer les fléches, l'épée, la pique, & enfin le fuſil, avec leſquels nous tuons notre prochain.

L'inſtinct ſeul nous porte tous également à faire l'amour : *amor omnibus idem ;* mais Virgile, Tibulle & Ovide le chantent.

C'eſt par le ſeul inſtinct qu'un jeune manœuvre s'arrête avec admiration & reſpect devant le carroſſe ſurdoré d'un receveur des finances. La raiſon vient au manœuvre ; il devient commis, il ſe polit, il vole, il devient grand-ſeigneur à ſon tour ; il éclabouſſe ſes anciens camarades, mollement étendu dans un char plus doré que celui qu'il admirait.

Qu'eſt-ce que cet inſtinct qui gouverne tout le régne animal, & qui eſt chez nous fortifié par la raiſon, ou réprimé par l'habitude ? Eſt-ce *divinæ particula auræ ?* Oui, ſans doute, c'eſt quelque choſe de divin ; car tout l'eſt. Tout eſt l'effet incompréhenſible d'une cauſe incompréhenſible. Tout eſt déterminé par la nature. Nous raiſonnons de tout ; & nous ne nous donnons rien.

INTÉRÊT.

INTÉRÊT.

NOus n'apprendrons rien aux hommes nos confrères quand nous leur dirons qu'ils font tout par intérêt. Quoi! c'eſt par intérêt que ce malheureux faquir ſe tient tout nud au ſoleil, chargé de fers, mourant de faim, mangé de vermine & la mangeant? Oui ſans doute, nous l'avons dit ailleurs; il compte aller au dix-huitiéme ciel, & il regarde en pitié celui qui ne ſera reçu que dans le neuviéme.

L'intérêt de la Malabare qui ſe brûle ſur le corps de ſon mari eſt de le retrouver dans l'autre monde, & d'y être plus heureuſe que ce faquir. Car avec leur métempſycoſe les Indiens ont un autre monde; ils ſont comme nous; ils admettent les contradictoires.

Avez-vous connaiſſance de quelque roi ou de quelque république qui ait fait la guerre ou la paix, ou des édits, ou des conventions par un autre motif que celui de l'intérêt?

A l'égard de l'intérêt de l'argent, conſultez dans le grand Dictionnaire encyclopédique cet article de Mr. d'*Alembert* pour le calcul, & celui de Mr. *Boucher* pour la juriſprudence. Oſons ajouter quelques réflexions.

1°. L'or & l'argent ſont-ils une marchandiſe? Oui; l'auteur de l'Eſprit des loix n'y penſe pas lorſqu'il dit, *l'argent qui eſt le prix des choſes ſe loue & ne s'achète pas.* Livre XXII. ch. XIX.

Il ſe loue & s'achète. J'achète de l'or avec de l'argent, & de l'argent avec de l'or; & le prix en change tous les jours chez toutes les nations commerçantes.

La loi de la Hollande eſt qu'on payera les lettres de change en argent monnoié du pays & non en or, ſi le créancier l'exige. Alors j'achète de la monnoie d'argent, & je la paye ou en or, ou en drap, ou en bled, ou en diamans.

J'ai beſoin de monnoie, ou de bled, ou de diamans pour un an: le marchand de bled, de monnoie ou de diamans, me dit: „ Je pourais pendant cette année vendre avantageuſement „ ma monnoie, mon bled, mes diamans. Evaluons à quatre, „ à cinq, à ſix pour cent, ſelon l'uſage du pays, ce que vous „ me faites perdre. Vous me rendrez par exemple, au bout de

„ l'année vingt & un karats de diamans pour vingt que je vous „ prête, vingt & un ſacs de bled pour vingt; vingt & un mille „ écus pour vingt mille écus. Voilà l'intérêt. Il eſt établi chez toutes les nations par la loi naturelle; le taux dépend de la loi particulière du pays. A Rome on prête ſur gages à deux & demi pour cent ſuivant la loi, & on vend vos gages ſi vous „ ne payez pas au tems marqué. Je ne prête point ſur gages „ & je ne demande que l'intérêt uſité en Hollande. Si j'étais „ à la Chine, je vous demanderais l'intérêt en uſage à Macao „ & à Kanton. "

2°. Pendant qu'on fait ce marché à Amſterdam, arrive de St. Magloire un janſéniſte; (& le fait eſt très vrai, il s'appellait l'abbé des *Iſſarts*) ce janſéniſte dit au négociant Hollandais; Prenez garde, vous vous damnez; l'argent ne peut produire de l'argent, *nummus nummum non parit.* Il n'eſt permis de recevoir l'intérêt de ſon argent que lorſqu'on veut bien perdre le fonds. Le moyen d'être ſauvé eſt de faire un contrat avec monſieur; & pour vingt mille écus que vous ne reverrez jamais, vous & vos hoirs recevrez pendant toute l'éternité mille écus par an.

Vous faites le plaiſant, répond le Hollandais; vous me propoſez là une uſure qui eſt tout juſte un infini du premier ordre. J'aurais déja reçu moi ou les miens mon capital au bout de vingt ans, le double en quarante, le quadruple en quatre-vingt; vous voyez bien que c'eſt une ſérie infinie. Je ne puis d'ailleurs prêter que pour douze mois, & je me contente de mille écus de dédommagement.

L'ABBÉ DES ISSARTS.

J'en ſuis fâché pour votre ame hollandaiſe. DIEU défendit aux Juifs de prêter à intérêt; & vous ſentez bien qu'un citoyen d'Amſterdam doit obéir ponctuellement aux loix du commerce, données dans un déſert à des fugitifs errans qui n'avaient aucun commerce.

LE HOLLANDAIS.

Cela eſt clair, tout le monde doit être juif; mais il me ſemble que la loi permet à la horde hébraïque la plus forte uſure

avec les étrangers ; & cette horde y fit très bien ſes affaires dans la ſuite.

D'ailleurs, il falait que la défenſe de prendre de l'intérêt de Juif à Juif fût bien tombée en déſuétude, puiſque notre Seigneur JESUS prêchant à Jéruſalem, dit expreſſément, que l'intérêt était de ſon tems à cent pour cent. Car dans la parabole des talens il dit, que le ſerviteur qui avait reçu cinq talens en gagna cinq autres dans Jéruſalem, que celui qui en avait deux en gagna deux, & que le troiſiéme qui n'en avait eu qu'un, qui ne le fit point valoir, fut mis au cachot par le maître pour n'avoir point fait travailler ſon argent chez les changeurs. Or ces changeurs étaient Juifs, donc c'était de Juif à Juif qu'on exerçait l'uſure à Jéruſalem ; donc cette parabole tirée des mœurs du tems, indique manifeſtement que l'uſure était à cent pour cent. Liſez St. Matthieu chap. XXV ; il s'y connaiſſait, il avait été commis de la douane en Galilée. Laiſſez-moi achever mon affaire avec monſieur, & ne me faites perdre ni mon argent, ni mon tems.

L'ABBÉ DES ISSARTS.

Tout cela eſt bel & bon ; mais la Sorbonne a décidé que le prêt à intérêt eſt un péché mortel.

LE HOLLANDAIS.

Vous vous moquez de moi, mon ami, de citer la Sorbonne à un négociant d'Amſterdam. Il n'y a aucun de ces raiſonneurs qui ne faſſe valoir ſon argent quand il le peut à cinq ou ſix pour cent, en achetant ſur la place des billets des fermes, des actions de la compagnie des Indes, des reſcriptions, des billets du Canada. Le clergé de France en corps emprunte à intérêt. Dans pluſieurs provinces de France on ſtipule l'intérêt avec le principal. D'ailleurs, l'univerſité d'Oxford & celle de Salamanque ont décidé contre la Sorbonne ; c'eſt ce que j'ai appris dans mes voyages. Ainſi, nous avons dieux contre dieux. Encor une fois ne me rompez pas la tête davantage.

L'ABBÉ DES ISSARTS.

Monſieur, monſieur, les méchans ont toûjours de bonnes

raiſons à dire. Vous vous perdez, vous dis-je. Car l'abbé de *St. Cyran* qui n'a point fait de miracles, & l'abbé *Pâris* qui en a fait à St. Médard....

3°. Alors le marchand impatienté chaſſa l'abbé des *Iſſarts* de ſon comptoir; &, après avoir loyalement prêté ſon argent au denier vingt, alla rendre compte de ſa converſation aux magiſtrats, qui défendirent aux janſéniſtes de débiter une doctrine ſi pernicieuſe au commerce.

Meſſieurs, leur dit le premier échevin, de la grace efficace tant qu'il vous plaira; de la prédeſtination tant que vous en voudrez; de la communion auſſi peu que vous voudrez, vous êtes les maîtres; mais gardez-vous de toucher aux loix de notre état.

INTOLÉRANCE.

LIſez l'article *Intolérance* dans le grand Dictionnaire encyclopédique. Liſez le livre de la *Tolérance* compoſé à l'occaſion de l'affreux aſſaſſinat de *Jean Calas*, citoyen de Toulouſe; & ſi après cela vous admettez la perſécution en matière de religion, comparez-vous hardiment à *Ravaillac*. Vous ſavez que ce *Ravaillac* était fort intolérant.

Voici la ſubſtance de tous les diſcours que tiennent les intolérans.

Quoi! monſtre, qui ſeras brûlé à tout jamais dans l'autre monde, & que je ferai brûler dans celui-ci dès que je le pourai, tu as l'inſolence de lire de *Thou* & *Bayle* qui ſont mis à l'index à Rome? Quand je te prêchais de la part de DIEU que *Samſon* avait tué mille Philiſtins avec une mâchoire d'âne, ta tête plus dure que l'arſenal dont *Samſon* avait tiré ſes armes, m'a fait connaître par un léger mouvement de gauche à droite que tu n'en croyais rien. Et quand je diſais que le diable *Aſmodée* qui tordit le cou par jalouſie aux ſept maris de *Sarai* chez les Mèdes, était enchaîné dans la haute Egypte, j'ai vu une petite contraction de tes lèvres nommée en latin *cachinnus*, me ſignifier que dans le fond de l'ame l'hiſtoire d'*Aſmodée* t'était en dériſion.

Et vous *Iſaac Newton*, *Fréderic le grand* roi de Pruſſe, électeur de Brandebourg; *Jean Locke*, impératrice de Ruſſie victorieuſe des Ottomans, *Jean Milton*, bienfaiſant monarque de Dannemarck; *Shakeſpear*, ſage roi de Suède, *Leibnitz*, auguſte maiſon de *Brunſvick*, *Tillotſon*, empereur de la Chine; parlement d'Angleterre, conſeil du grand-mogol, vous tous enfin qui ne croyez pas un mot de ce que j'ai enſeigné dans mes cayers de théologie, je vous déclare que je vous regarde tous comme des payens ou comme des commis de la douane, ainſi que je vous l'ai dit ſouvent pour le buriner dans votre dure cervelle. Vous êtes des ſcélérats endurcis; vous irez tous dans la gehenne où le ver ne meurt point, & où le feu ne s'éteint point; car j'ai raiſon, & vous avez tous tort; car j'ai la grace, & vous ne l'avez pas. Je confeſſe trois dévotes de mon quartier, & vous n'en confeſſez pas une. J'ai fait des mandemens d'évêques, & vous n'en avez jamais fait; j'ai dit des injures des halles aux philoſophes, & vous les avez protégés, ou imités, ou égalés; j'ai fait de pieux libelles diffamatoires farcis des plus infames calomnies, & vous ne les avez jamais lus. Je dis la meſſe tous les jours en latin pour douze ſous, & vous n'y aſſiſtez pas plus que *Cicéron*, *Caton*, *Pompée*, *Céſar*, *Horace* & *Virgile* n'y ont aſſiſté. Par conſéquent, vous méritez qu'on vous coupe le poing; qu'on vous arrache la langue; qu'on vous mette à la torture & qu'on vous brûle à petit feu; car DIEU eſt miſéricordieux.

Ce ſont là, ſans en rien retrancher, les maximes des intolérans, & le précis de tous leurs livres. Avouons qu'il y a plaiſir à vivre avec ces gens-là.

Fin du tome troiſiéme.

TABLE

des Articles contenus dans ce volume.

ELOQUENCE. . . . . pag. 1.
EMBLÊME, FIGURE, ALLÉGORIE, SYMBOLE, &c. . 7.
De quelques emblêmes dans la nation juive. . 9.
*De l'emblême d'*Oolla *&* *d'*Oliba. . . . . 14.
*D'*Oſée *& de quelques autres emblêmes.* . . . 16.
EMPOISONNEMENS. . . . . 17.
ENCHANTEMENT, MAGIE, EVOCATION, SORTILÈGE, &c. 20.
Enchantement des morts, ou évocation. . . . 23.
Des autres ſortilèges. . . . . . 24.
Enchantement pour ſe faire aimer. . . . . 26.
ENFER. . . . . 27.
ENFERS. . . . . 33.
ENTERREMENT. . . . . 35.
ENTOUSIASME. . . . . 37.
ENVIE. . . . . 42.
EPIGRAMME. . . . . 44.
Sur les ſacrifices à Hercule. . . . ibid.
Sur Laïs *qui remit ſon miroir dans le temple de* Vénus. ibid.
Sur une ſtatue de Vénus. . . . 45.
Sur une ſtatue de Niobé. . . . ibid.
Sur des fleurs à une fille Grecque, qui paſſait pour être fière. ibid.
Sur Léandre *qui nageait vers la tour d'Héro pendant une tempête.* . . . . . ibid.
EPIPHANIE. *La viſibilité, l'apparition, l'illuſtration, le reluiſant.* . . . . . 48.

EPOPÉE, *Poëme épique.* . . . pag. 49.
*D'*Héſiode. . . . . 50.
*De l'*Iliade. . . . . 53.
De Virgile. . . . . 56.
De Lucain. . . . . 58.
Du Taſſe. . . . . ibid.
*De l'*Arioſte. . . . . 59.
De Milton. . . . . 68.
Du reproche de plagiat fait à Milton. . . . 79.
EPREUVE. . . . . 83.
EQUIVOQUE. . . . . 88.
ESCLAVAGE. *Dialogue entre un Français & un Anglais.* 90.
ESCLAVES. Section première. . . . . 98.
Section ſeconde. . . . . 101.
Section troiſiéme. . . . . 102.
Serfs de corps, ſerfs de glèbe, main-morte, &c. Section quatriéme. . . . . 103.
ESPACE. . . . . 105.
ESPRIT. . . . . 107.
Section ſeconde. *Bel eſprit, eſprit.* . . . 109.
Section troiſiéme. . . . . 115.
Eſprit faux. . . . . . 116.
ESSÉNIENS. . . . . 117.
ETERNITÉ. . . . . 122.
EVANGILE. . . . . 127.
EUCHARISTIE. . . . . 129.
EVÊQUE. . . . . 132.
EUPHÉMIE. . . . . 134.
EXAGÉRATION. . . . . ibid.
EXPIATION. . . . . 139.
EXTRÊME. . . . . 143.

EZOURVEDAM. . . . . pag. 145.
FABLE. . . . . 146.
De quelques fanatiques qui ont voulu proscrire les anciennes fables. . . . . . 151.
Apologie de la fable. . . . . . 152.
FACULTÉ. . . . . 154.
FANATISME. Section première. . . . . 155.
Section seconde. . . . . 159.
Section troisiéme. . . . . 163.
FEMME. *Physique & morale.* . . . . ibid.
Polygamie. . . . . . 168.
De la polygamie permise par quelques papes & par quelques réformateurs. . . . . . 170.
Pluralité des femmes. . . . . . 171.
Réponse de l'Allemand. . . . . . 173.
FERRARE. . . . . 174.
FERTILISATION. Section première. . . 176.
Section seconde. *Pourquoi certaines terres sont mal cultivées.* . . . . . 181.
FÊTES DES SAINTS. *Lettre d'un ouvrier de Lyon, à Messeigneurs de la commission établie à Paris pour la réformation des ordres religieux. Imprimée dans les papiers publics en* 1766. . . . . 183.
Section seconde. . . . . 185.
FEU. . . . . ibid.
FICTION. . . . . 188.
FIÉVRE. . . . . 189.
FIGURE. . . . . 191.
Figure, ou forme de la terre. . . . 192.
Figuré, exprimé en figuré. . . . . 198.
Figure en théologie. . . . . . 202.

Figures ſymboliques. . . . . . pag. 203.
Figure, ſens figuré, allégorique, myſtique, tropologique, typique, &c. . . . . . 205.
FILOSOPHE, *ou* PHILOSOPHE. . . . 209.
Section ſeconde. . . . . 211.
Section troiſiéme. . . . . 214.
FIN DU MONDE (*de la*). . . . 215.
FLATTERIE. . . . . 218.
FLEUVES. . . . . 221.
FLIBUSTIERS. . . . . 223.
FOI *ou* FOY. . . . . 225.
Section ſeconde. . . . . 227.
FOLIE. . . . . 229.
FONTE. . . . . 231.
FORCE EN PHYSIQUE. . . . 237.
Force mécanique. . . . . 238.
FRANC, *ou* FRANQ; FRANCE, FRANÇOIS, FRANÇAIS. . . . . 241.
De la nation Françaiſe. . . . . 245.
Langue françaiſe. . . . . . 250.
FRANÇOIS RABELAIS. . . . 262.
Section ſeconde. *Des prédéceſſeurs de* Rabelais *en Allemagne, & en Italie, & d'abord du livre intitulé* Litteræ virorum obſcurorum. . . . . 268.
Des anciennes facéties italiennes qui précédèrent Rabelais. 270.
FRANÇOIS XAVIER. . . . . 272.
FRAUDE. *S'il faut uſer de fraudes pieuſes avec le peuple?* . . . . . 276.
GARGANTUA. . . . . 281.

GÉNÉALOGIE. . . . . pag. 283.
GÉNÉRATION. . . . . 284.
GÉNÉRAUX (*Etats*). . . . . 291.
GENÈSE. . . . . 293.
GÉNIE. . . . . 310.
Section ſeconde. . . . . 313.
GÉOGRAPHIE. . . . . 314.
GÉOMÉTRIE. . . . . 319.
GLOIRE. . . . . 326.
GOUT. . . . . 327.
Du goût particulier d'une nation. . . 333.
Du goût des connaiſſeurs. . . . . . 334.
Exemples du bon & du mauvais goût, tirés des tragédies françaiſes & anglaiſes. . . . . 335.
Rareté des gens de goût. . . . . 338.
GOUVERNEMENT. Section première. . . 339.
Gouvernement. Section ſeconde. . . . 341.
Gouvernement. Section troiſiéme. . . . 343.
Gouvernement. Section quatriéme. . . . 346.
Gouvernement. Section cinquiéme. . . . 347.
Gouvernement. Section ſixiéme. *Tableau du gouvernement anglais.* . . . . . 348.
Gouvernement. Section ſeptiéme. . . 354.
GRACE. Section première. . . . 355.
Section ſeconde. . . . . 356.
GREC. *Obſervation ſur l'anéantiſſement de la langue grecque à Marſeille.* . . . . . 358.
GRÉGOIRE VII. . . . . 360.
GUERRE. . . . . 364.

GUEUX MENDIANT. . . . . pag. 368.
HÉRÉSIE. . . . . 370.
Section seconde. *De l'extirpation des héréſies.* . 374.
HERMÈS, *ou* ERMÈS, *ou* MERCURE TRISMÉGISTE, *ou* THAUT, *ou* TAUT, *ou* THOT. . . . 376.
HIPATHIE. . . . . 379.
HISTOIRE (*de l'*). . . . . 380.
Definition. . . . . . ibid.
Premiers fondemens de l'hiſtoire. . . 381.
Des monumens. . . . . 382.
De l'ancienne Egypte. . . . . 386.
*D'*Hérodote . . . . 388.
De Thucidide. . . . . 391.
*Epoque d'*Alexandre. . . . . 392.
Des peuples nouveaux & particuliérement des Juifs. . 394.
Des villes ſacrées. . . . . 397.
Des autres peuples nouveaux. . . . 399.
De l'utilité de l'hiſtoire. . . . 401.
De la certitude de l'hiſtoire. . . . . 402.
Incertitude de l'hiſtoire. . . . . 403.
Les temples, les fêtes, les cérémonies annuelles, les médailles mêmes, ſont-elles des preuves hiſtoriques? . 404.
De quelques faits rapportés dans Tacite *& dans* Suétone. . . . . 405.
De Néron *& d'*Agrippine. . . . . 408.
Suite de l'article concernant les diffamations. . 411.
Des écrivains de parti. . . . . 413.
Doit-on dans l'hiſtoire inſérer des harangues, & faire des portraits? . . . . . 415.
Des portraits. . . . . . ibid.

De la maxime de Cicéron *concernant l'hiſtoire ; Que l'hiſtorien n'oſe dire une fauſſeté, ni cacher une vérité.* pag. 416.
De l'hiſtoire ſatyrique. . . . ibid.
De la méthode, de la manière d'écrire l'hiſtoire, & du ſtile. . . . . . 418.
De l'hiſtoire eccléſiaſtique de Fleuri. . . 420.
HOMME. . . . . 422.
Différentes races d'hommes. . . . 426.
Que toutes les races d'hommes ont toûjours vécu en ſociété. . . . . . 427.
L'homme eſt-il né méchant ? . . 430.
De l'homme dans l'état de pure nature. . . 432.
Examen d'une penſée de Paſcal *ſur l'homme.* . 434.
Réflexion générale ſur l'homme. . . 435.
HONNEUR. . . . . 436.
HORLOGE. *Horloge d'Achas.* . . 439.
HUMILITÉ. . . . . 441.
JAPON. . . . . 443.
IDÉE. Section première. . . . 445.
Section ſeconde. *Tout en* DIEU. . . . 447.
Loix de la nature. . . . . 448.
Mécanique des ſens, & des idées. . . 449.
Le grand Etre fait tout. . . . . ibid.
Comment tout eſt-il action de DIEU ? . . 450.
IDENTITÉ. . . . . 452.
IDOLE, IDOLATRE, IDOLATRIE. . . 454.
Section première. *Y a-t-il jamais eu un gouvernement idolâtre ?* . . . . 455.
Section ſeconde. *Examen de l'idolâtrie ancienne.* . 457.
Section troiſiéme. *Si les Perſes, les Sabéens, les Egyptiens,*

les Tartares, les Turcs ont été idolâtres ? & de quelle antiquité eſt l'origine des ſimulacres appellés idoles. *Hiſtoire de leur culte.* . . . . . pag. 460.

JÉHOVA. . . . . 466.

JEPHTÉ. . . . . 467.

JÉSUITES, *ou* ORGUEIL. . . . . 468.

IGNACE DE LOYOLA. . . . . 472.

IGNORANCE. . . . . 475.

Première ignorance. . . . . ibid.

Seconde ignorance. . . . . 476.

Troiſiéme ignorance. . . . . 477.

Quatriéme ignorance. . . . . ibid.

Cinquiéme ignorance. . . . . ibid.

Sixiéme ignorance. . . . . 480.

IMAGINATION. . . . . 481.

IMPIE. . . . . 485.

IMPOT. Section première. . . . . 486.

Section ſeconde. . . . . 488.

Section troiſiéme. . . . . 489.

Section quatriéme. . . . . 490.

IMPUISSANCE. . . . . 491.

INALIÉNATION, INALIÉNABLE. . . . . 497.

INCESTE. . . . . 498.

INCUBES. . . . . 500.

INFINI. . . . . 502.

De l'infini en nombre. . . . . 503.

La matière eſt-elle diviſible à l'infini ? . . 504.

De l'univers infini. . . . pag. 504.
De l'infini en géométrie. . . . . ibid.
De l'infini en puiſſance, en action, en ſageſſe, en bonté, &c. . . . . . 505.
INFLUENCE. . . . . 507.
Influence des paſſions des mères ſur leur fœtus. . 509.
INITIATION. *Anciens myſtères.* . . . 510.
INNOCENS. *Maſſacre des innocens.* . . 515.
INSTINCT. . . . . 519.
INTÉRÊT. . . . . 521.
INTOLÉRANCE. . . . . 524.

Z

A : 3 : 03

005787556

Digitized by Google

Digitized by Google